3 vol 1838
(Stendhal II)
(Nodier)

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET Ce.
RUE DE SEINE, 14 BIS.

REVUE

DE PARIS.

Nouvelle Série. — Année 1838.

TOME QUARANTE-NEUVIÈME.

PARIS.

AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,

QUAI MALAQUAIS, 17.

1838.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/revuedeparis4950vr

L'ESPAGNE

EN 1837.

C'est sans doute un triste spectacle que celui d'un peuple qui, abdiquant tout amour-propre, j'allais presque dire tout sentiment national, invite de lui-même l'étranger à intervenir dans ses discordes civiles, et donne ainsi de fait sa démission de peuple libre. Mais les fautes des nations s'expliquent, du moins, quand elles ne s'excusent pas par leur histoire. Cet abâtardissement profond où l'Espagne est tombée, ce découragement d'elle-même, cette fatigue d'agir et de vivre qui prend aux nations comme aux individus, tiennent à des causes trop profondes pour qu'elles se révèlent à un examen superficiel. Il est facile d'accuser l'Espagne, il l'est moins de la comprendre; il l'est moins de se rendre compte de l'ordre d'idées et de sentimens par où un peuple a dû passer pour arriver, en trente ans, de la lutte la plus opiniâtre contre l'étranger, à invoquer, à mains jointes, sa tutelle, et à ne savoir plus ni s'en passer ni l'obtenir.

Ce qui frappe au premier coup d'œil dans l'organisation sociale et politique du peuple espagnol, c'est l'antique alliance du trône, du clergé et du bas peuple (*popolacho*) contre la noblesse et le tiers-état, depuis qu'il y a un tiers-état en Espagne. Telles sont, à peu d'exceptions près, pendant une longue suite de siècles, les deux grandes divisions, les deux camps, car c'est de guerre qu'il s'agit, entre lesquels se partage la nation. D'un côté, une noblesse destituée de toute influence politique, bannie de tous les emplois, ou par la défiance du pouvoir, ou par son propre orgueil, ou par son incapacité, et n'ayant plus pour

dépenser ses loisirs et ses revenus, que le faste vain de quelques charges de cour ou de quelques ambassades d'apparat; puis une bourgeoisie tolérée comme matière corvéable et taillable à merci, mais privée de tous droits politiques, parquée dans des villes jalousées par les campagnes, et moins libres elles-mêmes de s'administrer que la plus humble commune; une bourgeoisie assez puissante déjà pour être crainte, trop peu pour être ménagée, supportant presque à elle seule le joug des impôts et celui des lois, si lois il y a, et soutenant d'une épaule, comme la noblesse de l'autre, tout le fardeau d'un despotisme dont le peuple seul ne sent pas le poids.

De l'autre côté, nous voyons un clergé recruté dans le peuple, et peuple lui-même par ses instincts et par ses intérêts, clergé essentiellement démocratique, jaloux de la noblesse et de la bourgeoisie comme de deux rivales, et dévoué à la monarchie par calcul et par nécessité; exempt d'ailleurs de tout impôt, de toute obligation envers l'état, et n'ayant au lieu de devoirs que des immunités et des droits; puis un peuple fractionné à l'infini, jouissant, dans l'étroite enceinte de son municipe, de tous les droits qu'on lui refuse comme nation, indépendant jusqu'à la révolte, libre jusqu'à la licence, monarchique par instinct et par habitude, mais républicain par nature; ne connaissant pas de lois hors de ses *fueros*, ni de patrie hors de sa commune; se croyant, avec raison peut-être, l'égal de tous, même du grand d'Espagne, en indépendance et en dignité; respectant le clergé sans le craindre, et recevant de lui la seule consigne à laquelle il obéisse, le seul drapeau qu'il connaisse : Dieu et le roi!

Telle fut l'Espagne jusqu'à 1808, telle la trouva la guerre de l'indépendance, scindée encore, comme sous l'ancienne monarchie, en deux partis; l'un ennemi de tout progrès, ou par intérêt ou par routine; l'autre ami des idées nouvelles qui fermentaient dès-lors en Espagne, et avaient franchi les Pyrénées bien long-temps avant l'invasion française. Unies cette fois encore pour les accueillir, la noblesse et la bourgeoisie étaient dès-lors conquises à la France : la révolution des idées était accomplie avant celle des faits. Mais privées d'influence politique, ces deux castes, faute de moyens de réaliser leurs rêves de perfectionnemens sociaux, les gardaient à l'état de théorie. Quant aux alliés de l'autre camp, la royauté, le clergé et le bas peuple, leur haine de toute nouveauté, de tout progrès, était toujours franche et sincère; car il y a dans les castes, comme il y a dans tout être animé, un instinct de conservation qui ne les trompe pas, et leur dit : Là est l'ennemi!

Si l'on veut avoir la mesure de la faute que Napoléon a commise en violentant l'Espagne pour lui imposer un de ses préfets couronnés, il faut savoir jusqu'à quel degré de fanatisme était portée pour lui, avant 1808, l'admiration du peuple espagnol. Dans cette Péninsule si bien gardée, autour de laquelle l'inquisition et les Pyrénées élevaient une double barrière, les idées nouvelles auxquelles avait nui long-temps leur cortége de terreur, n'avaient pénétré que par lui. L'Espagne ne comprenait notre révolution que résumée dans Bonaparte, et dégagée par lui de tout son alliage impur. Lui seul avait le pouvoir de rallier autour de lui les deux grands partis qui divisaient l'Espagne, et de les rapprocher dans un enthousiasme commun. Cet enthousiasme, il faut le dire, allait jusqu'au culte et presque jusqu'à l'idolâtrie. On m'a montré dans Cadix la boutique d'un perruquier, où le portrait de Bonaparte, qu'on trouvait alors partout en Espagne, même dans la hutte du pâtre, se voyait entouré de cierges allumés, comme l'image d'une madone; et ce peuple espagnol, si facile à l'enthousiasme, et si intelligent encore, même dans sa dégradation, de tout ce qui est noble et grand, venait chanter autour de l'image de son héros favori des litanies populaires, où l'on canonisait la gloire, et où le héros était bien près de devenir un saint.

Les deux partis s'étaient ralliés un instant autour de Bonaparte, dans un même sentiment d'admiration pour le grand homme; la haine contre l'usurpateur les réunit également, mais ce fut là leur seul point de contact; la fusion n'était qu'apparente, la scission resta profonde et réelle. Creusons au fond des secrets motifs qui décidèrent la guerre de l'indépendance, et remuèrent, jusque dans leurs dernières profondeurs, ces masses aujourd'hui si difficiles à émouvoir. Quel fut le mot d'ordre de cette insurrection, plus sociale que politique, et où un peuple se souleva tout entier, moins contre le joug de l'étranger que parce qu'on touchait à un ordre de choses qui était sacré pour lui?

Quand l'Espagne se leva tout entière comme un seul homme, était ce au nom des idées nouvelles, des idées de liberté et de progrès? Nullement. Bonaparte était leur représentant, et s'insurger contre lui, c'était s'insurger contre elles. Lui seul, au contraire, leur avait fait trouver grace devant la vieille Espagne, et leur popularité tomba bien vite avec la sienne, au moins chez cette moitié de la nation espagnole, qui a toujours eu pour elle, à défaut d'autre supériorité, celle du nombre et du pouvoir. La guerre de 1808 fut une réaction et pas autre chose, réaction toute populaire contre Bonaparte et contre les idées, victorieuses comme lui, qui marchaient à sa suite. Elle fut un élan du

peuple, fomenté par le clergé, et exploité par lui, avec une habileté qui n'excluait pas le courage du martyre, au profit des vieux préjugés et des vieux abus. A la voix de leurs moines, comme un clan écossais à la voix de ses chefs, le peuple des campagnes se souleva; mais le cri de guerre, encore une fois, fut : *Dieu et le Roi!* et jamais : *Liberté et Patrie!*

Tel est, à n'en pas douter, le caractère propre de la guerre de l'indépendance, et ceux qui disent le contraire ne connaissent pas l'Espagne. L'élan fut admirable, car il fut unanime, et tout le monde s'y laissa entraîner, même ceux dont il anéantissait les rêves généreux d'émancipation et de progrès. Tout le monde se fit peuple alors, et sentit comme le peuple au lieu de raisonner. La nation tout entière ne fut plus qu'une armée, et n'eut plus qu'une devise, devise essentiellement monarchique et cléricale, et qui ne pouvait réunir des alliés si divers que jusqu'au jour de la victoire. Les aveugles préjugés d'une multitude ignorante imposèrent silence aux scrupules des hommes éclairés; ses cris sauvages d'enthousiasme couvrirent leur voix qui parlait timidement de garanties et de droits, et demandait qu'on ne sacrifiât pas l'avenir au présent, et la liberté du pays à son indépendance.

Comment d'ailleurs eussent-ils été écoutés? Ils avaient contre eux la pente du siècle et des esprits. Tous ces vieux préjugés battus en brèche par les idées du dernier siècle et par les secousses de notre grande révolution, réagissaient avec une force effrayante contre l'usurpateur étranger, moins odieux encore à certaines gens que le cortége d'idées qu'il amenait après lui. Et puis, la religion s'en était mêlée, puissante encore et respectée des masses; elle avait idéalisé ce jeune roi, inconnu du pays, mais touchante personnification de ses droits et de ses misères; elle en avait fait comme un christ monarchique, crucifié en expiation des péchés de son peuple, et languissant sur la terre de l'exil, jusqu'à ce que ce peuple le rachetât à son tour en versant son plus pur sang pour lui!

Jusqu'à 1810, cette impulsion fut la seule à laquelle céda le peuple espagnol. Désintéressé comme le sont toujours les peuples quand ils se dévouent, il ne comprit pas qu'en se sacrifiant ainsi pour son ingrat monarque, il se déshéritait à jamais de tout avenir de liberté et de progrès; ou s'il le comprit, peu lui importa. Le sacrifice fut noble, héroïque, sublime dans son aveuglement même, car il fut fait sans réserve et sans arrière-pensée.

Mais, pendant que le peuple mourait pour la monarchie, sans avoir

fait ses conditions avec elle, un autre mouvement s'opérait dans quelques esprits : des hommes à intentions droites, à vues saines, mais courtes, se proposaient d'exploiter au profit de la liberté ce beau mouvement national, sans s'inquiéter ni de son origine, ni de sa devise. Ils ne virent pas ou ne voulurent pas voir que la guerre de l'indépendance, après tout, était un pas rétrograde, et essayèrent d'avancer à l'aide d'un élan pris pour reculer. Ces hommes-là non plus ne manquaient ni de patriotisme ni de courage; l'histoire, qui enregistre aussi les bonnes intentions avortées et les dévouemens perdus, aura toujours une page glorieuse pour ces représentans de l'Espagne, qui, sous le canon de l'étranger, et acculés dans le dernier coin de terre libre qui restât encore dans la Péninsule asservie, songèrent à la doter d'institutions de liberté.

Cependant, tout en rendant justice aux intentions, il est permis de blâmer l'œuvre : la constitution de Cadix, formée sous l'empire de nos idées françaises de 1791, au moment même où l'Espagne protestait contre elles à coups de fusil, a pour premier vice d'être en désaccord complet avec les idées et les sentimens qui animaient l'Espagne dans ces terribles momens. Ainsi à l'époque même où le peuple mourait pour le trône, sans savoir qui s'asseoirait dessus, les représentans de l'île de Léon attribuaient aux cortès le droit de déposer le monarque et de changer la succession à la couronne, et faisaient, de cette chambre unique, un tribunal permanent destiné à juger ses rois.

Qu'en résulta-t-il? que la constitution de Cadix, œuvre de théorie, bien plus que de pratique et de nécessité, n'entra pas avant, comme doit le faire tout code politique, dans les affections et les sympathies du pays; qu'elle fut, pour ainsi dire, un hors-d'œuvre dans cette grande lutte, et non le pivot sur lequel elle s'appuyait. Les atteintes portées à la prérogative royale devaient plus tard lui faire du monarque un ennemi irréconciliable; la suppression de l'inquisition qui promettait celle des couvens, lui en fit tout d'abord un du clergé; et le clergé, c'était le peuple alors; où les pasteurs allaient, le troupeau devait suivre.

Certes, ce n'est pas moi qui contesterai jamais les droits des cortès de l'île de Léon à la reconnaissance du pays. Je reconnais la dette plus franchement que l'Espagne elle-même ne la reconnut jamais; mais l'Espagne alors ne comprit pas assez tout ce qu'il y avait d'antique grandeur dans ces quelques hommes, qui, confinés sur un îlot sablonneux, dernier et saint asile de l'indépendance de leur patrie, osaient défier Bonaparte, alors à l'apogée de sa grandeur, et s'étreindre

corps à corps avec le colosse de l'empire. L'Espagne les punit plus tard, trop sévèrement pour une si noble faute, de n'avoir compris, ni leur temps, ni leur pays, ni la salutaire terreur qu'inspiraient au peuple espagnol les excès de notre grande révolution. La constitution de 1812 resta donc pour le peuple ce qu'elle était au fond, c'est-à-dire une œuvre de spéculation politique, qui ne se rattachait par aucun lien ni aux mœurs ni aux besoins du pays; œuvre sans date, étrangère aux temps où elle fut faite, et plus étrangère encore à ceux où on a, par deux fois, et toujours vainement, essayé de la ressusciter.

Telles furent les dispositions où Ferdinand retrouva l'Espagne, en foulant ce noble sol, arrosé du sang de tant de martyrs, versé pour l'y ramener. Les deux partis qu'il avait laissés divisés en partant pour la terre de l'exil, et que la haine de l'étranger avait un instant réunis, se trouvèrent encore séparés à son retour, tous deux lui offrant leur alliance, tous deux ayant à faire valoir du sang versé et des services rendus, les uns à la monarchie, les autres au pays. Les premiers seuls entrèrent en ligne de compte : Ferdinand, s'il eût compris sa situation, eût tout accepté; mais il choisit : victorieux sans avoir combattu et fier de cette victoire qu'il devait au peuple, il se heurta impatiemment contre une constitution qui dépouillait la royauté de ses droits les plus essentiels. Les cortès aussi, il faut le dire, sentant vaciller leur autorité toujours contestée, la compromirent en cherchant trop à l'étendre. Se défiant, à juste titre, des intentions du monarque restauré, ils voulurent le mettre en tutelle, et lui tracèrent jusqu'à l'itinéraire qu'il devait suivre pour se rendre à Madrid. Roi par la plus populaire et la plus sainte de toutes les insurrections, Ferdinand s'insurgea à son tour; il en appela, de ses tuteurs, au peuple et au clergé qui l'avaient émancipé, et le clergé, le peuple et l'armée se prononcèrent pour lui.

Je ne veux pas recommencer ici cette histoire des trente dernières années de l'Espagne, qu'un publiciste (1) a esquissée à grands traits dans un autre recueil. J'ai hâte d'ailleurs d'arriver à l'Espagne actuelle, où cinq mois passés dans ces temps difficiles m'ont révélé bien des misères que je ne soupçonnais pas, et éclairé d'une bien vive lumière les points, obscurs pour moi, de son histoire contemporaine. Je renvoie donc aux trois remarquables articles de mon devancier ceux qui cherchent un récit des faits dont je me contente de juger les résultats.

(1) M. Louis de Carné, *Revue des Deux Mondes*, livraisons du 1er octobre, du 15 novembre, et du 15 décembre 1836.

Ce qu'il me suffit d'avoir établi, c'est que la guerre de l'indépendance fut, pour l'Espagne, un véritable pas rétrograde qui la reporta tout d'un coup d'un siècle en arrière et annula le progrès silencieux qui s'était fait pendant les trois ou quatre derniers règnes, dans les idées au moins, sinon dans les faits. Les proscriptions, l'exil, les confiscations et tout le cortége de terreur qui accompagnait le monarque restauré, car il y a aussi des *terreurs* monarchiques comme il y a des *terreurs* révolutionnaires, ne pesaient que sur quelques hommes d'élite, trop haut placés au-dessus de la foule pour en être ni plaints, ni compris; plus d'une fois même cette foule ignorante et envieuse applaudit à la sentence qui frappait des hommes dont le seul crime était d'avoir moins aimé leur roi que leur pays; mais ce dont l'Espagne eût dû gémir, au lieu de s'en applaudir dans sa joie insensée, c'était de voir exhumer un à un tous les débris d'un passé enseveli au milieu de tant de ruines; c'était de voir les dîmes, les corvées, l'inquisition, les jésuites même, et toutes ces institutions démolies, sortir de leur poussière, et une restauration s'opérer en quelques mois, à l'aide d'une nouvelle édition, sans *errata*, de l'*Almanach Royal* de 1807. Tels étaient donc les fruits de cette lutte généreuse, héroïque malentendu où l'Espagne victorieuse n'avait reconquis que son passé. Et c'est pour arriver à un pareil résultat que tant de sang et de courage avait été dépensé, et que s'étaient usées, pendant six ans, toutes les forces vives du pays, jusqu'à ce qu'il ne lui en restât plus pour lutter contre le despotisme!

Après un effort aussi violent, il ne fallut pas à l'Espagne moins de dix ans de repos, ou plutôt de léthargie, pour reprendre haleine. Depuis 1814, le peuple en Espagne avait donné sa démission; les amis d'une liberté ou imprudente ou sage languissaient dans l'exil ou dans les prisons; mais l'armée restait, instrument et contrôle à la fois d'un despotisme qui ne connaissait plus d'autre frein; dans ses rangs s'étaient réfugiés à la fois et les mécomptes de l'ambition et ceux du patriotisme. Le mécontentement était partout, sourd et silencieux, mais il n'avait une voix que dans l'armée, et cette voix c'était la révolte. De temps en temps, quelques complots isolés, quelques insurrections mortes-nées éclataient avant l'heure; le gouvernement sévissait, un peu de noble sang coulait sur l'échafaud, et puis tout était dit. Mais enfin l'insurrection de l'armée de l'île de Léon vint à temps, car elle put durer, et durer c'était vaincre. Le signal une fois donné, l'Espagne, après avoir attendu quelque temps pour être sûre qu'il s'agissait cette fois d'une révolution et non d'une émeute, ré-

pondit au signal, des quatre coins de la Péninsule à la fois; et la monarchie absolue fut renversée du jour où l'armée se prononça contre elle, et où le peuple, naguère son appui, resta neutre dans le conflit.

Malheureusement, cette fois encore, le drapeau fut mal choisi, et les deux partis qu'il devait rallier restèrent plus que jamais séparés. Ce drapeau fut toujours l'impraticable constitution de Cadix, que tous les torts de la royauté n'avaient pas rendue plus populaire. Ainsi, la malheureuse Espagne, ne se reposant d'une réaction que par la réaction opposée, semblait destinée à osciller sans cesse du despotisme à l'anarchie, et de l'anarchie au despotisme, sans jamais connaître ce milieu tutélaire, où les nations ne s'arrêtent pas, mais où du moins elles font une pause.

Je n'ai point à retracer ici les évènemens de cette révolution de 1820, plus pure d'excès que la nôtre, mais où manquent à la fois les grandes actions et les grands caractères; révolution où l'enthousiasme ne fut qu'à la surface, et l'indifférence au fond; où l'Espagne des clubs et des gazettes se battit les flancs pour faire du patriotisme, mais où l'Espagne des couvens et des chaumières resta froide, quand elle ne fut pas hostile; où les sympathies du peuple furent toutes, par un reste d'habitude, pour le monarque parjure, mais opprimé, et jamais pour ceux qui le tenaient en tutelle; car il ne faut pas se méprendre à l'agitation extérieure créée et entretenue par les sociétés secrètes : l'amour de la constitution de Cadix ne descendit jamais dans les profondeurs des masses populaires. Et si l'on en doutait, qu'on voie l'armée française, exécutrice des hautes œuvres de la sainte-alliance, traverser l'arme au bras toute la Péninsule, de la Bidassoa à Cadix, et les portes s'ouvrir partout devant elle, et les populations empressées venir semer des fleurs sous les pas de leurs libérateurs. Or, pourquoi cet accueil, pourquoi ces chants d'allégresse devant la pierre de la constitution partout abattue, si ce n'est parce que l'intervention de 1823, justement reniée par la France, comme contradictoire avec le principe qui la régissait, n'en était pas moins populaire auprès des masses espagnoles? La France, en acceptant de la sainte-alliance la consigne d'aller dans la Péninsule au secours du principe monarchique, avait conquis toutes leurs sympathies; elle les perdit bientôt en défendant, contre une populace avide de sang et de pillage, les malheureux *negros*, c'est-à-dire les libéraux, qui, reniés à leur tour par le pays tout entier, ne trouvaient plus d'abri qu'à l'ombre de ces mêmes baïonnettes qui étaient venues jeter bas leur constitution.

Ainsi, malgré tous les crimes, toutes les lâchetés, tous les parjures

du tartufe couronné, le prestige n'était pas détruit; la vieille alliance entre la royauté, le clergé et le bas peuple subsistait encore, assise sur tant de ruines bien ou mal recrépies; si les cortès tombèrent avec leur œuvre, c'est pour avoir méconnu cette triste vérité : c'est pour avoir cru l'Espagne plus vieille de quelques siècles qu'elle ne l'était, mais c'est avant tout pour n'avoir pas su rattacher le peuple à leur cause par le plus puissant de tous les nœuds, par l'intérêt.

Jetons un voile sur les dix déplorables années qui suivirent, années d'oppression et de deuil où l'Espagne, violemment entraînée en arrière, perdit pas à pas tout le chemin qu'elle avait fait depuis quinze ans. Le bas peuple, qui gagnait à ces changemens du pillage et de la licence, battait des mains en voyant gémir dans les prisons tout ce que l'Espagne comptait d'illustrations, de patriotismes et de talens. Le clergé jouissait de sa victoire avec cette espèce d'enivrement qui accompagne toujours un pouvoir qui ne doit pas durer. Et cependant, chose étrange! par le seul fait qu'il existait dans cette grande république fédérale, décorée du nom de monarchie, une autorité une et centrale qui lui imposait au moins l'unité de la servitude, l'ordre se rétablissait peu à peu; un progrès silencieux s'opérait dans les esprits à l'insu ou en dépit du pouvoir, qui subissait lui-même, sans s'en rendre compte, cette impérieuse nécessité de progrès. A défaut de civilisation intellectuelle ou morale, la civilisation matérielle s'emparait du pays et le façonnait à des besoins et à des intérêts nouveaux; des routes s'ouvraient de toutes parts, des communications promptes et faciles s'établissaient entre tous les points de la Péninsule.

L'Espagne, d'ailleurs, était fatiguée, et le repos, pour elle, c'était déjà du bien-être. Si Ferdinand, avec le repos, eût voulu lui donner, non pas la liberté, elle ne la demandait pas alors, mais un despotisme un peu plus intelligent, un peu moins stupide, un *despotisme éclairé*, comme on a dit plus tard, l'Espagne eût retrouvé de l'enthousiasme pour ce roi que tant de fautes n'avaient pu lui rendre odieux. Mais l'ingrate nature de Ferdinand ne pouvait pas comprendre tout ce qu'il y avait d'élevé et de grand dans ce rôle de despote civilisateur, qui a tenté depuis un siècle tant de novateurs couronnés qu'aurait moins séduits, peut-être, le rôle de monarque constitutionnel.

Ferdinand mourut enfin, en léguant à son pays la guerre civile contenue en germe dans ce bizarre testament, qui sera pour la postérité une éternelle énigme; testament où l'ordre de la succession au trône et les destinées de l'Espagne se trouvaient réglées en quelques lignes par un caprice de moribond; où les noms des ennemis les plus fanatiques

de la liberté et de ses amis les plus sages et les plus vrais se rencontraient accouplés au sein d'un *conseil de régence*, cinquième roue au char politique, embarras pour le pouvoir quand il n'était pas un obstacle, et qui n'a cessé d'être dangereux qu'en devenant inutile. Il mourut, riant d'un rire de démon à tous les maux qu'il prévoyait, heureux et fier, même sur son lit de mort, d'avoir tenu séparés les deux partis dont l'union peut seule sauver l'Espagne, et de leur léguer encore des haines à ajouter à toutes leurs haines, et de nouvelles réactions à infliger ou à subir.

Ferdinand mort, l'Espagne respira, et un de ces pressentimens, souvent trompeurs, qui révèlent aux nations leur avenir, sembla lui promettre des jours meilleurs. Un instant, sous l'empire de cette jeune et malheureuse reine, à laquelle se rattachaient les espérances du pays, et qui avait plaidé sa cause et celle de la liberté au chevet du roi mourant, les deux partis qui divisent l'Espagne parurent près de se rapprocher. L'insurrection carliste naissait à peine, et le clergé seul avait pris parti pour elle; le peuple hésitait encore. Les classes éclairées, réveillées d'hier au sentiment de la liberté, n'en avaient pas encore toutes les exigences. Le parti carliste était sans puissance et sans chef, et le parti exalté n'existait même pas encore. Le moment était favorable pour constituer fortement le pouvoir et la liberté à la fois, en écrasant l'insurrection au berceau, et en dotant le pays d'institutions libres en harmonie avec ses besoins réels.

C'est alors que le gouvernement de la reine, dominé par l'exemple et les inspirations de la France, chercha à créer en Espagne ce qui n'y avait jamais existé, un juste-milieu, et lui donna un drapeau dans l'*estatuto*, charte bâtarde plus rapprochée de notre charte de 1814 que de celle de 1830, et dont le moindre défaut était de trahir à chaque ligne son origine étrangère. Mais ce gouvernement, appuyé sur la classe moyenne qui n'a jamais été en Espagne un appui bien énergique ni bien sûr, n'avait pas pour lui la masse du peuple, indifférente ou hostile : il s'aliéna donc à la fois les partisans de l'absolutisme, avec le bas peuple qui jouissait, sous son ombre, d'une grande liberté et d'une impunité complète, et les vieux libéraux, qui fraîchement revenus de l'exil, avaient sur la jeunesse l'autorité de leurs convictions inébranlées, et de leurs utopies sanctifiées par l'exil et par la souffrance.

Au dedans, le gouvernement de la reine s'appuyait donc sur une charte d'origine étrangère, au dehors sur la promesse des secours de la France; mais la France refusa son intervention, espérée ou pro-

mise, et les revers de la guerre de Biscaye jetèrent bas l'un après l'autre tous ces impuissans ministères, qui sentaient se dérober sous eux leur unique étai. Un levier fut mis aux mains des vieux *puritains* de 1812 et de 1823, pour remuer, non pas les masses sur lesquelles ils n'eurent jamais d'action, mais la bourgeoisie, leur véritable camp; et le parti exalté, qui n'existait pas six mois avant, fut créé tout d'un coup. Le gouvernement de la reine se trouva, au sein de ce juste-milieu qu'il avait constitué, entre deux partis extrêmes qui l'attaquaient, l'un par la guerre, l'autre par l'émeute. Quant au peuple, il resta neutre, comme il l'est encore aujourd'hui, attendant le coup de dés des batailles, pour savoir le maître qu'il aurait, et résigné d'avance à subir tout pouvoir qui serait assez fort pour le protéger.

La situation n'était pas tenable pour un gouvernement attaqué de front et sur ses derrières : les revers de la guerre de Biscaye donnaient aux attaques de l'opposition une force irrésistible; mais il fallait un coup de collier pour jeter à bas l'*estatuto* et le frêle ministère qui s'appuyait encore sur lui. Alors vint fort à propos l'insurrection de la Granja, évènement à jamais déplorable, car il fit avorter la seule tentative sérieuse que la France ait jamais faite pour soutenir l'Espagne, et entraîna la chute du seul ministère qui ait jamais porté un intérêt réel à sa cause. D'un bout de la Péninsule à l'autre, les juntes restèrent seules maîtresses du pays, et Mendizabal, leur fondé de pouvoir d'abord, et bientôt leur instrument, acheva cette grande œuvre de désorganisation qui s'est poursuivie sans relâche pendant un an et a mené l'Espagne où elle est aujourd'hui.

Après ce rapide coup d'œil qu'il était nécessaire de jeter sur les trente dernières années de l'histoire de la Péninsule, nous voici enfin arrivés à l'Espagne actuelle, à l'Espagne de 1837, plus malheureuse et plus déchue peut-être qu'à aucune époque de sa triste et douloureuse histoire. Le ministère Mendizabal n'est pas cependant sans avoir rendu quelques services à l'Espagne. Et d'abord, sous ce ministère, l'opposition, qui avait si chaudement déclamé contre l'appui de l'étranger, a fini par l'invoquer, par l'organe de ses représentans au pouvoir. Elle ne l'a pas obtenu, il est vrai, plus que Martinez et Toreno; mais elle les a absous du moins de l'avoir demandé. Ensuite ce ministère, comme en compensation de tout le mal qu'il a fait au pays, lui a rendu le service de mettre à nu l'impuissance d'un ministère du mouvement à fermer les plaies de l'Espagne, impuissance plus complète et plus avérée encore que celle de ses prédécesseurs. Renié par ceux-là même qui l'avaient porté au pouvoir, maudit par

les modérés, maudit par les exaltés eux-mêmes, le cabinet Mendizabal a désabusé de leurs dernières illusions tous les honnêtes gens qui se trouvaient encore dans ce dernier parti. Ils ont vu, comme l'a vu le pays, qu'avec un ministère d'exaltés, les caisses n'en étaient pas plus remplies, les généraux plus habiles, les soldats plus disciplinés, l'intervention plus facile à obtenir.

Alors on a tourné contre le ministère ses propres armes : on l'a attaqué par la presse, miné par les sociétés secrètes; on lui a montré en perspective le fantôme des juntes, prêt à se dresser plus menaçant que jamais. La guerre civile, d'un autre côté, a pris un caractère plus inquiétant et plus grave; elle a passé l'Ébre et s'est promenée librement dans tout le royaume, sans qu'un effort sérieux fût fait pour l'arrêter. Les villes de l'est et du midi qui n'étaient pas occupées par les factieux, se sont déclarées en pleine insurrection, sinon politique, au moins commerciale et administrative; et le ministère est tombé enfin devant cette masse d'obstacles et de difficultés entassés devant lui. Tous les ministères qui étaient venus avant lui avaient succombé sous l'émeute et sous les revers de la guerre de Biscaye; lui seul n'a succombé que sous le poids de ses fautes.

Je me trouvais en Espagne quand le cabinet Mendizabal est tombé sous l'espèce de 18 brumaire tenté par cette caricature de Bonaparte qu'on appelle Espartero. J'étais à Cadix, ville qui a toujours passé pour un des quartiers-généraux du parti du mouvement, et j'ai été témoin de la joie que sa chute a causée à tout le monde, même aux exaltés. En voyant choir ce ministère, qui avait su du moins réunir tous les partis dans une commune animadversion contre lui, l'Espagne a respiré et a senti s'alléger un instant le fardeau de ses misères. Toutes ne dataient pas certainement de l'avénement de M. Mendizabal au pouvoir, mais en était-il une qu'il n'eût pas aggravée? Est-il des mots pour peindre l'affreux état de désorganisation où ce ministère a laissé l'Espagne, triste héritage de désastres et de fautes qu'il a légué à ses successeurs, et que ceux-ci ont déjà légué à d'autres.

Les maux qui pèsent sur l'Espagne peuvent se ranger en quatre catégories : le fédéralisme, les partis, la guerre civile et le mauvais état des finances. De ces quatre plaies, une seule suffirait pour déranger l'équilibre du corps social le mieux organisé : qu'on juge du ravage que toutes les quatre réunies ont dû faire, depuis trente ans, chez un peuple où elles sont entrées, pour ainsi dire, dans la constitution du pays et y sont passées à l'état chronique.

Tout le monde connaît la singulière organisation physique de l'Es-

pagne : grace aux chaînes de montagnes qui la hérissent de toutes parts, il semble que la nature, se plaisant à détruire la compacte unité de cette Péninsule, séparée du monde, ait voulu la découper comme à plaisir en sept ou huit états bien distincts qui se touchent sans se confondre et que sépare chacun une barrière de montagnes. L'homme ici a encore aidé la nature : les délimitations factices imposées par la politique, les souvenirs historiques, les préjugés nationaux et les haines de province à province, ont encore séparé des populations qui n'avaient déjà pas trop de penchant à s'unir. En dépit de la monarchie unitaire qui, après avoir pesé trois siècles sur l'Espagne, n'a pas su même lui donner l'ordre et l'unité, les deux seuls beaux côtés du despotisme, les provinces se souviennent encore qu'elles ont été des royaumes : race, mœurs, physionomie, langage même, tout change quand vous passez de l'une à l'autre, tout est divers et ennemi. L'Andaloux, le Valencien, le Catalan, l'Aragonnais, le Castillan, le Basque et le Galicien constituent, sans compter les nuances, sept races parfaitement distinctes, et quiconque voyage en Espagne a peine à croire, en les passant en revue, que ce soient là les fragmens d'un même peuple, les enfans d'une même famille.

Or, si cette ligne profonde de démarcation a subsisté, même sous la monarchie absolue, dans toute la plénitude de sa force et de sa grandeur, pense-t-on qu'elle soit moindre aujourd'hui, où la guerre civile et la pénible enfance d'un gouvernement représentatif à peine vieux de quatre ans, ont relâché les rênes du pouvoir dans les frêles mains qui les retiennent? A cette question, chacun, hélas! a répondu d'avance! les faits sont là pour attester combien est fragile le lien qui unit à l'autorité centrale les provinces les plus éloignées de la capitale. Il y a à Madrid un gouvernement de nom, il y en a un de fait dans chaque province. Les capitaines-généraux, fidèles représentans du pouvoir dont ils émanent, sont sans autorité dans leurs capitaineries et même dans leurs chefs-lieux, comme le gouvernement l'est dans sa capitale. Les *députations provinciales* et les *ayuntamientos* (conseils communaux) de chaque ville, comme autant de cortès au petit pied, attirent à eux toutes les affaires, et fixent eux-mêmes la part de contributions qu'ils veulent bien payer, et la part de pouvoir qu'ils consentent à laisser au délégué de l'autorité royale.

Chaque province, isolée des provinces voisines, et se dérobant sans cesse à l'action du gouvernement central, s'habitue tout doucement à s'administrer d'abord, puis à se gouverner et à s'imposer elle-même. Les provinces basques, qui jamais, à vrai dire, n'avaient appartenu à

l'Espagne autrement que de nom, ont fait bande à part dès le commencement de la guerre civile, en prenant don Carlos pour drapeau ostensible, mais dans le but secret de constituer sous son nom une véritable république fédérale. La riche et industrieuse Catalogne est toujours prête à briser les liens qui l'attachent à la monarchie nominale dont Madrid est le siége, et ce lien fragile, à chaque secousse nouvelle, est toujours plus près de se dissoudre. L'Andalousie, la moins malheureuse des provinces d'Espagne, choisit, entre les ordres du gouvernement, ceux auxquels il lui convient d'obéir; et dans le conflit soulevé par la fameuse question du *derecho de bandera* (privilége de pavillon), accordé par de récens traités aux provenances de la France et de l'Angleterre, force a été au dernier ministère de transiger, ou, pour mieux dire, de céder, pour maintenir l'ombre d'obéissance que lui conservent encore Cadix et Malaga.

Le même décousu, la même contradiction de penchans et d'intérêts qui règnent entre chaque province, règnent également entre les principales villes de ces mêmes provinces. Ainsi, Cadix et Malaga sont en lutte permanente avec Séville et Grenade, résidence des capitaines-généraux et de la députation provinciale; l'opinion exaltée est parvenue à régner long-temps dans ces deux premières villes par l'audace du petit nombre et par la lâcheté du grand, tandis que les deux autres, atteintes et convaincues de modérantisme, sont même accusées tout bas de pencher pour don Carlos. Cordoue, la cité sainte, la ville des couvens et des prêtres, si rudement traitée par Gomez, n'en fait pas moins des vœux pour la cause du prétendant, liée à celle du clergé, détrôné comme lui. Barcelone passe, à tort je crois, pour appartenir aux idées du mouvement, tandis que Gerone et Tortose, deux des principales cités de la Catalogne, sont dévouées à la cause de l'absolutisme.

Ainsi, rien ne se ressemble, rien n'est homogène dans la Péninsule, ni l'état, ni même les provinces; les parties elles-mêmes sont aussi fractionnées que le tout, la circonférence aussi brisée que le centre. L'ordre politique n'existe plus que de nom; l'ordre social même se disjoint et menace ruine de toutes parts. Le pouvoir, dans quelques mains qu'il passe, est devenu impuissant à protéger, et ne conserve plus de forces que pour nuire. Une affreuse misère décime ces populations haves et décharnées, qui meurent de faim sur le sol le plus fertile du monde; le commerce est mort dans la Péninsule, et l'insécurité des communications lui est encore moins funeste que les absurdes prohibitions et les exigences toujours croissantes du fisc, et la contre-

bande effrénée dont Gibraltar est le centre. Les propriétaires de biens ruraux n'osent plus aller surveiller leurs propriétés à travers des routes toujours infestées de bandits, et n'en acquittent pas moins d'énormes impôts pour des biens dont le revenu a diminué de moitié. Les communications entre les villes les plus populeuses sont suspendues, là même où la guerre civile n'a pas pénétré, comme en Andalousie. Les diligences, établies dans le dernier règne, et qui, à elles seules, eussent suffi pour répandre la civilisation sur tous les points de l'Espagne, ont cessé de marcher. Un ou deux muletiers qu'osent à peine accompagner de loin en loin quelques rares voyageurs, sont le seul lien qui unisse entre elles des villes aussi importantes que Malaga, Grenade et Cordoue. Un voyage de Séville à Madrid demande maintenant vingt jours, et ne s'achève qu'à travers mille dangers. On se rassemble en caravanes, en convois de vingt à trente chariots; on prend une armée pour escorte, et l'on marche au pas des soldats et des mules, à cinq lieues par jour. Récemment à Almaraz, bourg de l'Estramadure, une de ces caravanes a été pillée la nuit par les gens même du village où se faisait la couchée; les voituriers, qui le savaient, n'en ont rien dit pour sauver leurs propres effets qu'on leur avait promis d'épargner. Le gouvernement, bien entendu, n'a pris aucune mesure pour punir l'attentat, ou pour l'empêcher de se renouveler. Il y a plus : les voyageurs n'ont pas même songé à le demander; car le redressement, comme c'est l'usage en Espagne, eût coûté plus cher que l'offense.

Les rues même des villes ne sont pas plus sûres que les grands chemins. A Séville, passé huit heures du soir, on ne sort plus sans armes, ou l'on se fait escorter pour rentrer chez soi. La nuit, on est pris d'assaut par les voleurs; le jour, par les pauvres; et l'Espagne tout entièr semble partagée entre ceux qui demandent l'aumône et ceux qui la prélèvent eux-mêmes à la façon du mendiant de Gil Blas.

Tel est, sans exagération aucune, le déplorable état où se trouve la Péninsule, dans ses parties les plus heureuses et les plus privilégiées; et je ne crains pas d'affirmer que le penchant des provinces à s'isoler de toute direction centrale, et leur haine jalouse contre Madrid, sont pour la plus grande part dans toutes ces misères. Là est le secret de la faiblesse et des malheurs de la Péninsule; là, en un mot, est toute son histoire. Sans le fédéralisme, la lutte entre don Carlos et la reine, entre le passé et l'avenir, l'immobilité et le progrès, serait dès long-temps terminée : l'Espagne, qui marchait, même sous Ferdinand, bien que d'un pas insensible et lent, n'aurait certes pas reculé.

Venons maintenant aux partis, plaie de l'Espagne presque aussi profonde et aussi inhérente à sa constitution même que le brigandage et la guerre civile. Nous avons vu la société espagnole de tout temps scindée en deux camps; mais cette antique division, que nous avons suivie à travers toutes les phases de son histoire contemporaine, s'est nécessairement modifiée avec des circonstances nouvelles : la monarchie, en devenant constitutionnelle, d'absolue qu'elle était a dû déserter ses anciennes alliances; elle a abandonné le parti des moines et des paysans pour se jeter du côté de la bourgeoisie et de la noblesse, et le poids qu'elle retirait d'un des côtés de la balance, a fait naturellement pencher l'autre.

Le malheur de l'Espagne, depuis trente ans, c'est d'avoir perdu l'initiative de sa propre destinée, et de la subir au lieu de la faire. Les minorités décident de son sort, sans elle et malgré elle, et l'étranger vient toujours, en dernière analyse, lui apporter la solution des grandes questions qui l'agitent. Quant aux masses, depuis la guerre de l'indépendance, où elles se sont soulevées pour la dernière fois, elles se sont retirées de la lice, et laissent faire, en protestant par leur seule force d'inertie contre des évènemens qui s'accomplissent sans elles ou malgré elles.

S'il y a réellement une opinion dominante en Espagne, c'est l'opinion modérée, qui veut du repos et de l'ordre à tout prix. Cette opinion, malheureusement, car on ne peut lui donner le nom de parti, a le tort de toutes les majorités, celui de ne pas savoir se compter, et d'enhardir par sa pusillanimité l'audace des minorités, toujours souveraines dans ce monde. C'est dans les rangs de cette opinion, toujours nombreuse chez les peuples qui ont beaucoup souffert, qu'on trouve, en Espagne, tout ce qui possède quelque chose, et même beaucoup de ceux qui ne possèdent rien; car il y a dans ce peuple espagnol, le peuple des campagnes j'entends, à côté d'un énergique instinct d'indépendance, un profond sentiment d'ordre et de subordination. Ici, ce n'est pas le peuple qui manque à la loi, c'est la loi qui manque au peuple, toujours prêt à obéir, s'il y avait un pouvoir qui valût qu'on lui obéît. Les carlistes de cœur et d'affection sont beaucoup plus rares qu'on ne le pense dans la Péninsule; et là même où les masses semblent incliner vers le prétendant, ce n'est qu'en désespoir de cause, et par ce confus instinct du faible qui se tourne du côté où il croit trouver protection et abri.

Quant au parti exalté, le ministère Mendizabal, par son existence aussi bien que par sa chute, a proclamé assez haut l'impuissance de

ce parti, pour qu'il ne soit plus besoin de la discuter. L'anarchie, plus ou moins régularisée, les juntes et les emprunts forcés, peuvent morceler l'Espagne, mais ne peuvent pas la sauver. Habitués que nous sommes en France à voir siéger dans les chambres, en attendant que son tour vienne d'arriver aux affaires, une opposition compacte, disciplinée, voulant, à quelques rares exceptions près, le maintien de l'ordre de choses fondé en juillet 1830, et agissant en vertu de certains principes qu'on peut redouter en pratique, mais non blâmer en théorie, on a commis l'erreur, bien naturelle, de supposer que tout cela existait en Espagne. Mais, par malheur, il n'en est rien : ce qui manque justement à la plupart des *exaltados* espagnols, ce sont des principes et des opinions arrêtés. Parodistes impuissans de notre grande révolution, Mirabeaux moins le talent, et Dantons moins l'audace, qu'ont produit jusqu'ici leurs levées d'hommes sur le papier, et leurs pompeux appels à la nation? Eux aussi ils essayaient de soulever les masses. Est-ce le point d'appui, est-ce le levier qui a fait faute? Je l'ignore, mais le peuple n'a pas remué! Aussi la durée de ce triste pouvoir, parodie du directoire, renversée elle-même par une parodie du 18 brumaire, et les funestes évènemens de la Granja, digne point de départ d'une pareille carrière, ne peuvent-ils s'expliquer que par l'inconcevable faiblesse du parti modéré et la mauvaise composition de la milice nationale, qui n'est nulle part intéressée à l'ordre qu'elle est chargée de défendre.

Heureusement que les élections actuelles ont enfin révélé à l'Europe, et à l'Espagne elle-même qui l'ignorait, la véritable opinion de l'Espagne. Sauf quelques exceptions, qu'un peu plus d'énergie légale de la part du pouvoir eût pu rendre moins nombreuses, les choix des électeurs se sont, en général, portés sur des hommes honorables, et l'élite de la nation se trouvera réellement assemblée dans les cortès..... quand elle aura eu le courage de s'y rendre. Là même où l'émeute a triomphé et dicté des choix anarchiques, ce n'est pas l'émeute qu'il faut en accuser, ce sont les modérés qui, à la moindre apparence de danger, se sont absentés des élections, et ont été se verrouiller dans leurs maisons, au lieu de défendre leurs droits sur la place publique. Là où la milice citoyenne a fait défaut à l'ordre menacé, ce sont encore les modérés qu'il faut en accuser; ce sont les indifférens, les hommes qui ont des intérêts au lieu d'avoir des opinions, et qui, pour se soustraire à quelques inconvéniens ou à quelques dangers, ont déserté les rangs de la garde nationale, et l'ont laissée devenir un instrument de désordre et de subversion dans les mains des factieux.

Mais l'Espagne, grace à sa législature nouvelle, semble enfin vouloir rentrer dans l'ornière légale, et la véritable opinion du pays s'est déjà fait jour dans l'adresse des cortès. Le remarquable discours de M. Martinez de la Rosa inaugure pour la Péninsule une ère nouvelle, et lui trace la voie à suivre entre deux écueils également dangereux, l'exagération du mouvement et celle de la résistance. Certes, il y a pour cet homme d'état, le seul qui n'ait pas déserté son poste au moment du danger, un courage d'abnégation, plus difficile peut-être que celui qui brave l'émeute ou les poignards, à renier ainsi la charte dont il est l'auteur, pour inviter tous les Espagnols à se rallier autour de la constitution actuelle. Puisse l'Espagne entendre cette voix généreuse, et écouter ce conseil, qui, certes, n'est pas suspect dans la bouche qui le donne! Puisse-t-elle, en effet, se réunir tout entière autour de cette constitution et de la reine qui l'a jurée, et adopter, comme un sage moyen terme entre le bâtard *estatuto* de 1834 et l'impraticable constitution de 1812, cette charte de 1837, terrain neutre où se rapprocheront deux partis fatigués de se haïr.

La réaction d'ordre qui s'accomplit en ce moment d'un bout à l'autre de la Péninsule est une révélation précieuse sur la véritable disposition des esprits. Les réactions ne s'opèrent avec tant de facilité que quand elles sont mûres; si l'ordre s'est si vite et si facilement rétabli dans ces villes du littoral, où les juntes et l'anarchie avaient long-temps régné en maître, c'est que ces villes, comme toute la Péninsule, voulaient l'ordre, et ne voulaient plus des juntes et de l'anarchie. L'Espagne est fatiguée, l'Espagne veut la paix et la veut à tout prix; car je n'en sais pas un devant lequel elle reculerait pour l'acheter. Mais que ceux-là même qui exploitent au profit des idées d'ordre cette heureuse disposition des esprits y prennent bien garde : reculer ne vaut pas mieux qu'avancer trop vite; les furieux de modération ne vont pas plus pour médecins à une société malade que les furieux de progrès. Point de constitution de Cadix, mais aussi point d'*estatuto*; le repos de l'Espagne n'est qu'à ce prix!

Venons maintenant à la guerre civile, car pour expliquer la durée de cette lutte opiniâtre il fallait bien se rendre compte du plus ou moins d'intérêt qu'a chaque province à la faire finir, et des forces respectives des partis dans la Péninsule. Quant à celles des deux armées belligérantes, à ne considérer que les évènemens extérieurs, elles semblent, depuis quelque temps, se balancer avec une égalité vraiment désespérante pour le repos de l'Espagne. Les troupes que le prétendant a sur pied sont sans doute moins nombreuses; mais peut-être y a-t-il com-

pensation à cette infériorité numérique dans les dispositions du pays, qui, sur les points occupés par la guerre civile, est arrivé à un tel état de découragement et de fatigue, qu'il appartient, en quelque sorte, au premier occupant, et est prêt, avec tout le fatalisme arabe, à croire le plus juste le parti qui sera le plus fort.

Mais à regarder plus au fond des choses, il est aisé de se convaincre que l'armée de la reine, outre la supériorité du nombre, en a aussi une autre : ce n'est pas la discipline, qui n'existe ni d'une part, ni de l'autre, mais c'est la régularité dans la levée des troupes, ce sont les élémens réellement nationaux dont elles se composent. Tous ceux qui ont vu, autre part que dans les bulletins d'Ognate ou des feuilles légitimistes de France, ce ramassis de prétendus volontaires, recrutés par force, sous peine d'amende ou de prison, et de malfaiteurs, de bandits ou de déserteurs, qu'on décore du nom d'armée carliste, confessent que le découragement et l'indiscipline y sont portés au dernier degré. Les indigènes des provinces basques qui en composent de beaucoup la partie la plus respectable, se voient avec regret éloignés de leurs foyers, et perdent, en quittant leur sol natal, l'énergie qu'ils puisaient sur ce terrain, où tout combat pour eux, les habitans, le climat et jusqu'au sol lui-même.

Les troupes de la reine, au contraire, recrutées indifféremment par la conscription sur tous les points de la Péninsule, ont oublié leur pays natal en perdant de vue le clocher de leur village. Mal vêtues, mal nourries, mal payées, et, ce qui est pis encore, sans confiance dans les chefs qui les commandent, elles n'en vont pas moins se faire tuer, là où on les envoie, avec cette résignation patiente qui caractérise le peuple espagnol. Habitué à souffrir et à se passer de tout dès le jour de sa naissance, le paysan espagnol a en lui le fonds d'un soldat accompli ; endurci à toutes les intempéries des saisons, n'ayant pour la plupart du temps jamais couché dans un lit, ni dîné à une table, il fait patiemment, sous le soleil, le froid ou la pluie, ces marches prodigieuses qui nous frappent d'étonnement, même après celles de nos armées de l'empire, en se nourrissant toute une journée avec du pain et un oignon, ou en remplaçant par un cigarre le pain qu'il n'a pas. Ce qui lui manque, ce sont des officiers : il le sait et vous le dit au besoin, mais n'en marche pas moins au feu, assuré qu'il est d'y rester quelquefois tout seul, et privé de cet appui moral que donne au soldat la confiance dans le général qui le dirige et dans les chefs qui le guident.

Que de fois, sur ces routes brûlantes de l'Espagne, où vous ne trouvez pas, pendant dix lieues, un buisson pour vous abriter, j'ai admiré

l'héroïque résignation de ces pauvres *quintos* (recrues), qui se traînaient d'étape en étape, à dix lieues de France par jour, pour aller chercher, à l'autre bout de l'Espagne, un tombeau dans quelque ravin de la Biscaye, sans être même assurés de rencontrer, jusqu'à leur dernier gîte, le pain et l'abri de chaque soir, après leur pénible journée. Pas une plainte ne sortait de la bouche de ces pauvres enfans, enlevés d'hier à la charrue, mais déjà faits à cette rude vie de privations et de misère que tout Espagnol apprend dès l'enfance (1). Donnez à ces hommes-là des chefs dignes de leur commander, et ils seront invincibles, puisqu'ils ont vaincu plus d'une fois avec ceux qui les commandent.

Il est maintenant établi, par les dernières opérations militaires, que les carlistes, à nombre égal, évitent tout engagement avec les troupes de la reine, et ne leur échappent la plupart du temps que grâce à la prodigieuse rapidité de leur marche. A Dieu ne plaise cependant que je veuille, comme les journaux christinos, refuser tout courage à leurs ennemis, et traiter, comme eux, de *couards* et de *lièvres*, des hommes qui les ont battus plus d'une fois! Le double mouvement opéré par les généraux de don Carlos jusqu'aux portes de Madrid n'annonce pas moins d'intelligence de la guerre que d'activité et d'audace. Mais il reste aussi prouvé, par cette tentative même, que, tant que la reine continuera, avec une énergie digne d'un meilleur sort, à tenir bon dans sa capitale, le prétendant n'a absolument aucune chance de s'y établir.

Tout le monde, en Espagne, est las de la guerre, même ceux qui la font : tout ce que l'armée de don Carlos compte de véritables soldats, d'hommes qui font la guerre pour une conviction et non pour le pillage, soupire, comme la Péninsule tout entière, après le repos et une solution, quelle qu'elle soit. Aussi voit-on les opérations languir et n'aboutir à aucun résultat. Don Carlos, par impossible, entrerait même à Madrid que la guerre ne finirait pas pour cela, les pillards qui maraudent sous son drapeau marauderaient alors sous celui de la reine : l'argent d'ailleurs manque des deux parts, et dans cette Péninsule à moitié déserte, où vous faites quelquefois dix lieues sans rencontrer un village, la guerre ne nourrit pas la guerre. C'est un miracle chaque jour renouvelé et qui ne peut s'expliquer que par la ténacité proverbiale du peuple espagnol, que cette lutte acharnée,

(1) *Ara te, cava te, more te, enterra te;* laboure, pioche, meurs, et qu'on t'enterre! Telle est la devise du paysan espagnol. A la pioche substituez le fusil, et ajoutez l'obéissance passive, et ce sera aussi la devise du soldat.

qui dure déjà depuis quatre ans, sans enthousiasme et sans pitié, de part ni d'autre, et avec des troupes qui n'ont pour solde que ce qu'elles pillent.

Il ne faut pas, du reste, se faire illusion sur la précaire prospérité qui semble s'attacher depuis quelques mois aux armes de la reine. Les ressources du prétendant, malgré l'appui qu'il peut trouver au dehors, ne sont pas assez étendues pour lui permettre de tenir campagne toute l'année sur une moitié de la Péninsule à la fois. Le royal *guerrillero* a besoin de temps en temps de rentrer dans ses montagnes, comme le bandit dans son fort, ou le châtelain féodal dans son manoir, afin d'y reposer ses milices qui ne veulent pas perdre de vue trop long-temps la glèbe dont on les a arrachées. On doit être habitué, d'ailleurs, depuis bientôt quatre ans que dure la guerre de Biscaye, à voir ces sortes de *trèves de Dieu*, que les deux partis s'octroyent comme d'un commun accord, ne fût-ce que pour enterrer leurs morts et panser leurs blessés. De part et d'autre aussi, par une convention tacite, on veut attendre l'issue des actives négociations entamées par la diplomatie, qui entre toujours en campagne au moment où les deux armées mettent l'épée dans le fourreau.

Quelle transaction bâtarde, quel impraticable compromis sortira de ces négociations? c'est ce que j'ignore. Mais qu'on ne s'y trompe pas, du jour où la diplomatie aura manqué sa campagne, le prétendant recommencera la sienne; il sortira de ses montagnes, fort de tout l'appui moral que lui prêtera l'impuissance avouée de ses adversaires ou de ses alliés à dénouer avec des protocoles une question que l'épée seule peut trancher. Déjà pour tenir ses ennemis et ses propres soldats en haleine, il prépare à grand bruit une expédition en Castille, qu'il ne veut pas faire encore, mais qu'il fera, n'en doutez pas, au moment même où se dissiperont quelques illusions qu'on garde encore à Madrid sur la possibilité d'obtenir un appui étranger. Les troupes de la reine, de leur côté, ont encore moins d'intérêt que don Carlos à rompre cette suspension d'armes, dont les deux partis ont également besoin. Au lieu d'écraser, comme on le pourrait peut-être, la guerre civile dans son ancien berceau, on l'y laissera reprendre des forces; puis le conflit recommencera avec le même acharnement, mais avec aussi peu de chances d'arriver à un résultat décisif, entre deux ennemis trop opiniâtres pour céder, et trop égaux en force ou en faiblesse pour vaincre.

De la guerre aux finances, il n'y a qu'un pas : depuis Carnot, ce n'est plus avec des caisses vides qu'on organise la victoire. Je n'en-

trerai pas dans de longs détails de chiffres pour prouver ce que tout le monde sait, c'est-à-dire que les finances espagnoles sont, depuis plus d'un demi-siècle, dans l'état le plus déplorable; mais ce qu'on sera peut-être curieux de connaître, c'est le taux effrayant auquel les nécessités de la guerre et celles du gouvernement ont fait monter les impôts en Espagne. Et je ne parle pas ici de ces malheureuses villes où les carlistes se chargent de prélever eux-mêmes, en argent ou en nature, les contributions dont ils les frappent. Je prendrai pour exemple la ville la plus riche de l'Andalousie et peut-être de la Péninsule, Séville, éloignée de cinquante lieues au moins du théâtre de la guerre, et je dirai à combien s'élève la somme des contributions qu'elle se trouve forcée d'acquitter, d'après une répartition nouvelle, dont les bases ont été arrêtées à Madrid.

Séville, dans l'état normal, si jamais l'Espagne a connu en rien, même en contributions, un état normal, payait 5 pour 100 du revenu net des propriétés, pour l'impôt dit des *frutos civiles*, ou impôt foncier, plus 4 pour 100 pour l'éclairage. Ajoutez maintenant à ces contributions directes, sans parler des indirectes et de l'octroi, le décime imposé par la contribution de guerre, soit 10 pour 100; et pour la contribution dite des deux cents millions, près de trois fois le montant des impôts ordinaires, en y ajoutant une fois la valeur de l'impôt appelé *paja e ustencilios*, qui ne se paie pas dans les villes où il y a un octroi, valeur qui monte encore à 6 pour 100 du revenu; en tout, pour cette seule contribution des deux cents millions, 30 pour 100. Et vous trouverez que chaque propriétaire de Séville, qu'il touche ou non ses revenus souvent fort aventurés, doit en prélever cette année à peu près la moitié pour les verser au trésor.

Qu'est-il résulté de cette intolérable surcharge d'impôts pour un pays déjà accablé par toutes les misères de la guerre civile? Que Séville, plus durement traitée que les autres cités de l'Andalousie, s'est refusée à payer la part exorbitante qu'on lui avait donné à supporter dans les charges du pays; qu'elle a réclamé avec une énergie qui ressemble beaucoup à de la menace; et que, quand je l'ai quittée, la populace nombreuse qui pullule dans cette ville, véritable capitale de la vieille Espagne, était à la veille d'une insurrection, si le gouvernement, toujours placé entre un double danger, celui de trop demander et de trop peu obtenir, ne consentait à la dégrever d'une partie de ses charges, pour les reporter sur d'autres villes plus favorisées.

Tout en pliant sous ce fardeau, qui s'allourdit à mesure que se tarissent les sources de la prospérité publique, le peuple espagnol,

résigné par nature et par habitude, consentirait encore à payer et à souffrir, s'il se sentait au moins protégé par ce gouvernement qui lui coûte si cher. Il implore à haute voix un pouvoir fort, dur même, pourvu qu'il soit juste, et le refrain que vous entendez d'un bout de la Péninsule à l'autre, c'est que l'Espagne a besoin d'être menée *con la vara de hierro* (avec une verge de fer); accablé d'impôts de toute nature, ordinaires et extraordinaires, il les paierait avec résignation, avec joie même, s'il les voyait consacrés à pousser la guerre avec vigueur et à ramener l'ordre et la paix dans cette malheureuse Péninsule.

Mais qui peut dire où passent les énormes contributions qu'a supportées depuis trois ans le peuple espagnol? Aucune solde ne se paie plus, depuis celle des généraux jusqu'à l'humble salaire des *cigareras* (ouvrières des tabacs) de la manufacture de Séville. Un affreux gaspillage épuise les ressources de l'état, déjà si minimes. A moins d'un changement tout-à-fait imprévu dans la face des affaires, tout emprunt est devenu impossible; l'Espagne a dévoré jusqu'à son avenir, et la banqueroute elle-même, le dernier et le plus misérable de tous les expédiens, a été vainement essayée.

Et cependant l'Espagne paie encore, là du moins où les percepteurs de don Carlos, qui marchent à la suite de ses expéditions, comme les corbeaux à la suite d'une armée, ne lèvent pas au nom du prétendant les contributions imposées au nom de la reine. Mais la patience des peuples n'est pas éternelle, et celle de l'Espagne s'usera quelque jour. Elle se lassera à la fin de voir le fruit de ses sueurs passer dans ce gouffre sans fond qu'on appelle le trésor espagnol. Quand ce n'est pas par l'insurrection, c'est toujours par le refus d'impôt que les révolutions commencent; et il reste encore à l'Espagne assez d'énergie négative pour attaquer ainsi par sa base un gouvernement qu'elle ne connaît encore que par ce qu'il lui coûte.

Aussi l'ordre social tout entier est-il ébranlé, et une lente décomposition en mine-t-elle tous les ressorts. Les revers de la guerre de Biscaye ont fait tomber, l'un après l'autre, tous les ministères qui se sont succédé aux affaires, et l'absence de direction et d'autorité centrale a fait, à son tour, les revers des généraux; déplorable cercle vicieux où se débat l'Espagne, sans pouvoir en sortir. Ajoutez à tous ces maux la mollesse ou l'impéritie des chefs, l'indiscipline des soldats qui éclate de temps en temps en sanglantes révoltes, et surtout le manque d'argent, qui est au fond de tous les malheurs de l'Espagne, et vous en viendrez à ne plus comprendre ni comment la guerre a pu durer si long-temps, ni comment elle pourra finir.

J'ai passé en revue une à une toutes les misères qui pèsent sur l'Espagne, et, bien loin d'assombrir le tableau, je l'ai plutôt adouci. Il est facile à ceux qui contemplent de loin toutes ces misères de rester froids devant elles, ou de se borner à cette pitié stérile qui accuse les peuples de leurs maux pour se dispenser de les plaindre. Mais quand on a vu et touché de près ces plaies toutes saignantes, quand on a assisté à ce déchirant spectacle de l'agonie d'un grand peuple, à cette lente dissolution d'une société qui s'en va en poussière, impuissant qu'on est à guérir tant de maux, le moins qu'on puisse faire pour eux, c'est de les raconter à d'autres; c'est de détruire surtout ces complaisantes illusions qu'on se fait ou qu'on a l'air de se faire sur des malheurs qu'il ne faut pas nier du moins, quand on ne veut pas les secourir.

Du reste, en analysant le mal, je n'ai accompli que la moitié de ma tâche, tant que je n'ai pas indiqué le remède; ce remède, chacun l'a deviné d'avance : c'est l'appui de l'étranger, et l'étranger, ici, c'est la France. Ceux-là seuls qui ne savent pas les faits ou qui ne veulent pas les savoir répondront par cette phrase faite « que l'Espagne repousse l'étranger. » Mais j'affirme, moi, après cinq mois de tournée sur tous les coins de la Péninsule, que le seul point peut-être sur lequel tous les Espagnols de tous les rangs et de tous les partis soient d'accord, c'est sur l'impossibilité de rien terminer sans un secours étranger. La masse de la nation, fatiguée de souffrances et d'une lutte sans dénouement possible, sent avec son confus instinct qu'à la France seule il appartient d'en finir, et implore à mains jointes son appui. Les modérés l'appellent de tous leurs vœux, les exaltés s'y résignent, les carlistes le redoutent, et tous le pressentent comme la seule issue à la sanglante impasse où l'Espagne se débat. Depuis le muletier jusqu'au grand d'Espagne, tout le monde est unanime; les conversations du soir, à la porte de la *posada* du village, roulent toutes sur ce sujet; le marchand, tout en vous déballant sa marchandise, vous étale ses griefs contre la France et vous demande quand elle fera quelque chose pour l'Espagne. Tous les nouveaux députés ont emporté à Madrid, avec le vœu unanime de leurs commettans, la mission expresse de réclamer l'appui de la France, non pas comme on l'a fait jusqu'ici, d'une manière timide et détournée, mais avec assez de solennité pour donner à cette démarche la sanction de la volonté du pays exprimée par ses représentans.

Enfin il n'est pas jusqu'au parti exalté, représenté par son chef M. Calatrava, qui ne vienne de déclarer par l'organe de l'ancien

président du conseil que « l'Espagne à elle seule est impuissante à en finir avec la guerre civile, et qu'il a toujours désiré et désire encore l'appui de la France, aux termes exprès du traité de la quadruple alliance, bien qu'il s'abuse moins que d'autres peut-être sur la possibilité d'obtenir cet appui. »

On sait maintenant à quoi s'en tenir sur cette prétendue répugnance du peuple espagnol contre l'assistance de la France, son alliée. Maintenant, cette assistance est-elle d'une exécution aussi difficile qu'on veut bien le croire? Mais quand on a vu de près cette profonde apathie des populations, soupirant après une solution quelconque, et qui se croiraient trop heureuses de la recevoir toute faite des mains de l'étranger; quand on a vu de près la terreur des carlistes, l'œil toujours tourné vers les Pyrénées bien plus que vers l'Èbre, et n'attendant qu'un prétexte honnête pour mettre bas les armes, on ne s'étonne que d'une chose, c'est qu'avec des chances aussi belles la partie ne soit pas encore jouée.

Quant aux moyens d'exécution, ce n'est pas ici qu'il convient de les discuter; c'est à la tribune de poser le principe; c'est au gouvernement de choisir le temps et les moyens de l'appliquer. Ce qu'il suffit d'établir, c'est que la France ne peut pas laisser périr un allié, et, qui plus est, un principe identique avec celui qui la régit, sans tenter au moins un effort pour les secourir. On a prouvé surabondamment que le traité de la quadruple alliance, s'il est autre chose qu'un chiffon de papier, nous imposait cette stricte obligation. Mais ce qu'on ne sait pas assez, c'est que du jour où le gouvernement français se sera décidé, non pas à intervenir, mais à dire et à dire bien haut qu'il ne laissera pas une contre-révolution s'établir à ses portes, et qu'il est prêt, s'il le faut, à jeter son épée dans la balance, la guerre civile est finie dans la Péninsule. J'en appelle sur ce point à l'opinion unanime de tous les Français qui connaissent l'Espagne, à quelque parti qu'ils appartiennent d'ailleurs; tous diront, s'ils sont de bonne foi, que du moment où le drapeau tricolore apparaîtrait seulement sur la crête des Pyrénées, les carlistes mettraient bas les armes, et qu'il ne se tirerait plus, dans toute la Péninsule, un seul coup de fusil sans la permission de la France.

ROSSEEUW SAINT-HILAIRE.

UNE MATINÉE

A L'HOTEL DE RAMBOUILLET.

Ah! qu'on était heureux de se voir admis à l'hôtel de Rambouillet, en 1628, lorsque la divine réunion des poètes et des précieuses brillait de tout son éclat! mais qu'il fallait se sentir de hardiesse; qu'il fallait être sûr de bien dire et maître de tous ses moyens, lorsqu'on franchissait le seuil de ce temple du beau langage! Malheur à celui qui s'embarrassait dans ses phrases! malheur à l'imprudent qui hasardait une tournure triviale, un mot populaire ou grossier! Il ne trouvait sur les visages que la froideur la plus dédaigneuse, et regagnait honteusement la rue en se promettant de ne plus remettre les pieds de sa vie dans le sanctuaire du bel esprit.

C'était une collection formidable de plaisans, de satiriques et de rimeurs, que la société d'*Arthénice*. La marquise aimait la plaisanterie sans y exceller. Ce n'était pas sa partie; elle n'y mettait point ses prétentions; mais qu'elle savait bien approfondir un sujet sérieux! qu'elle montrait de sagacité dans l'analyse, de recherche dans le tour et de finesse dans le choix des mots!

Le temps et le local étaient singulièrement distribués à l'hôtel Rambouillet, qu'on pourrait appeler, en style précieux, *le pays de conversation*. La première moitié du jour était consacrée aux badinages, aux m lices, aux vers légers, aux pointes et facéties. On se tenait alors dans le petit salon. Le soir, les rires n'étaient plus permis. On parlait sur des matières d'importance. On raffinait sur un sentiment; on imaginait des utopies, ou bien on écoutait la lecture de quelque grande

production inédite. Le plus communément on adoptait un sujet pour la soirée entière; il fallait l'épuiser et le couler à fond. Après cela, comme vous le pensez bien, aucun philosophe, présent ou à venir, n'avait p'us à s'en occuper. On choisissait une passion ou une vertu, un caractère ou une mode. La marquise disait, par exemple : « Causons aujourd'hui de la bienfaisance, nous passerons demain à la jalousie. » Et je vous assure qu'il se débitait là de quoi faire un volume in-quarto. C'était alors dans la chambre bleue qu'avait lieu la conférence. Cet endroit, où Arthénice recevait les visites de conséquence, est assez célèbre. On y voyait un ameublement de velours bleu rehaussé d'argent.

Parmi les habitués les plus éminens, il faut citer en première ligne Mme la princesse de Condé (celle qui avait failli coûter la raison au feu roi Henri IV) et le cardinal de Lavalette, qui était homme de beaucoup d'esprit, amoureux de la princesse et dans ses bonnes graces, disait-on. Parmi les gens de qualité figuraient encore M. d'Andilly, M. Arnaud de Corbeville, M. l'évêque de Grasse, Mlle Paulet, M. le marquis de Montausier qui devint gendre de la marquise. Les poètes et écrivains avaient tous des noms aujourd'hui fameux; ce sont MM. de Gombauld, Voiture, Conrart, Chapelain, Colletet, Des Yveteaux.

La vicomtesse d'Auchy était une précieuse d'un genre particulier. Cette dame poussait l'amour des belles choses jusqu'à la fureur. Elle ne manquait pas une séance et jouait plus volontiers le rôle du peuple athénien que celui d'orateur. Un jour, saisie du désir d'être comptée pour bel-esprit, elle acheta d'un docteur en théologie, nommé Maucors, un énorme manuscrit de commentaires sur les Épîtres de saint Paul, et le fit imprimer avec son portrait au frontispice. La nouveauté était si étrange, de voir une dame de la cour commenter un apôtre, que tout le monde acheta le livre. On devina bien que la vicomtesse ne savait pas le latin et ne connaissait saint Paul que de nom; mais comme elle ne voulut jamais répondre aux questions qu'on lui fit sur son ouvrage et continua de rester muette aux entretiens de l'hôtel Rambouillet, on ne lui contesta pas ses droits à l'immortalité.

Voiture lui ayant demandé un jour sérieusement lequel elle mettait le plus haut de saint Thomas ou de saint Augustin, elle répondit avec assurance que c'était saint Thomas; mais elle refusa nettement d'en donner les raisons par des scrupules de dévotion.

Depuis son grand succès, la vicomtesse avait un maître-d'hôtel qui la servait à table avec le manteau, les grandes chausses et l'épée au côté, suivant la coutume des princesses.

Les originaux étaient en nombre chez Mme de Rambouillet; mais, avant les conviés, il est juste de faire connaître d'abord le maître du logis.

Le marquis n'était pas un mince personnage. Il avait, près du roi Louis XIII, la charge de grand-maître de la garde-robe. Il montra long-temps une assiduité extrême à remplir ses fonctions. C'eût été lui faire un mortel outrage que d'empiéter sur ses droits; aussi ne souffrait-il jamais que, pendant la toilette de sa majesté, le plus simple vêtement parvînt jusqu'à la personne royale sans avoir passé par ses mains. Il résultait de cette exactitude minutieuse que le premier valet de chambre n'avait presque plus rien à faire, ce qui le contrariait fort. Le marquis eut bientôt un ennemi au plus avant de la cour, chose dangereuse dont il ne se garda pas assez. Le second valet de chambre s'unit contre lui au premier. Messieurs les ordinaires se mirent de la partie; mais comme le marquis n'abandonnait pas la place et qu'il se tenait au beau de son emploi, on n'avait que bien peu d'occasions de le desservir.

Pour son malheur, M. de Rambouillet avait la vue très basse. Il ne s'aperçut pas que sa ponctualité même ennuyait souvent le roi qui aimait à voir de nouveaux visages. Les signes d'impatience qui se manifestaient dans le mouvement des épaules et les muscles de la figure échappèrent aux yeux myopes du marquis. Ce qui n'était d'abord qu'une manie d'un moment chez le roi, finit par se changer en antipathie complète.

Un jour que dans l'exercice de sa charge, le grand-maître de la garde-robe offrait le justaucorps, sa majesté ne pouvant plus dissimuler son aversion, tourna son dos vers le marquis et lui présenta, en se courbant, tout autre chose que la tête.

— Si votre majesté ne veut plus de mes services, dit M. de Rambouillet d'un air fort peiné, je la supplie de me le faire savoir autrement.

Le roi vit qu'il avait affligé un excellent serviteur et le pria de ne se pas formaliser; mais depuis ce moment, le marquis devina qu'il n'était point agréable au prince, et sa vie en fut empoisonnée. Il comprit, en voyant la faveur de bien des courtisans, qu'il ne parviendrait jamais comme eux. Louis XIII disait un jour en accordant le brevet de duc à Saint-Simon, le père du faiseur de mémoires :

— J'aime beaucoup ce gentilhomme parce qu'il me donne toujours des nouvelles certaines de la chasse, qu'il ne tourmente pas ses chevaux, et qu'en prenant un cor dont il vient de jouer, on trouve qu'il n'a point trop bavé dedans.

Telles furent les causes d'une des plus belles fortunes du XVIIe siècle, et le marquis de Rambouillet sentit avec douleur que son mérite et ses qualités solides ne le mèneraient à rien. Son caractère s'en aigrit. Il devint disputeur et ne voulut plus, dans les conversations de la chambre bleue, avouer jamais que d'autres eussent raison sur lui.

Celui qui donnait le ton à l'hôtel Rambouillet, on le sait de reste, c'était le fameux Voiture. Fils d'un marchand de vin, Voiture offre l'exemple unique d'un homme d'aussi basse origine devenu de la cour par son seul esprit. C'était un garçon petit et délicat, de chétive apparence, quoiqu'il fût assez bien de visage; il était toujours enrhumé, se plaignait sans cesse pour être caressé par les dames, et se faisait appeler le pitoyable Voiture. Une fois animé, il tenait bien le dé, rencontrait admirablement en bons mots et maniait comme il faut l'épigramme. Pour de la facilité, il en avait peu. Quinze jours lui suffisaient à peine pour tourner une de ces lettres qui lui ont valu sa réputation. Il feignait souvent d'improviser, mais on le soupçonnait d'apporter des vers tout faits. Néanmoins c'était un si bel esprit et on lui avait tant d'obligation de montrer au reste des hommes à dire les choses galamment, qu'on ne laissait pas de l'applaudir et de s'assembler autour de lui avec empressement dès qu'il faisait mine d'ouvrir la bouche. Il était joueur comme les cartes, et passablement libertin, sans oser le laisser voir. Mme Sainctot, qui l'aimait à l'adoration, reçut de lui bien des chagrins.

Le seul écrivain dont la réputation pût balancer celle de Voiture, était M. Chapelain. Avant qu'il eût fait sa *Pucelle*, il passait pour le premier poète du monde, et comme il travailla vingt ans à cet ouvrage, sa gloire eut loisir de briller sans pareille. Il touchait des pensions sur toutes les cassettes. Ses revenus s'élevaient bien à 6,000 livres, ce qui était énorme alors; M. le cardinal, à lui seul, en donnait 3,000. Cependant M. Chapelain était d'une avarice sordide; toujours vêtu d'une mode en arrière de dix ans. Son justaucorps moucheté venait le plus souvent des vieilles robes de sa sœur. Son pourpoint de satin *colombin* avait sans doute la même origine et la doublure en était de panne verte, comme les rideaux des cabarets. Cependant, quelque vieille et dégarnie que fût sa perruque, il en avait une encore plus usée pour la chambre. Il était petit et laid, crachottait toujours; mais en cette enveloppe repoussante était le grand génie que vous savez. Chapelain faisait la cour à une jeune fille, habituée de l'hôtel, qu'on nommait Mlle Pelloquin, qui riait de lui et regardait plus la corde de son manteau qu'elle n'écoutait ses beaux discours.

Des Yveteaux était gentilhomme et riche. Il pouvait se flatter, pour l'originalité des manières, de surpasser tous les autres. Il portait habituellement des chausses à bandes, comme un suisse du roi, un pourpoint de peau, et une chaîne de paille tressée à son cou, en guise de collier; car il aimait la paille et les vieux cuirs dorés, à tel point que sa maison en était pleine. On le rencontrait dans les rues en cet équipage-là, et il avait habitué les gens à le voir ainsi. Du reste, plus libertin que Voiture lui-même, il ne cachait pas ses faiblesses. Son logis était toujours occupé par une douzaine de nymphes qui bouleversaient tout et le volaient souvent. Il s'habillait en satyre, en berger ou en faune, et faisait des orgies. Quand on n'était pas en cérémonie chez la marquise, Des Yveteaux y venait dans ces costumes-là en se cachant au fond de son carrosse pour n'être point vu des passans. Ses épigrammes eurent beaucoup de vogue. Il plaisantait agréablement. Comme les précieuses n'aimaient point le cynisme, il se piquait de dire poliment et avec recherche devant les dames. La rue des Marais, où était sa maison, près le couvent des Petits-Augustins, se trouvant à l'extrémité de la ville, Mme de Rambouillet l'appelait malignement le dernier des hommes. Des Yveteaux ne soupirait pour aucune des belles de l'hôtel, et trouvait ridicule le bon ton de la galanterie, qui consistait à faire le malade et le languissant, et à parler comme s'il se fût agi de s'évanouir.

Gombauld n'était pas non plus un être ordinaire. Malgré ses cinquante ans, il avait la mine encore jeune et la taille belle. Il semblait un héros de roman des temps passés. On trouvait plaisant de le voir, dans la rue, saluer à l'ancienne mode quelqu'un de ses amis. L'obligation de partager ses regards entre le passant et les pavés dont il cherchait soigneusement le milieu, la crainte de se crotter et celle de ne point donner à temps son salut, le faisaient piétiner d'un air d'embarras dont on riait; mais ce spectacle m'aurait attendri si j'en eusse été le témoin, car rien ne m'intéresse et ne m'afflige comme la pauvreté chronique et dégénérée en habitude, chez un homme qui mérite un sort meilleur.

Les autres intimes de la marquise ne se singularisaient que par leur esprit; les dames étaient divinement belles, puisque tous ces poètes les ont célébrées; quant à la céleste Julie, sa guirlande et les treize années de constance du marquis de Montausier ont assez fait connaître ses appas. Elle était petite et mal faite. C'est à trente-huit ans qu'elle récompensa le marquis d'un amour sans égal, par la possession de sa personne et de son cœur.

Le duc de Montmorency, qui venait de recevoir le bâton de maréchal pour sa grande victoire de Veillane, brillait alors à la cour par-dessus tous les autres capitaines, et c'était sans doute afin de cacher ses projets contre la puissance de M. le cardinal qu'il montrait un amour extrême de la poésie. Le duc était, comme on sait, frère de Mme la princesse de Condé. Sa sœur le pria d'assister à l'une des réunions présidées par Arthénice. Ce fut un évènement d'importance pour les habitués de l'hôtel. On demanda trois jours de délai : ce n'était pas trop pour choisir convenablement les sujets de conversation. Gombauld fut prié de lire quelques vers sérieux; Des Yveteaux se chargea des madrigaux, et Voiture fit une ample provision d'impromptu. Les dames s'assemblèrent extraordinairement pour la répétition générale des badinages et propos légers qui devaient servir d'intermèdes.

De son côté, le vainqueur de Casal se sentait moins d'assurance pour paraître devant ce bataillon littéraire qu'il n'en avait montré sous le feu des canons de l'Espagne. C'était un homme charmant que le duc de Montmorency, grand seigneur de sa nature, chevaleresque en toute sa personne comme par le caractère, et quoiqu'il eût les yeux un peu louches, les femmes l'aimaient à la folie. Son seul défaut était de manquer d'éloquence, et cette qualité n'est pas moins nécessaire à un ambitieux que le courage et la générosité. Peut-être est-ce à la privation de ce grand moyen de manier les hommes que le maréchal a dû sa fin déplorable. Il demeurait souvent court en parlant. Aussi avait-il à ses gages deux poètes, Théophile et Mairet, qui faisaient des vers pour lui, et l'entretenaient une heure chaque matin, afin de lui bien arranger d'avance ce qu'il avait à dire dans la journée. Ils lui apprenaient aussi le jugement qu'il convenait de faire sur les choses qui couraient. Comme si la nature eût voulu suppléer dans cet illustre seigneur au manque d'éloquence, elle lui avait donné une grace particulière dans le geste. Le petit Ménage l'ayant vu discourir un jour s'écria :

— Jésus! que ce duc est heureux d'avoir des bras!

Ce qui faillit lui procurer des coups de bâton.

Le grand jour de l'audience étant arrivé, M. de Montmorency entra en consultation avec ses deux poètes à gages.

— Mes maîtres, leur dit-il, trouvez-moi, s'il vous plaît, quelque chose de superfin à conter aux précieuses. Je vais ce matin à l'hôtel Rambouillet.

— A l'hôtel Rambouillet! répondirent les deux marchands d'esprit

en changeant de couleur; il fallait donc nous prévenir plus tôt, monseigneur. Ce n'est pas une petite affaire que de paraître devant Voiture et Chapelain!

— Eh! morbleu! c'est moi qui leur fais honneur, j'espère.

— Sans doute, monseigneur; mais si d'abord vous parlez aux dames de cet endroit avec des morbleu! vous allez les voir tomber toutes en syncope.

— Je sais cela; ne craignez rien. Préparons-nous un peu. Dois-je faire compliment à Gombauld de son dernier ouvrage?

— Assurément, monseigneur. N'oubliez pas qu'il s'appelle *Les Danaïd s*, et que c'est une comédie héroïque.

— Fort bien. Je lui répéterai les éloges que j'ai donnés à Malherbe la dernière fois que je l'ai vu. Je voudrais une phrase pour prouver que je fais grand cas des vers.

— Il faut dire que les Muses vous donnent vos plus doux délassemens des travaux de Bellone.

— Bellone! reprit l'autre, cela est commun, il vaut mieux dire la fille de Phorcys et de Céto, ou bien la sœur de Mars.

— Au diable! dit le duc. On me fera bien assez de flatteries sans que j'aie l'air de les quêter. Ce n'est pas à moi de mettre Bellone sur le tapis.

— Si monsieur le m réchal disait seulement qu'il donnerait son bâton de commandement pour une couronne de poète?

— A la bonne heure; c'est parfait. Au moment où l'un de ces immortels petits messieurs aura lu quelque sonnet, je dirai en me levant, comme c ci : Ah! que je donnerais volontiers mon bâton de maréchal pour une couronne de poète! — Je suis très content de ce mot-là, Théophile.

— Ne voulez-vous pas aussi lire des vers? demanda Mairet.

— Donne-m'en toujours une demi-douzaine.

— Voici justement un quatrain et une épigramme qui font le compte.

— Bien. De quoi s'agit-il?

— Des courtisans qui réussissent sans bouger du château.

— C'est ce qu'il me faut. Maintenant, à vous deux, trouvez-moi un sujet de conversation digne de l'occasion.

— Que pensez-vous de la magnanimité? dit Théophile.

— Magnificence plutôt, reprit Mairet.

— Je préfère magnanimité; cela sonne mieux, dit le duc.

— J'ai là-dessus d'assez belles phrases. Le sujet est bon; par desir de vous être agréables, les précieuses y tomberont nécessairement.

— D'ailleurs je saurais les y amener au besoin. Voyons tes phrases.

— « La magnanimité est une qualité qui passe souvent les bornes de la raison commune. Ce sont des évènemens heureux qui la viennent par après justifier. En effet, il faut être magnanime à un roi de Macédoine, pour aller combattre le grand empire des Perses et former le dessein de la conquête du monde, n'ayant qu'une armée de trente mille hommes. »

— C'est fort beau ce que tu dis là. Attends un peu que je l'apprenne. « ..... N'ayant que trente mille hommes. » Et qui est ce roi de Macédoine?

— Alexandre, monseigneur.

— Alexandre-le-Grand?

— Lui-même. Je poursuis : « Dans les actions extraordinaires qu'ils font, les conquérans sentent en eux une main qui les mène... »

— Est-ce qu'on peut sentir une main en soi? Le diable m'emporte si, quand je gagne une bataille, je sens d'autre main que celle qui tient mon épée!

— Aimez-vous mieux une force?

— Une force, oui; cela s'entend, une force. Continue.

— « Une force intérieure qui les soutient et les assure. Dans ces momens, il semble qu'on soit d'accord avec le ciel et le danger, que la mort même soit votre humble servante et comme parmi vos gens. »

— J'aime beaucoup la mort qui est de la maison d'un conquérant. C'est fort bien dit tout ceci, maître Théophile. N'allons pas plus loin. Je pourrais manquer de mémoire. Ventrebleu! si les précieuses ne trouvent pas que je parle comme un Grec, elles iront au diable. Repassons cela un peu : Mon bâton pour une couronne de laurier..... la magnanimité.... une armée de trente mille hommes.... une force intérieure qui vous... Comment dis-tu?

— Qui vous assure.

— Qui vous assure.... la mort qui semble être à vous. Je suis content, mes maîtres; on vous donnera, comme à l'ordinaire, un quartier de viande à chacun. J'y ajoute pour aujourd'hui une gratification de quatre écus. Il me faudrait cependant encore une anecdote divertissante, quelque mot pour rire, s'il y a lieu.

— Monseigneur veut-il raconter le duel de M. de Lenclos? C'est tout frais de ce matin.

— Le père de la petite Ninon s'est battu?

— Le plus plaisamment du monde. Ses seconds l'ont traîné de force sur le terrain. Il se mourait de peur. Au bout de cinq minutes, son

homme n'étant pas venu, il s'en voulait aller et disait mille rodomontades.

— Bon cela.

— Enfin, on entend au loin un carrosse : « Messieurs, dit Lenclos, vous êtes témoins que le lâche n'est point venu, je me retire. » On le retient au collet. Le carrosse arrive. Son adversaire va pour en descendre : « Te voilà donc, misérable? lui crie Lenclos. Je te vais châtier comme il faut. » Et, disant cela, il court à son homme l'épée haute, et le tue sur le marche-pied de son coche.

— L'histoire est impayable, mais elle n'est pas neuve. On a accusé le chevalier de Guise du même coup.

— Ce n'était pas vrai, tandis que ceci est exact.

— J'aime mieux autre chose.

— Voulez-vous M. d'Angoulême payant les gages de ses valets en leur commandant de détrousser un passant en pleine rue?

— Il y a six ans que je connais cela. Vous n'entendez rien à la plaisanterie, mes maîtres. Qu'on m'aille chercher à l'instant le petit Patru. Il est farci de contes, et fera mon affaire.

L'avocat Patru, ayant été appelé, fournit les anecdotes désirées, et le duc partit pour l'hôtel Rambouillet avec certitude d'être fort goûté de la coterie. Il savait assez le vocabulaire des précieuses pour les menus détails d'usage. Il ordonna donc à son valet de pied de s'enquérir si la marquise était *en commodité d'être visible*, et sur la réponse qu'on volait au-devant de lui *avec les ailes de l'impatience*, il monta les escaliers.

La marquise, un peu émue, vint en effet le recevoir en haut du degré. M. de Montmorency offrit galamment sa main, et s'introduisit dans la célèbre chambre bleue en passant devant une ligne de beaux esprits rangés comme en bataille. Les dames, qui formaient un demi-cercle à l'entour de la cheminée, se levèrent pour donner la révérence. Les hommes s'approchèrent un à un pour faire leurs respects, et tout le monde s'assit au moment où, le duc s'étant posé sur son siége, la marquise dit avec majesté :

— Messieurs, prenez figure.

Puis elle toussa trois fois pour se remettre, et poursuivit en s'adressant au duc :

— Vous êtes ici, monsieur le maréchal, dans le pied à terre des muses à Paris. Les neuf sœurs sont de trop modestes filles pour avoir un logis digne de recevoir le premier capitaine de notre siècle.

— Eh! Dieu me pardonne, je ne les savais pas de si bonne maison.

Si l'on en croit la fable, ne vivaient-elles pas en plein air comme des bohémiennes sur une montagne? Ce sont des muses de qualité chez qui me voilà.

Voiture, qui ne pouvait rester long-temps en place, feignit d'avoir froid aux pieds pour venir à la cheminée.

— Ce n'est pas une petite bonne fortune pour les muses de Paris, dit-il en se dandinant, que de tenir un héros en leur logis, elles qui font métier de courir les champs pour mettre les grands généraux dans leurs *chants*.

Voiture équivoquait sur les mots.

— De grace, reprit la marquise, ne nous jetons pas au plus avant des badinages, mon cher Voiture, car vous êtes vous-même un véritable héros une fois tombé dans une mêlée de ce genre. Vous plairait-il, monsieur le duc, entendre un poème de M. Chapelain?

— C'est un plaisir que je souhaite depuis bien des années.

— Oh! dit Mlle Pelloquin, il y a quatre révolutions solaires que je l'eus pour la première fois.

— Vous êtes une méchante, dit Chapelain en déroulant un énorme manuscrit. N'est-ce pas assez des traits de vos yeux sans aiguiser encore contre moi ceux de votre langue?

— Mes *vainqueurs* ne vous ont pas blessé suffisamment à mon gré.

— Allons! interrompit la marquise, laissez M. Chapelain ouvrir les écluses de son génie.

Chapelain fit lecture d'une ode fort longue. Elle vantait les vertus de M. le cardinal, et le duc ne put réprimer trois ou quatre grimaces dans les passages où il y avait le plus d'exaltation. Néanmoins il applaudit beaucoup à la fin, et trouva, non sans peine, quelques lieux communs d'encouragement, dont le poète fut à demi satisfait. La marquise, voyant le moment de procéder au premier intermède, se tourna vers une assez jolie personne, et lui dit :

— Ma chère mademoiselle d'Arquenay, ne nous alliez-vous pas conter une aventure étrange lorsque M. le duc est entré?

— Une aventure effroyable, madame, qui m'est arrivée hier.

— Voyons donc cela.

— Vous savez quelle aversion naturelle j'ai pour la vue d'un homme en bonnet de nuit.

— Un homme en bonnet de nuit, s'écria Mlle Paulet. Fi! cela doit être bien affreux en effet.

— Je croyais, murmura le duc involontairement en secouant ses épaules, que vous en aviez vu plus d'un.

Mais on n'entendit pas cette réflexion.

— Un homme en bonnet de nuit! dit la maîtresse de Malherbe en se penchant à la renverse sur son fauteuil; cela fait naître dans l'esprit d'horribles idées. Ah! ma chère, cette histoire me va faire mal.

— Et moi donc, madame, concevez-vous que je n'en sois pas morte? Mon frère, le chevalier d'Arquenay, m'a pensé jeter dans les convulsions. Hier, madame, j'errais dans notre jardin, sous les agrémens rustiques (1) un instant avant que l'astre du jour se fût mis au bain. Lorsque je rentrai dans la maison, je vis en face de moi M. le chevalier coiffé d'un bonnet de nuit, et le traître ferma la porte pour m'empêcher de fuir ce spectacle. Ce n'était rien encore; non-seulement il me força de prendre la collation avec lui et resta dans ce costume, mais les six fidèles (2) qui nous servaient s'étaient affublés de même par son ordre, et ne voulurent pas ôter leurs coiffures malgré mes cris.

— Vraiment, dit M. de Montmorency, vous avez un bien vilain frère, mademoiselle. Pour moi, je n'ai jamais montré par force mon bonnet de nuit à de jolies filles; mais quelquefois...

Le duc s'arrêta, voyant autour de lui toutes les lèvres pincées.

— Votre aventure n'est pas pour en mourir, mon enfant, dit Mme de Rambouillet. Moi qui ai un mari, je sais qu'on peut voir un bonnet sans horreur.

— Comment avez-vous pu en prendre l'habitude, madame?

— Cela vient tout seul.

— Je ne trouve pas précisément que cette aventure soit triste, dit M. Des Yveteaux.

— Triste, triste, répéta plusieurs fois la vicomtesse d'Auchy. Monsieur Voiture, est-ce que triste n'est pas une expression à bannir de la conversation? un *méchant* mot?

— Non, madame; vous le pouvez prononcer sans crainte.

— Mon cher Gombauld, dit la marquise, mon beau ténébreux, lisez-nous donc quelques vers.

Gombauld rougit comme s'il eût eu vingt ans. Mais il se mit à côté de Voiture, qui ne voulait point céder la cheminée. Il récita de mémoire le sonnet suivant :

Je consens à ma peine, et pour la soulager,
J'ai recours à l'objet qui la rend animée.

(1) Les arbres.
(2) Les laquais.

D'une si douce ardeur mon ame est consumée,
Qu'une faveur du ciel ne pourrait m'obliger.

Quand de feux et de traits Philis est toute armée,
C'est avecque plaisir que je cours au danger;
Et quand de mon audace elle se veut venger,
C'est lors que ma douleur en est toute charmée;

Mais à la fin ma vie éprouve tant de morts,
Qu'il faut que je succombe à de si doux efforts,
Et qu'avecque le cœur je perde la parole.

Dieux! qu'un bonheur extrême est proche du malheur!
Je ne saurais juger si mon ame s'envole
Ou de trop de plaisir ou de trop de douleur (1).

— Oh! que cela est beau! s'écria le duc enthousiasmé. Voilà du moins qui est du plus galamment tourné que je connaisse. Monsieur de Gombauld, je vous tiens pour l'homme du meilleur goût. Ce que vous faites est clair et facile en même temps que..... Diable! le mot m'échappe. N'importe? le transport où je suis m'excuse suffisamment.

Toutes les dames firent chorus avec M. de Montmorency.

— Ce Gombauld, répétait le marquis de Montausier, qu'il dit bien! et qu'il connaît à fond le friand des choses! Quelle délicatesse de sentimens! Que ce qu'il fait est de qualité!

— Et que la passion a de décence dans sa bouche! disait Mlle Paulet.

— J'ai un furieux tendre pour ses vers, dit la vicomtesse d'Auchy.

— Et moi de même, crièrent toutes les précieuses; un tendre tout particulier.

— Malherbe, à mon sens, dit M. Conrart, est du dernier bourgeois à côté de ceci.

— Gombauld, mon ami, dit M. Des Yveteaux en faisant une pirouette, il me monte une incertitude à la gorge au sujet de l'un de tes vers. Tu as écrit :

Mais à la fin ma vie éprouve tant de morts,

J'aimerais mieux *mon ame* que ma vie. L'antithèse est une si belle chose, qu'il la faut ménager.

Gombauld promit de changer ce vers; mais il n'en fit rien, car on le trouve dans ses œuvres tel qu'il l'avait récité.

— Ça, reprit Des Yveteaux, je n'ai pas encore trouvé matière à rire dans tout ce que nous avons dit aujourd'hui.

— Rire! s'écria Mme de Rambouillet; voilà encore un mot que je ne

(1) Ce sonnet de Gombauld est, à mon avis, le plus mauvais qu'il ait produit; mais c'est un de ceux qui lui ont fait le plus d'honneur en son temps.

puis m'empêcher de trouver trivial. Si nous le changions, messieurs? qu'en pensez-vous?

— J'en suis d'avis, dit la vicomtesse; il me déplaît fort aussi. Remplaçons-le par quelque chose de gracieux.

— Si nous mettions en notre vocabulaire : *Donner cours à sa gaieté.*

— *Gaieté* n'est guère mieux, dit la marquise; cela sent le petit monde.

— J'ai votre affaire, assura M. Conrart. Il faut dire : *Montrer l'ameublement de sa bouche.*

— Oh! c'est trop l'image d'une grimace, dit la belle Julie, qui avait les dents mauvaises.

— Que pensez-vous de ceci? hasarda Mlle Paulet : *Perdre son sérieux* (1).

— C'est hardi, mais de bon goût.

— L'expression est recherchée, dit la marquise. Les autres en feront à leur idée; pour moi, je l'adopte.

Voiture venait de s'approcher de la sœur de Chapelain, et la regardait très attentivement. Cette demoiselle était digne en tous points du chantre de *la Pucelle*. Avare comme lui jusqu'à montrer un véritable génie dans les moyens d'épargner ses chétives dépenses, elle réussissait à porter ses hardes trois fois plus long-temps que les autres femmes, sans y avoir beaucoup de mérite, puisqu'elle les gardait bravement, en dépit des taches et de l'usure. Raide comme un portrait de famille, et compassée autant que son frère, Mlle Chapelain n'avait de jeune que son âge. Voiture, en examinant sa toilette, qui était, à vrai dire, fort bizarre par le choix des étoffes et la coupe des robes, ne lui causa pas le moindre embarras. Elle était de ces créatures à part que rien ne saurait troubler.

— Vous avez là, disait Voiture, un joli pou-de-soie, mademoiselle; c'est affaire à vous pour bien choisir les morceaux. Il me semble voir le fauteuil de feu M. le connétable ayant pris une forme humaine. Ah! que je me voudrais asseoir sur votre giron, et me faire porter ainsi à travers la ville par quatre mulets baptisés!

— Allez, vous êtes un petit fou, dit la demoiselle. Je sais que vous me choisissez pour but de vos railleries; mais j'oppose aux pointes de votre malice le bouclier de mon indifférence.

— Que n'ai-je une armure pareille contre les traits de vos meur-

(1) On voit que la fantaisie de Mlle Paulet s'est installée jusque dans le langage familier. On peut juger par là de l'influence des précieuses.

trières! Mais quel combat avez-vous livré, bon Dieu! pour que vos manches soient ainsi noires et chiffonnées?

— Eh! ne vous gênez point; critiquez mes manches à votre aise. Je saurai bien me venger de vos satires.

— Je les veux mettre dans mes vers, pour vous prouver combien je suis dévôt à tout ce qui vous touche. Je les rendrai immortelles par ma plume, comme vous les voudriez voir par leur solidité.

La marquise devina de loin qu'il y avait une improvisation sous jeu et vint aussitôt secourir Voiture.

— Ce n'est pas, lui dit-elle, un sujet à méditer long-temps pour un esprit comme le vôtre. Il faut rimer à l'instant sur les manches de Mlle Chapelain.

— Oh! s'écria la demoiselle, je donne le champ libre à sa méchanceté, s'il nous fait un impromptu.

— Un impromptu, dit Voiture, je n'oserais m'y hasarder, de peur de m'embourber en chemin.

— Allons, Voiture, embourbe-toi, dit M. Des Iveteaux.

— Il en meurt d'envie, murmura Gombauld.

Voiture ne se laissa pas prier davantage, et après avoir feint de se recueillir un peu, il débita lentement les vers qui suivent, en ayant soin de s'arrêter entre chaque stance, pour donner aux précieuses le loisir d'admirer.

Vous qui tenez incessamment
Cent amans dedans votre manche,
Tenez-les au moins proprement
Et faites qu'elle soit plus blanche.

Vous pouvez avecque raison,
Usant des droits de la victoire,
Mettre vos galans en prison;
Mais qu'elle ne soit pas si noire.

Mon cœur qui vous est bien dévot
Et que vous réduisez en cendre,
Vous le tenez dans un cachot
Comme un prisonnier qu'on va pendre.

Est-ce que, brûlant nuit et jour,
Je remplis ce lieu de fumée,
Et que le feu de mon amour
En a fait une cheminée (1)?

— Où ce garçon-là va-t-il chercher tant d'esprit? s'écria M. de Montmorency.

(1) La raison pour laquelle je ne crois pas que ces vers soient improvisés, c'est qu'ils sont les meilleurs que Voiture ait laissés. Dans cette circonstance, on n'osera plus dire que l'enthousiasme des précieuses tombait à faux.

— Ah! que nous sommes heureuses de vivre dans le même siècle qu'un si grand génie! murmuraient toutes les dames prêtes à s'évanouir de plaisir.

Chapelain seul souriait méchamment, mais c'était par envie et par ressentiment de l'affront fait à sa sœur, qui ne paraissait pas démontée de ces attaques et applaudissait comme les autres.

Cependant, la marquise ayant repris gravement sa place près de la cheminée, les dames se rangèrent en cercle, comprenant que le moment était venu d'entamer la conversation sérieuse. D'après ce qui était réglé à l'avance, deux des précieuses causèrent à voix basse de Spinola et du prince d'Orange. Mme de Rambouillet se mit en tiers, et le sujet posé sur le tapis fut bientôt la gloire. On trouva l'occasion de flatter agréablement le maréchal à l'article des talens militaires que Mme de Rambouillet se chargea seule d'approfondir. La princesse de Condé dit merveilleusement sur la distinction entre l'honneur et la gloire. Mlle Paulet phrasa joliment sur la gloire d'être aimée d'une personne de mérite. M. Chapelain rappela bien à propos que les Romains avaient placé le temple de l'honneur proche de celui de la vertu, comme pour apprendre qu'il y fallait passer d'abord, et que par l'honneur, ils entendaient les qualités qui vous font tenir pour vertueux; preuve que les anciens étaient beaux esprits en tout. On en vint alors à comparer ingénieusement les conquêtes militaires avec celles de l'amour, et il fut dit un torrent de choses délicieuses. Nous ne mettons pas ce torrent sous les yeux du lecteur, parce qu'il coula trois heures durant.

— La gloire n'est point faite pour les femmes, disait la marquise, car il faut pour conquérir que nous soyons belles, et une personne d'une grande beauté ne mérite, selon moi, pas plus de gloire qu'un guerrier qui viendrait à bout d'une petite ville avec une armée de cent mille hommes et une intelligence dans la place. Je fais principalement consister la gloire des dames en leur esprit, lorsqu'il est au-dessus de leur beauté, et qu'elles ont, en un mot, assez de mérite pour être encore aimées quand elles ont perdu ce qui les rendait belles.

Après en avoir dit beaucoup sur ce ton, la marquise céda la parole à une autre, qui ne parla pas moins longuement. La compagnie était dans le ravissement, et chaque visage trahissait cette pensée secrète :

— Il n'y a pas dans le reste du monde de quoi former une seconde réunion comme celle-ci.

Lorsqu'on en fut arrivé au chapitre des grands capitaines, M. de Montmorency trouva un joint pour placer la tirade arrangée par son poète. Malheureusement, il s'embarrassa fort dans la dernière phrase;

mais il remua le bras droit avec tant de grace que la marquise, lui soufflant le mot qu'il cherchait, ajouta en même temps :

— Que cela est bien pensé, monsieur le maréchal!

Aujourd'hui que cette terre est livrée à une génération futile et énervée, qui ne prend de plaisir à rien, si ce n'est d'un goût rehaussé, ces belles conversations semblent glaciales; mais alors qu'on se plaisait à écouter une ingénieuse définition de la gloire, un discours piquant sur les conquêtes amoureuses, une fine appréciation des nuances qui distinguent deux choses presque semblables! un parallèle surtout! Ah! si j'avais eu le bonheur de naître en ce siècle du bon langage, que j'aurais eu un furieux tendre pour les parallèles! Mais je gage que si je donnais ici la moitié des périodes qui se débitèrent ce jour-là dans la chambre bleue, le lecteur tomberait endormi avant la page 360 seulement. Ainsi l'amour du beau se perd tous les jours davantage.

La conférence sur la gloire durerait encore sans doute si les valets ne fussent venus présenter des rafraîchissemens. Le feu de la cheminée s'était ralenti, et la discussion n'étant pas de nature à réchauffer beaucoup la compagnie, on sentit du froid. La marquise commanda à ses *fidèles* de ranimer le foyer, et malgré la recherche de ses expressions, on exécuta ses ordres, parce que les laquais de cette honorable maison étaient habitués au divin phébus des précieuses. Cependant, comme le feu avait peine à se rallumer, M. de Rambouillet dit à son valet :

— Cela n'ira jamais bien, si vous ne prenez la petite maison d'Éole.

— Qu'est-ce, monsieur le marquis, que cette maison? demanda le grossier personnage.

— Eh! c'est le soufflet. Ne savez-vous pas qu'Éole était le dieu des vents?

— Excusez-moi, monsieur le marquis, je m'en souviendrai pour une autre fois.

— Que ces gens sont imbéciles!

— Voilà encore de ces mots que je n'aime pas, dit la marquise : sot, bélître, imbécile; cela sent l'injure, et par conséquent le populaire.

— Si nous mettions en place de ces expressions quelque chose de meilleur ton? demanda la princesse de Condé.

— J'en suis d'avis.

— Il serait mieux de dire un homme privé des faveurs de nature.

— On s'y pourrait tromper. La laideur est aussi une disgrace naturelle.

— Que pensez-vous de ceci, dit Mlle Paulet : Un être d'intelligence épaisse?

— J'aime cette locution, s'écria la marquise. Je ne veux plus dire autrement. Adoptons cela, mesdames.

Le mot de Mlle Paulet eut l'approbation générale, et fut enregistré au vocabulaire précieux, d'où il est passé dans la langue la plus bourgeoise, car les petites gens s'appliquaient à imiter en tous points la cour.

Pour se délasser de la grande tension d'esprit causée par la conférence, on fit des historiettes. On joua des gants de frangipane à qui dirait l'anecdote la plus plaisante. Des Yveteaux conta qu'ayant laissé la porte de son jardin ouverte, une jeune mendiante y était entrée et que, voyant à cette malheureuse une figure honnête, il l'avait recueillie et lui confiait, depuis peu, le gouvernement de sa maison. Voiture raconta que, dans une promenade avec Mme Sainctot, cette dame, en voulant sauter un fossé, était tombée sur les mains et que la chute avait relevé ses robes de façon à donner un spectacle assez étrange. Le sujet était difficile à aborder devant la compagnie. Voiture s'en tira avec une adresse merveilleuse. Il avait envoyé le lendemain, à Mme Sainctot, les vers suivans :

Je m'étais gardé de vos yeux;
Votre visage gracieux
Qui peut faire pâlir le nôtre
Contre moi n'ayant point d'appas,
Vous m'en avez fait voir un autre
De quoi je ne me gardais pas.

M. de Montmorency, enhardi par le succès de cette histoire, voulut risquer une anecdote que Patru lui avait contée, peut-être avec l'intention de le jeter dans un écueil, car ce petit avocat n'aimait point le monde précieux.

Il faut remarquer en passant que la bonne société était alors divisée en deux classes très distinctes. Les gens qui ne voyaient pas la marquise avaient encore un langage aussi plein de grossièreté que celui de l'hôtel de Rambouillet avait de recherche. Tandis qu'on proscrivait avec acharnement, d'un côté, des expressions souvent fort innocentes; de l'autre, on continuait à se servir de mots réputés aujourd'hui orduriers; de sorte que l'anecdote racontée délicatement par Voiture pouvait bien être dite ailleurs, dans le même moment, de façon à faire rougir la personne la moins prude.

M. le maréchal, partagé entre les deux partis et fréquentant les

gens de toutes sortes, se serait trouvé plus à l'aise pour faire des contes à messieurs les gardes qu'à des précieuses; cependant il s'embarqua dans son récit à tout hasard.

— Le petit Patru, dit-il, se trouvait, il y a quelques jours, au cabaret avec d'autres avocats, ses confrères. Un officier qui dînait dans le même lieu eut querelle avec un marchand, et, la dispute s'échauffant, le bourgeois fut frappé à la joue : « Monsieur, dit Patru, je vous fais compliment ; vous avez reçu là un fort beau soufflet. » — « Monsieur Patru, répondit l'homme sans émouvoir, vous êtes bien honnête. Je m'estime plus heureux que ce bravache qui me vient quereller, puisque le coup qu'il m'a donné m'a valu votre compliment. Encore que je ne porte point d'épée, je manie les armes assez proprement, et lorsque j'aurai rendu, à ce domestique du roi, la monnaie de son écu, si vous lui adressez aussi des politesses, il les pourra bien recevoir avec une grimace fort laide. Allons, monsieur, prenez votre rapière, ajouta le bourgeois en s'adressant à l'officier, et suivez-moi sur le pré: nous allons jouer la contre-pointe ensemble comme une paire d'amis. » Le militaire se tourna vers le mur où son épée était suspendue, et le bourgeois, saisissant l'instant favorable, dit tout à coup : « Je serais fâché, décidément, de priver ce galant des compliments de M. Patru; il faut qu'il les emporte dans l'autre monde. » Et, parlant ainsi, il donna de toutes ses forces du pied au cul...

Si le plafond de la chambre bleue se fût écroulé sur les têtes des précieuses, la commotion n'eût pas été plus forte que celle qui remua l'assemblée à ce mot inoui de M. le maréchal. Un frémissement involontaire parcourut le cercle consterné. Les hommes pâlissaient d'effroi, et les dames, immobiles d'horreur, agitaient convulsivement leurs lèvres sans articuler un son. Depuis le jour où le roi Louis XIII avait montré à M. de Rambouillet ce que le duc venait de nommer, jamais le marquis n'avait connu de position plus cruelle. M. de Montmorency perdit complètement la tramontane. Il balbutia quelques mots interrompus et remua ses bras à faire pitié, sans pouvoir achever son récit. Peut-être cet évènement terrible aurait-il bien fini; peut-être en considération de la grandeur du personnage, les assistans auraient-ils feint de n'avoir rien entendu, si, par malheur, la princesse de Condé, reprenant ses esprits, ne se fût écriée avec colère :

— Ah ! monsieur mon frère, de quel pays arrivez-vous, et où avez-vous appris ces expressions abominables ?

— Eh ! par Dieu ! répondit le duc passant de l'embarras à l'impatience, je les ai apprises dès mon enfance, madame ma sœur, et vous

les savez tout comme moi, morbleu! Semble-t-il pas que je gardais les vaches pendant que vous étiez sur les coussins? Je parle franchement ma langue naturelle, et je commence à m'ennuyer de vos puérilités. Ventrebleu! ce que j'ai dit est tout simple; ceux qui s'en fâchent n'ont qu'à me faire savoir s'ils ne me trouvent pas d'assez bonne maison pour les visiter.

Les précieuses poussèrent des gémissemens lamentables à chacune des vertes exclamations du maréchal, ce qui acheva de lui enlever son sang-froid. M. de Montmorency n'était pas commode à manier quand il avait les oreilles échauffées.

— Oui, vive Dieu! poursuivit-il en s'adressant toujours à la princesse, parce que vous dites mille sornettes, croyez-vous pas avoir gagné déjà le paradis et que les autres sont des chiens galeux? Apprenez qu'un homme de ma qualité, qui fait état de battre les ennemis du roi, n'a pas le temps d'apprendre par cœur vos balivernes. Je n'ai rien dit d'ailleurs de si singulier. Je ne conterais pas la chose autrement à sa majesté elle-même. Voilà comme, à force de raffiner, on tombe dans le ridicule. Aussi bien j'ai de plus graves affaires à traiter que vos tripotages de grammaire, et je m'en irai bien volontiers ailleurs, pour ne vous pas envoyer à tous les diables.

— Monsieur le duc, s'écria le marquis au désespoir, ne nous quittez pas ainsi, je vous en supplie. Malgré tout le respect que je dois à madame la princesse, je ne partage pas son opinion. Je n'ai rien remarqué de choquant dans le récit que vous nous avez fait. Il m'a même fort diverti.

— Je m'en soucie fort peu, continua le maréchal toujours irrité. Je ne suis pas pour divertir les gens. C'est bien plutôt mon métier de leur tailler des croupières. Je laisse à ceux qui enfilent de méchantes rimes le soin d'amuser les oisifs et les mijaurées. Je ne vous en veux pas, marquis. Mesdames, je suis votre serviteur et vous vide le plancher.

Ayant ainsi donné à chacun son coup de griffe, le maréchal traversa fièrement l'appartement et gagna son carrosse sans se retourner aux révérences de M. de Rambouillet, qui le suivit au pas de course jusqu'à la rue.

Après cette incartade, la précieuse assemblée resta dans une confusion impossible à décrire. On en parla huit jours de suite. On fut obligé de chercher des tours de phrases ingénieux pour qualifier la conduite du maréchal comme elle le méritait, sans blesser cependant les convenances qui nécessitaient des égards pour un personnage aussi

illustre par la naissance que par le pouvoir et le mérite. On se remit peu à peu de ce grand trouble. Au bout d'un mois on ne pensait presque plus à cette aventure malheureuse.

Mme de Rambouillet, qui se mettait sans cesse en frais d'imagination pour surprendre agréablement ses amis par quelque nouveauté, fit une heureuse diversion à l'évènement qui occupait les habitués de l'hôtel.

Des ouvriers travaillaient la nuit, depuis long-temps, à construire une chambre neuve à la suite du petit salon; la marquise leur commanda de faire diligence, et la chambre nouvelle se trouva bientôt achevée. Un soir qu'on ne s'attendait à rien, Arthénice souleva une tapisserie derrière laquelle on vit, avec étonnement, apparaître un boudoir délicieux. Le reste de l'hôtel était trop bien voué au culte du bel-esprit pour que cet appartement reçût une destination profane. On rima sur le joli boudoir, qui fut baptisé *la loge de Zyrphée*. C'était comme la sacristie de l'église, dont la chambre bleue représentait le grand vaisseau. M. Chapelain apporta, dès le lendemain de l'ouverture, une ode copiée sur parchemin par un habile calligraphe, et la suspendit au cou d'une statue. Il disait, en vers charmans, que cette loge était construite pour y mettre Arthénice à l'abri des atteintes du temps.

L'hôtel Rambouillet survécut au maréchal de Montmorency, qui mourut généralement regretté, mais du supplice des traîtres au roi. Les précieuses devinrent si nombreuses, qu'il leur fallut plus d'un temple. En 1660, elles en avaient par toute la ville. La maison d'Arthénice demeura toujours en première ligne. Les deux seules rivalités dignes d'être mentionnées sont le salon de la vicomtesse d'Auchy, qu'on appelait la petite académie, et les samedis de *Sapho* (Mlle Scudéry). Le reste est demeuré obscur; mais il n'est personne aujourd'hui qui n'emploie, au moins une fois par jour, et sans s'en douter, quelqu'une des expressions introduites dans la langue par ces illustres dames.

PAUL DE MUSSET.

Critique Littéraire.

Les Pérégrinations d'une Paria,

PAR Mme FLORA TRISTAN.

Le titre de ce livre ne nous paraît pas heureusement choisi. Il a premièrement le tort de ne pas faire pressentir assez l'intérêt qui se rattache à la relation d'un voyage; il a encore le tort non moins grave de promettre un principal personnage partout rebuté, partout malheureux, et d'infinies déclamations contre la société, à une époque où celui qui a un habit neuf trouve de si mauvais goût qu'un autre se plaigne d'être en haillons, où celui qui atteint une position, se flattant qu'à lui seul il était donné de venir à bout de ce qu'il a accompli, écoute avec tant de mépris les doléances de celui qui lutte. Aussi nous hâtons-nous de dire, dans l'intérêt de ce livre, qu'il ne tient pas tout ce que promet le titre; les déclamations n'y font pas faute, à la vérité, mais les infortunes de la *paria* dont il est ici question, ne sont pas de nature à effaroucher notre égoïste sensibilité. Nous le prouverons par un rapide examen, qui nous forcera toutefois de nous immiscer dans la vie privée de l'auteur, dont il nous a fort entretenus.

Son père, Espagnol né au Pérou, s'est marié clandestinement, en Espagne, à une Française émigrée, et ne s'est pas occupé depuis d'assurer le sort de ses enfans, soit en régularisant son mariage, soit en faisant un testament. Il meurt, et, comme il arrive dans les ménages qui ne sont pas légalement établis, ses enfans sont réduits à sortir de la maison qu'ils avaient appris à regarder comme leur propriété. Mme Tristan avait alors quatre ans. Plus tard

elle est mariée à un homme qu'elle dit ne pouvoir aimer, ni *estimer*, et qu'elle *nomme*. A vingt ans, elle se sépare de ce mari, c'est en 1827; alors elle reprend son nom de Tristan, se donne quelquefois comme non mariée et plus ordinairement comme veuve, car elle a deux enfans dont il faut justifier la présence. Mais, habitant la même ville que son mari, exposée chaque jour à rencontrer ses anciennes connaissances, ce rôle, qui, dit-elle, jetait *un voile d'ambiguité* sur sa personne, était difficile à soutenir, et lui attirait une foule de désagrémens. Ceux qui l'avaient d'abord accueillie comme *demoiselle* ou comme *veuve* la repoussaient, si sa véritable position venait à se découvrir, et ce n'est guère au *voile d'ambiguité* qui la couvre qu'elle s'en prend de ce qu'elle avait à souffrir en ces occasions. « L'incompatibilité, dit-elle quelque part, et mille motifs que la loi n'admet pas, rendent nécessaire la séparation des époux; mais la perversité, ne supposant pas à la femme des motifs qu'elle puisse avouer, la poursuit de ses infâmes calomnies. » Cela étant, s'envelopper inutilement de mystère, n'est-ce pas donner trop beau jeu à la malignité?

En 1829, Mme Tristan écrit au Pérou à don Pio, son oncle, pour lui apprendre qu'elle existe. Ses droits comme fille naturelle sont d'abord reconnus de ce parent; mais elle se flatte en outre qu'il négligera l'intérêt de sa propre famille, et qu'en dépit de la loi, et peut-être contre le vœu d'un frère, qui paraît avoir omis à dessein d'établir les droits de ses enfans, il voudra la considérer comme légitime et lui faire compter, à la mort de sa grand' mère, un million à titre d'héritage. Elle a donc le désir de se réfugier au sein de sa famille paternelle, comptant bien trouver là une position qui la fasse rentrer dans la société, dont elle se dit exclue. Mais les soins à donner à sa fille la retiennent en France. Voici comment la société en agit alors envers celle qui se plaint d'être une *paria*.

Une maîtresse de pension, la voyant triste et préoccupée, lui dit, sans la questionner aucunement sur les causes de sa tristesse : « Partez sans inquiétude; pendant votre absence je servirai de mère à votre enfant, et, si le malheur voulait qu'elle ne vous revît jamais, elle resterait avec nous. » Mme Tristan s'en va à Bordeaux, se faire connaître à un cousin de son père, qui reporte aussitôt sur elle l'affection qu'il avait eue pour son parent. Ce cousin la présente partout comme sa nièce, et, chez lui, elle trouve un homme d'affaires qui lui avance 35,000 francs pour faciliter son passage au Pérou et l'aider à réclamer la fortune à laquelle elle prétend. A tout autre égard, il est encore pour elle un ami empressé, qui recherche l'occasion de lui être agréable, et dont l'attachement se montre dans les moindres choses. Elle est maintenant en mesure de traiter de son passage sur le brick *le Mexicain*, qu'elle préfère à tout autre par différentes raisons; mais elle se trouve tout à coup dans un grand embarras. Elle s'est donnée, à Bordeaux, pour n'avoir jamais été mariée, et le capitaine du brick l'a connue, à Paris, comme veuve et mère de famille. Il peut, en la revoyant, la trahir devant ses parens et ses nouveaux

amis : elle l'envoie chercher et le prie, sans autre explication, d'oublier qu'il l'ait connue autrefois. Il le promet, et, avant de quitter le port, il s'engage aussi à protéger la jeune enfant de Mme Tristan, s'il arrive que celle-ci succombe aux fatigues de la traversée. Embarquée enfin, elle hésite, elle est prête à remettre le pied sur la terre de France pour ne la pas quitter; mais la présence des curieux ou des amis des passagers, accourus pour assister au départ du brick, *lui rappelle, comme un spectre horrible, la société qui l'a rejetée de son sein.* Elle part, *implorant la mort, la mort, comme le seul remède à ses maux.* Néanmoins elle est déjà, sur le vaisseau, l'objet des plus tendres soins; capitaine, officiers, passagers, équipage, tous s'empressent à lui plaire. Elle-même se loue *de l'affection compatissante que sa position inspirait généralement.* Pendant la navigation, le capitaine Chabrié, à qui elle fait croire qu'elle est mère sans être mariée, offre la protection de son nom pour l'aider à rentrer dans la société, dont elle se dit bannie, la pressant de l'épouser avant l'issue de la réclamation qu'elle vient faire, et se soumettant à rester en Amérique, à se fixer aux Indes, en Chine, partout où elle voudra. M. David, sceptique et misantrope, associé du capitaine, se réserve aussi très sérieusement l'emploi de berceuse dans ce futur ménage. En causant de ces projets, on touche au Pérou. La *paria* voyageuse n'est pas plus tôt descendue sur la côte, que l'inspection des passeports et ses aveux la faisant reconnaître pour la parente de don Pio de Tristan, elle est traitée avec la déférence et la distinction dont on n'use qu'à l'égard des personnages éminens de la république. Chacun des notables lui offre sa maison, lui rend de grands honneurs, et lui donne des fêtes. Enfin, à Aréquipa, plusieurs habitans manifestent l'intention de lui adresser leurs vœux; entre autres, le colonel San Roman exprime hautement son admiration pour elle, malgré les *grosses franchises* qu'elle lui dit au sujet de sa politique. De son côté, don Pio, militaire distingué et homme d'état, qui, nous dit-on, possède une supériorité de savoir-faire telle que, mise en œuvre, elle eût surpassé celle des Nesselrode, des Metternich, vient humblement recevoir de sa nièce des conseils et des renseignemens. Il a de si vastes connaissances en toutes choses que, bien plus que son autorité de chef de famille, elles lui ont acquis sur ses proches une influence dont il est jaloux jusqu'à redouter que l'éducation lui donne un rival dans son fils : néanmoins il renonce volontiers à user de ses propres lumières pour juger et se conduire par celles de sa nièce. Comme on voit, le monde n'a guère, pour aucune femme, de procédés meilleurs, d'hommages plus réels, que ceux qui accueillent et suivent partout celle qui se dit une *paria.*

Les *Pérégrinations* comprennent, sous la forme de mémoires, deux années de la vie de l'auteur, durant lesquelles, toujours au premier plan, il est le centre des moindres incidens. Nous sommes avertis cependant que ce n'est pas sur lui personnellement qu'il s'est proposé d'attirer l'attention, mais sur toutes les femmes qui se trouvent dans la position où il est placé, c'est-à-dire « sur la servitude où reste le sexe faible à l'égard du fort, sur la contrainte

où est la femme, dans les affections les moins *contraignables* de la nature, depuis la suppression du divorce, qui l'affranchissait et la mettait au niveau de l'homme pour les droits civils. » A ces propositions, que le saint-simonisme nous a rendues familières, il n'est pas bien nécessaire de répondre ce que chacun sait, que la suppression du divorce ne pèse pas moins sur un sexe que sur l'autre; que certaines femmes ne se contraignent guère plus que certains hommes dans les affections *les moins contraignables de notre nature;* que tout individu, forcé par l'autorité d'une famille, ou par des considérations auxquelles il a dû céder, à faire un mariage contre son penchant, et qui se sépare de sa femme, se trouve précisément dans la position que Mme Tristan nous dit être la sienne. Comme elle, il reste garotté dans ses premiers liens; il rencontre la même censure, subit les mêmes interprétations de sa conduite, la même incrédulité touchant les explications qu'il en donne, tant est naturel le blâme général pour tout ce qui contrevient à l'ordre établi.

Ailleurs, comme moyen de réforme en ce qui s'oppose à l'indépendance de la femme, et de répression en ce qui regarde les mœurs de la généralité, l'auteur propose d'appliquer la liberté de la presse à la vie privée des individus vivans, d'arracher le masque du vice, d'écrire le nom du coupable à son front, et, au front de la vertu, des louanges en manière d'hommages. Donnant lui-même un exemple qu'il ne doute pas de voir suivi, il appelle aussitôt le blâme sur sa propre famille, en dénonçant le père de ses enfans comme un homme vil, et le frère de son père comme un spoliateur. Nous n'hésitons pas à le dire, cet exemple ne sera pas suivi. L'intérêt public peut exiger que les actes des fonctionnaires de l'état soient livrés à la publicité; mais la vie privée de tout individu est sa propriété; la délicatesse, la religion, la charité, s'opposent également à ce qu'on y porte atteinte, la moindre pouvant lui causer un préjudice dont on ne saurait toujours calculer la portée. Nous en donnerons cette faible preuve : qu'à Bordeaux, Mme Tristan se trouva heureuse que le secret de ses affaires particulières fût gardé par le capitaine du *Mexicain*. Non, la publicité ne ferait que rendre le vice plus hypocrite, conséquemment plus dangereux. Quant à la vertu, qu'a-t-elle besoin d'hommages publics? Ne porte-t-elle pas en elle les plus parfaites récompenses? et une admiration aussi directe et aussi bruyante ne blesserait-elle pas sa modestie? Non, tant que la bonne renommée sera un bien précieux, ce sera devoir de la conserver à sa propre famille et aux autres. L'écrivain qui propose de semblables attaques comme moyen de progrès, s'expose à être personnellement éconduit de toute réunion, à se faire interdire ce champ des observations, et à priver ainsi la morale des enseignemens qu'il pouvait donner plus efficacement, en supposant les noms de ses personnages. Qu'est-ce d'ailleurs pour nous que la plupart de ces noms inconnus que Mme Tristan nous a livrés? Une fiction. Si M. Chabrié nous eût été présenté sous toute autre dénomination, en serait-il moins l'homme qu'on nous a peint? L'amour,

personnifié sous un nom d'emprunt, n'en est pas moins l'amour; ainsi des autres passions, ainsi des vices et des vertus; et l'écrivain qui se renferme dans la discrétion n'encourt pas le reproche d'avoir publié des mémoires intempestifs et de s'être arrogé le droit d'attirer l'attention sur ceux qui n'y prétendaient pas.

L'auteur des *Pérégrinations*, en nous montrant, selon qu'il se l'était proposé, les hommes sans acception de rang et tels que le pays où ils vivent les présente, ne nous a pas toujours exposé des personnages et des faits qui eussent un droit incontestable à nous occuper. « La valeur de l'homme aux yeux de Dieu, nous dit-il, est proportionnée à son degré d'utilité dans ses rapports avec l'espèce entière. » Cela est vrai et stimulant. Mais, aux yeux du lecteur, la valeur des hommes, à quelque classe qu'ils appartiennent, est toute dans ce qu'ils ont de part aux évènemens. Rien n'empêche qu'en les montrant agissant au dehors, on ne nous introduise aussi dans leur intérieur; mais se borner à nous les montrer isolés des faits marquans, c'est les exposer à notre indifférence. D'un autre côté, dire d'un homme renfermé dans son habitation qu'il eût pu être un grand homme d'état, dire d'une femme qui ne sort jamais des plus simples occupations, qu'elle eût pu gouverner un royaume, ce n'est les juger que par présomption; car, seulement à l'œuvre, il est permis de qualifier l'ouvrier. Cependant, parmi les portraits tracés par Mme Tristan, il en est qui témoignent un véritable talent d'observation. Sa relation ne manque pas non plus d'une sorte d'intérêt, indépendamment de celui que présente l'œuvre d'une femme qui, jeune encore, se voue aux études sérieuses. Pour l'accompagner dans ses *Pérégrinations*, nous la rejoindrons à bord.

Elle nous apprend que, nonobstant le désir d'obtenir une part à l'héritage de sa grand'mère, elle est encore entraînée loin de son pays par la raison que l'impossibilité de rompre son mariage l'y fait rester esclave. Essuie-t-elle la tempête dans le golfe de Gascogne, a-t-elle chaud sous la ligne, froid au cap Horn, c'est la suppression du divorce qu'elle en accuse. Le capitaine Chabrié l'aime avec dévouement; et, quoique elle ne réponde à cet amour que par l'amitié, une *voix infernale lui crie, avec un ricanement affreux : Tu es mariée, et pas plus ici qu'en Europe ta chaîne ne peut être rompue.* Toutefois elle ne rejette pas les offres du capitaine. La noblesse de ses sentimens la défend contre lui-même, et son intrépidité contre toute autre attaque; s'il arrivait que le navire se brisât contre les rochers, elle est sûre que le capitaine la sauverait et la ferait respecter aux lieux où ils échoueraient. S'il arrivait que le navire sombrât, elle est sûre que le capitaine la porterait dans la chaloupe, lui donnerait son dernier morceau de biscuit, sa dernière goutte d'eau pour la nourrir. En conséquence, elle continue de cacher son mariage pour se conserver une protection si puissante. Les plans de félicité que tracent le capitaine et son associé, sont si séduisans, qu'elle s'arête à la pensée d'épouser M. Chabrié et de s'établir en Californie, rejetait tout

l'odieux de ce bigame sur l'*absurde loi* qui établit l'indissolubilité du mariage C'est bien ainsi que l'homme s'applique à dénigrer les institutions les plus nobles et les plus bienfaisantes, alors qu'elles le gênent. Dans ces dispositions, on arrive à Valparaiso, et elle quitte *le Mexicain* pour se rendre au Pérou. Le capitaine Chabrié doit l'y rejoindre, car elle consent à se marier et à partager avec lui la bonne et la mauvaise fortune, en Amérique. Quoique l'amour n'ait pas de part à cette promesse, la voyageuse n'est pas plus tôt seule sur un autre navire, qu'*elle est tentée de s'engloutir dans l'immensité de la mer*. C'est la seconde tentation de ce genre à enregistrer au compte de l'indissolubilité du mariage. Cependant, quand plus tard *le Mexicain* arrive au Pérou, elle se trouve si embarrassée de l'amour du capitaine et de la promesse qu'elle lui a faite, qu'*elle désire qu'une mort funeste lui permette de verser de douces larmes* sur l'homme qui la voulait sans une piastre et qui embrassait avec joie l'exil avec elle. Le connaissant intègre, elle met pour condition à leur mariage, qu'il fera fabriquer un titre qui la rende habile à hériter de sa grand'mère. Comme elle s'y attendait, le capitaine refuse de se prêter à cette déloyauté, et il repart aussitôt. Mais nous avons anticipé; revenons à la côte sombre et désolée du Pérou, où la voyageuse va aborder.

Après avoir pris quelque repos à Islay, elle entre dans le désert pour aller à Aréquipa, lieu ordinaire de la résidence de don Pio. C'est à cheval, qu'au sortir du port, elle traverse des gorges arides. La chaleur est brûlante, la poussière fine, que soulève le pied des mules, dessèche le gosier et provoque une soif incessante. Nulle part, l'œil, que la vue du sable noir attriste, ne se repose sur un arbre, un arbuste, un brin d'herbe. Mais, du haut de la dernière cime, la voyageuse soulagée par un peu de fraîcheur, découvre la plaine, l'immensité du désert, la chaîne couverte de neige des Cordillières et les trois volcans gigantesques d'Aréquipa, qui semblent unis à leur base et dont les sommets sont couronnés de neige. Dans la plaine, où le sable amoncelé par les vents figure des vagues bleues, comme le ciel qui s'y réfléchit, le mirage lui montre ces vagues ondulant aux pieds des montures qui y enfoncent jusqu'aux genoux. Puis la vision change. A mesure que le soleil s'élève, la réverbération du sable est si ardente, l'atmosphère si chaude, la poussière devient une brume si dévorante, que l'aspect du sable liquide présente maintenant celui d'une mer de feu. Vers midi, la voyageuse, vaincue par une souffrance générale, tombe comme morte, et quand elle continue sa route, c'est couchée sur son cheval. A l'approche du soir, elle est ranimée par le froid que l'influence des neiges sur le vent rend pénétrant. Mais la clarté disparaît, et les voyageurs, hors d'état de distinguer le chemin, sont réduits à se confier à l'instinct de leurs mules, pour arriver à la halte établie dans ce désert.

Le lendemain, la perspective se renouvelle, le pays redevient montagneux, mais ne présente toujours aucune trace de végétation. C'est l'absence de tout mouvement, c'est la nature morte. Pas un oiseau qui vole, pas le plus petit

animal qui se meuve; rien que le sol noir et pierreux. Seulement, çà et là, des squelettes de chevaux, de mulets, d'ânes, morts de soif ou de faim, marquent le passage de l'homme. Au matin, le froid est vif encore; mais le soleil s'élève, ramenant l'ardente chaleur et la poussière dévorante. La pélerine, incapable de se tenir sur sa mule, essaie de marcher, et rencontre un mulet et un âne, qui, succombant à la faim et à la soif, expirent dans une sorte de rage. Plus loin, c'est une tombe. Un jeune homme malade, revenant de prendre les bains à Islay, n'a pu supporter la marche à travers ce désert, où la mort, avec les exécuteurs de ses arrêts, l'isolement, la fatigue, la faim, la soif, les orages, qui bouleversent les vagues de sable, les soulèvent quelquefois en montagnes qu'ils effacent aussitôt, semble avoir établi son empire. A la vue de si tristes objets, la voyageuse épuisée reste anéantie, et n'est rappelée à la vie qu'à grand' peine; mais c'est pour revoir la verdure dans les belles vallées d'Aréquipa et pour être accueillie par des parens affectueux. Ces souffrances aiguës et réelles, Mme Tristan les fait témoigner, à leur tour, contre l'indissolubilité du mariage; toutefois, pas plus que celle qui fuit un lien qu'elle ne peut rompre, la jeune fille qui viendrait d'Aréquipa chercher parmi nous les bienfaits d'une éducation européenne, n'en serait dispensée.

Cependant la grand'mère de la voyageuse est morte, et don Pio ne veut se démettre des biens, dont chaque membre de la famille est en possession légale, qu'à présentation de titres légaux, qu'il n'est pas au pouvoir de sa nièce de se procurer. Lorsqu'il a appris l'existence de cette parente, en 1829, il lui a fait léguer, par sa grand'mère, 15,000 fr, somme à laquelle il a encore ajouté, et, quoique il ne jouisse qu'en partie des biens qui devaient être l'héritage de son frère, il paie de ses seuls deniers une rente de 2,500 fr. à sa nièce, à titre de pension alimentaire. L'espérance qu'elle avait mise en son oncle étant trompée, elle se plaint de son père, de sa mère, et maudit don Pio, pour qui elle a pris de la haine. Néanmoins, par différentes raisons, elle renonce à plaider pour ses droits devant les tribunaux. L'une de ces raisons est la révolution qui vient d'éclater à Lima. Gamarra, sortant de la présidence, y a porté Bermudez, pour continuer d'exercer le pouvoir sous son nom. Mais un parti opposé aux gamarristes a renversé Bermudez et nommé Orbegoso. L'un et l'autre parti se préparent à soutenir chacun son président, et déjà le parti d'Orbegoso s'est emparé d'Aréquipa.

Nous n'entrerons pas avec l'auteur dans les détails très bien observés de cette guerre, ni dans une suite de développemens psychologiques, dont l'un ne paraît trop souvent qu'un démenti donné à celui qui l'a précédé. On a pu voir ailleurs que, dans ces déductions, la force de l'expression se déploie avec si peu de mesure, que, presque toujours, la parole excède la pensée et exagère le sentiment. Nous nous bornerons à dire que la voyageuse, recherchée en mariage, et ne pouvant profiter de ce moyen de réparer ses souffrances, et de se procurer les commodités de la vie, retombe dans le désespoir. Ne

sachant où se réfugier contre le passé et contre l'avenir, elle est entraînée au suicide pour la troisième fois. Heureusement elle en est détournée par le désir de jouer un rôle dans la révolution du Pérou. Elle projette maintenant de prendre parti pour Orbegoso contre Bermudez, ou plutôt contre la señora Gamarra, qui a exercé la présidence au nom de son mari, qui conduit encore toutes les affaires et commande aux troupes. En un mot, la voyageuse aspire à devenir général d'armée et l'arbitre de la république. Il ne faut pour cela que trouver un militaire d'un caractère énergique, influent sur le soldat, inspirer de l'amour à cet officier, développer son ambition, s'appuyer sur la puissance de son sabre et tout entreprendre. Mais le seul homme habile parmi l'armée d'Orbegoso est marié, le rôle de l'amazone se borne à quelques visites au camp. Bientôt les gamarristes se présentent devant ce camp, et leur colonel est vainqueur à la bataille de Cangallo, que l'incapacité et la poltronnerie des chefs rendent parfois très plaisante. Puis les troupes d'Orbegoso sont remplacées à Aréquipa par les gamarristes. Au nombre de ces vainqueurs est le colonel Escudero, secrétaire de la señora Gamarra. Militaire, journaliste ou commerçant, selon l'occurrence, c'est l'homme capable de seconder l'amazone dans ses projets d'ambition. Croyant voir qu'en lui inspirant de l'amour elle prendrait sur lui beaucoup d'influence, elle va se mettre à l'œuvre. Mais déjà elle tremble de participer à la puissance, dans un pays où vit l'oncle qui lui *a fait tant de mal*, et elle sacrifie généreusement une position, toute à faire, à la crainte de traiter ce parent en ennemi. Elle fuit, car le colonel lui plaît, et elle passe à Lima. Pendant ce temps une contre-révolution ramène Orbegoso triomphant à Aréquipa, et la señora Gamarra est exilée au Chili, où elle meurt, deux mois après, de regret d'avoir perdu la puissance.

L'auteur, dans ses différentes stations, étudie les localités, les productions, l'industrie des pays; les ressources, l'importance des ports; le genre du commerce, le nombre des populations. Sur *le Mexicain*, nous sommes initiés aux habitudes, aux causeries, aux souffrances de la vie de bord. A Aréquipa et à Lima, nous prenons une idée des mœurs, du naturel des habitans, de la forme du gouvernement, des révolutions qui déchirent l'état. Cette partie de la relation a quelques-unes des qualités de l'histoire. Et, nous l'osons dire, si l'auteur eût voulu réprimer les écarts d'un esprit un peu fanatisé, et ceux d'un style qui est loin d'être pur, son œuvre eût été remarquable. Nous citerons deux morceaux qui méritent particulièrement l'attention : *les Couvens d'Aréquipa* et *les Femmes de Lima*. Parmi ces femmes, se trouve Mme de La Riva-Aguero; nous en parlerons pour conclure.

Elle est née en Hollande. Son mari la vit à Bruxelles; elle était belle : il l'aima. Alors elle avait dix-huit ans; il en avait cinquante. Pour obtenir cette jeune fille, il se présenta comme président du Pérou et possesseur de grandes richesses. Elle ne fut éblouie, ni par ce rang, ni par cette opulence; mais son père avait sept enfans et peu de fortune : il accueillit la demande

de M. de La Riva-Aguero, et la pauvre fille dut consentir à l'épouser. Bientôt encore elle dut suivre son mari au Pérou; elle s'arracha à sa famille, à son pays. Arrivée dans la maison de son mari, elle ne trouva, ni palais, ni richesses, ni honneurs. Son père avait été trompé; M. de La Riva-Aguero n'était pas riche, n'était pas président. Elle ne trouva, à plus de trois mille lieues de son pays, de sa famille, qu'une masure pour habitation et l'obscurité et les privations aux côtés d'un mari infirme. Elle ne se plaignit point, ne lui dit point qu'il était méprisable, ne chercha pas à s'en séparer; elle se soumit à son devoir, fit le sacrifice des honneurs et du bien-être, comme elle avait fait le sacrifice de l'amour, de l'attachement à sa terre natale et à ses parens. Elle soigna pieusement son mari, et sut, par le travail et l'économie, soutenir honorablement sa maison. Elle nourrit et éleva elle-même ses enfans, et écrivit à son père qu'elle était heureuse. L'eût-elle trompé, le mensonge était louable. Mais elle ne le trompa point. Elle était mère, et ses enfans lui tenaient lieu d'amour, de richesse, et de la considération qu'on y attache. Car elle est du nombre de ces êtres choisis et chastes, moins rares qu'on ne pense, qui, plaçant les joies de la paternité au-dessus de toutes les joies, renonceraient à former de nouveaux nœuds, s'il arrivait que la mort rompît les premiers qu'ils ont formés; qui d'ailleurs considèrent le mariage comme un frein à l'inconstance de nos vœux, qui comprennent que s'il pouvait être annulé, il cesserait d'être un engagement sérieux, respectable, et ainsi manquerait le but de son institution; que le ménage alors ne serait qu'un caravansérail où homme et femme camperaient pour y attendre l'occasion de saisir les choses qu'ils désireraient; où le mari, tombé dans l'obscurité et le dénuement, serait bientôt délaissé d'une femme vaine et ambitieuse; où la femme, qui aurait perdu la jeunesse et la beauté qu'elle avait apportées en dot, serait remplacée par d'autres, pourvues de plus d'attraits. Pour certains, les raisons de changer ne manqueraient guère. Après s'être marié pour être riche, l'homme voudrait se marier par inclination; puis, dégoûté de l'amour, il rechercherait d'utiles alliances pour se frayer un chemin au pouvoir. La femme, après avoir choisi tel orateur pour son éloquence, choisirait tel militaire pour son intrépidité, puis tel poëte pour la douceur de ses chants. De la sorte, après avoir gaspillé tous les principes du bonheur, on arriverait à la lassitude, au mépris de soi-même, à l'ennui. Et que deviendraient les enfans? Abandonnés ou partagés, ils passeraient de famille en famille, seraient partout négligés, privés d'affection, de soins, de surveillance, d'éducation; partout étrangers et malheureux, au milieu de cet affreux pêle-mêle qui serait la société. Et cette société, où le mariage serait devenu inutile, reculerait au niveau des peuples les plus barbares. Voici pourtant qu'un écrivain est venu nous proposer le divorce comme moyen de progrès.

Mme de La Riva-Aguero l'entend autrement. Elle a vu son père craindre de ne pas pourvoir chacun de ses enfans, de les laisser dans l'isolement et la

pauvreté; elle a dit : j'épouserai l'homme riche, et le cœur de mon père sera consolé. Si jeune et si belle, quand elle voit son mari humilié, désespéré de ne pouvoir cacher toujours le mensonge dont il a usé, elle en a pitié et fait de cet homme, vieux et infirme, le mari le plus fortuné et le plus glorieux. Ce n'est pas avec une résignation pleine de reproche qu'elle remplit la mission de la femme ici-bas; plus le devoir se montre pénible, plus elle se passionne pour lui, et plus le courage qui est en elle grandit pour la lutte. En même temps que ses bras sont le berceau de ses enfans, son regard cherche son mari avec sollicitude. Jamais elle ne dérobe ni à lui, ni à eux, un instant de la vie qui leur appartient, et, à chacun de ces instans, ils peuvent apprendre d'elle à honorer, à consoler un père, à aimer un mari, et ce que peut une mère pour le bien de ses enfans. Ils étaient pauvres, elle leur a procuré l'aisance; dans ce ménage, la force de cette femme a suffi à tout; seule, elle a tout entrepris, tout exécuté; et, sans y songer, elle a, dans la simplicité et la droiture de son cœur, résolu la question de l'égalité des sexes plus victorieusement qu'elle ne l'eût fait par les actes d'une virilité extravagante. Aussi, chaque jour, ses filles pieuses, chastes et laborieuses; ses fils, bons et courageux, dont elle est l'orgueil et l'amour, lui rendent le bonheur qu'elle leur a donné. Telle est Mme de La Riva-Aguero. Que les femmes lui ressemblent, et, forcément, le mariage sera saint et heureux, et la société progressera.

Mme M.....

BULLETIN.

L'évènement principal de la semaine a été sans contredit ce jour étrange durant lequel on court les uns après les autres avec l'intention bien formelle de ne pas se rencontrer, où l'on voit Giroux étaler ses riches fantaisies, et le Pont-Neuf ses fraîches oranges; le plus ennuyeux des jours de l'année, et pourtant le plus éminemment conservateur, le plus éminemment social. Supprimez le premier de l'an, et vous anéantissez la famille, vous brisez toutes les relations qui ne sont pas intimes et quotidiennes, vous avancez d'une manière incalculable l'œuvre d'individualisme et d'isolement qui d'elle-même, hélas! marche à si grands pas.

L'année 1838, que la *Revue* souhaite à ses lecteurs bonne et heureuse, a été inaugurée sous de dignes auspices. Une grande satisfaction a été donnée à la morale publique, un abîme s'est fermé sous les pas de la jeunesse imprudente et de la vieillesse corrompue. Dimanche, 31 décembre, c'était fête à Frascati, au Palais-Royal, dans tous ces antres ténébreux, vestibules de la Souricière et de la Morgue. Mais cette fête avait un caractère plus grave encore et plus sombre que de coutume. En vain l'or ruisselait à flots, en vain les lustres étalaient leurs gerbes de lumière, il y avait dans ce luxe quelque chose d'apprêté et dans ces plaisirs quelque chose de hâtif, comme dans ceux que le vice prend en courant au bord d'une tombe entr'ouverte. Les yeux quittaient à chaque instant la roulette pour se porter vers la pendule. A mesure que s'avançait la silencieuse aiguille, c'était un redoublement de folie et de rage, de telle sorte que toutes les poches et tous les portefeuilles étaient à peu près vides lorsque l'heure fatale a sonné. Alors chacun s'en est allé, maudissant la loi qui lui ôte la faculté d'achever sa ruine, loi absurde qui, comme on sait, va faire déserter Paris à tous les lords anglais, à tous les princes russes, et en fera le séjour le plus triste et le plus maussade de l'Europe policée.

Pour prévenir l'abolition de la loterie, on avait dit que c'était priver gratuitement l'état d'une recette importante, en ce que les loteries étrangères ne manqueraient pas d'envahir la France. La loterie est abolie, et M. Reinganum de Francfort en est pour les frais de ses prospectus; si quelques capitalistes se laissent tenter par l'espoir de se réveiller seigneurs féodaux en Illyrie ou en Bohême, le peuple, à coup sûr, ne place pas sur ces lointaines chimères le prix de ses sueurs et du pain de sa famille. On a dit également qu'en fermant les brelans publics, on s'exposait à en voir ouvrir de clandestins; mais sera-t-il plus difficile à la police de découvrir les maisons de jeu qu'il ne l'est d'arrêter les voleurs? De deux choses l'une : ou les repaires seront assez clandestins pour n'être pas dangereux, ou ils seront assez publics pour que l'autorité les trouve et les ferme. Lorsque l'administration crut devoir donner un commencement de satisfaction à la décence outragée dans nos rues et dans nos carrefours, on disait aussi, je crois, que les honnêtes bourgeois ne pourraient plus mener en sûreté leurs filles se promener sur les boulevards, et verser d'innocentes larmes à l'Ambigu entre leur marraine et leur fiancé, et pourtant Paris n'est devenu ni un coupe-gorge, ni une Sodôme. La clôture des maisons de jeu présente d'immenses avantages sans aucun inconvénient sérieux; c'est un pas de plus dans une carrière que le gouvernement de 1830 est appelé à parcourir jusqu'au bout. Là est sa mission vraiment progressive et populaire; puisse-t-il n'y manquer jamais!

Les discours de nouvelle année ont été ce que sont toujours les harangues de ce genre; il faut noter cependant que M. Dupin n'a pas été inconvenant, ni M. Séguier ridicule, ou du moins qu'il ne l'a été cette fois qu'en latin, ce qui est un progrès évident. La harangue de M. le comte Appony a été remarquable par l'expression très détaillée de ses félicitations sur la double union royale. C'est la première fois que le corps diplomatique aborde franchement les questions de famille et d'avenir. Il est évident que les mariages ont fait un excellent effet : que sera-ce donc des naissances?

A part le premier de l'an, la commission de l'adresse a été la grande affaire de la semaine.

Le ministère s'est trouvé là dans une de ces positions délicates qui se produisent inévitablement pour lui, toutes les fois qu'il s'agit d'adopter des noms propres. Ce cabinet, que son esprit et ses vues mettent en mesure de répondre heureusement à la plupart des interpellations politiques, ne peut manquer d'éprouver les plus grands embarras lorsqu'une question de personne se pose avec toutes les susceptibilités qui se rattachent aux questions de cette nature. Il peut se faire que la politique générale du ministère convienne également à M. Étienne et à M. Saint-Marc Girardin, ou du moins que ni l'un ni l'autre ne puisse l'entamer d'une manière franche et décidée. Cependant M. Saint-Marc Girardin n'est pas M. Étienne. Rien n'est plus évident, il ne représente ni les mêmes intérêts, ni les mêmes traditions, ni les mêmes influences. Adopter l'un, c'est se faire centre droit; adopter l'autre, c'eût été se faire centre gauche; or, lorsqu'on prétend, avec quelque

raison du reste, n'être ni l'un ni l'autre exclusivement, une telle alternative est, à coup sûr, plus embarrassante qu'un débat tout politique.

Par le choix du rapporteur le ministère s'est placé au centre droit. C'est la partie de la chambre où siégent les amis personnels des membres du cabinet, le bataillon compacte des fonctionnaires. M. Molé n'y est pas toujours sans doute à l'abri d'une protection dédaigneuse, et M. Guizot dit assez haut quelquefois qu'il est temps de finir ce qu'il appelle une *comédie;* mais on y est moins pressé du pouvoir, d'une ambition plus patiente et plus réservée qu'au centre gauche, peut-être parce qu'on s'y sent moins fort et que l'on comprend l'impossibilité, du moins actuelle, de ressaisir les affaires pour son propre compte.

M. Saint-Marc Girardin dit tout haut à qui veut l'entendre que son projet d'adresse est destiné à ne satisfaire parfaitement personne : c'est la conséquence forcée de sa position. De hautes insistances ont pu déterminer tel membre de la commission, inclinant vers le centre gauche, à porter un nom propre sur son bulletin, qui échoueraient, à coup sûr, s'il s'agissait de l'esprit général et de la couleur du projet. Le centre droit et le ministère se disent contens. MM. Dupin, Étienne et Passy, M. Dufaure lui-même, se proclament satisfaits. Qu'est-ce à dire? Faut-il en conclure que la discussion sera nulle et facile? En rien assurément; nous en tirerions plutôt une conclusion tout opposée. Les transactions et les équivoques sont naturelles et tout-à-fait de mise entre dix personnes qui s'honorent l'une l'autre; elles sont impossibles dans une grande assemblée, impatiente de combats et toute pleine de passions, ne fût-ce que de passions individuelles. A la commission de l'adresse, on a causé avec le ministère; à la chambre, on discutera avec lui. Il a reçu au Luxembourg un avant-goût des débats qui l'attendent. Puisse M. le comte Molé y conserver cette parfaite présence d'esprit, cette raison si élégante et si mesurée! puissent surtout ces qualités suffire pour faire tête à l'orage!

Jamais le Luxembourg n'avait entendu d'accens si passionnés, de répliques si vives; M. Pasquier horripilait sous sa simarre, et le reste de ses cheveux se redressait droit sous son officielle perruque. M. de Dreux-Brézé a débité avec son succès ordinaire la harangue annuelle, dont M. de Fitz-James donnera une nouvelle édition à la chambre des députés. Il a prouvé comme de coutume que l'alliance anglaise était une monstruosité; il a montré la France avilie et le bey de Tunis insultant la monarchie de 1830, dans l'intérêt des bons principes, et pour témoigner de toute son horreur pour l'usurpation.

Les mariages protestans ont fourni à M. de Brézé un moyen d'attaque qu'il savait bien n'être pas sérieux. L'honorable pair n'ignore pas les motifs qui ont amené ces unions, et ne persuadera sans doute à personne, même parmi les siens, qu'elles aient été conclues pour complaire à Mme la duchesse de Broglie et à son pieux synode. Mais à mesure qu'on perd le monopole des choses de la terre, on voudrait tâcher de s'assurer celui des choses du ciel; on voudrait surtout se placer sur un autre terrain que celui qui se dérobe chaque jour sous les pas de ce parti, auquel pèse sa vieillesse, sans qu'il songe

à acquérir aucune de ces douces qualités par lesquelles la vieillesse se rend respectable et quelquefois attrayante.

M. le duc d'Orléans a été parfaitement noble dans sa réplique; il a revendiqué le bénéfice de la liberté religieuse, tout en rendant à la foi de ses pères un hommage grave et senti. Il est des gens qui ont recueilli à plat ventre ces quelques paroles comme celles d'un grand orateur en germe; pour nous, nous nous bornons à dire qu'elles ont eu le seul mérite qu'elles dussent avoir, celui de l'à-propos et d'une parfaite convenance. C'est de la bonne éloquence de prince.

Les questions si hardiment abordées par MM. Bignon, de Montalembert, d'Harcourt, Cousin et Villemain, se reproduiront d'une manière plus sérieuse et plus vive encore à une autre tribune. La nationalité polonaise obtiendra probablement de la généreuse inexpérience d'une chambre nouvelle une mention sans résultat possible. Le ministère essayera de faire comprendre que, lorsque la France parle en face du monde, ses paroles devraient être suivies d'effet dans l'intérêt même de la dignité nationale; mais l'opposition rappellera ce qu'a toujours fait la chambre de 1834, et il est douteux que la législature nouvelle veuille rester de ce côté en arrière de celle qui l'a précédée. Le cabinet n'attachera sans doute à cette question qu'une importance fort secondaire; il s'associera à des protestations et à des vœux déjà si noblement exprimés par son chef. Heureux s'il voyait la gauche se contenter d'un triomphe innocent et facile, et user contre l'empereur de Russie ses provisions de patriotique colère!

Mais la question si catégoriquement posée par M. Villemain en dehors des habitudes académiques de son esprit et de sa parole, celle qui se rapporte à l'attitude de la France en face d'une restauration carliste opérée en Espagne, cette redoutable question se produira bientôt, simple, nette, précise; il faudra répondre sans hésitation et sans ambage; or, pour qui connaît le tempérament de la chambre, on peut dire d'avance que toute l'adresse est là.

Si le centre gauche et l'opposition dynastique ont chance de faire passer un amendement, c'est celui-là. La chambre n'en est pas évidemment à réclamer une intervention immédiate; elle s'en rapportera, on peut le penser, aux mesures que le gouvernement du roi croira devoir prendre dans sa prudence. Tel est, du reste, le terrain où, devant l'autre chambre, M. Villemain a si habilement engagé le débat. La loyauté de M. Molé ne lui fera pas défaut dans cette circonstance; comme président du conseil, il se refusera sans doute à engager l'avenir et à poser officiellement à la tribune un *casus belli* pour une éventualité de moins en moins probable. Mais rien ne l'empêche de convenir, en rendant plus précises les déclarations déjà faites par lui à la dernière session, que, dans son opinion personnelle, le triomphe de don Carlos devrait nécessiter une énergique intervention. Il serait fidèle en ceci à l'esprit général de sa politique, et cette déclaration, nous aimons à le croire, fixerait d'une manière plus solide que toute autre chose la position du chef du cabinet dans la chambre.

M. Molé, qui a soutenu seul tout le poids d'une lourde discussion, a surtout traité avec autant de franchise que de netteté la question d'Alger. Il a promis des documens, des notions précises, une loi et un *parti pris*. C'est tout ce que demande la France. Les colons rendront grace à M. le président du conseil de ses engagemens et de ses assurances; ils se mettront avec pleine confiance sous l'abri de cette solennelle promesse.

Quant à la politique intérieure, nous croyons le ministère en mesure de répondre à toutes les interpellations, et nous sommes certains qu'il sera servi à souhait par les imprudences et l'indiscipline de l'extrême gauche. L'opposition a long-temps fomenté l'idée d'introduire dans l'adresse une phrase de blâme sur la politique passée, quelque chose d'analogue au *système déplorable* qui suivit la chûte de M. de Villèle. C'est là une espérance que la chambre ne réalisera certainement pas : elle sait que la politique de trois législatures successives a sauvé l'ordre public et la monarchie, et pour se donner la stérile satisfaction de blâmer quelques actes, ou plutôt quelques projets rejetés d'ailleurs par les chambres ou retirés par la sagesse royale, elle ne courra pas le risque d'affaiblir aux yeux de la nation le crédit des maximes auxquelles celle-ci doit son salut.

C'est, à vrai dire, une assez futile question que celle de savoir si l'amnistie marque la fin de la vieille politique et le commencement d'une politique nouvelle. Depuis le 13 mars 1831, il n'y a eu en France qu'un seul et même système qui, comme l'a fait observer M. Molé, s'est appliqué diversement selon la diversité des circonstances. La politique qui a fait l'amnistie peut fort bien avouer les lois de septembre, si ce sont ces lois qui ont rendu l'amnistie possible. Légitimité de cette législation et engagement moral de ne pas l'appliquer dans une situation où elle est devenue inutile, telle est la double idée à laquelle la majorité paraît devoir se rallier. Le ministère du 15 avril pourra la proclamer sans hésiter à la tribune : il n'y a là aucun champ de bataille contre lui.

Au fond, la position du cabinet, prise au point de vue des questions politiques, abstraction faite de ce qui se rapporte aux personnes, paraît simple. Il arguera de ses actes et de leurs résultats incontestés. L'attitude du centre gauche semble moins facile à dessiner par avance. Il ne demandera pas l'abrogation des lois de septembre, pas même de celle qui a pu altérer l'institution du jury; il ne demandera point la réforme électorale, ses principaux organes le déclarent; son rôle dès-lors ne serait-il pas un peu terne sans la grande question espagnole, à côté de celui de l'opposition dynastique, qui réclamera énergiquement tout cela, quoique sans aucune chance sérieuse de l'obtenir?

La solennelle discussion de l'adresse doit seule donner l'exacte mesure et fixer sur l'esprit véritable de ce qu'on veut appeler l'alliance Thiers-Barrot; cette discussion seule peut constater si c'est là une association de principes ou une simple coalition d'efforts pour atteindre un but immédiat. C'est ainsi que nous aimons à l'envisager, dans l'intérêt du pays comme dans celui de M. Thiers lui-même. Le chef du cabinet du 22 février peut, selon les con-

venances et les usages parlementaires, accepter un certain concours dans des conditions déterminées; il ne pourrait sans s'abdiquer lui-même, sans renoncer à tout ce qui fait sa force dans le pays et dans la chambre, se fondre dans une couleur plus tranchée, en tendant la main aux hommes qu'il a si constamment combattus. N'hésitons pas à le dire : le plus grand danger de la situation, telle que certaines passions voudraient la faire, c'est assurément de jeter, pour l'avenir, entre deux hommes également honorables sans doute, mais que jusqu'ici le passé sépare, un pont pour aller l'un vers l'autre.

Au dehors, les affaires en sont au même point. On a pu voir que, tout en appréciant les graves difficultés destinées à surgir pour l'avenir de l'inexécution prolongée du traité du 15 novembre entre la Belgique et la Hollande, nous n'avons pas attaché d'importance sérieuse à celles que pouvait présenter l'interprétation de la convention provisoire du 21 mai. L'affaire de Grünewald s'arrange, en effet, à la seule manière dont s'arrangent depuis sept ans les affaires hollando-belges. Le roi des Français peut être justement fier de la déférence qui lui a été témoignée, dans cette circonstance, par le cabinet de Berlin; de telles marques de confiance honorent à la fois et les gouvernemens qui les donnent et ceux qui les reçoivent.

La seule affaire vraiment sérieuse reste et restera long-temps encore, celle d'Espagne. Au moment où va s'ouvrir une solennelle discussion, fixons-nous sur la situation militaire du prétendant.

Après une désastreuse retraite et d'incontestables échecs, l'armée carliste réorganisée, va commencer une nouvelle campagne. La trève, qui existait depuis trois mois entre les deux partis, est à la veille d'expirer, et cette interminable guerre entrera bientôt dans une nouvelle période. L'expédition, annoncée depuis long-temps, est en route pour la Castille, et les prôneurs de don Carlos, tant Espagnols que Français, vantent son organisation, l'équipement parfait et l'enthousiasme des soldats. Qui sait même si, pour la centième fois, on n'a pas démontré que la prise de Madrid était inévitable? Les mécomptes éprouvés par les organes de la faction sont nombreux, car on sait combien ils sont prompts et faciles dans leurs espérances. Essayons, nous qui sommes exempts de toute préoccupation, d'apprécier l'état des choses.

Le premier corps de l'armée expéditionnaire est fort de quinze bataillons, formant environ sept mille hommes et six cents chevaux. Zavala et Moreno le commandent. Le premier est un chef brave et entreprenant; il avait un commandement sous Zumalacarréguy, et s'était fait remarquer par d'heureux coups de main. Depuis, il a été tenu à l'écart, et son nom n'a pas figuré dans la dernière campagne au-delà de l'Èbre. Il faut sans doute attribuer cette exclusion aux intrigues et aux rivalités qui divisent la petite cour du prétendant. Moreno, qui possède, dit-on, la confiance intime de don Carlos, est l'ennemi du parti navarrais. C'est un général de camarilla, qui ne passe pas pour avoir une grande capacité militaire. Dans le conseil du prétendant, il a toujours soutenu les mesures de rigueur et les exécutions qui donnent à cette guerre un caractère si atroce. Les bataillons qui sont sous les ordres de

ces deux chefs ne sont composés que de Castillans et d'Aragonnais; les Navarrais mécontens sont tenus à l'écart. L'infant don Sébastien, le héros d'Ernani, Casa-Eguia, Villaréal, sont en disgrace; Zariatéguy est au cachot, et pourrait bien être condamné à mort par ses juges castillans. La perspective d'un pareil sort ne doit-elle pas décourager complètement chefs et soldats, et leur enlever toute confiance? Le spectacle de ces divisions nous donne la mesure de la force et de l'avenir de la cause carliste. Avant l'intérêt de la royauté, les chefs font passer celui de leurs provinces; le dévouement au droit divin de don Carlos n'est pas assez puissant pour leur faire oublier leurs rivalités ou leurs haines personnelles, et leurs antipathies de Catalans à Navarrais, ou de Biscayens à Aragonnais. A défaut de victoire, nous espérons que cette scission servira la cause de la reine.

Avec d'autres généraux que ceux de Marie-Christine, on aurait pu s'étonner du repos parfait où ont été laissés les carlistes après leur retraite, quand ils étaient désorganisés et découragés; il eût été alors facile, ce semble, de les traquer en Navarre, et de leur porter des coups décisifs; on aurait pu, du moins, mettre des obstacles à l'organisation qui se préparait, et qui n'était un secret pour personne. Si Espartero s'était hâté après avoir vengé les assassinats de Pampelune, peut-être aurait-il pu atteindre l'armée carliste avant sa sortie de la Navarre, ou du moins lui barrer le passage.

La Manche et l'Estramadure sont envahies par des bandes de guérillas qui pillent les convois et interceptent les communications; Jara et Palillas, qui commandent la faction dans ces provinces, vont recevoir un renfort de six bataillons, qui sont détachés du gros de l'armée carliste, et sont en marche pour les rejoindre; avec ces forces, ils tiendront en échec une partie des troupes de la reine. D'un autre côté, la Castille est envahie. L'armée expéditionnaire va essayer de faire sa jonction avec Cabrera, qui a sous ses ordres neuf bataillons et quatre cents chevaux. Les derniers mouvemens que vient de faire ce chef indiquent assez cette intention. Après s'être approché de Sarragosse, il s'en est éloigné, pour se porter à la rencontre de l'expédition. Il cherchera probablement à s'emparer de Soria ou del Burgo, pour avoir un point d'appui à ses opérations; son apparition sur l'Èbre n'est pas sans importance.

Si le gros de l'armée carliste parvient à opérer sa jonction avec Cabrera, Forcadell, Cabanero, et les autres chefs, l'opinion générale est qu'elle marchera sur Ségovie, qui deviendrait le quartier-général de don Carlos. Le prétendant attache beaucoup de prix à la possession de Ségovie; le principal grief contre Zariatéguy est, comme on sait, de ne pas s'y être maintenu.

Attendons les mouvemens d'Espartero. Sans doute, il ne laissera pas les carlistes exécuter tranquillement ce plan de campagne. Mais c'est encore le cas de l'engager à se hâter. Il doit empêcher la jonction de Cabrera avec l'armée expéditionnaire; et malheureusement celui-ci a beaucoup d'avance sur le général christino.

P. S. Nous avions attendu une adresse pâle, nous craignons d'avoir en-

tendu une adresse équivoque. On peut redouter que la chambre de 1838 ne soit avant peu appelée à s'expliquer sur le sens du paragraphe principal, à l'exemple de celle de 1834. Il est manifeste que l'intervention est le fond de la pensée de l'adresse, car si la chambre entend le traité de la quadruple alliance dans ce sens que son but est de prévenir une contre-révolution en Espagne, il s'ensuit évidemment que le gouvernement français peut être conduit d'un jour à l'autre à faire usage de ses forces militaires pour l'empêcher : c'est l'interprétation donnée par le gouvernement anglais aux articles additionnels. Cependant l'adresse n'affirme rien; elle se perd dans les formules les plus générales, alors que le cabinet lui-même a un immense intérêt à savoir à quoi s'en tenir. Espérons qu'une loyale discussion fera cesser des incertitudes aussi déplorables pour la France que pour l'Espagne.

Théatres. — Vaudeville — *La Folie Beaujon*, vaudeville en deux actes. — Il s'agit tout bonnement d'une de ces mystifications qui ne manquent jamais leur effet sur la scène. La mystification et le quiproquo sont deux élémens d'éternel succès au théâtre. Nous sommes à la *villa* Beaujon. Je ne sais trop pourquoi la presse vertueuse s'est élevée avec tant d'indignation contre cette pauvre *villa* et n'a fait grace à la Folie-Beaujon qu'en faveur de l'hôpital qui porte le même nom. Les hôpitaux sont à coup sûr des établissemens fort utiles, et, depuis Gilbert, il ne convient pas à la littérature d'en médire. Toutefois les *villa* ne sont pas absolument désagréables, et si la *villa* Borghèse se trouvait à la barrière de l'Étoile, j'imagine que Paris ne s'en porterait pas plus mal. Revenons à la villa Beaujon. Nous nous trouvons tout d'abord au milieu de compagnie joyeuse. C'est la Duthé, c'est la Laguerre, c'est la Prairie, toutes femmes de facile esprit aussi bien que de mœurs faciles. C'est le marquis de Bièvre, gare les calembours! c'est le financier Beaujon lui-même. Voilà qu'au milieu de ce beau monde élégant, oisif et goguenard, tombe, non pas du ciel, mais de la Bavière, un jeune Bavarois, du nom de Pâris Miller : ame naïve, ame bavaroise s'il en fut jamais dans toute la Bavière. Il arrive de sa patrie avec une lettre de recommandation pour le financier. C'est là que la mystification commence. Dieu veuille pour lui et pour nous qu'elle finisse bientôt! Mlle Duthé s'empare du pauvre Bavarois, et lui incendie impitoyablement le cœur; Altamore le magnétise; le marquis de Bièvre lui tire à bout portant plus de calembours qu'il n'en faudrait pour assassiner un honnête homme. Que vous dirai-je? Pâris n'est pas arrivé depuis une heure, qu'il a déjà un amour fatal dans le cœur, des calembours par-dessus la tête et un duel sur les bras. Au second acte, la mystification passe de Pâris à Beaujon. On persuade au financier que Miller n'est ni plus ni moins qu'un prince de Bavière qui voyage incognito. Et précisément le financier est en train de négocier un emprunt avec la Bavière! Vous devinez aisément le reste. Après maintes scènes assez joviales, le financier reconnaît dans Pâris un jeune enfant qu'il sema jadis dans les champs de la Bavière. On s'embrasse,

on se marie; Beaujon adopte Miller et lui donne un million. C'est plus qu'il ne faut pour légitimer un enfant naturel. La pièce a réussi et passe pour spirituelle. Avec la bêtise d'Arnal, quel auteur n'aurait d'esprit?

PALAIS-ROYAL. — *L'Ile de la Folie*, revue. — Rien qu'à lire le nom des personnages, il est facile d'imaginer la pièce. Vous avez M. Galimathias; ce doit être un député, un académicien ou un poète; un fou, c'est tout le monde; Caligula, c'est peu de chose; l'Annonce, c'est Mlle Déjazet, qui doit être vêtue de placards rouges, bleus et jaunes; un facteur, il s'agit nécessairement de la poste aux lettres qui fait une distribution de moins par jour, depuis que les facteurs vont en voiture; un tourlouroux; soyez sûr qu'il vient de Constantine; M. Dupé, c'est un artiste. Avec de pareils noms, la pièce se joue sur l'affiche. Je vous engage de tout mon cœur à ne pas la chercher ailleurs.

GYMNASE-DRAMATIQUE. — *Vingt ans après*, comédie-vaudeville en deux actes. — Je crois que pour le Gymnase, *vingt ans avant* valaient mieux. Nous finirons par prendre le parti de ne plus parler de ce malheureux théâtre. A chaque pièce nouvelle, il faut chanter un *De profundis*.

— Sous le titre d'*Aymar*, M. de Latouche va publier, à la librairie Dumont, un nouveau roman qui se distingue, dit-on, comme *Grangeneuve* et comme *Fragoletta*, par la finesse des portraits et l'élégance du style.

— La première séance de la société des concerts du Conservatoire de Musique aura lieu dimanche 14 janvier. Les personnes inscrites pour des loges ou des places séparées qui désireraient les conserver pour tous les concerts, sont priées d'en faire retirer les coupons à partir du mardi 2 janvier, jusqu'au mercredi 10 inclusivement. Passé cette époque, on en disposera. Le bureau de location sera ouvert tous les jours, de onze heures à quatre heures, au Conservatoire de Musique, rue du faubourg Poissonnière, 115.

F. BONNAIRE

COMÉDIES SOCIALES.

INTRODUCTION.

Le Juge, — le Législateur, — et le Prêtre, représentant LA LOI, — LA JUSTICE, — LA DIVINITÉ, sont les agens des trois plus formidables influences sociales.

Le but de ces esquisses, est de mettre simplement en opposition et relief l'idéale et souveraine poésie de ces trois imposantes missions avec les intérêts prosaïques et les penchans inexorablement humains de quelques uns de leurs fonctionnaires.

L'espèce de CHŒUR dialogué qui précède et suit chaque acte de ces comédies, est destiné à montrer chacune de ces trois fonctions, TELLE QU'ELLE DEVRAIT *être pratiquée*, selon toute la majesté de sa lettre et de son esprit... LA COMÉDIE la montre TELLE QU'ELLE EST, *souvent exercée* selon toute la pauvreté de notre nature.

Ainsi, dans cette première partie, dont UN JUGE est le sujet, le chœur tâche de faire comprendre tout ce qu'il y a de presque surhumain dans ce redoutable sacerdoce, et non seulement de prouver combien peu d'hommes vertueux, parmi les plus vertueux, sont dignes de l'exercer, mais encore par combien d'épreuves, de méditations, et de sacrifices sérieux, ils ont à s'épurer, pour s'y préparer, et prétendre à une autorité morale et personnelle, qui devrait *seule* garantir l'autorité de fait, dont ils sont revêtus par la constitution de pouvoirs.

LA COMÉDIE montre, au contraire, comment la cupidité, jointe à un misérable népotisme, décide absolument de la *vocation* d'un de ces fonctionnaires, qui plus tard, dans la *profession* de sa charge, (quant aux faiblesses ou aux vices de l'humanité,) ne diffère en rien des autres hommes, dont il demeure pourtant le suprême arbitre.

Sans doute, ceci est une des dernières et des plus épouvantables vulgarités

sociales, sans doute il est difficile qu'il en soit autrement, sans doute il en a été, il en est, et il en sera bien souvent ainsi, l'homme dans quelque position éminente qu'il se trouve, subissant presque toujours l'inévitable réaction de sa condition humaine; mais enfin on ne peut nier que bien des fois cela ne *se passe de la sorte*, et ce contraste entre l'idéal et le positif des trois fonctions, qui résument les moyens d'action de la société toute entière; ce contraste a semblé un curieux sujet d'étude à celui qui écrit ces lignes.

Quant à la pensée première de cette œuvre, elle dérive du profond mépris que l'auteur a toujours eu pour ce *paradoxe*, à son sens aussi puéril qu'immoral et dangereux, à savoir qu'il est une distinction à établir entre LA VIE PUBLIQUE et la VIE PRIVÉE de l'homme PUBLIC.

Non, il n'y a pas de vie *privée* pour l'homme *public*, *sa maison doit être de verre*, et l'imposante autorité de son caractère public doit être seulement la conséquence rigoureuse et absolue de l'autorité morale de son caractère privé; sans cela, on se soumet indifféremment à *la justice* qu'il rend, — *à la loi* qu'il fait, — à la *Divinité* qu'il proclame; on la subit, mais on n'y croit pas.

En un mot, si ceux qui représentent cette loi, — cette justice, — cette Divinité, — n'inspirent pas par une vie exceptionnelle, comme l'éminent sacerdoce dont ils sont revêtus, une sorte de respect religieux et sacré; si, au lieu d'exercer saintement des fonctions austères et solennelles, ils font un métier, — on n'aura en eux ni foi, ni créance. Or, du manque de foi au mépris, il n'y a qu'un pas; — du mépris à la négation d'autorité, un autre pas. — La conclusion de ceci va de soi-même.

I.

UN JUGE.

LE CHOEUR.

O justice! ô justice sainte et sacrée! magnifique reflet de la Divinité! quel est celui qui ne tremblera pas d'effroi en abordant ton sanctuaire? quel est celui qui comprendra dans toute son immensité la redoutable mission qu'il accepte, en osant t'interpréter? quel est celui qui sans terreur viendra dire aux hommes assemblés : *Écoutez-moi... ceci est la vérité!*

Et pourtant, ô justice sainte et sacrée! les hommes austères majestueusement assis à ton suprême et terrible tribunal, doivent être sages... parmi les plus sages, éclairés parmi les plus éclairés! Ils doivent imprimer à leur vie privée le caractère religieux et pur de leur mission solennelle, et de même que leur imposant costume ne ressemble en rien à celui des autres hommes, de même aussi leur existence solitaire et recueillie ne doit ressembler en rien à l'existence frivole et joyeuse des autres hommes!

UNE VOIX.

Mon père, je sens dans mon ame une incurable tristesse! les plaisirs de mon âge me sont indifférens; souvent le soir, ô mon père, dans notre solitude, je vous ai vu pensif, le front chargé de soucis, méditer et méditer encore sur de longues pages, et vous disiez en levant les yeux au ciel avec une douloureuse angoisse : *Homme! je dois juger les autres hommes! mon Dieu, éclaire-moi d'un de tes divins rayons!*

UNE AUTRE VOIX.

Mon fils... mon devoir est si formidable, que mon ame est toujours inquiète, mon sommeil toujours agité; en vain ma vie est pure et sainte; en vain je me recueillie dans l'isolement; en vain je fuis les vaines joies du monde..... ces mots, *homme tu dois juger les autres hommes*, m'épouvantent chaque jour, car c'est là une bien effrayante mission, ô mon fils!

—Et pourtant malgré l'amertume où je vous vois, ô mon père, malgré vos longues nuits passées en réflexions dévorantes, malgré la mélancolique retraite ou vous vivez loin de tous, je me croirais béni de Dieu, ô mon père, si un jour je vous semblais digne de juger aussi les hommes!

—Pauvre et ambitieux enfant! sais-tu ce que tu demandes? sais-tu les continuelles épreuves que tu devras subir? les privations que tu devras supporter, sais-tu qu'il te faudra renoncer à tous les plaisirs du monde? sais-tu que l'homme placé si haut parmi ses semblables, ses semblables qu'il doit rencontrer au jour du malheur, devant son tribunal redouté; sais-tu que celui-là ne doit jamais être vu parmi leurs enivremens, car si l'accusé que demain je dois condamner ou absoudre, allait reconnaître sous la toge magistrale celui qu'il coudoyait hier dans le tumulte d'une fête? que penserait-il, en me voyant si grave sur mon siége, alors qu'il m'a vu emporté, si frivole dans un joyeux tourbillon? il penserait qu'à l'heure dite, je revêts avec ma toge, un caractère faux et factice.

—Comme vous, ô mon père! je m'abstiendrai de ces joies bruyantes. Je vous le dis, les paisibles jeux de mon âge m'attristent; je préfère songer en silence, à l'ombre de nos grands arbres, à tout ce qu'il y a de grand et de saint dans la mission que vous remplissez si vertueusement.

—Sais-tu encore, ô mon fils! qu'il te faudra peut-être redouter ou fuir jusqu'aux tendres épanchemens de l'amitié, de peur que cette douce influence n'amollisse la froide et inexorable impartialité de ton jugement, hélas! ne me vois-tu pas pour cela presque solitaire?

—Je vous le dis, ô mon père! l'isolement plaît à mon ame; qu'ai-je besoin d'autre ami que vous, ô mon père?...

— Sais-tu encore, mon fils, qu'il te faudra vivre de notre modeste patrimoine, car notre sacerdoce est de ceux qui ne doivent pas être rémunérés ici-bas.

— Comme vous, ô mon père! je vivrai content du peu que nous avons.

— Sais-tu, mon fils, qu'il te faudra de nouveau pâlir sur de tristes et bien arides enseignemens, et consumer ainsi, dans de laborieuses veilles, les fraîches et florissantes années de ta jeunesse?

— Ce nouvel avenir de travail me plaît et m'intéresse, car il peut me mener, si vous m'en trouvez digne, au terme que je souhaite si ardemment, ô mon père!

— Il est vrai, mon fils, que tu es laborieux, grave et pensif, il est vrai que le germe des plus sévères et des plus rares vertus est en toi. Je sais que les nobles aspirations de ta jeune ame, si pure et si radieuse, t'emportent vers cette souveraine mission! mais hélas! mon enfant, songe bien que celui qui doit juger ses semblables n'aura jamais la satisfaction sereine et consolante de savoir qu'il a justement jugé! toujours un doute effrayant, ô mon fils! toujours craindre que notre raison, obscurcie par une influence humaine, n'ait peut-être pas su distinguer le juste de l'injuste! ait confondu le coupable et l'innocent! O mon enfant! mon enfant! cela n'est-il pas bien affreux de penser enfin, qu'au jour de l'éternité seulement,.... la voix de Dieu nous dira si le jugement que nous avons porté est selon la vérité!

— O mon père, vous m'épouvantez! .. Je le sens aux craintes qui m'agitent! je ne suis pas encore à la hauteur de cette vocation sainte et solennelle! Je vais m'épurer davantage, me recueillir davantage, et un jour, peut-être, un jour! me trouverez-vous digne d'aspirer humblement à ce divin sacerdoce.

LE CHŒUR.

O justice! ô justice sainte et sacrée, magnifique reflet de la Divinité! quel est celui qui ne tremble pas d'effroi en abordant ton sanctuaire? quel est celui qui comprendra dans toute son immensité la terrible mission qu'il accepte, en osant t'interpréter? quel est celui qui, sans terreur, viendra dire aux hommes assemblés : *Écoutez-moi, ceci est la vérité!!!*

UN JUGE.

Comédie.

PERSONNAGES.

ACTE Ier.

M. DE CLERVILLE, conseiller d'une cour de justice.
Mme DE CLERVILLE, sa femme.
ÉPAMINONDAS DE CLERVILLE, leur fils, d'abord étudiant en droit, puis juge, puis conseiller.
MARCELLINE, femme de charge.

ACTE II.

Mlle FANNY LELOUP, figurante d'un petit théâtre.
SIMONNEAU, ami d'Épaminondas.
M. DE BLÉNAC, colonel en retraite.
UN PRÉSIDENT DE TRIBUNAL.
UN AVOCAT.
Gardes Municipaux, etc., etc.

ACTE III.

Mme GRASSET.
Mme GERMEUIL.
LE MINISTRE.

(La scène se passe à Paris.)

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

Un salon moderne. — Il est quatre heures.

M. ET MADAME DE CLERVILLE.

M. DE CLERVILLE, à madame de Clerville qui entre.

Eh bien! madame?

MADAME DE CLERVILLE, avec un soupir.

Eh bien! mon ami, vous aviez raison, Épaminondas est rentré hier à minuit!

M. DE CLERVILLE, éclatant.

C'est un monstre!

MADAME DE CLERVILLE, timidement.

Mon ami, peut-être sera-t-il resté beaucoup plus tard que d'habitude chez son répétiteur de droit, afin de travailler à ses examens.

M. DE CLERVILLE.

Oui! va-t'en voir s'ils viennent... chez son répétiteur de droit!... Il faut en vérité que vous soyez aussi aveuglée que vous l'êtes, pour croire à cela; je parie qu'en en sortant, il aura été dans quelque café, dans quelque estaminet, avec son garnement de M. Simonneau.

MADAME DE CLERVILLE, effrayée.

Épaminondas dans un café! dans un estaminet?

M. DE CLERVILLE.

Et pourquoi pas? Je vous dis que ce sera encore ce mauvais sujet de M. Simonneau, qui l'aura entraîné là pour boire du punch! fumer... que sais-je?

MADAME DE CLERVILLE, joignant les mains avec terreur.

Fumer dans une pipe! notre Épaminondas... élevé comme nous l'avons élevé... Ah! mon ami, c'est impossible!

M. DE CLERVILLE.

Je vous dis qu'il en est capable, moi; vous ne connaissez pas le caractère impérieux et opiniâtre de cet enfant-là. Joignez à cela la détestable influence de ce misérable Simonneau sur lui...Vous verrez qu'il le perdra... son avenir m'épouvante!

MADAME DE CLERVILLE.

Mais aussi, ne vous exagérez-vous pas l'influence de M. Simonneau sur Épaminondas? Ils sont du même âge, camarades de collége; M. Simonneau est bien né, sa famille honorable; quel mal voyez-vous à ce que Épaminondas aille avec lui?

M. DE CLERVILLE.

Le mal? le mal?... vous voilà toujours à voir tout en beau. Quand je vous dis que ce Simonneau est un vaurien, qui, sous prétexte d'étudier la peinture, passe sa journée à ne rien faire, et à manger l'argent que ses parens lui envoient de leur province! C'est lui, je vous le répète, madame, qui dérange mon fils, qui lui met cent balivernes dans la tête, et, j'en suis sûr, tâche de le dégoûter de la carrière de la magistrature. Mais il aura beau faire, il sera magistrat, corbleu! ou il dira pourquoi!

MADAME DE CLERVILLE.

Mais aussi, mon ami, peut-être Épaminondas n'a-t-il pas la vocation; et puis à son âge, à dix-sept ans, que voulez-vous? la magistrature doit sembler une chose bien grave.... bien sévère.

M. DE CLERVILLE.

La vocation? qu'est-ce que cela signifie, la vocation? Y a-t-il besoin de vocation pour faire son droit, prendre ses degrés, devenir substitut, procureur du roi, juge, et peut-être conseiller à 12,000 francs inamovibles? Mais en vérité, madame, vous êtes folle avec votre vocation; est-ce que j'avais plus que lui la vocation, moi? cela m'a-t-il empêché d'arriver? Et d'ailleurs n'a-t-il pas été élevé là-dedans? n'est-il pas enfant de la balle, comme on dit? est-ce qu'il ne voit pas sans cesse chez moi des magistrats? Qu'y a-t-il donc là de si effrayant? Est-ce qu'il n'y a pas parmi nous de vrais boute-en-train? est-ce qu'on doit être triste comme un bonnet de nuit, parce qu'on est juge? Et pourvu que notre vie publique soit convenable, personne n'a rien à voir dans notre vie privée; seulement il y a certains dehors à garder, et on peut bien, ce me semble, faire ce sacrifice-là, à l'espoir d'une aussi belle position! 12,000 francs d'appointemens inamovibles, bien positivement inamovibles; où trouvez-vous un tel avantage? Et dans cette vie, il faut avant tout songer au solide; aussi, avec cet avenir et la fortune que nous lui laisserons, il pourra faire un superbe mariage. Voilà à quoi vous ne songez jamais.

MADAME DE CLERVILLE.

Vous avez raison, mon ami; mais sans vouloir excuser Épaminondas, il a les goûts de son âge: il est gai, il n'a ni sérieux, ni gravité dans le caractère, et pour une profession aussi austère... il me paraît bien étourdi.

M. DE CLERVILLE.

Mais enfin puisqu'on ne peut le changer... n'est-ce pas? il faut bien le prendre comme il est.

MADAME DE CLERVILLE, hésitant et avec timidité.

Mais puisqu'on ne peut changer son naturel, ne pourrait-on pas, au moins... changer sa carrière?

M. DE CLERVILLE, avec une effroyable explosion.

Changer sa carrière, madame... changer sa carrière!... Ah! çà, y pensez-vous? Et qu'en ferai-je, s'il vous plaît? Où trouverai-je ailleurs toutes les facilités que j'ai pour le pousser là-dedans? Est-ce que mes amis, mes protecteurs, ne sont pas dans la magistrature? Est-ce que sa ligne n'est pas ainsi toute tracée?... Changer sa carrière, mais c'est absurde. Après tout, voilà ce qui arrive: suez sang et eau pour assurer l'avenir de vos enfans... et ils prennent justement tout au rebours... Changer sa carrière... Et c'est vous, vous, sa mère! qui l'entretenez peut-être dans ces idées-là!

MADAME DE CLERVILLE.

Mon ami, le pensez-vous, le pouvez-vous penser?

M. DE CLERVILLE.

Ce que je pense, madame, c'est que je n'aurai pas travaillé quarante années de ma vie, cultivé des connaissances précieuses, entretenu mes amis de

mes projets sur mon fils, pour voir un beau jour tout cela s'en aller à vau-l'eau. Mon fils sera dans la magistrature, entendez-vous! et ce n'est pas sa carrière qui changera : mais, corbleu ! ce sera son naturel, ou il dira pourquoi.

SCÈNE II.

(Entre Marcelline, vieille femme de charge.)

M. DE CLERVILLE.

Marcelline, pourquoi m'avez-vous caché que mon fils était rentré hier à minuit ?

MARCELLINE.

Ah! mon Dieu, monsieur, il ne lui est rien arrivé, allez, à ce pauvre cher enfant! M. Simonneau l'a accompagné jusqu'à la porte, et...

M. DE CLERVILLE, avec impatience.

Encore ce M. Simonneau ! mais je retrouverai donc partout cet homme-là ?

MARCELLINE.

Ah ! c'est là un jeune homme jovial et aimable, et qui a de l'esprit plus gros que lui. Figurez-vous, monsieur, qu'hier en revenant avec M. Épaminondas, il a aboyé à la porte, mais si naturellement... mais si naturellement, que j'ai cru que c'était un vrai chien. Ah! mon Dieu, le drôle de corps que ça fait !

M. DE CLERVILLE, gravement.

Marcelline, quoiqu'il y ait quarante ans que vous êtes à mon service, je vous chasserai de chez moi la première fois qu'il vous arrivera de me cacher à quelle heure rentre mon fils, et de soutenir ainsi ses débordemens.

MARCELLINE.

Mais, monsieur, il était avec M. Simonneau, et d'ailleurs il va vous répondre lui-même, car il vient de rentrer avec ses gros livres sous le bras, le pauvre Chérubin.

M. DE CLERVILLE, avec une colère concentrée.

Ah ! il vient de rentrer.

MARCELLINE.

Oui, monsieur, et jamais il n'a été plus gai, il chante comme un pinçon.

M. DE CLERVILLE.

Ah ! il chante ; eh bien ! dites-lui de monter et de venir me trouver. (A sa femme.) Madame, laissez-moi seul avec lui.

MADAME DE CLERVILLE.

Mon ami, ne vous emportez pas ; ne le grondez pas trop ! Prenez-le par la douceur, vous savez que c'est le meilleur moyen d'en faire quelque chose.

M. DE CLERVILLE.

Je sais ce que j'ai à faire, madame.

MARCELLINE.

Ah ! tenez, monsieur, le voici : l'entendez-vous comme il chante ?

(On entend une voix chanter : « Il faut rire, il faut boire à l'hospitalité. » Sur un signe impérieux de M. de Clerville, madame de Clerville et Marcelline sortent.)

M. DE CLERVILE, seul.

A nous deux maintenant, monsieur *il faut rire.*

SCÈNE III.

(Entre Épaminondas. — Il a dix-huit ans, mais l'air encore fort écolier.)

M. DE CLERVILLE s'assied gravement dans son fauteuil, et regarde un instant son fils en silence.

A quelle heure, monsieur, êtes-vous rentré hier soir ?

ÉPAMINONDAS.

Je suis rentré en sortant de chez mon répétiteur de droit ; il devait être à peu près dix heures.

M. DE CLERVILLE.

Vraiment... Il devait être à peu près dix heures... (Il le regarde fixement.) Vous êtes sûr de cela ?

ÉPAMINONDAS.

Je ne puis pas en être sûr à la minute, car je ne suis pas une horloge, non plus ! Mais qu'est-ce que tu as donc à me regarder comme ça ? Je dis qu'il était dix heures, c'est qu'il était dix heures.

M. DE CLERVILLE, éclatant.

Vous êtes un imposteur !... il était minuit, monsieur ! minuit passé... Qu'avez-vous fait jusqu'à cette heure, répondez ?

ÉPAMINONDAS.

Mais puisque je vous dis que je suis rentré à dix heures, en sortant de chez mon répétiteur de droit.

M. DE CLERVILLE.

Je vous dis que vous mentez impudemment ; vous êtes rentré à minuit, monsieur, avec ce garnement de M. Simonneau qui vous perdra.

ÉPAMINONDAS.

Simonneau n'est pas un garnement, il a beaucoup de talent pour la peinture, sa famille est riche, et...

M. DE CLERVILLE.

Il ne s'agit pas de la famille de M. de Simonneau, mais de vous, monsieur, qui vous permettez de rentrer à des heures indues, et de ce vaurien, qui vous encourage dans votre paresse et votre dissipation.

ÉPAMINONDAS.

Au contraire, il me donne de très bons conseils.

M DE CLERVILLE.

Oui... ils sont beaux ses conseils; je vous le répète, c'est lui qui vous met en tête mille balivernes.

ÉPAMINONDAS.

Aussi vous lui en voulez toujours, parce qu'il m'a mené une fois au manége avec lui.

M. DE CLERVILLE.

Au manége!... au manége!... et qu'alliez-vous faire au manége, monsieur? Est-ce au manége que vous prendrez vos grades?

ÉPAMINONDAS.

Quel mal y a-t-il à ce que je monte à cheval?

M. DE CLERVILLE.

Monter à cheval! est-ce qu'un magistrat monte à cheval? est-ce que j'ai monté à cheval de ma vie?... Montrez-vous donc tout de suite à l'école de droit en cravache et en éperons! A cheval!... et c'est ainsi que vous pensez vous distinguer dans la carriere que vous voulez embrasser... n'est-ce pas?

ÉPAMINONDAS.

Tiens... Vous savez bien que ce n'est pas moi qui l'ai embrassée cette carrière!

M. DE CLERVILLE.

Comment ce n'est pas vous? vous le regrettez peut-être maintenant?

ÉPAMINONDAS.

Je ne dis pas cela... mais enfin j'aurais tout autant aimé entrer dans la diplomatie comme de Verneuil ou être artiste comme Simonneau.

M. DE CLERVILLE.

Diplomate!... artiste!... ah ça! mais vous êtes fou! est-ce que vous avez le nom et la fortune de M. de Verneuil pour être diplomate? Est-ce que vous avez la moindre disposition pour être artiste?... un bel exemple que vous me citez là, votre Simonneau, un mange-tout! un vaurien!

ÉPAMINONDAS.

Vous attaquez toujours Simonneau parce qu'il n'est pas là pour se défendre.

M. DE CLERVILLE.

Taisez-vous, monsieur, et ne faites pas l'impertinent... Songez plutôt à mériter votre pardon... Ingrat que vous êtes...

ÉPAMINONDAS.

Ingrat... ingrat...

M. DE CLERVILLE.

Certainement oui, ingrat! ingratissime!... n'avez-vous pas, grâce à moi, à mes travaux, à mes amis, un avenir magnifique? qui ferait l'envie de tout le monde? Ne pouvez-vous pas arriver un jour à être juge, puis conseiller à une cour souveraine, avec 10 ou 15,000 fr. d'appointemens inamovibles...

traitement supérieur à celui d'un lieutenant-général, sur lequel vous avez même le pas dans les cérémonies, sans compter l'avantage de juger les autres, ce qui vous donne toujours une grande considération, un grand relief, et vous met à même de cultiver les belles connaissances qui viennent vous solliciter et que vous pouvez obliger? Mais non, rien ne vous plaît; vous n'avez pas le moindre amour-propre, pas la moindre vanité: vraiment c'est à se désespérer pour votre avenir!

ÉPAMINONDAS.

Ah oui! de l'amour-propre!... Ayez donc de l'amour-propre avec un bonnet carré, une bête de robe noire comme un professeur, et un rabat comme un prêtre.

M. DE CLERVILLE, ne pouvant croire ce qu'il entend.

Une bête de robe noire! un rabat comme un prêtre!... voilà autre chose maintenant, il est habillé comme un prêtre!

ÉPAMINONDAS.

Ne pouvoir pas seulement porter des habits de couleurs claires.

M. DE CLERVILLE.

Allons... des couleurs claires à présent!

ÉPAMINONDAS.

C'est vrai aussi, être toujours vêtu de noir comme un croquemort! et puis vous ne voulez pas seulement me permettre de porter des bottes!

M. DE CLERVILLE.

Des bottes! non, monsieur!... la botte a un air cavalier et impertinent qui ne sied pas à un magistrat! et tant que je vivrai du moins... vous n'en porterez pas. (Avec une dignité triste.) Après ma mort, monsieur... après ma mort vous serez libre.

ÉPAMINONDAS, peu touché de cette funèbre réflexion.

Ah mon Dieu... mon Dieu! Je vous demande un peu ce que ça fait qu'on porte des bottes ou non... mais c'était bon autrefois ces préjugés-là!

M. DE CLERVILLE.

C'était bon autrefois... c'est-à-dire qu'autrefois on n'avait pas le sens commun, n'est-ce pas, monsieur! Taisez-vous... vous êtes un novateur... un révolutionnaire, car je soupçonne fort ce M. Simonneau d'être un fieffé jacobin.

ÉPAMINONDAS.

Vous me grondez toujours, aussi.

M. DE CLERVILLE.

Je vous gronde, parce que vous le méritez, ingrat que vous êtes!

ÉPAMINONDAS.

Eh non! je ne le mérite pas, car c'est ennuyeux à la fin. Qu'est-ce que ça me fait à moi, après tout, d'être magistrat... ça m'est bien égal de juger

les autres!... Avec ça que c'est bien régalant, toujours entendre parler de voleurs et d'assassins, et ne pouvoir pas seulement se déguiser au carnaval!

M. DE CLERVILLE avec épouvante.

Se déguiser au carnaval... Encore une idée de ce monsieur Simonneau... j'en suis sûr! Ah! le malheureux!

ÉPAMINONDAS outré.

Eh bien oui! Simonneau est mon ami. Je le regarde comme mon frère, je ne puis pas en entendre dire du mal, et si on me tourmente, je m'engage! voilà ce qu'on y gagnera.

M. DE CLERVILLE.

Ah! vous parlez de vous engager! eh bien! c'est moi... mauvais sujet, qui vous engagerai! qui vous ferai manger de la vache enragée! et si vous ne marchez pas droit, je vous ferai mousse, entendez-vous! mousse sur un vaisseau.

ÉPAMINONDAS.

Eh bien! j'aime autant être mousse sur un vaisseau, que de passer toute ma jeunesse, toute ma vie dans un état aussi assommant que celui de juge.

M. DE CLERVILLE stupéfait.

Un état aussi ass... (il n'ose prononcer le mot)... Vous êtes un mauvais fils... sortez de ma présence.

ÉPAMINONDAS.

Eh bien! je sors, mais je vous déclare que je déteste la carrière que vous voulez que j'embrasse... Oui, je la déteste, je l'abhorre! et je ne souffrirai jamais qu'on dise du mal de Simonneau, parce que c'est entre nous deux à la vie et à la mort.

Épaminondas sort furieux, et M. de Clerville reste absorbé dans ses douloureuses pensées.

LE CHŒUR.

O justice sainte et sacrée, magnifique reflet de la Divinité! quel est celui qui ne tremblera pas d'effroi en abordant ton sanctuaire? quel est celui qui comprendra dans toute son immensité la terrible mission qu'il accepte en osant t'interpréter, quel est celui qui sans terreur viendra dire aux hommes assemblés : *Ecoutez-moi, ceci est la vérité.*

ACTE II.

LE CHOEUR.

UNE VOIX.

Mon fils, votre front est sombre et soucieux? vous êtes pourtant arrivé au terme de vos vœux. Il y a cinq ans vous me disiez : « Je me croirais béni « du ciel, si un jour je pouvais comme vous, ô mon père, être digne de la « sainte et souveraine mission de proclamer l'innocence et de punir le crime.» Cette mission, vous la remplissez, ô mon fils! qu'avez-vous, qu'avez-vous? épanchez vos chagrins dans mon sein.

UNE AUTRE VOIX.

O mon père! mon ame est triste et désolée, que n'ai-je suivi vos conseils? chaque jour je vois de plus en plus combien est formidable notre mission, et combien peu, hélas! j'en suis digne? En vain j'ai renoncé aux joies du monde; en vain ma vie privée est pure de toute souillure; en vain je passe comme vous de longues nuits à méditer sur les terribles questions dont je dois souverainement décider. Hélas! l'immense pouvoir, dont je suis revêtu, m'effraie malgré moi, je suis toujours épouvanté quand je songe que je puis confondre le mensonge et la vérité, et je dis comme vous : *Seigneur, Seigneur, au milieu de ces ténèbres, éclairez-moi d'un de vos rayons.*

LE CHŒUR.

O justice, ô justice sainte et sacrée! si celui qui doit absoudre ou condamner ses semblables ne les dominait pas de toutes les fortes et sereines vertus d'une vie exemplaire, les innocens ne lui diraient-ils pas : De quel droit nous absous-tu? et les coupables, de quel droit nous condamnes-tu? Si tu as commis la faute, quelle est ton autorité pour flétrir la faute? — Ne frémis-tu donc pas, ô juge indigne! lorsque tu t'écries : honte et châtiment au prévaricateur, alors que toi-même tu es prévaricateur! — honte et châtiment à l'adultère, alors que toi-même tu es adultère! — honte et châtiment aux passions mauvaises, alors que toi-même tu es sous le joug des passions mauvaises!... N'entends-tu pas les coupables te dire : — Allons, allons, notre complice, quitte ton trône magistral et viens t'asseoir sur la sellette de l'infamie avec nous autres criminels!

O justice sainte et sacrée! quel est celui qui ne tremblera pas d'effroi en abordant ton sanctuaire? etc.

SCÈNE PREMIÈRE.

La scène se passe chez Épaminondas de Clerville.—Il a trente-deux ans.—Il est procureur du roi. — A l'étourderie de la première jeunesse succède l'air fat et rengorgé. — Puis la gravité raide et la morgue magistrale qu'il est obligé de vêtir lui donne un air faux et guindé. — Sa chambre à coucher est meublée d'acajou. — Pendules et vases d'albâtre remplis de fleurs artificielles. — Dans des cadres on voit une *Léda* et une *Danaé*.—Sur une console une Vénus callipige en plâtre et plusieurs charges de Dantan. — Il est dix heures du matin. — Épaminondas, vêtu d'une robe de chambre à ramages, est gracieusement assis par terre sur un coussin aux pieds d'une assez jolie fille de vingt ans, — mademoiselle Fanny Leloup, figurante d'un petit théâtre. — Elle est brune, vive et rieuse.

FANNY, après un moment de silence, et promenant une main un peu grosse et un peu rouge dans les cheveux blonds ardens d'Épaminondas.

Mon dieu! mon dieu! que je ris donc quelquefois toute seule, quand je pense que tu es comme qui dirait un juge!

ÉPAMINONDAS.

Comment?...

FANNY.

Oui, enfin, que tu es là en robe noire et en bonnet carré, pour faire d'une grosse voix de la morale aux autres?

ÉPAMINONDAS.

D'abord, ma charmante, je ne prends pas une grosse voix pour cela; mais qu'est-ce qu'il y a d'extraordinaire à ce que je parle au nom de la morale?

FANNY.

Rien si tu veux; mais moi je trouve ça drôle?

ÉPAMINONDAS, avec une nuance d'impatience.

Moi... je ne trouve pas...

FANNY.

Si enfin, c'est toujours drôle, que toi un vrai farceur quand nous sommes ensemble, un chéri qui, quand il veut, singe Arnal à crever de rire, tu ailles tous les matins à onze heures prendre un air grognon pour faire de la morale aux autres, et leur reprocher, par exemple, des farces comme celles que tu as faites cent fois avec ce grand scélérat de Simonneau quand tu étais étudiant en droit!

ÉPAMINONDAS, se contenant encore.

D'abord, ma charmante, si j'ai fait ce que vous appelez assez vulgairement *des farces*, ç'a été tout au plus et absolument dans la vie intime; et quant à mes fonctions publiques, une fois pour toutes, rappelez-vous que je ne fais pas de morale en mon nom; mais, ce qui est pardieu bien différent! au nom

de la société; c'est comme son organe que j'appelle la vindicte des lois sur ceux qui troublent l'ordre et le repos public.

FANNY.

C'est possible... c'est peut-être dans la nature que ça soit comme ça; mais tu ne peux pas empêcher que je trouve ça drôle, n'est-ce pas?

ÉPAMINONDAS, se levant avec dépit.

Enfin cela est ainsi; on est homme après tout, et on ne peut pas non plus se faire trappiste parce qu'on est dans la magistrature.

FANNY.

Trappiste!... moi, je voudrais te voir trappiste!... Ah! par exemple, ce pauvre chéri! trappiste... le plus souvent... les trappistes, ce sont des curés qui ne mangent que des carottes par punition de leurs fredaines, n'est-ce pas? et qui disent toujours: *Bière, il faut nourrir*, comme emblème que les hommes finissent toujours par aller dans la bière, n'est-ce pas? Ah! mon Dieu! mon Dieu! C'est ça qui doit être triste à la longue!

ÉPAMINONDAS, avec mépris.

Ce que vous dites là est absurde et bête à faire pitié.

FANNY.

Écoute donc, moi je ne suis pas une savante; je repète ce qu'on m'a dit, c'est peut-être quelqu'un qui déteste les carottes qui aura inventé ça, n'est-ce pas, da-das?

ÉPAMINONDAS, levant les épaules.

Je n'en sais rien; mais voilà dix heures, il faut que j'aille au palais. Prenez votre manteau, baissez bien votre voile, et passez vite devant la loge du portier.

FANNY.

Tu me renvoies déjà? Mais au fait, tu as raison, c'est ton heure. (L'embrassant malgré lui.) *Allons, allons, allez faire jugette*, mon chéri; allez mettre votre robe noire et votre bonnet carré. Ah! mon dieu, que nous avons donc ri avec ce grand scélérat de Simonneau, quand pour la première fois nous t'avons vu déguisé comme çà, et ce monstre de Simonneau qui, au fond de la salle, te faisait des grimaces pour te faire rire! Mais toi! ah bien oui! fier comme Artaban, tu regardais en l'air... sans cela, je suis sûre que tu n'aurais pas pu y tenir. Ah! mon dieu! que tu étais donc drôle!

ÉPAMINONDAS, en colère.

J'étais drôle... j'étais drôle! vous n'avez que ce mot-là à la bouche... Eh bien! après?

FANNY.

Allons, allons, ne vas-tu pas te fâcher maintenant, et me brutaliser?

ÉPAMINONDAS.

Non, je ne me fâche pas, mais c'est qu'aussi vous êtes toujours à me parler de cela, à me dire que je suis juge, que j'ai une robe noire; je le sais bien,

ce n'est pas la peine de me le répéter sans cesse, car à la fin c'est insupportable, et il est des convenances qu'on doit respecter!

FANNY.

Ah! mon Dieu! voyez-vous ça, des convenances! ne vas-tu me faire aussi de la morale à moi?

ÉPAMINONDAS.

Je ne vous ferai pas de morale, mais je vous dirai une bonne fois pour toutes, que, puisque j'ai pu m'oublier assez pour faire connaissance avec vous, et continuer cette liaison par des relations coupables, il est de votre intérêt de ne pas me devenir insupportable, parce que...

FANNY.

Parce que?

ÉPAMINONDAS.

Parce que je vous prierai de ne jamais remettre les pieds chez moi.

FANNY.

Ah! c'est une scène!... Bon; nous allons joliment rire... car tu vas être à croquer, tu vas ressembler comme deux gouttes d'eau à Arnal dans *l'Humoriste*. Va... va... je t'écoute... (Elle s'asseoit.) Me voilà aux premières.

ÉPAMINONDAS.

Nous n'allons pas rire du tout, et je vous prierai de choisir ailleurs vos comparaisons; mais, puisque vous m'écoutez, apprenez que si un jeune homme a des faiblesses, il faut au moins qu'il ait le tact d'en choisir les objets dans une classe dont il ne puisse pas rougir!

FANNY.

Dans la classe des femmes mariées, n'est-ce pas? c'est plus moral...

ÉPAMINONDAS.

Vous êtes une sotte.

FANNY.

Et vous un sot! Tiens, voyez donc, après tout; qu'avez-vous à me reprocher? Je figure aux Variétés, c'est vrai; mais le peu que j'y gagne me suffit, car un serin n'aurait pas de quoi se soutenir avec ce que vous me donnez, vu que vous ne me donnez rien du tout; quant à ça, ce n'est pas un reproche, car vous êtes mon amant de cœur, mais ce n'est pas une raison pour me traiter... comme vous me traitez... et puis vous ne voulez jamais sortir avec moi! Depuis que nous sommes ensemble, vous ne m'avez pas menée une seule fois au spectacle... pour toute partie fine, vous me dites d'aller vous écouter à l'audience : comme c'est régalant. La première fois j'ai ri, parce que ça me paraissait farce; mais après, ça devient joliment embêtant, ma parole d'honneur.

ÉPAMINONDAS, fronçant les sourcils.

En vérité! il sied bien à une créature de votre espèce de...

FANNY, l'interrompant par un soufflet.

Une créature! Voilà ce que vous méritez, manant que vous êtes!

ÉPAMINONDAS furieux.

Si je m'en croyais!...

FANNY.

Allons, bien... il ne vous manque plus que cela. Battez les femmes à cette heure! Monstre! vous ne me reverrez de votre vie!

ÉPAMINONDAS.

Allez aux cinq cent mille diables, et ne revenez plus!

FANNY, avec gravité.

Vous ne me reverrez plus non plus! Mais je me vengerai! car vous êtes un scélérat et je ne sais pas où vous finirez! Elle sort.

ÉPAMINONDAS seul.

Elle m'a donné un soufflet; mais c'est égal, personne ne l'a vu et m'en voilà débarrassé, c'est bien heureux! Mon Dieu, depuis deux mois quel supplice! Et dire que j'étais assez faible pour la supporter!

Entre Simonneau. — Vingt-cinq ans, — moustaches et barbe épaisse; — il a un cigarre à la bouche, son chapeau posé de côté, et ses mains dans les poches de son large pantalon. — La porte est restée ouverte. — Épaminondas est absorbé, Simonneau entre sur la pointe des pieds, s'approche de l'oreille de son ami, et, sans être aperçu, pousse un cri effroyable; Épaminondas fait un bond de frayeur et se retourne.

SIMONNEAU, d'une voix de basse-taille.

Bonjour, magistrat!

ÉPAMINONDAS, se remettant de son effroi.

Tu peux te vanter de m'avoir fait joliment peur!

SIMONNEAU.

Nous rêvons à nos *amourrrrrs*, à ce qu'il paraît, car je viens de voir Fanny qui sortait de chez toi, comme si le diable l'emportait; je n'ai pas pu lui dire un mot; qu'est-ce qu'il y a donc? de la brouille dans le ménage?

ÉPAMINONDAS.

Il y a, mon cher, que je viens de lui faire une scène, de la mettre à la porte, et que je suis ravi d'en être débarrassé. Voilà ce qu'il y a.

SIMONNEAU.

Eh bien! tu as tort; vois-tu, c'était une bonne fille, rieuse, pas gênante, qui ne te coûtait pas un liard, et avant que d'en retrouver une pareille...

ÉPAMINONDAS, d'un air fat.

On peut pourtant, mon cher, trouver mieux... bien mieux... beaucoup mieux... mais beaucoup, beaucoup mieux!

SIMONNEAU.

Est-ce que vraiment tu te lancerais dans les femmes du monde? Prends garde, magistrat! prends garde, la femme du monde est dure à cuire!... comme dit Fénelon.

ÉPAMINONDAS.

Écoute... entre nous une créature comme Fanny ne pouvait plus me convenir, pour toutes sortes de raisons; mais la meilleure de ces raisons est que je suis amoureux fou, mon cher, je délire... en un mot. On peut te confier cela à toi... mon ami d'enfance, j'en tiens pour madame Grasset.

SIMONNEAU.

Madame Grasset! la femme de l'ancien avoué, une grosse blondasse qui a des yeux de poisson!

ÉPAMINONDAS, piqué.

Une grosse blondasse, une grosse blondasse... on t'en donnera des grosses blondasses comme ça!... Quelle femme! quel bon genre! et surtout tante de mon ministre, mon cher... tante de mon ministre, ce qui est un peu flatteur pour l'amour-propre, j'espère...

SIMONNEAU.

Et pour ton courage donc : magistrat, voilà un courage! qu'est-ce que le courage civil .. le courage militaire... auprès de celui-là... qu'on pourrait appeler... le courage Grasset...

ÉPAMINONDAS, haussant les épaules.

Il est impossible de causer sérieusement avec toi.

SIMONNEAU.

Eh bien! sérieusement cette femme-là sera pour toi à la fois une mère et une maîtresse, c'est bon... mais c'est rare.

ÉPAMINONDAS.

Parbleu! je sais bien qu'elle n'a pas quinze ans.

SIMONNEAU.

Comment elle n'a pas quinze ans! mais elle les a plutôt trois fois qu'une... au contraire.

ÉPAMINONDAS.

C'est justement parce que c'est une femme d'un âge mur, qu'on la dit très influente sur son neveu, et pour parvenir, vois-tu, mon cher, il n'y a que les femmes... et une femme qui peut vous protéger... n'a pas d'âge.

SIMONNEAU.

Tiens... tiens... tiens... je comprends... Voyez-vous le finot... Avec ton petit air bonnasse... tu ne t'endor,s pas toi!

ÉPAMINONDAS, secouant la tête avec fatuité.

Mais non... mais non...

SIMONNEAU.

C'est que c'est très bien calculé... la tante d'un ministre. Ton chemin est sûr... et où en es-tu?

ÉPAMINONDAS.

Au mieux... mon cher... Quand je suis là, elle est toujours à dire à son mari, mon Dieu, mon Dieu. Comme... (Entre le portier.)

LE PORTIER.

Monsieur, voilà un monsieur en cabriolet bourgeois, il a l'air très brusque, et demande s'il peut vous voir... Voilà sa carte.

SIMONNEAU, prenant la carte.

M. le comte de Blenac, et au crayon... *pour l'affaire Saint-Pierre*. Qu'est-ce que l'affaire Saint-Pierre?

ÉPAMINONDAS, avec impatience.

Allons! encore cette affaire... on ne peut pas être un moment en repos... C'est insupportable. (Au portier.) Est-ce que vous avez dit que j'y étais?

LE PORTIER.

Oui, monsieur.

ÉPAMINONDAS.

Vous n'en faites jamais d'autres. Ah! quel ennui! Allons, voyons, puisque vous avez dit que j'y étais, il faut bien que je le reçoive: faites monter ce monsieur dans mon cabinet. (Le portier sort.)

SIMONNEAU.

Veux-tu que je le reçoive à ta place? c'est ça qui serait farce.

ÉPAMINONDAS.

Ah! quel ennui! moi qui avais mille choses à te dire! Je voulais te demander d'emmener M. Grasset à Montmorency dimanche, de monter une partie de garçons, et pour qu'il n'y ait pas de soupçons, j'aurais dit que j'y serais allé avec vous, tandis qu'au contraire, tu comprends, mon cher, au contraire...

SIMONNEAU.

Voyez-vous le Don Juan!

ÉPAMINONDAS.

Pas mal trouvé, n'est-ce pas? Ah! si ce n'était cette maudite robe! mais après tout il faut être juste aussi... J'ai un bel avenir!

SIMONNEAU.

C'est-à-dire que tu as un avenir superbe, avec la protection de ton père, qui maintenant est aux anges de te voir en pleine carrière, toi qui avais l'air de n'y pas mordre. Aussi maintenant, avec l'appui de madame Grasset, tu peux devenir conseiller à une cour, et c'est inamovible ça, c'est du solide.. c'est aussi sûr qu'une rente sur l'état. Ainsi, pas de bêtises, reste-moi là-dedans; mais pour revenir à tes amours, c'est dit, j'emmène l'ancien avoué à Montmorency, il est bon vivant et aime à rire avec les dames; je lui monte donc une partie de garçons, et je commence par lui décocher la grande Justine, une ancienne danaïde de la Porte-Saint-Martin: ce n'est pas tout-à-fait une dame, si tu veux, et ça date de loin, mais c'est juste ce qu'il faut pour Grasset; je les mets sur deux ânes, je vous les lance au galop, je vous les perds, et ils ne reviennent à Paris qu'à minuit. Compte sur moi. Mais, dis donc, et ton monsieur de l'affaire Saint-Pierre, qui t'attend?

ÉPAMINONDAS.

J'ai bien le temps.

SIMONNEAU.

Le fait est que si tu as le temps, il doit l'avoir aussi et n'a rien à dire. Mais où en es-tu avec ta belle?

ÉPAMINONDAS.

Je te disais donc que devant son mari... (Le portier entre.)

ÉPAMINONDAS.

Allons, qu'est-ce encore? On ne peut pas, ma parole d'honneur, rester un moment tranquille! Que voulez-vous?

LE PORTIER remettant une carte.

C'est ce monsieur: il vient de redescendre à la loge me demander si j'étais bien sûr que vous y étiez, et m'a donné encore sa carte pour vous l'apporter.

ÉPAMINONDAS.

Est-ce qu'il croit que je suis à ses ordres, par exemple? (Au portier.) Aussi c'est votre faute, vous ne pouvez pas dire que je n'y suis pas! Allons, allez lui dire que je viens. Ah! quel ennui! Enfin, Simonneau, trouve-toi ce soir au Palais-Royal, à la Rotonde, nous causerons de tout cela, et que le diable emporte l'affaire Saint-Pierre.

SIMONNEAU.

Allons, calmez-vous, calmez-vous, scélérat d'organe de Thémis que vous êtes! A ce soir, à la Rotonde. (Il sort.)

ÉPAMINONDAS.

A l'autre maintenant, mais qu'il ne croie pas m'influencer. D'abord je trouve ses deux cartes coup sur coup fort impertinentes, et puis je suis d'une humeur!... j'avais tant de choses à dire à Simonneau! Il faut aussi, ma parole d'honneur, que les gens aient bien la rage des visites et des sollicitations pour venir vous relancer ainsi. Voyons, habillons-nous, car je ne veux pas recevoir ce monsieur en robe de chambre: voilà encore un ennui du métier, toujours en tenue. Voyons, l'habit noir et la figure idem. (Il s'habille.)

SCÈNE II.

La scène représente le cabinet de travail d'Épaminondas. — Sur le bureau trois bustes en plâtre bronzé. — Au milieu celui du roi; de chaque côté ceux de Mathieu Molé et de l'Hospital. — Gravures encadrées, représentant Socrate refusant les présens d'Artaxerce, etc., etc. — M. de Blenac se promène avec impatience. — M. de Blenac a cinquante ans; colonel de cavalerie en retraite; l'air violent, rude et mâle, véritable vieux soldat de l'empire

M. DE BLENAC.

Ah ça! est ce que ce monsieur-là me prend pour un conscrit? voilà la seconde fois que je lui envoie ma carte, ça commence à m'échauffer diablement

les oreilles; est-ce qu'un grognard de mon âge est taillé pour faire antichambre? Ah! si ce n'était mon pauvre Édouard!... mais après tout, j'ai tort, je ne suis pas le seul, ce monsieur a peut-être d'autres solliciteurs...

(Épaminondas entre, vêtu de noir, l'air grave et empesé. Il fait signe à M. de Blenac de s'asseoir.)

M. DE BLENAC.

C'est à monsieur de Clerville, procureur du roi, que j'ai l'honneur de parler?

ÉPAMINONDAS.

Oui, monsieur.

M. DE BLENAC, lui remettant une lettre.

Voici, monsieur, une lettre de mon ami M. de Vertpuis, qui a bien voulu me recommander à vous, et s'intéresse particulièrement au jeune et infortuné Édouard de Saint-Pierre, mon pupille, monsieur.

(Épaminondas salue, prend la lettre, et, tout en la lisant, jette un coup d'œil en dessous sur M. de Blenac, qui l'examine aussi avec attention.)

ÉPAMINONDAS, à part.

Cette figure brutale-là ne me revient pas du tout.

M. DE BLENAC, à part.

Il a l'air faux comme un jeton.

ÉPAMINONDAS, ayant lu.

Dans toute autre occasion, je serai toujours heureux de pouvoir être agréable à M. de Vertpuis; mais vous le savez, monsieur, la justice doit avoir son cours; l'affaire du prévenu Saint-Pierre est grave, fort grave; il s'agit de coups et de blessures ayant occasionné une incapacité de travail de plus de vingt jours, et la malheureuse femme qui a été ainsi maltraitée par le prévenu Saint-Pierre, a failli mourir.

M. DE BLENAC, à part.

Le prévenu Saint-Pierre... entendre dire cela de mon pauvre Édouard, sans pouvoir répondre!

ÉPAMINONDAS.

En un mot, l'infortunée est à peine rétablie, monsieur.

M. DE BLENAC.

Ah! morbleu! c'est bien dommage, une pareille drôlesse!

ÉPAMINONDAS, avec dignité.

Monsieur...

M. DE BLENAC.

Tenez, excusez la brusquerie de mon langage, monsieur, je suis un vieux soldat, et le souvenir de cette misérable m'exaspère. Le pauvre Édouard de Saint-Pierre est le fils d'un de mes anciens camarades, qui est mort dans mes bras; je suis son tuteur, monsieur, et quoiqu'il soit emprisonné comme

un criminel, je le maintiens, moi, envers et contre tous, pour le plus noble, le plus brave, le plus loyal garçon !

ÉPAMINONDAS.

La justice décidéra, monsieur. (A part.) Décidément je n'aime pas du tout cet homme-là. Il devrait pourtant bien savoir à son âge que les grognards sont passés de mode.

M. DE BLENAC.

Mais c'est tout décidé pour les gens d'honneur, monsieur, jugez-en : A dix-huit ans Édouard sort de l'école militaire, possédant quarante bonnes mille livres de rente ; le service lui paraît trop rude, et après avoir été deux ans dans un régiment de cavalerie, il donne sa démission, et vit en bourgeois ; comme tout joli garçon de son âge, il commence par s'amuser de côté et d'autre, et finit par s'amouracher d'une donzelle, fort jolie d'ailleurs, et détestable atrice, dans je ne sais quel taudis de petit théâtre. Saint-Pierre est aussi bon que généreux ; il met cette fille sur un excellent pied, mange à peu près deux ou trois mille louis avec elle ; mais au bout d'un an, voyant que tout cela n'allait ni à son cœur ni à son esprit, qui sont des meilleurs, il se conduit en gentilhomme, donne six mois de gages à cette créature, et lui enjoint de ne jamais remettre les pieds chez lui.

ÉPAMINONDAS.

C'est ce qu'il aurait dû faire plus tôt, monsieur ; de semblables liens, aussi honteux que criminels, sont sévèrement réprouvés par la morale publique.

M. DE BLENAC, regardant Épaminondas.

Ah bath ! allons donc !

ÉPAMINONDAS, avec dignité.

Comment ah bath ?

M. DE BLENAC.

Ah ça ! voyons, entre nous : vous me direz qu'un jeune et joli garçon qui a de l'argent à dépenser, ne peut pas entretenir une fille tant que ça lui convient, et quand ça ne lui convient plus la fourrer à la porte !

ÉPAMINONDAS.

Je vous répète, monsieur, que la morale publique est blessée de pareilles liaisons.

M. DE BLENAC.

Ah ça ! que diable voulez-vous qu'il fasse alors ? qu'il courtise les femmes des autres ; et ne vaut-il pas mieux payer ces créatures que de s'avilir au point d'être leur amant ?

ÉPAMINONDAS, blessé.

Monsieur, ces appréciations me semblent étrangères à la cause ; je vous répète que la morale publique réprouve de pareilles liaisons ; si la société est malheureusement obligée de les tolérer, elle ne doit du moins jamais les accepter comme convenables ni même excusables.

M. DE BLENAC.

Ah ça! voyons, monsieur, parlons franchement : je conçois, par exemple, qu'un prêtre, qu'un magistrat, qu'un homme grave enfin, revêtu comme vous, je suppose, d'un caractère public, ait de ces scrupules-là, rien de plus juste; c'est le point d'honneur de votre condition, comme de jouer sa vie à pile ou face est le point d'honneur de la nôtre; mais quand on est jeune, riche et indépendant, je vous le demande un peu, que diable cela fait-il? qui a jamais dit que...

ÉPAMINONDAS, l'interrompant.

Ma conviction est formée à ce sujet, monsieur, vous ne pourriez la changer.

M. DE BLENAC.

A la bonne heure, monsieur; mais pour en revenir à mon malheureux pupille, aussitôt que M. de Saint-Pierre eut mis cette fille à la porte, soit cupidité, soit amour, soit ces deux sentimens, car mon pauvre Édouard est assez joli garçon et assez généreux pour les inspirer tous deux, la damnée créature se mit à ses trousses et lui fit des scènes si violentes, enfin, dans les rues et dans les endroits publics, qu'il fut obligé de s'adresser à la police pour le délivrer des poursuites de cette drôlesse; enfin, pour y couper court plus sûrement, Saint-Pierre partit pour l'Italie, et y resta deux ans; à son retour il n'entend plus parler de la donzelle, et désirant fixer son avenir, il demande en mariage une de ses cousines germaines, mademoiselle de Verneuil, un ange de candeur et de bonté, qui, à cette heure, est dans un état à fendre l'ame; enfin tout s'accorde, tout s'arrange, lorsqu'un mois avant son mariage, comme Saint-Pierre, sa fiancée et sa mère se promenaient sur les boulevarts, cette infame créature, qu'il croyait aux cinq cent mille diables, s'approche de Saint-Pierre, l'injurie, et prenant sans doute la pauvre mademoiselle de Verneuil pour une rivale, ose l'insulter de la façon la plus ignoble et porter la main sur elle... Mille tonnerres! monsieur, Édouard est, ainsi que moi, violent comme du salpètre; il lève sa canne...

ÉPAMINONDAS.

Et cette malheureuse tombant baignée dans son sang, reste deux mois entiers malade de cette blessure qui a failli l'emporter.

M. DE BLENAC.

Ah! corbleu! ça aurait été là un beau malheur! avouez-le!...

ÉPAMINONDAS.

C'est du moins un grand bonheur pour M. de Saint-Pierre, monsieur, car il est déjà bien criminel... mais...

M. DE BLENAC, l'interrompant brusquement.

Comment criminel? comment, une catin aura l'audace de venir insulter en plein boulevart une jeune fille, un ange de vertu, que j'ai à mon bras, osera lever la main sur elle, et je ne pourrai pas, et je ne devrai pas casser

les reins à l'infame, qui viendra outrager une femme que je dois épouser! Ah! c'est un peu trop fort!

ÉPAMINONDAS.

Monsieur, la loi... la justice eût vengé le prévenu Saint-Pierre; il devait y avoir recours, et en attendre l'effet, au lieu de se venger aussi brutalement lui-même.

M. DE BLENAC.

Comment, morbleu, attendre! Est-ce qu'aussitôt l'injure reçue, on peut dire au sang qui vous bout dans les veines d'attendre? Je vous trouve encore bon là, attendre! je voudrais bien vous y voir...

ÉPAMINONDAS.

Monsieur, votre amitié pour le prévenu Saint-Pierre vous emporte et vous excuse. Songez à qui vous parlez.

M. DE BLENAC.

Vous avez raison, monsieur, pardon; mais je plaide pour ainsi dire la cause de mon enfant, et je sais d'ailleurs que je parle à un galant homme, à un jeune homme comme mon pauvre Édouard. Mais, monsieur, si la gravité de votre état vous met au-dessus de pareilles faiblesses, vous pouvez du moins y compâtir, et comprendre l'exaltation, la violence d'un sentiment aussi respectable; c'est à votre cœur que je m'adresse, monsieur; voyons, entre nous, qu'eussiez-vous fait, à la place de mon pauvre Édouard, si vous aviez eu à votre bras celle qui allait être bientôt votre femme, une parente avec laquelle vous avez été élevé, la fille de la sœur de votre mère? tous les liens réunis en elle, enfin?... et puis que vous ayez vu une ignoble créature venir injurier cet ange.. là, devant vous!... Mortdieu! vous me direz que vous auriez pu attendre, au lieu de la châtier sur l'heure, de fouler aux pieds une telle infame!

ÉPAMINONDAS.

Monsieur, je suis l'organe de la morale publique, je ne dois compte à personne de mes sentimens personnels; quant à mon caractère public, il m'impose le devoir de poursuivre le crime là où je le trouve évident.

M. DE BLENAC.

Mais enfin, qu'auriez-vous fait à la place de Saint-Pierre?

ÉPAMINONDAS, avec impatience.

Encore une fois, monsieur, il ne s'agit pas de moi; il y a dans le magistrat l'homme privé et l'homme public : l'homme privé peut comprendre, excuser même un emportement, que l'homme public doit punir et poursuivre.

M. DE BLENAC.

Alors on a donc une conscience privée et une conscience publique, monsieur? Morbleu! je suis trop brute pour comprendre ces différences; c'est, à mon avis, comme si vous me disiez qu'un soldat ne doit être brave qu'en uniforme, et qu'il peut être lâche en bourgeois.

ÉPAMINONDAS, piqué.

Je ne discuterai pas cette question, monsieur; tout ce que je puis vous dire, c'est qu'il faut que la justice ait son cours, et d'ailleurs la première faute, dans cette affaire, ne doit-elle pas être reprochée au prévenu, qui, au lieu de chercher d'abord, dans une union respectable et approuvée par les lois, un bonheur solide et durable, va non seulement prodiguer l'or à ces créatures effrontées qui vivent d'un lucre d'infamie, mais encore encourager leurs pareilles par l'appât du luxe honteux qu'elles voient déployer à leurs complices.

M. DE BLENAC.

Ah ça! encore une fois, monsieur, pensez-vous que M. de Saint-Pierre soit assez misérable pour jouer l'ignoble rôle de...

ÉPAMINONDAS, se levant.

Je vous demande pardon, mais voici l'heure de l'audience... Pour me résumer, quant à l'affaire du prévenu Saint-Pierre, je vous dirai, monsieur, que ma conviction est formée à ce sujet, puisque dans cette cause je remplis les fonctions du ministère public, et que je poursuis l'accusation... Oui, monsieur, tout en déplorant le sort de votre pupille, je ne puis m'empêcher de vous dire que, s'il n'avait pas d'abord encouragé le vice en rémunérant la corruption avec une aussi coupable générosité, ce qui lui arrive ne lui serait pas arrivé; au lieu de dissiper aussi honteusement son or, que n'allait-il, monsieur, chercher à secourir de pauvres mères de famille aux prises avec le besoin... alors les bénédictions des malheureux l'eussent récompensé... Mais au lieu de cela, il a d'abord flétri, puis endurci son jeune cœur jusqu'à la férocité, dans un précoce et honteux commerce avec ces immondes créatures qui, presque fières de leur turpitude, parce que de jeunes dissipateurs les couvrent d'or, ont secoué toute honte, ne rougissent plus de rien... et le front sans pudeur... viennent..

(On entend en dehors du cabinet un bruit de voix. Le portier crie : Monsieur n'y est pas. — Une voix de femme répond : Je sais bien qu'il y est.)

ÉPAMINONDAS, interrompant sa période.

Qu'est-ce que cela?

M. DE BLENAC.

On se dispute, je crois?

SCÈNE III.

LES PRÉCÉDENS. — FANNY LELOUP, suivie du portier. — ÉPAMINONDAS rougit d'indignation à la vue de la jeune fille.

FANNY, au portier, en lui montrant Épaminondas.

Vous voyez bien qu'il y est, ce pauvre chéri, vieille bête que vous êtes!

M. DE BLENAC, à part.

Ah! parbleu! voici du nouveau.

ÉPAMINONDAS, avec dignité et cachant mal son embarras, fait des signes à Fanny.

Que voulez-vous ici, madame? vous vous méprenez, sans doute?

LE PORTIER.

Là... j'en étais bien sûr; j'avais beau dire à mamzelle que monsieur n'y était pas, elle m'a répondu que puisqu'elle venait de chez monsieur, elle savait bien qu'il y était.

ÉPAMINONDAS, furieux.

Sortez! (Le portier sort.)

FANNY.

Tiens, mon da-das chéri, j'ai eu tort, j'ai été une petite folle, je t'ai donné un soufflet, je viens t'en demander pardon... ne refuse pas ta Nini... embrassons-nous, et n'y pensons plus...

ÉPAMINONDAS, la repoussant et s'adressant à M de Blenac.

Monsieur, je suis aux regrets de cette méprise. (Il fait des signes à Fanny.) Encore une fois, madame se méprend sans doute.

FANNY, étonnée, regardant Épaminondas.

Qu'est-ce que tu as donc à me clignoter comme ça de tes beaux yeux chéris? (Elle montre M. de Blenac.) Est-ce à cause de monsieur? Eh bien! quel mal faisons-nous, après tout? tu n'es pas marié, ni moi non plus, n'est-ce pas?

(M de Blenac, sans mot dire, jette un regard de mépris sur Épaminondas.)

ÉPAMINONDAS, prenant son chapeau.

Monsieur, je suis désolé... mais l'heure de l'audience...

FANNY, se mettant devant la porte.

Pas de ça, Lisette, nous irons faire jugette quand nous serons raccommodés; pas avant... pas avant, mon chéri... pas avant...

Elle étend sa robe comme si elle dansait, pour cacher la porte.)

ÉPAMINONDAS, furieux.

Encore une fois, madame, je ne vous connais pas; sortez d'ici, ou j'invoque l'autorité.

FANNY.

Tiens, l'autorité... je me moque pas mal de l'autorité, moi! qu'est-ce que ça fait à l'autorité que tu sois mon amant? j'ai eu tort de te donner un soufflet, je me repens, je reviens à toi... ne repousse pas celle qui t'adore.

M. DE BLENAC, bas à Épaminondas.

Vous voyez bien qu'après tout, monsieur, ce pauvre Saint-Pierre est excusable.

ÉPAMINONDAS.

Je ne sais ce que vous voulez dire, monsieur; je ne connais pas cette fille, elle est folle.

FANNY, pleurant.

Ah! tu ne me connais pas, monstre! ah! tu as l'air de me mépriser devant le monde!... ah! je suis folle!... hélas! oui... mais folle de toi pour mon malheur. Eh bien! monsieur! (se tournant vers M de Blenac) vous allez tout savoir : figurez-vous, monsieur, que j'ai tout quitté pour cet être-là!... ce n'est pas l'intérêt qui me fait agir, Dieu merci, non!... car il peut bien vous dire si depuis que nous sommes ensemble j'ai jamais rien voulu recevoir de lui, mais c'est tout simple, c'était mon amant de cœur.

ÉPAMINONDAS veut sortir; Fanny tient toujours la porte.

Sortez, misérable créature, sortez d'ici!... Monsieur, excusez cette honteuse scène; je ne sais où j'en suis, tant l'impudence de cette malheureuse-là me confond.

M. DE BLENAC.

Je conçois votre embarras, monsieur, et je suis trop galant homme pour en abuser.

FANNY, exaspérée.

Impudente!... Malheureux!... c'est toi qui es un monstre de me recevoir ainsi, quand je viens avouer mes torts.

ÉPAMINONDAS, furieux.

Voulez-vous ouvrir cette porte à l'instant, et me laisser sortir!

FANNY.

Non! non! il faut que tu me promettes de nous remettre ensemble, plutôt la mort!

ÉPAMINONDAS, la prenant rudement par le bras.

Mais sors donc d'ici, misérable!

FANNY.

Au secours!

M. DE BLENAC.

Monsieur!... monsieur! c'est une femme!

FANNY.

Je te suivrai partout, à l'audience... j'irai...

ÉPAMINONDAS, furieux, la pousse si rudement qu'elle tombe et se blesse au front.

Au diable la misérable créature!

M. DE BLENAC.

Mais avouez du moins que M. de Saint-Pierre est excusable...

ÉPAMINONDAS, revenant.

Monsieur, vous avez été témoin d'une scène malheureusement inconvenante de ma vie privée; l'homme public n'a rien de commun avec l'homme privé.

(Il sort.)

M. DE BLENAC.

Ah! morbleu! puisque vous le prenez comme ça, c'est ce que nous verrons.

SCÈNE IV.

La salle des Pas Perdus au Palais de Justice. — M. de Blenac, très agité, se promène avec un avocat.

L'AVOCAT.

C'est-à-dire, mon cher monsieur, qu'en agissant de la sorte, vous risquez tout bonnement de vous faire condamner à deux ou trois mois de prison, sans pour cela sauver votre pupille.

M. DE BLENAC.

Comment, morbleu! mon pauvre Édouard sera poursuivi et peut-être condamné sur les réquisitions, comme vous appelez ça, sur les réquisitions d'un homme qui en a fait au moins autant que lui!

L'AVOCAT.

Mais vous sentez bien qu'on ne peut pas porter un œil inquisitorial sur la vie privée; dans le fonctionnaire, il y a deux hommes, mon cher monsieur, l'homme public et l'homme privé, vous ne voulez pas absolument comprendre cela.

M. DE BLENAC.

Non, morbleu! je ne puis pas comprendre qu'un homme ait le front de venir accuser quelqu'un d'une faute, quand il a commis lui-même la même faute.

L'AVOCAT.

Vous sentez bien qu'avec ces idées-là, mon cher monsieur, il n'y aurait plus de justice possible.

M. DE BLENAC.

Écoutez-moi, on va tout à l'heure appeler la cause de Saint-Pierre, n'est-ce pas?

L'AVOCAT.

Sans doute.

M. DE BLENAC.

Eh bien! j'entrerai là, tout droit, et je dirai ce que j'ai vu.

L'AVOCAT.

Eh bien, quoi? qu'avez-vous vu?

M. DE BLENAC.

J'ai vu une fille avec laquelle il vivait, qu'il a repoussée si fort, qu'elle s'est blessée au front.

L'AVOCAT.

Cette fille a-t-elle porté plainte contre lui?

M. DE BLENAC.

Je n'en sais rien.

L'AVOCAT.

Si elle n'a pas porté plainte, qu'avez-vous à dire?

M. DE BLENAC.

Comment!... j'ai à dire que mon pauvre Édouard a bien pu faire par un généreux emportement ce que son juge a fait par mauvaise honte; or, si le tribunal excuse la conduite du juge, il faudra bien aussi qu'il acquitte Édouard; c'est tout ce que je veux.

L'AVOCAT.

Vous avez une singulière idée des choses, encore une fois : en admettant que M. de Clerville soit coupable, cela ne fera pas que votre ami soit innocent; cela ferait tout au plus, si vous étiez écouté, qu'au lieu d'un coupable il y en aurait deux... Mais d'abord, on ne vous laissera pas parler.

M. DE BLENAC.

Comment, on ne me laissera pas parler?

L'AVOCAT.

A quel titre parleriez-vous?

M. DE BLENAC.

A quel titre!

L'AVOCAT.

Oui.

M. DE BLENAC.

Comme défenseur, comme ami d'Édouard!

L'AVOCAT.

Soit... mais au premier mot que vous direz de la vie privée de M. de Clerville, on vous fermera la bouche.

M. DE BLENAC.

On me fermera la bouche! ah! cordieu! nous verrons ça.

L'AVOCAT.

Et si vous insistez, on vous fera sortir de l'audience, et on vous condamnera à quelques mois de prison...

M. DE BLENAC.

Ah! c'est trop fort! comment, je ne pourrai pas dire : Vous qui accusez, vous avez fait pis!

L'AVOCAT.

Non.

M. DE BLENAC.

Mais c'est une infamie! qu'est-ce donc alors que la justice des hommes?

L'AVOCAT.

Que voulez-vous? ça ne peut pas être autrement; un juge, un magistrat est toujours un homme après tout.

M. DE BLENAC.

Mais, mille diables! il ne doit être ni faible, ni vicieux, dans cet état-là; qui le force à être juge?

L'AVOCAT.

C'est comme ça pourtant.

UN INCONNU, s'adressant à M. de Blenac.

Eh bien! monsieur, on appelle la cause de votre ami. Allons, allons.

L'AVOCAT.

Surtout, monsieur, rappelez-vous mes conseils.

M. DE BLENAC.

Oui, pour ne pas les suivre.

L'AVOCAT.

Faites comme vous l'entendrez, monsieur.

SCÈNE V.

L'audience. — Les Juges. — Épaminondas remplit les fonctions du ministère public. — M. de Saint-Pierre est au banc des accusés. — Épaminondas lit un long réquisitoire contre M. de Saint-Pierre, et termine en demandant vengeance contre l'homicide, au nom de la morale et de la société outragées, etc., etc., etc. — Après lui, on entend l'avocat de la fille Julie Mangeux, partie civile. — L'avocat réclame deux cent mille francs de dommages-intérêts pour sa cliente, qui soutenait, dit-il, seule, sa pauvre famille par son travail, etc., etc. — Violente sortie dudit avocat contre les nobles de l'ancien régime et contre les riches, qui, méconnaissant les progrès du siècle, sont assez scélérats, assez stupides, pour songer à molester de malheureuses jeunes filles, parce qu'elles sont pauvres et du peuple; puis, passant du plaisant au sévère, après avoir ironiquement rappelé le droit du seigneur, et fait une terrible allusion aux férocités de Tibère à Caprée, l'avocat jette un cri de douleur déchirant de maternité, au nom de la mère de Julie Mangeux : il appelle cette mère inconsolable, elle vient, elle paraît, mais comme elle se montre un peu ivre dans sa déposition, l'avocat s'écrie qu'elle a la tête bouleversée par le malheur de sa fille chérie, la fait rasseoir, demande cent mille francs de dommages et intérêts de plus, eu égard au dérangement des facultés mentales de la femme Mangeux, et conclut à deux cent mille francs pour la fille, cent mille francs pour la mère. — Réplique de l'avocat de M. de Saint-Pierre, qui expose clairement les faits. — Le président demande à M. de Saint-Pierre s'il a quelque chose à dire pour sa défense. A ce moment, M. de Blenac se lève malgré les recommandations de l'avocat de M. de Saint-Pierre.

M. DE BLENAC.

Moi, monsieur, j'ai à dire quelque chose.

LE PRÉSIDENT.

Qui êtes-vous, monsieur?

M. DE BLENAC.

George, comte de Blenac, colonel en retraite, tuteur de M. de Saint-Pierre.

LE PRÉSIDENT.

Que voulez-vous, monsieur?

M DE BLENAC.

D'abord je veux prévenir le polisson (d'un doigt menaçant, il montre l'avocat de la fille Mangeux) qui a osé parler de mon pupille comme il en a parlé, qu'il aura affaire à moi en sortant d'ici... (A ces mots, l'avocat de la fille Mangeux prend des notes sur son bonnet carré.)

LE PRÉSIDENT.

Monsieur, vous oubliez le respect que vous devez à la Cour et à la défense. Songez-y, ou sans cela je vous ôterai la parole.

M. DE BLENAC.

Soit... (Se tournant vers l'avocat) je te retrouverai, hargneux bavard! et, morbleu! tu ne perdras rien pour attendre (L'avocat prend de nouvelles notes.) D'abord, messieurs, je vous déclare que monsieur (il montre Épaminondas) qui accuse les autres, fait encore pis, lui!

LE PRÉSIDENT, sèvèrement.

Monsieur, taisez-vous... allez vous asseoir.

M. DE BLENAC.

Comment, morbleu! que j'aille m'asseoir?

LE PRÉSIDENT.

Oui, monsieur, asseyez-vous; la Cour veut bien, à cause de l'intérêt que vous portez au prévenu, à cause de votre âge et des services que vous avez sans doute rendus au pays, user d'indulgence envers vous. Encore une fois, allez vous asseoir.

M. DE BLENAC.

Ah! ça, est-ce que je radote? Mille diables, je ne veux pas m'asseoir, moi; je vous dis que M. de Clerville qui accuse les autres a commis la même faute, et si vous condamnez mon pupille, vous devez le condamner aussi... Si vous le laissez siéger près de vous, alors acquittez Édouard de Saint-Pierre : j'espère que c'est clair... C'est tout ce que je demande.

ÉPAMINONDAS, se levant avec dignité.

Je demande acte à la Cour de cette diffamation.

(Le président fait un signe de tête affirmatif.)

M. DE BLENAC.

Ah! corbleu...

LE PRÉSIDENT.

Taisez-vous, monsieur, vous ne savez pas à quoi vous vous exposez. J'engage l'avocat du prévenu Saint-Pierre, dans l'intérêt de son client, à vous en avertir encore une fois; la Cour use d'une indulgence extrême en ne vous faisant pas immédiatement arrêter, pour vous punir de l'outrage que vous osez faire à un de ses membres.

M. DE BLENAC.

Il ne s'agit pas de tout ça : il y a une justice ou il n'y en a pas ; s'il y en a une, pourquoi ceux qui la rendent...

LE PRÉSIDENT.

Huissiers... gendarmes... faites sortir le prévenu.

M. DE BLENAC.

Ah ! mille carabines... nous allons voir ça !

UN BRIGADIER DE GENDARMERIE.

Mon colonel, filez doux... filez doux... allez, c'est le plus sûr.

M. DE BLENAC.

C'est une infamie ! J'ai vu une fille chez ce drôle-là, et...

LE PRÉSIDENT se lève et se couvre.

Il est impossible à la Cour de supporter un pareil scandale, l'audience est levée.

On emmène M. de Blenac malgré sa résistance. Pendant ce temps, la Cour, délibérant sur l'incident, condamne immédiatement le sieur de Blenac à trois mois de prison, comme s'étant rendu coupable d'injures, etc. etc. Puis la question de savoir si les coups portés à la plaignante Julie Mangeux ont occasionné une incapacité de travail de plus de vingt jours, étant soumise au jury et résolue affirmativement, avec circonstances atténuantes, M. de Saint-Pierre est seulement condamné à un an de réclusion.

LE CHOEUR.

O justice ! ô justice sainte et sacrée ! magnifique reflet de la Divinité, quel est celui qui ne tremblera pas d'effroi en abordant ton sanctuaire ? quel est celui qui ne comprendra pas dans toute son immensité la terrible mission qu'il accepte en osant t'interpréter ? quel est celui qui sans terreur viendra dire aux hommes assemblés : *Écoutez-moi, voici la vérité.*

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

ÉPAMINONDAS, SIMONNEAU.

Épaminondas a trente-cinq ans. — De procureur du roi il est devenu juge, son air est plus rogue et plus rengorgé. — Simonneau ne paraît pas changé. — La scène se passe dans la chambre à coucher d'Épaminondas. — Au fond une alcôve, de chaque côté un cabinet dont les vitrages sont cachés par un rideau.

ÉPAMINONDAS, réfléchissant.

Le plus fort est fait; tout ce que je crains maintenant, c'est sa diable de tête!...

SIMONNEAU.

Écoute donc, mon cher; ça dure depuis cinq ans, et à son âge on ne se voit pas ainsi quittée sans regrets, vu qu'à son âge les successeurs sont rares; et puis encore à son âge...

ÉPAMINONDAS, l'interrompant.

A son âge, à son âge, tu es toujours à me parler de son âge... il ne s'agit pas de ça.

SIMONNEAU.

Mais il s'en agit fort au contraire, car si cette pauvre madame Grasset n'avait pas son âge, elle trouverait un consolateur qui te ferait oublier; mais avec ses petits cinquante ans il lui faudra passer au moins une bonne dizaine d'années à chercher ledit consolateur, et alors, ma parole d'honneur, je crois qu'il sera trop tard pour...

ÉPAMINONDAS, l'interrompant et haussant les épaules.

Si c'est ainsi que tu me donnes des conseils, je t'en remercie.

SIMONNEAU.

Voyons, parlons sérieusement: après tout, cette pauvre madame Grasset, que peut-elle faire et dire? T'appeler gros ingrat... te reprocher que c'est grâce à son influence sur son neveu le ministre, que tu as été nommé juge beaucoup plus tôt que tu n'aurais dû l'être?

ÉPAMINONDAS.

Eh bien! oui, c'est justement ce qui me contrarie, je ne puis pas nier qu'elle m'ait beaucoup servi dans cette occasion; aussi je ne sais pas ce que je donnerais maintenant pour ne lui avoir aucune obligation.

SIMONNEAU.

C'est surprenant, ça fait toujours cet effet-là dès qu'on n'a plus besoin des gens.

ÉPAMINONDAS.

Avec cela, elle a une tête! ah!

SIMONNEAU.

Le fait est que, pour une ex-blonde de son âge, elle est têtue comme une mule.

ÉPAMINONDAS.

C'est une enragée!

SIMONNEAU.

Mais, quand elle serait mille fois plus hydrophobe, encore une fois, que peut-elle faire? elle ne peut pas te nuire dans l'esprit de son neveu le ministre, puisque tu épouses sa pupille à lui; à quoi d'ailleurs attribuerait-elle ce revirement? elle qui t'a toujours si fort appuyé près de lui! et puis enfin le ministre a trop d'intérêt à ce mariage, pour ne pas se mettre au-dessus des criailleries de sa respectable tante.

ÉPAMINONDAS.

Cela est vraisemblable.

SIMONNEAU.

Cela est sûr, car, entre nous, cette pupille-là, mon cher, qui n'a ni père ni mère, me fait joliment l'effet d'être un faux pas dudit ministre, quand il était mauvais petit avocat de rien du tout dans sa province; d'abord elle lui ressemble comme deux gouttes d'eau, en extrêmement affreux, vu qu'il est très-laid par soi-même.

ÉPAMINONDAS.

Le fait est que l'orpheline est loin d'être jolie; mais il faut bien passer par là-dessus, la dot est raisonnable; mais l'important, c'est qu'en signant, je suis nommé conseiller à 12,000 fr. d'appointemens inamovibles. Or, c'est à peu près comme s'il ajoutait 200,000 fr. à la dot.

SIMONNEAU.

Juste... car à cinq pour cent, en viager, à ton âge, 12,000 fr. de revenu représentent bien 200,000 fr.... Tu étais né pour être banquier.

ÉPAMINONDAS.

Sans compter l'influence du ministre, car demain il ne le serait plus, qu'il se raccrocherait toujours à quelque chose, vu que dans ce temps-ci on ne vous fait pas ministre impunément pour l'avenir; et puis enfin j'ai la place, et je ne pouvais guère compter sur un pareil avancement, ça été déjà bien assez que madame Grasset m'ait fait nommer juge; aussi, sans cette obligation, je me trouverais dans la plus belle position du monde.

SIMONNEAU.

Mais, que peux-tu craindre?

ÉPAMINONDAS.

Les scènes... madame Grasset est d'une violence!..

SIMONNEAU.

Et où diable veux-tu qu'elle te fasse des scènes, puisque tu ne lui donnes plus de rendez-vous? ce n'est pas chez son neveu, ni au palais, ni dans la rue, ni chez toi; car elle n'y est jamais venue et n'oserait pas y venir, et puis à la rigueur, moi, je te conseillerais, si elle te tourmentait par trop, de tout avouer à ton ministre. Il a été, dans son temps, plus que farceur; il est roué comme un vieux juge, et il comprendra d'autant mieux ta position qu'avant tout, ce qu'il veut, tu ne peux pas te le dissimuler, c'est se débarrasser de sa fille naturelle en te la faisant épouser; ça te convient, soit; mais à lui aussi, et il laissera crier sa respectable tante, sois-en sûr.

ÉPAMINONDAS.

Au fait, tu as raison, c'est le plus court; mais en attendant, je vais toujours me sceller le plus possible.

SIMONNEAU.

Ah ça! et tu as écrit à madame Grasset de la bonne encre, j'espère?

ÉPAMINONDAS.

Oui. Très brutalement et sans explication, je lui ai dit que j'avais des raisons pour rompre et que je rompais.

SIMONNEAU.

Rien de plus clair. Elle ne sait rien du mariage projeté.

ÉPAMINONDAS.

Pas un mot; le ministre m'a dit que pour pouvoir me porter sur le travail d'avancement, il ne fallait pas qu'on se doutât de mon mariage avec sa pupille, parce qu'alors les journaux se mettraient à crier comme des aigles contre le népotisme, les passe-droits, etc., et autres balivernes; tandis qu'une fois nommé, le mariage se fera; et après, on criera si on veut.

SIMONNEAU.

Oh! c'est un malin, un finot, il a fait de fameux tours dans sa petite ville, où il était avocat; et il y a l'histoire de la femme d'un serrurier chez laquelle il s'était mis en pension, qui est à crever de rire; mais tu me diras qu'après tout, dans ce temps-là, ce pauvre cher homme ni personne ne pouvait guère se douter qu'il serait jamais ministre; malgré ça, ça fait tout de même un drôle de suprême représentant de la justice en France!

ÉPAMINONDAS.

Qu'est-ce qu'il y a d'extraordinaire là-dedans? Chacun fait d'abord son affaire. Parce qu'il est ministre de la justice, faut-il qu'il néglige pour cela ses intérêts et ceux de sa famille? Après tout, on ne vous laisse déjà pas si long-temps dans ce poste, pour ne pas se dépêcher de caser les siens; sur cent personnes, il y en a quatre-vingts, bien sûr, qui agiraient comme il agit, et comme j'agis moi-même.

SIMONNEAU.

Ah ça! est-ce que tu me prends pour un petit journal, pour croire que je pense le contraire? Quatre-vingts personnes! dis donc qu'il y a quatre-vingt-dix-neuf sur cent qui agiraient comme tu agis; car, après tout, qu'est-ce que tu as fait? Voyons: on a su que tu avais eu une fille pour maîtresse, eh bien! beaucoup de tes confrères en ont été, en sont, ou en seront là. Après ça, quand tu as été juge, rompant d'*indignes liens*, tu as eu une femme mariée pour maîtresse, beaucoup en sont encore là. Maintenant que tu montes encore en grade, tu te ranges tout-à-fait, et tu épouses une jeune orpheline, pupille d'un ministre, qu'est-ce qu'il y a là-dedans qui puisse choquer? qui a le droit de dire quelque chose sur ta vie privée? tu te tiens bien dans le monde; tu ne joues pas trop gros jeu à la bouillotte; tu te bornes à la walse et à la contredanse, sans te livrer aux danses de caractère. Si tu vas chez Musard, c'est en bourgeois. Tous les jours, depuis midi jusqu'à quatre heures, tu deviens l'organe de la morale publique, et tu cries comme un sourd après toutes sortes de vices et de scélératesses, que diable peut-on vouloir de plus? mais c'est-à-dire, mon cher, que tu es l'exemple des représentans de Thémis.

ÉPAMINONDAS, se rengorgeant avec une orgueilleuse modestie.

Allons, allons, l'exemple... non... c'est trop fort, mais je suis comme le commun des martyrs, et je n'ai rien à me reprocher... aussi me trouverais-je parfaitement heureux sans la peur que j'ai de cette satanée Eulalie...

SIMONNEAU.

C'est un mauvais moment à passer, voilà tout.

ÉPAMINONDAS.

C'est vrai, mais je vais toujours donner des ordres.

(Il sonne. — Entre un domestique.)

Pierre, je n'y suis absolument pour personne, vous entendez, absolument pour personne, excepté pour une dame âgée qui doit venir à midi.

(Le domestique sort.)

SIMONNEAU.

Qu'est-ce que cette dame âgée?

ÉPAMINONDAS.

Ah! un ennui assommant! une affaire d'adultère; c'est la mère de l'accusée, le ministre me l'a recommandée, pour la forme seulement, me disant qu'il n'y tenait pas le moins du monde; et comme je préside le tribunal où cela sera jugé, la mère vient sans doute pour m'intéresser à sa fille.

SIMONNEAU.

Et la fille jolie... hein?

ÉPAMINONDAS.

On la dit charmante.

SIMONNEAU.

Ah scélérat! scélératissime!

ÉPAMINONDAS.

Non... non... parole d'honneur, je ne l'ai jamais vue, j'ai bien d'autres choses en tête, ma foi.

SIMONNEAU.

Ah ça! voyons, entre nous, ça doit pourtant toujours te faire un singulier effet de juger de ces choses-là... Une cause d'adultère, par exemple.

ÉPAMINONDAS.

Pourquoi?

SIMONNEAU.

Pourquoi?

ÉPAMINONDAS.

Oui. Pourquoi ça doit-il me faire de l'effet?

SIMONNEAU.

Va demander cela à ce pauvre, à cet infortuné Grasset... Il te le dira peut-être.

ÉPAMINONDAS.

Allons, bon! te voilà comme ce vieux fou de M. de Blenac! Que diable veux-tu que ça me fasse? Est-ce que je suis juge dans la vie privée? Est-ce que je suis homme du monde, quand je suis juge? Tu ne veux pas comprendre qu'il y a deux hommes en moi, comme dans tous les fonctionnaires, mon cher : l'un commence à quatre heures du soir jusqu'à dix heures du matin, et l'autre depuis dix heures du matin jusqu'à quatre heures du soir : la conduite de l'un n'a aucun rapport avec la conduite de l'autre.

SIMONNEAU.

Je sais cela de reste... mais, franchement, ça ne te fait rien de juger certaines causes?

ÉPAMINONDAS.

Rien.

SIMONNEAU.

C'est drôle.

ÉPAMINONDAS.

Bon, c'est drôle! voilà maintenant que tu dis comme disait cette bête de Fanny.

SIMONNEAU.

Merci... ça n'empêche pas que malgré tout, en y réfléchissant bien, ça me semble toujours très bouffon... Mais tu m'as dit que tu avais à travailler, je te laisse.

ÉPAMINONDAS.

C'est vrai, je lambine, et j'ai énormément à faire : j'ai à relire mon dossier de cette cause d'adultère, je n'ai pas eu le temps d'y mettre seulement le nez, tant mon mariage et madame Grasset m'ont continuellement occupé... Bath! après tout, comme tu dis, je n'ai rien à craindre d'Eulalie.

SIMONNEAU.

Encore une fois, il n'y a pas la plus petite crainte à avoir; au plus, des criailleries et voilà tout. Allons, à tantôt, après ton audience, magistrat!

ÉPAMINONDAS.

N'y manque pas, je veux te tenir au courant de tout.

SIMONNEAU.

Allons, courage! (Il sort.)

SCÈNE II.

ÉPAMINONDAS seul. — Il se met à son bureau.

Ce diable de Simonneau m'a tout-à-fait rassuré; après tout, il a raison. Qu'est-ce qu'Eulalie peut faire? les liaisons ne sont pas éternelles, autant vaudrait se marier tout de suite, et puis... si elle a sa tête, j'ai la mienne; je n'en ai pas l'air, mais je vais mon petit bonhomme de chemin... et pas si bêtement... à trente-six ans conseiller. Aussi je n'irai pas, pardieu! sacrifier une position faite, assurée et considérable, aux cinquante ans passés de madame Grasset... Mais voyons ce dossier. (Il parcourt une liasse de papiers.) Voyons le nom de l'accusée... Madame Angélique Germeuil.. Tiens, Germeuil!... c'est, comme dit Frédérick dans l'Auberge des Adrets : « *Cet excellent Germeuil.* » Angélique... j'aime assez ce nom-là. . Angélique! Angélique. . Oui, mais il faut être diantrement jolie pour le porter, comme tous les noms simples, du reste. Mais le mari..., qu'est-ce qu'il est? c'est-à-dire quel est son état, car ce qu'il est... ça se devine. Voyons! M. Dieudonné Bonneval, rentier... je n'aime pas cet état négatif, rentier, rentier tout court, ça ne rend pas, ni pour l'attaque, ni pour la défense. Mais l'accusé, le Don Juan, le séducteur, voyons? *Ernest de Surville.* Oh! parfait, Ernest de Surville! vrai nom d'opéra comique, je parie qu'avec cela il est au moins capitaine de hussards Non, rentier aussi... Ah ça! se passe entre rentiers, à ce qu'il paraît?... Ah! rentiers! (Réfléchissant.) Voilà une belle profession; si demain j'héritais d'un oncle d'Amérique, comme on dit, d'une bonne cinquantaine de mille livres de rente, ou seulement de vingt-cinq... je sais bien quelqu'un qui ne lirait plus de dossiers. Bath! après ça ma position est bonne, et si mon mariage s'arrange bien... je n'ai pas beaucoup à me plaindre; voyons, que je calcule un peu. (Il pose des chiffres sur une feuille de papier.) 12,000 francs de ma place, une rente de 4,000 francs sur le grand-livre que donne le ministre, et une pension de 2,400 francs pour la toilette de sa pupille (additionnant) : 12 et 4 font 16 et 2 font 18, ci : *dix-huit mille quatre cents francs*, sans compter les espérances, ni mes économies; mais mes économies passeront pour la corbeille et l'ameublement, reste donc 18,400 francs net par an; on ne peut certainement pas mener grand train avec ça,

mais enfin, on peut très bien vivre... Après tout, entre moi et ma conscience, je ne puis pas nier que ce soit à cette pauvre Eulalie que je doive une bonne partie de tout cela : si je ne l'avais pas connue, j'aurais été juge moins vite, je n'aurais pas connu le ministre, aussi elle peut véritablement me traiter d'ingrat ; soit, qu'elle me traite d'ingrat .. mais, d'un autre côté, je ne puis pas non plus perdre une aussi favorable chance pour les beaux yeux de madame Grasset, qui commencent à être diablement accompagnés de la patte d'oie, et puis pendant cinq ans je lui ai été très fidele, à part çà et là quelques petites obscurités. Mais, à son âge, de quoi se plaindrait-elle ? ne demeurera-t-elle pas d'ailleurs, si elle le veut, mon amie, mon excellente amie? et si elle m'aime véritablement pour moi, ne doit-elle pas se sacrifier ? Car, après tout, c'est comme cela qu'il faut aimer les gens, non pas pour soi-même, mais pour eux ; et puis enfin le meilleur, après tout, c'est qu'elle ne peut pas absolument me nuire ; aussi tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes... et je suis vraiment un gaillard né coiffé comme on dit. Mais à propos de gens coiffés, voyons donc cet excellent monsieur... monsieur. (Il se remet à lire le dossier du procès.) Ah! M. Dieudonné Bonneval contre la dame Angélique Germeuil, femme Bonneval, son épouse, et M. Ernest de Surville, c'est le séducteur. (Il continue de lire le dossier en chantonnant entre ses dents.) Tra la, la, la!... Ce diable d'air que j'ai entendu hier chez les Saint-Germains, ne me sort pas de la tête... Mais, voyons, voyons, soyons donc homme... oublions cet air, et mettons-nous à cette cause. Il paraît que le mari est un drôle de corps, une espèce de maniaque... mais je ne vois pas de preuves de flagrant délit. Ah si, si, des lettres, oh! j'adore les lettres. (Prenant un paquet de petit papier.) Voilà, sur ma parole, une délicieuse et bien mignonne petite écriture de femme... voyons... et le séducteur. Oh ! oh! cela devient microscopique... et le style. (Feuilletant.) Celles-ci sont du commencement de la liaison. *Madame, madame*, ah! cela s'amende... il n'y a plus *madame*, il y a seulement *vous*... bien, bien nous voici à l'*Angélique* tout court, ça marche, ça marche... Ah! voici *mon Angélique*. (Feuilletant toujours.) Ah ! nous voici *à l'ange, mon doux ange*... Mais sans tutoiement... voyons plus loin, non, non, pas davantage, c'est singulier, on ne se tutoie pas du tout.

(A ce moment entre le domestique.)

PIERRE.

Monsieur, cette dame âgée...

ÉPAMINONDAS, sans lever la tête

Eh bien ! faites-la entrer. (Le domestique sort.)

ÉPAMINONDAS.

Ah! des supplications, des pleurs! voyons le nom. (Il lit le dossier.) C'est à madame de Germeuil, mère de l'accusée madame Bonneval, que je vais avoir affaire.

PIERRE, annonçant.

Madame Grasset.

ÉPAMINONDAS, faisant un bond sur son fauteuil.

Diable! je n'y suis pas! je n'y suis pas!

MADAME GRASSET, entrant.

Vous ne m'attendiez pas, monsieur? (Le domestique sort.)

ÉPAMINONDAS, à part.

Et moi qui suis assez bête pour dire à cet imbécille de Pierre une femme âgée, sans penser qu'elle aussi est âgée, et qu'il ne la connaît pas! (Haut. Madame! ah! madame! quelle horrible imprudence!

MADAME GRASSET.

En vérité, monsieur, vous croyez...

ÉPAMINONDAS.

Eulalie! je vous en conjure, ne restez pas un moment de plus; j'attends à cette heure une personne...

MADAME GRASSET, éclatant.

Une rivale! j'en étais sûre!

ÉPAMINONDAS.

Je vous jure, Eulalie, que c'est une personne que le ministre m'a recommandée.

MADAME GRASSET.

Vous mentez! c'est une rivale. Ainsi! voilà le motif qui vous a fait m'écrire cette lettre, cette affreuse lettre.

ÉPAMINONDAS.

Je vous jure que ce n'est pas une rivale, Eulalie. Je vous en supplie encore une fois, songez donc que j'attends quelqu'un.

MADAME GRASSET, s'asseyant.

C'est pour cela justement que je reste.

ÉPAMINONDAS.

Mais vous vous perdez; cette personne que le ministre m'a recommandée peut vous connaître... et mon caractère... ma position...

MADAME GRASSET.

Ah! c'est maintenant que vous y songez... Cela fait pitié... Je reste d'ailleurs; j'ai aussi à vous parler du ministre.

ÉPAMINONDAS, stupéfait.

Que voulez-vous dire?

MADAME GRASSET.

Je sais tout.

ÉPAMINONDAS.

Quoi?... que savez-vous?

MADAME GRASSET.

Je sais tout, vous dis-je; mais ce mariage ne se fera pas. Ah! vous croyez,

monsieur, vous servir des gens pour parvenir, et les sacrifier après, avec la plus noire ingratitude! Non, non; j'ai une tête, Dieu merci, et ce mariage ne se fera pas, car c'est moi qui vous le dis; entendez-vous? il ne se fera pas.

ÉPAMINONDAS, avec impatience.

Madame...

MADAME GRASSET.

Oh! ces airs-là ne m'effraient pas, moi! D'abord je reste ici; je veux voir cette femme, car c'est une rivale, j'en suis sûre.

ÉPAMINONDAS.

Je vous jure...

MADAME GRASSET.

Alors pourquoi la recevez-vous ici?

ÉPAMINONDAS.

Parce qu'on répare mon cabinet; vous pouvez vous en assurer, c'est la seule raison.

MADAME GRASSET, montrant un des cabinets de l'alcôve.

Eh bien! je vais me cacher dans un de ces cabinets-là, et je verrai bien si vous mentez.

ÉPAMINONDAS.

Mais songez que mon domestique vous a vue entrer; quand il introduira cette autre personne, ne vous voyant plus ici, que pensera-t-il?

MADAME GRASSET.

Envoyez votre domestique en commission, vous ouvrirez vous-même à cette belle solliciteuse.

ÉPAMINONDAS.

Mais je vous repète que cette belle solliciteuse est une femme âgée, qui vient m'intéresser à sa fille.

MADAME GRASSET.

Alors je la verrai, car je reste, je ne sors pas d'ici... J'ai d'ailleurs à vous parler; je sais que vous ferez tout au monde pour m'éviter désormais; j'ai risqué une imprudente démarche, j'en veux recueillir le fruit, et vous dire au moins tout ce que votre infame conduite mérite...

ÉPAMINONDAS.

Madame... Eulalie! je vous en supplie...

MADAME GRASSET.

Cela ne sert à rien; je vous ai dit que je resterais, et je resterai; vous me connaissez?...

ÉPAMINONDAS, furieux.

Il faut bien faire ce que vous voulez. (Il sort et revient aussitôt.)

MADAME GRASSET.

Voilà donc, monsieur, votre gratitude pour les services que je vous ai rendus!

ÉPAMINONDAS.

Madame...

MADAME GRASSET.

Osez dire que ce n'est pas à moi que vous devez votre position?

ÉPAMINONDAS.

Un bienfait reproché...

MADAME GRASSET.

Oui, je vous le reproche, et j'en ai le droit, car vous vous conduisez envers moi comme le plus odieux des ingrats, vous rompez avec une brutalité qui n'a pas de nom! vous... (On entend sonner.)

ÉPAMINONDAS.

Je vous l'ai dit, c'est cette personne... Pour Dieu! cachez-vous là et ne remuez pas.

MADAME GRASSET.

Prenez-y garde, on ne me trompe pas impunément!

(Elle entre dans le cabinet.)

ÉPAMINONDAS.

Au diable les sollicitations et les solliciteuses! je suis d'une humeur!...

(Il va ouvrir.)

SCÈNE III.

MADAME DE GERMEUIL, ÉPAMINONDAS la précède. — Madame de Germeuil a cinquante ans, est vêtue de noir. — Elle porte ses cheveux gris bouclés. — Figure noble, douce et triste.

ÉPAMINONDAS, avec une expression d'humeur mal contenue.

Veuillez vous asseoir, madame.

MADAME DE GERMEUIL, tremblante et les larmes aux yeux.

C'est à monsieur de Clerville que j'ai l'honneur de parler?

ÉPAMINONDAS, brusquement.

Oui, madame.

MADAME DE GERMEUIL, très émue.

Monsieur, voici une lettre de M. le ministre de la justice.

ÉPAMINONDAS, salue et lit.

(A part.) C'est cela même, le bas de la signature recourbée en crochet, ce qui signifie: ne pas avoir égard à la recommandation; j'en étais sûr. Allons, débarrassons-nous en le plus tôt possible. Quel ennui!... Et Eulalie encore qui est là. (Haut et d'un air glacial après avoir lu.) Madame, je serai toujours heureux de pouvoir avoir égard à la recommandation de M. le ministre, autant du moins que cela sera compatible avec mes devoirs, et avec l'impartialité qui doit caractériser mon ministère.

MADAME DE GERMEUIL.

Ah! monsieur! c'est seulement justice que je demande pour ma fille, justice, monsieur, hélas! et rien de plus.

ÉPAMINONDAS.

Et c'est aussi la justice, la stricte et sévère justice qui décidera, madame, du sort de madame votre fille; mais, je vous l'avoue, je viens de parcourir de nouveau et fort attentivement le dossier de l'affaire Bonneval; la culpabilité me paraît grande, flagrante même; les lettres prouvent l'intimité la plus criminelle, l'oubli le plus complet des devoirs les plus saints et les plus sacrés.

MADAME DE GERMEUIL.

Ah! monsieur, ne pensez pas cela... ces lettres, je vous le jure, sont la seule faute de ma pauvre enfant! et encore, monsieur, si vous saviez tout! combien elle vous paraîtrait peut-être excusable!... (timidement) mais je crains d'être indiscrète.

ÉPAMINONDAS, d'un air sec.

Madame, je me dois à moi-même d'éclairer autant que possible ma conviction, je vous écoute. (A part.) Allons, m'en voilà pour une bonne heure...

(Il regarde avec inquiétude la porte du cabinet où est cachée madame Grasset.)

MADAME DE GERMEUIL, essuyant ses larmes, et d'une voix émue.

Vous saurez, monsieur, que ma fille s'est mariée, il y a environ cinq ans, à M. de Bonneval, mon mari vivant encore... que Dieu lui pardonne! mais ce fut lui qui contraignit ma fille à ce mariage, qui fut absolument de convenance, et la pauvre enfant fit dans toute l'étendue du mot un grand et douloureux sacrifice à d'impérieuses exigences de famille. M. de Bonneval avait plus du double de l'âge de ma fille, monsieur; ses habitudes, ses goûts n'étaient pas les mêmes; mais elle se résigna, et renonçant à des espérances bien chères à son cœur et autrefois formées, elle obéit à son père. Au bout de six mois de mariage, M. de Bonneval déclara à sa femme qu'il désirait qu'elle habitât la campagne l'hiver et l'été; ma fille y consentît, et nous allâmes nous établir à dix lieues de Paris dans une terre que je possède. M. de Bonneval, qui avait toujours conservé un pied à terre à Paris, vint d'abord voir ma fille une fois ou deux par semaine, puis ses visites devinrent de plus en plus rares, il ne parut plus guère qu'une fois par quinzaine, puis une fois tous les mois; enfin, monsieur, il resta souvent deux ou trois mois sans nous voir...

ÉPAMINONDAS.

Peut-être ses affaires exigeaient-elles de lui ce sacrifice, madame.

MADAME DE GERMEUIL.

Ses affaires? non, monsieur, il n'en avait pas, sa fortune et celle de ma fille lui permettent de vivre dans la position la plus indépendante; mais hélas! ce qui le retenait, monsieur, c'était une honteuse et ancienne liaison: oui, monsieur, telle est la cause qui l'éloignait ainsi d'une femme jeune, belle et vertueuse.

ÉPAMINONDAS.

Ceci, madame, est-il bien avéré au procès?

MADAME DE GERMEUIL.

Monsieur, il est des secrets de famille si flétrissans, qu'on répugne à les

mettre au grand jour; pourtant, si, ne reculant devant aucun scandale, M. de Bonneval poussait les choses à l'extrémité, comme à tout je préfère la justification de mon enfant, ces preuves, telles infâmes qu'elles sont, seraient fournies, car alors je n'hésiterais plus... Enfin, monsieur, nous vécûmes ainsi dans l'abandon le plus complet; ma fille ne se plaignait pas, mais elle souffrait cruellement, le chagrin la minait sourdement, sa santé s'altérait. Trois ans se passèrent ainsi. Près de ma terre se trouvait une maison de campagne, autrefois habitée par M. de Surville, un de nos plus anciens amis; des projets d'union entre son fils et ma fille avaient été presque arrêtés, lorsque d'impérieuses circonstances forcèrent mon mari à les rompre, ainsi que je vous l'ai dit, monsieur, et à supplier sa fille de s'unir à M. de Bonneval. M. Ernest de Surville partit désespéré pour un long voyage; son père mourut, et après trois ans d'absence il revint en France; des intérêts de fortune l'appelèrent dans notre voisinage... il vint nous voir... Hélas! monsieur! je le sens, je commis là peut-être une grande faute... j'aurais dû le supplier, comme je le fis plus tard, de cesser ses visites : mais que voulez-vous, monsieur? j'étais et suis encore si confiante dans la solidité des principes de ma fille, nous étions si seules, si isolées, M. de Surville était presqu'un parent pour nous, ayant été pour ainsi dire élevé avec ma fille...

ÉPAMINONDAS, durement.

Vous fûtes sans doute bien coupable, madame : ne deviez-vous pas prévoir combien la jeunesse est faible? ne deviez-vous pas craindre que ces feux mal éteints ne se rallumassent un jour en une flamme criminelle et adultere?

MADAME DE GERMEUIL, avec dignité.

Non, monsieur, je ne pouvais pas croire cela... je ne pouvais soupçonner ma fille capable d'oublier ses devoirs, et elle ne les a pas oubliés non plus.

ÉPAMINONDAS, avec impatience.

Mais, madame, les lettres qui sont au dossier du procès prouvent le contraire.

MADAME DE GERMEUIL.

Ah! lisez-les monsieur; ce sont elles qu'on produit pour accuser ma fille!... et ce sont elles que j'invoque, moi! pour la défendre. Sans doute elles expriment l'affection la plus tendre, mais aussi la plus pure et la plus chaste...

ÉPAMINONDAS.

Madame, ces lettres fussent-elles ainsi que vous le dites, ce premier pas qui mène toujours à un complet abandon des devoirs, n'est pas moins condamnable et patent... car la justice, madame, admet comme preuve formelle une pareille correspondance.

MADAME DE GERMEUIL.

Mais cela est impossible, monsieur! je m'adresse à la sincérité de votre cœur, à l'élévation de votre ame, à votre esprit sérieux et éclairé, à tout ce qu'il y a de respectable et de sacré dans le caractère dont vous êtes revêtu; je vous en conjure! relisez attentivement ces lettres, monsieur... leur expres-

sion est telle qu'on ne s'y peut tromper! Ah! quand il s'agit de l'honneur d'une femme et de celui de sa famille, monsieur, on doit peser bien mûrement non seulement le sens rigoureux de chaque mot, mais l'ensemble, mais l'esprit général d'une pareille correspondance; et je défie, monsieur, l'esprit le plus prévenu de trouver une ligne qui prouve chez ma fille l'oubli coupable de ses devoirs... c'est un échange tendre et tristement affectueux des plus nobles sentimens... c'est l'expression d'un regret poignant... de voir le bonheur que ces deux malheureux enfans avaient rêvé, à jamais évanoui..... ce sont de douloureuses confidences, monsieur... mais, encore une fois... rien de criminel ne s'y révèle!... ah! croyez-en le cœur d'une mère, monsieur! si mon enfant était coupable, je pleurerais avec elle, je la consolerais... (avec une haute dignité) mais je ne m'abaisserais pas à venir mentir et supplier...

ÉPAMINONDAS, sèchement.

Je sais l'étendue de mes devoirs, madame, et je n'y ai jamais failli... c'est avec la plus scrupuleuse attention que j'ai lu ces lettres, et lors même qu'elles peindraient seulement les sentimens que vous dites, on doit toujours craindre que la chasteté calculée de l'expression ne cache un sens criminel... Cela est une triste vérité, madame, mais les liens sacrés de la morale se relâchent chaque jour... la corruption étend partout ses honteux réseaux, et la société alarmée dans ses intérêts les plus sacrés et les plus religieux demande hautement le châtiment des audacieux qui la bravent.

MADAME DE GERMEUIL.

Mais.... mon Dieu, monsieur, ma fille n'est pas coupable... je vous dis qu'elle n'est pas coupable... relisez ces lettres... par pitié... relisez-les... et vous verrez...

ÉPAMINONDAS.

Le tribunal décidera, madame; mais la sévérité de mon caractère m'oblige à vous dire qu'un crime aussi dangereux que l'adultère demeure malheureusement trop souvent impuni; paré de toutes les séductions, de tous les prestiges du vice, il attaque la société dans ses racines les plus profondes, la sape sourdement, et souvent de moins grands coupables sont punis plus sévèrement... (s'animant) car enfin, madame, l'ouvrier poussé par la faim, qui vole... l'homme égaré par la haine, qui attente à la vie de son semblable, sont de grands criminels, d'épouvantables criminels, sans doute; mais au moins une effroyable nécessité souvent les pousse à ces crimes horribles! Mais dans l'adultère aussi, madame! dans l'adultere! juste ciel! on ne trouve pas même cette effrayante excuse..! qui peut, qui ose penser à justifier ce honteux et froid calcul, qui pour satisfaire une passion indigne, presque toujours née dans le luxe et l'oisiveté, foule aux pieds les liens les plus sacrés!

MADAME DE GERMEUIL.

Mais, mon Dieu, ma fille n'est point coupable, monsieur; toute sa faute, si c'en est une, a été d'écrire ces lettres, qui devraient l'absoudre, monsieur, puisqu'elles sont remplies de tristesse et de résignation. Sans doute, elle

avoue son amour... sans doute, elle parle de ses douloureux chagrins... sans doute, elle se plaint du sort qui la pouvait faire si heureuse et l'a faite si malheureuse... mais aussi, monsieur, à chaque page, à chaque ligne, elle dit, elle prononce qu'elle n'a jamais méconnu ses devoirs.

EPAMINONDAS.

Madame, je vous le répète, souvent la prudence ordonne de ces feintes réserves.

MADAME DE GERMEUIL, indignée.

Ah! monsieur, qu'osez-vous dire?... Lorsque l'innocence est aussi évidente, pourquoi donc vouloir présumer le crime?...

ÉPAMINONDAS, sévèrement.

Madame, la justice doit soulever toutes les apparences et jeter un coup d'œil impartial sur les faits évidens qu'elles peuvent dissimuler.

MADAME DE GERMEUIL.

Mais, monsieur, l'horrible abus que M. de Bonneval a fait de la sainteté du domicile est aussi un fait évident; venir pendant la nuit enlever ces lettres par violence! la séduction qu'il a employée auprès d'un des gens de M. de Surville, pour en obtenir les lettres qu'il avait de ma pauvre fille, cela n'est-il pas aussi un fait évident?... cela ne prouve-t-il pas une intention calculée de rompre scandaleusement une union qui, dans un temps, paraissait indispensable à M. de Bonneval, et qui maintenant lui pèse et lui est odieuse?

ÉPAMINONDAS.

Madame, M. de Bonneval est dans toute la plénitude de son droit. N'est-il pas attaqué dans son honneur, dans ce que l'homme a de plus sacré au monde? Or, madame, la loi, qui permet à l'homme offensé de tuer le coupable d'adultère, admet toute preuve. Chaque expression tendre, bien que résignée, de ces lettres, n'est-elle pas un horrible outrage pour M. de Bonneval? Et en admettant même, madame, qu'il ait oublié ses devoirs, est-ce une raison pour que sa femme oublie les siens? ne doit-elle pas au contraire redoubler de dévouement pour le ramener près d'elle?... Ces lettres, au lieu d'être écrites à un audacieux séducteur, n'auraient-elles pas dû être écrites à son mari?... Eh! madame, si elle y avait déployé la moitié de la tendresse et de l'affection qu'elle a déployée dans sa criminelle correspondance, j'en ai la conviction, M. Bonneval, reconnaissant ses torts, serait revenu à elle... Mais, au lieu de cela, que voit-il?... l'éloignement, peut-être même la haine, cachés sous les semblans d'une résignation perfide... Alors, madame, fort de ses droits sacrés irrité justement des coupables projets de celle dont la Divinité et la loi lui ont garanti la fidélité à la face de la société, il la cite au tribunal de la justice, et la justice lui prêtera son appui, madame.

MADAME DE GERMEUIL, avec une angoisse douloureuse.

Ainsi, monsieur, mon enfant vous paraît coupable... Ainsi, sur votre requête, elle sera traduite sur le banc de l'infamie... Oh! monsieur, monsieur, pitié... ayez pitié d'une pauvre mère... relisez ces lettres...

ÉPAMINONDAS, avec impatience.

Madame, croyez que j'éclairerai ma conviction par tous les moyens possibles, mais je suis désolé de vous dire que mes momens sont comptés... l'audience...

MADAME DE GERMEUIL, se levant avec une expression de découragement profond.

Je le vois, monsieur... tout ceci a été vain... vous croyez mon enfant coupable... De ce moment, monsieur, toute nouvelle supplication serait indigne de ma fille et de moi. (Avec dignité.) Je me retire, monsieur... et je n'espère plus que dans l'impartialité des juges.

ÉPAMINONDAS la reconduit avec une froideur glaciale jusqu'à la porte de sa chambre et la salue profondément. Quand madame de Germeuil a disparu, madame Grasset sort du cabinet, elle paraît très-émue et essuie ses larmes.)

ÉPAMINONDAS, rentrant.

Eh bien! vous le voyez, Eulalie. Était-ce une rivale?

MADAME GRASSET.

Ah! vous êtes bien infâme!

ÉPAMINONDAS.

Que voulez-vous dire, madame?

MADAME GRASSET.

Ce que je veux dire! recevoir aussi sèchement, aussi brutalement, cette malheureuse mère! Oser lui débiter impudemment vos lieux communs de morale; et cela sans honte, sans remords! quand vous avez là, dans votre chambre, une femme qui, pour vous, a oublié tous ses devoirs. Ah! c'est à mourir de honte!

ÉPAMINONDAS, gravement.

Je ne vois pas, madame, en quoi j'ai dit à cette dame quelque chose dont j'aie à rougir?

MADAME GRASSET.

Comment! cela n'est rien? Comment déclamer comme vous venez de le faire contre l'adultère, tandis que je suis là, tandis que... Allez! allez! tant d'audace et de fausseté me font frémir. Je vous haïssais; maintenant vous me faites honte; je vous méprise.

ÉPAMINONDAS, avec un air grave et sérieux.

Eh bien! madame, puisqu'il faut vous l'avouer enfin, je n'ai rien dit à cette dame dont je ne sois, à cette heure, profondément convaincu, intimement convaincu, et je suis ravi que vous m'ayez entendu, car ce n'est pas sans intention que j'ai parlé si haut.

MADAME GRASSET, stupéfaite.

Vous osez me dire cela, à moi, et me regarder en face?

ÉPAMINONDAS, avec componction.

Oui, madame, j'ose vous dire une triste vérité, car nous avons tous deux été coupables, bien coupables, madame; un tel scandale ne pouvait pas durer.

Il fallait un terme à cette liaison criminelle, et je n'avais pas assez d'indignation, pas assez de colère pour condamner ces liens réprouvés par la morale. Dans la position où je me trouvais, dans la vôtre, madame, il me fallait sans doute un grand courage pour flétrir moi-même mon indigne conduite. Ce courage, je l'ai eu, madame.

MADAME GRASSET.

Qu'entends-je?

ÉPAMINONDAS.

Oui, madame, apprenez enfin que depuis long-temps ce contraste entre ma vie privée et les principes de morale que j'étais continuellement obligé de soutenir, me déchirait l'ame et me couvrait de confusion.

MADAME GRASSET.

Et c'est après cinq années que vous réfléchissez à cela, monsieur! Voilà qui comble la mesure! Quelle fausseté! quel odieux subterfuge!

ÉPAMINONDAS.

En un mot, madame, je suis décidément résolu à changer une vie jusqu'ici criminelle et à chercher dans des liens consacrés par la religion, assurés par la loi, un bonheur pur de tout scandale.

MADAME GRASSET, avec une rage froide.

Continuez, monsieur, continuez; votre grand modele, Tartuffe, ne dirait pas mieux.

ÉPAMINONDAS, s'apprêtant à sortir.

Croyez aussi, madame, que je n'oublierai de ma vie les services que vous m'avez rendus; ma reconnaissance se plaît à avouer que c'est à votre tendre sollicitude que je dois un avancement au-dessus de mon faible mérite.

MADAME GRASSET, avec impétuosité.

Vous êtes un misérable! je vais de ce pas chez le ministre, lui dire quel homme vous êtes, lui apprendre tant de noirceurs et de faussetés. Ah! monsieur de Clerville, monsieur de Clerville, je me vengerai; prenez-y garde! (Elle sort.)

ÉPAMINONDAS, se frottant les mains.

Ouf! m'en voilà débarrassé; ce n'est pas sans peine. Quant au ministre, son intérêt me répond de lui. Il faut avouer que j'ai eu là un beau moment; des remords! de la confusion! Ah! si ce scélérat de Simonneau m'avait entendu, il en aurait eu pour quinze jours à me gouailler; mais l'important, c'est que je suis tout-à-fait débarrassé de madame Grasset: après une pareille scène, je ne la reverrai sans doute de ma vie; et, quant à sa vengeance, elle ne m'inquiète guère. Après tout, cela m'a coûté; mais elle s'y est mal prise, c'est sa faute! Si, au lieu de me faire une aussi ridicule sortie en confondant d'une manière si absurde l'homme et le juge, elle m'avait parlé convenablement du temps passé, j'aurais été embarrassé, parce que, après tout, je lui dois beaucoup... mais, ma foi, s'entendre traiter d'infâme, quand on fait son

devoir de ministère public, c'est par trop fort; aussi je lui ai rendu la monnaie de sa pièce, elle s'est adressée à l'organe de la justice, au lieu de s'adresser à son ancien amant. Eh bien! au lieu de l'amant, c'est l'organe de la justice qui lui a répondu. Mais voici l'heure de l'audience. (Il sort.)

SCÈNE IV.

Le cabinet du ministre. — LE MINISTRE, MADAME GRASSET.

MADAME GRASSET.

Eh bien! que dites-vous de cela?

LE MINISTRE.

Que diable voulez-vous que je dise? M. Épaminondas de Clerville a eu une femme mariée pour maîtresse? Eh bien! entre nous, ma chère tante, beaucoup de gens des mieux famés en sont, en ont été ou en seront là; il n'y a pas là-dedans de quoi fouetter un chat.

MADAME GRASSET.

Ce que vous dites là est épouvantable! Comment osez-vous afficher de tels principes, soutenir une pareille conduite?

LE MINISTRE.

Parbleu, il est bien évident que je ne dis pas cela comme ministre de la justice, pas plus que Clerville n'a sa maîtresse comme juge; je vous dis cela comme homme privé, comme homme du monde; faites donc cette distinction-là une fois pour toutes. Parbleu, il est très-clair que si je venais à la chambre étaler ces maximes-là, je serais singulièrement hué, et qu'on crierait d'autant plus fort après moi, (souriant) que les crieurs seraient généralement plus ou moins maris trompés ou amans heureux. Mais, voyons entre nous, entre vieux amis, avouons à la honte du monde si vous le voulez, mais avouons toujours que ni moi, ni personne, ne trouvera jamais épouvantable, odieux, criminel, qu'à trente ans on ait une maîtresse; c'est tout au plus immoral.

MADAME GRASSET.

Ah!

LE MINISTRE.

Mais, encore une fois, regardez autour de vous? Parmi les plus hauts et les mieux comptés, qui n'a pas une liaison de la sorte? Les uns y voient une espèce de mariage *in partibus*, les autres un plaisir d'un moment, d'autres un moyen de parvenir, que sais-je enfin? Mais que diable, ma chère tante, il ne faut pas rêver l'âge d'or non plus; le monde est le monde, il faut le prendre comme il est; et, entre nous, vouloir à cause de cette liaison, dont vous accusez Clerville, empêcher son avancement et son mariage avec Félicité, ma pupille, c'est une folie; car enfin, en admettant les mêmes antécédens que vous lui reprochez, comme aussi condamnables que vous les dites, eh bien! mainte-

nant, il s'amende, il se range, il rompt des liens criminels : rien n'est plus moral.

MADAME GRASSET, irritée.

Voilà que vous raisonnez aussi sordidement que lui !

LE MINISTRE, souriant.

Comment savez-vous donc cela ?

MADAME GRASSET, rougissant.

La personne dont je vous ai parlé, et qu'il sacrifie indignement, m'a rapporté sa conversation; et, je vous le dis, raisonner ainsi c'est raisonner en tartuffe. Alors pourquoi les a-t-il noués, ces liens criminels?

LE MINISTRE.

Ah ça, chère tante, il faut décidément que la pauvre délaissée vous tienne bien au cœur, car vous m'avez toujours jusqu'ici singulièrement recommandé Clerville; vous étiez son amie la plus dévouée, c'est grâce à votre obsession que je l'ai nommé juge il y a cinq ans; et, parce que je lui veux donner ma pupille en mariage, et lui faire à ce propos un pont d'or pour lui ouvrir un avenir inespéré, vous vous déclarez tout à coup contre lui... Ah! ma tante! ma tante! si je connaissais moins votre excessive moralité, à vous qui parlez si sévèrement de la moralité des autres (souriant), je penserais des choses, ah! mais, des choses!...

MADAME GRASSET, avec indignation.

Fi! l'horreur! Qu'osez-vous dire là! Je ne suis en cela que l'écho d'une pauvre et intéressante victime, sacrifiée par votre monstre de protégé. Mais, croyez-moi, si vous tenez à vos projets sur lui, on criera, on clabaudera contre votre choix. C'est d'une injustice criante d'abord, et puis votre créature est d'une immoralité flagrante.

LE MINISTRE, souriant.

Je vous vois d'ici faisant insérer un article fulminant dans *le Corsaire* ou dans *le Charivari*.

MADAME GRASSET.

Vous osez rire de cela... Vous voilà bien!

LE MINISTRE.

Et pourquoi diable voulez-vous que je pleure? Je vous connais, je me connais, je connais Clerville, je connais, en un mot, assez les hommes, et au résumé, tout cela me semble assez plaisant, parce que je vois le vrai des choses, et que je sais ce qui nous fait agir, vous, Clerville et moi.

MADAME GRASSET, avec dépit.

Vraiment... vous savez tout cela?

LE MINISTRE.

Parfaitement. Tenez, si j'ai un avantage, c'est de ne pas voir ma position de bas en haut, mais de haut en bas; c'est un jeu du hasard, un quine à la loterie des voix de la chambre, qui d'un pauvre et obscur avocat sans cause

que j'étais, m'a fait ministre. Je n'en suis pas plus fier pour ça, et je n'en ferai pas moins bien les affaires de moi et des miens, au contraire.

MADAME GRASSET.

Vous en faites là une belle! donner votre pupille à un homme taré!

LE MINISTRE.

Soit, il a été d'une immoralité flagrante si vous voulez; mais, encore une fois, puisqu'il se range à cette heure, n'ai-je donc fermer le port au naufragé?

MADAME GRASSET, avec impatience.

Il ne s'agit pas de port ni de naufragé, il s'agit d'un homme à qui vous voulez faire épouser votre fille naturelle; et vous sacrifiez tout à cela. Voilà qui est clair, je suppose.

LE MINISTRE.

Très clair, ma chère tante, clair comme l'évidence; mais puisque nous en venons aux clartés, écoutez-moi : je ne suis plus au maillot, je sais le monde et je devine fort bien la cause de votre revirement subit contre Clerville (madame Grasset rougit); cette cause est sans doute des plus flatteuses pour ce monstre de Clerville et fort excusable chez vous, mais que cela se passe entre nous et n'en sorte pas, car, voyez-vous, ma tante, comme disait le grand homme : *Lavons notre linge sale en famille*, et, croyez-moi, dans le monde, dans les affaires on en salit diablement, et les lessives sont fréquentes; or, vos instances pour m'amener à changer de détermination seront vaines, vos récriminations, si elles étaient connues, vous couvriraient de ridicule sans desservir pour cela Clerville; ainsi, croyez un ami, prenez bien les choses, acceptez ce à quoi vous ne pouvez rien changer; en un mot, ma volonté absolue est que Clerville épouse ma pupille et soit conseiller; or, les deux choses seront d'autant plus selon ma volonté que voici le contrat, l'ordonnance, et que je n'attends plus que Clerville pour signer.

MADAME GRASSET.

C'est une horreur, une infamie!

UN HUISSIER.

M. de Clerville demande s'il peut être introduit auprès de monsieur le ministre.

LE MINISTRE.

Tout à l'heure. (L'huissier sort.)

MADAME GRASSET, se levant.

Mon neveu, vous êtes un ingrat; vous allez vous perdre. Je ne vous reverrai de ma vie!

LE MINISTRE, d'un air affectueux.

Cependant à bientôt, ma chère tante : je compte sur vous pour servir de mère à Félicité (Madame Grasset sort.)

LE MINISTRE, sonnant.

En vérité, ma tante Aurore est folle. (A l'huissier.) Faites entrer M. de

Clerville. (L'huissier sort.) Enfin voilà toujours, grâce à cette place, ma diablesse de Félicité casée; maintenant je m'en lave les mains, que l'épouseur s'arrange de cet opiniâtre et indécrottable petit caractère-là.

(Épaminondas entre.)

LE MINISTRE, allant à lui le prend par la main, et lui dit à l'oreille en l'emmenant vers la table où est le contrat et l'ordonnance.

Allons donc, monsieur le conseiller.

ÉPAMINONDAS, faisant un signe de respectueux étonnement.

Ah! monsieur le ministre, mon bienfaiteur! comment jamais reconnaître...

LE MINISTRE, avec un épanchement rempli de dignité et de bonté paternelle.

En rendant heureuse l'intéressante orpheline dont je vous confie le sort, mon ami. En vous vouant au bonheur de Félicité... Hélas! c'est une pauvre fleur, une timide enfant qui vous attend pour sourire à la vie et éprouver l'émotion des plus tendres sentimens... Ah! mon ami... je vous confie mon trésor le plus précieux (embrassant Épaminondas avec effusion), parce que je sais combien vous en êtes digne.

ÉPAMINONDAS.

Ah! monsieur, elle sera sacrée pour moi.

LE MINISTRE.

A demain donc l'ordonnance, et dans un mois le contrat; vous avez ma parole, comme j'ai la vôtre.

SCÈNE DERNIÈRE.

L'église Saint-Germain-des-Prés. — Un autel. — Le ministre et madame Grasset servent de père et de mère à Félicité. — M. et madame de Clerville accompagnent Épaminondas en pleurant de joie. — Le curé bénit et unit les fiancés. — Bruit religieux et mélancolique de l'orgue. — L'encens brûle, sa fumée odorante s'irise au reflet des vitraux. — Silence profond et tendre recueillement. — Tous les yeux sont humides de larmes, excepté ceux de Simonneau, témoin d'Épaminondas, qui fait des mines grotesques à mademoiselle Fanny Leloup qui rit de tout son cœur dans un coin de l'église, en faisant des réflexions ironiques sur la taille et la toilette de la mariée. — On se rend pour le banquet à l'hôtel du ministère.

FIN DE LA COMÉDIE.

CHŒUR.

O justice! ô justice sainte et sacrée! magnifique reflet de la Divinité, quel est celui qui ne tremble pas d'effroi en abordant ton sanctuaire? quel est celui qui comprendra dans toute son immensité la redoutable mission qu'il accepte en osant t'interpréter? quel est celui qui, sans terreur, viendra dire aux hommes assemblés : *Écoutez-moi, ceci est la vérité!*

Et pourtant, ô justice sainte et sacrée, les hommes austères majestueusement assis à ton suprême et terrible tribunal doivent être sages parmi les plus sages, éclairés parmi les plus éclairés, ils doivent imprimer à leur vie privée le caractère religieux et pur de leurs fonctions redoutables; et de même que leur imposant costume ne ressemble en rien à celui des autres hommes, de même aussi leur existence solitaire et recueillie ne doit ressembler en rien à l'existence frivole et joyeuse des autres hommes.

En pourrait-il donc être autrement! si celui qui doit absoudre ou condamner ses semblables, ne les dominait pas de toutes les fortes et courageuses vertus d'une vie exemplaire; les innocents ne lui diraient-ils pas · quel droit nous absous-tu? et les coupables, de quel droit nous condamnes-tu? Si tu as commis la faute, quelle est ton autorité pour flétrir la faute? Ne frémis-tu donc pas, ô juge indigne! lorsque tu t'écries: honte et châtiment au prévaricateur, alors que toi-même tu es prévaricateur! — honte et châtiment à l'adultère, alors que toi-même tu es adultère! — honte et châtiment aux passions mauvaises, alors que toi-même tu es sous le joug des passions mauvaises! Allons, allons, notre complice, quitte ton trône magistral et viens t'asseoir sur la sellette de l'infamie parmi nous autres criminels.

Mais il n'en est pas ainsi, ô justice sainte et sacrée! Ceux-là qui de leur voix solennelle et retentissante comme les foudres du dernier jugement proclament tes arrêts inexorables, ceux-là, tristes, austères et pensifs, imposent le respect et l'admiration aux autres hommes! C'est que ceux-là tes élus, ô justice! tes élus parmi les plus purs, ont dès leur jeunesse longuement éprouvé s'ils étaient dignes d'aspirer à cette mission souveraine! c'est que ceux-là, dans leur âge mur, ont exercé leur formidable sacerdoce avec une éclatante et sereine vertu! c'est que ceux-là, dans leur vieillesse enfin, encore épurés par cette longue vie de résignations et de sacrifices, ont atteint le dernier degré du trône magistral, parce qu'ils ont atteint le dernier terme de sagesse auquel l'homme puisse arriver, après avoir triomphé des plus rudes épreuves.

Aussi te glorifie-t-on magnifiquement dans le vénérable et splendide caractère de ceux-là, qui sont adorés et bénis de tous comme tes plus divins organes, ô justice! ô justice! sainte et sacrée!

EUGÈNE SUE.

LES

MAISONS DE JEU A PARIS.[1]

Depuis un an et demi, la chambre avait voté la suppression des maisons de jeux. Cette mesure, envisagée sous son côté moral, n'avait trouvé que des approbateurs. La chambre, mue par un sentiment honorable, avait fermé l'oreille à toute considération; elle n'avait vu que le mal et le remède; et le remède étant entre ses mains, elle a étouffé le mal. Aujourd'hui que cette mesure salutaire a reçu son accomplissement, nous entrerons, nous, dans quelques observations, tout-à-fait indépendantes de la question morale à laquelle nous applaudissons les premiers. Il nous suffira de faire en peu de mots le tableau des ressources annuelles que le budget aléatoire donnait à la ville de Paris, afin que la chambre puisse quelque jour compléter sa mesure en remédiant à un autre mal qui se fera sentir bientôt, et qui entraînera avec lui des préjudices notables, pour certaines industries, en laissant les chefs de famille ou d'établissement, à peu près dans les mêmes appréhensions et les mêmes chances d'abus de confiance qu'auparavant.

Les maisons de jeu étaient au nombre de sept dans la ville de Paris. Il y en avait quatre au Palais-Royal; n° 154, d'abord. C'était le salon aristocratique de ce quartier. On y était admis par faveur, une mise décente était de rigueur au 154. On y taillait le trente-un sur deux tables, et la roulette. Le n° 129 venait ensuite dans la hiérarchie aléatoire du Palais-Royal. Là, c'était une société mixte. On y entrait après vingt-et-un ans révolus; l'âge seul vous tenait lieu de présentation. On y jouait la roulette sur deux tables, et le trente-et-un. Le n° 36 avait hérité du n° 9, maison illustre dans les premières années de la restauration. C'est au n° 9 que l'état-major de Blucher, de Wellington et d'Alexandre vint rendre l'argent que la France

1. Nous avons applaudi, dans notre dernier bulletin, à la fermeture des maisons de jeu. M. le baron Calvet s'est ému sans doute de nos paroles, car nous avons reçu de lui l'article suivant, que nous ne faisons aucune difficulté d'insérer, bien qu'il ait tout l'air d'une apologie. (*N. d. D.*)

payait aux alliés. Le général Blucher lui-même, qui avait touché une large indemnité, s'empressa de la porter, en détail, au n° 9. Les Anglais se distinguaient, entre tous, par une générosité de restitution, digne de leur renommée. M. Bernard, qui tenait alors le sceptre du royaume de la Ferme, gagna une fortune de fermier-général. L'Europe alliée se fit bénévolement tributaire de M. Bernard. Le n° 9 était comme ce temple d'Antium dont parle Horace; la Fortune y renversait les colonnes triomphales, au profit de M. Bernard, dans les salons qui s'étendaient de l'arcade 9 à l'arcade 18; l'administration avait, d'ailleurs, réuni tout ce qui charmait alors les étrangers. Le célèbre restaurateur Abélard arrivait à onze heures du soir, avec ses fameux chapons au riz, et rassasiait l'Europe victorieuse, et vaincue par M. Bernard. On soupait entre la *roulette* et le *craps*; les Anglais, toujours avides d'émotion, mangeaient, par délices, avec accompagnement de cliquetis d'ivoire et de cuivre. Pendant le festin, les odalisques du Palais-Royal, couvertes des dépouilles du monde, envahissaient le n° 9. L'état-major européen contractait au dessert des hyménées éphémères, et se levait de table pour gagner la dot des Phrynés. L'avare trente-un les renvoyait sans dot. Alors, pour étourdir les gagnans et les ruinés, un orchestre enivrant donnait le signal de la danse. On dansait l'*Anglaise*, la *Cosaque*, l'*Allemande*, et à chaque figure, on jetait de l'or aux rateaux, pour prendre du plaisir de toutes mains. La restauration, essentiellement religieuse et morale, comme on sait, subit cette Babylone permanente jusqu'au départ des étrangers; elle voulut bien entrer, quoique à contre cœur, en participation avec la Ferme, des richesses oubliées sur le tapis du n° 9 par les soldats de Blucher, de Wellington et d'Alexandre. Même long-temps après le départ des alliés, le n° 9 conserva ses allures libertines. Ce fut M. le comte de Chalabre qui purifia cette Babylone; et le n° 18, vierge de femmes, s'ouvrit, et reçut dans ses trois salons l'élite de la mauvaise société. Le n° 113 était placé au dernier rang, et certes il méritait cette place. Aux vieux jours de l'empire, le n° 113 avait joui d'un certain éclat. Les vieillards disaient qu'on y jouait jadis le *trente-un*; c'était une tradition contestée. Le *biribi*, jeu tombé en désuétude, florissait encore au 113, sous le ministère de Serres, la banque du biribi recevait vingt-cinq centimes de mise, c'est-à-dire que le 113 avait le privilége exclusif de prendre aux pontes leurs billets, leur or, leur argent, et de plus leur menue monnaie de billon. C'était admirable de prévision. Le biribi scandalisa la police, il fut supprimé. L'avantage de la banque à ce jeu était énorme; la banque avait sept numéros sur soixante-dix.

Les maisons de jeu de la rue Dauphine, 36, de la rue Saint-André-des-Arcs, 59, et du Bac, 31, ont perdu leurs banques depuis nombre d'années. Après celles que nous venons d'exhumer au Palais-Royal, il en restait trois encore debout, au 31 décembre dernier.

Le n° 13, rue Marivaux. Cette maison ne possédait qu'une roulette et un cabinet littéraire. Le joueur ruiné par les zéros noir et rouge, avait la con-

solation de lire les journaux. Cette société se composait de quelques jeunes vieillards, têtus sur l'article des *transversales*, et neutralisant les zéros, en les jouant à tout coup, pour ne pas les manquer à leur sortie. C'était une chimère comme une autre, mais moins innocente qu'une autre. Au reste, ce petit salon avait une quiétude, une sérénité ravissantes. On avait l'air d'y jouer en famille. Les banquiers causaient avec les pontes, leur donnaient de sages conseils, souriaient à leurs gains, et se lamentaient à leurs pertes. On s'attendait toujours, quand on avait perdu, à voir le chef de partie s'avancer et vous rendre votre argent. Cette maison Marivaux était une ressource voisine pour les jeunes gens qui voulaient gagner leurs stalles d'Opéra, et boire de la musique gratis. Ils montaient, et jetaient un billet de cinq cents sur le tapis, en disant : *Dix francs au billet*: il faudrait être bien malheureux pour ne pas gagner dix francs avec un billet. Cependant ils perdaient le premier coup; pour rattraper la perte et gagner la stalle, on jouait vingt francs. Encore perdu! — Quarante. — Perdu! — Quatre-vingts. — Perdu! — Cent soixante. — Perdu! — Le reste. — Perdu!

La stalle du balcon d'Opéra coûtait cinq cents francs. C'est de cette manière que M. H*** en a payé une soixante-dix mille francs.

Les deux maisons capitales du royaume aleatoire étaient contiguës et à l'extrémité de la rue Richelieu, n°s 106 et 108. La maison, nommée le *salon* par excellence, était le rendez-vous de l'aristocratie joueuse de l'univers. Les députés, les procuradorès, les cortès, les lords du parlement, les pairs de France, les rois exilés, les banquiers fatigués de leur fortune, affluaient au *salon*. Don Carlos y a fait une apparition, et y perdit cinq mille carlistes. Don Miguel y a laissé toutes les paillettes d'or qu'il avait apportées des rives du Tage, en fuyant ses bords heureux. Quatre ministres ou généraux de la reine Christine ont laissé au *salon* leur dernier maravédis. Le plus riche banquier de l'Allemagne venait y lutter corps à corps avec la fortune, et la fortune expirait sous sa roue. Une foule de notables Anglais, héritiers des passions aléatoires de Fox et de Sheridan, épuisaient, au *salon*, des liasses de *banks-notes*, en attendant le thé. Le *salon* était la sangsue de l'univers. La France y était à peine représentée par quelque chiche désœuvré qui faisait une progression d'après d'Alembert, en attaquant par une piastre; objet de mépris et de risée aux yeux des lords d'Angleterre et des hidalgos de Madrid!

Au salon, le souper était servi à minuit. Le service ne laissait rien à désirer que l'argent qu'on avait perdu dans la soirée. Feu M. de Cussy, l'illustre gastronome impérial qui marchait l'égal de Cambacérès, était l'ordonnateur des festins du salon. Il n'épargnait rien pour flatter le goût blasé des millionnaires ses convives; les primeurs du marché figuraient à cette table. On y mangeait des pois verts, cueillis sur tige, le 15 janvier.

Les salons de Frascati étaient abordés par l'aristocratie du second ordre. Lord T***, grand et vénérable vieillard, s'y était établi pour y faire sa martingale à douze coups, si redoutée de la banque. C'est là que mourut, les dés

à la main, le fameux Anglais B***, qui jouait au craps depuis 1814. Ce grand homme, qui doit avoir la première niche au panthéon du jeu, profita de la paix et de l'invasion pour aller prendre les bains de Vichy, selon les conseils de ses médecins. Il avait trois millions et une affection au foie. Le désœuvrement anglais le poussa de l'hôtel de Castille à Frascati, le soir même qu'il attendait ses chevaux de poste pour aller à Vichy. Le noble voyageur, qui n'avait vu que les tripots répulsifs de *Leicester-Square*, de *Pall-Mall* et de *Piccadilly*, resta confondu d'admiration devant ce luxe et cette décence des salons de Frascati. Il risqua un petit billet, puis deux, puis vingt. Son domestique vint lui annoncer que les chevaux étaient à la chaise; il envoya promener le domestique. Les heures volaient, et les billets aussi. A deux heures du matin, il avait perdu 100,000 francs, et il rentra chez lui sans prendre garde aux chevaux de poste, qui passaient la nuit devant l'hôtel. Vichy fut complètement oublié. Le noble Anglais s'installa, dès ce jour, à Frascati, et consacra sa vie entière au culte du jeu. Il se fit un admirable régime de vie; il se levait à midi et prenait son thé; à une heure, il s'acheminait vers ce bienheureux Frascati et jouait jusqu'à sept heures; à sept heures, il allait au café Anglais et soupait planctureusement. Il reprenait ensuite le chemin du craps, et jouait jusqu'au dernier coup. C'était lui qui avait acquis le droit de jouer les trois derniers coups de dés; personne n'aurait eu le courage de lui disputer cet honneur.

Lorsque le 27 juillet 1830 arriva, notre Anglais ne vit qu'une chose dans cette révolution, la suspension momentanée du jeu; il ne remarqua qu'une barricade, celle qui lui barrait le chemin de Frascati. Treize jours mortels, le jeu fut en vacances; l'Anglais maudissait les trois jours qui lui en donnaient treize si tristes. Lorsque le calme fut revenu, il rentra au salon du *craps*, et continua sa vie. On comprend que les bains de Vichy étaient depuis long-temps oubliés; ses médecins de Londres, qui ne lui avaient pas donné six mois de vie, augurèrent qu'il était mort : le jeu l'avait guéri. B*** perdit ses trois millions religieusement jusqu'à la dernière guinée; sa famille fut obligée de lui faire une pension viagère et inaliénable de 12,000 francs. B*** trouva le secret de l'aliéner au profit du *craps*; il ne se réserva que ce qu'il lui fallait de stricte nécessité pour son couvert du café Anglais. Je n'ai connu jamais d'homme plus heureux; il avait le bonheur d'avoir une passion qui remplissait sa journée sans lacune; il savourait cette passion, et en exprimait la volupté douze heures durant. Il n'avait ni dettes, ni soucis, ni dépendance, ni obligations à subir, et l'administration des jeux, touchée de pitié pour un homme qui s'était si noblement ruiné, lui avait fait un avantage inoui : M. B*** avait l'inappréciable droit de jouer sur parole, sans que la perte l'obligeât à une restitution. Disons à la gloire de l'Angleterre que cet admirable joueur n'a jamais abusé du droit immense qu'il tenait de la Ferme. Seulement, au coup de six heures, lorsque les chances de la matinée avaient épuisé sa bourse, il jouait, à la roulette, 10 francs jusqu'au coup de gain.

Les 10 francs gagnés, il allait gaiement les dépenser au café Anglais. C'est ainsi qu'il vécut vingt-deux ans, malgré les médecins et l'hépatite. A Londres, il aurait gardé ses millions, mais il n'aurait pas vécu. Rien ne bronze la chair comme l'émotion du jeu. Quand le joueur ne se tue pas, il ne donne pas de prises à la mort. M. B***, presque octogénaire, tomba un soir comme un vétéran sur le champ de bataille; il tomba en embrassant la corne du *craps*, et ne se releva plus. C'était un homme plein d'érudition et d'esprit; il s'exprimait admirablement en français; son caractère respirait l'*humour*; il ne parlait jamais de sa fortune perdue; la Ferme n'avait pas de meilleur ami. M. B*** était organisé comme Fox et Sheridan, ces deux joueurs sublimes, qui, n'ayant plus un *shelling*, donnèrent un dîner splendide à la noblesse opulente, et redevinrent millionnaires au dessert, en jetant une assiette d'or, à leur bénéfice, au milieu de la table du festin.

La ville de Paris, en perdant les jeux, a fait une perte beaucoup plus grande que la chambre ne le suppose. Les neuf millions qui étaient appliqués à divers services d'utilité publique, et aux subventions théâtrales, ne sont rien ou sont fort peu de chose, auprès des pertes qu'on n'a pas prévues. Ce mouvement sans fin de la machine aléatoire faisait pivoter, autour du tapis, à peu près huit cents millions par an. La France apportait à peine un trente-deuxième à ce budget énorme, pour son contingent. Le besoin inexorable de jouer opérait des miracles de ressources, que le jeu seul peut opérer. Ainsi on a vu de riches Américains partir du *salon*, courir au Hâvre, du même pas, s'embarquer sur un des douze paquebots qui font le service entre les deux mondes, vendre une propriété à la Nouvelle-Orléans, et retourner au *salon*, sans avoir employé deux mois dans ces voyages et ces opérations. Chaque jour, les chances de gain faisaient ruisseler un argent prodigieux dans plusieurs branches de l'industrie parisienne. Il est prouvé que le joueur qui sortait d'une maison, avec 10 francs de gain, en dépensait tout de suite 5, qui ne rentraient plus à la Ferme. Le Palais-Royal vivait du jeu. Les grands restaurateurs, les bijoutiers, les modistes, les spectacles, avaient une part immense dans les bénéfices. On peut évaluer à cent millions la perte que fait le commerce de Paris.

Maintenant, le mal est-il détruit? car si le mal est détruit, qu'importe la perte d'argent? périsse l'argent plutôt que la morale! Hélas! nous n'hésitons pas à dire que le mal est plus terrible que jamais. Seulement il portera sur une classe qui a peu d'argent et beaucoup de passions, et il ne sera plus, en quelque sorte, compensé par cette énorme invasion étrangère d'argent qui restait à Paris. Les Anglais, les Russes, les Allemands, tous bien plus nobles joueurs que nous, et ne liardant pas devant une banque, étaient attirés à Paris par je ne sais quel attrait de décence et de loyauté que le *salon* et Frascati portaient écrit sur leurs murailles. Tous ces étrangers s'acheminent déjà vers les maisons que les états voisins, moins moraux que nous, établissent aux frontières. La maison de *conversation* de Baden va devenir plus

florissante que jamais. Le nouveau fermier s'est engagé à bâtir une salle de spectacle, à ses frais, à Baden, pour remercier le grand-duc de Bade du privilége obtenu. La maison que M. Crawford tient, à Londres, dans le Strand, vient d'être organisée sur un plan nouveau. Enfin, dans toutes les villes thermales, hors France, il n'est sorte d'appas qui ne soient offerts, à cette heure, à l'aristocratie errante et joueuse. Voyons ce qui reste à Paris.

La Ferme est démolie, c'est vrai; mais le jeu est debout. Détruisez les chevaux, bien plus homicides que les jeux, vous n'abolirez pas la passion des chevaux. Seulement il serait fort difficile d'avoir des hypodromes clandestins, où l'on pût faire des *courses au clocher* entre deux paravens. Le jeu clandestin est autre chose. Lorsque Louis XIV eut défendu les jeux, les joueurs, dit Dussaulx, se rassemblaient dans une salle basse, s'asseyaient autour d'une table, et mettaient devant eux un rayon de miel et une pièce d'or. C'était une mouche qui décidait du gain; la première qui se posait sur le miel, représentait officiellement la fortune. Le joueur favorisé de la mouche ramassait toutes les pièces d'or. Le plus grand silence présidait à ce jeu; aucune formule aléatoire n'était prononcée. La police ne pouvait raisonnablement empêcher que des amis se rassemblassent avec des rayons de miel, et que l'un d'eux prît l'or de ses voisins, lorsque ses voisins ne s'y opposaient pas. Il y aura donc des jeux secrets aujourd'hui, puisqu'il y en avait sous Louis XIV, en face de la Bastille. On peut même affirmer que plusieurs banques clandestines sont déjà en pleine activité : dans un mois il y en aura mille. Mais ici, plus de ces Anglais millionnaires, de ces impassibles Allemands, de ces Russes blasés et fastueux qui perdaient tout sans se plaindre, et nous donnaient le luxe de leurs revenus; autres lieux, autres joueurs, autres banquiers. Le jeu va prendre un nouvel aspect. On organisera des *banques* par actions. Autrefois le joueur n'avait à craindre que les avantages hautement avoués du *refait*, des *zéros*, du *craps*, maintenant il aura contre lui bien autre chose; il aura le doigt et la finesse de tact des banquiers. C'est en vain que la police redoublera de vigilance pour traquer ces conspirateurs du *trente-un*, ces *carbonari* de la roulette, ces proscrits du craps; la police aura cette fois, pour adversaire, la classe la plus intelligente, la plus rusée de la société. Les joueurs joueront la police. Cette police, si adroite dans ses perquisitions politiques, échouera devant les martingales des pontes coalisés contre elle. Tout ce que l'imagination a de plus ingénieux sera employé contre les limiers de la rue de Jérusalem. Le jeu restera donc; et avec lui, resteront le désespoir, la ruine, le suicide. Paris n'aura gagné qu'une chose à cette loi, pourtant si sage, il aura gagné la perte de 100 millions.

BARON CALVET.

BULLETIN.

C'est une noble chose que le gouvernement représentatif, et Paris assiste, depuis une semaine, à l'un de ces grands spectacles qui laissent de profonds souvenirs et de longs enseignemens. Toutes ces préoccupations inquiètes, qui se concentrent autour d'une même enceinte, le recueillement avec lequel on écoute les paroles qui s'y prononcent, ce calme profond des intérêts et cette émotion des intelligences, tout cela témoigne d'une situation forte et arrêtée, que nous pouvons produire avec orgueil et confiance devant nos ennemis, non moins que devant nos amis.

Et qu'on ne dise pas que ces débats se réduisent, au fond, à de mesquines questions de portefeuille, qu'ils s'amoindrissent à la taille de quelques ambitions personnelles. Comment ne voit-on pas que les ambitions disparaissent devant les idées même qu'elles représentent, et dont elles se revêtent en quelque sorte? C'est l'honneur du gouvernement parlementaire de mettre le pouvoir au concours entre toutes les forces sociales, de disposer les choses de telle sorte qu'il ne se conquiert ou ne se conserve qu'à la condition de représenter l'idée la plus forte et la plus vivante.

Ce n'est pas dans un bulletin paraissant quelques jours après ces grands débats, que l'on pourrait en retracer la physionomie si ardente et si mobile. Nous nous bornerons à constater les résultats acquis, à bien marquer le point où nous en sommes depuis cette mémorable discussion.

Le projet d'adresse, quoi qu'on en ait pu dire, était assurément équivoque; à l'intérieur, il acceptait le passé sans le louer, non plus que sans le blâmer; à l'extérieur, il tendait à engager le gouvernement dans des voies plus hardies, mais sans oser prendre d'une manière claire et décidée la responsabilité de ses conseils.

La position que le projet faisait à la chambre, en ce qui se rapporte aux grands intérêts si long-temps débattus au milieu de nous, était, sans contredit, celle qui allait le mieux aux intentions réservées et conciliantes de la législature nouvelle. Louer sans réserve l'amnistie, en reconnaître les effets

salutaires, ne déverser ni blâme ni éloge sur certaines propositions qui précédèrent ce grand acte, parce que ces projets sont restés sans résultats; ne pas remuer les souvenirs irritans qui peuvent se rattacher aux lois de septembre, tout en reconnaissant la légitimité de ces lois elles-mêmes, si le débat était amené sur ce terrain, tel était le programme que, dans la première partie de sa tâche, la commission de l'adresse avait en quelque sorte tracé pour la discussion.

Ce programme a été suivi, pour ainsi dire, pas à pas, et la vieille gauche, renforcée de ses nouveaux orateurs, n'a pas même tenté d'efforts pour le changer.

M. de Sade, en ouvrant cette discussion par un de ces discours graves et mesurés qui vont bien à l'austérité de son caractère et à la froide politesse de ses formes, n'a rien demandé de précis pour l'avenir, et n'a guère combattu dans le passé que ce fractionnement en coteries qui avait si rapidement et si complètement décomposé la chambre de 1834. Il a eu bien moins pour but d'attaquer la politique du cabinet, que de lui demander quel était son système, en le sommant de le formuler. M. Garnier-Pagès a éprouvé un accès de curiosité à peu près analogue. Il s'est gardé des lieux communs de son parti, et certes les Brutus des sociétés patriotiques n'auront pas lu sans quelque étonnement cette parlementaire et piquante harangue, dont le tour incisif prouve que les passions amorties laissent désormais à son auteur toute la liberté d'un esprit heureux et vif. Il n'a pas, comme M. de Sade, demandé au ministère quelles étaient ses vues, mais il a désiré savoir quels étaient au juste ses amis; il l'a mis au défi de se faire un corps de bataille entre les deux redoutables ailes qui venaient tout récemment d'inscrire sur leurs drapeaux les noms de MM. Barrot et Jaubert.

MM. Molé et de Montalivet se sont chargés de répondre. L'un a plus spécialement traité la question de principes; l'autre, après un discours de M. Havin, plus agressif en ce qu'il précisait davantage les griefs de l'opposition, et qu'il posait pour la première fois des questions nettes et tranchées, s'est avancé fort loin, quoique indirectement, dans la question de personnes. M. le président du conseil a répété les déclarations déjà faites à une autre tribune; il a hautement accepté le passé, auquel son vote l'avait associé presque toujours, et sa parole quelquefois, ajoutant que le moment lui avait paru arrivé où le signal de la pacification avait dû être donné du haut du trône. C'est dans ce sens qu'il a déclaré entendre l'amnistie, acte solennel qui sanctionne, loin de le flétrir, le système politique par lequel cette mesure de réconciliation est devenue possible. L'abdication des partis, l'oubli de tous les souvenirs irritans, ouvrant les voies aux améliorations morales et matérielles, tel a été le programme développé par M. le comte Molé, aux applaudissemens de la chambre.

M. le comte de Montalivet a été plus loin, il faut le reconnaître. Il n'a fait sans doute que répéter les mêmes assurances, que professer les mêmes principes, il n'a glorifié que les mêmes souvenirs; mais la forme de son langage,

chaleureux et fier, sa parole sévère presque jusqu'à l'agression, ont rappelé les inspirations d'un éminent orateur qui, jusque-là, s'était borné à se tenir pour satisfait des déclarations de M. le président du conseil, annonçant qu'il n'entrerait pas plus avant dans la discussion, à moins de trouver devant lui ses adversaires naturels. On a cru voir, mais à tort sans doute dans le discours de M. de Montalivet un souvenir payé à M. Guizot, et comme un gage de sympathie réclamé. Les paroles de M le président du conseil pouvaient être acceptées de presque tous les amis politiques du 22 février, comme de ceux du 6 septembre; celles de M. le ministre de l'intérieur allaient plus visiblement au centre droit. L'opinion ne s'est pas dissimulé la portée de ce fait : elle a craint que le système parlementaire conçu par M. le comte Molé, et manifesté d'une manière éclatante par la dissolution, ne tendît à se modifier; elle a pensé que ces modifications pourraient porter plus encore sur les personnes que sur les choses; et si depuis la séance du 9 janvier le cabinet s'est conquis un parti dans la chambre, la foi publique dans l'intégrité de la combinaison ministérielle s'est jusqu'à un certain point sentie ébranlée. Les alliances désintéressées sont honorables assurément, mais elles sont rares; ajoutons d'ailleurs qu'elles sont en dehors des véritables conditions du gouvernement représentatif. Tout parti sur lequel le pouvoir s'appuierait authentiquement devrait vouloir y être représenté dans la personne de ses chefs; ce ne seront pas les piquantes assurances de M. Jaubert qui infirmeront ce fait de tous les temps, cet axiome du système parlementaire.

Nous constatons ici les impressions du public plutôt que les faits qui pourraient tendre à les confirmer. Les membres du cabinet, individuellement aussi bien qu'en corps, désavouent tout projet de modification partielle, et sont très loin de confesser l'alliance qu'on a dit s'être conclue à la tribune entre MM. de Montalivet et Guizot. Selon le ministère, il accepte l'appui des doctrinaires au même titre que celui de tous les partis venus à résipiscence, et il n'est disposé à recevoir, de leur part, qu'un concours analogue, par exemple, à celui que M. Barrot peut prêter à M. Thiers. Le cabinet entend rester lui-même, se faire centre d'attraction et point se laisser absorber. Après l'éclatant succès d'avant-hier il le peut, et la France espère qu'il le voudra.

Après le manifeste de M. de Montalivet, le discours du spirituel député du Cher a été l'un des évènemens principaux de la discussion sur les affaires intérieures. Il est venu briser à la tribune des armes qui la veille encore n'étaient pas émoussées entre ses mains. Avec l'ardeur d'un néophyte, il s'est engagé aussi loin que qui que ce soit dans les voies de modération et de paix; il a pris le diapason de la France et de la chambre avec une parfaite souplesse de talent; et jamais pénitence publique n'a été accomplie au XIIe siècle, sous le portail des cathédrales, avec plus d'humilité que celle dont M. Jaubert est venu donner à la tribune l'édifiant exemple. Qu'a-t-on, en effet, imputé depuis long-temps à M. Jaubert et à ses amis? de subordonner les questions générales aux questions de personnes, d'être coterie plutôt que parti politique, de faire montre d'un dévouement plus éclatant que circonspect,

d'irriter les blessures au lieu de les cicatriser, d'invoquer des rigueurs désormais inutiles. Que leur a-t-on reproché, si ce n'est d'avoir conçu tout ce système si tristement encadré entre la loi de disjonction et la loi d'apanage, ou du moins de l'avoir subi, ce qui est bien pis que de l'avoir conçu, en dehors de toutes les conditions parlementaires? Or, M. Jaubert a confessé tout cela de la meilleure grace du monde; il a fait des aveux à foudroyer M. Fonfrède, M. Fonfrède de 1837 qui n'est peut-être pas non plus M. Fonfrède de 1838.

M. Jaubert a prononcé un mot d'un grand sens et d'une franchise qui l'honore, lorsqu'il a dit qu'un homme politique devait jusqu'à un certain point ménager son avenir. C'est, en effet, en se dévouant, soit par entraînement, soit par faiblesse, aux causes d'un succès impossible, que l'on perd le pouvoir en contribuant à lui faire illusion sur les obstacles, en l'entourant d'une atmosphère factice, au lieu de laisser parvenir jusqu'à lui le grand air de l'opinion et de la vérité. Si l'honorable M. Jaubert et ses amis avaient compris cela plus tôt, s'ils avaient eu, surtout au pouvoir, le courage de résistance qu'ils veulent retrouver dans les rangs de l'opposition, notre jeune monarchie constitutionnelle aurait traversé moins d'épreuves, nos divisions seraient moins déplorables et moins profondes : heureux toutefois le pays où l'expérience profite à ce point; heureux le temps où l'on ne songe pas à traduire en jeu d'esprit ou en inspiration intéressée ces déclarations solennelles!

La nouvelle chambre est évidemment née avec une grande modération de tempérament et une dose remarquable d'expérience politique. Voyez l'effet qu'a produit sur elle la discussion relative aux prétendus méfaits électoraux, si étrangement reprochés à l'administration. MM. Gauguier, Larabit, Saint-Albin et autres ont donné à M. le ministre de l'intérieur le plus beau champ de bataille qu'il pût espérer, le meilleur de tous les terrains pour rallier une majorité qui ne se connaissait pas encore elle-même. M. Mauguin, qui a trop d'esprit comptant pour qu'il lui reste un peu d'esprit de conduite, M. Barrot, moins exposé à se fourvoyer, et qui ne fait d'ordinaire que les fautes imposées à sa position, ont consenti l'un et l'autre à descendre dans cette basse région de lieux communs, où il est inexplicable que des hommes graves s'aventurent, lorsqu'ils aspirent à manier le pouvoir. En face des comités électoraux, ils ont prétendu lier les mains à l'administration, ils ont sérieusement revendiqué, pour les factions, le droit de calomnier le pouvoir, sans accorder à celui-ci le droit de se défendre, en usant de son influence dans les bornes de l'honneur et de la légalité.

Veut-on savoir le secret de l'énorme majorité venue en aide au ministère dans la solennelle question auquel il avait attaché son sort? Ce secret gît en partie dans ces folles attaques, dans ces rapsodies par lesquelles la vieille gauche a constaté qu'elle seule peut-être en France n'avait ni rien appris, ni rien oublié. M. de Montalivet s'est engagé dans ces débats avec une fermeté et un aplomb de raisons qui ont sincèrement rallié au ministère les sympathies flottantes encore de la chambre. Lorsque l'immense question espagnole s'est produite comme épreuve décisive, la majorité appartenait déjà à l'ad-

ministration de M. le comte Molé par des liens d'estime et de confiance, et dès l'ouverture de ces grands débats, la question de cabinet a constamment protégé la question diplomatique.

La chambre, il faut le dire, s'est beaucoup moins préoccupée, pendant ces trois solennelles journées, du soin de fixer le sens du quadruple traité, qu'elle n'a compris la nécessité de maintenir à la tête des affaires le ministère de l'amnistie. Elle a donné à M. le comte Molé un vote de haute confiance; elle lui a dit en se levant pour un amendement sur l'adoption duquel il avait placé son existence ministérielle : « Nous nous reposons sur vous du soin de prévenir, soit en continuant la politique de ces dernières années, soit en lui donnant des développemens nouveaux, fût-ce même dans l'occasion au prix de ce que les uns appellent l'intervention, et de ce que vous appelez la guerre, l'évènement qui vous apparaît à vous tout aussi bien qu'à nous-mêmes comme un *immense malheur*. Vous avez eu l'honneur de déclarer qu'au roulement du premier tambour prussien en Belgique, on y verrait accourir une armée française. Vous ne voudrez pas que l'avenir de la monarchie nouvelle, que la sécurité de nos frontières, que notre prépondérance morale en Europe, reçoivent, au-delà des Pyrénées, une atteinte non moins grave que celle dont on les menaçait au bord de la Meuse; l'anarchique royauté de don Carlos serait bien plus dangereuse que n'eût pu l'être une restauration à Bruxelles, au profit d'un membre de la maison d'Orange, car on traite avec les souverains réguliers et sérieux, point avec les souverains impuissans et éphémères; vous n'exposerez pas le gouvernement dont vous êtes le chef à l'incalculable réaction d'un pareil évènement; vous êtes lié d'honneur à l'empêcher; et si nous nous mettons, par notre vote, à couvert des entraînemens d'une politique précipitée, c'est dans la pleine conviction que la modération et la prudence atteindront aussi sûrement le même résultat. »

Tel est l'esprit du vote de la chambre. Il ne faut pas le chercher dans le texte même de l'amendement Hébert, non plus que dans le paragraphe de la commission. Cet amendement, d'une rédaction aussi insignifiante que le paragraphe était équivoque, n'a reçu sa signification que de la discussion elle-même. Or, celle-ci a fait faire de part et d'autre des pas immenses de rapprochement aux deux grandes fractions constitutionnelles de la chambre; c'est le mouvement qui a été le plus curieux à suivre, et qui est, sans contredit, le plus important à noter

Disons-le, parce que telle est l'impression sincère qui nous est restée de ces débats: en les commençant, personne n'avait d'idée parfaitement nette, et ne connaissait d'une manière précise la mesure de ses opinions. On voulait l'intervention, d'un côté où on la comprend aujourd'hui plus difficile; on semblait résigné à la contre-révolution, d'un autre côté où l'on a fini par comprendre qu'il serait impossible de la tolérer.

Entre le paragraphe et l'amendement il n'y avait rien de sérieux logiquement, si ce n'est la question de cabinet, placée sur un mot, et qu'on

aurait pu tout aussi bien placer sur un autre. *Continuer d'exécuter* le traité, ce n'est en rien renoncer à user de moyens nouveaux, et d'autant moins que l'emploi éventuel de mesures ultérieures et nouvelles est formellement prévu par le préambule des articles du 22 avril et du 18 août. Sans nier le moins du monde que le traité ait été exécuté jusqu'à présent, le gouvernement espagnol pourrait donc, la rédaction de M. Hébert à la main, réclamer des mesures plus efficaces. La seule chose véritablement importante, et qui distingue en cela l'adresse de 1838 de celle de 1837, c'est la déclaration qu'aux yeux de la chambre le but du traité est de sauver l'Espagne du *malheur d'une contre-révolution*. Or, sur ce point, l'amendement de M. Hébert est tout aussi explicite que le paragraphe originel, puisqu'il ne change rien à la partie vraiment importante et nouvelle de son texte La chambre, malgré l'adoption du mot *continuer*, est donc incomparablement plus engagée dans les affaires d'Espagne qu'elle ne l'était l'année dernière. Elle a solennellement interprété le traité, et l'interprétation est aujourd'hui inséparable des dispositions de l'acte lui-même. La France reste parfaitement libre sur le choix des moyens; on ne pourra réclamer ses secours que dans la mesure de ses intérêts. Cela est évident, puisqu'il n'y a eu jusqu'ici aucune stipulation spéciale faite, aucun contingent numérique promis; mais elle reste, selon la proportion de ses forces, interprétée par sa bonne foi et par son honneur, sous le coup de ce principe, qu'elle doit faire tous ses efforts pour prévenir en Espagne le malheur d'une contre-révolution.

Si telle est la seule interprétation naturelle du texte, combien cette interprétation n'a-t-elle pas été renforcée par le commentaire qu'y a joint l'une des plus mémorables discussions qu'ait entendues l'Europe, si émue de nos débats, si attentive à leur issue? Si le système interventioniste a été repoussé, ce n'est pas du tout parce que l'opinion de la chambre tendait à s'arranger, le cas échéant, d'une contre-révolution en Espagne c'est parce que cette contre-révolution est regardée comme de plus en plus improbable, et qu'on se confie à la sollicitude du gouvernement pour la prévenir. A cet égard, l'amendement ne dit rien de moins que l'adresse. Selon l'observation si juste de M. de Salvandy, l'amendement n'a déclaré qu'une seule chose, à savoir, que dans la situation actuelle de l'Espagne et de la France, celle-ci est dans la limite du traité. Or, dire qu'on a été fidèle à ses engagemens n'est pas s'interdire assurément d'en contracter de nouveaux, lorsqu'on le jugera nécessaire pour atteindre le but principal, nettement défini par le paragraphe amendé?

M. Molé a conduit cette longue et difficile discussion avec une hauteur et un calme qui ont trouvé leur récompense dans la vive et confiante adhésion de la chambre. Il lui appartient désormais comme s'il avait grandi au milieu d'elle; il vient de traverser une de ces crises décisives où les pouvoirs se retrempent et préparent leur avenir.

L'adhésion que nous donnons au vote de politique intérieure caché sous la question d'Espagne ne nous fait renoncer, en ce qui concerne ce malheureux pays, à aucune de nos sympathies, surtout à aucune de nos espé-

rances. Nous ne considérons pas moins la pensée à laquelle M. Thiers a dévoué son avenir comme l'une des plus hautes préoccupations d'un homme d'état. Cette question est à lui; il l'a payée par un grand sacrifice, et hier encore par un échec aussi éclatant que le serait une victoire. C'était une admirable chose que de voir à la tribune cet homme frêle et épuisé, le front baigné de cette noble sueur qui vient de l'ame, essayant des efforts désespérés dans une cause qui grandit tout ce qui s'y rattache, en élevant l'ambition politique jusqu'à la hauteur d'une œuvre immense. Que M. Thiers garde précieusement la position qu'il s'est faite; qu'il songe plus à maintenir et à étendre son importance personnelle qu'à se créer immédiatement au sein de la chambre un grand parti numérique; qu'il ne fasse surtout aucun sacrifice au désir d'une victoire prochaine; qu'il reste toujours lui-même, comme il l'a été si bien hier, n'abdiquant rien de son passé, ne donnant aucun gage pour l'avenir. Que le pouvoir le trouve un jour tel qu'il l'a quitté, alors que la force des choses aura résolu les seules questions qui l'en éloignent.

La semaine qui vient de s'écouler nous a donné des nouvelles importantes du Canada. L'insurrection a éclaté dans une province où l'on lui croyait peu de chances, et ce mouvement modifie d'une manière grave le jugement d'abord émis par nous sur les conséquences probables de la crise canadienne. Ce n'est pas seulement le cercle restreint de Saint-Charles, Saint-Denis et le Grand-Brûlé, que les troupes qui s'embarquent en Angleterre auront à faire rentrer sous l'obéissance de sa majesté britannique; il faudra réduire une population de plus de neuf cent mille ames, répandue sur une surface presque double de celle de la France. Il ne s'agira pas, pour le gouvernement anglais, d'une sédition partielle à réprimer, mais de la conquête de tout un pays qui lui échappe.

La levée de boucliers du Haut-Canada, en donnant à l'insurrection un caractère universel et plus national, créera à la métropole des obstacles contre lesquels pourrait bien se briser la puissance britannique. Les patriotes du Haut-Canada ont brûlé leurs vaisseaux en s'emparant de Toranto, capitale de la province, en emprisonnant le gouverneur, et en proposant au gouvernement des conditions inacceptables, lorsqu'elles sont imposées les armes à la main. Nous avons, il est vrai, appris la répression en même temps que la révolte. Des volontaires ont chassé les Canadiens de Toranto, et délivré sir Francis Head. Une surprise les avait rendus maîtres de la ville, et c'est sans doute une surprise qui les en a fait sortir. Mais c'est une déclaration de guerre dont on ne peut se dissimuler la portée. Cette province contenait tous les élémens d'insurrection: il est bien et duement constaté maintenant qu'ils seront assez puissans pour l'entraîner à une révolte sérieuse. Les mécontens du Haut-Canada, engagés et compromis, ne peuvent plus que faire cause commune avec leurs frères de l'autre province: des symptômes à peu près semblables y annonçaient ce résultat. Dans le Haut-Canada, la population était

également irritée par des mesures arbitraires et antipathiques aux opinions du pays. Là aussi fermentaient des vœux d'indépendance entretenus et excités par les actes d'une administration impopulaire : ce fut celle de sir John Colborne, actuellement commandant des troupes dans le Bas-Canada, qui provoqua les premiers mécontentemens. Sur les plaintes des habitans, on lui donna pour successeur sir Francis Head. Le nouveau gouverneur protesta en arrivant de ses intentions conciliatrices : ses promesses firent d'abord espérer aux habitans qu'il aurait égard à leurs réclamations, et qu'à l'avenir on ne leur donnerait pas lieu d'en faire. Mais bientôt les griefs devinrent plus vifs et plus nombreux. Sir Francis Head prononça la dissolution de la chambre d'assemblée, et parvint à faire entrer dans celle qui lui succéda une majorité dévouée. A la mort de Guillaume IV, au lieu de la renouveler, comme cela s'était pratiqué jusque-là, il adopta un bill pour prolonger de quatre années la durée de cette chambre, malgré la mort du roi. Il craignait sans doute que de nouvelles élections ne témoignassent de l'impopularité de son administration.

Là, comme dans le Bas-Canada, les avertissemens n'ont pas manqué au gouvernement anglais, dont rien ne troublait l'imperturbable sécurité. Avant d'en venir aux armes, on avait eu recours aux manifestes et aux proclamations. Le 11 novembre les réunions politiques d'Oxbridge adoptèrent des résolutions claires et énergiques; elles protestaient contre la formation de la chambre d'assemblée actuelle, contre la violation des droits nationaux, et faisaient un appel aux armes pour les défendre, invitant chaque citoyen à se munir d'une bonne carabine. Elles terminaient en votant des remerciemens à Papineau et aux autres chefs de l'insurrection. Il n'était guère permis de douter qu'une irritation aussi manifeste ne se traduisît pas en coups de fusil.

Rien de bien important dans le Bas-Canada. Le colonel Gore a voulu réparer l'échec qu'il avait éprouvé. Parti de Montréal le 30 novembre, il est entré à Saint-Denis après une résistance qui paraît avoir été sérieuse et avoir coûté du monde aux Anglais. Après avoir repris un canon perdu dans le premier combat et retrouvé quelques blessés abandonnés par les Canadiens, le colonel est revenu à Montréal. Les autorités anglaises fortifient cette capitale dans la prévision d'une attaque qui ne paraît pas probable, au moins de si tôt, et se mettent en mesure de soutenir la lutte; les milices volontaires, dont nous regardons l'appui comme éminemment utile à l'Angleterre, s'organisent et s'exercent.

Le projet des insurgés paraît être d'éviter une rencontre avec les troupes anglaises; la population se replie à leur approche. Les Canadiens attendront (et il ne paraît pas que les Anglais s'occupent beaucoup de les en empêcher) que l'hiver, en détériorant les chemins et en grossissant les rivières, ait rendu les communications et les mouvemens d'une armée impossibles. Ils feront alors la guerre de guérillas, le pays est parfaitement disposé pour cela, tenteront des surprises et des coups de main, et se disperseront à l'approche des régimens ennemis. Au printemps, les Anglais pourront prendre l'offensive;

alors seulement commenceront les opérations importantes qui permettront d'apprécier la force et les ressources de chaque parti.

On s'est demandé quelle serait l'attitude des États-Unis pendant la lutte qui se prépare. Au-delà de l'Atlantique, il va aussi être parlé d'intervention, et nous croyons que le gouvernement américain résoudra aussi la question dans un sens négatif; mais ses vœux, pour n'être pas renouvelés annuellement dans le message, n'en seront pas moins vifs. Quant à des secours patens ou une intervention avouée, bien des raisons s'y opposent. Trop d'intérêts seraient compromis par une rupture avec l'Angleterre pour qu'elle soit possible au gouvernement américain. Nul doute qu'une guerre d'indépendance à ses portes ne réveille, dans les états du nord surtout, des sympathies et des souvenirs bien chers; mais ce peuple est trop positif pour sacrifier à des sentimens ses intérêts matériels, et tout le monde sait que le gouvernement ne peut prendre conseil que de l'opinion publique. Cependant l'Union verrait certainement avec plaisir l'affranchissement du Canada, destiné dans l'avenir à s'unir à sa vaste fédération, et qui lui apporterait d'immenses avantages sous le double rapport commercial et militaire. Si la lutte se prolongeait, et que des chances favorables se présentassent pour les Canadiens, l'entraînement serait grand aux États-Unis; le gouvernement ne pourrait parvenir à empêcher l'introduction de secours de tous genres; d'ailleurs, il est douteux qu'il l'essayât bien sérieusement. Mais le congrès est trop prudent pour risquer sa marine naissante dans une lutte probablement inégale, pour exposer sa navigation marchande à de périlleuses chances. Le gouvernement vient de prouver ses dispositions, en donnant à l'Angleterre les assurances les plus positives de neutralité. Le secrétaire d'état vient d'adresser au procureur-général de l'état de New-York une lettre où il lui annonce que l'intention du gouvernement est de ne s'immiscer en rien dans les querelles d'un pays voisin, et où il requiert la sévérité des lois contre ceux qui enfreindraient cette déclaration.

Si les insurgés canadiens ne doivent pas trouver sur-le-champ, dans les États-Unis, des secours publics et avoués, il vient de leur arriver un concours auquel ils ne s'attendaient probablement pas. L'opinion radicale en Angleterre épouse leur cause; dans une réunion nombreuse, qui a eu lieu le 4 de ce mois, à la taverne de *la Couronne* et de *l'Ancre*, MM. Leader, Hume, Roebuck, se sont élevés avec force et raison contre le système suivi par le gouvernement à l'égard du Canada, et ont déploré la guerre qu'il allait faire naître. Rappelant les justes griefs des Canadiens, et les torts de l'administration coloniale, ils ont conclu que la révolte était légitime, et qu'il ne fallait pas la combattre, déclarant qu'au-dessus des sentimens et des intérêts nationaux, l'Angleterre devait mettre ceux de l'équité, et que le peuple anglais ne pouvait seconder son gouvernement dans une guerre injuste et oppressive.

Ce langage était nouveau pour le public qui l'écoutait, et, disons-le, il a été applaudi. La multitude a suivi l'un de ces généreux instincts qui la guident quelquefois; quant aux orateurs, quoique nous ne prétendions pas nier

leur bonne foi, ils étaient visiblement dominés par une pensée d'opposition. Que l'on ait eu tort, même politiquement parlant, de ne pas faire droit aux plaintes et aux réclamations des Canadiens, nous le reconnaissons à coup sûr; mais maintenant qu'ils ont pris les armes, les concessions viendraient trop tard; elles seraient malheureusement inutiles; pour les insurgés, il ne s'agit plus d'autre chose que de l'indépendance; c'est cette concession-là que les orateurs de la réunion demandent au gouvernement pour le Canada, mais sans avoir probablement la prétention sérieuse de l'obtenir.

Chacun d'eux, à la fin de son discours, trouvait moyen de se plaindre personnellement des whigs, et annonçait qu'il contribuerait de tout son pouvoir à les renverser; chacun s'indignait des dernières avances faites par lord John Russell aux tories, et dénonçait la monstrueuse alliance. L'occasion a donc paru bonne de créer des obstacles au ministère Melbourne; et aux manifestations de sympathie pour la cause des Canadiens, se joint un grand fonds d'humeur et peut-être d'ambition. La philantropie est ici, comme presque toujours, le voile d'un sentiment moins louable qu'elle-même.

Théatres. — Opéra-Comique. — Le succès du *Domino Noir* est encore dans tout l'éclat de ses premiers jours, et l'Opéra-Comique vient de donner *le Fidèle Berger*. Un succès, si grand qu'il soit, ne peut suffire à l'Opéra-Comique; il lui en faut toujours deux à la fois. Les lendemains de Mme Damoreau sont désastreux, *Fra Diavolo, la Fiancée* et *la Double Échelle* ramènent aussitôt le vide, le silence, et toutes les rigueurs de l'hiver, dans cette salle joyeuse où le rossignol chantait la veille au milieu des lumières et du printemps, et c'est alors un spectacle lamentable de voir çà et là, dans les loges et sur les banquettes désertes, quelques tristes spectateurs qui grelottent dans leurs manteaux, et soufflent sur leurs doigts sans que les trilles de M. Révial ou le faucet de M. Riquier viennent les réchauffer le moins du monde. Le fonds du répertoire de l'Opéra-Comique, c'est la variété. En même temps que Mme Damoreau a son succès, il faut que Chollet ait le sien; il faut deux roues d'or à ce carrosse pour qu'il aille son chemin. A ce compte, *le Fidèle Berger* ne manquera pas de venir en aide au *Domino Noir*, et de la sorte le répertoire sera complet. Ce fidèle berger est un certain confiseur de la rue des Lombards, auquel un grand personnage de la cour de Louis XV veut faire épouser une belle jeune fille, pour l'enlever sitôt qu'elle sera sa femme, le jour même des noces, au sortir de l'église. De là toute sorte d'infortunes et d'embarras qui surviennent à ce pauvre diable, et le malmènent, durant trois actes, d'une assez plaisante façon.

Cette pièce des deux auteurs de *l'Ambassadrice*, écrite évidemment dans l'intention de donner un caractère bouffe à Chollet, a le grand mérite d'atteindre son but, et d'égayer sans jamais dépasser les limites de la convenance et du bon goût. On n'y trouve ni les scènes grivoises, ni le gros esprit, ni le gros sel du *Postillon de Longjumeau:* tout au contraire, le plus grand tort qu'on puisse lui reprocher, celui qui jette de la froideur dans toute la seconde

partie du second acte, c'est peut-être un soin trop minutieux des détails, une recherche élégante d'ailleurs, mais pour laquelle l'Opéra-Comique n'est point fait. La musique de M. Adam a de la verve, de la pétulance, de l'entraînement dans les ensembles, et se distingue par une certaine chaleur rythmique qu'on pourrait prendre au besoin pour de l'originalité. Le chœur des femmes du peuple, au premier acte, est combiné à merveille. M. Adam excelle à mettre en musique les passions triviales si l'on veut, mais franches et de bon aloi: on peut dire que ce chœur vaut dans son genre le délicieux bavardage des nonnes au troisième acte du *Domino Noir*. L'air de Chollet manque parfaitement d'idées mélodieuses, et certes M. Adam ne s'en prendra qu'à lui, car le motif de cet air était charmant. Avec un pareil sujet Fioravanti aurait fait un chef-d'œuvre. J'aime mieux les couplets du second acte, et surtout le petit duo entre Chollet et Mlle Colon, où se trouve une phrase pleine de grace et de fraîcheur. En somme c'est là une partition facilement écrite et qui pourra servir à la fortune de M. Adam, sinon à sa renommée. En vérité le public des premières représentations est le plus singulier et le plus maussade personnage qu'on puisse voir, il agit la plupart du temps sans cause ni raison, par caprice et par boutades, il se trouve un jour qu'il est bien disposé, et ce jour-là il applaudit à outrance les plus grandes sottises; puis le lendemain, il revient et siffle pour ne pas faire comme la veille. Le public des premières représentations n'aime pas voir deux succès de suite, et c'est pour cela sans doute qu'il a si froidement accueilli, l'autre soir, *le Fidèle Berger*, qui vaut mieux que *la Double Échelle* et tant d'autres pièces qu'il adopte sans conteste. En pareil cas il n'y a pour la pièce qu'un seul parti à prendre, celui de réussir malgré lui.

Porte-Saint-Martin. Il serait injuste de passer sous silence un drame de M. Paul Foucher, *Guillaume Colmann*, joué récemment à ce théâtre. C'est une œuvre passablement littéraire qui ne se recommande pas seulement par une remarquable énergie, mais aussi par des qualités de style assez rares par le drame qui court. Toute la pièce n'est faite, à vrai dire, que pour une scène unique; mais cette scène est habilement ménagée, d'une exécution puissante, d'un effet irrésistible, tellement irrésistible, qu'à l'une des dernières représentations, un spectateur de cinq pieds huit pouces n'a pu résister à tant d'émotions, et qu'on s'est vu obligé de le porter évanoui au grand air. Malgré cela, la scène est fort belle. Voici ce dont il s'agit. Le héros du Tyrol, Andréas Hofer, est mort. Sa fille s'est retirée chez Guillaume Colmann, vieux guide, qui, vaincu par l'âge, a transmis à son fils Michel son bâton ferré et l'exemple de ses vertus. Michel n'a pris que le bâton ferré. C'est un garçon sournois que ce Michel, guide habile d'ailleurs et connaissant les défilés du Tyrol, comme vous les allées de votre jardin. Après six ans d'absence, il retrouve Marie, la fille d'Andréas. Il l'aime, le malheureux! je dis malheureux, ce n'est pas sans raison, car Marie ne l'aime pas; Marie aime un jeune et bel officier, un ami de son père, Fré-

déric Kœller, si j'ai bonne mémoire. Vous pensez bien que Michel a le cœur déchiré par tous les serpens de la jalousie. Pour se délivrer de ces reptiles incommodes, il jure la perte de Frédéric. Une occasion se présente. Frédéric est proscrit; obligé de se rendre dans une gorge du Tyrol, il hésite; les sentiers lui sont inconnus. Qui lui servira de guide? Michel Colmann se présente, et les voilà partis tous deux.

Michel revient seul. Il est sombre et préoccupé. Il a conduit Frédéric dans un lieu sauvage, entouré d'abîmes, dans un lieu perdu, que n'a jamais foulé le pied de l'homme, et c'est là que Michel a lâchement abandonné son rival. Il est sombre au retour : il se parle haut à lui-même, sans apercevoir son père, le vieux Guillaume qui l'écoute. Guillaume a tout entendu. — Qu'as-tu fait de ton voyageur? crie-t-il à son fils d'une voix tonnante. C'est la voix de Dieu demandant à Caïn ce qu'il a fait de son frère. Le vieillard a retrouvé toute la vigueur, toute l'énergie de la jeunesse. Il accable l'infame, il lui arrache des mains le bâton ferré, qu'elles ne sont plus dignes de porter, et il part, pour sauver Frédéric, à travers mille morts. La toile tombe, et il n'est pas dans toute la salle, aux loges, aux galeries, au parterre, un cœur qui ne soit vivement ému et puissamment remué. Malheureusement la toile se relève. Michel commet de nouvelles lâchetées, et le vieux Guillaume en finit avec lui comme *Matteo Falcone* avec son fils, comme Brutus avec ses enfans. Ce n'était pas la peine de piller du même coup M. Prosper Mérimée et l'histoire romaine. Le public goûte médiocrement ce cinquième acte qui lui fait l'effet d'un verre d'eau fraîche après un verre de vin généreux. Somme toute, ce drame a du succès et n'est pas au-dessous de sa réputation. Savez-vous beaucoup de drames qu'on puisse louer si brièvement?

VARIÉTÉS.—*La Dame de la Halle*, vaudeville en deux actes — M. le marquis de Lucienne s'est vu obligé de fuir en pays étranger et de laisser dans la misère Mme la marquise et ses enfans. Pour nourrir ces pauvres enfans, a marquise vend du poisson à la halle. J'aurais préféré lui voir faire de la broderie ou du parfilage dans un cinquième étage. La marquise vend du poisson et *s'engueule* (passez-moi le mot) avec ses aimables compagnes, lorsqu'arrive le chevalier Muguet, jeune prince qui voyage incognito dans tous les mauvais lieux de Paris. Il reconnaît la marquise, demande au roi la grace du marquis et l'obtient. Cette pièce a un parfum de raie, de morue et de hareng saur qui ferait pâmer d'aise un public de poissonniers et de poissonnières.

VAUDEVILLE. — *Le Serment de Collége*, vaudeville en un acte, par M. Comberousse. — Serment de collége, serment d'amour! Friedlin et de Melbert se sont juré, au collége, que le premier qui arriverait aux honneurs et à la fortune partagerait avec l'autre la fortune et les honneurs. Au sortir du collége, la vie les sépare. Friedlin voyage en joyeux artiste; Melbert entre dans

la diplomatie. Tous deux courent après la richesse. Pariez pour Melbert! En effet, au bout de quelques années, Friedlin revient en Allemagne, pauvre et râpé, chantant d'ailleurs. Melbert ne chante pas, lui; mais, en revanche, il est ministre. Friedlin lui rappelle hardiment le serment qu'ils ont échangé dans leur jeunesse: — Tu es ministre, fais-moi ministre. — Est ministre qui peut, répond Melbert. Friedlin insiste; Melbert est fort embarrassé, lorsque tout s'arrange; Friedlin se contente d'une dignité plus facile à porter. On le nomme intendant des menus-plaisirs du prince. Ce Friedlin est un joyeux compagnon qui fait le succès de la pièce.

— L'*Histoire de la Papauté*, par M. Léopold Ranke, professeur à l'université de Berlin, dont la traduction est publiée par M. Alexandre de Saint-Chéron, a déjà produit une vive sensation en Allemagne, en Italie et en Angleterre. Cet ouvrage se distingue à la fois par l'impartialité de la critique et l'étendue des recherches. Pendant un long séjour en Italie, M. Ranke a a été admis à visiter les bibliothèques les plus précieuses de Rome, de Milan, de Florence et de Venise. Les bibliothèques de Vienne et de Berlin lui ont aussi ouvert leurs trésors. Les découvertes les plus curieuses sur la vie, la politique et l'administration des papes, sont le résultat de ces explorations savantes. M. Ranke s'est montré d'ailleurs écrivain habile autant qu'historien consciencieux Son livre sera pour nous l'objet d'une étude développée.

— L'auteur de *Rome souterraine*, M. Charles Didier, publiera dans quelques jours, à la librairie Ambroise Dupont, un nouveau roman qui a pour titre : *Chavornay*.

F. Bonnaire

LA

CATHÉDRALE DE SÉVILLE.

Séville, 23 octobre.

Chacune des vieilles cités du midi de l'Espagne possède d'ordinaire un caractère qui lui est propre et qui la distingue de toutes les autres. Ainsi, Grenade a pour elle les souvenirs des Maures et les ruines magiques de son Alhambra, Cadix et Malaga le commerce, Cordoue l'esprit monastique et les traditions de la vieille Espagne; mais Séville, la reine de l'Andalousie, est la seule ville de la Péninsule où le culte des arts et leurs jouissances pures et désintéressées consolent quelques esprits d'élite des misères de leur pays. A Séville, comme en Italie, les arts, pour une certaine classe de la société, plus nombreuse ici que partout ailleurs, font en quelque sorte partie de l'existence. Un tableau nouveau, dont la cathédrale, ce vaste et magnifique sanctuaire des merveilles de l'art espagnol, s'est enrichie aux dépens des couvens dévastés, est ici un évènement, comme à Rome une nouvelle fouille ou une statue antique que l'on vient d'exhumer. Les galeries particulières étalent leurs richesses en concurrence avec celles du pieux musée qui les éclipse toutes. Aussi est-il impossible, avant d'avoir vu Séville, de se faire une idée exacte de ce qu'est, ou plutôt de ce que fut l'art en Espagne dans ces jours à jamais disparus où mille couvens, rivalisant l'un avec l'autre, comme les petits princes d'Italie, de luxe, d'opulence, et de goût pour les arts, prenaient à leur solde le pinceau des Murillo, des Zurbarran et des Cano, et le ciseau des Torrigiani et des Montañre, pour peupler de chefs-d'œuvre les voûtes de leurs églises.

Un voyage à l'Escurial et au musée de Madrid donne sans doute à l'étranger une haute et imposante idée de l'art espagnol; mais l'Escurial, peuplé des chefs-d'œuvre du Titien et de Raphaël, est en quelque sorte plus italien qu'espagnol. Quant au musée de Madrid, élite exclusive et choisie de tous les plus beaux tableaux des grands maîtres de la Péninsule, il ne donne pas, ce

me semble, grace à sa richesse un peu dédaigneuse, une idée assez complète des diverses manières de ces maîtres et des phases successives que l'art a traversées. Séville seul, immense dépôt des trésors de l'école espagnole à tous ses âges et à tous ses degrés, depuis l'enfance jusqu'à la vieillesse, depuis le médiocre jusqu'au sublime, Séville peut fournir les matériaux complets pour une histoire de la peinture en Espagne, œuvre qui reste encore à faire, comme celle de la peinture en Italie, après quelques essais plus ou moins avortés.

Du reste, il est un homme qui résume presque à lui seul la peinture espagnole, avec ses qualités comme avec ses défauts, et cet homme on ne peut le juger qu'à Séville. On a compris que je parle de Murillo, talent souple et mobile qui a subi, pendant le cours de sa vie d'artiste, comme Raphaël et Titien, trois transformations complètes, et dont l'inépuisable fécondité a semé de ses œuvres toutes les églises et tous les couvens de l'Andalousie. Je laisse à part Zurbarran, dont je parlerai tout à l'heure, et Velasquez, le Van-Dyck espagnol, l'admirable peintre de portraits, auquel les rois d'Espagne, jaloux de léguer à la postérité leurs majestueuses perruques et leurs fraises empesées, n'ont pas laissé le temps d'être plus de cinq à six fois un peintre d'histoire; Velasquez qu'on ne connaît qu'à Madrid, comme on ne connaît Murillo qu'à Séville, et dont *la Bataille de Breda* et le tableau de l'infante Marguerite attestent le talent de premier ordre pour le grand style historique.

A Paris, à Londres, à Madrid même, j'avais vu bien des Murillo; mais j'étais loin encore de me faire une idée complète de la souplesse de talent de cet homme merveilleux, qui, avec ses trois manières différentes et le nombre aussi infini que la variété de ses œuvres, est à lui seul toute une école de peinture. Chaque grand peintre a d'ordinaire une ville qu'il a affectionnée, où son talent s'est pour ainsi dire naturalisé et a pris racine, comme sur un sol qui lui était propre. Ainsi, pour apprécier Titien, il faut avoir vu Venise et ces trois chefs-d'œuvre qu'on appelle *l'Assomption de la Vierge*, *le Martyre de saint Laurent* et *la Décollation de saint Jean et de saint Paul*; pour Raphaël, Rome, *la Transfiguration* et les *loggie* du Vatican; pour Michel-Ange, Rome encore et la chapelle Sixtine; pour Murillo enfin, c'est Séville et sa cathédrale. Le nombre des tableaux de ce maître que possède ce splendide édifice est vraiment prodigieux. Malgré les guerres et les révolutions, ce nombre, depuis quarante ans, est plutôt accru que diminué, grace à la fermeture des couvens de l'Andalousie, où Murillo avait partout répandu ses œuvres avec cette profusion qui le caractérise, et dont les dépouilles sont venues enrichir la métropole de la peinture espagnole. Le zèle éclairé de quelques chanoines, tels que MM. Cepero et Pereyra, possesseurs eux-mêmes de riches galeries et bien connus des étrangers, a assigné à tous ces nouveaux venus la place et le jour qui leur étaient propres dans les chapelles exposées au midi, et la cathédrale est ainsi devenue un véritable sanctuaire des arts, où les pélerins ne font jamais faute. Ajoutez-y que ce musée chrétien a sur tous

les autres l'avantage d'être ouvert tous les jours et à toutes les heures, sauf de midi à deux et demie, heures sacrées du repos et de la sieste, où, jusqu'aux boutiques même, tout se ferme en Espagne.

Avant d'être venu à Séville, voici (que les dévots me pardonnent mes blasphèmes) l'idée que je m'étais faite de Murillo : grand coloriste, dessinateur exact, mais sans grandeur et sans style; peintre correct et sage, empreint d'une exquise suavité de pinceau, mais qui dégénère quelquefois en mollesse. Outre ces défauts tout négatifs, ce que je reprochais à Murillo, c'était son penchant pour cette nature ignoble et basse de mendians déguenillés que son pinceau aime à introduire jusque dans les sujets les plus nobles; c'était la mollesse, le *lâché* de ses contours, poussés jusqu'au point de donner aux habits de ses personnages l'aspect d'amadou ou de charpie qui s'éparpille sous les doigts; c'était enfin, comme les peintres flamands, avec lesquels Murillo a d'ailleurs plus d'un rapport, de sacrifier constamment l'idéal de la forme à celui du coloris, et d'être complètement dépourvu de la verve et de la grandeur qui caractérisent cette force maîtresse d'elle-même qu'on appelle le génie.

Presque tous ces reproches, que je crois encore fondés, partout ailleurs qu'à Séville, s'adressent aux deux premières manières de Murillo, et sauf quelques rares exceptions, les tableaux de ce grand maître qu'on admire ici, appartiennent aux derniers et aux meilleurs temps de sa vie. Son talent, mûri par l'expérience, et par cette inquiète dissatisfaction de soi-même, éternel instinct de perfectibilité qui aiguillonne le génie, s'est délivré des plis faux que l'exemple et le goût du temps lui avaient fait contracter. Son coloris, toujours si moelleux, a quitté ces teintes brunâtres et cotonneuses qui altéraient parfois la pureté du trait, et donnaient à sa peinture un caractère sombre, en contradiction avec son doux et facile génie. Ses contours, sans redevenir secs et durs, comme ceux de l'école florentine, ont pris plus de fermeté sans rien perdre de leur grace et de leurs transparence. Comme les grands maîtres flamands, modèles achevés dans cette science profonde de distribuer la lumière, Murillo a compris qu'il n'y avait pas dans la nature de ces transitions brusques, de ces contrastes heurtés entre le clair et l'obscur, le noir et le blanc, qui blessent l'œil dans les tableaux de Michel-Ange, de Caravage et de Zurbarran Il a compris que la lumière, s'interposant pour ainsi dire entre deux tons opposés, les rapprochait l'un de l'autre par des dégradations insensibles que l'œil ne saisit pas au premier abord, mais que le peintre n'en doit pas moins exprimer.

Dans ce labeur incessant du génie sur lui-même, comme il arrive d'ordinaire, les défauts ont disparu et les qualités sont restées : le coloris de Murillo, si tendre et si velouté, est arrivé à une transparence et à un éclat qu'il n'avait jamais connus. La plupart des grands peintres, et je pourrais ajouter des grands écrivains, ont commencé par être obscurs pour finir par être clairs; leur talent, voilé d'abord, est sorti peu à peu de ses nuages : ils en sont venus enfin à comprendre qu'une belle et noble face d'homme, en plein éclairée par la lumière, est pour l'art un modèle plus difficile à la fois et plus beau

que tous ces tours de force d'ombre se heurtant avec la lumière, ces plaques de jour découpées sur un fond obscur, et tous ces *concetti* du pinceau qui séduisent la foule ignorante. Aussi règne-t-il, dans toutes les dernières œuvres de Murillo, un calme, une transparence, un éclat lumineux qui contraste vivement avec le faire trop sombre de sa seconde manière, et qui rappelle celle des grands maîtres de l'Italie, arrivés à l'apogée de leur art.

Presque tous les tableaux de Murillo qu'on admire à la cathédrale appartiennent à cette ère radieuse et dernière de son talent, qui a secoué depuis long-temps les entraves de ses maîtres et les langes de l'école. Je citerai, avant tout, son meilleur tableau, *la Vision de saint Antoine de Padoue*, le plus beau de tout Séville, tableau malheureusement placé à contre-jour, dans une chapelle obscure qui n'est éclairée que par les vitraux de la nef opposée. Le ciel s'ouvre pour laisser descendre, dans une *gloire* entourée d'anges délicieusement groupés, le Christ enfant, mais déjà Dieu, dans sa céleste enfance, et qui semble nager comme les ames du Dante, *dal sol voler portate*, dans le fluide lumineux qui l'entoure. L'éclat vraiment séraphique de cette *gloire*, à laquelle manquent pourtant les rayons du soleil de Séville, contraste avec les teintes sombres de la partie inférieure, où le saint agenouillé, dans une attitude pleine de verve et de vérité, semble s'élancer, les bras ouverts, vers la céleste vision. La tête du saint pourrait être plus noble peut-être, mais l'attitude ne saurait être plus vraie, ni plus passionnée, la science du clair obscur plus profonde, l'air répandu à plus larges flots sur un tableau. Une table qui en occupe la partie inférieure, et un portique qu'on aperçoit au loin par une porte entr'ouverte, et qu'éclaire un jour différent, sont des prodiges de transparence aérienne. L'air circule et se joue si librement entre les pieds de la table, qu'elle semble saillir du cadre, comme le pied du saint agenouillé sur la terre, mais prêt à la quitter pour s'élancer vers le ciel.

Par un heureux hasard, se trouve placé, dans cette chapelle, un tableau de la première manière de Murillo, qui représente le Christ mort dans les bras de la Vierge. Ce tableau, qui se rapproche assez de la manière de Zurbarran, quand Zurbarran n'est pas bon, réunit tous les défauts dont s'est corrigé Murillo, avec le germe des grandes qualités dont il avait l'avenir : les tons en sont durs et noirâtres, les jours brusquement jetés à côté des ombres, les têtes sans élévation et sans noblesse, l'aspect général triste et repoussant. A côté du but que le peintre a atteint, on voit ainsi le point de départ : on comprend en regardant ces deux tableaux, comment ce beau génie, après avoir oscillé long-temps entre la manière dure et sèche de Castillo, son maître, et ce style un peu lâche où l'entraînait la pente de son suave génie, est enfin arrivé à la force sans la dureté et à la douceur sans la mollesse. Définir le style de Murillo, même après avoir vu la cathédrale de Séville, restera toujours une tâche difficile. Traduire avec la plume les prestiges du pinceau, faire voir à ceux qui n'ont pas vu, sentir à ceux qui n'ont pas senti, et remplacer avec quelques paroles froidement alignées cette triple

magie du dessin, du style et du coloris, radieuse auréole dont se couronne la tête du grand peintre, trinité de l'art qui se résout dans une puissante et mystérieuse unité, telle est la lutte qu'il faut entreprendre, à armes bien inégales, quand on veut écrire sur la peinture. Et c'est pourtant ce qu'il me faut essayer, car le seul procédé que je connaisse pour définir le style de Murillo, c'est d'analyser quelques-uns de ses meilleurs ouvrages.

Rien n'est plus facile, ce me semble, que de deviner le caractère d'un peintre en regardant ses tableaux; l'hypocrisie, facile à l'écrivain qui se peint en beau dans son livre, et se pare, la plume à la main, des vertus qu'il n'a pas, l'est beaucoup moins au peintre, sans cesse entraîné à mettre son ame dans son tableau, et qui ne se révèle jamais mieux qu'au moment où il s'oublie. L'écrivain, qui sait d'avance qu'on cherchera l'homme dans le livre, s'arrange en conséquence, et pose pour la postérité, en supposant que le portrait arrive jusqu'à elle. Mais le peintre, constamment jeté hors de garde par des sensations qu'il ne doit pas maîtriser, sous peine de frapper son œuvre de froideur et de mort, peut-il conserver sur lui-même cette surveillance défiante de l'écrivain, qui craint de laisser entr'ouvrir, sous l'œil perçant du public, un coin du manteau dont il se drape? Peut-il mentir avec le pinceau, comme celui-ci avec la plume, et son ame tout entière ne se révèle-t-elle pas à chaque trait de son tableau, par le choix seul du sujet, par le style, par le coloris même où domine toujours une teinte que le peintre affectionne, comme un penchant dominait dans son ame?

Or, ce qui est vrai de tous les peintres, l'est de Murillo plus que d'aucun peintre au monde. Lui aussi il a mis son ame tout entière dans ses tableaux, et tous les penchans de cette ame d'artiste se sont concentrés dans un seul, toutes les nuances de cette radieuse palette se sont fondues dans une seule nuance : c'est ce mystique et divin amour qui, dans les premiers siècles de l'Église, faisait les confesseurs et les martyrs, et qui fit, plus tard, les grands peintres, quand la piété, exilée du monde, se réfugia dans l'art, son dernier sanctuaire, et l'illumina d'un de ses rayons mourans avant de remonter vers les cieux.

La vie de Murillo n'est qu'un hymne, comme celle des grands peintres de cette grande époque, et l'on comprend, en regardant ses tableaux, sa réponse à ce prieur qui lui demandait pourquoi il ne continuait pas son ouvrage. « J'attends, répondit l'enthousiaste, que ce Christ vienne me parler! »

Jamais Murillo n'entreprit une de ces grandes pages de la Bible ou de l'Évangile, sans s'être identifié, par la prière et par la communion, avec ce Dieu qu'il allait peindre. Aussi retrouve-t-on, dans ses tableaux, comme une éternelle effusion de la tendresse d'ame qui l'inonde. Cette nature douce, humble et parfois même vulgaire, arrive à l'idéal à force de foi, et au génie à force d'amour. Les cieux s'ouvrent réellement pour lui comme ils s'ouvrent sur sa toile, et l'artiste transfiguré a vu les gloires d'en haut chaque fois qu'il les retrace.

Chacun des grands peintres, pour arriver au sommet de son art, a pris

une route différente, Michel-Ange la force, Titien la couleur, Raphaël le dessin. Murillo, comme Titien, pouvait choisir la couleur, mais il a préféré la foi, et la foi l'a pris par la main, comme les petits enfans de l'Évangile, et a dit : « Laissez-le venir jusqu'à moi. » Dans sa longue carrière de peintre, et au milieu du nombre réellement prodigieux de ses œuvres, c'est à peine si l'on cite quelques sujets profanes : le seul délassement de ce pinceau voué au Seigneur, c'est de retracer quelques scènes de la vie vulgaire où le peintre, entre deux extases, se repose des cieux en redescendant sur terre, sublimes ébauches qu'il laisse sur la place publique avant de rentrer dans le temple.

Les tableaux de Murillo que renferme la cathédrale appartiennent presque tous, comme je l'ai dit, à sa dernière manière, et le progrès y est aussi sensible dans la foi du chrétien que dans le talent du peintre. Le style y est plus élevé, le dessin plus hardi, le coloris plus lumineux; à chaque pas qu'il fait dans la carrière, l'artiste semble dominer son art de plus haut et s'approcher de plus près des éternels modèles de l'école italienne, sans cesse présens devant ses yeux. Parmi ces tableaux, un des plus célèbres, et ce n'est pas celui que je préfère, est *Saint Félix de Cantalicia distribuant l'aumône aux pauvres.* C'est le seul, dans toute la cathédrale, où par le choix même de son sujet, Murillo fut autorisé à reproduire cette nature ignoble de mendians qu'il aime à aller chercher aux portes des couvens et sous les porches de cathédrale. ses pauvres, là comme toujours, sont beaux de sale vérité et de repoussante laideur; le coloris, seul idéal du tableau, est admirable de force et d'éclat : jamais il n'a poussé plus loin la science difficile du clair obsur et l'habile distribution de la lumière. La seule partie du tableau qui appartienne au style noble, est la tête du saint, éclairée par un rayon d'en haut et belle de simplicité et d'évangélique bienveillance.

Le pendant de ce tableau est une de ces bizarres conceptions que crée, dans une heure d'extase, le cerveau d'un moine en délire, et que le pinceau de Murillo était si bien fait pour traduire. Saint François, au pied de la croix sanglante où est attaché le fils de Dieu, saisi d'une pitié douloureuse, attache sur lui son extatique regard. Alors le Christ, ému de cette pitié que le monde a refusée à ses misères, détache son bras de la croix et l'abaisse lentement sur l'épaule du saint, comme pour se reposer sur lui du fardeau de ses douleurs. Le Dieu semble remercier l'homme, et la victime consoler celui qui la plaint. Jamais tête de Christ, même sous le pinceau du divin Raphaël, n'a été empreinte d'une résignation aussi sublime. Les misères de l'humanité tout entière sont résumées dans cette tête divine, reflet d'une ame plus divine encore qui, au milieu de la lente agonie de la croix, ne songe qu'à bénir ceux qui la maudissent, et prie encore pour ses bourreaux.

Dans la même chapelle, la seconde à droite de la nef, on voit une *Adoration des bergers*. Jamais la foi naïve de ces hommes simples n'a été rendue avec plus de ferveur et de simplicité; ce n'est pas la foi austère et rude du pâtre espagnol, plus fait à l'anathème qu'à la prière; c'est la foi affectueuse et humble du chrétien des premiers âges, qui trouve son dieu dans une crèche

et croît bien vite à ce dieu, humble et pauvre comme lui La seule partie faible de ce tableau, aussi beau de coloris que de style et de pensée, c'est, je le dis à regret, la figure de la Vierge. Chose étrange, ce Murillo, chrétien si fervent et si tendre, n'a jamais vu, dans ses longues extases, lui apparaître ce pur idéal de vierge que Raphaël rêvait jusque dans les bras de la Fornarina. Les Vierges de Murillo, jeunes filles aux traits indécis et doux, ou femmes gracieuses et frêles, n'ont de la divinité que le divin enfant qu'elles tiennent dans leurs bras. Parfois même, comme dans le tableau de *l'Annonciation*, le peintre se méprend complètement sur l'expression qu'il doit lui prêter. En face de ce messager du Seigneur, si jeune et si beau, la tête ravissante de la jeune fille, qu'il vient saluer du titre de mère du Sauveur, est empreinte d'un caractère de grace, j'allais presque dire de coquetterie toute mondaine. Sans parler de la Vierge à la serviette (*la Madona a la servilleta*), fort au-dessous, selon moi, de sa réputation, je citerai aussi un autre tableau où un vieux saint, dont j'ai oublié le nom, présente le divin enfant, endormi dans ses bras, à sa mère, descendue des cieux pour le recevoir. Ici encore, la tête de la Vierge, quelque gracieuse qu'elle soit, ne répond ni à l'idéal du chrétien ni à celui du poète. Sans doute ce n'est pas à la fenêtre grillée d'un *patio* de Séville, sur ces fronts bruns de jeunes filles, avec des fleurs dans les cheveux et du feu dans le regard, que Murillo pouvait chercher le modèle de cette virginale beauté qui caractérise la mère du Seigneur. Mais les jeunes filles italiennes fournissaient-elles à Raphaël plus qu'à lui le type de ces délicieuses créations de vierges, écloses sous son chaste pinceau? Non. Raphaël les trouvait dans son ame, dans cette ame rêveuse et tendre que trahit son mélancolique regard : au milieu même des brutales joies de l'orgie, une voix secrète lui parlait des cieux, et son blond idéal de vierge lui apparaissait encore au milieu des courtisanes demi-nues. Et, contraste bizarre! l'austère, le chaste Murillo, qui se laissa mourir plutôt que de se plaindre à son médecin d'une blessure qui offensait la pudeur; Murillo, qui n'a jamais, je crois, peint une femme nue dans ses tableaux, l'enthousiaste et dévot Murillo n'a jamais su peindre une tête de vierge sans en faire une femme, hélas! et rien qu'une femme, gracieuse et tendre quelquefois, mais jamais divine.

Mais en revanche, si Murillo ne réussit pas à peindre les vierges, nul n'a su rendre comme lui ce ravissant mélange de grace enfantine et de précoce divinité qu'on trouve dans ses têtes du *Christ au berceau*. Dans ce sujet mille fois traité par lui, on s'étonne de la prodigieuse souplesse de talent qui lui a permis, comme à Raphaël, de varier à l'infini ce type toujours le même. Un des sujets le plus fréquemment demandés à Murillo dans les couvens qu'il a peints, c'était le Christ enfant dans les bras du saint protecteur du couvent. A la cathédrale seule de Séville on trouve ce sujet traité trois ou quatre fois, et avec une grace, une tendresse, une foi toujours nouvelles. Ces vieux saints, usés par la prière plus encore que par les ans, retrouvent, sous ce fervent pinceau, toute l'ardeur de leur jeune enthousiasme; il faut les voir entourer de leurs bras caressans l'enfant divin qui se joue avec leurs barbes grises et

sourit à leurs fronts amaigris. A voir l'ineffable amour qui se peint dans ces yeux creusés par les veilles et rougis par les pleurs, on comprend les longues extases du cloître et les intimes consolations qu'y puisaient ces ames tendres chez qui la piété même, comme chez sainte Thérèse, était encore un amour.

Parmi ces tableaux un surtout m'a frappé : le Christ enfant, mais non plus au berceau, appuye sa tête blonde et bouclée sur l'épaule de saint Joseph avec une divine nonchalance, et le caresse de son bras arrondi. Il y a dans ce sujet si simple, mais traité avec l'exquise suavité de pinceau à laquelle Murillo était arrivé dans les derniers temps de sa vie, une grace si indicible, un si profond sentiment de christianisme, par le côté où il parle au cœur, qu'on se sent redevenir chrétien, rien qu'à regarder ce tableau. Raphaël lui-même, je le dis sans hésiter, n'a rien fait de supérieur à cette délicieuse tête de *Niño*, où une mélancolie précoce, vague pressentiment des misères de l'humanité, se mêle aux graces insoucieuses de l'enfance.

Malheureusement tous ces tableaux, surtout ceux de la partie gauche de l'église, ou ne sont pas éclairés du tout, ou le sont par un jour qui ne leur convient pas. Les beaux vitraux coloriés qui garnissent toutes les fenêtres de la cathédrale jettent sur toutes les toiles des tons admirablement faux. A l'heure où le soleil donne sur les chapelles de droite, il est presque impossible de les regarder, et quand le soleil est passé, on ne les voit plus. Chaque tableau a son heure, heure fugitive et courte, où il est éclairé pour un instant de la lumière qui lui convient, et c'est une longue étude pour l'étranger, mais étude pleine de piquant et de charme, que de savoir à quelle heure il faut se rendre auprès de chacun d'eux. Ainsi, il y a, dans un renfoncement obscur, près de la grande porte latérale de gauche, une délicieuse Vierge d'Alonzo Cano qui n'est pas éclairée dix heures dans l'année du jour qui lui convient. Un verre dont elle est couverte, je ne sais pourquoi, au fond de la niche où on l'a cachée, jette sur la peinture de déplorables glacis. Pendant quinze jours de visites assidues à la cathédrale, à trois ou quatre heures par jour, c'est à peine si j'ai pu l'entrevoir une fois; mais de toutes les madones que j'ai vues en Espagne, c'est certainement la seule qui, sans soutenir le parallèle avec Raphaël, approche pourtant de l'idéal que lui seul a créé.

C'était un étrange homme que cet Alonzo Cano, le Léonard de Vinci de l'Espagne, peintre, sculpteur et architecte à la fois comme Leonard et comme Michel-Ange. Il y a de lui dans la cathédrale deux ou trois tombeaux en style de la renaissance et d'un goût plus pur que ne le sont d'ordinaire les œuvres de cette époque. Ce sont des tombeaux d'évêques, naguère chanoines de ce puissant *cabildo* de Séville, qui avait le privilége de fournir des titulaires à tous les épiscopats de l'Espagne. On voit aussi, dans une des chapelles de droite, un de ces tombeaux, en marbre blanc comme les autres, mais en style gothique et de cent ans plus vieux que ceux de Cano. La tête du vieil évêque étendu sur son lit de marbre, avec une biche à ses pieds, est une belle et saisissante image de la mort reposée du juste. Les figurines d'anges sculptées sur les côtés du piédestal sont pleines de grace et de légèreté, et

rappellent ces charmantes petites statuettes de chartreux qu'on admire sur les tombeaux des ducs de Bourgogne à Dijon.

Et puisque j'en suis à la sculpture, il faut que je dise une fois pour toutes ce que je pense d'un exécrable genre que l'on retrouve en Espagne dans toutes les églises, et que doivent, selon moi, réprouver les gens de goût, bien qu'il séduise la foule ignorante. Ce sont des statues en terre cuite, soigneusement coloriées, et où des hommes d'un véritable talent, tels que Montañer et Torrigiani, ont follement dépensé leurs labeurs. On tolère cette prostitution de l'art dans de petites statuettes de figures et de types populaires, telles qu'on en fait à Malaga; mais dans des statues de grande dimension, cette froide et vulgaire imitation de la couleur en même temps que de la forme, ce pastiche bâtard qui n'est ni tableau ni statue, m'est presque aussi odieux qu'une figure de cire. On admire dans la sacristie de Séville le chef-d'œuvre du genre, le *Saint Jérôme* de Montañer. Tout ce que j'en puis dire, c'est qu'il serait vraiment beau, s'il n'était pas colorié, et j'ai bien peur qu'un goût sévère n'en eût pu dire autant naguère des statues de Phidias.

Mais il me reste encore à parler d'un des plus grands peintres que l'Espagne ait produits : c'est Zurbarran, génie sombre et austère comme la piété espagnole, et à qui les tendres effusions de l'ame de Murillo furent toujours inconnues; Zurbarran, dont le mâle pinceau ne sait peindre que des longues et hâves figures de moines, à demi cachées sous le capuche, et dont un jour douteux éclaire à peine les traits amaigris. Sortez Zurbarran de l'obscurité du cloître, mettez-le face à face avec la vie réelle, avec des têtes éclairées en plein par la lumière, et son pinceau, si habile à rejeter dans l'ombre toute une figure, pour n'en faire ressortir qu'un seul point lumineux, devient tout d'un coup sec et dur. Les couleurs se heurtent au lieu de se fondre, l'air manque, les personnages semblent plaqués les uns sur les autres; on sent que le peintre, dépaysé, n'est plus sur son terrain, et qu'il a perdu le milieu dans lequel il a besoin de vivre.

Un seul tableau cependant fait exception; mais ce tableau est le chef-d'œuvre de Zurbarran. C'est l'apothéose de saint Thomas d'Aquin, tableau qui fit sous l'empire le voyage de Paris, avec quelques autres chefs-d'œuvre de l'école espagnole, qui reprirent, en 1814, la route du musée de Madrid ou de la cathédrale de Séville, comme *la Transfiguration* reprenait celle de Rome. Et à propos de *la Transfiguration*, un dicton populaire des *ciceroni* de Séville, c'est que le *saint Thomas* de Zurbarran a été mis, à Paris, en balance avec elle, et que les juges sont restés indécis. Je soumets humblement la question à ceux qui se rappellent encore ces deux chefs-d'œuvre qu'on opposait l'un à l'autre; mais, pour ma part, moi qui ai vu les deux, dût-on m'accuser de blasphème envers le dieu de la peinture, je comprends que l'on ait hésité : non qu'il y ait entre les deux sujets aucun rapport, pas plus qu'entre le style des deux maîtres; la ressemblance n'est que dans la beauté des deux œuvres, et dans la division du tableau en deux parties bien distinctes : en bas, Charles-Quint à genoux, avec des courtisans et des moines;

en haut, dans le ciel, saint Thomas d'Aquin transfiguré comme le Christ, et quatre évêques ou docteurs de la loi assis à ses côtés. Voilà, dira-t-on, un sujet bien froid, bien ingrat; mais qu'importe au génie? Quel parti n'a pas su tirer Raphaël, dans ses *loggie*, d'un sujet plus ingrat encore, de la dispute du Saint-Sacrement?

L'œuvre mystique de Zurbarran n'est ni moins puissante ni moins hardie: Charles-Quint, revêtu de la dalmatique impériale, est agenouillé devant une table où sont déposés son sceptre et sa couronne, sans doute pour rappeler qu'il les tient du ciel, c'est-à-dire du clergé. A sa droite, quelques belles et pâles têtes de courtisans à la fraise blanche, au pourpoint de velours noir, au front plissé par les angoisses de l'ambition. A sa gauche, des évêques, des dominicains, aux robes blanches et noires, aux têtes un peu vulgaires, mais pleines d'une inculte énergie. Quant à la figure de Charles-Quint, le plus bel éloge que je puisse en faire, c'est qu'elle égale l'admirable portrait que Titien a laissé de lui au musée de Madrid; c'est toujours cette tête pâle et pensive, maîtresse de soi comme du monde, et où la conscience de sa force a ennobli jusqu'à l'astuce son expression primitive. La lourde robe d'or qui le couvre de ses plis raides et heurtés est merveilleuse de lumière et d'éclat. Jamais le sombre Zurbarran n'a dépensé autant de lumière dans un tableau; jamais son coloris, toujours noirâtre, n'était arrivé à cette transparence; on dirait la révélation d'un talent nouveau et qui s'ignorait lui-même.

Quant à la partie supérieure du tableau, elle est au moins égale à l'autre, et l'on hésite cette fois entre le ciel et la terre. Le saint n'est peut-être pas le plus idéal des cinq personnages transfigurés; mais rien n'égale en beauté les quatre docteurs, occupés à feuilleter avec une attention grave et intelligente les livres de la loi. L'air et la lumière se jouent à pleins flots dans les amples plis de leurs robes; aucune trace des défauts habituels de Zurbarran, et de son goût pour les contrastes heurtés entre l'ombre et la lumière, ne se fait sentir dans ces quatre figures, non plus que dans celle de Charles-Quint, également irréprochable. Un peu de sécheresse et de dureté dans les autres figures, quelques draperies noires tranchant trop brusquement sur les robes blanches des moines, quelques ombres portées un peu trop fortes, telles sont les seules taches de cet admirable tableau, le plus beau de la cathédrale de Séville et le plus mal éclairé.

Décidément, c'est un malheur pour l'art que tant de trésors soient enfouis sous les voûtes obscures d'une cathédrale, où l'œil le plus exercé les devine plutôt qu'il ne les juge. Ce n'est qu'à l'aide d'une forte lorgnette et à certaines heures, qu'il faut étudier comme les heures d'audience d'un roi, que j'ai pu dérober à ces voûtes avares le secret de la gloire et du génie de Murillo. C'est ainsi seulement qu'au-dessus de la porte d'entrée et à une immense hauteur, j'ai pu apprécier la beauté d'une Vierge colossale que l'œil seul ne pourrait pas juger, et qui m'a paru empreinte d'un caractère de force et de grandeur tout-à-fait en dehors des habitudes de son pinceau.

Mais la cathédrale de Séville est avare de ses richesses comme un riche

menacé; elle se fait pauvre autant qu'il est en elle et cache ses trésors comme un autre les montre, car elle a peur de son rival, le musée de Madrid, qui convoite ses dépouilles. Déjà l'ordre est venu de la capitale de saisir, pour la fondre, l'argenterie et les joyaux de la cathédrale et des églises de Séville, et d'en consacrer le produit aux dépenses de la guerre de Biscaye. On a bien voulu, il est vrai, excepter de cette brutale saisie les objets qui avaient une valeur artistique, et une commission a dû être nommée pour les désigner. Mais je ne crains pas d'affirmer qu'une nouvelle levée de quarante mille hommes aurait rendu le gouvernement moins impopulaire à Séville que cette main violemment portée sur l'arche sainte, car Séville est fière de sa cathédrale, et fière surtout des richesses qu'elle étale à ses jours de fête. J'ai vu, dans le trésor du chapitre, bien plus riche encore que celui de Cordoue, les immenses chandeliers et les devans d'autel d'argent massif, qui ne servent que dans ces jours solennels; les robes de velours brodées d'or, et plus riches encore par le travail que par la matière; l'immense *custodia* (tabernacle), de dix pieds de haut, en argent incrusté de pierres précieuses, et j'ai compris cet innocent orgueil d'une population qui a mis tout le fruit de ses épargnes à enrichir pendant trois siècles la maison de Dieu, et qui la verra dépouillée dans six mois par cette constitution hérétique, que les dévots Sévilliens excommunieraient, je crois, de bon cœur.

Mais la plus rare merveille de la cathédrale de Séville, c'est la cathédrale elle-même. Aucune église au monde, ni Saint-Pierre de Rome, ni le *Duomo* de Milan, ni le *Dóm* de Strasbourg, ne m'ont laissé cette religieuse émotion qui vous saisit en entrant sous ces voûtes à peine éclairées par un mystérieux demi-jour. Là, contre l'usage de l'Espagne, point de dorures, point d'ornemens de mauvais goût; rien que la pierre, la pierre nue et grise, avec les grêles colonnettes qui jaillissent vers la voûte en ogives gigantesques, et emportent avec elles la pensée vers le ciel. Le seul luxe apparent, c'est le riche pavé de marbre, étincelant çà et là du reflet bigarré des vitraux qui vient s'abattre sur lui, ou des longues traînées de lumière qu'y jette à travers la sainte obscurité du lieu une porte qui vient à s'ouvrir. Malheureusement, le chœur, solide massif de pierre et de marbre, bâti comme une église au milieu de l'église même, intercepte de toutes parts la vue et la lumière. Mais en dépit de ce défaut systématique qu'on retrouve dans toutes les églises de l'Espagne, rien n'égale l'impression de grandeur et de chrétienne simplicité dont vous frappe ce colossal édifice. Les quelques centaines de fidèles, qui viennent assister aux offices, se perdent dans cette vaste enceinte; l'orgue, en mugissant sous ces voûtes gigantesques, a peine à remplir leur immensité, et les rayons partis des hautes fenêtres de la nef du midi n'arrivent pas même jusqu'à la nef opposée.

Mais c'est surtout de midi à deux heures que la cathédrale est belle à voir, quand la foule s'est écoulée, et qu'un silence majestueux comme elle emplit toute son enceinte. Alors plus de mendiant importun qui vienne troubler votre rêverie, plus de coquette Espagnole nonchalamment accroupie sur ses ge-

noux, et vous agaçant de l'éventail ou du regard qui luit sous la noire mantille. Vous êtes seul, seul avec la pensée de Dieu, toujours présente sous ces voûtes, et le bruit même de vos pas qui réveille leurs échos vous semble une profanation. Alors vous pouvez, au sein d'une fraîcheur délicieuse pendant les heures les plus brûlantes du jour, accomplir à votre aise votre pèlerinage à toutes ces chapelles sanctifiées par la religion et par le génie; vous pouvez choisir pour adorer, ou l'autel du chrétien, ou le sanctuaire de l'art, car tous les deux ont ici leurs fidèles, et un culte ne nuit pas à l'autre : à côté de l'étranger qui, pendant l'office même, circule de chapelle en chapelle, accompagné d'un gardien de l'église chez qui le *cicerone* fait taire le sacristain, vous voyez quelque dévot Sévillien, les bras étendus en croix, poursuivre intrépidement son oraison, sans maudire même les curieux qui viennent le déranger de son extase.

J'ai essayé de depeindre l'effet que produit sur tous les voyageurs cette magnifique église; mais je n'en finirais pas, si je voulais décrire une à une les merveilles de tout genre qu'elle renferme. Ainsi je laisse de côté la salle capitulaire, véritable bijou d'architecture, dont l'élégant ovale est plein de grace et d'originalité, et qu'ornent une vingtaine d'admirables portraits de Murillo, malheureusement placés trop haut; l'anti-salle, en style de la renaissance, anti-salle plus belle que les salles même des autres cathédrales; la chapelle dite *de los reyes* (des rois), où l'on voit les tombeaux du malheureux Alonzo X, *el sabio* (le savant et non pas le sage), et celui de Fernando II, le conquérant de Seville; la coupe de cristal dont se servait ce roi, brave autant que dévot, et qui conquit son titre de saint à la pointe de l'épée; la clé de Séville, que les Maures offrirent à leur vainqueur le jour de son entrée dans la cité conquise en 1261; les boiseries ciselées du chœur, belles encore même après celles de Cordoue, et les cariatides en chêne sculpté qui supportent les deux immenses buffets d'orgues. La cathédrale de Séville, je l'ait dit déjà, est un musée complet auquel tous les arts ont payé leur tribut, car elle renferme, outre le vaisseau de l'église, une autre église latérale, beaucoup plus moderne et toute chargée de sculptures colossales d'un assez pauvre goût : une bibliothèque fort vaste, et d'un style simple et sévère; un *patio*, fort inférieur à celui de Cordoue, mais ceint comme lui de murs arabes et planté de maigres orangers qui ne se souviennent pas d'Abderame. Une belle porte arabe, dite *du Pardon*, parfaitement conservée, mais soigneusement blanchie à la chaux, donne entrée à ce *patio*, et une ignoble sculpture chrétienne, qui la dépare, lui a sans doute fait trouver grace devant les pieux vandales qui ont si bien nettoyé l'Espagne de tout vestige de la domination arabe.

A l'inverse du *Duomo* de Milan, qui n'est beau qu'en dehors, la cathédrale de Seville n'est belle qu'en dedans. Une foule de chapelles et d'édifices accessoires de tout style et de tout âge, en déparent complètement la partie extérieure, simple d'ailleurs et peu ornée. Mais son plus bel ornement, son bijou le plus coquet, et ce bijou monumental a 370 pieds de haut, c'est sa

fameuse *Giralda*, que, dans l'immense plaine où est situé Séville, l'œil découvre partout de cinq à six lieues à la ronde. Rien n'égale la grace, l'élégance, j'allais presque dire la légèreté de cette tour gigantesque, arabe jusqu'aux deux tiers de sa hauteur, et chrétienne, par malheur, à son dernier tiers. Cette partie chrétienne se compose d'une multitude infinie de colonnettes, de cintres, de piliers, entassés les uns sur les autres, sans proportion et sans symétrie aucune, le tout badigeonné à neuf, en belle couleur jaune, et surmonté de clochettes et de tourillons du plus déplorable effet; on dirait d'un château de cartes que le premier orage jettera bas, si la massive statue de bronze, dite la *Giralda*, si bien connue de tous ceux qui ont lu *don Quichotte*, n'attestait sa solidité.

La partie arabe, au contraire, est un modèle achevé de grace et de simplicité unies à la force. Les plus délicieuses arabesques serpentent d'une extrémité à l'autre de ses gigantesques parois, et à chaque étage, une petite fenêtre à double cintre, avec ses trois sveltes colonnettes, donne à l'édifice son cachet oriental. On monte au sommet de cette belle tour, non pas par un escalier, grace au ciel, mais par une pente si doucement ménagée, comme dans la tour de Saint-Marc, à Venise, qu'un des derniers souverains de l'Espagne, y est monté, dit-on, à cheval. La belle couleur blonde qui la revêt tout entière et semble un des reflets du soleil de Séville, s'harmonie avec le bleu du ciel en tons d'une admirable douceur, qui contrastent avec les tons grisâtres de la vénérable cathédrale, plus jeune pourtant de quelques siècles que son élégante voisine.

La vue du haut de la Giralda est plutôt imposante que belle : à vos pieds Séville, vaste enceinte circulaire, bourdonnante et affairée comme une ruche; le Guadalquivir qui l'entoure de ses replis et va se perdre sous les ombrages touffus de *las Delicias* pour reparaître çà et là dans la riche plaine qu'il fertilise; quelques oliviers autour de la ville, puis le désert, comme dans une cité de l'Orient, sauf quelques blancs villages qui se dressent de loin en loin sur cette campagne poudreuse, toute calcinée par six mois d'été. Dans la distance, les cimes bleuâtres de la sierra Morena, qui semblent à peine s'élever de quelques toises au-dessus du sol, et les sommets plus âpres et plus lointains de la Serrania de Ronda, avec cette énorme montagne isolée que l'on appelle la Tête du Maure; enfin, par-dessus tout cela, le soleil de Séville, rougissant de ses rayons obliques la tour et les vieilles coupoles de la cathédrale; tel est le spectacle qui vous attend tous les soirs au sommet de la Giralda. C'est ainsi que Séville est belle à voir, comme l'Espagne, de haut et de loin, quand ses misères s'effacent avec la distance, et qu'un rayon de soleil mourant la pare, comme un dernier reflet de ses gloires évanouies.

ROSSEEUW SAINT-HILAIRE.

LES

QUATRE TALISMANS.

Première Journée.

Il y avait une fois, à Damas, un vieillard très riche, très riche, qu'on appelait *le Bienfaisant*, parce qu'il n'usait de ses trésors que pour adoucir les maux du peuple, soulager les malades et les prisonniers, ou héberger les voyageurs; et il réunissait tous les jours quelques-uns de ceux-ci à sa table, car il n'était pas fier, quoiqu'il fût parvenu. Les plus anciens de Damas se souvenaient qu'il y était arrivé bien pauvre, et qu'il y avait long-temps gagné sa vie à porter des fardeaux pour les marchands; après quoi, ses petites économies lui permettant d'entreprendre le négoce à son propre compte, on l'avait vu s'élever au plus haut degré de prospérité sans donner lieu au moindre reproche, de sorte que personne ne prenait ombrage de sa fortune, dont il ne semblait jouir que pour en faire part à tout le monde.

Un jour, trois voyageurs fort mal en point, et recrus d'âge, de fatigue et de misère, s'étant rencontrés au même moment à sa porte, pour y demander l'hospitalité, les esclaves du vieillard leur donnèrent à laver suivant l'usage, substituèrent à leurs pauvres haillons et à leurs turbans délabrés des vêtemens propres et décens, et distribuèrent entre eux trois bourses pleines d'or. Ils les introduisirent

ensuite dans la salle du festin où le maître les attendait, comme il faisait tous les jours, entouré de ses douze fils qui étaient de beaux jeunes gens rayonnans d'espérance, de force et de santé, car Dieu avait béni *le Bienfaisant* dans sa famille.

Quand ils eurent fini leur repas qui était simple, mais copieux et salutaire, *le Bienfaisant* leur demanda leur histoire, non pour satisfaire une vaine curiosité, comme le font la plupart des hommes, mais pour s'informer du moyen de les aider dans leurs entreprises et de les secourir dans leurs tribulations. Le plus âgé des trois, auquel il s'était adressé, prit donc la parole, et s'exprima ainsi :

HISTOIRE DE DOUBAN LE RICHE.

Seigneur, je suis né à Fardan qui est une petite ville du Fitzistan, dans le royaume de Perse, et je m'appelle Douban. Je suis l'aîné de quatre enfans mâles, dont le second s'appelait Mahoud, le troisième Pirouz, et le quatrième Ebid, et mon père nous avait eus tous les quatre d'une seule femme qui mourut fort jeune, ce qui le décida sans doute à se remarier, pour qu'une autre mère eût soin de nous. Celle qu'il nous donna dans ce dessein n'était guère propre à servir ses vues, car elle était avare et méchante. Comme notre fortune passait pour considérable, elle fit le projet de se l'approprier, et mon père ayant été obligé de s'absenter plusieurs mois, elle résolut de mettre ce temps à profit pour exécuter ses desseins. Elle feignit de s'adoucir un peu en notre faveur pour nous inspirer plus de confiance, et les premiers jours ainsi passés avec plus d'agrément que nous n'étions accoutumés à en trouver auprès d'elle, cette mauvaise personne nous leurra tellement des merveilles du Fitzistan et du plaisir que nous goûterions à y voyager en sa compagnie, que nous en pleurâmes de joie. Nous partîmes, en effet, peu de temps après, dans une litière bien fermée, dont elle ne soulevait jamais les portières, par respect, disait-elle, pour la loi qui défend aux femmes de se laisser voir, et nous voyagâmes ainsi pendant soixante journées, sans apercevoir ni le ciel ni la terre, tant il s'en fallait que nous pussions nous faire une idée du chemin que nous avions parcouru et de la direction dans laquelle nous étions conduits. Nous nous arrêtâmes enfin dans une forêt épaisse et obscure, où elle jugea à propos de nous faire reposer sous des ombrages impénétrables au soleil, et je ne doute pas que ce ne fût cette forêt magique qui sert de ceinture à la montagne de Caf, laquelle est elle-même, comme vous savez, la

ceinture du monde. Nous nous divertîmes assez bien dans cet endroit, en buvant des vins qu'elle avait apportés, et dont nous ne connaissions pas l'usage. Ces breuvages défendus nous plongèrent dans un sommeil si profond, qu'il me serait difficile d'en déterminer la durée. Mais quelle fut la douleur de Mahoud, celle de Pirouz et la mienne, car notre jeune frère Ebid dormait encore, quand nous ne retrouvâmes au réveil ni la femme de mon père, ni la litière qui nous avait amenés! Notre premier mouvement fut de courir, de chercher, d'appeler à grands cris; le tout en vain. Nous comprîmes alors aisément le piége où nous étions tombés, car j'avais déjà vingt ans, et mes deux frères puînés une seule année de moins, parce qu'ils étaient jumeaux. Dès ce moment, nous nous abandonnâmes au plus horrible désespoir, et nous remplîmes les airs de nos cris, sans parvenir toutefois à réveiller notre frère Ebid, qui paraissait occupé d'un rêve gracieux, car le malheureux enfant riait dans son sommeil. Cependant nos clameurs devinrent si fortes, qu'elles attirèrent vers nous le seul habitant de ces affreux déserts. C'était un génie de plus de vingt coudées de hauteur, dont l'œil unique scintillait comme une étoile de feu, et dont les pas retentissaient sur la terre comme des rochers tombés de la montagne. Mais il faut convenir qu'il avait d'ailleurs une voix douce et des manières gracieuses, qui nous rassurèrent tout de suite.

« C'est bravement crié, garçons, dit-il en nous abordant, mais c'est une affaire faite, et je vous dispense volontiers de vous égosiller davantage, d'autant que je n'aime pas le bruit. La gryphone a délogé à tire d'ailes et sans se faire prier aussitôt qu'elle vous a entendus; et vous n'ignorez pas certainement, puisque vous mettez tant de zèle à mes intérêts, que mon maître le roi Salomon, trompé par les faux rapports de ce méchant animal, lui avait donné l'autorité souveraine dans mes états, jusqu'au jour où une voix humaine viendrait troubler le silence de ces solitudes. C'était à peu près comme qui aurait dit l'éternité, car il n'était guère probable que vous prissiez un jour fantaisie de venir brailler ici, au lieu de faire endéver messieurs vos parens à domicile. Graces au ciel, tout est pour le mieux, et il ne me reste plus qu'à vous récompenser suivant vos mérites. Vous verrez, petits, que je sais être reconnaissant, car je vais vous gratifier entre vous trois de tout ce qui peut combler les désirs de l'homme sur la terre, savoir la fortune, le plaisir et la science.

« Et d'abord pour toi, continua-t-il en me passant un ruban au cou

et en me montrant un petit coffret qui y était suspendu, cette amulette aura la propriété de te faire posséder tous les trésors cachés que nous foulons aux pieds sans les connaître, et de t'enrichir de tout ce qui est perdu. »

« Toi qui n'es que médiocrement joli garçon, dit-il à Mahoud avec la même cérémonie, tu m'auras l'obligation d'être aimé, du premier regard, de toutes les femmes que tu rencontreras dans ton chemin. Ce n'est pas ma faute, si tu ne fais pas un bon établissement. »

« Toi, dit-il à Pirouz, tu devras à ce talisman l'empire le plus universel qu'il soit possible d'exercer sur le genre humain, puisqu'il te fournira des moyens infaillibles de calmer toutes les douleurs du corps, et de guérir toutes ses maladies... — Gardez-bien ces précieux joyaux, ajouta-t-il enfin, car c'est en eux seuls que résident les merveilleux talens dont vous voilà revêtus, et ils perdront toute leur puissance au moment où vous en serez séparés. »

En achevant ces paroles, le génie nous tourna le dos, et nous laissa plongés dans le plus profond étonnement.

Nous ne revînmes à nous que peu à peu, et sans nous communiquer nos premières réflexions qui s'arrêtèrent probablement sur la même idée. Le génie n'avait disposé en notre faveur que de trois amulettes, et il était probable qu'il n'en possédait pas davantage; Ebid, qui n'avait pas été appelé au partage, prendrait mal notre soudaine fortune, et peut-être il exigerait de nous une nouvelle répartition qui nous serait également funeste à tous, puisque la vertu de nos amulettes, exclusives à chacun de ceux qui venaient d'en être dotés, ne pouvait se communiquer à d'autres. Un sentiment de justice naturelle révolterait son cœur contre le caprice de cette destinée inégale, et nous en ferait un ennemi toujours prêt à contrarier nos desseins et à troubler nos jouissances. Que vous dirais-je, seigneur? Nous eûmes la cruauté d'abandonner cet innocent enfant qui n'avait que nous pour appuis, en essayant de nous persuader réciproquement que le génie en prendrait soin, mais sans autre motif réel que la honteuse crainte de l'avoir à notre charge. Cette abominable action, qui devait être l'éternel tourment de mon cœur, n'a pas encore été expiée par tous les maux que j'ai soufferts.

Nous marchâmes pendant quelques jours, en nous servant de ce qui nous restait de nos provisions, et soutenus par les brillantes espérances que nous fondions sur nos talismans. Mahoud, qui était le plus laid de nous trois, et qui voyait d'avance toutes les belles soumises à son ascendant vainqueur, devenait, à chaque pas, plus insup-

portable d'impertinence et de fatuité. C'était en vain que le ruisseau où nous allions puiser notre breuvage lui annonçait insolemment deux fois par jour qu'il n'avait pas changé de visage. L'insensé commençait à prendre plaisir à la reproduction de son image, et se pavanait devant nous, dans ses graces ridicules, de manière à nous inspirer plus de pitié que de jalousie. Firouz, qui n'avait jamais rien pu apprendre, tant il avait l'esprit borné, n'était pas moins fier de sa science que Mahoud de sa beauté. Il parlait avec assurance de toutes les choses qui peuvent être soumises à l'intelligence de l'homme, et imposait hardiment des noms baroques à tous les objets inconnus que nous présentait notre voyage. Quant à moi, qui me croyais le mieux traité de beaucoup, parce que j'avais assez d'habitude du monde pour savoir déjà que toutes les voluptés de l'amour et toute la célébrité du savoir s'y achètent facilement au prix de l'or, je tremblais que mes frères ne fissent de leur côté les mêmes réflexions, et j'osais à peine me livrer au sommeil sans leur rappeler que nos amulettes perdraient toute leur valeur dans les mains de ceux qui s'en seraient emparés. Cette précaution même ne me rassurait pas entièrement, et il m'arrivait rarement de céder aux fatigues de la journée, sans avoir enfoui la mienne à l'écart dans le sable du désert, ou sous un lit de feuilles sèches. Pendant la nuit, le moindre bruit me réveillait en sursaut; j'éprouvais des inquiétudes qui ressemblaient à des angoisses; je me rapprochais furtivement de mon talisman, je le déterrais avec d'horribles battemens de cœur, et je ne dormais plus.

Ces préoccupations, qui nous étaient sans doute communes, avaient fait naître entre nous la défiance et la haine, et nous en étions venus au point de ne pouvoir plus vivre ensemble. Nous résolûmes de nous séparer, et de marcher tous trois dans trois directions différentes, en nous promettant, de la bouche plutôt que du cœur, de nous retrouver un jour. Là-dessus, nous nous embrassâmes froidement, et nous nous dîmes un adieu qui devait être éternel.

Le lendemain, je restai seul avec mes rêves, sans autre nourriture que les fruits sauvages des forêts; ils me manquaient déjà depuis le matin, et la faim me pressait d'une manière cruelle, quand, au détour d'un ravin profond, je tombai au milieu d'une caravane de marchands ou d'une embuscade de voleurs nomades, je n'ai jamais su lequel. J'allai cependant m'asseoir avec sécurité dans le rang le plus épais de la bande, parce que mon amulette venait de me découvrir un mystère dont j'espérais tirer parti avec elle : « Mes amis, leur dis-je d'un ton résolu, vous voyez parmi vous un pauvre

jeune homme qui ne possède au monde que ces simples vêtemens, mais qui peut vous rendre tous les plus heureux et les plus opulens des mortels. Comme je suppose que vous n'avez pour but, dans vos périlleux voyages, que de vous enrichir par des gains licites, je viens vous offrir une fortune immense et facile, sans autre condition que de la partager avec vous. Voyez s'il vous convient de m'accorder la moitié d'un trésor que mes glorieux ancêtres ont caché dans ces solitudes, et ce qu'il me faut de chameaux pour la transporter dans la ville la plus voisine. Je prends le divin prophète à témoin que je vous cède l'autre part, et qu'elle est assez considérable pour combler l'ambition de vingt rois. »

Sur l'assentiment empressé de toute la troupe : « Fouillez le sol de ce camp, repris-je aussitôt, et divisez les charges en égales portions entre vos chameaux et les miens. Je vous répète que la moitié est ma part, et que je ne veux rien de plus, car Mahomet m'a inspiré d'enrichir les premiers croyans que je trouverais dans le désert. »

L'évènement répondit à ma promesse. L'or était presque à fleur de terre, et tous les chameaux furent chargés avant la nuit. Quoique le pays parût tout-à-fait inhabité, nous préposâmes les plus vigilans à la garde de la caravane, et, comme il n'y avait pas un de nous qui crût pouvoir compter aveuglément sur les autres, je suis assez porté à croire que personne ne dormit. Nous commencions à recueillir le premier fruit des richesses.

Les jours suivans se passèrent assez paisiblement, à jouir entre nous de l'idée de notre bonheur, et à nous confier nos projets. Seulement, à mesure qu'ils se développaient dans notre esprit, nous concevions la possibilité d'en étendre la portée dans une proportion presque infinie, et au bout d'une semaine, le plus modéré de la troupe était mécontent de son lot ; car l'insatiable cupidité des riches leur crée, au milieu de leur prospérité apparente, une pauvreté relative plus difficile à supporter que la pauvreté absolue des malheureux de la terre. J'avais remarqué cette disposition dans mes compagnons, quand nous nous arrêtâmes pour camper sur l'emplacement d'une ville antique dont la vaste enceinte et les ruines superbes annonçaient la vieille capitale d'un grand peuple. Mon talisman m'y décelait presque à chaque pas des trésors mille fois plus précieux que le nôtre, mais nos bêtes de somme pliaient déjà sous un fardeau qui ralentissait considérablement leur marche, et l'avarice dont j'étais possédé me faisait craindre d'ailleurs de nouveaux partages. Sous prétexte de visiter ces monumens dont la magnificence n'avait

frappé que moi, je m'éloignai donc du reste de la caravane pour marquer à loisir, par des signes faciles à retrouver, les lieux qui recélaient tant de gages de mon opulence future, et je ne rentrai au camp qu'excédé de fatigue et de faim. Je fus étrangement surpris de l'agitation qui y régnait à mon approche, mais elle ne tarda pas à m'être expliquée :

« Jeune homme, me dit un de ces voyageurs que j'avais remarqué parmi les plus déterminés de la bande, nous ne savons ni qui vous êtes, ni d'où vous venez; et depuis dix jours que nous sommes ensemble, vous n'avez pu nous faire connaître, en aucune manière, les droits particuliers que vous prétendez faire valoir sur le trésor dont nous nous sommes rendus maîtres. Cependant nous sommes vingt, nous avons vingt chameaux, et le traité que vous nous avez malicieusement imposé vous a rendu possesseur de la moitié de nos chameaux et de la moitié de notre trésor, tandis que la moitié de la charge d'un seul chameau nous est échue à chacun, comme si quelque privilége imprimé à votre front, de la main d'Allah, nous avait livrés à vous en serviteurs et en esclaves. Les règles de l'équité naturelle voulaient que ces richesses fussent également divisées entre tous, et nous y consentirions encore, quoique votre orgueil et votre perfidie méritassent un plus rude traitement, si vous acceptez l'offre que nous vous faisons de la vingtième partie de nos charges. Autrement, nous examinerons la valeur de vos titres dans la sévérité de notre justice, et nous verrons s'il ne nous convient pas de vous mener prisonnier à Bagdad pour y rendre compte de l'origine de ce précieux dépôt, dont le secret est probablement caché dans la conscience de quelque assassin. »

Pendant qu'il parlait, j'avais réfléchi. Mon amulette, qui me donnait la connaissance des trésors enfouis, ne me révélait rien sur leurs maîtres légitimes, et j'étais, au reste, assez avancé dans l'étude de la politique pour ne pas espérer que les titres les plus sacrés prévalussent contre le fisc. L'immense fortune que je venais de découvrir et de jalonner me consolait d'ailleurs aisément de la perte de quelques misérables millions, car je l'évaluais à l'équivalent de tout ce qu'il y a d'or en circulation sur la terre; je me contentai donc de sourire avec toute la grace dont j'étais capable, en méditant ma réponse :

« Eh quoi! mes chers camarades, m'écriai-je, une difficulté si légère a-t-elle menacé un moment de troubler notre union? Je venais vous apporter moi-même la proposition que vous me faites, et le seul

regret que j'éprouve est de ne vous avoir pas prévenus. Autant que chacun de vous, et pas davantage, voilà le vœu auquel mon esprit s'était arrêté. Prenez donc neuf de mes chameaux et chargez celui qui me reste de la part qui me revient. C'est tout ce que j'exige de vous. » Ces paroles achevées, je m'associai gaiement à la réfection commune, et je m'endormis ensuite avec tranquillité, en rêvant aux trésors inépuisables dont je venais de m'assurer la conquête.

Le lendemain, et plusieurs jours encore, nous continuâmes à marcher, sans qu'il nous arrivât rien de notable. Seulement, de soleil en soleil, la caravane devenait plus pensive et plus triste, et il était aisé de discerner dans chacun de nos chameliers des mouvemens alternatifs de jalousie et d'inquiétude. Il fut même question de quelques vols qui amenèrent des rixes sanglantes parmi ces aventuriers, dont le moindre avait de quoi acheter une province. D'un autre côté, les provisions étaient fort diminuées, et de toutes les rations la mienne était devenue la plus parcimonieuse. Dix fois j'avais regretté que le génie ne m'eût pas accordé, au lieu du talisman qui annonce le gisement des trésors, celui qui m'aurait fait deviner quelque silo inconnu ou seulement quelque racine nourrissante. Et pourtant nous nous encouragions mutuellement à patienter, parce que notre route s'avançait. Des indices connus de tous ceux qui pratiquent le désert nous faisaient espérer d'arriver incessamment à un bourg ou à un village, et de nous y établir en souverains. Partout la souveraineté appartient à l'or.

Un jour enfin, livré à mes alarmes habituelles, j'étais à peine parvenu à clore mes paupières, au moment où l'aube commençait à blanchir les horizons du désert, quand je fus tout à coup réveillé par un coup de yatagan qui faillit me plonger dans l'éternel sommeil. Je n'eus que la force d'entr'ouvrir un œil mourant pour m'assurer près de moi que mon chameau n'y était plus, et pour porter à mon talisman une main défaillante, qui le trouva encore. Un cri qui m'aurait perdu manqua heureusement à ma douleur, et je retombai soudain dans un profond évanouissement, que mes assassins prirent pour la mort. Un grand nombre d'heures s'écoulèrent depuis, car le soleil était au milieu de son cours quand je revis la lumière.

J'étais couché sur le bord d'un ruisseau où l'on m'avait transporté pour laver ma blessure. Un vieillard vénérable, dont la barbe blanche descendait jusqu'à la ceinture, et qui achevait, penché sur moi, les soins de mon pansement, paraissait épier dans mes regards, avec une sollicitude paternelle, quelque faible rayon de vie. « Divin pro-

phète! m'écriai-je, est-ce vous qui êtes descendu du haut des cieux que vous habitez, pour rappeler à l'existence l'infortuné Douban, ou plutôt l'ange de la mort m'a-t-il déjà transporté sur ses ailes rapides à votre céleste séjour?

« Je ne suis point Mahomet, répondit-il en souriant; je suis le scheick Abou-Bedil, que la prévoyance ineffable du Tout-Puissant a conduit dans ce lieu pour te sauver, et qui y a réussi avec l'assistance de sa volonté, par le secours de quelques simples dont la nature est prodigue. Rassure-toi donc, mon fils, car ta blessure ne présente plus de dangers, et tu t'en remettras facilement dans ma maison, où tu seras traité avec toute la sollicitude que méritent ton âge et ton malheur. Elle n'est pas éloignée d'ici, et cette litière de feuillage que j'ai fait préparer pour toi t'en adoucira le chemin. »

Nous y arrivâmes effectivement en quelques heures, et, avant le coucher du soleil, je reposais sur les nattes d'Abou-Bedil.

Ce sage vieillard avait été la lumière de l'Orient. Long-temps conseiller des rois, il avait attaché le souvenir de son nom à celui d'une époque de paix et de prospérité qui vivra éternellement dans la mémoire des peuples. Les poètes avaient composé des chants à sa gloire, et les villes lui avaient consacré des monumens où éclatait leur reconnaissance. Malheureusement pour lui, la prudence de son administration diminua tellement le nombre des procès que l'infatigable activité des gens de loi, qui ne peut jamais être oisive, se changeant en haine implacable pour l'appointeur de tous les débats, suscita peu à peu contre sa bienfaisante autorité les aveugles colères de la multitude. Il tomba du pouvoir, sans s'y attendre, comme il y était parvenu, et, dépouillé de tous ses biens, il avait obtenu, pour grace, de se réfugier obscurément dans le plus pauvre de tous les manoirs de ses ancêtres. Il y habitait depuis, également exempt d'ambition et de regrets, nourri du laitage de ses troupeaux, habillé de leurs toisons, partagé entre les loisirs de la méditation et les travaux de l'agriculture, plus heureux peut-être qu'il ne l'eût été jamais, parce qu'il avait promptement appris dans sa retraite qu'il n'est point d'état, si disgracié qu'il soit de la fortune, où une vie laborieuse et une ame bienveillante ne puissent être utiles aux hommes. Tel était Abou-Bedil, qui me sauva de la mort, et dont j'ai souvent maudit le bienfait, parce que je n'ai pas su en profiter.

Quand je fus entièrement rétabli, je me présentai devant lui pour baiser ses mains vénérables, mais avec une humilité moins timide qu'on n'aurait pu l'attendre de ma fortune et de ma condition, mon

amulette m'ayant fourni pendant ma convalescence un moyen sûr de lui prouver que je n'étais pas ingrat.

« Généreux scheick, m'écriai-je en me relevant dans ses bras qui me pressaient avec tendresse, vois dans l'heureuse circonstance qui m'a valu tes bons offices, une marque signalée de la protection du Dieu parfaitement juste que nous adorons, et qui voulait que je servisse d'instrument au rétablissement de ta prospérité et de ta grandeur. Un secret dont j'ai hérité de mes pères, m'enseigne que tes aïeux ont caché, dans les fondemens de ce palais, pendant une longue suite de siècles, des trésors qui surpassent en richesse le trésor même des califes. Tu vas t'en assurer en faisant détourner à l'instant la pierre de tes souterrains, et creuser la terre de tes jardins à quelques palmes au-dessous de la profondenr que la bêche peut atteindre. Redeviens donc opulent et renommé parmi les hommes, vertueux Abou-Bedil : loue Allah, qui ne peut jamais être assez loué, et ne refuse pas ta bénédiction à ton esclave fidèle. »

Abou-Bedil parut pensif, se mordit les lèvres, et me fit asseoir.

— Mon fils, me répondit-il, Dieu est grand et sa puissance infinie. Je suis assez assuré de l'effet des remèdes dont je t'ai prescrit l'usage, pour ne pas attribuer l'hallucination dont tu es frappé aux vertiges qui sont quelquefois la suite d'une blessure mal guérie. J'avais d'ailleurs entendu parler, par mon père, de l'existence de ces trésors, et tu t'étonneras peut-être que je n'aie point cherché à m'en assurer la possession. C'est que l'étude et l'expérience m'ont appris qu'il n'y avait de trésors réels que la modération, qui est la sagesse. Les dons innocens de la nature ont suffi jusqu'ici à mon bonheur, et je ne m'exposerai point à altérer la pureté d'une vie simple et facile, en versant dans la coupe que Dieu m'a donnée le dangereux poison des richesses ; mais ta découverte, si elle se trouve vraie, m'enlève le droit de persister dans un dédain qui serait préjudiciable à ta propre fortune. Dans tous les pays policés, l'homme qui découvre un trésor caché peut légitimement en réclamer la moitié, et je manquerais aux devoirs de l'équité la plus commune, si je te privais des avantages que tant d'or acquis sans travail et sans périls semble promettre à l'inconsidération de ta jeunesse. Tu vas donc toi-même prendre possession de ces biens, à supposer qu'ils existent réellement dans les vastes souterrains sur lesquels mon manoir est bâti. Seulement, je te supplie, au nom de la reconnaissance que tu me témoignais tout à l'heure, et que tu dois réserver plus particulièrement au souverain auteur de toutes choses, de me laisser pour ma part les trésors enfouis sous

le sol de mon jardin, non pas que j'imagine qu'ils puissent être plus considérables que les premiers, mais parce qu'on ne pourrait les extraire sans détruire les plantations dont je titre ma nourriture, et les fleurs que je cultive pour le plaisir de mes yeux. Dieu me préserve de sacrifier jamais à la folle envie d'entasser dans mes coffres le métal corrupteur qui engendre tous nos maux, le parfum d'une seule rose! »

Après avoir prononcé ces paroles, Abou-Bedil se retira dans ses bains, car c'était l'heure des ablutions.

Quant à moi, je fis appeler des ouvriers, je les conduisis dans les souterrains, et je leur ordonnai de les dépaver sous mes yeux dans toute leur étendue. Les lingots de l'or le plus pur y étaient entassés en si grande quantité qu'après en avoir composé la charge de toutes les bêtes de somme qu'il fut possible de se procurer dans le pays, j'eus le regret d'en laisser presque autant que je pouvais en enlever; mais je ne manquai pas de me faire honneur de ma modération forcée, en exagérant devant le scheick le nombre et la valeur des trésors que je lui laissais, comme s'il avait dépendu de moi de les lui ravir. « Tu sauras donc où les retrouver, dit le vieillard en souriant, quand tu auras épuisé ceux qui t'appartiennent, car je fais vœu, sur le saint livre du Koran, de n'y attenter de ma vie. Donne maintenant, à ceux qui ont travaillé sous tes ordres, tout ce qu'ils auront la force d'emporter de ce métal, et commande-leur de recouvrir le reste avec toute la solidité qu'ils sont capables de mettre dans leurs ouvrages. Puisse cet or être plus profondément enfoncé encore dans les entrailles de la terre, et y demeurer jusqu'à ce que mes mains l'en retirent. Il n'y fait du moins point de mal. »

J'étais si impatient de jouir de mon opulence que je fus prêt à partir le lendemain avant la naissance du jour. Le scheick était debout comme moi, mais c'était pour contempler le lever du soleil et pour visiter ses fleurs. Quand il me vit disposé à m'éloigner : « Mon fils, me dit-il, veuille le ciel t'être désormais plus favorable qu'il ne l'a été jusqu'ici! Tu es riche entre tous les hommes, et la richesse entraîne à sa suite plus de malheurs que tu n'en peux prévoir. Soulage ceux qui souffrent, et nourris ceux qui ont faim : c'est le seul privilége de la fortune qui mérite d'être envié. Évite le pouvoir, qui est un piége tendu par les mauvais esprits aux ames les plus innocentes. Évite même la faveur de ceux qui sont puissans, car on ne l'obtient presque jamais qu'au prix de la liberté et du bonheur. Cherche cependant à te concilier leur bienveillance et à t'assurer leur appui,

par les moyens dont tu te servirais pour te gagner des cliens dans la classe moyenne, c'est-à-dire par des présens proportionnés à leurs besoins ou à leur cupidité. Toutes les classes sont également soumises à la séduction de l'or; il n'y a que le taux de changé. Ne dédaigne pas d'acheter au même prix la protection des courtisans, sans laquelle il serait insensé de compter sur la protection du maître. Je n'ai plus que trois mots à ajouter à mes conseils : sois indulgent et miséricordieux envers tout le monde, ne te mêle pas des affaires publiques, et tâche d'apprendre un métier. »

Là-dessus, Abou-Bedil me bénit, et retourna, tranquille, à ses roses.

Tandis que je cheminais vers Bagdad, je méditais ces sages conseils dans mon esprit, et je pressentais de plus en plus la nécessité de signaler mon entrée dans la ville par un magnifique présent au calife; mais je n'y pouvais penser sans m'effrayer du sacrifice que je serais obligé de faire à cette mesure de prudence, et je promenais sur mes trésors un regard inquiet et jaloux, en cherchant des moyens de ne pas m'en séparer. Nous arrivâmes enfin aux portes de la cité souveraine, dans une plaine propre à notre campement, qui s'étendait sur un des côtés de la route. Le côté opposé était occupé par une autre caravane, dans laquelle je n'eus pas de peine à reconnaître les bandits qui m'avaient dépouillé au désert, avec leurs chameaux chargés de mon or. Les vêtemens que j'avais reçus de la libéralité d'Abou Bedil me déguisèrent heureusement à leurs yeux, et je passai assez près d'eux pour m'assurer de ma découverte sans exciter leur défiance. Comme je m'étais accoutumé à la perte de ces richesses, et qu'elles n'auraient fait en ce moment qu'augmenter mes embarras, cette rencontre inopinée me suggéra un dessein qui satisfaisait à la fois mon avarice et ma vengeance, et que je me hâtai d'exécuter, après avoir mis mon escorte sur ses gardes contre de si dangereux voisins. J'entrai donc seul à Bagdad, et je me rendis sur-le-champ au palais du calife, car c'était l'heure où il tient ses audiences, qui sont ouvertes à tout le monde.

Il faut vous dire, seigneur, que l'empire des califes venait de recevoir un de ces rudes échecs qui ont enfin causé sa ruine, et que le souverain régnant n'avait trouvé moyen d'y porter remède qu'en levant sur ses peuples un impôt exorbitant qui menaçait de devenir une source de sédition et de révolte. C'est dans ces circonstances que je me présentai devant lui, non sans colorer mon histoire d'un de ces mensonges que la mystérieuse origine de ma fortune me rendait

à tout moment nécessaires, car c'est là l'inconvénient inévitable de toute fortune qui n'a pas été acquise par un droit légitime ou par un travail assidu.

« Souverain commandeur des croyans, lui dis-je après m'être prosterné trois fois et avoir frappé trois fois de ma tête le pavé de son palais, tu vois à tes pieds le malheureux Douban, prince du Fitzistan, chassé de ses états par l'ambition cruelle d'un frère, et qui vient chercher dans les tiens une demeure hospitalière et un tranquille repos. Le Très-Haut me garde pourtant d'aggraver les charges de ton empire des frais d'une hospitalité importune! J'ai soustrait mes trésors à la rapacité de mes ennemis, et la part que d'affreux malheurs m'ont laissée suffit largement aux besoins d'une existence digne du rang que j'ai tenu dans la Perse. Par un fatal hasard, j'en avais dirigé la plus faible portion par les voies ordinaires, et c'est celle qui m'accompagne aujourd'hui. L'autre, que j'escortais de ma personne dans les routes du désert, m'a été volée par mes esclaves, qui m'ont assassiné et laissé pour mort dans une région éloignée. Miraculeusement sauvé du trépas, j'ai rejoint ce matin la première partie de mon convoi aux portes de Bagdad, et le Tout-Puissant a permis que je reconnusse l'autre dans une caravane voisine, au moment où je venais déposer à tes genoux l'assurance de mon dévouement filial. Celle-là, qui peut dispenser tes peuples du paiement d'un impôt rigoureux et difficile à prélever, et qui te fournira de surcroît tout ce qu'il faut d'or pour satisfaire à l'entretien de ta magnificence royale, t'appartiendra sans réserve, si tu daignes en recevoir l'hommage. Il suffira, pour la faire entrer dans ton trésor, que tu m'accordes une troupe de soldats disposés à s'en emparer sous mes ordres, et que tu m'autorises à faire justice de mes assassins. »

— Nous recevons ce que tu nous offres, et nous t'accordons ce que tu nous demandes, repartit le calife; mais ce n'est point à cela que nous bornerons nos graces. Il y a trois mois que notre grand-visir cherche à remédier aux embarras de l'empire, sans y avoir réussi, tandis que la vivacité de ton intelligence vient de nous en délivrer en un moment. Hâte-toi d'exécuter ce que tu nous proposes, et de prendre sa place auprès de nous, car telle est notre volonté. »

Ce langage me frappa de confusion et de terreur, parce que je comprenais pour la première fois que la fortune ne tient pas lieu de tout. J'étais à peine initié à la connaissance des lettres vulgaires, et, par conséquent, incapable d'exercer les fonctions de grand-visir, dont l'éloignement où j'avais toujours vécu des affaires me faisait

concevoir une idée extravagante. Je ne me trouvais d'aptitude réelle qu'à être riche, état pour lequel j'imaginais qu'on a toujours assez d'esprit, et les exemples ne me manquaient pas. D'ailleurs, s'il faut l'avouer, j'estimais ma condition fort au-dessus de celle du grand-visir et du calife lui-même, et je m'étais proposé plus d'une fois, dans mes projets de grandeur future, d'acheter un jour l'empire du monde. Je déclinai donc, sous les prétextes les plus spécieux que mon imagination me put suggérer, la haute faveur dont m'honorait le commandeur des croyans, et je fus assez heureux pour colorer mon orgueil des apparences de la modestie et de la vertu. Il n'y a rien de plus aisé que de se donner les honneurs de la modération quand on n'a rien à désirer.

Le soir, les voleurs de mon or furent pendus, sans qu'il leur eût profité, et le trésor dont leur crime les avait rendus maîtres passa dans les caisses du calife, qui n'en profita pas davantage.

Le lendemain, j'achetai des palais, des maisons de campagne, des meubles somptueux, des esclaves innombrables, des femmes de toutes les couleurs et de tous les pays. Les jours suivans, je mis en route des caravanes bien escortées pour aller recueillir dans la ville du désert les richesses immenses que je prétendais y avoir enfouies, et j'ordonnai leurs voyages de telle manière que chaque soleil devait me ramener, pendant une longue suite d'années, autant de biens que j'en avais amassés jusque-là. Je fis creuser des souterrains d'une étendue prodigieuse pour y enfermer tous les nouveaux trésors que la terre devait accorder à mes recherches, et je m'abandonnai ensuite à la mollesse et à la volupté, au milieu de mes maîtresses et de mes flatteurs, sans aucune défiance de l'avenir, le service que j'avais rendu au calife me rassurant complétement sur les efforts que mes ennemis pourraient faire pour m'enlever sa protection.

Il s'en fallait cependant de beaucoup que je fusse à l'abri de tout danger, et je n'eus que trop tôt l'occasion de m'en apercevoir. En rendant l'impôt inutile, j'avais irrité les préposés du fisc qui recueillent toujours la meilleure part de tous les impôts possibles. J'avais aigri le sot orgueil de la populace elle-même qui souffre impatiemment qu'on se mêle de ses affaires, et qui ne veut pas qu'on puisse se flatter de lui avoir *imposé* l'indépendance et le bonheur. J'avais humilié l'ambition des grands, qui rougissaient de voir leurs honneurs répudiés par un aventurier, et la vanité des riches, dont mes profusions scandaleuses avaient rendu le faste impuissant et ridicule. Loin de me savoir gré de mon refus, le visir le regardait comme un

moyen plus sûr de m'emparer de sa puissance, en l'avilissant dans ses mains, et en me faisant, par mes largesses, des créatures dans le peuple. Le calife, indigné de ne pouvoir lutter avec moi de magnificence, avait épuisé en vain ses ressources et son crédit par des emprunts ruineux, et il se tenait renfermé depuis quelque temps, sous prétexte de maladie, dans la misère de son palais. Telle était la position des choses, quand on m'annonça que le grand-visir demandait à me parler.

J'allai le recevoir en grande pompe, et je l'introduisis, en affectant une humilité insolente, dans le plus riche de mes appartemens. C'était un homme déjà sur l'âge, que j'avais toujours dédaigné de voir, malgré les sages conseils d'Abou-Bedil, et dont toute la physionomie annonçait la plus honteuse avarice. Son œil était creux, fauve, éraillé; sa figure hâve et plombée par de longs soucis; son dos était voûté en quart de cercle, comme celui de ces malheureux ouvriers qui travaillent aux mines; son corps grêle, épuisé par les privations, chancelait sur ses frêles appuis, comme un chalumeau vide que la faux du moissonneur a oublié en passant. Il pressait sur sa poitrine un manteau d'une étoffe assez riche, probablement dérobé aux dépouilles de son prédécesseur, mais dont la trame usée ne présentait plus qu'un tissu finement travaillé à jour qui menaçait de se rompre de toutes parts. Il en releva soigneusement les pans avant de s'asseoir, pour ne pas l'exposer aux chances périlleuses d'un frottement, et il me parla ainsi :

« Voyageur du Fitzistan, me dit-il, j'aurais le droit de vous aborder avec des paroles de colère, car vous avez oublié le respect qui est dû à notre auguste maître, en lui donnant pour un hommage libre ce qui n'est, en effet, qu'une très faible partie du tribut légal dont vous étiez tenu envers lui; mais sa mansuétude toute puissante impose silence à notre justice. Je viens donc vous signifier seulement en son nom, et par égard pour votre qualité d'étranger qui peut excuser votre ignorance, que la moitié des trésors dont vous vous êtes notoirement emparé en maintes et diverses parties de ses états, lesquels s'étendent aux bornes du monde, relève de sa propriété souveraine, et que vous ne pourriez la retenir traîtreusement sans encourir la peine justement infligée aux crimes de lèse-majesté, c'est-à-dire la mort et la confiscation. »

A ce dernier mot, qui avait une valeur particulière dans la bouche du grand-visir, ses lèvres longues et étroites se relevèrent par les coins; ses petits yeux enfoncés brillèrent d'une lumière ardente, et

son regard avide supputa d'un clin d'œil plus rapide que l'éclair la valeur de mes meubles et de mes bijoux.

Ses intentions et ses regrets étaient trop manifestes pour échapper à cet esprit de prudence, déjà éprouvé, qui est la sagesse et le tourment des riches ; mais ma résolution était prise à l'égard des voleurs de cour comme à l'égard des voleurs du désert, et j'étais décidé d'avance à tous les sacrifices, parce qu'il n'y avait point de sacrifice qui pût compromettre une fortune inépuisable. Je prévoyais d'ailleurs que le calife et le visir seraient obligés d'enfouir une partie de mes richesses; et comme ils étaient beaucoup plus vieux que moi, je savais bien où retrouver un jour l'or qu'ils m'auraient volé. Ce n'était qu'une espèce de dépôt que j'espérais reprendre avant peu, grossi de leurs propres économies.

« Seigneur, répondis-je avec un sourire un peu forcé, quoique mes trésors ne doivent rien à la succession d'Abou-Giafar-Almanzor, premier calife de l'Irak, et que je me fusse fait scrupule d'en recueillir d'autres que ceux qui me viennent de mes pères, je me soumettrai sans réserve aux ordres de notre maître, qui ne peut jamais se tromper; je le prierai même d'agréer tout ce que je possède, au lieu de la moitié qu'il réclame, heureux que sa bonté souveraine me laisse une natte où reposer ma tête, et un burnouss pour m'envelopper. Je ne prétends en distraire, si votre grace le permet, que ces deux coupes, chacune d'une seule émeraude taillée par Ali-Taffis, et qu contiennent les diamans royaux de ma famille, depuis le règne de Taher-le-Grand. »

« Deux coupes d'une seule émeraude chacune, et toutes remplies de pierres précieuses ! » s'écria le grand-visir en bondissant sur mon divan.

« J'avais depuis long-temps destiné ces deux inestimables joyaux, continuai-je sans m'émouvoir, à enrichir le trésor particulier du plus grand ministre qui ait imposé à cet empire la douce sagesse de ses lois. C'est à vous, seigneur, qu'ils appartiennent, et c'est dans la seule intention de vous les offrir que je me les suis conservés. Puissent-ils vous paraître dignes de tenir une place modeste parmi les magnificences de votre palais ! »

« Prince Douban, répondit le grand-visir en se soulevant d'un air de bienveillance sur ses mains sèches et crochues, nous aimons à reconnaître dans ce présent, qui nous est singulièrement agréable, la somptueuse libéralité de vos illustres ancêtres, et nous vous prions de croire à notre bénigne et infaillible protection. »

Un instant après il fit charger trois cents chameaux de mes dépouilles, et il me quitta, en me félicitant, par des paroles affables et louangeuses, sur mon mépris pour les richesses.

Il s'en fallait de beaucoup que je fusse parvenu à ce haut degré de la sagesse humaine. Je me consolais sans effort d'un jour de mauvaise fortune, dans l'attente de mes convois, et il n'en manqua pas un seul. Mes maisons se remplirent, mes souterrains se comblèrent, l'or m'envahit de tous côtés; et comme je ne pouvais suffire à le dépenser et à le répandre, je craignis quelquefois qu'il ne vînt me disputer la place étroite que je m'étais réservée pour vivre simplement et commodément à la manière des autres hommes. Deux mois se passèrent ainsi en sollicitudes et en embarras, dont les pauvres ont au moins le bonheur de ne pas se faire d'idée, et je crois que je serais mort à la peine si le grand-visir n'avait pas jugé à propos de mettre un terme éternel à mes soucis par une nouvelle visite.

Il se présenta cette fois dans un autre appareil, c'est-à-dire accompagné de cent eunuques noirs précédés de leurs chef, et brandissant autour de leur tête des sabres éblouissans, dont l'aspect me saisit de terreur, car je n'ai jamais été fort brave, et il n'y a rien qui rende le cœur plus lâche que la richesse. L'abominable vieillard entra sans être annoncé, s'assit sans que je l'en priasse, et, fixant sur moi ses yeux rouges de colère : « Infame giaour! me dit-il, tu n'as donc pas craint de lasser par tes crimes la miséricorde du calife et celle du ciel! Non content de nous avoir dérobé la moitié de nos droits dans les trésors que tu accumules sans cesse, tu as contracté un pacte sacrilége avec les mauvais esprits pour convertir en or la plus pure substance de nos peuples bien-aimés, et jusqu'aux élémens nourriciers qui germent dans les moissons et qui mûrissent dans les fruits de la terre. De tels forfaits auraient mérité un châtiment qui étonnât le monde entier; mais le calife, dont la bonté est infinie, adoucissant en ta faveur la rigueur de sa justice, en considération de quelque service que tu as rendu naguère au pays, et réduisant ta condamnation aux termes les plus favorables, veut bien se contenter de te faire étrangler aux prochaines fêtes de son glorieux anniversaire. La même sentence nous donnant l'investiture de tous tes biens passés et présens, provenant d'hoirie ou d'acquêts, nous daignons en prendre ici possession par-devant toi, pour que tu n'aies à en prétexter ignorance : et sur ce, gardes, qu'on le conduise hors de notre présence, aussitôt qu'il sera possible, car la vue des pervers est un supplice pour la vertu. »

Il n'y avait rien à répondre à cette allocution, puisque mon jugement était prononcé. Je baissai donc humblement la tête sous le sabre des eunuques, et je me disposai à gagner la prison où j'allais attendre le jour assez prochain des exécutions solennelles. J'atteignais à peine à la porte de ma salle des cérémonies, quand la voix aigre et fêlée du grand-visir vint vibrer à nos oreilles. « Holà! dit-il, qu'on ramène ici ce misérable, et qu'on le dépouille à mes yeux des magnifiques vêtemens qu'il a l'audace d'étaler jusqu'au milieu des calamités publiques que ses sortiléges ont attirées sur le pays. Le sayon le plus grossier et le plus vil est trop bon pour le couvrir. Ayez soin de placer ces étoffes somptueuses dans notre vestiaire pour quelque usage charitable auquel nous les avons réservées, car nous savons un homme de bien dont le nom est en bénédiction parmi le peuple, qui s'est toujours habillé avec une simplicité extrême, à cause de sa grande modestie, et qui relèvera encore ces riches parures par sa grace et sa bonne mine.—Attendez, attendez, s'écria-t-il comme par réflexion, qu'est-ce donc que le coffret qui pend à cette chaîne d'un brillant métal sur la poitrine de cet infidèle? Qu'on me le fasse voir à l'instant! C'est qu'il est en vérité aussi remarquable par le travail que par la matière! Si j'en juge à son poids, il doit être de l'or le plus pur; les pierres dont il est incrusté sont si fines qu'on les croirait dérobées à la couronne de Salomon, et la ciselure en est si délicate qu'elle ne peut avoir été travaillée que par les péris. Je me proposais, au premier abord, d'en faire présent à Fatime, la plus jeune de mes esclaves, à qui je n'ai jamais rien donné, mais je m'avise qu'il convient mieux de le conserver dans mon trésor, dont il ne sera certainement pas la pièce la moins rare. »

En achevant ces exécrables paroles, le vieux coquin passa la chaîne de mon amulette autour de son cou.

« Tu ne t'es pas trompé en tout sur la valeur de ce joyau, voleur maudit que Dieu punisse par des tourmens éternels, m'écriai-je en rugissant de fureur. Le coffret que tu me ravis, c'est le talisman merveilleux qui me donnait la connaissance de tous les trésors de la terre. Si l'impatience de ton insatiable avarice avait pu se satisfaire des biens que je lui aurais donnés, j'aurais changé en six mois tous tes palais en or, et je t'aurais fait marcher dans tes jardins sur un sable de diamans. Il t'en aurait moins coûté de distribuer des royaumes à tes esclaves qu'il ne t'en coûte aujourd'hui de les parer d'un misérable collier d'argent faux. Meurs donc de désespoir et de rage, homme stupide et détestable, car ce talisman dont tu t'es si indigne-

ment emparé vient de perdre toute sa vertu en tombant dans tes mains profanes. Il ne te révèle pas même, à l'instant où je parle, l'endroit mystérieux où j'ai caché mes plus précieuses richesses. »

En effet, le talisman était devenu muet, et le grand-visir le savait déjà. Cette idée l'avait frappé du coup de la mort; on l'emporta évanoui, et l'on me traîna en prison.

Peu de temps après le visir mourut, au milieu de ses sacs d'or, du regret de n'en pouvoir augmenter le nombre. Le calife s'empara de son héritage et de mes trésors les plus cachés, et il dévora en voluptés passagères ces vains restes de ma fortune, qui ne servirent qu'à l'amollissement et à la corruption de sa cour. Le peuple même énerva son courage dans les délices de ses fêtes. L'ennemi profita de ces jours d'ivresse et de délire pour planter ses tentes au milieu du vieux royaume d'Abou-Giafar; et avant le joyeux anniversaire du couronnement, où je devais être pendu, l'empire entier avait péri, parce qu'il s'y était trouvé un homme trop riche. Tels furent les effets réels du talisman que le génie de la montagne de Caf m'avait donné pour la ruine d'une nation, et peut-être pour le malheur du monde.

Les gouvernemens qui succédèrent à celui de ce voleur couronné s'emparèrent tour à tour de la direction des affaires au nom de la justice et de l'humanité, car il paraît décidément que c'est un des meilleurs moyens possibles de tromper les hommes. L'insigne persécution dont j'étais victime fut la seule oubliée, parce que la splendeur de mon ancien état m'avait fait autant de rivaux qu'il y avait de riches, et autant d'ennemis qu'il y avait de pauvres à Bagdad, et qu'il n'était d'ailleurs personne, qui, par violence ou par adresse, n'eût tiré à soi quelque bonne part de mes dépouilles. Les cachots ne me furent ouverts qu'au bout de trente ans par une insurrection populaire, et je me trouvai heureux de m'échapper de la ville, où j'avais déployé tant de faste, à la faveur d'un incendie.

Ma première pensée fut de me rendre au modeste manoir d'Abou-Bedil, non pas que j'espérasse de le trouver encore vivant, mais parce que je me flattais qu'il n'avait pas révélé à ses héritiers le trésor de ses jardins. Hélas! je ne parvins pas sans de longues recherches à en connaître la place. Les ouvriers que j'avais employés s'étaient souvenu de ce mystère; peu de temps après mon départ, ils avaient égorgé le vieux scheick et sa famille; la terre, bouleversée au loin, leur avait rendu son funeste dépôt; il n'y restait pas même une des plantes nourricières que ses mains avaient cultivées, et qui auraient pu soulager ma faim. Ainsi j'avais porté dans cette maison,

pour prix d'une si douce hospitalité, les plus effroyables malheurs; et ces horribles calamités, dont le tableau me suivait partout où je portais mes pas, c'était le talisman de l'or qui les avait produites!

Il fallut donc me résigner à ma destinée, et tendre la main de ville en ville à la pieuse charité des passans, plus souvent secouru par les pauvres que par les heureux de la terre, dont la prospérité dessèche le cœur, comme elle avait desséché le mien; car mon aveugle opulence n'a pas laissé dans sa courte durée, je l'avoue en rougissant de honte et d'indignation, la trace d'un bienfait de peu de valeur, dont la reconnaissance puisse aujourd'hui me payer l'intérêt. Vingt ans se sont écoulés depuis, et c'est dans cet état d'opprobre que je suis arrivé ce matin à Bagdad, attiré, seigneur, par la renommée de votre inépuisable compassion pour les misérables, afin de mendier un faible secours à votre porte, où j'ai trouvé ces deux vieillards. »

Cette histoire est celle de Douban LE RICHE, qui avait eu à sa disposition tous les trésors inconnus, qui s'était proposé, à vingt ans, d'acheter tous les royaumes et toutes les îles du monde, et qui vivait depuis cinquante ans des alimens grossiers de la prison et des ressources incertaines de l'aumône.

Quoiqu'elle ne me paraisse pas fort amusante, le vieillard bienfaisant de Damas l'avait écoutée avec plus d'attention que je ne serais capable de lui en prêter moi-même, si j'étais obligé de la relire. Mais, comme l'heure s'avançait, il se leva en bénissant ses hôtes, et en les ajournant au lendemain pour entendre la suite de leurs récits.

Je déclare sincèrement qu'il me faudra, selon toute apparence, un peu plus de temps pour les écrire.

CHARLES NODIER.

(*La suite au prochain numéro.*)

L'ORATORIO D'HOLOFERNE.

— MANUSCRIT DU MAESTRO J. F. HILARIUS GRUNDMAUS, —

TROUVÉ DANS LES PAPIERS DU CHAT MURR.

Or, après avoir pesé toutes choses en mon cerveau et mûrement réfléchi, à part moi, je dis un matin à ma vieille gouvernante : « Si son altesse ordonne (comme j'ai tout lieu de n'en pas douter) qu'on exécute mon *Oratorio d'Holoferne*, nous y gagnerons tous, vous, ma digne Brigitte, un magnifique bonnet de malines pour les prochaines fêtes de Pâques, moi, des titres, des honneurs et de l'or; et j'oubliais : avant tout, l'art sublime auquel j'ai voué mon génie une gloire, sans exemple encore de nos jours, car je veux écrire une musique comme on n'en a jamais entendu ici-bas. »

L'heure était arrivée qui devait décider d'une aussi grande affaire. Brigitte tira de l'armoire mon habit vert à boutons d'acier, puis, après m'avoir posé sur le front mon énorme perruque de candidat poudrée à neuf, m'accompagna jusqu'au seuil avec toute sorte de paroles d'affection et d'encouragement. Je me dirigeai vers la Résidence. La matinée était des plus heureuses et des plus invitantes; le soleil souriait tout en larmes, comme en avril. On eût dit qu'il venait de s'éveiller dans le sein humide des grandes herbes, qui s'élevaient déjà par touffes. Chemin faisant, je sentais quelque chose de mystérieux sourdre et bruire au fond de mon cœur, comme le grain dans le sillon; l'inquiétude peut être, peut-être aussi l'espérance; l'inquiétude et l'espérance

à la fois, qui sait? Le cœur de l'homme est aussi un jardin qui fleurit; au printemps, les sensations y poussent alors comme autant de vives fleurs, d'épis et de brins d'herbe, avec leurs diadèmes de rosée, leurs tiges odorantes et leurs épines. Les épines de l'espérance, ce sont les inquiétudes qui l'accompagnent presque toujours. Mais, cette fois, je pouvais respirer la fleur divine en toute sûreté.

Je trouvai son altesse toute disposée à me donner audience; le bruit de ma renommée était parvenu jusqu'à ses oreilles augustes, et comme je m'inclinais profondément avant que de me retirer (quelle marque d'honneur pour ma famille!), ce glorieux prince daigna me charger du soin de diriger les grandes fêtes qui devaient avoir lieu dans quelques jours, à l'occasion du bienheureux anniversaire de sa naissance. Il s'agissait tout simplement d'un vaste concert en plein vent, sous les grands tilleuls du parc. Comme vous le pensez bien, je n'avais à me soucier d'aucuns frais; mon affaire, à moi, c'était de composer une musique inouie encore et d'en régler l'exécution. Voilà toute la responsabilité qui pesait sur mes épaules, quelque chose de beau, de magnifique et de solennel, une symphonie prodigieuse et telle que les grands maîtres des âges précédens n'eussent rien imaginé de pareil dans leurs veilles les plus ardentes et les mieux inspirées. C'est pourquoi je résolus aussitôt de mettre la dernière main à mon *Oratorio d'Holoferne*. J'allai, dans la prochaine hôtellerie, retenir une petite chambre exposée au soleil, où je fis porter le plus solide clavecin qui se put trouver dans la ville, et où je m'installai en compagnie d'un énorme panier de vin du Rhin, que la prévoyance de mon gracieux maître venait de m'envoyer, afin de rallumer le feu de mon imagination, si d'aventure il voulait se ralentir. Je m'enfermai donc, et durant sept jours et sept nuits la mélodie et le vin du Rhin coulèrent sur mes lèvres. Les notes pétillaient dans mon cerveau comme ces perles insaisissables qui se dégagent par milliers du fond des verres; une bouteille remplaçait l'autre, et le soir, au milieu de ces hallucinations brûlantes qui m'emportaient hors du monde réel, je les entendais toutes, les vides et les pleines, chanter avec des voix creuses ou métalliques les versets que j'avais mis dans la bouche des Juifs et des Philistins. Leurs cols s'illuminaient de teintes vives et phosphorescentes; on eût dit des veines qui se gonflent, puis tout d'un coup elles s'élançaient les unes sur les autres en s'entrechoquant. C'était une mêlée affreuse, et dans la fièvre chaude qui me possédait, je buvais le sang des vaincus qui ruisselait à pleins bords, sans m'enquérir s'ils appartenaient au camp des Juifs ou des Philistins.

Sitôt que l'œuvre fut accomplie, avec l'aide de Dieu, et je puis le dire aussi, de mon puissant génie, je me mis en devoir d'en faire part à tous les maîtres d'Allemagne, de France, d'Italie et de Pologne, en les priant de vouloir bien se rendre, à l'époque déterminée, dans la Résidence, accompagnés de leurs élèves favoris; tous me donnèrent parole, les uns par déférence envers l'auguste personne de notre gracieux souverain, les autres par amour de l'art pur, le plus grand nombre aussi peut-être par conviction qu'une aussi gigantesque entreprise ne se pouvait réaliser, et que dès-lors il ne leur coûtait rien de s'engager, puisqu'au jour de l'exécution leur parole leur serait rendue avec tous les complimens d'usage pour la bonne volonté qu'ils auraient témoignée à si peu de frais. N'importe, lorsque je dressai ma liste, je m'aperçus que j'aurais à diriger une assemblée de quinze cent cinquante-six musiciens, dont la masse pouvait se répartir ainsi : cinq cent soixante-six pour l'orchestre, et pour les voix, neuf cent quatre-vingt-dix, sans compter les petits clercs de la paroisse, et les élèves du conservatoire, dont les gosiers sonores ne pouvaient manquer de nous venir en aide dans l'occasion.

J'avoue qu'au premier abord, un pareil chiffre ne laissa point de m'épouvanter; j'ouvris mon ame à son altesse, qui, loin de partager mon inquiétude, eut l'air de trouver au contraire que le nombre suffisait à peine aux effets inouis qu'elle rêvait, et m'ordonna, puisque l'année avait été heureuse, de recruter encore une soixantaine de musiciens, ce que je me hâtai de faire avec une ponctuelle exactitude. Cependant le jour solennel approchait, et déjà, de tous les pays de l'Europe, maîtres, exécutans, chanteurs et cantatrices arrivaient à grand bruit; les hôtels se remplissaient, que c'était une bénédiction; le moindre clavier se louait à prix d'or. Chaque matin je m'éveillais aux acclamations de la multitude, qui saluait quelque prima donna de ses houras tumultueux. Tantôt c'était un gracieux soprano tout voilé de cheveux blonds, qui fendait la poussière à quatre chevaux, tantôt un vaillant contralto chargé des couronnes de la Scala et de San-Carlo, qui passait dans sa chaise, un sourire dédaigneux sur les lèvres et des regards de feu dans les prunelles. On n'entendait partout que violons qui s'accordent, hautbois qui modulent, flûtes qui préludent, timbres d'or, d'argent et d'airain, petites voix qui gazouillent à l'ombre, comme des linots, grandes voix qui se déploient avec puissance et majesté, et prennent l'air en ouvrant leurs ailes d'aigle. La fourmillière harmonieuse entrait en moi. Figurez-vous toute une population livrée à ce travail d'un orchestre qui prélude

en mille sens contraires, en attendant que le signal du maître ait rallié dans l'unité de la mesure tous ces sons égarés qui se dispersent au hasard. Et par cette belle saison de printemps, qui ouvre les croisées à la brise et fait de toutes ces chambrettes, closes l'hiver, autant de nids suspendus dans des touffes d'aubépines, la Résidence semblait changée en un bosquet charmant, où mille oiseaux mélodieux étaient venus s'abattre pour fredonner leurs amours sous les acacias. L'air s'exhalait, trempé de mélodie et de parfums, les notes se croisaient dans le ciel, et la nuit se mêlaient aux rosées pour tomber dans le calice des fleurs.

Les instrumens arrivaient de toutes parts, des espèces sans nom, des formes bizarres et comme on n'en peut voir qu'en songe, des serpens de cuivre, des buccins, des buffets d'orgue, des trompettes marines *(trompetæ marinæ)*. Un matin, j'étais assis à mon clavier occupé à refaire à la hâte une partie de cloches qui n'allait pas, lorsque j'entendis un grand bruit sur la place; je mis le nez à la fenêtre. O prodige! c'était le petit Rapotzki de Cracovie qui entrait dans la ville avec sa basse, une basse colossale étendue sur un charriot énorme traîné par huit mulets. Cette basse, dont j'avais entendu conter toutes les merveilles, sans jamais vouloir y croire, pouvait bien avoir neuf coudées de haut. Tout le long de l'instrument serpentait une échelle fort adroitement pratiquée où le petit homme montait et descendait avec une agilité prodigieuse, selon qu'il voulait tirer des sons aigus ou creux. Rien n'était curieux comme de voir ce Rapotzki à l'œuvre. Lorsque l'inspiration lui montait au cerveau, ses yeux s'allumaient dans l'ombre comme deux charbons ardens, ses cheveux crépus se hérissaient; il se démenait des pieds et des jambes et ne faisait que paraître et disparaître; on le voyait en haut, en bas, partout en même temps; tout d'un coup il se laissait glisser le long d'une corde et s'abîmait dans les cavités de la contre-basse qui poussait alors un ronflement lamentable. Or, comme vous alliez le croire mort, au même instant quelque chose de métallique tintait dans les cordes hautes, et vous l'aperceviez sur la dernière cheville, assis les jambes pendantes et se grattant l'oreille avec un affreux sourire. En vérité on ne pouvait se défendre d'un sentiment d'admiration et d'enthousiasme en face de ce petit homme qui, avec un simple archet de crin, remuait tout un monde jusqu'en ses plus mystérieuses profondeurs.

Il y avait aussi dans le nombre le célèbre violoniste Giovanni Scipion, de Crémone, astucieux Italien, dévoré de la soif de l'or, qui nous était arrivé avec une cargaison d'instrumens de toute espèce,

dont il trafiquait en plein marché. En moins d'une semaine, ce Scipion vendit plus de Stradivarius et d'Étienne Amati que ces deux luthiers fameux n'en fabriquèrent dans toute leur vie. Le drôle possédait mieux que personne l'art de vous rendre amoureux de son violon pour vous le vendre ensuite. En effet, l'instrument qu'il tenait entre ses mains vous semblait le seul qu'il y eût au monde; les sons s'en exhalaient si purs, si déliés, si mélancoliques et si doux! Dès qu'il avait fini, vous l'abordiez en le suppliant de vous céder ce trésor sans pareil. Il résistait long-temps. Cependant, à force d'argent et d'instances, vous le décidiez à s'en défaire; il prenait la somme d'une main et de l'autre vous livrait l'instrument, dont il se séparait les yeux trempés de larmes. Or, le lendemain le charlatan recommençait de plus belle sur un violon nouveau, et vous ne tardiez pas à vous apercevoir que vous aviez acheté tout simplement un morceau de bois neuf sans valeur ni sonorité. C'était son ame qui passait dans l'instrument et lui donnait à certaines heures cette irrésistible séduction. Du reste, habile et fin, adroit jusqu'à la fourberie, insinuant, et disposé à tenter vingt sentiers pour arriver à son but, il était parvenu à s'introduire dans les petits appartemens du prince, qui le tenait déjà pour le plus grand artiste de son époque, et finit plus tard par lui accorder une pension sur sa cassette particulière. Aussi, lorsqu'il s'agissait de l'entendre, il fallait le payer cher. Pour soixante-deux trilles, quatre-vingts livres; pour un largo gracioso exécuté sur le dos, à cause de l'énorme difficulté, deux tonnes de vin de Johannisberg; quant au staccato crescendo, il se contentait d'un portrait, n'importe lequel, pourvu qu'il fût environné de pierreries.

Cependant l'instant solennel approchait; encore quelques jours, et le soleil de sainte Marguerite se lèverait sur la Résidence. Il était temps de réunir tout notre monde dans quelque vaste plaine et d'essayer d'un bout à l'autre, et tout d'une haleine, mon grand œuvre. Jusque-là mes efforts avaient toujours échoué devant cette entreprise; les chœurs et l'orchestre venaient encore assez exactement à mon invitation; mais, te le dirai-je, lecteur, je n'avais pu obtenir pareille grace des sujets chargés de conduire les solos. Ces messieurs et ces dames, toujours prompts, comme tu le sais, à la rébellion, s'obstinaient à ne vouloir répéter que dans leurs chambres. Du reste, les excuses ne manquaient pas; on craignait de s'enrouer pour le grand jour; comment trouver une heure qui ne fût pas mortelle à ces voix précieuses? Le matin, c'était le brouillard; le soir, les vapeurs sereines; pour ce qui est de midi, on n'y pouvait songer : le soleil

d'avril a des rayons si dangereux pour les têtes qui tournent facilement. Cependant, avec la meilleure volonté du monde, je ne pouvais trouver dans la Résidence une salle capable de contenir tant de voix. Il fallait absolument faire les répétitions dans le lieu du concert, c'est-à-dire en plein vent, dans une salle toute remplie de fleurs, d'harmonie et d'enchantement, où la brise et les oiseaux frémissent dans les feuillages, où les peupliers se balancent en mesure, où le bruit des vives eaux qui tombent entre dans le travail harmonieux, où l'essor de la voix ne trouve de limites qu'au firmament. Quant à Rumpler, qui devait chanter la partie d'Holoferne, chaque fois que je voulais le voir, je me trouvais dans la nécessité d'aller le surprendre au fond de la cave du *Lion d'Or*, où le digne compère s'était enfermé au milieu d'une imposante quantité de pots de vin, sous prétexte de donner du ton à sa voix.

La plaine qui s'étendait derrière le bouquet de tilleuls fut disposée à souhait, et l'orchestre élevé en demi-cercle sur une colline qui se trouvait là fort à propos. Or, comme je redoutais la confusion sur toutes choses, et désespérais des moyens ordinaires pour étouffer les dissonances, si par malheur ces couleuvres maudites venaient à se débander dans mes belles gerbes harmonieuses; car comment Rapotzki lui-même, avec son instrument prodigieux, parviendrait-il jamais à gouverner le bruit, une fois sorti de la mesure; j'avisai trois moulins à vent qu'on avait construits là, sans nul doute, dans le simple but de faire de la farine, et dont je résolus, moi, de me servir en manière de basse fond mentale. Non loin de là, s'élevait un orgue immense, dont le père Sérapion de Pforzheim jouait avec une expression surnaturelle. Ce qu'il en coûtait de travail, de fatigues et de sueur à ce révérend musicien pour obtenir des effets pareils, vraiment je ne saurais le dire. Il se débattait des pieds et des mains sous l'inextricable tissu de la mélodie; pâle, hors d'haleine, le front en sueur, étouffé comme la chrysalide sous les fils sonores et merveilleux dont il s'enveloppait. Cependant, vers la fin, je m'aperçus que les timballes, malgré tout l'accroissement que j'étais parvenu à leur donner, laissaient encore bien à désirer dans les ensembles; je fis part de mes remarques à son altesse, qui, cette fois, se trouva parfaitement de mon avis, et n'hésita point à mettre à ma disposition douze pièces d'artillerie qui furent accordées en *ut mineur*, avec beaucoup d'adresse et de talent, par un canonnier de la garde. Ensuite, on éleva une tribune où je montai pour gouverner ce monde au signe de ma main. Souffler le calme ou la tempête dans cet océan mystérieux, soulever ces masses de cuivre et

d'airain en vagues furieuses qui vont se briser contre le ciel, remuer tout un monde ou l'endormir selon sa volonté, être le soleil qui dore ces moissons, la rosée qui les féconde, le vent qui les agite en ondulations mélodieuses, être la pensée, la vie, être Dieu, quelle gloire, quelle volupté, quel rêve! Et pourtant ce n'était point un rêve!

Quant à l'autre demi-cercle, destiné au public, les architectes l'avaient garni de banquettes disposées en gradins; et sur la plus haute éminence, juste en face de ma tribune, à l'endroit qui dominait le champ du concert, s'élevait, toute resplendissante de franges d'or et d'écussons brodés, toute couronnée de trophées d'armes et de feuillages, une loge immense réservée à la cour, ainsi qu'à tous les personnages de distinction, que son altesse avait dès long-temps conviés, par lettres closes, à cette fête, et dont le nombre pouvait bien monter au-dessus de cinq cents, si l'on compte les princes, les évêques et les margraves. Quant à la foule des simples curieux, qui ne se recommandaient ni par leurs titres ni par leur naissance, je te laisse, ami lecteur, le soin de t'en enquérir. Les hôtelleries regorgeaient à six lieues à la ronde, les étrangers arrivaient par milliers, autant vaudrait compter les étoiles du ciel ou les grains de sable de l'Océan; c'était dans toute la contrée une rumeur inouie, un bourdonnement incomparable, on eût dit une ruche en travail. J'en pourrais citer qui passèrent la semaine en plein vent sous des tentes, d'autres qui envahirent leurs places deux jours à l'avance, et restèrent là quarante heures d'horloge, vivant de soleil, de rosée et d'espérance, et ne bougeant ni plus ni moins que des dieux de marbre.

Maintenant, pour ce qui concerne la partition qu'on devait exécuter, je le répète, il s'agissait d'une musique toute spirituelle, d'un oratorio conçu dans de sublimes dimensions, et simplement intitulé :

HOLOFERNE, OU LA DÉLIVRANCE DE BÉTHULIE.

Le bachelier Mathéus Pflaumenkern avait écrit le texte, que je trouve fort beau; quant à la musique, j'avoue qu'elle est le fruit de mon humble génie. Je n'ai point ici la prétention de m'étendre sur les défauts ou sur les qualités de mon œuvre, si toutefois il se trouve des qualités dans cette production de ma faiblesse, à Dieu ne plaise! la nature qui m'a doué de quelque aptitude musicale, ne m'a point départi le talent de critique; et d'ailleurs, il ne m'appartiendrait pas de m'ériger en juge de ma propre pensée, la postérité s'acquittera de ce soin mieux que personne. Si j'insiste un moment sur ce point, c'est que je veux, ami lecteur, que toi, qui n'as peut-être jamais lu

ma partition d'*Holoferne*, et n'en possèdes même pas un manuscrit dans ta bibliothèque, tu saches bien au moins que je me suis surtout appliqué à rendre les affections du cœur, à mêler dans ma musique la joie et la tristesse, la haine et l'amour, l'hosannah et les lamentations, le rire et les larmes, à faire chanter chaque voix selon son expression et sa mesure, chaque instrument selon sa portée et sa gamme, et que j'ai presque toujours atteint mon but, si toutefois j'ose en croire l'opinion de mes amis, trop indulgens peut-être. Une chose à laquelle je me suis aussi fort attaché, et dont la découverte peut m'être attribuée avec honneur, c'est l'imitation pittoresque; je m'explique; il y a dans l'art des ressources immenses auxquelles on n'avait point encore songé. Le beau mérite, sur ma foi, que d'exprimer en airs mélodieux une de ces grandes sensations que tout homme éprouve à certaines heures de la vie; mais l'amour, mais la haine, mais la jalousie, ce sont là des passions qui se trouvent à la surface de l'ame; il s'agit seulement de les vouloir prendre. En vérité, si l'art devait se borner là, à quoi donc servirait-il de consumer trente ans de veilles dans les combinaisons laborieuses du contre-point? Avec un peu de mélodie, on s'en tirerait à ravir. Il y a même quelques Italiens qui ont réussi dans ce genre facile, entre autres un certain Cimarosa, dont on jouait à Naples dernièrement une farce assez amusante, intitulée, je crois : *Il Matrimonio segreto;* mais je te le demande sérieusement, quels rapports peuvent exister entre ces futilités sans conséquence et les compositions sublimes de notre école, entre cet art frivole et badin, qui ne trouve son excuse que dans le sensualisme des gens pour lesquels il s'exerce, avec le sacerdoce auguste auquel nous avons voué notre génie. Non, mordieu! les sons ne sont pas des sons, mais des couleurs; il y en a de verts et de roses, de jaunes et de bleus; il suffit de les combiner à souhait pour faire un tableau magnifique. Remarquez que je ne parle point ici de cette musique pittoresque, comme l'ont entendue certains maîtres, dont je n'ai nul souci de contester la renommée. Rien au monde n'est plus facile que d'imiter l'orage qui gronde, le ruisseau qui murmure, le torrent qui gémit, le troupeau qui bêle. Il y a, pour ces jeux d'école, des procédés infaillibles, et que j'indiquerais volontiers, si je ne savais qu'on n'a rien à montrer sur ce sujet au plus mince échappé d'un conservatoire quelconque. La voix du rossignol est dans la flûte, et je vous ferai sortir des avalanches de la bouche de cuivre d'un ophycléide. Ce que je veux, moi, c'est que l'art cherche son objet dans le cœur des choses plutôt qu'à leur surface, et quand

il l'a trouvé, ne se contente pas d'en reproduire la plasticité matérielle. Il faut que je respire les senteurs du jeune lis qui se balance sous mes yeux au vent de la mélodie. Ce que je veux, c'est que l'esprit trouve son aliment, c'est qu'au même instant où les yeux, abandonnant les grandes lignes de l'horizon, se complaisent dans les détails infinis et comptent à loisir les vaches qui paissent et les brins d'herbe de la prairie, l'ame tressaille au souffle harmonieux qui s'exhale de l'ensemble divin, comme j'ai tenté de le faire dans ma symphonie de *Manfred*, où j'ai reproduit en musique un effet de neige dans les montagnes, et cela non sans quelque succès, je puis le dire à ma louange. En effet, lorsque vint le tremolo de violons en sourdines destiné à jeter dans la multitude la terreur de cette nature désolée et morne, le frisson s'empara de l'assemblée : les femmes grelotaient, les hommes soufflaient dans leurs doigts, l'affreux hiver avait envahi la salle. Il est vrai que nous étions alors au beau milieu de décembre, et que j'avais pris soin, pour que rien ne manquât à l'illusion, que les poêles ne fussent point chauffés. Je défie qu'on trouve dans la scholastique du moyen-âge une pensée si subtile que la musique ne puisse rendre. Quoi de plus subtil et de plus insaisissable que le son. L'abbé Arnaud prétendait qu'on fonderait une religion avec l'air d'*Œdipe à Colonne*, et certes l'abbé Arnaud disait là une grande vérité. Il serait temps que la musique abandonnât le théâtre et tous ces pauvres sujets mesquins et surannés qu'elle s'épuise depuis tant de siècles à vivifier de son haleine, pour se mêler sérieusement de questions politiques et sociales. Que m'importe, à moi, Roméo, un amoureux transi qui soupire au clair de lune sous le balcon de sa maîtresse; c'est le rossignol; non, c'est l'alouette; plaisante question à discuter devant moi! Et don Juan, un drôle qui séduit les filles, tue leurs pères, et passe le temps qui lui reste à se griser; en vérité, voilà un beau texte pour la musique. Mozart, malgré tout le talent que je me plais à lui reconnaître, a fait là une œuvre destinée à périr, tandis que *Holoferne*, à défaut de mon génie, vivrait encore dans deux cents ans, par la seule grandeur du sujet. A cette époque grave, sérieuse, préoccupée d'intérêts industriels, il faut une musique mâle, imposante et fière, une musique sociale, dont il résulte pour la multitude enseignement et profit, une musique d'avenir, embrasée du souffle de la foi, et qui vienne anéantir dans le cœur de la jeunesse l'amour des femmes, du vin et du plaisir, cette semence aride et desséchée que l'autre y fécondait. A ce propos me voici encore ramené, mais involontairement, à te parler de moi; car, pour

ne point mentir à la vérité, je dois te dire, lecteur, que j'ai le premier introduit dans la symphonie la controverse et la critique sociale. En 0000, lorsque Gœthe publia *Werther*, une fièvre de suicide s'empara de l'Allemagne. Ce livre, ou plutôt ce blasphème, avait tourné toutes les cervelles. On se tuait sans raison et sans cause, tout simplement parce qu'on avait lu *Werther* après dîner. On allait au puits, au bois, à la fontaine, non pour échanger une fleur ou rêver d'amour en silence, mais pour y mourir. Les marguerites de la prairie avaient des taches de sang à leur robe, et les touffes d'aubépine, au lieu de soupirs, de plaints et de baisers furtifs, n'entendaient plus au clair de lune que d'affreux coups de pistolet. C'était une passion, une fantaisie, une mode. On se mettait un beau matin un linceul sur les épaules, comme s'il se fût agi d'un habit vert ou bleu; M. de Gœthe avait inventé cette mode, honneur à lui! Cet enthousiasme de la mort grandissait comme l'incendie; et de la jeunesse, en qui la chaleur du sang, l'entraînement du cœur, une aspiration incessante vers l'infini excuse tout; de la pâle et blonde jeunesse si insouciante, si aimable, si enivrée d'illusions, d'espérances et de vagues désirs, cette fièvre de mourir s'étendait à la décrépitude et prenait à la gorge les plus ridicules personnage. Un soir je rencontrai le long du fleuve un gros chantre de soixante ans, qui se déshabillait pour se jeter à l'eau. Le drôle voulait mourir à toute force, il avait lu *Werther* le matin. Et quand je lui demandai quel désespoir le portait à cette résolution fatale, le croiras tu, lecteur, cette face énorme de pivoine, ce ventre de Silène me parla de mélancolie, d'illusions déçues, de blessures qui saignaient dans son cœur. En vain je m'efforçai de mettre en œuvre toutes les ressources de mon éloquence pour le détourner de son projet, mes paroles vinrent se briser contre cette volonté de granit; il voulait mourir, il avait résolu d'en finir une bonne fois avec cette misérable existence qui n'est que leurre et déception. Cependant, à force d'instances, je parvins à le déterminer, puisqu'il ne pouvait désormais sans lâcheté renoncer à son dessein, à choisir du moins par convenance une mort plus digne de lui, à s'empoisonner comme Roméo, et nous convînmes que je le conduirais chez un apothicaire de mes amis, où je lui verserais moi-même le breuvage mortel. Le pacte fait, je menai mon compère par le bras à la cave du *Tournesol*, où deux heures après le drôle était étendu raide mort entre deux brocs de vin du Rhin. — Le moment était grave: la société couvait dans son sein le germe de destruction. Que faire? Déjà tous les docteurs de l'Allemagne avaient rédigé, mais sans fruit, d'énormes volumes que

personne au monde ne lisait; autant de feuilles qu'emportait le vent; le genre humain allait finir. Dans cet état désespéré, un éclair me tomba du ciel. Je compris la portée de ma mission, et m'enfermai chez moi sur-le-champ pour composer ma symphonie en ré dièze contre le suicide. Je divisai mon œuvre en trois parties : dans les deux premières je prouvais que le suicide n'avait plus d'excuse sur la terre depuis que le dogme de la Providence était venu remplacer la loi de la fatalité. Quant à la troisième, je l'avais réservée tout entière pour la description des châtimens célestes destinés aux coupables, ce que je fis au moyen de trente-sept trombonnes ou ophycléides, soutenus par un roulement sourd et monotone de seize timballes obligées. Je dois rendre aussi toute justice aux bassons : ces instrumens nasillards me furent d'un grand secours dans un dialogue qui s'établissait, vers les dernières mesures, entre les malheureuses victimes du suicide et le génie du mal, qui n'était autre que M. de Gœthe. Comme tu le devines, ami lecteur, le succès fut immense; les hommes et les femmes qui, peut-être quelque temps plus tard, eussent accompli l'acte de destruction, pâlirent et frissonnèrent comme s'ils avaient entendu la voix de Dieu, et ces milliers de mains, occupées à applaudir, oublièrent l'instrument de mort. J'avoue ici que cette musique commença le grand œuvre de ma renommée, sinon de ma fortune; car je dois dire, pour rendre hommage à la vérité, que j'ai toujours vécu dans cette honorable médiocrité qui ne manque jamais d'accompagner le génie. Le but moral était atteint; l'affreux suicide allait disparaître du monde; ma symphonie avait ramené le sourire sur toutes les bouches. On l'exécuta dans toutes les villes d'Allemagne, à Berlin, à Vienne, à Munich, partout avec le même triomphe et la même gloire pour mon nom. Nul ne songea plus à se tuer; j'avais ramené l'humanité à la rêverie, à l'innocence, à la pure et sincère contemplation des beautés calmes de la nature. — Quelques jours après le printemps revint, les buissons commencèrent à fleurir, les oiseaux à gazouiller, les jeunes hommes et les jeunes filles à s'aimer, à se le dire dans un baiser sans fin, la nuit, au clair de lune, et tout cela par l'opération de ma symphonie en *ré dièze* contre le suicide. Voilà, mordieu, la vraie musique, celle qui moralise, qui régénère et qui féconde! Mozart et Cimarosa passeront; car, après tout, ils n'ont chanté que les sensations vulgaires, c'est-à-dire les plaisirs, les femmes et le vin, c'est-à-dire ce qu'on chante depuis dix mille ans, depuis que le monde est monde. Mais moi j'ai trouvé l'expression de mon époque, j'ai résumé mon siècle dans une symphonie; j'ai mis le pied sur la tête du serpent et touché du

doigt, pour la guérir, la blessure faite au cœur de l'humanité; j'ai donné aux sons la valeur profonde des paroles. Mon génie a fait de la musique un verbe social, et c'est à ces titres que je vivrai dans la mémoire des hommes. A ce propos je m'aperçois, un peu tard peut-être, que je me suis écarté singulièrement de mon sujet. J'avais résolu de parler de mon oratorio, et voilà que ma symphonie en *ré dièze mineur* m'a lancé tout d'un coup au beau milieu des océans de la discussion. Ce n'est pas que j'ignore par quels artifices je pourrais bien vite regagner le port d'où je suis sorti si imprudemment : il me suffirait d'invoquer les figures de réthorique, ces dignes sœurs de Neptune et d'Eole, propices au voyageur égaré, pour rentrer dans mon sujet à pleines voiles; mais, après tout, j'aime mieux n'avoir recours qu'à ton indulgence, ami lecteur, pour que tu me pardonnes cette divagation d'un moment, bien excusable chez un musicien de ma trempe que son génie emporte. Souffre donc que je revienne, sans autre transition, à mon *oratorio d'Holoferne*.

Enfin, le jour de Sainte-Marguerite se leva, une journée heureuse et faite à souhait, le plus beau soleil de printemps, la rosée avait rafraîchi la terre à l'aurore, et vers midi aucun nuage ne troublait la sérénité du ciel. La nature était en attente, les acacias frémissaient à peine au souffle de la brise, les oiseaux, vêtus de leurs robes de fête, se taisaient sous les branches, les fleurs, debout sur leurs tiges les plus vertes, ouvraient au vent leurs petites oreilles de soie et d'or, et toutes les émeraudes vivantes du printemps rôdoient en silence dans l'atmosphère humide et trempée de parfums, où les gais rayons du soleil se jouaient en attendant leurs frères harmonieux les sons, pour remonter ensemble au firmament. Je passai la journée à me recueillir, sans recevoir personne. Il y a des heures solennelles dans la vie où l'on sent le besoin d'être seul. Puis, vers quatre heures, lorsque je supposai qne tout avait été préparé selon mes ordres, pâle, inquiet, le front courbé sous le double poids de la pensée et d'une perruque énorme plus éblouissante que les frimas d'où elle tirait son nom, je me rendis à la place du concert, dans un appareil digne en tout point d'une telle réunion : veste de satin, manchettes de batiste, souliers à boucles d'argent; ajoutez à cela mon habit vert, que j'avais fait enrichir, pour la circonstance, d'une garniture de boutons d'acier qui reluisaient au soleil comme des écus neufs. Te l'avouerai-je, lecteur, lorsque je vis tout à coup à quelle assemblée magnifique j'allais avoir affaire, je ne pus me défendre d'un certain mouvement d'épouvante.

Ces ordres de toute espèce et de mille couleurs qui tremblottaient dans la lumière comme les fragmens de l'arc-en-ciel, ces plaques, ces étoiles, ces croix qui resplendissaient sur tant de poitrines glorieuses, commencèrent par jeter la confusion dans ma cervelle, et je pensai défaillir quand je me sentis sous le feu de tant de prunelles ardentes. Quelles toilettes, quels diamans, quels yeux, quelle fascination! Qui me dira le nom de toutes ces femmes qui semblaient sortir, ainsi parées, de mes plus beaux rêves de vingt ans, femmes de princes couronnés, femmes d'ambassadeurs, femmes de courtisans, et courtisanes, elles étaient là par milliers toutes vives, toutes belles, toutes étincelantes de luxure et de pierreries? Ma pauvre tête tournait aux quatre vents. Cependant j'avisai que l'affaire était grave; il y allait de ma fortune et de ma renommée en Europe; le moindre faux pas m'entraînait dans l'abîme, la moindre sot ise pouvait me perdre sans retour; je pris donc mon sang-froid à deux mains, et me disposai à ranger mes musiciens selon les lois de la sonorité. D'abord, en face de l'auditoire, je plaçai sur des banquettes les chanteurs et cantatrices qui devaient conduire les solos; derrière eux, les chœurs; ensuite venaient, au centre de l'harmonie, les violons, les altos, les violoncelles, les basses, les harpes, les pianos (au nombre de dix-sept), les cistres et tous les autres instrumens à corde; puis, à l'extrémité droite, les bassons, les hautbois, les flûtes, les chalumeaux, les sifflets de pan, les cornemuses, etc.; à l'extrémité gauche, les trompettes, les cors, les chapeaux chinois, les triangles, les cornets, les trombonnes, les ophycléides, les cloches; en outre j'avais auprès de moi, d'un côté, frère Serapion avec son orgue expressif, de l'autre Rapotzki avec sa basse gigantesque, et derrière, les moulins à vent en guise de basse fondamentale. Comme l'aspect seul de mes pièces d'artillerie aurait pu irriter, contre moi, les scrupules de certaines gens, qui n'eussent jamais conçu d'avance quels effets agréables on peut tirer dans un ensemble de ces instrumens champêtres, je pris soin de les faire disposer dans des touffes d'églantiers qui se trouvaient çà et là fort à propos.

Sitôt que le secrétaire des commandemens eut donné le signal, la marche des Assyriens se fit entendre, une marche solennelle et grandiose, ma foi! exécutée vaillamment par les chœurs. Sur les dernières mesures commence un récitatif brutal accompagné par les basses, et dans lequel Holoferne maudit les Juifs; ceux-ci lèvent la tête et lui répondent avec hauteur. La querelle s'engage; les Assyriens, à leur tour, poussent des cris de haine et de guerre: ensemble d'un effet

prodigieux. Achior dans un solo plein de grace et d'onction précédé d'une charmante ritournelle fort bien dite par les haut-bois, Achior conseille aux Juifs la résignation et la confiance dans les promesses divines. Cependant sa poitrine se gonfle, le délire le prend aux cheveux, la musique grandit avec la scène, et monte en un moment aux plus hautes cimes de l'épopée, le prophète annonce au roi l'affreux destin qui le menace. Holoferne, ivre de colère, chasse Achior du camp, le fait battre de verges contre un arbre, et la première partie se termine au milieu d'un frémissement général par un lamentoso d'une expression adorable, et je dois le dire exécuté par le chanteur avec quelque talent.

Judith et sa servante Abra s'efforcent de relever le courage et la foi dans l'ame des Juifs, petit duo charmant où les cornemuses et les flûtes de Pan s'en donnent à cœur joie et qui se conclut par une phrase véhémente et sublime que les chefs de l'armée entonnent d'abord et que le peuple reprend à la quinte. Judith fait part de son projet au peuple, elle s'agenouille pour recevoir la bénédiction du grand-prêtre. Achior est délivré, on brise les liens qui l'attachaient à l'arbre. Le prophète chante un grand air, et sur les dernières mesures s'avance en gambadant le signor Scipion de Cremone qui exécute sur la quatrième corde et derrière son dos, un largo gracioso vraiment délicieux qui plonge notre prince magnanime et toute l'assemblée dans une extase incomparable, et met fin à la seconde partie.

Dans la troisième, Judith et sa suivante se rendent au camp des Assyriens où la soldatesque impie blasphème et se livre à toute sorte de honteux plaisirs et d'infâmes débauches, ce que j'ai su exprimer avec un bonheur inoui à force de cymballes, de serpens, de trombonnes, de triangles et d'ophycléides. Un appel de trompettes et de timballes ouvre le banquet d'Holoferne; ici les allusions commencent, les houras éclatent de toutes parts en l'honnenr de l'anniversaire qu'on célèbre, son altesse daigne se pencher sur le devant de la loge et secoue en l'air son mouchoir en signe d'effusion et de reconnaissance. Le drame continue, la voix mélodieuse de Judith apaise la rage d'Holoferne, le tyran s'endort, mais la haine jalouse veille au cœur de la vierge de Béthulie, dont l'enthousiasme sacré se révèle dans le plus admirable agitato qui soit jamais sorti d'un cerveau humain; tout à coup l'auditoire transporté se lève, des acclamations sans nombre roulent dans l'espace, des milliers de mains s'entrechoquent à se briser, un son inoui venait de monter dans les airs comme une gerbe de

feu; la belle Corylla de Milan, qui chantait la partie de Judith, avait fait un trille inoui, un trille pur comme l'or et d'une expression surnaturelle, un trille prodigieux, où cette belle jeune fille, l'honneur de l'Italie et de son art, avait mis tout l'élan de son ame, toute la vibration de sa poitrine, tout le feu de son regard, toute la chaleur de son sang et de sa vie, car elle en mourut trois jours après.

Cependant Holoferne, gorgé de vin, s'apesantit dans le sommeil de la débauche; les chefs de la soldatesque se retirent sur un refrain bachique où j'ai su tirer le meilleur parti d'un effet en *diminuendo* qu'un certain Weber, de Eutin en Holstein, a depuis imité dans la walse d'un opéra presque ignoré, intitulé, je crois, *Freyschütz*. Judith reste seule dans la tente; ici un nocturne exécuté par les cors, les mandolines, les altos, les harpes et les flûtes, inspiration suave et délicieuse qui tombe sur les ames comme une sereine rosée et prépare le plus admirable contraste qui se soit jamais entendu. Un appel de trombonnes et d'ophycléides invite la vierge de Béthulie à la vengeance; Judith, dans un mouvement d'enthousiasme sacré, brandit son coutelas dans l'air et tranche la tête d'Holoferne, et cette tête, au moment où Judith la tient par les cheveux et va la plonger dans le sac, cette tête coupée et toute ruisselante de sang, commence une ariette pathétique :

Main ennemie
Qui de la vie
M'ôte le jour.

Ariette accompagnée par la basse colossale de Rapotzki et chantée par Rumpler avec une telle véhémence, que l'auditoire en devint pâle de frayeur et que les grands troupeaux de bœufs qui paissaient dans le voisinage, se prirent à mugir de concert, comme s'ils eussent entendu le tonnerre.

Quatrième partie; Judith, de retour à Béthulie, montre aux Juifs stupéfaits la tête d'Holoferne; chœur des Juifs en actions de graces et marche triomphale à travers le camp des Assyriens qui gémissent sur le sort de leur chef; un *pizzicato sostenuto* de soixante-douze contrebasses obligées exprime les sanglots de tout le camp. Cependant le désespoir succède aux lamentations stériles, on frappe sur les boucliers avec des cris de haine; les Assyriens s'élancent au combat de nouveau, mais Holoferne n'est plus là pour les conduire. Les Juifs, victorieux, entonnent un hymne magnifique à la gloire de Jehovah,

et cette composition gigantesque se termine par une double fugue dont rien n'égale l'explosion sublime.

Ici, c'est-à-dire au plus beau moment de mon triomphe, un accident déplorable faillit mettre en ruines toutes mes espérances et changer la joie qui me revenait d'un si grand chef-d'œuvre en un pleur lamentable. Dans le chœur des Assyriens se trouvaient tous les petits clercs de la paroisse. Or ceux-ci, voyant les Juifs fondre sur eux avec une fugue terrible, prirent la chose au sérieux et ripostèrent aux menaces, non par une autre fugue, comme il convenait de faire, mais par toute sorte de branches d'arbre, de mottes de gazon et de projectiles qu'ils lancèrent à la tête de leurs ennemis. De là trouble, désordre et confusion; de là un scandale qui pouvait avoir les suites les plus graves, car notre prince magnanime pensa mourir du fou rire où son auguste personne s'abandonna. Tu penses, lecteur, quelle mine je devais faire en cette circonstance. La colère me montait au visage par chaudes bouffées, et je me débattais dans ma tribune comme un possédé. Heureusement ces messieurs de l'orchestre se mirent à courir à travers champs à la poursuite des Assyriens, et me les ramenèrent par l'oreille. Alors seulement le calme se rétablit, et ma double fugue, exécutée à deux reprises avec un enthousiasme qui prenait sa source dans la magnificence du morceau, porta jusqu'aux nues la gloire de mon nom. Quel triomphe! J'étais à peine remis de ma première secousse, lorsque le maréchal du palais vint m'arracher aux applaudissemens effrénés de la multitude, qui s'empressait autour de moi, pour me conduire dans la loge du prince, où son altesse tout en larmes me serra long-temps sur sa poitrine avec effusion, et daigna m'investir devant toute sa cour de l'ordre militaire de Saint-Gédéon. Les faveurs royales ne s'en tinrent pas là, et le lendemain je reçus une gratification de six cents livres, ainsi que deux tonnes de Nierenstein, du meilleur qui se puisse boire. Aussitôt j'invitai tous mes musiciens à venir prendre leur part de ces rosées que le soleil de mon génie attirait autour de moi, et durant toute une semaine ce ne furent, à l'auberge du *Tournesol*, que joyeuses chansons, pleines rasades et banquets somptueux, qui se terminaient toujours par des houras en mon honneur et de cordiales santés qu'on me portait avec acclamation; si bien que les deux tonnes du Nierenstein y passèrent, ainsi que les six cents livres de gratification, et que, lorsqu'il s'agit de partir, j'empruntai dix écus à mon hôte, car son altesse m'avait fait

dire, toujours par son maréchal du palais, qu'elle ne pouvait plus s'occuper de moi. N'importe, j'avais eu ma journée, et je m'en allais chargé de gloire; les portes d'or de l'avenir venaient de s'ouvrir devant moi. Quelques jours auparavant, tous les musiciens de l'orchestre et des chœurs, heureux d'avoir servi de trompettes et de voix à ma renommée, s'étaient dispersés çà et là sur les grands chemins, regagnant leur patrie, tous, excepté Corylla, cette pâle et douce sensitive que le feu de mon génie avait desséchée en un matin, cette ame bienheureuse qui s'était envolée du milieu de ma symphonie pour aller parler de ma musique aux anges. Corylla! Corylla! pâle jeune fille au front mélancolique, au regard de flamme, à la voix de contralto, toi que mon inspiration a tuée, ombre divine sois heureuse, et console-toi sous les saules du triste jardin, car je veux te dédier ma première cantate.

Critique Littéraire.

Le Livre du Peuple,

PAR M. F. DE LA MENNAIS.

Ce nouvel ouvrage de M. de La Mennais n'a dû causer de surprise à personne; c'est un simple développement des idées que l'illustre écrivain défend aujourd'hui avec cette violence qu'il employait autrefois à les combattre.

Quand un de ces esprits, doués de puissance, mais frappés d'exaltation, qui franchissent toujours les milieux et se précipitent vers les extrêmes, qui semblent dédaigner le possible, pour se jeter sans repos ni trève à la poursuite de l'irréalisable, est saisi d'une illumination soudaine, comme dit Bossuet, bonne ou fatale, selon le cas, et déserte sans hésitation son ancien drapeau, pour passer avec armes et bagages sous le drapeau ennemi, on peut prévoir toutes les phases que traversera, dans sa condition nouvelle, cette intelligence depuis long-temps connue de nous, et éprouvée par de longues luttes; car, pour changer d'idées, on ne change pas de caractère, et il serait absurde de penser que ces grands esprits, parce qu'ils ont une ou même plusieurs fois subi une complète métamorphose, parce que d'absolutistes ils sont devenus révolutionnaires, d'ultramontains schismatiques, ou réciproquement, ne possèdent pas cette logique vulgaire qui consiste à tirer des conséquences et à pousser à bout un principe. Ils ont, au contraire, de cette logique plus que personne; et si, à moins d'être prophète, on ne peut dire à quelles opinions humaines, dans quelques années, ils prêteront le secours de leur verve toujours jeune et de leur force inépuisable, en revanche il n'est pas de critique un peu exercé qui, les voyant engagés dans une route quelconque, ne puisse, sans crainte de se tromper, calculer leur marche sur cette route. Ces esprits sont doubles; d'un côté, ils sont insaisissables et vous échappent sans cesse; de l'autre, on les tient et on les suit aisément. Ils sont artistes et logiciens tout ensemble, et on aura d'eux une assez exacte image, si on se figure une puissante machine locomotive, lancée sur un chemin de fer, qui, à certain embranchement, pourrait prendre indistinctement à droite ou à gauche, et se diriger ainsi de toute sa vitesse, sans qu'on pût le prévoir, vers le nord ou vers le midi, mais qui, une fois entrée dans le rail, marcherait d'un train irrésistible, et dont l'arrivée au but, dès-lors infaillible, serait calculable minute par minute.

M. de La Mennais doit être placé au nombre de ces esprits; il a déjà passé d'un pôle à l'autre, et qui sait ce que lui réserve l'avenir? Celui qui, il y a cinq ans, prit le bâton du pélerin, comme un croyant du moyen-âge, et alla chercher, dans la capitale du monde catholique, de quoi fortifier sa foi, alors si robuste, et revint de ce triste voyage, la foi ébranlée et à moitié détruite, reprendra peut-être un jour, le front courbé et la tête blanchie, le chemin de la ville éternelle, pour aller s'attacher à jamais à ce rocher de Saint-Pierre, qu'il ébranle aujourd'hui de toutes ses forces; peut-être aussi s'éloignera-t-il de plus en plus de ses anciennes croyances; peut-être le prêtre catholique, ce défenseur de l'autorité, ce flambeau de l'Église, aboutira-t-il, il n'en est pas loin, au déisme de Diderot et à la politique de Babœuf; et la mort viendra-t-elle le surprendre (déplorable conjecture!) défaisant avec acharnement l'œuvre de trente années de sa vie? Cet avenir, tout le monde l'ignore comme M. de La Mennais lui-même. Ce qu'on peut assurer dès aujourd'hui, c'est que l'auteur des *Paroles d'un Croyant* et du *Livre du Peuple* poussera jusqu'à sa dernière limite le principe démocratique. Il ne s'arrêtera, s'il doit s'arrêter, qu'après avoir épuisé pour la cause du radicalisme absolu, comme autrefois pour la cause contraire, toutes les ressources de son génie, toute son argumentation et toute sa colère. Ses ennemis d'aujourd'hui trouveront en lui le même homme que ses ennemis d'autrefois, qui essaiera bien moins de les convaincre qu'il ne s'efforcera de les foudroyer. Cette ame passionnée est en effet dévorée d'une foi si grande dans le principe qu'elle embrasse, et dont cependant elle doit se dépouiller plus tard; ce qu'elle croit la vérité, et que dans peu d'années elle rejettera comme une erreur grossière, lui apparaît comme un soleil si resplendissant, que ses adversaires sont nécessairement ou des aveugles ou des gens de mauvaise foi. M. de La Mennais laisse à Dieu le soin d'éclairer les aveugles, et se charge d'avoir raison de ceux qui ne veulent pas voir. Aussi sa vie, comme celle de quelques hommes illustres, privilégiés et malheureux, a été un combat. Il est à déplorer que ce soit un combat pour et contre; qu'une moitié de ses ouvrages soit là pour réfuter l'autre moitié. Remarquons, pour être justes, que, si le tout présente une discordance éclatante, chacune des deux parties, prise séparément, offre une harmonieuse unité.

Dans l'intérêt de cette unité partielle, M. de La Mennais aurait dû se dispenser d'écrire, en terminant les *Affaires de Rome*: « Je regarde et je désire qu'on regarde ce court écrit comme destiné à clore la série de ceux que j'ai publiés depuis vingt-cinq ans. J'ai désormais des devoirs plus simples et plus clairs; le reste de ma vie sera, je l'espère, consacré à les remplir, selon la mesure de mes forces. » Cette déclaration est là à contre-sens; les *Affaires de Rome* n'ouvrent ni ne ferment une serie; c'est ainsi qu'il fallait parler avant les *Paroles d'un Croyant*. Dès-lors la série nouvelle était commencée. Or, les anciens et les nouveaux livres de M. de La Mennais étant comme deux fleuves qui partent de la même source, mais qui se séparent violemment dès leur naissance, pour aller aboutir avec fracas à deux mers opposées, il est impos-

sible de les confondre, sinon à dessein. M. de La Mennais n'y pense donc pas? Qu'il répare au plus vite son erreur. Ce beau monument catholique, qui commence à l'*Essai sur l'Indifférence* et se continue à travers de nombreux travaux de polémique éloquente et pleine de foi, ne doit pas et ne peut pas se terminer par ce pamphlet sceptique intitulé : *Affaires de Rome*. Il faut en prendre son parti; l'auteur de l'*Essai* est mort il y a cinq ans; c'est un autre homme, héritier de son génie, mais rempli d'une autre foi, un tribun et non plus un prêtre, qui a écrit les *Paroles d'un Croyant*, les *Affaires de Rome*, et qui vient de publier *le Livre du Peuple*.

Ce livre développe les théories de la souveraineté populaire, de l'égalité parfaite, de la liberté absolue de chacun, et du gouvernement de tous par tous. Ces théories chimériques sont adoptées sans restriction par M. de La Mennais; et si on dépouille du beau style dont il les a revêtues, toutes ces exagérations anti-sociales, que trouve-t-on le plus souvent? Sinon ce que les théoriciens de 93 écrivaient dans leur ignoble langue sans nom, pétrie de sang et boue. Il dit au peuple : « Toute autorité est en vous; n'obéissez pas aux lois que vous n'avez pas faites; votre droit est que nul ne vous gouverne et ne vous impose des lois à son gré; vous ne vous êtes donc jamais comptés? Vous êtes cent contre un! » Ainsi il fait un appel pur et simple à la force brutale, et ne voit d'autre moyen de remédier aux maux de la société que de la bouleverser de fond en comble, et de la jeter dans des révolutions sanglantes, au bout desquelles elle retrouverait les mêmes misères et les mêmes douleurs qu'auparavant. Lorsque parmi tous les pouvoirs qui nous gouvernent il n'en est pas un qui relève directement du peuple, lorsque dans nos codes, il n'est pas une loi qui émane de son bon plaisir, n'est-ce pas l'exciter ouvertement à la révolte, que de lui dire à haute voix et de lui répéter sur tous les tons : Tout pouvoir que tu n'as point fondé est impie; toute loi que tu n'as point faite est immorale. Si on adoptait les conclusions de M. de La Mennais, il faudrait descendre armé sur la place publique, abattre sans pitié ni merci tous les audacieux usurpateurs revêtus d'un signe quelconque d'autorité, et, la victoire gagnée (la victoire ne se ferait pas attendre, puisqu'on est cent contre un), danser, en poussant des cris sauvages de liberté, autour d'un grand feu de joie qui consumerait nos lois et nos institutions, les plus anciennes et les plus récentes, car elles sont toutes immorales et impies; aucune n'est l'œuvre de tous!

Est-ce donc que la justice est dans le nombre et dans la force? Est-ce que la justice n'est plus une qualité spirituelle, indépendante des lieux, des hommes et des choses, que rien ne peut anéantir, pas plus un roi que toute une nation, qui est parce qu'elle est? Est-ce que le pouvoir, pour être légitime, doit nécessairement être aux mains de tous? Quand il leur est échu par hasard, nous avons vu ce qu'en ont fait les masses inintelligentes et violentes : sous le règne de tous, la responsabilité disparaît; personne ne porte plus le poids des fautes; chaque juge se lave les mains comme Pilate. Cette absence de responsabilité suffirait à prouver que le gouvernement de tous est

impossible; serait-il d'ailleurs bien difficile d'établir historiquement que c'est toujours le petit nombre qui a gouverné le monde? Lorsque, comme de nos jours, ce petit nombre n'est point une classe privilégiée et immobile qui règne à l'exclusion de toutes les autres, mais qu'il se renouvelle sans cesse, qu'il se recrute d'en bas et d'en haut, des descendans des familles antiques et des fils de paysans, peut-on dire qu'il y a là violation de la loi de l'égalité? N'est-ce pas au contraire une consécration complète de cette loi? Tout le monde n'est point admis, c'est vrai, mais personne n'est exclu. Si M. de La Mennais parvient à nous démontrer qu'il y a chez tous les hommes, en égale mesure, la moralité, l'intelligence et le savoir, nous nous rangerons de son avis. Jusque-là nous persisterons à croire qu'il s'insurge, non-seulement contre la société actuelle, mais contre l'état de société en général.

Prêcher la liberté absolue, déclarer formellement le sort des animaux non assujettis au joug préférable à celui du peuple, c'est préconiser l'état sauvage. Il reste à dire après cela que les villes sont d'odieuses prisons et qu'il n'est de bonheur possible pour l'homme qu'au sein des forêts ténébreuses qui furent son premier asile. Ce n'est, en effet, que dans les forêts, en vivant seul, qu'il trouvera l'entière liberté dont on lui vante si poétiquement les douceurs. Dans l'état de civilisation, tous les droits sont relatifs; il n'y a d'absolu que les devoirs. Le civilisation n'est possible qu'au prix de la restriction, quelquefois même du sacrifice des droits individuels, et dans l'accomplissement sans réserve des devoirs particuliers et généraux.

Ce n'est pas, à Dieu ne plaise! que nous voulions nier le progrès dans les affaires de ce monde, et enfermer les droits de l'homme dans le cercle de Popilius. Les droits s'étendent, et même se transforment. Le progrès est dans la nature de l'homme déchu appelé à la réhabilitation. Le progrès, a dit un philosophe chrétien, est la reconstruction de l'être. Mais, hélas! que d'épreuves à subir afin de faire un pas en avant! tout affranchissement est le fruit de longues années; et connaît-on un plus grand, un plus beau spectacle que celui qu'offre le peuple, marchant d'émancipation en émancipation, à travers des douleurs sans nombre, et dans toutes les alternatives d'une lutte infinie, aujourd'hui vainqueur et demain vaincu, mais voyant toujours tourner à son profit ses défaites comme ses victoires? Un seul exemple entre bien d'autres prouvera que les défaites du peuple, c'est-à-dire ses haltes forcées, sont dans les voies providentielles : — Dans les anciennes républiques, un esclave n'était point un homme; le christianisme vint, qui émancipa l'esclave et le revêtit du caractère sacré de la dignité humaine : ce fut, certes, pour le peuple, la plus grande de toutes les victoires; mais arriva le régime féodal qui lui imposa de nouveau un joug; après la victoire, venait la défaite. Cependant oserait-on nier que le régime féodal n'ait été une institution favorable à l'humanité? La parole chrétienne, qui avait été semée dans le monde, n'avait point eu le temps de germer encore : car, comme l'éducation du peuple ne se fait pas d'après les livres, mais d'après les événemens, elle s'opère avec une grande lenteur; et la féodalité eut pour mission de contenir le peuple

jusqu'à ce qu'il fût préparé à jouir des bienfaits à lui donnés par le christianisme, et dont il eût infailliblement abusé, s'il était entré d'abord en pleine jouissance. Le temps est donc l'élément indispensable du progrès, et il y a certainement un peu de folie à croire que, dans quelques années, comme d'un coup de baguette magique, on peut accomplir ce qui doit être l'œuvre des siècles.

Que les poètes, dans leur enthousiame, saluent l'aurore d'un avenir prochain et magnifique; qu'échappant aux tristes réalités qui nous entourent, ils se réfugient dans les régions infinies de l'idéal et chantent la réalisation possible d'un paradis sur cette terre, à la bonne heure! rien de mieux. Nous avons assez long-temps entendu des cris de désolation, des hymnes funèbres, pour que nous devions savoir gré aux poètes qui entreprennent de relever les cœurs en défaillance; applaudissons-les, même quand ils nous bercent d'espérances impossibles. Si M. de La Mennais se contentait d'être un poète, d'entonner des hymnes à l'avenir, et de prophétiser des merveilles dans l'ordre matériel et dans l'ordre moral, on écouterait avec admiration les dithyrambes chaleureux qu'il sait si bien écrire en prose; on ne se laisserait pas convaincre sans doute, mais on se laisserait charmer et entraîner par cette parole éloquente. Malheureusement M. de La Mennais est tribun en même temps que poète. Ce n'est pas dans un but d'artiste qu'il frappe les imaginations; ce n'est pas dans un but d'homme religieux, pour nous aider à supporter le poids du jour présent, qu'il nous dépeint en traits enflammés un avenir merveilleux; c'est dans un but révolutionnaire. — Tiens, dit-il au peuple, tu vois d'ici la terre promise, lève-toi, secoue le joug, sois le plus fort, et tu y arriveras demain!...

Quand on a raison sur le fond des choses, on ne cherche pas d'ordinaire à défigurer les faits; on les expose naturellement et sans détour. Est-ce ainsi qu'agit M. de La Mennais? Non certes; cependant n'accusons pas sa bonne foi, rejetons toutes les erreurs sur le compte de sa passion; l'auteur du *Livre du Peuple* est comme un homme en colère qui ne voit pas ce qui se passe autour de lui, ou qui exagère ce qu'il voit. Citons un exemple entre cent.

« Peuple, tu dis : J'ai froid; et pour réchauffer tes membres amaigris, on les étreint de triples liens de fer. Tu dis : J'ai faim; et on te répond : Mange les miettes balayées de nos tables de festin. Tu dis : J'ai soif; et on te répond : Bois tes larmes. Tu te plains de ne pouvoir cultiver ton esprit, développer ton intelligence; tes dominateurs disent : C'est bien; il faut que le peuple soit abruti pour être gouvernable. »

Vraiment, ce n'est que dans un monde imaginaire qu'a pu se tenir un pareil dialogue. On nous donne pour une réalité palpable un rêve fantastique. On se crée des fantômes d'ennemis pour se procurer le plaisir facile de les vaincre.

Les misères du peuple sont grandes sans doute, et ne sont point secourues avec cette chaleur de zèle qu'inspire le christianisme; nous savons bien que si, un soir d'hiver, on pénètre dans une de ces mansardes délabrées où s'entassent pêle-mêle de pauvres familles; si, après le long travail du jour heureux quand ils ont travaillé!), on trouve le père, la mère et les enfans

grelotant de froid autour d'un morceau de pain qui doit suffire à tous, nous savons bien que si on compare alors la mansarde délabrée et froide de ces gens laborieux aux hôtels splendides des gens oisifs, et le morceau de pain gagné à la sueur du front aux tables somptueusement servies des heureux du monde, on est tenté, pour peu qu'on soit du peuple, comme nous en sommes tous, de crier à l'injustice, à la violation des lois de Dieu, et de pousser à la révolte, pour rétablir l'équilibre, ceux qui n'ont rien contre ceux qui ont trop. Mais si on considère philosophiquement cette loi des inégalités sociales, on obtient cette triste conviction, qu'elles ont de tous temps existé, et ne cesseront jamais, comme les inégalités de la nature, et aussi cette conviction consolante, qu'il est donné à la civilisation de les adoucir, de les rendre supportables. La loi religieuse en fournit les moyens. M. de La Mennais prend le contre-pied de cette loi. Il s'efforce d'éveiller au cœur du pauvre la plus mauvaise de toutes les passions, l'envie, tandis qu'il s'agit d'éveiller au cœur du riche la plus douce de toutes les vertus, la charité.

Il y a peu d'époques où l'égoïsme ait été plus profond que dans la nôtre, et, chose singulière, et qui au premier abord paraît contradictoire, il y a peu d'époques aussi où l'on se soit plus activement occupé de l'amélioration des classes pauvres. De tous côtés s'agitent les questions de leur bien-être et de leur instruction; sur tous les points, s'ouvrent des asiles de paix aux vieillards, et des écoles aux enfans du peuple. C'est qu'il est certains faits moraux, providentiels selon nous, contre lesquels les passions de l'homme ne peuvent rien. Il est tout aussi impossible de faire aujourd'hui qu'un prolétaire soit un ilote, que de nous transporter à Sparte, sous Lycurgue. C'est pourquoi M. de La Mennais trompe évidemment le peuple, quand il lui dit qu'on cherche à l'abrutir pour le rendre gouvernable. Il n'aurait qu'à ouvrir les yeux pour voir le contraire, pour voir l'instruction se répandre parmi les classes populaires dans de prudentes limites qui s'agrandiront de jour en jour. Ne nous évertuons pas à prouver à M. de La Mennais qu'il a tort. N'allons pas chercher des argumens au loin; il nous en offre lui-même de bonne grace; car, enfin, puisqu'il adresse son livre au peuple, c'est qu'apparemment une partie de ce peuple sait lire.

Il faut être juste, même envers ceux qui ne le sont pas; avouons donc que dans *le Livre du Peuple* on trouve autre chose que des paradoxes insoutenables et des cris de révolte. On y lit quelques pages sur les devoirs qui, partout ailleurs, seraient admirables de simplicité et de logique, mais que là, à cette place, on ne comprend guère, puisque l'auteur, il n'y a qu'un instant, vient de détruire la sanction de ces devoirs, et de renverser d'un coup de main la base sacrée sur laquelle ils reposent. Dans tout autre endroit, on admirerait aussi les pages sur l'amour, remplies d'une onction pénétrante, et écrites sans doute avec cette plume dont se servait autrefois le pieux écrivain pour traduire et commenter l'Imitation. C'est la plus belle morale qu'il y ait au monde, ce sont des préceptes d'une évangélique douceur; mais, comme ils sont encadrés entre des chapitres qui respirent la colère et la haine, on

se rappelle involontairement, en les lisant, l'ancienne devise : *la fraternité ou la mort.*

Le Livre du Peuple, comme les *Paroles d'un Croyant*, est écrit en style poétique. Ce ne sont qu'images, comparaisons et apologues. Cette forme une fois adoptée, on ne trouve jamais l'écrivain inférieur à lui-même. C'est toujours le même grand style, dédaigneux des petits effets, marchant à son but librement et franchement. La plume de M. La Mennais ne vieillit pas; elle semble même gagner en vigueur, comme en grace et en souplesse. D'où vient cependant que ce dernier ouvrage, qui, sous tous les rapports, est pour le moins l'égal des *Paroles d'un Croyant*, n'a point obtenu la dixième partie de leur succès. C'est que ce premier succès n'était pas fondé sur une admiration sincère, ni sur des sympathies profondes, mais sur un vif sentiment de curiosité. Ce siècle, qui a été témoin de révolutions si diverses, n'en avait point vu encore une semblable à celle que lui offrait le génie ardent de M. de La Mennais; tout le monde voulut voir ce spectacle extraordinaire; la surprise passée, la curiosité satisfaite, tout a été fini. C'est ce qui explique pourquoi les *Paroles d'un Croyant* retentirent d'un bout de l'Europe à l'autre, comme un coup de tonnerre, et pourquoi *le Livre du Peuple* a paru presque incognito.

Quoique M. de La Mennais ne s'attache qu'à détruire, et qu'il ne s'occupe pas encore de formuler un système social, il se rapproche cependant de plus en plus des deux ou trois réformateurs sociaux qui, dans ce siècle, se sont donnés pour des Messies. Comme ces réformateurs demi-dieux, il aspire au gouvernement de la société, et ne tient aucun compte des nécessités sociales; il supprime le temps et l'espace; il est tout-à-fait en dehors du milieu où s'agitent les hommes; il vit comme sur un trépied électrique qui l'isole du reste du monde. Comme Saint-Simon et Fourier, il fait de quelques abstractions des vérités absolues, hors desquelles il n'y a que désordres matériels, ruines morales et intellectuelles. Que va gagner à ce jeu périlleux l'illustre écrivain? Déjà il avait compromis sa gloire pour courir après la popularité. Abandonné de tous ses anciens disciples, combattu par le plus fervent d'entre eux, M. Gerbet, qui aurait pu et n'a point voulu être le doux et inaltérable Mélanchton de ce fougueux Luther; peu compris de ses nouveaux amis, comme isolé et étranger au milieu d'eux, il ne lui restait pour consolation dans ses amertumes que le bruit immense qui se faisait autour de chacun de ses livres, bruit enivrant qui l'endormait dans son orgueil, et lui faisait oublier les réalités de la vie. Mais voilà que ce bruit qu'il aimait tant diminue; voilà que cette popularité si chère lui échappe; il n'est qu'un public qui ne lui manquera jamais, dont il se contentait jadis, mais qui, trop restreint et peu bruyant, ne suffit plus à son ambition, ce sont les hommes d'intelligence et d'étude. Ceux-là ne perdront jamais de vue ce génie emporté tour à tour par l'esprit du bien et par celui du mal, qui monte aux plus grandes hauteurs et tombe dans les plus profonds abîmes, et, dans toutes ses agitations, ils le suivront avec cet intérêt mêlé de terreur qu'on éprouve à contempler un bel orage.

PAULIN LIMAYRAC.

BULLETIN.

Impossible de nier, en dépit de la diplomatie et de la non-intervention, que le feu n'ait pris cette fois aux quatre coins de l'Europe. Lorsque la catastrophe de Saint-Pétersbourg fut connue, quelques journaux se sont d'abord écriés : Ce que c'est pourtant que le despotisme! Que ses fondemens sont peu profonds et qu'un tel édifice est fragile! On n'a pas dit, mais l'on a donné à entendre que s'il y avait eu des institutions représentatives à Saint-Pétersbourg, l'incendie du 29 décembre n'aurait pas éclaté; on a insinué qu'un tel malheur était la conséquence directe du pouvoir absolu, et l'on préparait de beaux articles sur la liberté considérée comme préservatif contre l'incendie, lorsque le désastre de Londres est venu nous préparer à notre propre désastre de Paris. Caractère étrange de ces incendies qui s'en prennent avec une sorte de discernement merveilleux à l'expression symbolique des nationalités mêmes! Un palais à Saint-Pétersbourg, une Bourse à Londres et un théâtre à Paris! Nous attendons par les prochains courriers l'annonce de la destruction d'une église à Rome, d'une caserne à Berlin, et de l'université de Gœttingue.

La Russie a eu cette fois l'initiative du fleau, comme elle avait eu jadis celui du choléra. En perdant l'immense et riche palais d'Élisabeth, le plus vieil édifice de sa jeune capitale, l'empire a éprouvé, sinon une calamité irréparable, du moins un malheur qui sera long-temps senti. Il est certain qu'en entendant les cris qui ont pu lui rappeler ceux de son tumultueux avénement, l'empereur a d'abord eu l'idée qu'on a d'ordinaire dans son empire lorsqu'un grand évènement se produit : il a paru craindre que l'incendie ne fût le signal prémédité d'une perturbation politique. Alors il a conçu peut-être la possibilité d'une révolution, mot qu'on ne hait tant que parce qu'on en a peur, et qu'il préoccupe les souverains même les mieux établis. Quant aux causes réelles de ce désastre, les correspondances allemandes laissent planer à cet égard des doutes qui probablement ne seront jamais parfaitement éclaircis.

Les faits les plus éclatans conservent en Russie quelque chose de mystérieux qui met à chaque instant en défaut la perspicacité des écrivains contemporains : qui sait la vérité sur l'incendie de Moscou, sur la mort d'Alexandre, sur les motifs déterminans de la renonciation de Constantin? qui peut apprécier avec sincérité la situation de la Pologne et les griefs qu'elle dénonce chaque jour à l'Europe? Secret à l'intérieur, constante observation au dehors, telle est toute la politique impériale.

Londres a payé un tribut aussi sensible et aussi considérable que la ville de Pierre-le-Grand. La nuit du 10 au 11 janvier a vu détruire la Bourse construite quelques années après le grand incendie de 1666. Quel étranger n'a pas contemplé avec émotion ce bâtiment de forme quadrangulaire, type de cette architecture municipale qui caractérise les monumens de l'Angleterre comme ceux des Pays-Bas et de quelques villes libres d'Allemagne? Au milieu d'une cour et sous une galerie circulaire, étaient rangés les images des rois de la Grande-Bretagne, vieilles et imposantes figures qui semblaient veiller, du centre même de la puissance britannique, sur ces gigantesques transactions embrassant les deux mondes. Nous concevons les profonds regrets du peuple de la Cité en voyant disparaître ces bustes, dont un seul, celui de Charles II, a été conservé; nous concevons sa douleur en n'entendant plus tinter l'horloge et le beffroi de la Bourse, qui, depuis des siècles, marquaient pour ses ancêtres comme pour lui-même, par leur son triste et grave, l'heure du travail, du repos, de la prière, le signal de toutes les joies et de toutes les douleurs. *Royal Exchange* était pour Londres tout autre chose que ce que sa Bourse somptueuse est pour Paris. C'était un monument sur lequel la nationalité anglaise avait frappé son ineffaçable empreinte.

Le théâtre Favart qui, en 1818, recueillit la troupe errante de l'Odéon, chassée par l'incendie de sa salle transpontine, où s'installa bientôt la troupe de Louvois, lorsque la musique italienne se fut créé un public, a payé notre rançon dans cet hiver calamiteux; un projet de loi est déjà prêt, et nous en sommes quittes pour onze cent mille francs, dit-on. La salle Ventadour va enfin être bonne à quelque chose; MM. Robert et Viardot suppléeront, sans le faire oublier de ses nombreux amis, le malheureux Severini, mort victime d'une de ces terreurs instinctives contre lesquelles les ames les plus fermes sont impuissantes à se défendre. Quel contraste en peu d'heures dans cette salle naguère si brillante et si parée, si doucement éclairée pour une solennité harmonieuse! A peine don Juan est-il entraîné dans le soupirail de l'enfer, qu'une flammèche s'en échappe et que l'incendie éclate. Peu de malheurs particuliers sont, du reste, à déplorer; la probité du peuple s'est manifestée d'une manière admirable, dans cet innombrable concours d'efforts, d'activités et de dévouemens. Rossini seul a perdu sa bibliothèque; mais il n'y avait pas là quelque *Guillaume Tell* inédit.

Les députés se reposent, au coin de leur feu, des débats de la dernière semaine. La chambre éprouve un grand besoin de repos, ce qui n'empêche pas les ambitions d'être sur pied, très actives, très vigilantes, très disposées

à profiter de la première faute, à recommencer le combat sur un terrain moins brûlant, et dès-lors plus facile à emporter. Les projets de loi, déjà présentés par le ministère à l'une et à l'autre chambre, paraissent conçus dans des vues droites et rédigés avec une haute expérience de la matière; mais là n'est pas le véritable programme de la session, et les préoccupations publiques se portent ailleurs.

Ceux qui ont pu croire que le vote de l'amendement Hébert était un engagement définitif pour la chambre nouvelle, ont dû sans doute être un peu surpris de la composition des bureaux. Cinq sur neuf ont fait en effet des choix qui sembleraient démentir le vote précédent de l'assemblée; et en n'admettant pas même le compte des 172 voix de gauche et centre gauche, contre les 170 voix ministérielles et centre droit, calcul sur lequel s'appuient avec complaisance les feuilles de l'opposition, il faudrait, au moins, reconnaître que la chambre n'est pas encore classée, et que l'imposante majorité du 12 de ce mois n'a créé, pour personne, des engagemens étroits et fixes sur les questions de noms propres. En votant l'amendement Hébert, posé comme question de cabinet, la chambre n'a eu qu'un but : prévenir, par un témoignage de confiance, un changement de ministère dont elle a eu la prudence de se refuser à prendre la responsabilité, éviter à la couronne l'alternative ou de choisir M. Guizot avec les dangers attachés à ce choix, ou de s'incliner devant M. Thiers sur une question depuis si long-temps posée entre elle et lui d'une manière en quelque sorte personnelle.

Toutes les fois que la difficulté se reproduira dans les mêmes termes, on peut croire qu'elle sera résolue de la même manière. A part l'opposition systématique dans laquelle le centre gauche est si peu engagé, que quarante de ses membres ont voté la question de cabinet; à part les ambitions individuelles et ce qui s'agite autour d'elles, jamais la chambre ne provoquera, par un vote réfléchi, le renversement du ministère auquel elle doit son avènement à la vie politique. De nouveaux députés qui, en ce qui concerne l'Espagne, suivraient avec joie le cabinet dans une voie plus hardie, et que, pour notre compte, nous tiendrions pour beaucoup plus politique, ne s'en reposent pas moins sur lui du soin de veiller à l'honneur de la France et à ses grands intérêts. Si le ministère tombait par suite d'un de ces mouvemens parlementaires inattendu la veille et regretté le lendemain, ce serait assurément contre les intentions sages et modérées de la législature nouvelle. D'un côté, cette chambre ne croit rien devoir à M. Guizot, et redoute instinctivement son avènement aux affaires, avènement qui prendrait au moins l'apparence d'une réaction; de l'autre, l'affaire d'Espagne ne lui apparaît pas encore comme assez proche d'une solution carliste pour qu'elle veuille entrer en lutte directe avec un pouvoir qui, s'il s'est trompé sur son véritable intérêt, n'a cependant agi que dans la limite de ses attributions constitutionnelles, pouvoir, à l'expérience duquel la situation intérieure vient d'ailleurs rendre hommage.

Telle est, on peut l'affirmer, l'expression de la pensée dominante au sein de la nouvelle majorité. Mais est-ce à dire pour cela que celle-ci doive toujours

se produire d'une manière aussi compacte que dans une question vitale et toute exceptionnelle? Le vote sur l'Espagne inféodera-t-il la chambre à l'alliance du centre droit? Nullement, à coup sûr. Interdira-t-il aux députés de manifester individuellement leurs sympathies politiques pour MM. Thiers, Passy ou Teste, lorsque ces noms se présentent à eux dans la composition des bureaux? Pas davantage. Chacun conserve ses tendances, ses prédilections; prédilections et tendances qui sont probablement destinées à se traduire plus d'une fois dans le cours de la session en votes jusqu'à un certain point discordans. Le ministère devra se résigner à ces manifestations d'indépendance que son système comporte et autorise; ce n'est pas lui qui a le droit de se montrer exclusif et qui peut avoir la prétention de discipliner la chambre comme une compagnie de vétérans. Il suffit, pour qu'il conserve avec confiance la direction des affaires, qu'il soit bien démontré, à la majorité comme à lui-même, que seul il est possible en ce moment, sans perturbation grave: qu'il n'est aucun des vœux du pays auquel il ne soit en mesure de satisfaire. La position de ce cabinet le soumet sans doute à des tiraillemens pénibles, à de sérieuses difficultés de personnes; mais, après tout, ce ne sont là que des embarras dont l'esprit de conduite peut triompher. Quel est le cabinet en expectative qui, dans les circonstances données, pourrait espérer une marche plus facile?

Le centre gauche n'ignore pas aujourd'hui qu'un changement de ministère ne se ferait pas à son profit; il sait que sa majorité, en l'admettant comme fondée sur son association avec l'opposition dynastique, n'est pas assez compacte pour devenir la base d'un système de gouvernement; il n'ignore pas d'ailleurs qu'on ne s'y résoudrait qu'à la dernière extrémité, et, pour tout dire à la fois, que M. Thiers ne serait appelé aux Tuileries qu'après M. Guizot. Or, l'illustre chef du 22 février ne peut vouloir une pareille position, ni pour lui-même, ni pour la royauté constitutionnelle, ni pour la France. Une conduite aventureuse et des dépits d'amour-propre ne vont pas à l'un des esprits politiques les plus éminens de l'époque; il se conservera pour le pouvoir, parce qu'il est homme de pouvoir par tous les instincts de son intelligence; il ne compromettra pas la monarchie que, plus qu'aucun autre, il a contribué à fonder, en la soumettant à une épreuve, et, s'il faut le dire, à une tentation dangereuse.

Le centre droit, de son côté, dans sa partie sage et vraiment conservatrice, s'effraierait à juste titre d'un changement dont la conséquence dernière serait de livrer le pouvoir, sans alliance et sans moyens termes, à la partie la plus vive de la doctrine. Telle serait, en effet, la conséquence dernière de toute modification politique apportée au cabinet que préside M. Molé. Si des spécialités précieuses lui offraient leur concours à ce titre, il pourrait les accepter; si elles avaient la prétention de modifier l'esprit général de l'administration, le cabinet devrait les repousser, car, par une telle accession, sa position serait perdue dans la chambre et dans le pays.

M. Guizot est trop prudent et trop habile pour vouloir exposer sa fortune

politique à l'épreuve que rêvent peut-être pour elle quelques-uns de ses amis. En prêtant son concours au ministère dans une question où il était aussi engagé que M. Molé et M. de Montalivet, il n'a fait que ce qu'il ne pouvait pas en honneur, se dispenser de faire. Dès-lors comment comprendre les prétendus engagemens créés, dit-on, par la communauté de vote dans la séance du 12 janvier? M. Guizot n'a pas le droit de vouloir l'intervention, pas plus qu'il ne peut demander le rappel des lois de septembre, ou la réforme électorale : il se trouve donc jusqu'à présent sur le même terrain que le ministère, ce qui ne crée aucun titre pour entrer dans le cabinet, car on peut, je pense, être conséquent avec soi-même, sans acquérir, par cela seul, des droits à un portefeuille.

Tout le monde a été frappé de l'attitude de la petite fraction légitimiste pendant la discussion espagnole. Ce n'est pas seulement à la crainte de compromettre la cause de don Carlos par une démarche imprudente qu'il faut attribuer une réserve dont M. Berryer ne donnait pas d'ordinaire l'exemple. Le plus grand découragement, une sorte de profond dégoût de sa position et de son rôle a saisi, dit-on, l'illustre orateur, déjà fort affecté de la divulgation de sa correspondance lors du procès de M. Walsh. Avoir traversé l'épreuve d'élections générales pour voir ses vingt adhérens réduits juste d'un cinquième, avoir dépensé pour un si beau résultat tant d'activité et tant de circulaires, avoir touché tant de mains et signé de si étranges traités, et ne recueillir que le ridicule avec l'impuissance, c'est là une attitude intolérable lorsqu'on sent sa valeur, et qu'on se voit réduit au stérile rôle d'artiste parlementaire, alors qu'on ambitionnait celui d'homme politique. Des défections dans le petit groupe légitimiste paraissent avoir porté le découragement à son comble. M. le marquis de La Fressange, M. Mounier de La Sizerane, M. de Lagrange, quelques autres encore qui ont *signé le mandat*, pour parler la langue de *la Gazette*, ont paru chez les ministres, on dit même au château; cela donne à penser, et M. Berryer proclame qu'il faut *changer de terrain*. Le difficile est d'en trouver un.

L'Espagne nous a habitués depuis long-temps aux péripéties les plus inattendues comme les plus étranges. La longue discussion suscitée au sein des cortès par les interpellations de M. Huelves semblent révéler l'existence d'un parti anti-interventionniste. Ceci a au moins le mérite de l'à-propos. Quant à la position de ce pays, elle devient de plus en plus désastreuse, et l'on n'ose aventurer nulle prévision sur l'avenir.

Les mouvemens des deux armées se prononcent davantage, et les divisions se rapprochent. Si les carlistes veulent étendre le cercle de leurs opérations et tenter quelque chose d'important, une rencontre est inévitable.

L'expédition de Basilio Garcia, après avoir passé la Mona à Hinojasa, s'est jetée dans les montagnes, se dirigeant vers Siguenza. C'était aussi vers ce point que marchaient les bandes de Cabrera; elles sont parvenues à opérer leur jonction avec Garcia, ce qui a porté à 5,000 hommes la force de son corps d'armée. Cette expédition va trouver devant elle la division de San-

Miguel, qui vient d'être renforcée des bataillons du général Ulibarri et des escadrons de Leon-el-Conde. Ces forces, qui s'élèvent à 8,000 hommes, sont concentrés à Calatayud, et à portée d'agir contre Garcia, soit qu'il se jette vers Siguenza, ou qu'il tente d'attaquer Soria. Zurbano, parti de Logrono avec quatre bataillons et un escadron, a ordre de couper l'expédition carliste sur le Tage, ou de renforcer le corps de San-Miguel.

Espartero se porte de Miranda sur Vittoria; ses forces occupent Briviesca et Villarcayo; le quartier-général de don Carlos est à Llodio, et les carlistes sous les ordres de Guergué sont toujours concentrés dans la vallée de Mona. Ne pouvant pénétrer dans la Castille, que couvrent les généraux Buerens et Iriarte, on leur a supposé le projet d'attaquer Balmaceda. Ils avaient disposé contre cette ville des batteries qu'ils paraissent avoir retirées. D'un autre côté, Puycerda est menacée par des bandes qui se réunissent sous les ordres d'Urbistondo, pour faire le blocus de cette place. La guerre est partout et la victoire ne sera probablement nulle part. On dirait une lutte sans espoir et sans fin.

Le parlement anglais s'est rouvert, et les communications annoncées par le ministère, sur les affaires du Canada, ont occupé la première séance. John Russell a retracé devant la chambre des communes les évènemens qui ont eu quelque influence sur l'état de ce pays depuis 1763; il a exposé les mesures jugées nécessaires par le gouvernement dans la situation actuelle, et annoncé que lord Durham venait d'être nommé commissaire-général de sa majesté dans les possessions de l'Amérique du Nord. Ce choix est de bon augure pour la pacification du Canada; lord Durham est un esprit éclairé et libéral; on connaît son dévouement à la réforme, dont il est l'un des plus puissans soutiens. Il apportera dans sa mission les idées de modération et d'indépendance dont son caractère autant que sa position l'ont rendu l'organe. Précédé de l'assentiment et de l'opinion favorable qui ne peut manquer d'accueillir en Angleterre sa nomination, il arrivera au Canada avec une autorité et une influence morale immenses. Il pourra voir et traiter les choses de plus haut qu'un gouverneur, en ne les prenant pas sous le côté exclusivement anglais. C'était l'homme le plus propre à faire accepter de toutes les opinions en Angleterre la conclusion, quelle qu'elle soit, des évènemens qui se préparent au Canada.

Lord Russell a répondu, comme devait le faire un ministre, aux orateurs des *meetings* qui demandaient la séparation et la retraite des troupes. Il a soutenu qu'une telle mesure, même juste, serait contraire à l'honneur et aux intérêts de la Grande-Bretagne; ensuite il a dû atténuer les torts de l'administration aux dépens de la cause canadienne. Il a donné à la chambre l'assurance que des préparatifs se faisaient pour combattre l'insurrection armée; que le gouvernement était fermement résolu à tout faire pour en triompher, et qu'il avait l'espoir qu'elle serait promptement étouffée.

Lord Russell a ensuite annoncé la présentation d'un bill pour suspendre

toute assemblée dans le Canada, et la création d'une autorité suffisante pour faire face aux nécessités actuelles; les pouvoirs du gouvernement seraient attribués au gouverneur en son conseil, dont les délibérations ne seraient valables que par la présence de cinq membres. Mais ici existe une modification importante. Ce conseil ne pourrait résoudre toutes les questions en dernier ressort, et devrait soumettre les décisions à l'approbation du parlement anglais.

On le voit, tout en proposant un régime d'exception, tant que la révolte n'aura pas définitivement posé les armes, le ministre admet des concessions en principe, et se montre disposé à introduire des modifications dans la constitution du pays. Sous ce rapport, il a manifesté des intentions différentes de celles que l'on pouvait lui supposer après le premier discours de lord John Russell. Les hautes fonctions conférées à lord Durham, et le caractère essentiellement conciliateur que ces assurances du ministère vont donner à sa mission, permettaient seuls de les faire en face d'une insurrection qui n'a pas été vaincue. Nous félicitons le cabinet anglais d'être sorti honorablement d'une situation aussi grave par une mesure qui concilie la dignité du gouvernement avec la justice et la nécessité d'une réparation. Lord Russell annonce que d'autres questions seront réglées par un arrangement tel que les circontances le rendront praticable; le ministère ne pouvait donner plus de gages de ses intentions pacifiques. Lord Russell voulait ici parler de l'importante question de l'élection par le pays du conseil législatif, que les Canadiens réclament avant tout. Sans doute, il est réservé à lord Durham de décider ce point essentiel, condition fondamentale pour parvenir à une pacification durable. Le noble comte le comprendra; nous souhaitons sincèrement qu'il n'arrive pas trop tard pour réaliser ses vues généreuses, et pour que les deux pays en profitent.

— Dans un petit volume intitulé *les Boucles d'Oreilles*, M. Louis Méry a présenté un tableau piquant des mœurs de l'étudiant de province. Nous ne louerons pas l'invention romanesque dans ce livre; M. Méry ne nous donne en effet ses récits que comme des souvenirs. Mais le style a de la vivacité, et l'ensemble de ces mémoires a tout l'attrait d'une causerie.

F. Bonnaire

LES

QUATRE TALISMANS.

Deuxième Journée.

Le lendemain, les trois vieillards voyageurs se rendirent chez le vieillard de Damas, à l'heure où ils étaient conviés. Ils reçurent chacun une bourse d'or comme la veille, et s'assirent au banquet avec un parfait contentement, car ils n'avaient été depuis long-temps ni si bien accueillis ni si heureux. Douban le riche paraissait surtout s'étonner d'être si à son aise dans ses affaires, et de vivre si largement.

Quand le repas fut terminé, le bon vieillard de Damas se tourna du côté du second des trois vieillards qu'il avait à sa droite, et lui témoigna par une douce inclination de tête, qu'il aurait aussi plaisir à entendre son histoire. Celui-ci ne se fit pas prier davantage, et raconta ce qu'on va lire.

HISTOIRE DE MAHOUD LE SÉDUCTEUR.

Seigneur, dit-il, je ne vous occuperai pas long-temps des particularités de mon enfance, car elles vous ont été rapportées avec beaucoup d'exactitude par celui de mes deux compagnons qui a eu l'honneur de parler devant vous. Je suis en effet son frère Mahoud le beau, surnommé l'amour et les délices des femmes, et dont le nom retentissait, il y a un demi-siècle au plus, dans tous les harems de l'Orient. Vous savez déjà comment nous nous séparâmes, et j'avoue que le dédain de mes frères pour quelques agrémens dont j'étais doué, me faisait désirer ce moment avec une vive impatience, quoique je

n'eusse pas tardé à penser que le talisman du génie qui devait me faire adorer des belles, produisait sur les hommes un effet tout opposé. Je restai donc seul, aussi satisfait de ma personne que mécontent de ma situation.

Le désert, seigneur, est un triste séjour pour un joli homme. J'y vécus fort mal et fort péniblement pendant plusieurs semaines, mais je trouvai à me dédommager aux premières habitations. Je n'ai pas besoin de vous dire à quel genre d'avantages personnels je dus partout la plus gracieuse hospitalité. Je ne peux cependant me dispenser d'ajouter qu'elle entraînait souvent avec elle de fâcheuses compensations. Les hommes sont généralement jaloux, et les jaloux sont généralement brutaux, surtout quand ils n'ont pas reçu d'éducation. Tous les pays que je traversais étaient des pays de conquête; mais, à l'opposé des autres conquérans, je n'en sortais presque jamais sans être battu.

Un jour que j'échappais à la poursuite de cent beautés rivales, poursuite qui a aussi ses importunités, et que je me dérobais en même temps aux procédés grossiers de leurs amans et de leurs époux, je tombai au milieu de la caravane d'un marchand d'esclaves qui se rendait à Imérette pour y acheter des Géorgiennes. Comme j'avais entendu dire que c'était là que se trouvaient les plus belles personnes du monde, et que j'étais empressé d'y exercer l'empire déjà éprouvé de mon mérite ou de mon talisman, je n'hésitai pas à m'engager parmi ses serviteurs pour quelque office assez vil, dans l'espoir assuré de m'en affranchir au premier endroit où nous trouverions des femmes. Ces vallées creusées, comme vous le savez, dans les flancs du Caucase, sont malheureusement fort désertes, et nous devions arriver à Imérette sans avoir traversé une seule tribu.

Le maître de la caravane était un homme fin, jovial et facétieux, qui avait surpris sans peine le dessein de mon voyage, et qui se faisait un malin plaisir de présenter mes espérances et mes prétentions sous un aspect ridicule : « Camarades, dit-il un jour, nous approchons du but de notre route, et nous allons nous remettre en possession de ces douces jouissances de la vie dont le désert nous a si longtemps privés : trop heureux, cependant, si l'aimable Mahoud, le séduisant prince de Fardan, daigne nous laisser quelques beautés à toucher, car vous savez qu'il les entraîne, dès le premier jour, à la suite de son char victorieux. O beau Mahoud, que la nature a comblé de tant de graces, refuseriez-vous d'être propice aux bons et fidèles compagnons qui ont partagé vos hasards, et n'auront-ils pas une seule amourette à glaner derrière vos riches moissons? Assez de jo-

lies filles fleurissent dans les délicieuses campagnes d'Imérette pour suffire à vos plans de conquêtes, sans que vous réduisiez vos amis au malheur d'aimer sans être aimés. Il en est peu d'ailleurs parmi elles qui méritent d'être associées à une destinée telle que la vôtre, et celles-là ne doivent vous être disputées par personne. Que n'êtes-vous, hélas! arrivé plus tôt dans le pays, quand la chute du plus puissant souverain du Caucase mit à ma disposition la princesse de Géorgie, cette adorable Zénaïb, la perle unique du monde, que je vendis l'année dernière au roi de la Chine... —

— Zénaïb, princesse de Géorgie! m'écriai-je avec enthousiasme; car ce nom était pour moi une espèce de révélation merveilleuse.

— Elle-même, reprit le marchand avec un sang-froid accablant, et c'est ainsi qu'elle parlait de vous! « Cruel, me disait elle souvent en tournant sur moi des yeux de gazelle qui auraient attendri un tigre, si tu vends ma personne au roi de la Chine, comme tu te l'es proposé, ne te flatte pas de lui vendre mon cœur. Mon cœur s'est donné au plus beau des princes de la terre, au charmant Mahoud, l'héritier présomptif du Sitziscan : je ne sais si tu en as entendu parler, continuait-elle, et je ne l'ai jamais vu, mais il m'apparaît toutes les nuits dans mes songes. C'est à lui qu'appartient à jamais, quoi qu'il arrive, l'infortunée Zénaïb... »

A ces mots, la troupe entière partit d'un éclat de rire convulsif, mais j'y fis peu d'attention. L'image que je me faisais de Zénaïb absorbait toute ma pensée, et je me promettais déjà d'avoir peu d'égards pour les vulgaires tendresses des filles d'Imérette. Nous entrâmes le lendemain dans la ville, sans que j'eusse changé de résolution.

Après avoir reçu du marchand d'esclaves ce qui m'était dû en raison de mes services, je me retirai dans un khan fort isolé, pour y penser librement à Zénaïb, et pour y chercher les moyens de rejoindre ma princesse à travers l'espace immense qui nous séparait. Mon imagination, naturellement assez paresseuse, ne m'en ayant fourni aucun, je commençais à m'abandonner à la plus noire mélancolie, quand une fête publique qui se célébrait à Imérette, m'inspira l'envie de sortir de ma retraite pour me distraire un moment des chagrins qui m'accablaient. Il est inutile de vous parler de l'effet que produisit ma vue; il n'y eut qu'un cri sur mon passage, et la modestie me défend de le répéter. Seulement, l'émotion des plus jeunes ou des plus réservées se trahissait par quelques soupirs qu'on étouffait à demi, en cherchant à les faire entendre. Je ne rentrai chez moi que fort tard, à cause du grand concours de femmes qui se pressaient au-devant de moi et qui

me fermaient le chemin. La soirée toute entière fut employée à recevoir des présens et à refuser des billets doux. Hélas! m'écriais-je avec un dédain amer, en repoussant ces témoignages insensés d'une passion que je ne pouvais partager; hélas! ce n'est point Zénaïb! — Et j'ajoutais, en gémissant du profond de mon cœur : Cruel souverain de la Chine, rends-moi Zénaïb, l'unique objet de mes vœux, Zénaïb que tu m'as ravie, ma belle et tendre Zénaïb!... A ce prix, je te laisse sans regret l'empire du monde! — Il est vrai que je n'y avais pas beaucoup de prétentions.

J'avais paru. Les jours suivans ne firent qu'augmenter mon embarras. Vous ne sauriez imaginer, seigneur, combien il est pénible d'être adoré de toutes les femmes. On pourrait s'accommoder de trois ou quatre, et d'un peu de surplus, mais, quand cela passe la douzaine, il n'y a réellement plus moyen d'y tenir. Et puis il y a des passions douces et faciles avec lesquelles on est toujours libre de prendre des arrangemens; mais celles que j'avais le malheur d'inspirer étaient si fantasques et si violentes, que je ne me les rappelle pas sans frémir. Il ne fut bientôt plus question que de jeunes beautés éperdues d'amour, qui renonçaient à la modestie de leur sexe pour se disputer le cœur d'un aventurier inconnu. Quelques unes furent subitement privées de l'usage de la raison; quelques-autres se livrèrent aux dernières extrémités du désespoir. Mon arrivée et mon séjour dans la capitale d'Imérette furent signalés enfin par une insurrection unique dans les annales du monde, et qui ne pouvait manquer d'attirer l'attention du gouvernement. On me conduisit devant le roi.

Ce prince, qui était jeune et beau, m'attendait avec une impatiente curiosité, au milieu des grands officiers de sa cour.

— Est-ce toi, me dit-il en arrêtant sur moi des yeux étonnés, qui te fais nommer Mahoud, prince de Fardan?

— C'est moi, seigneur, lui répondis-je d'un ton assuré, en déployant tout ce que je croyais posséder de dignité et de graces.

Je dois rendre à ce monarque la justice de déclarer qu'il resta quelque temps interdit et comme stupéfait; mais la puissance secrète attachée à mon talisman reprenant tout son empire, il s'abandonna si follement au délire de sa gaieté, que je pensai un moment qu'il allait perdre connaissance; et, comme les sentimens des rois ont toujours quelque chose de contagieux, les courtisans qui l'entouraient, oubliant la retenue respectueuse que leur imposait sa présence, tombèrent pêle-mêle sur les degrés du trône, en se roulant dans les spasmes du rire le plus extravagant dont on puisse se faire idée. Les

gardes mêmes qui m'environnaient laissèrent tomber leurs armes pour se presser les côtés des deux mains, dans ce paroxisme presque effrayant de la joie qui commence à toucher aux confins de la douleur. Cette crise fut longue, et me parut plus longue peut-être qu'elle ne le fut en effet.

« Eh quoi ! s'écria le roi quand il eut repris assez de calme pour se faire entendre, c'est toi qui es venu troubler de ta funeste présence la tranquillité de mes états, en jetant dans le cœur des femmes les séductions de l'amour ! Ce prodigieux triomphe était réservé à tes petits yeux ronds et stupides, qui laissent tomber, de droite et de gauche, deux regards louches et maussades ; ou bien, à ce nez large et aplati qui surmonte de si haut une bouche torse et mal garnie. Tourne-toi un peu, je te prie, afin que je m'assure si je ne me suis pas trompé en devinant derrière tes épaules inégales une lourde protubérance. Elle y est, en vérité; j'en prends tout le monde à témoin : et, pour comble de difformité, il s'en faut de cela, continua-t-il en montrant sa main étendue, que la jambe sur laquelle il s'appuie maintenant avec une nonchalance affectée, égale l'autre en longueur. Par le soleil qui nous éclaire, on n'a jamais rien vu de plus surprenant, depuis que les caprices d'un sexe imbécille disposent du bonheur de l'autre !

« Odieux rebut de la nature, reprit-il après un moment de réflexion (c'est à moi qu'il adressait ces expressions désagréables), je t'ordonne d'évacuer à l'instant notre royaume d'Imérette, et s'il t'arrive de te faire aimer avant ton départ, de la dernière des esclaves, tiens-toi pour averti que tu seras hissé demain à l'arbre le plus élevé de la contrée, pour y servir d'épouvantail aux oiseaux de rapine. »

Cet arrêt sévère était énoncé de manière à ne pas me permettre la moindre réplique. Je me glissai avec modestie entre mes gardes, et je sortis de la ville au milieu de cette escorte insolente, en voilant mon visage de mes mains, dans la crainte d'exciter encore une de ces sympathies que j'étais menacé de payer si cher. Arrivé hors des faubourgs, et congédié plus grossièrement, s'il est possible, que je n'en avais l'habitude, je me mis à marcher résolument vers la frontière, sans oser tourner les yeux derrière moi. Je cheminais ainsi depuis deux heures, en proie à des méditations fort sérieuses, car je n'avais pas eu le loisir de reprendre dans mon khan les cadeaux et les bijoux dont les beautés d'Imérette venaient de m'enrichir, quand les pas de plusieurs cavaliers qui me suivaient de près, me firent craindre un nouveau malheur.

« Prince Mahoud, arrêtez, s'il vous plaît, s'écriaient des voix confuses ; beau prince Mahoud, est-ce vous? »

Presque assuré cependant que ces cris graves et robustes n'étaient pas articulés par des femmes, je fis courageusement face au péril, et je vis quatre pages ou icoglans, superbement vêtus, montés sur de magnifiques chevaux blancs, tout caparaçonnés de soie et d'or, et qui accompagnaient de riches voitures de bagages.

— Je suis le prince Mahoud que vous cherchez, répondis-je fièrement, et s'il n'y a point de femmes parmi vous, comme je le suppose, je puis l'avouer sans inconvénient pour la tranquillité publique. Maintenant, que demandez-vous de moi?

Je ne vous dissimulerai point, seigneur, que ma vue produisit sur ces étourdis son effet accoutumé. Ils se recueillirent toutefois après un moment de sottes risées, et celui d'entre eux qui paraissait exercer une certaine autorité sur les autres, descendant de cheval avec un embarras respectueux, vint plier le genou et s'humilier à mes pieds.

— Seigneur, dit-il, en frappant la terre de son front, qu'il vous plaise d'agréer le timide hommage de vos esclaves. La divine Aïscha, notre reine, qui s'était glissée ce matin derrière une des portières de la salle du conseil, pendant votre entretien avec son auguste époux, et qui en connaît les funestes résultats, n'a pu se défendre d'un mouvement d'amour pour votre glorieuse et ravissante personne. En attendant des jours plus propices pour vous rappeler à sa cour, dont vous êtes destiné à faire l'ornement, elle nous a ordonné de venir vous offrir ces présens et ces équipages, et de vous accompagner partout où il vous conviendra de nous conduire. Dis-lui bien, Chélébi, a-t-elle ajouté en tournant sur moi des yeux pleins de la plus touchante langueur, que les minutes de son absence se compteront par siècles dans la vie de la malheureuse Aïscha, et que la seule espérance de le revoir bientôt peut soumettre mon cœur au cruel tourment de l'attendre! — En achevant ces paroles, elle a perdu la couleur et la voix, et nous l'avons laissée presque évanouie dans les bras de ses femmes.

— Levez-vous, Chélébi, lui répondis-je, et disposez-vous à me suivre. Nous avons! hélas! de vastes contrées à traverser avant que je rentre dans les états de votre souveraine, si je dois y rentrer jamais! Soumettons-nous à la volonté de celui qui peut toutes choses, et qui décidera seul de la destinée d'Aïscha et de la mienne.

Je montai ensuite un superbe cheval de main qui était conduit par un de mes esclaves, et je me hâtai vers les dernières limites du royaume avec tout l'empressement que pouvait m'inspirer l'envie d'échapper à ma nouvelle conquête, car je n'en avais pas encore fait de si redoutable. Mon ame ne fut entièrement délivrée de la crainte

qui l'oppressait, que lorsque j'eus franchi les frontières d'Imérette, où je laissais de si profonds souvenirs.

— Tendre Aïscha, me dis-je alors à part moi, puisse le temps, qui triomphe de tout, vous rendre la douleur de notre séparation plus légère! Elle sera probablement éternelle; car vous ignorez, douce princesse, qu'un sentiment invincible m'entraîne vers l'adorable Zénaïb, dont les tourmens ne peuvent être apaisés que par ma possession. Consolez-vous, s'il est possible, et n'attribuez qu'à la prudence un abandon qui m'est imposé par l'amour. La faute en est au sort qui me condamne à être aimé.

Ainsi plongé dans des pensées mélancoliques sur les regrets dont j'étais l'objet, j'abandonnai nonchalamment la bride qui flottait sur le cou de mon cheval, et je me livrai à l'instinct naturel de son espèce, qui le conduisit au premier khan de la route.

J'abuserais de l'attention que vous voulez bien m'accorder, seigneur, si j'entrais dans les mêmes détails sur toutes les aventures de mon voyage, qui fut d'une longueur infinie; car, malgré mon impatience, j'étais obligé de ne marcher qu'à petites journées, et je ne m'arrêtai qu'à la grande capitale du royaume de la Chine, dont le nom est Xuntien, comme tout le monde le sait. La nuit était déjà tombée depuis quelques heures, quand je parvins à m'établir dans une auberge assez voisine du palais, où j'essayai inutilement de goûter quelque repos. La pensée que j'habitais enfin les lieux où respirait Zénaïb, et l'incertitude naturelle que j'éprouvais sur le succès de mon entreprise, ne me permirent pas de fermer les yeux. Je me levai avec plus de diligence que je ne l'avais fait de ma vie; je me revêtis à la hâte de quelques habits simples, mais galans, et je me dirigeai vers la demeure du souverain de tous les rois, la face à demi cachée dans mon manteau, pour me soustraire aux regards des femmes. Il est vrai qu'on n'en trouve point dans les rues qui n'appartiennent à la classe du peuple, toutes les autres étant retenues dans leurs maisons par l'extrême délicatesse de leurs pieds, qui sont les plus menus, les plus gracieux et les plus adorables du monde, mais qui ne peuvent leur servir à changer de place. Le soleil avait accompli plus de la moitié de sa course, avant que j'eusse achevé de parcourir la magnifique allée d'arbres qui borde dans toute sa longuenr la principale façade du palais.

Rassuré par la solitude qui règne aux environs de ce beau séjour, je laissais flotter mon manteau, quand un cri parti des balcons m'avertit que j'avais été vu, et qu'il était trop tard pour cacher ces traits dont

les funestes ravages m'avaient déjà causé tant d'embarras et de traverses. Je levai les yeux, imprudemment peut-être, et un nouveau cri se fit entendre. Une jeune princesse, dont j'eus à peine le temps de remarquer la beauté, à travers le trouble et la pâleur de son visage, tombait sans connaissance entre les bras de ses femmes, et les jalousies, refermées derrière elle, m'en séparaient à jamais.

— Infortuné! m'écriai-je, quand je fus rentré chez moi, et le front appuyé sur les coussins de mon divan. — Trop séduisant et trop malheureux Mahoud, pourquoi faut-il que vous sachiez plaire à toutes les femmes, si la seule femme dont le cœur puisse avoir pour vous quelque prix, Zénaïb, la divine Zénaïb, doit rester la proie de son barbare vainqueur? Mais quelle partie de ce palais habite ma Zénaïb? Où la trouver? comment la voir? comment surtout en être vu? Espérances insensées! fatal amour! illusions trompeuses que trop de succès ont nourries! La nature ne m'a-t-elle donné tant d'avantages sur les autres hommes que pour me faire sentir plus amèrement la rigueur de ma destinée!

En achevant ces paroles, je cachai ma tête tout entière entre mes coussins, et je les inondai de mes larmes.

Chélébi entrait au même instant pour m'annoncer la présence d'une vieille esclave maure qui demandait à me parler.

— Qu'elle parle, répondis-je, sans daigner détourner vers elle mes yeux obscurcis par les pleurs. Que veut-elle au triste Mahoud? Que peut-elle attendre du déplorable prince de Fardan?

— C'est bien à vous, seigneur, que mon message s'adresse, dit la vieille maure d'un ton mystérieux, et je me connais mal à ces sortes d'affaires, s'il ne comble tous vos désirs. Ce n'est peut-être pas sans dessein que vous vous êtes arrêté, il y a une heure, sous le balcon de la favorite, mais, quoi qu'il en soit de ce projet ou de ce hasard, l'amour vous y rappelle ce soir, à minuit. Cette clé vous ouvrira la porte de la grille qui se ferme au coucher du soleil, et une échelle de cordes, jetée de la croisée, vous conduira aux pieds de la plus aimable des princesses. Prenez donc la clé, seigneur; répondez, je vous en conjure, et n'oubliez pas que Zénaïb vous attend!

Au nom de Zénaïb, je m'emparai de la clé que la vieille s'était efforcée d'introduire dans ma main languissante, et je m'élançai vers elle pour l'embrasser, en action de graces d'une si bonne nouvelle; mais à son aspect, je reculai d'une horreur irrésistible, tant cette noire était exécrable à voir, et je retombai à ma place.

Par une rencontre de circonstances trop facile à expliquer, l'es-

clave maure restait clouée à la sienne, et roulait sur moi des yeux épouvantablement passionnés, dont l'expression n'a rien qui puisse lui être comparée dans toutes les terreurs du sommeil.

— O le plus séduisant de tous les hommes, s'écria-t-elle en adoucissant autant qu'elle le pouvait sa voix aigre et cassée, les égaremens de l'amour n'ont point d'excès qui ne s'explique à votre vue! Mais, heureusement pour vous, la nature ne vous oblige point à partager les sentimens imprudens que vous inspirez. Daignez réfléchir un moment, beau prince, avant d'accepter les périls du rendez-vous qu'on vous propose. Il est vrai que Zénaïb ne manque pas de beauté, mais elle compte parmi ses esclaves une femme qui peut hardiment lui disputer cet avantage, et qui prodiguerait à vos désirs des plaisirs moins dangereux. L'empereur est fier, jaloux et cruel, et sa vengeance serait peut être plus terrible que vous ne pouvez le prévoir. Tant de perfections, hélas! ne la désarmeraient point. La tendre Boudroubougoul que vous avez sous les yeux, n'aspirerait au contraire qu'à embellir votre existence des jouissances les plus douces, car sa vertu éprouvée vous est garant, comme les attraits incomparables dont vous êtes pourvu, que vous n'auriez jamais de rivaux! Cédez, cédez, seigneur, aux conseils de la prudence, et ne repoussez pas les vœux de Boudroubougoul qui vous implore, de la brune Boudroubougoul, votre servante et votre épouse!...

— Monstre abominable! m'écriai-je en me relevant avec violence afin d'éviter les embrassemens odieux dont elle me menaçait, rends grace au message dont tu es chargée, si je ne te frappe à l'instant de mon canzar, pour punir ton insolence et ta trahison. Retourne auprès de ta maîtresse, et dis-lui que je paierai de ma vie, s'il le faut, le bonheur dont elle a flatté mes espérances.

Boudroubougoul sortit en lançant sur moi un regard courroucé, qui me laissa douter si sa haine était aussi effrayante que son amour.

Je me rendis aux bains, je me parfumai avec soin, je me couvris des habits les plus élégans que je pusse trouver parmi les magnifiques présens de la déplorable Aïscha, et je fus exact au rendez-vous de Zénaïb. L'échelle de cordes était préparée; il ne me fallut, pour la franchir, que le temps de le vouloir. Je la vis, seigneur, et le souvenir de ce moment, impossible à décrire, fait encore le bonheur et le désespoir de ma vie! Pardonnez donc à l'émotion involontaire qui embarrasse et qui suspend mes paroles.

Zénaïb, couchée sur de riches carreaux semés de fleurs, se souleva lentement en poussant un faible cri, car l'excès de sa passion lui

avait ôté presque toutes ses forces; je fléchis un genou devant elle, et je m'emparai en tremblant de sa main palpitante.

— Prince Mahoud, est-ce vous? dit-elle en entr'ouvrant sur moi un long œil noir qui resplendissait de plus de feux que l'étoile du matin. Est-ce vous? continua-t-elle avec une langueur inexprimable, en laissant retomber sa tête défaillante sur son cou de cigne, parce que son cœur ne pouvait plus suffire au trouble qu'il éprouvait. Quant à moi, je cherchais en vain un langage pour lui répondre, à l'aspect des beautés qui frappaient mes regards, et dont les célestes houris de Mahomet n'offriront jamais qu'une imparfaite image.

Cependant nos yeux se rencontrèrent, et une admiration réciproque prenant la place de tout autre sentiment, nous restâmes comme pâmés l'un devant l'autre, plus semblables à des statues insensibles qu'à des amans impatiens d'être heureux.

Au même instant une des portières de l'appartement s'entr'ouvrit, et l'empereur de la Chine, suivi de courtisans et de soldats, s'élança au milieu de nous, en brandissant un sabre nu sur nos têtes, pendant que Zénaïb retombait évanouie sur ses coussins, et que je me couchais sur ma face, éperdu de terreur, comme pour cacher aux assassins dont j'étais entouré, les charmes funestes qui avaient causé mon infortune. Je ne savais pas encore combien j'aurais à les maudire.

— Qu'on livre cette indigne esclave aux plus vils de mes serviteurs, dit alors le tyran, et qu'elle ne reparaisse jamais devant moi. Quant à l'impie qui a osé franchir le seuil de ce palais, gardes, emparez-vous du traître, et disputez-vous la gloire de le faire mourir à mes yeux dans les plus horribles tourmens. Je donnerai une province du céleste empire à celui d'entre vous dont l'habile cruauté se conformera le mieux aux désirs de ma vengeance!...

Il n'avait pas fini de prononcer cette sentence, que dix bras vigoureux me saisirent, et que je me trouvai debout au milieu de mes bourreaux furieux. Je vous laisse à juger, seigneur, des angoisses dans lesquelles j'étais plongé, quand la portière qui s'était ouverte pour le passage de l'empereur, se souleva de nouveau, et laissa paraître la vieille Boudroubougoul. L'infame esclave, que je regardais déjà comme l'artisan secret de ma perte, s'avança jusqu'aux pieds de l'empereur, se prosterna, et parla ainsi :

— Auguste souverain de la Chine et de tout le reste des îles du monde, dit-elle, daigne modérer, au nom de ta propre gloire, les justes emportemens d'une colère trop fondée, mais à laquelle tu viens d'imposer toi-même des limites qu'il ne t'est pas permis de franchir!

Lorsque je t'ai révélé la trahison de Zénaïb et de son perfide complice, il te souvient, sans doute, que je m'étais réservé, pour prix d'un secret si important à l'honneur de ta couronne, l'assurance d'obtenir la première grace que j'oserais implorer de toi.

— Il est vrai, répondit l'empereur, et j'en ai pris à témoin les dieux du ciel et de la terre.

— Je t'implore donc avec assurance, continua-t-elle. Apprends, puissant roi de tous les rois, que la jalousie seule m'a excitée à trahir le mystère qui couvrait ces criminelles amours. Le charmant prince de Fardan s'était rendu maître de mon cœur, jusqu'ici inflexible, et j'étais prête à lui faire le sacrifice de mon innocence, quand il osa former l'audacieux projet de te ravir ta favorite. Il avait paru lui-même touché de mes faibles attraits, et le bonheur de ton esclave allait passer tous ses vœux, si les séductions de Zénaïb n'avaient rompu de si beaux liens. Rends-moi, rends-moi l'époux qui m'abandonne, et je m'engage à fixer désormais le petit volage de manière à ne plus le perdre! C'est la grace que je t'ai demandée.

— En effet, répartit l'empereur en détournant de Boudroubougoul ses yeux effrayés, ce genre de supplice n'a peut-être rien à envier à tous ceux qu'inventerait l'imagination des hommes. Que le prince de Fardan soit ton époux, car telle est notre volonté souveraine. Je ferai plus, fidèle Boudroubougoul, en faveur d'une si digne alliance. Je t'accorde pour dot la meilleure forteresse du Petcheli, et une garde de cinq cents guerriers qui veilleront aux déportemens de ton séducteur, car je n'entends pas qu'il reparaisse jamais aux regards de ce sexe facile dont il surprend si insolemment les bonnes graces. Qu'on l'amène en ma présence pour entendre son arrêt!

Les gardes me poussèrent devant l'empereur, et j'y restai immobile et comme terrassé sous le coup de foudre qui venait de m'accabler.

Il y eut alors un moment de silence que j'essayais inutilement de m'expliquer à moi-même, et qui se termina par des éclats d'un genre si extraordinaire, que je ne pus me défendre de relever la tête pour en connaître la cause. Ma vue avait produit sur la cour de Xuntien le même effet que sur la cour d'Imérette; mais comme les Chinois sont beaucoup plus gais que les Géorgiens, leurs transports avaient quelque chose d'effrayant qui me consterna presque autant que mon propre malheur. L'empereur surtout était en proie aux convulsions d'un rire si délirant, qu'on semblait craindre pour sa vie, quand il parvint à se rasseoir, tout haletant, sur un de ses carreaux, en couvrant ses yeux d'un pan de sa robe royale pour éviter de me voir.

— Qu'on l'éloigne d'ici, dit-il, au nom de tous les dieux qui protégent la Chine, et qu'on s'assure attentivement des moindres circonstances d'un mariage si bien assorti, pour les inscrire en lettres d'or dans les annales de mon règne!...

Les gardes se rangèrent alors sur deux lignes, entre lesquelles on me fit placer à côté de ma fatale fiancée; nous descendîmes ainsi dans les rues de la ville qui commençaient à s'éclairer des premiers rayons du jour, et nous traversâmes lentement, pendant tout un soleil, la foule qui s'augmentait sans cesse aux huées unanimes de la populace, car j'entendais trop bien les intérêts de ma gloire pour laisser mon visage exposé à la vue des femmes. Il était tard quand nous arrivâmes au château-fort de Boudroubougoul, qui ne se sentait pas de joie et qui ne se lassait pas de m'accabler de ses formidables caresses : mais des courriers, qui nous précédaient de loin, avaient déjà tout fait disposer pour nous y recevoir. Le mariage se célébra dans les formes ordinaires, et la soldatesque féroce dont nous étions accompagnés eut la cruauté de ne nous quitter qu'au lit nuptial.

Vous me permettrez, seigneur, de jeter un voile sur les horreurs du sort que la barbare vengeance de l'empereur m'avait réservé. Elles se comprennent mieux, hélas! qu'elles ne peuvent se décrire. Qu'il me suffise de vous dire que ma captivité dans cette demeure infernale ne dura pas moins de trente ans dont les minutes ne peuvent se mesurer à aucun espèce de temps connu, car la vieillesse de Boudroubougoul semblait défier les années. Plus l'âge s'appesantissait sur elle, plus elle devenait acariâtre et violente, plus elle redoutait, dans son implacable jalousie, que je n'échappasse au funeste amour que j'avais eu l'affreux malheur de lui inspirer. La précaution même avec laquelle elle avait éloigné toutes les femmes ne la rassurait qu'à demi. Elle descendait impitoyablement jusque dans les mystères de mon cœur, pour y surprendre une pensée qui n'aurait pas été pour elle, et la moindre découverte de ce genre m'exposait aux traitemens les plus odieux. Je vous laisse à penser si l'occasion s'en présentait souvent; et que serait-ce, grand Dieu! si vous aviez vu Boudroubougoul!

J'avais toutefois conservé précieusement mon amulette. Je touchais tout au plus à ma cinquantième année, et si ce n'est plus l'âge de plaire, c'est celui du moins où les gens sensés ont acquis toute la maturité nécessaire pour tirer un parti raisonnable de l'amour. Je vivais encore, triste mais résigné, par cette espérance présomptueuse de l'arrière-saison, quand je m'aperçus un matin que le talisman du Génie m'avait été dérobé pendant mon sommeil. Boudroubougoul,

qui partageait toutes les nuits la couche de malédiction sur laquelle le ciel avait amassé pour moi tant d'opprobres et de douleurs, pouvait seule s'en être emparée, dans la fausse et ridicule idée que ce joyau était le gage de quelque sentiment de jeunesse dont mon ame conservait tendrement le souvenir. Je m'élançai brusquement de mon lit, je courus à la chambre de ma femme, et je vis l'abominable vieille occupée à exciter, de la pointe d'une longue broche de fer, l'ardent brasier qui achevait de dévorer l'amulette. Elle n'existait déjà plus qu'en cendres impalpables qui noircissaient à la surface des charbons brûlans, mais qui trahissaient encore l'apparence de sa forme. A cet aspect, un cri lamentable s'échappa de mon cœur déchiré, mes yeux se voilèrent, et je sentis mes jambes défaillir sous moi.

— Perfide! s'écria Boudroubougoul en se retournant de mon côté, c'est donc ainsi que vous trahissez les devoirs d'un lien si bien assorti, et qui a fait si long-temps votre félicité? Pour cette fois, misérable, ma vengeance est sans pitié, et je ne me laisserai attendrir ni par vos larmes ni par vos sermens.

Elle se levait, en effet, pour me frapper, selon sa constante habitude, quand une impression toute nouvelle, dont elle ne fut pas maîtresse, la contraignit de changer de langage.

— Oh! oh! reprit-elle en faisant deux pas en arrière, par quel mystère ce manant a-t-il pu s'introduire dans ces murs impénétrables? Qui es-tu, insolent étranger, pour oser te présenter sans être annoncé dans l'appartement des femmes?

— Hélas! répondis-je les yeux baissés, ne reconnaissez-vous pas en moi votre malheureux époux, Mahoud, le beau prince de Fardan?

— Serait-il vrai! dit Boudroubougoul après m'avoir long-temps considéré avec un mélange d'étonnement et d'effroi. Il serait vrai! répéta-t-elle du ton d'une conviction amère. C'est donc toi, ignoble et difforme créature, c'est à toi, magicien maudit, que la vive et gracieuse Boudroubougoul a prodigué, pendant trente ans d'illusions, les trésors de sa jeunesse et de sa beauté? C'est à toi que j'ai sacrifié la fleur de ces charmes innocens qui faisaient l'enchantement des yeux et les délices du monde?.... Retire-toi, continua-t-elle dans un accès de colère impossible à exprimer, et en me poursuivant outrageusement de la broche de fer que sa main n'avait pas laissé échapper. Disparais à jamais de ma présence, et va chercher des conquêtes nouvelles chez les monstres qui te ressemblent.

Boudroubougoul me conduisit ainsi jusqu'aux remparts de la forteresse; car toutes les portes s'ouvraient devant elle. La dernière

referma sur moi, et j'arrivai au milieu de la place publique, en regrettant profondément de ne m'être pas avisé plus tôt d'un moyen si facile de reconquérir ma liberté. Je n'avais pas perdu avec mon talisman la confiance un peu tardive que je fondais sur la bonne volonté des femmes. Je cherchai leurs regards, j'épiai leurs émotions, j'attendis leur enthousiasme et leurs avances, et je n'obtins que des rebuts. Le jour de mes triomphes était passé à jamais. Fiez-vous après cela aux avantages de la nature et aux talismans des génies.

Le commencement de mon récit ressemble au commencement du récit de mon frère Douban le riche, et ces deux récits se ressemblent aussi par la fin. Obligé, comme lui, pendant vingt ans, de subsister aux dépens de la charité publique, j'arrivai hier à Damas où tout le monde m'indiqua cette maison hospitalière, comblée des bénédictions du ciel et de celles de la multitude. Je venais y demander les alimens d'un jour et l'asile d'une nuit, quand je trouvai à la porte ces deux vieillards, dont l'un est mon frère. Puisse le maître souverain de toutes choses reconnaître l'accueil généreux que vous nous avez fait!

Cette histoire est celle de Mahoud LE SÉDUCTEUR, qui avait le don d'être aimé de toutes les femmes, qui avait dédaigné à vingt ans le cœur des princesses et des reines, qui avait gémi pendant trente ans sous le joug de la plus abominable et de la plus méchante des créatures, et qui vivait, depuis qu'il en était délivré, des petites aumônes du peuple, comme son frère Douban LE RICHE.

Quoiqu'elle ne me paraisse guère plus amusante que la première, le vieillard bienfaisant de Damas l'avait écoutée avec plus d'attention que vous ne lui en avez probablement porté vous-mêmes, et je vous prie de ne pas regarder cette observation comme un reproche. Mais, comme l'heure s'avançait, il se leva en bénissant ses hôtes, et en les ajournant au lendemain pour entendre la suite de leurs aventures.

Mon respect pour les personnes qui ont la bonté de me lire, m'oblige à déclarer de nouveau qu'il me faut un peu plus de temps pour écrire ces historiettes qu'il n'en faut pour les écouter; mais, par une compensation que je dois à leur patiente politesse, je m'engage à finir d'une fois l'histoire des *Quatre Talismans*, dont le titre et le sujet m'auraient aisément fourni matière à quatre volumes in-8°, petit texte, répartis en quarante livraisons. Je rends volontiers aux belles inventions de la littérature qui court, tous les honneurs qu'elles méritent, mais je ne veux pas en abuser.

CH. NODIER.

DE

LA COMMISSION DES TRAVAUX HISTORIQUES

ÉTABLIE AU MINISTÈRE DE L'INSTRUCTION PUBLIQUE.

Lorsqu'on étudie l'histoire, on remarque bientôt, pour nous en tenir aujourd'hui aux origines de l'histoire de France, que le noyau, Grégoire de Tours et le moine de Saint-Gall, qui racontent l'un les évènemens de la première race, l'autre ceux de Charlemagne, le grand génie de la seconde, on remarque que ces deux historiens sont barbares, se mouvant d'une pièce, inarticulés comme des blocs de granit, et ne présentant de l'histoire qu'une espèce d'évènemens : les évènemens extérieurs, visibles, politiques. Je dis encore trop en parlant d'évènemens, je devrais dire anecdotes, car les faits ne sont pas liés entre eux, il n'y a aucun ciment entre ces assises historiques posées à sec, l'une au-dessus de l'autre; il y a superposition, pas de connexion; c'est un mur cyclopéen. Et puis de ces évènemens mêmes ils font un triage : ils glissent légèrement sur les faits politiques et séculiers, pour s'arrêter avec amour et loisir sur les faits religieux, les anecdotes chrétiennes, les légendes enfin.

A une autre période, il y a progrès. On n'abandonne rien de l'époque antérieure, mais on perfectionne les qualités primitives et on ajoute des qualités nouvelles. L'historien Nithard est le fils de Grégoire et du moine, mais enrichi de qualités inconnues : il ne se contente plus

de raconter les faits, il cherche à en pénétrer les raisons; le phénomène tout seul lui paraît obscur, il cherche à en expliquer la cause.

Puis, quarante ans plus tard, un élément entièrement nouveau se fait jour, et c'est la glorieuse ville de Reims qui le produit, par son grand archevêque Hincmar. Dans la partie des annales de Saint-Bertin qu'il a rédigée, Hincmar invoque constamment les canons (droit écrit d'alors) contre les envahissemens de Charles-le-Chauve, contre les empiètemens du pape. Il réclame en vertu du droit et de la justice; la raison légale est la règle à laquelle il mesure les évènemens politiques. Du reste, dans ces annales comme dans celles de ses prédécesseurs, confusion dans les faits, sécheresse de narration. Ici, comme là, il est question de famines, de pluies, d'inondations, de loups féroces et d'hivers rudes, c'est vrai; mais ces phénomènes naturels paraissent moins miraculeux dans Hincmar qu'aux époques antérieures; ils sont moins regardés comme des courriers divins pour annoncer quelque évènement humain. Il y a moins de crédulité qu'auparavant, et les canons préoccupent beaucoup plus l'archevêque que les miracles.

Un autre historien, sorti de Reims encore, né à Épernay, curé de Cormicy, élève d'Hincmar, devait, comme son maître, faire entrer dans l'histoire un élément nouveau, quoique de qualité inférieure. Comme Hincmar, qui est un légiste, un homme de raison, et légèrement sceptique, Flodoard parle des canons et des décrets des pontifes. Mais sa gloire à lui, c'est une grande instruction, et surtout une ordonnance claire d'après laquelle il enrégimente une multitude de faits. Il est versé dans les lettres latines, sacrées et profanes : c'est un bibliothécaire qui a beaucoup lu et bien lu, qui sait la substance des choses, et en donne l'analyse; il a même de l'imagination lorsqu'il s'agit de miracles. Il y a de l'ordre dans son histoire comme dans une bibliothèque bien tenue, chaque fait est dans sa case particulière. Cet ordre est nouveau dans notre histoire, comme dans Hincmar le droit écrit, les canons, la discussion des questions dogmatiques, disciplinaires, hiérarchiques, étaient choses nouvelles tout à l'heure. L'archevêque de Reims apporta des matériaux tout neufs, que le curé de Cormicy mit en ordre; il les fit sortir du magasin où ils gisaient pêle-mêle, pour les disposer en galerie.

Ce bel ordre ne pouvait plus périr, et l'un de nos plus curieux chroniqueurs, Raoul Glaber, que j'appellerais volontiers historien, est clair, distribué en livres et en chapitres comme Flodoard. Mais à cet ordre viennent s'ajouter les explications, au moins celles qui

étaient possibles alors, des phénomènes naturels, et les fréquentes étymologies, les configurations géographiques. L'histoire s'enrichit donc de faits, sinon entièrement nouveaux, au moins assez négligés jusqu'à lui.

Puis un homme qui est moins un historien, il est vrai, qu'un satirique, mais un satirique où les historiens iront prendre une division du personnel historique, une classification de l'homme social qui est la matière de l'histoire, Adalbéron, évêque de Laon, dans le premier tiers du XIe siècle, vous dit franchement : « La famille de Dieu, qui paraît une, est dans le fait divisée en trois classes. Les uns prient, les autres combattent, les derniers travaillent; il y a des clercs, des nobles et des serfs. » — Une fois cette classification si bien tranchée, et sur laquelle tourne la société du moyen-âge, introduite dans la philosophie politique, il restait aux narrateurs à faire l'histoire de chacun des trois ordres dont elle parle, et à écrire leur vie. Le moyen-âge a fait la biographie des prêtres et des nobles, il était réservé à notre époque de faire celle des serfs : MM. Guizot et Augustin Thierry y ont glorieusement consacré leur vie et leur génie. Et l'immense histoire des communes dont M. Thierry jette en ce moment les fondemens, est appelée à faire la gloire de notre temps.

Mais déjà même, au XIIe siècle, la division établie au XIe par Adalbéron se révèle par les faits historiques; car le serf, qui ne vivait pas encore et surtout ne pensait pas, prend un grand rôle dans l'histoire. Il côtoie les prêtres et les nobles pour les combattre, il s'insurge sous le nom de bourgeois contre la tyrannie de ses maîtres; et Hugues de Poitiers, dans son *Histoire de l'abbaye de Vezelay*, nous raconte en frémissant les évènemens dont les bourgeois sont les auteurs. C'est là pour la première fois que la *commune* et l'orgueil des bourgeois sont nettement et longuement dessinés. Là aussi, pour la première fois, un monastère est considéré comme un grand bâtiment d'exploitation industrielle et commerciale, et l'abbé comme un négociant en grand, comme le chef d'atelier et le patron de la maison de commerce. Il y est beaucoup parlé de marchands, de foires, de péages, de droits d'entrée pour les diverses marchandises; avec le bourgeois se font jour, dans la narration, les intérêts bourgeois. Il y aurait lieu à recueillir dans Hugues de Poitiers des textes relatifs à l'économie politique, à la production, à la distribution, à la consommation des richesses. Mais de plus, dans cette histoire, le cœur humain parle au nom d'un sentiment social, quand jusqu'alors il n'y avait guère eu que des sentimens individuels : le roi de France y dit qu'on a fait

injure moins à lui qu'à tout son royaume par le comte de Nevers, qui tourmentait l'église de Vezelay. La liberté ecclésiastique et séculière est réclamée par l'abbaye avec tant d'énergie et de constance, elle est narrée avec tant d'abondance et de chaleur par Hugues de Poitiers, qu'on peut la regarder comme un élément nouveau et bien accentué dans les faits et dans le style de l'histoire.

Plus tard, le cercle s'élargit encore avec les évènemens eux-mêmes, et Suger, dans sa *Vie de Louis-le-Gros*, et Guillaume, moine de Saint-Denis, dans *la Vie de Suger* lui-même, montrent que les nations ont une tendance mutuelle à se rapprocher et à communiquer entre elles. Tous les monarques chrétiens écrivent à Suger, dit son biographe, ou veulent lui parler, ou sont ses amis, ou lui envoient des présens.

Je n'irai pas plus loin, et je m'arrête aux croisades, à Guibert de Nogent, l'un de ses historiens qui a raconté non-seulement la croisade, mais encore sa propre vie; il est à la fois historien et faiseur de mémoires. Dans ses mémoires il est prolixe, bavard, parlant toujours de lui et de sa mère qu'il aimait tendrement. C'est à Guibert que commence, à proprement dire, cette nouvelle branche de l'histoire qui se couvrira de fruits si divers et si savoureux en France, où nous avons moins d'historiens que de faiseurs de mémoires.

Comme avec les croisades un nouveau champ s'ouvre aux faits, et que, de siècle en siècle, l'histoire, fleuve au point où nous sommes, ruisseau sous Grégoire de Tours, se grossit de nouveaux faits, roule de nouveaux élémens, charrie des idées nouvelles, et devient une mer; comme l'histoire de plus en plus complexe vient aboutir à cet axiome moderne d'une si épouvantable compréhension : *Tout fait est histoire*, axiome que cherche à appliquer un grand historien, M. Michelet, on me permettra de n'en pas dire davantage : la thèse doit paraître suffisamment appuyée.

Certes ce serait un livre curieux que celui qui porterait en titre : *Histoire de l'histoire*, et qui irait rechercher par ordre chronologique la manière dont les Grecs, les Romains, même les peuples antérieurs et les nations modernes, à leurs diverses époques, ont écrit l'histoire; l'ordre de faits qu'ils ont compris sous ce nom, et le costume dont ils les ont revêtus. On verrait que l'histoire a procédé comme la nature, que l'homme a fait comme le globe; qu'on est parti d'un point très simple, très grossier, très brut, pour arriver par degrés et de couche en couche à un point où tout se complique, fond et forme. Ainsi que dans la tragédie classique qui n'a que peu de personnages

et qui accomplit *un* fait en *un* lieu et en *un* temps, l'histoire ancienne ne met en jeu qu'un personnel très limité, lequel ne produit qu'un petit nombre d'actions. Mais petit à petit on arrive à notre époque, où la foule, le peuple varié, infini en actions et en pensées, fait invasion dans l'histoire ainsi que dans le drame moderne.

Ce fait ne pouvait échapper à un historien comme M. Guizot; ce besoin qu'a l'histoire moderne de regarder comme lui appartenant tous les évènemens de quelque nature qu'ils soient, visibles ou intérieurs, palpables ou moraux, devait être profondément senti par celui qui, dans la première leçon de son cours d'histoire moderne, partagea les faits en matériels et visibles, tels que les batailles, les expéditions militaires, les actes officiels des gouvernemens; et en faits moraux et cachés, mais qui n'en sont pas moins des faits réels et du domaine de l'histoire comme les premiers.

Or, jusqu'à nos jours on s'est beaucoup enquis des faits matériels et très peu des faits moraux. De la mappemonde de l'histoire on ne connaît guère qu'un hémisphère; il y a un nouveau monde à découvrir, et M. Guizot fut un des premiers à le signaler. Et puis de l'histoire des batailles, des victoires, des négociations, on ne connaît pas la totalité: dans ce monde ancien combien de points inexplorés, ou dont on ne sait quelque chose que par tradition, sans avoir vu de ses yeux; combien peu sont remontés à l'origine, à la source des faits! Et dans le continent connu combien de points obscurs et vus par le brouillard, quand il aurait fallu la grande lumière du soleil!

Un seul homme ne pouvait suffire à tout voir ou revoir, à parcourir tant de terrain à peine aperçu ou complètement ignoré; il fallait donc organiser une association d'hommes ayant chacun une spécialité dans la matière, et autant que possible embrassant à eux tous la totalité du champ historique. Ces hommes, ou par leurs propres travaux ou par des travaux tracés ou conseillés à d'autres, devaient, avec le temps qui ne manque jamais aux sociétés, — car les sociétés ne meurent pas, si les individus finissent, — avec de l'argent qui ne manque pas non plus, même dans un gouvernement constitutionnel, quand cet argent est employé à un but aussi élevé, devaient fouiller tout le passé, secouer la poussière qui engorge dans nos bibliothèques les nombreux manuscrits dans lesquels dorment tant de faits ou nouveaux ou peu connus.

M. Guizot, alors ministre de l'instruction publique, nomma donc, en juillet 1834, une commission présidée par lui et composée d'hommes

éminens par leurs talens, leur position et les hautes espérances que les plus jeunes donnaient déjà, et qu'ils ont en partie réalisées.

Cette commission dut faire publier tous les documens inédits relatifs à l'histoire de France, documens si nombreux que leur chiffre en rouleaux, liasses, volumes et pièces détachées, effraie l'imagination. Mais, il faut en convenir, les différens membres de ce comité s'étaient pour la plupart enquis des faits matériels de l'histoire plutôt que des faits moraux. A part M. Villemain, M. Fauriel et M. Vitet, les autres n'avaient effleuré qu'en passant et par occasion l'histoire intellectuelle, pour s'absorber dans l'histoire politique.

Puis M. Vitet était le seul qui représentât l'histoire de l'art en France; et il faut le dire sans crainte, cette histoire est bien autrement curieuse, instructive, délicate que l'histoire des guerres et des batailles. M. Vitet ne pouvait suffire à faire ou diriger tous les travaux qui s'y rapportaient. M. Guizot s'en aperçut promptement, et à cette époque, — juillet 1834, — j'eus l'honneur de lui présenter un mémoire sur les études que j'avais entreprises et que je voulais continuer sur l'histoire de l'architecture, de la sculpture, de la peinture, de la poésie, et même de la musique en France à toutes les époques. Je disais : « Les travaux accomplis sur l'histoire de l'art en France sont peu nombreux, nuls et comme non avenus; on n'a presque rien fait encore, et cependant le matériel à exploiter est immense, à ne prendre même que l'architecture, la sculpture et la peinture; à elle seule la poésie est presque un amas sans fin. Avant 1793, la France s'enorgueillissait de un million sept cent mille monumens religieux, sans compter les oratoires et les chapelles particulières. Dans chacun de ces monumens se trouvaient au moins cinquante figures sculptées, comme dans les petites églises de village, et quelquefois cinq mille en pierre, or, argent, cuivre, ivoire ou bois dans chaque grande cathédrale, comme à Chartres particulièrement, où toutes sont encore debout aujourd'hui. Le terme moyen donne *quatre milliards deux cent quatre-vingt-douze millions cinq cent mille statues*, depuis quelques pouces de hauteur seulement jusqu'à vingt pieds et plus. Ajoutez un nombre plus grand encore de figures peintes sur verre ou sur mur, en tissus de soie ou de laine, d'or ou d'argent, et vous aurez au moins *huit milliards cinq cent quatre-vingt-cinq millions* de figures humaines exécutées par le christianisme. Nombre prodigieux, et peut-être encore au-dessous du vrai! Puis une innombrable quantité d'ornemens, de figures fantastiques, — il y en a douze cents à la seule cathédrale de Paris; — de feuillages, de rin-

ceaux, d'arabesques. De tout cela les guerres politiques et religieuses, la mode même et une prétendue pudeur ont beaucoup détruit, c'est vrai; et presque partout les vitraux ont été cassés sous Louis XV et Louis XVI, tant on avait horreur des verres colorés, ou tant on avait besoin de voir clair alors pour faire la police contre les mœurs infames qui avaient pénétré jusque dans les églises! Pourtant on a laissé debout toutes les cathédrales les plus riches en ornemens, et à quelques-unes seulement des sculptures ont été martelées.

Nous avons donc pour long-temps à travailler avant que d'avoir expliqué et publié une à une, ainsi que des antiquaires ont fait pour l'art païen, les deux cents et trois cents statues qui composent les *Jugemens derniers* de Paris, de Chartres, de Vezelay; la création du monde et la naissance des arts et métiers en cent cinquante statues, à Chartres; la vie de Jésus-Christ et la vie de la Vierge, et la vie des saints, en douze cents statues, à Reims; les histoires de l'Ancien et du Nouveau Testament, en quinze ou dix-huit cents figures de bois, au chœur d'Amiens et de Bourg-en-Bresse; les apocalypses des églises romanes; les travaux de chaque mois avec les saisons personnifiées, de Paris, de Saint-Denis, de Chartres, d'Amiens, de Reims, de Strasbourg, d'Auxerre; les belles allégories des vertus terrassant les vices, de Laon et de Brioude; les vierges folles et les vierges sages qu'on rencontre partout à l'intérieur et à l'extérieur des églises, en sculpture et en peinture; les roses où Jésus-Christ triomphant juge le monde entouré de douze anges qui l'encensent, de vingt-quatre vieillards qui l'adorent, des douze apôtres qui écoutent immobiles et muets, de douze archanges qui chantent à grande voix, de martyrs, vierges, confesseurs, docteurs, prophètes, rois, élus et damnés, qui tournaient, glorieux ou maudits, dans la roue éclatante et divine; avant que d'avoir décrit la Jérusalem céleste de Troyes et de Strasbourg, avec les allégories merveilleuses de la religion juive et de la religion chrétienne; les lubricités et les pédanteries de Notre-Dame-de-l'Épine; le symbolisme profond de Rouen et du Mans; les légendes naïves et érudites, simples et bizarres, réelles et fantastiques, historiques et idéales; les épopées chevaleresques, comme il y en a une à Chartres; les apothéoses des rois et des évêques; les miracles, les satires bourgeoises, les malices plébéiennes, qui resplendissent en hautes couleurs sur plusieurs verrières non détruites, ou se projettent en relief et ronde-bosse sur les murailles de nos églises. Et tout cela à profusion dans des monumens byzantins, latins, romans, ogivaux, renaissans, divers d'époque, divers de lieu. Et puis, l'architecture féodale, puis

l'architecture du peuple, les châteaux et les maisons; et la musique si profondément ignorée, et les autres arts de l'histoire desquels nous ne savons pas un mot, demandent aussi qu'on pense à eux. Jamais plus vaste terrain n'a été plus pauvre en ouvriers, et cependant il y a urgence pour les monumens et intérêt pour l'histoire, à se mettre à l'œuvre et à s'y mettre en foule. »

Il y avait donc lieu à nommer un comité tout entier pour explorer les monumens et les manuscrits relatifs à la philosophie, aux sciences, à la poésie, à l'architecture, à la sculpture, à la peinture, à la musique. La commission se bifurqua, on en fit deux comités. Le premier s'occupa exclusivement des recherches relatives à l'histoire matérielle; et le second, établi en janvier 1835, fut chargé de concourir, toujours sous la présidence du ministre, à la recherche et à la publication des documens qui se rapportaient à l'histoire morale et intellectuelle du pays.

De 1835 à l'avénement du ministère actuel, ces deux comités firent ou dirigèrent des recherches ou des publications, dont je dirai un mot tout à l'heure, et se mirent en rapport avec les sociétés savantes et avec des correspondans spéciaux, que M. Guizot choisit dans toute la France parmi les hommes les plus instruits et les plus zélés qu'on put rencontrer. Il se trouva d'abord quatre-vingt-sept correspondans, mais le nombre s'en est beaucoup accru. Quelques départemens en fournirent plusieurs; dans quelques autres, il n'y eut pas même un seul homme en état de faire une recherche un peu utile sur l'histoire de notre pays. Mais une forte impulsion a été donnée dans toute la France aux études historiques par la création des comités, et des jeunes gens qui seront bientôt des hommes promettent au ministère des correspondans laborieux et intelligens. Ces jeunes hommes fouillent archives et bibliothèques en province et à Paris, les uns par pure vocation et gratuitement, les autres par goût aussi et par ordre du ministère.

M. Pelet de la Lozère traversa le ministère de l'instruction publique; homme de chiffres plutôt que d'idées, il se décida une fois à réunir les comités sous sa présidence, les laissa vivre, mais ne leur imprima aucun mouvement. Un membre du deuxième comité profita du calme plat où étaient tombés les travaux pour s'embarquer sur la Méditerranée et alla faire un voyage à Constantinople et en Grèce; et le secrétaire se promena dans le centre et le midi de la France pour en étudier l'architecture, la sculpture et la peinture.

M. Guizot revint aux affaires; mais il fut absorbé par des préoccu-

pations politiques, et les comités languirent. Les travaux commencés se continuèrent, mais on eut à peine le temps d'en provoquer de nouveaux.

Il était réservé au ministre actuel de perfectionner et de compléter l'œuvre commencée. M. de Salvandy accepta l'héritage de M. Guizot, et voulut l'augmenter encore. Son premier acte, pour rappeler la circulation interrompue, fut de décider qu'à l'avenir les comités se réuniraient une fois par mois, à époque fixe. L'exercice est le meilleur régime contre une menace de paralysie. Peu à peu la vie revint, le zèle se réchauffa, les demandes de travaux se succédèrent, la correspondance parut se raviver.

Ce n'était pas assez que de donner la vie aux comités, il fallait encore que chacun des membres, par la nature spéciale de ses études, donnât une direction particulière à telle portion des recherches; il fallait que les comités représentassent dans leur ensemble la totalité de la science historique, dont chaque membre représenterait une partie.

Le premier comité parut bien doué de cette condition; mais dans le second, M. Sainte-Beuve ne pouvait suffire seul à toutes les variétés de l'histoire littéraire; les sciences proprement dites n'étaient représentées par aucun membre. Il parut indispensable de faire des adjonctions, et MM. Fauriel, Ch. Nodier, J.-J. Ampère, vinrent en aide à M. Sainte-Beuve; tandis que MM. Arago et Libri promirent leur concours pour aider à la recherche des monumens historiques relatifs aux sciences physiques et mathématiques. On s'arrêta dans cette voie, et les sciences naturelles, les sciences médicales, la science du droit, la musique, le blason, qui ont laissé tant de monumens inédits, inconnus ou seulement soupçonnés, n'eurent aucun représentant spécial dans le comité. Mais c'est que dès-lors M. de Salvandy méditait un projet, réalisé à cette heure.

Les comités existaient par arrêté ministériel, mais ne se rattachaient à aucun corps constitué. Il pouvait dépendre d'un ministre indifférent aux études historiques, ou ennemi politique d'un devancier créateur de l'institution, de rayer d'un trait de plume ou d'abolir par l'inactivité, ce qui aurait équivalu à une mort lente, cette institution tout entière. M. de Salvandy, voulant asseoir les comités, chercha à les rattacher aux corps scientifiques, et à introduire dans les travaux le principe de la division si fécond dans l'ordre industriel. Au lieu des deux comités d'autrefois, il y en a cinq aujourd'hui.

Chacun d'eux correspond à l'une des académies analogues dont se

compose l'Institut, et lui sert d'avant-corps. Chaque comité se compose de quinze à dix-huit membres, dont un quart ou un tiers est pris dans l'Institut, et le reste parmi les illustrations jeunes encore, mais actives, zélées, dont la place est marquée tôt ou tard pour l'Institut ou la postérité. Présidés par le ministre, les comités le sont en son absence par un membre choisi dans les plus illustres noms de la France intellectuelle, pour que sa renommée rejaillisse sur tous, et que son influence soit salutaire aux travaux.

Chaque comité a son budget spécial, une liste civile à lui dont il fait deux parts; l'une consacrée aux ouvrages inédits qu'il publie chaque année, l'autre donnée à titre d'encouragemens aux diverses sociétés savantes de la France, qui demandent assez souvent des secours. Mais ces secours ne seront accordés que sous condition formelle d'en faire un usage déterminé par les comités eux-mêmes. De la sorte, ces sociétés qui jusqu'alors ont produit des travaux isolés, sans valeur, sans vérité et sans but, recevront une direction profitable à la science et se rattacheront à la commission entière qui se relie à l'Institut, comme nous avons dit. Ainsi d'abord les sociétés de province, puis la commission du ministère, puis l'Institut, sanctuaire de la science, le tout faisant un seul monument relié en faisceau comme les colonnes bottelées des cathédrales du XIVe siècle; voilà l'organisation nouvelle et l'union désirée.

Outre les publications de chaque année, un journal paraissant probablement tous les trois mois, en volume, comprendra ce que la correspondance des provinces offrira de plus neuf et de plus saillant, les dissertations les plus piquantes, les découvertes historiques les plus curieuses. Le zèle des correspondans s'avivera par l'assurance qu'un bon travail venant d'eux sera nécessairement récompensé par une publicité officielle.

Le secrétaire de chaque comité devra composer ce livre-journal, rédiger les procès-verbaux des séances, et réviser les épreuves de toutes les publications.

Il n'y a pas d'objection vraiment sérieuse à cette organisation qui continue en l'amplifiant, la pensée de M. Guizot, qui donnera de la vie à la commission entière, en faisant une répartition logique des travaux et en lui mettant en main de puissans moyens d'action, qui lui assurera une existence légale et l'attèlera à tout le mouvement scientifique de la France. Il n'est pas à craindre non plus que les membres de l'Institut entravent les autres membres : les plus jeunes emporteront les plus âgés, et la majorité se composera toujours des

plus ardens. Une seule disposition de l'arrêté ministériel pourrait inspirer de véritables craintes sur l'avenir de la commission, c'est celle qui donne aux académies le droit de remplacer directement dans cette commission les membres qui leur appartiennent. Comme dans six ou huit ans d'ici presque tous les membres des comités seront membres des diverses sections de l'Institut, où ils sont appelés par leurs études et leurs travaux, à cette époque les comités seraient absorbés par les académies, et l'institution de M. Guizot, qui doit avoir pour résultat de placer les idées nouvelles en regard des idées anciennes; d'opposer l'histoire, les mœurs, les institutions et les arts de la nation française aux arts, à l'histoire et aux mœurs des Égyptiens, des Grecs, des Chinois et des Algonquins, cette institution serait complètement détruite. Du moment, en effet, où l'Institut aura la majorité dans les comités, les comités, avec l'assentiment empressé de quelque ministre académicien lui-même, iront siéger au palais Mazarin, et quitteront l'instruction publique. Il faut espérer que cette disposition sera rapportée, et que le ministre se réservera le droit de remplacer les membres qui sont de l'Institut comme les membres qui n'en sont pas. Au surplus, le bruit se répand que les académies protestent en ce moment contre l'organisation des comités, qu'elles refusent de se faire assister par eux dans leurs travaux, et repoussent dédaigneusement toute association et tout point de contact avec la commission historique. Si ce bruit est fondé, M. de Salvandy se croira très suffisamment autorisé à réviser l'article en question.

Il faut dire encore que le nombre de cinq comités peut paraître excessif. En effet, la philosophie et les sciences auraient pu être réunies, puisqu'il s'agit surtout de recherches historiques aux diverses époques du moyen-âge, et que les scholastiques qui sont les philosophes chrétiens, sont des savans, et que les savans sont des philosophes; le même homme embrassait les études que se partageraient au moins deux savans d'aujourd'hui. Donc, pour être en harmonie avec le moyen-âge et pour faire des travaux d'ensemble, il n'aurait pas fallu dédoubler le comité de la philosophie et des sciences.

Mais certainement il y aurait eu profit, pour ne pas dire nécessité, à associer les lettres et les arts. L'Institut a eu tort de séparer l'Académie française de celle des Beaux-Arts. C'est un divorce inexplicable, car la littérature est un art comme l'architecture, la sculpture, la peinture et la musique; l'une est l'expression du beau par la parole, comme la seconde par les dimensions, la troisième par les

formes, la quatrième par les couleurs, et la dernière par les sons. La matière mise en œuvre diffère; mais la faculté qui travaille est la même, et le but cherché est le même aussi. Et puis, c'est qu'il est impossible d'étudier surtout la sculpture et la peinture du moyen-âge sans le secours de la littérature et de la poésie. C'est à Guillaume Durand, liturgiste du XIIIe siècle, qu'on doit l'explication réelle des calendriers sculptés aux portails de nos cathédrales; c'est le poète Prudence qui fait comprendre les vices et les vertus peints et sculptés dans les Notre-Dame de Paris, de Chartres, d'Amiens, de Reims; c'est dans Capella et Cassiodore qu'on trouve l'interprétation des arts libéraux sculptés à Chartres, à Rouen, à Auxerre, à Lyon, à Clermont en Auvergne, et peints, sur verre à Laon, sur mur au Campo-Santo de Pise; c'est la légende dorée qui éclaire les bas-reliefs et les verrières de Troyes, de Sens, de Bourges, du Mans, de Dijon, de Bordeaux, où sont figurées les légendes de saint Eustache, de l'invention de la croix, de saint Thomas de Cantorbéry, de Théophile, de la vie poétique, *cis* et *trans*-évangélique de la sainte Vierge, et de cent autres sujets encore; c'est dans un petit manuscrit de la bibliothèque de l'Arsenal qu'on voit l'explication et le contrôle des belles et nombreuses tapisseries de la Chaise-Dieu, et du curieux tableau attribué au roi René, qui est dans Saint-Sauveur d'Aix en Provence, et qu'on n'avait pu comprendre encore. Je ne finirais pas si je racontais toutes les obligations qu'on a déjà et qu'on aura plus tard à la poésie du moyen âge pour l'intelligence de la statuaire et de la peinture. Il semblait donc indispensable de faire un seul comité sous le nom de comité des arts qui aurait compris la poésie et les arts proprement dits. M. de Salvandy aurait eu le mérite d'avoir le premier réformé la fausse et surannée classification de l'Institut. Encore une fois la littérature est un art, la poésie est la peinture de l'oreille, — *ut pictura poesis*, — et il est fâcheux qu'on l'ait démembrée en l'arrachant au comité des arts. Cependant on a atténué le mal en laissant, dans ce comité, M. Ampère qui, par goût et aussi par l'obligation que lui impose son cours au Collége de France, étudie toutes les branches de la littérature française à toutes les époques.

Comme il ne m'appartient pas de parler de tous les comités, je me renfermerai dans celui des monumens.

L'art y est représenté dignement, mais pas complètement; car la musique qui revient à ce comité, la musique qui a donné des produits si remarquables et si variés dans le moyen-âge, qui nous est si complètement inconnue dans son histoire, n'a aucun historien qui la re-

présente. Puis on a oublié la sculpture. Il est vrai que M. Barre est un sculpteur en miniature, puisqu'il est graveur; mais la statuaire de nos cathédrales demandait un antiquaire ou un artiste qui en eût fait une étude spéciale et qui en eût particulièrement étudié l'histoire. Enfin, il faut regretter que M. Auguste Leprévost, auquel, depuis deux ans, le comité des arts a tant d'obligations, qui a rédigé des instructions si nettes et si détaillées sur l'art chrétien du XIIe au XVIe siècle, ait préféré le comité des inscriptions au comité des arts. M. Leprévost associé à un architecte qui aurait étudié, sous le rapport architectonique, comme lui sous le rapport archéologique, toute la période qui s'étend de Louis-le-Gros à François Ier, aurait comblé une lacune évidente.

Pourtant, avec les autres noms, il y aura moyen de faire de beaux travaux. Avec de pareils hommes, jeunes pour la plupart, ardens, voulant et pouvant faire, le comité des arts ne sera pas le moins actif.

Quoique la commission historique attende de cette réorganisation une activité nouvelle, elle n'en a pas moins pour cela, depuis qu'elle existe, accompli et ordonné des travaux assez nombreux et assez importans; elle s'est enquis, en outre, de ceux qui pourraient se faire ultérieurement. Je ne m'étendrai pas sur les travaux historiques et philosophiques proprement dits, parce que je ne pourrais les apprécier suffisamment; je me contenterai de les mentionner.

On doit des fragmens inédits d'Abailard à M. Cousin, qui leur a donné tout le poids de son nom, et qu'il a illustrés d'une admirable préface. M. Fauriel a publié la chronique des Albigeois, histoire quant au fond, épopée quant à la forme. C'est un beau travail paléographique comme en fait M. Fauriel, qui l'a ouvert par des pages d'une grande intelligence sur ces croisades intestines qui désolèrent le midi de la France, et dont cette contrée ne s'est pas encore relevée.

M. Mignet a donné deux volumes des négociations relatives à la succession d'Espagne sous Louis XIV, et M. le général Pelet a éclairé, par deux volumes aussi de mémoires militaires et un grand atlas de cartes et plans, le travail de M. Mignet. M. Bernier a traduit le journal des états-généraux tenus à Tours en 1484; M. Géraud a donné la taille de Paris en 1292; M. Depping, le livre des métiers d'Étienne Boileau, et M. Francisque Michel la chronique des ducs de Normandie, par Benoît.

D'autres travaux paraîtront prochainement. M. Michelet, entre autres, donnera toutes les pièces inédites et authentiques du procès

des templiers. Nous allons donc enfin juger en dernier ressort ce grand procès, qui a soulevé tant de doutes par ici, tant d'affirmations par là, et auquel M. Michelet a consacré des pages raisonnées et brûlantes à la fois dans le troisième volume de son *Histoire de France*. M. Varin, secrétaire du comité des inscriptions, fait imprimer toutes les pièces relatives à l'histoire civile de l'importante ville de Reims, immense dépouillement fait avec une incroyable patience et une infatigable activité.

Tous ces travaux, toutes ces recherches, seront flanqués à droite et à gauche par deux monumens qu'élèvent peu à peu, sans relâche, péniblement, M. Augustin Thierry et M. Guérard : l'*Histoire des Communes* et *les Cartulaires de toute la France*.

M. Libri met en ordre une foule de documens inédits relatifs à l'histoire des sciences, documens qui prouveront aux plus dédaigneux et aux plus incrédules que le moyen-âge n'était pas plus déshérité de science que d'art. La tête encyclopédique de M. Libri pouvait seule suffire à ce vaste travail, qui sera au comité des sciences ce que l'*Histoire des Communes* et *les Cartulaires* seront à celui des chartes et chroniques.

M. Sainte-Beuve a déjà recueilli tous les matériaux d'une histoire des travaux entrepris sur la littérature française durant les trois derniers siècles.

Le comité archéologique prépare plutôt des travaux qu'il n'en a accompli encore. MM. Leprévost, Vitet, Mérimée, Lenormant, Lenoir, et l'auteur de cet article, ont rédigé une série d'instructions, adressées aux correspondans du ministère spécialement, et à tous les antiquaires en général, pour les guider dans leurs recherches, pour leur servir de manuel archéologique. Ces instructions fixeront la science et sa terminologie.

L'archéologie, science toute nouvelle quand il ne s'agit pas des Égyptiens, des Grecs et des Romains, et encore celle de ces peuples-là est-elle assez mal faite et peu avancée; l'archéologie va se constituer enfin à l'état scientifique. De poétique et de vague qu'elle a été jusqu'alors, elle commence à se préciser; ses fluctuations s'arrêtent; elle abandonne les mots sonores, mais vides, de son ancien vocabulaire pour des expressions exactes, mathématiques. MM. Vitet, Mérimée et de Caumont sont pour beaucoup dans ce résultat, et il faut espérer que les travaux ordonnés par le comité des arts et préparés par MM. Albert Lenoir, Lassus, Hippolyte Durand, Amaury Duval,

Debacq, Grille de Beuzelin, Ramée, et par le secrétaire du comité, ne seront pas sans influence sur l'avenir scientifique de l'archéologie nationale.

M. Lenoir est chargé de dresser la statistique monumentale de la ville de Paris, ouvrage capital qui commence aux origines les plus reculées, alors que Paris n'était peut-être qu'un village, et vient aboutir à notre temps, où c'est une des plus grandes villes du monde.

MM. Lassus et Amaury Duval ont été associés pour calquer, en quelque sorte, la cathédrale de Chartres, qui est aux autres cathédrales de France ce que Paris est à une ville de province. Cette église est peuplée de cinq mille statues sculptées en pierre et de six mille figures peintes sur verre, dont il faudra donner des échantillons nombreux pour que l'historien et l'artiste sachent bien à quoi s'en tenir sur cette cathédrale, la plus intéressante de la France, et que Notre-Dame de Reims empêche peut-être seule d'en être la plus belle. En vérité, la cathédrale de Cologne par M. Boisserée ne sera, pour l'importance du travail, qu'une chapelle devant la cathédrale de Chartres par MM. Lassus et Duval; l'un va la rebâtir en entier par le dessin, l'autre calquera, avec la sévérité d'un élève de M. Ingres, toute son ornementation à personnages et arabesques.

M. Durand, architecte de la ville de Reims, et correspondant historique du ministère de l'instruction publique, achève les dessins des édifices les plus curieux de l'arrondissement de Reims. Cet arrondissement fournit des échantillons des églises d'Italie, de Grèce et d'Angleterre, d'Auvergne, de Provence et de Languedoc; il montre une église bâtie par les Romains, si les antiquaires romains disent vrai; il possède la plus vieille statue en bois et le plus étonnant vitrail de France. Cette statistique de l'arrondissement de Reims doit servir de modèle pour les statistiques à dresser dans tous les départemens de France, car il s'agit de faire un inventaire éclairé par des dessins et un catalogue descriptif et raisonné des monumens de toute nature qui couvrent nos quatre-vingt-six départemens. Ce travail est analogue en grandeur à celui de MM. Thierry, Guérard et Libri. Mais comme un seul homme ne peut être à la fois un habile dessinateur, un savant historien et un antiquaire exercé, on a adjoint à M. Durand M. Varin, qui fera l'histoire des monumens, et pour les décrire le secrétaire du comité des arts. La division du travail profitera à la science, nous l'espérons, et le précédent introduit fera loi pour les autres départemens.

M. Ramée va donner la cathédrale de Noyon, dont M. Vitet s'est

réservé le texte. Ce travail de M. Vitet est attendu avec impatience, car il y a long-temps que nous n'avons entendu parler cette grave autorité en archéologie chrétienne.

M. Grille de Beuzelin revient du Quercy avec une foule de dessins, trop nombreux sans doute pour être tous utiles, mais qui n'en seront pas moins pleins d'intérêt.

M. Debacq a visité la Provence : Avignon, Vaison, Arles, Cavaillon, Carpentras, etc. Avec des dessins faits en conscience et par un véritable architecte, nous allons sans doute pouvoir assigner, sinon une date, au moins une époque à ces curieux édifices provençaux dont l'âge est si controversé.

Enfin, M. Natalis de Wailly, chef de la section administrative aux archives du royaume, va faire paraître, dans quelques semaines, un *Manuel de Paléographie*, dont l'a chargé M. Guizot, alors ministre de l'instruction publique. Cet ouvrage, si nécessaire, surtout en province, abrégera des trois quarts la route ennuyeuse qu'il faut dévorer pour arriver à la lecture des manuscrits.

Je ne m'attacherai pas à faire ressortir les résultats sans nombre qu'obtiendront ces travaux si variés et si nombreux. Une autre fois, prenant l'archéologie qui est de mon domaine, je montrerai le chemin qu'aura fait cette science avant vingt ans d'ici et les lumières qu'elle aura répandues sur l'histoire religieuse, politique, industrielle de toute la France; j'apporterai des faits nombreux pour prouver qu'elle viendra en aide d'une manière inattendue au travail de M. Thierry sur les corporations, et à celui de M. Libri sur les sciences. J'indiquerai les travaux que pourrait commander le comité des arts, et la méthode à suivre pour les accomplir. Je dirai l'influence directe que l'archéologie chrétienne va exercer sur les architectes et sur toute l'architecture; et l'influence latérale qu'elle aura sur les propriétaires des monumens historiques qui commencent déjà à trembler devant une réclamation publiée dans un journal, lorsqu'ils menacent de détruire un édifice qui leur appartient.

DIDRON.

LES

TABLEAUX PARLANS.

Parmi mes amis de collége, il en est un qui est devenu riche! —évènement vulgaire, direz-vous! — Peut-être; mais ce qui l'est moins, c'est que cet ami n'est ni un fripon ni un imbécille; et ce qui ne l'est plus du tout, c'est qu'il continue à me voir, moi qui n'ai même pas les lumières à deux cents francs, indispensables pour choisir un député.

A la vérité, Arthur Lebel n'est point un homme ordinaire. Il n'a jamais eu de prix de thêmes; il aime George Sand et ne lit point Paul de Kock. Aussi, à la Bourse, passe-t-il pour républicain, fouriériste et saint-simonien, désignations évidemment identiques, et qui s'appliquent indifféremment à tous ceux qui ne croient pas que le monde a bien dîné lorsqu'ils sortent de chez Véfour.—Du reste, Arthur Lebel donne des bals, et gagne cent mille francs par an; c'est donc au fond un homme estimable, auquel il ne manque qu'un peu d'égoïsme pour être tout-à-fait *comme il faut*.

J'allai le voir, il y a quelques jours; il me donna à lire une lettre reçue la veille, et dans laquelle on lui recommandait un jeune peintre qui désirait une place dans ses bureaux; la demande eût paru extravagante à tout autre.

— Tu lui as donné cette place, n'est-ce pas? lui dis-je.

— Pardieu!... il en avait besoin!...

— Et le connais-tu?

— Je l'ai vu ce matin.

— Un rapin qui joue le portrait de Van Dick, n'est-ce pas?... Longs cheveux, barbe rousse, et l'habit boutonné jusqu'au col?

— Point du tout; mais un bon jeune homme aussi facile à rougir qu'une pensionnaire, frottant le parquet du bout du pied, et cherchant sa contenance au fond de son chapeau; avec cela triste et un peu pâle, car il relève d'une grande maladie.

— J'y suis; un de ces sublimes niais de vingt ans, qui font de la vie un poème épique, passent dans le monde pour stupides parce qu'ils ne peuvent se résoudre à n'avoir que de l'esprit, et qui n'osent manger leur soûl à la table des heureux, de peur de paraître pauvres ou mal élevés.

— Nous vérifierons ceci, car il dîne avec nous aujourd'hui.

— Alors je reste.

Le jeune artiste arriva juste à l'heure indiquée; rien n'égale l'exactitude des gens qui n'ont point de montre. Arthur Lebel eut l'esprit de ne pas nous présenter l'un à l'autre, de sorte que nous n'eûmes ni lieux communs ni mensonges à nous adresser; on vint nous annoncer que nous étions servis, et nous nous mîmes à table.

Le jeune homme semblait d'abord ne vouloir ni regarder, ni entendre, ni parler; cependant, après le premier service, il commença à voir; au second, il écoutait; au dessert, il retrouva tout-à-fait la parole. Nous l'interrogeâmes alors, et il nous fit en peu de mots son histoire.

Tout jeune, il avait rêvé à ces artistes d'autrefois qui, après avoir travaillé soixante ans faméliques ou maltraités, mouraient en laissant un nom qui devenait une religion, et il avait voulu se mettre en croix comme eux, pour être aussi, après sa mort, un Christ adoré. Mais les forces lui avaient manqué dès le début.

— Qui sait si le travail ne vous en eût point donné? dit Lebel.

— Oh! non, monsieur, car ce n'était point la faiblesse, mais l'ardeur, qui me perdait. Je ne pouvais régler l'étude de l'art selon ma puissance; dès que j'y avais touché, il m'emportait. C'était quelque chose comme la passion du joueur, comme la soif amoureuse du poitrinaire. L'art était pour moi une tunique de Nessus: à peine l'avais-je serré sur mon sein qu'il m'embrasait, et je ne pouvais l'arracher de moi qu'avec mon sang et ma chair!... Ma raison a déjà failli succomber dans cette lutte.

— Comment, cette maladie dont vous sortez!..

— Je la dois aux fascinations de la peinture.

Nous nous accoudâmes tous les deux sur la table, comme pour prendre acte que nous nous attendions à un récit, et le jeune homme reprit en rougissant un peu :

— On a souvent parlé des hallucinations de la musique, mais on ne sait point assez dans quelles extases peut jeter la peinture. Plus d'un voyageur se rappelle qu'en Italie, après avoir admiré longtemps la composition, le dessin et le coloris de quelque grand maître, la toile s'animait tout à coup, et que les personnages s'en détachaient silencieusement comme des fantômes : j'avais éprouvé moi-même plusieurs fois cette fascination, mais elle avait toujours été courte, et, pour ainsi dire, volontaire. Je m'y étais livré comme à un rêve que l'on sent un rêve, et auquel pourtant on se laisse aller; — espèce de représentations scéniques que l'imagination donne parfois au dedans de nous, et auxquelles l'ame assiste en spectatrice.

Un soir, après avoir longuement étudié un squelette et l'avoir dessiné dans toutes les postures, je m'étais entouré d'ouvrages de physiognomonie et je tâchais de pénétrer le secret de cette science qui met le cœur sur le visage. J'étais absorbé dans la comparaison des observations faites et des résultats obtenus par les différens auteurs; mon application était aussi entière que peut l'être une application humaine. Nul souvenir ne venait la troubler; car, étranger au monde, uniquement occupé de mes études depuis plusieurs mois, mon esprit était devenu pareil à ces eaux abritées et immobiles qui reflètent tous les objets jusqu'au fond. Deux heures du matin sonnèrent tout à coup à l'horloge éloignée : ce bruit sembla briser le charme qui me séparait de la vie extérieure, je sortis de ma longue méditation et je regardai autour de moi.

Ma lampe, sans que je l'eusse remarqué, avait pâli insensiblement et était près de s'éteindre. Entourée d'un cercle bruni, elle jetait encore pourtant une lumière rougeâtre qui éclairait ma mansarde de teintes étranges. Cela rappelait un soleil couchant, mais de loin et par induction. Mon squelette, une calotte grecque sur l'oreille et une pipe turque à la bouche, grimaçait dans un coin cet horrible sourire que les peintres du moyen-âge ont rendu avec tant d'énergie; des membres de plâtre, suspendus au lambris, vacillaient au vent de nuit et l'on entendait, dans le lointain, quelques roulemens affaiblis, quelques rumeurs mourantes, derniers bruissemens de la grande ville qui va s'endormir.

Tant que mon attention s'était soutenue, je n'avais point remarqué ma fati ue; mais, une fois sorti de ma méditation, je sentis quelque chose de semblable à ce qu'éprouve le nageur qui, en quittant une eau profonde où il s'est joué long-temps sans se lasser, sent tout à coup ses membres se détendre sous le poids du jour et une langueur d'épuisement s'emparer de tout son être. Il me sembla que ma mansarde vacillait autour de moi; ma tête était vide; j'avais froid dans les cheveux et je ne sentais plus mes pieds. Presque aussitôt je fus pris d'un vertige qui m'entoura de mille cercles de feu. Je vis les livres danser sur ma table, le squelette tendit la main à un buste de Niobé et se mit à walser avec lui; mes petites poches de couleur s'élancèrent sur ma palette en formant de grotesque quadrilles, et mes pinceaux, rangés en rayons symétriques, commencèrent à tourner comme un soleil d'artifice autour de mon chevalet.

Étourdi, je fermai les yeux et me laissai aller à une sorte de demi-évanouissement, pendant lequel tout devint confus pour moi. Je ne puis dire combien de temps dura cette situation singulière, mais après une longue crise pareille à celle qu'éprouverait un malade pour sortir du délire de la fièvre, tout s'éclaircit à mes yeux, et je me trouvai debout au milieu de ma chambre.

Il faisait grand jour... Le soleil jetait de longs rayons sur les peintures qui encombraient mon étroit appartement, et il me sembla que chacune d'elles avait pris une expression de vie que je n'avais jamais remarquée auparavant. La toile remuait; les contours étaient saillans. Je me trouvais alors vis-à vis le portrait de ma grand'tante, qui, les yeux baissés et l'éventail à demi relevé, semblait jouer la modestie; sa bouche trembla subitement, et j'entendis ces mots tomber de ses lèvres :

— Finissez donc, monsieur!..

Je demeurai la tête en avant, immobile, effaré, ne sachant encore si je rêvais, lorsqu'une voix dit derrière moi :

— Comment me trouvez-vous?

Je me détournai; c'était le portrait de mon cousin le sous-lieutenant, qui, le buste en avant, les moustaches cirées et l'œil aussi bleu qu'une porcelaine de Chine, m'adressait cette question en grasseyant. Je n'étais pas encore revenu de ma surprise lorsque mille autres demandes, mille autres exclamations retentirent à mes oreilles; tous les portraits accrochés aux murs de ma mansarde parlaient!...

Je m'assis épouvanté, et je jetai autour de moi un regard éperdu.

J'étais pourtant bien éveillé, je reconnaissais bien ma mansarde, je sentais bien le vent du matin et l'odeur de mon héliotrope; tout cela n'était point un rêve. Je continuais d'ailleurs à entendre les voix de mes portraits, à voir les toiles s'agiter et vivre. Le prodige était si clair, si incontestable, que je m'y habituai peu à peu. Le fait le plus étrange vous étonne moins une fois constaté; car l'évidence se fait accepter de force. Je me levai de nouveau et je fis quelques pas dans ma chambre, écoutant ces cinquante voix qui se mêlaient, se confondaient, et recommençaient sans cesse la même phrase ou le même mot. On eût dit une réunion de perroquets apprivoisés ou un cercle du grand monde.

— Maudits soient, m'écriai-je enfin, les peintres qui n'ont su conserver qu'une seule pensée à leurs portraits.

Et me tournant vers deux pastels informes que le temps avait effacés :

— O mon père, et ma mère bien-aimée, pourquoi le pinceau n'a-t-il pas su reproduire votre ame tout entière dans votre sourire, au lieu de clouer sur vos lèvres une phrase banale? Et toi, ma jolie Thérèse, se peut-il que ce badigeonneur allemand n'ait su mettre sur ta bouche que l'éternel *ah!* d'un étonnement de complaisance?

En ce moment mes regards tombèrent sur une petite miniature, chef-d'œuvre d'un grand artiste; c'était le portrait du plus cher de mes amis et tout ce qui me restait de lui. Une teinte animée passa sur ses lèvres, il les entr'ouvrit et parla vaguement des profondes mélancolies de la terre, d'un monde meilleur où la vie était parfumée et pétillante; puis, rappelant d'émouvans souvenirs, il me récita tout bas quelques vers faits pour une femme qu'il avait aimée et qu'un autre avait obtenue. Déjà la voix plus tremblante s'abaissait attendrie, et je sentais deux larmes glisser sous mes paupières, lorsque les exclamations invariables de mes portraits de famille redoublèrent et m'arrachèrent malgré moi à mon émotion.... Je montrai le poing à ma grand'tante, à mon oncle, à tous mes cousins, en leur criant de faire silence, mais inutilement; la douce voix de l'ami s'était perdue au milieu de leurs bruyantes phrases.

— Oh! qui me délivrera, m'écriai-je, de ces tuyaux d'orgue qui ne rendent qu'un son et m'étourdissent! que n'ai-je ici, au lieu de ces imitations grossières, les poétiques conceptions de nos divins maîtres!

Tout à coup une pensée me saisit : le Musée royal, le Musée royal!..

Je ne pus prononcer que ces deux mots et je me sentis inondé de joie. Oh! entendre parler les vierges de Raphaël, les Christ du Titien et de Corrége, les saints martyrs du Dominiquin! Tes bergers, Le Poussin, oh! les gais refrains de tes bergers dansant sous les bocages d'Arcadie près d'un tombeau rongé de lierre!.. Silence, misérables portraits; silence, échos stupides!... Le Musée royal!

Et je me précipitai dans la rue pour courir au Louvre. En sortant je heurtai un commissionnaire qui portait un grand tableau la tête en bas. C'était la belle marquise que j'avais vue quelques mois auparavant quêter pour les prisonniers et les orphelins. Noble dame!... Sa bouche s'entr'ouvrit; je crus qu'elle allait gémir sur sa position indécente, et je m'éloignais déjà les yeux baissés, lorsqu'elle prononça doucement un nom qui me fit tressaillir... Celui de son peintre!

Je me remis à courir, toujours dominé par la même hallucination. En passant près d'un étalage de brocanteur, j'entendis les cris lamentables des tableaux enfumés, meurtris, frottés de vitriol, qui remplissaient l'étroite boutique. Une *Naïade*, de Boucher, placée à la porte, pleurait sa coiffure à poudre exposée aux éclaboussures d'une gouttière, et un bouvier en satin rose, d'après Watteau, demandait à rentrer, en criant qu'il avait peur des chevaux.

— Pourvu que le Musée ne soit point fermé, répétais-je en redoublant le pas; pourvu que l'on n'apprête point déjà les salles pour l'exposition, et qu'on ne soit point occupé à rouler un Salvator Rosa afin de faire place à M. Dubuffe! Pourvu surtout qu'on ne répare pas les irréparables galeries! Car il y a deux choses sur lesquelles il ne faut jamais compter à Paris : les rues que l'on repave sans cesse, et les édifices publics qui sont toujours fermés. Mais, non, tout le monde pénètre librement aujourd'hui; c'est un jour d'entrée particulière.

Je m'élance à la suite d'un de mes voisins qui venait de s'introduire avec un passeport d'étranger et une pièce de trente sous; je montre ma carte, je serre les deux mains du suisse; si je n'avais craint le retard, je l'eusse embrassé. Je monte l'escalier, et les tourbillons de sons commencent à venir jusqu'à moi; j'approche encore... et la porte s'ouvre!..

Non, jamais langue humaine ne pourra rendre ce que j'éprouvai! C'était une tempête de voix à rendre insensé. Chants discordans, langues étrangères, idiomes oubliés, accens de tous les âges, menaces, prières, amours, combats, bruits de ciel, bruits de mer, tout cela roulait confondu dans les vastes salles comme un ouragan. Je m'ar-

rêtai pâle, hagard, et tremblant de tous mes membres; j'avais l'air d'un voyageur conduit par la nuit sous un porche abandonné et qui se trouverait tout à coup en face d'une ronde du sabbat.

Cependant le désir de pénétrer dans les galeries l'emportait en moi sur tout le reste; de même que sur un champ de bataille, le feu, le bruit des armes, les hennissemens des chevaux et l'odeur du sang vous enflamment, de même ce tumulte, ces rugissemens, ces chansons qui se croisaient, sifflaient et rebondissaient dans les salles, m'y attiraient malgré moi.

— Oh! si seulement je pouvais arriver jusqu'à l'Italie! pensai-je... Et me décidant enfin à un effort, je fermai mes oreilles de toute la vigueur de mes deux mains, et je me mis à courir dans la galerie.

Il ne m'arriva aucun malheur en traversant l'école française. J'entendis seulement un bourdonnement sourd et monotone comme celui d'une douzaine de moulins à eau; c'étaient les Romains de David qui récitaient des tirades de M. Arnault père, et l'Endymion de Girodet psalmodiant en sourdine un madrigal de Dorat. Mais en arrivant à l'école hollandaise, je glissai; une de mes mains quitta mes oreilles, et cent voix glapissantes me pénétrèrent à la fois dans le cerveau. Toutes chantaient si faux, que je me crus un instant à l'Opéra-Comique. A droite, à gauche, ce n'étaient qu'injures, batteries d'ivrognes, chansons de kermesses; j'étais au milieu des buveurs de Téniers! Je détournai les yeux; mais d'impudiques nayades de Rubens m'appelaient du doigt avec un gros rire. Partout autour de moi je n'apercevais que beaux militaires fièrement campés sur la hanche gauche et le feutre sur l'oreille, grands seigneurs à trognes échauffées, courtisans débraillés; il me sembla que j'étais transporté dans une de ces tabagies d'Amsterdam où les princes en exil et les gentilshommes ruinés du siècle de Louis XIV apprenaient la philosophie pratique entre un pot de bière et une fille de joie. Mais ce qui me frappait surtout au milieu de ce tumulte, c'était de voir les jeunes peintres tranquillement assis et s'escrimant de la brosse contre leurs chevalets, tandis que le gardien, les mains derrière le dos, arpentait lentement la galerie en me recommandant de ne point courir si fort.

Je n'avais garde de l'écouter; je m'étais de nouveau bouché les oreilles, et je m'élançai vers le fond de la salle; enfin, mes yeux aperçurent les toiles que je cherchais; j'entrais dans l'école italienne!... je baissai tout à coup les deux mains pour jouir en plein de la céleste harmonie que j'espérais.

Au premier instant je n'entendis qu'une rumeur fraîche et moqueuse. Les amours de l'Albane montraient au doigt les anges de Raphaël qui se cachaient tout honteux sous leurs ailes, et la maîtresse du Titien parfumait ses belles tresses, riant de se voir transformée en vierge. Mais à mesure que j'avançai, la rumeur alla grossissant. Ce fut bientôt un bruit de mille voix rieuses ou chuchottantes; j'avais beau me retourner de tous côtés, je n'apercevais que des femmes! il y en avait à droite, à gauche, en haut, en bas; ce n'était que bouches rosées qui parlaient ou chantaient, que têtes mutines se penchant avec coquetterie, que joues veloutées rougissant pour être vues, que doux regards qui nous appelaient en dessous. Seulement il me sembla que, par moment, une ravissante mélodie s'élevait de tous les tableaux comme de trois mille buffets d'orgue, et qu'alors un retentissement harmonieux courait dans la longue galerie; mais cela ne durait que le temps d'un éclair. Presque aussitôt la confusion bruyante revenait, et alors c'était un inexplicable mélange de religieuses pensées et d'exclamations profanes, une lutte bizarre entre la terre et le ciel, un éternel débat de Dieu et de Satan!

Ce tumulte, moins retentissant que celui de l'école flamande, avait à la longue quelque chose de plus pénible. L'oreille n'était point blessée, mais on éprouvait une sorte de malaise intérieur; c'était comme du bruit dans l'ame. Toutes les émotions, tous les instincts réveillés à la fois s'entrechoquaient douloureusement; on se sentait en même temps païen et catholique; aussi le combat entre la matière et l'esprit était-il passé des tableaux en moi-même. J'étais là, incertain, palpitant, ne sachant qui écouter de toutes ces voix contraires qui m'appelaient avec une égale douceur; j'aurais payé du reste de ma vie un peu d'ordre et de paix; je criais avec fureur :

— Silence, amours; silence, misérables olympiens! Que je t'entende, ô Christ! Que tu me parles, ô brune Égyptienne, Marie, mère des anges, étoile du paradis!

Et j'allais d'un tableau à l'autre avec désespoir; je me jetais aux pieds de la belle jardinière; je tendais des mains suppliantes à l'archange Michel; je conjurais Raphaël lui-même, qui me contemplait la tête penchée. Il allait me répondre peut-être, lorsque je sentis une main s'appuyer sur mon épaule : je me détournai; j'étais entouré de soldats auxquels le gardien me désignait. Je voulus leur échapper; mais presque au même instant je fus pris d'un éblouissement qui fit tout disparaître à mes yeux, et je me sentis défaillir.

Lorsque je repris connaissance, j'étais dans un hospice, et l'on me dit que j'avais été fou pendant trois mois. Tout s'expliqua alors pour moi, et je compris qu'il fallait renoncer à la peinture.

— Et ce fut sans doute une grande douleur, dit Arthur Lebel ; vous passâtes six semaines au moins à maudire le sort qui vous forçait à quitter votre soleil pour descendre dans la vie prosaïque?

— Je passai six semaines à apprendre l'arithmétique, monsieur, et au bout de ce temps je me fis donner une lettre de recommandation pour vous.

Je pris la main du jeune artiste et je la serrai dans la mienne.

— Monsieur, m'écriai-je, nous serons amis. Vous n'avez pas pris la folie pour le génie, et vous avez mieux aimé avoir le sens commun que d'être un grand homme! Dieu vous protége; vous êtes une ame rare. Quant au bonheur, n'en ayez souci, vous le trouverez; car vous l'avez cherché comme le Christ a dit de chercher la vérité : *avec un cœur simple !*

E. Souvestre.

POÉSIE.

A l'Auteur du Livre du Peuple.

Si ma plume inconnue a heurté votre gloire,
Si, quand votre parole a sur nous éclaté,
Ma faible voix a dit qu'au prêtre révolté,
Au tribun en colère, il ne fallait point croire;

Ce n'est pas que je sois un homme du passé,
Un champion vieilli, dont l'œil couvert de voiles
Ne voit pas resplendir les nouvelles étoiles,
Et se tourne toujours vers un astre éclipsé.

Je ne suis pas non plus soldat dans la cohorte
Qui ne croit qu'au présent et n'estime que l'or;
Mon cœur est jeune et fier, mon ame ardente et forte;
Au bien, à l'avenir, à Dieu, je crois encor!

Et, puisque me voilà sous ma lampe d'étude,
Que la muse me parle et m'invite à chanter
Ma foi dans l'avenir, je vais la raconter
A l'écho de ma solitude :

I.

Le jour, où l'homme enfant eut l'instinct de semer
Le blé dans le sillon, pour l'y faire germer;
Le jour, où, sur le tronc de quelque arbre sauvage,
Il essaya les mers, en longeant le rivage,
Croyait-il que son bras, faible comme un roseau,
Parviendrait à dompter le feu, la terre et l'eau?
Prévoyait-il le temps, où l'industrie humaine
Aurait tout l'univers pour son vaste domaine;
Maîtresse de la terre et des flots écumans,
Recevrait le tribut de tous les élémens,
Et ferait un trésor de la moindre parcelle
Que dans ses flancs profonds la nature recèle?

II.

Eh bien! il est venu, cet âge glorieux!
L'homme, faible et petit en présence des cieux,
Et devant l'immortelle et puissante nature,
Oui, l'homme, cette frêle et pâle créature
Qui toujours souffre et pleure, et meurt à chaque instant,
L'homme règne; et, du haut de son trône, il étend
Sans limite, à son gré, son souverain empire
Sur la matière inerte et sur ce qui respire.
Et, Dieu l'ayant doué du souffle inspirateur,
Il prolonge ses jours en de fécondes veilles;
Sublime audacieux, il s'est fait créateur;
Son esprit et son bras enfantent des merveilles!

III.

Une céleste ardeur fermente dans son sein,
Qui le force sans trève à remplir son dessein,
A chercher une fin aux œuvres commencées,
Sans regret des sueurs qu'il a déjà versées;

Cependant il sait bien que peut-être il mourra
Courbé sur son travail qu'un autre achèvera!
Car est-il jamais sûr de terminer un rêve,
Ou de voir se coucher le soleil qui se lève?
Hélas! l'homme est semblable au malheureux rameur
Qui pousse le vaisseau vers la rive annoncée,
Nuit et jour, sans repos, et, dans la traversée,
Tendant ses bras au port, l'œil au ciel, tombe et meurt!

IV.

Tout homme n'est qu'un point dans le temps et l'espace,
Et le plus grand de tous est une ombre qui passe;
Mais l'humanité reste, et poursuit le chemin
Que lui trace d'en haut une invisible main.
Ah! pourquoi donc vouloir hâter ses destinées,
Par ces moyens sanglans de luttes acharnées,
De glaives altérés et de canons grondans,
De guerres au dehors, d'échafauds au dedans?
Elle marche son pas sous la main qui la guide,
Car elle ne fut point, de toute éternité,
Comme un globe qui roule au hasard dans le vide;
L'homme est libre, mais Dieu mène l'humanité!

V.

Ah! puisque le hasard n'est rien qu'un mot sonore;
Que, de l'aurore au soir, et du soir à l'aurore,
Rien, non, rien ici-bas ne s'accomplit en vain;
Et, puisque tout se meut sous le souffle divin,
C'est une impiété de s'obstiner à croire
Que l'avenir sera toujours comme l'histoire,
Et que cet univers, jouet d'un dieu brutal,
Tourne éternellement dans un cercle fatal.
Loin de nous agiter dans le fond d'un abîme,
Nous marchons vers un but immense et radieux;
N'avons-nous pas reçu la mission sublime
De rattacher la terre à la voûte des cieux?

VI.

Or, la loi du Progrès est la loi souveraine
Qui, vers le but divin, sans cesse nous entraîne;
Sans elle, à tout jamais, sous un ciel irrité,
Nous tous, pâles Caïns, maudits dès l'origine,
Nous n'aurions pu cueillir que la ronce et l'épine;
Mais par elle, ô bonheur! l'homme déshérité
Doit, rayon par rayon, ressaisir la lumière,
Et, lambeau par lambeau, cette splendeur première
Dont, au jour de la faute, il se vit dépouillé.
Le Progrès est le saint et l'unique baptême
Qui doit nous relever de l'antique anathème,
Et rendre son éclat à notre front souillé!

VII.

Oui, j'en porte en mon cœur la croyance profonde,
Il doit, avec le temps, éclore un nouveau monde
Où régnera la loi du Dieu crucifié!
On méprisera l'or comme une chose vile,
Et l'on écrasera la tête du reptile,
De l'égoïsme impur qu'on a déifié.
Le travail deviendra comme une source pure
Où tous, grands et petits, laveront leur souillure:
Tout travail sera saint et civilisateur,
Celui de l'ouvrier comme celui du prêtre;
Et l'art, alors aussi, sera ce qu'il doit être :
Une leçon pour l'homme, un hymne au créateur!

PAULIN LIMAYRAC.

ŒUVRES INÉDITES D'ABÉLARD,

Avec une introduction par M. Cousin.

On connait le mépris des penseurs du siècle dernier pour le passé, et spécialement pour le moyen-âge et la scholastique. Le génie historique, qui paraît être le génie même de notre époque, a rendu pleine justice à tous les temps. Il y a de l'or dans le fumier de la scholastique, avait dit Leibnitz. Ce mot heureux a trouvé depuis bien des échos, mais personne jusqu'ici n'avait eu le courage de fouiller dans ce fumier et de dégager les parcelles de l'or qu'il cachait, pour les faire briller à tous les yeux. C'était là une tâche ingrate, mais tout-à-fait neuve à remplir : en s'en chargeant, M. Cousin a bien mérité de la philosophie et aussi de la France, qui fut le berceau de la scholastique.

Habitué à vivre dans le commerce des plus beaux génies de la science ancienne et moderne, à méditer et à juger les hautes pensées conçues par l'inspiration d'un Platon, la réflexion d'un Aristote, l'enthousiasme d'un Proclus, l'audace d'un Descartes et l'immense intelligence d'un Leibnitz, l'illustre historien ne dut pas, sans quelque dégoût, s'enfoncer dans cet aride désert, où l'oreille, encore toute émue des voix harmonieuses de l'antiquité, n'entend plus que les rudes accens de la dialectique du moyen-âge. Mais il s'agissait de combler une grande lacune et de retrouver l'anneau qui rattache la scholastique à la noble philosophie de l'antiquité; pour obtenir ce résultat, M. Cousin a surmonté toutes les répugnances et toutes les difficultés; il s'est pénétré de l'esprit du moyen-âge et s'est fait scholastique, sans cesser d'être ce qu'il fut toujours, élevé dans sa pensée, éloquent dans son langage.

L'introduction à la philosophie scholastique n'est pas un fragment isolé qui aurait échappé comme par hasard à la plume capricieuse de l'auteur; elle se lie intimement à ses travaux, et fait partie d'un vaste système d'études historiques. Sa grande, on pourrait dire son unique pensée, en posant le pied dans la carrière philosophique, fut de ruiner la philosophie de la sensation déjà ébranlée, et, en réponse aux exigences de la foi nouvelle, d'élever sur les débris de l'ancien dogmatisme, un système vraiment éclectique, qui, loin de détruire les systèmes précédens, les accepte en rejetant leurs tendances exclusives et erronées, et les convertit en sa propre substance. C'est dans ce but qu'il fit un premier appel aux lumières de la conscience et alla chercher dans les profondeurs de la psychologie le principe et la base même de sa doctrine; c'est aussi dans ce but qu'il scruta toute l'histoire de la pensée humaine, depuis le mysticisme indien jusqu'à l'idéalisme germanique. Il ne se contenta point de jeter un coup d'œil sur l'ensemble des systèmes philosophiques et d'en résumer les généralités dans le tableau le plus éloquent que l'improvisation ait jamais retracé; il en détacha de nombreuses parties qu'il travailla spécialement et sur lesquelles il répandit de vives lumières. On sait avec quel art, remontant aux origines de la philosophie grecque, il reconstruisit sur la base d'une érudition ingénieuse, toute la doctrine de l'école *éléatique;* avec quelle pureté et quelle éloquence il traduisit et interpréta Platon. Aristote vient d'attirer sa curieuse attention, et nous sommes sûrs qu'une fois entré dans le sanctuaire de la pensée péripatéticienne, il n'en sortira qu'en emportant son secret. Il a payé aussi un tribut suffisant à l'école d'Alexandrie en publiant les manuscrits inédits de Proclus avec une introduction qui résume son système. Enfin son édition de Descartes, son édition des œuvres posthumes de Maine de Biran, ses brillantes et profondes leçons sur Locke, Condillac, Reid et Kant, ont acquitté sa dette envers la philosophie moderne. La scholastique seule réclamait. Comme toute époque philosophique complète, elle est le développement progressif d'une haute pensée; elle a donc un point de départ, un milieu et un terme. L'histoire des progrès et du dénouement du drame scholastique est facile; il n'y a qu'à l'extraire des monumens que nous ont laissés les philosophes des XIIIe et XIVe siècle. Mais l'origine de ce grand mouvement est restée ensevelie dans la nuit des temps antérieurs. La philosophie française, insouciante du passé, ne trouva pas le plus petit loisir pour déchirer le voile qui couvrait son berceau. Chose singulière! l'érudition allemande, si passionnée pour le moyen-âge, passa légèrement sur la première époque de la scholastique, et c'est à peine si ses historiens les plus profonds balbutièrent sur ses origines quelques mots vagues et sans portée. Ce long silence a été enfin interrompu par la publication de M. Cousin.

Tenneman, le plus complet des historiens de la philosophie, se borne à dire que la scholastique est née d'une phrase de Porphyre contenue

dans un commentaire de Boèce. Mais d'abord quel est le vrai sens de cette phrase et quelle est la valeur du problème qu'elle renferme? Il y avait à montrer que la question des *universaux* n'est pas une question de mots, et que la longue querelle du réalisme et du nominalisme ne se réduit pas à une pure logomachie. On avait bien soupçonné quelque chose de cela, mais personne avant M. Cousin n'avait démontré que le problème des universaux est le problème philosophique par excellence, et que le réalisme aussi bien que le nominalisme reposent sur deux ordres de vérités toujours anciennes et toujours nouvelles. En outre comment cette phrase de Porphyre engendra-t-elle la scholastique? Par quel travail sourd, par quel progrès insensible, la question des universaux mûrit-elle avant de se produire au grand jour sous les auspices de Roscelin, de Guillaume de Champeaux, de Pierre Abélard? Quels furent les précurseurs de ces grands noms? On sait que Roscelin éleva le drapeau du nominalisme; mais comment ces ya-t-il de le soutenir? On sait également que Guillaume défendit d'abord le réalisme à outrance, puis qu'il céda, et qu'il modifia ses idées sous le feu de la polémique d'Abélard; mais par quelles armes se défendit il et quelles furent ses concessions? L'histoire n'avait retenu jusqu'ici de tous ces débats qu'une phrase, et encore une phrase qui a le malheur d'être inintelligible. On sait enfin les aventures d'Abélard, ses audacieuses doctrines en théologie, ses triomphes dans la dialectique; mais quels étaient ses argumens dans cette polémique où il brille d'un si grand éclat? Quel fut ce système mixte qui rallia pour longtemps la grande majorité des esprits et dont il n'est resté que le nom? Quelle fut aussi sa méthode dans les matières théologiques, cette méthode si féconde en innovations? Voilà autant de problèmes que résout pour la première fois le mémoire de M. Cousin.

Ce n'est pas tout encore. Si la scholastique, ainsi que le montre l'auteur, ne s'est point consumée en discussions verbales, si elle a au contraire agité le plus grand problème qui puisse occuper la pensée humaine, elle a dû, tour à tour réaliste et nominaliste, agir sur le christianisme dans un sens ou dans l'autre. On croit généralement que les luttes scholastiques ne dépassèrent pas l'humble enceinte des écoles; il n'en est rien; l'auteur de ce mémoire montre clairement qu'elles retentirent dans l'église et jusque dans l'état. C'est là le dernier résultat de son travail.

Sur tous ces problèmes l'histoire avait gardé le silence, et à vrai dire, à moins de s'engager dans de vaines hypothèses, il lui était difficile de le rompre, en l'absence complète de données positives. Aussi le premier soin de l'auteur fut de remonter aux sources originales et de s'adresser aux manuscrits.

A force de recherches, il retrouva à la bibliothèque d'Avranches un manuscrit sur lequel l'érudition ne comptait plus, le *sic et non*, qui l'initia à la méthode théologique d'Abélard; puis, à la Bibliothèque royale de Paris, il découvrit trois manuscrits inédits qui ont trait à la dialectique, 1° un ma-

nuscrit du fonds du Roi, 2° un manuscrit du fonds de Saint-Germain, 3° un manuscrit du fonds de Saint-Victor.

Certainement il aurait fait preuve de beaucoup d'esprit, si sur quelques documens incomplets, il eût, à force d'art et de subtilité, essayé de combler les lacunes qu'avaient laissées avant lui tant d'historiens. Mais il est dans ses habitudes de subordonner l'esprit à la science; il n'aime pas ces tours de force par lesquels on parvient à construire, selon l'expression triviale, tout un système sur la pointe d'une aiguille. Il n'a jamais rien édifié qu'il ne se soit assuré d'avance d'une base large et solide. En philosophie, comme en histoire, c'est sur des faits qu'il a fondé toutes ses solutions, interrogeant sans cesse ici l'observation psychologique, là l'érudition. C'est là son premier mérite; c'est ce qui donne à tous ses travaux, à ses livres comme à ses leçons, un caractère éminemment positif. Mais si l'auteur s'appuie sur les faits, s'il s'y attache avec complaisance, c'est pour les constater et non pour s'y arrêter définitivement; les faits à ses yeux sont la matière de toute science, mais non la science elle-même; aussi a-t-il coutume de demander aux faits tout ce qu'ils contiennent, et employant tour à tour, selon la nature des questions, le raisonnement, l'induction, l'analogie, la critique, il en épuise les conséquences. Voilà un second mérite non moins précieux. Positif et complet, tel est le double caractère qui marque les travaux de l'auteur et particulièrement le mémoire que nous allons examiner.

Quelle fut l'origine de la scholastique? Écoutons M. Cousin : « Boèce peut être considéré au moyen-âge comme le lien entre le passé et les temps nouveaux. Chrétien et latin, il traduisit de la philosophie grecque et païenne ce qui pouvait servir à polir et à façonner un peu la rude enfance du christianisme barbare. Remarquez que la grammaire et la logique péripatéticienne convenaient admirablement à cette éducation, car l'*Organum* n'est pas plus païen que chrétien : il formait l'esprit sans compromettre la foi. Aussi l'étude de Boèce devint-elle aisément universelle, et elle fut long-temps utile pour aiguiser, assouplir, fortifier la pensée, et lui imprimer l'habitude de la rigueur et de la précision; mais tombant uniquement sur la forme, elle eût fini, trop prolongée, par épuiser l'esprit humain en le retenant dans une dialectique aride, sans fond et sans but. Heureusement dès le début de l'*Organum*, dans l'Introduction de Porphyre, se rencontrait une phrase d'un tout autre caractère, une phrase qui n'était plus seulement logique et grammaticale, et qui, au lieu d'imposer une théorie, présentait un problème avec l'alternative de deux solutions opposées, entre lesquelles on pouvait choisir sans compromettre sa loyauté envers Porphyre qui posait le problème et ne le résolvait pas, ni envers Aristote qui ne l'abordait pas directement, ni même envers Boèce qui n'a pas l'air d'y attacher une grande importance. Plusieurs siècles de commentaires et de gloses passèrent sur ce problème sans en apercevoir la portée; on ne l'entrevit guère qu'au milieu du XIe siècle. Mais à peine livré à l'examen, les deux solutions contraires qu'il présen-

tait se partagèrent les esprits; et bientôt agité en tous sens et fécondé à la fois par la témérité et par la sagesse, il en sortit à la fin du XIe siècle et surtout au commencement du XIIe la philosophie scholastique dans toute son originalité et sa grandeur. »

Voici la phrase de Porphyre : « Je ne rechercherai point si les genres et les espèces existent par eux-mêmes ou seulement dans l'intelligence, ni, dans le cas où ils existeraient par eux-mêmes, s'ils sont corporels ou incorporels, ni s'ils existent séparés des objets sensibles ou dans ces objets mêmes et en en faisant partie. »

La question des universaux, que Porphyre pose avec tant de précision, avait déjà occupé les plus beaux génies de l'antiquité. Platon, dans sa théorie des *idées*, avait affirmé la réalité des genres, mais en même temps il en avait fait, au moins en apparence, des êtres à part et absolument en dehors des choses individuelles; je dis en apparence, car je soupçonne fort avec le savant traducteur des dialogues, que Platon n'avait attribuée *aux idées* une nature substantielle qu'au sein de l'intelligence divine. Aristote aussi avait reconnu la réalité des genres et des espèces, quoi qu'on en ait dit, mais seulement dans les individus. Il n'en fit pas moins une guerre très vive à son maître, l'accusant d'avoir réalisé des abstractions. Les philosophes alexandrins reproduisirent dans les mêmes termes le problème et la solution de ces deux grands hommes. La question se couvrit d'un nuage sous le souffle grossier de la scholastique. Sans doute les plus profonds penseurs du moyen-âge ne discutèrent point pendant quatre siècles sur des mots; la question qu'ils agitèrent était grave, mais ils la résolurent sans en comprendre toute la portée.

« Ce n'est pas là, dit M. Cousin, une querelle de détail, c'est le problème même de la philosophie. Les expressions de ce problème varient suivant les diverses époques de la philosophie et de la civilisation. Les données en sont plus ou moins nettement posées, les conséquences plus ou moins rigoureusement développées; mais le problème est toujours celui qui, à toutes les époques, tourmente et féconde l'esprit humain, et, par les diverses solutions qu'il soulève, engendre toutes les écoles. Il se teint en quelque sorte de toutes les couleurs du temps où il se développe; mais partout il est le fond duquel partent ou auquel aboutissent les recherches philosophiques. Il a l'air de n'être guère qu'un problème de psychologie et de logique, et, en réalité, il domine toutes les parties de la philosophie; car il n'y a pas une seule question qui, dans son sein, ne contienne celle-ci : tout cela n'est-il qu'une combinaison de notre esprit, faite par nous, à notre usage, ou tout cela a-t-il en effet son fondement dans la nature des choses? »

Comme ce problème domine la scholastique et la philosophie entière, nous croyons utile d'y insister, et de reprendre les choses d'un peu haut.

Toute idée a un objet; mais l'objet de l'idée a-t-il toujours une réalité indépendante de l'esprit, et pour parler en termes de l'école, une *réalité*

Nos idées sont individuelles ou générales. Le problème de la réalité objective des connaissances humaines se résout donc en deux questions, à savoir : question de la réalité objective des idées individuelles; question de la réalité objective des idées générales. Chacune de ces questions se subdivise encore en une série de questions particulières. La solution de chacune d'elles fournit matière à un système particulier, et c'est l'ensemble de ces systèmes qui constitue l'histoire de la philosophie; je dirai plus, l'histoire de la pensée humaine tout entière. Nous nous bornerons à une rapide indication.

Première série de questions. — Les objets des idées individuelles existent-ils indépendamment de l'acte de l'esprit qui les perçoit? On peut l'affirmer en toute sécurité avec le sens commun. Fort bien; mais si en même temps on veut soutenir que tous les objets des idées générales ne sont que des abstractions de l'esprit, ce principe une fois posé, voici les conséquences que la logique et l'histoire ne manquent jamais d'en tirer. Les idées générales n'ont aucune réalité objective, et il n'y a au monde que des individus; donc il faut reléguer parmi les chimères de la pensée, d'abord les genres et les espèces, puis les lois et les principes de toute sorte, le plan de l'univers, l'ordre qui en résulte, Dieu lui-même. En effet la raison, quels que soient ses efforts et ses inspirations, ne voit point Dieu face à face; elle ne l'aperçoit qu'à travers un double reflet, la conscience et le monde. La conscience révèle Dieu à l'homme par les *idées* ou conceptions nécessaires qui font précisément partie de tout cet ordre de connaissances que l'on affirme être sans objet, et que l'on réduit à de pures fictions de l'esprit. Qu'on y pense : arracher de la conscience ces idées générales, ou leur refuser toute vertu objective, ce qui revient au même, c'est enlever à la pensée les ailes qui la portent jusqu'au pied du trône de l'Éternel. Le monde aussi révèle Dieu à l'homme par le magnifique symbole du bien, du beau, de l'ordre, qui éclate dans l'univers; mais le monde, tel qu'on vient de nous le faire, le monde réduit à un pêle-mêle d'individus sans classes, à un chaos de phénomènes sans lois, à une confusion d'évènemens sans idées, n'est plus qu'une variété sans unité, une œuvre sans plan, un monde sans Dieu.

Voici encore d'autres conséquences du même principe. Si les individus seuls existent, le bien absolu, le bien général, l'ordre, sont de pures abstractions. L'égalité et la fraternité de la grande famille humaine sont aussi des mots. Donc, agir en vue de tout cela, c'est agir dans un but chimérique. Le dévouement n'a plus de base, la sympathie plus de fondement; l'un et l'autre deviennent absurdes et illusoires. Sur quoi, en effet, essaie-t-on d'établir la légitimité du sacrifice? Sur ce que le tout est supérieur à la partie, l'ensemble aux élémens, le genre à l'individu, l'humanité à l'homme, et que dès-lors les élémens individuels de l'humanité ont leur centre, leur but et leur loi dans le genre humain tout entier. Mais comment la réalité aurait-elle pour but, pour centre et pour loi l'abstraction, c'est-à-dire le néant? L'homme sage cherchera autre part que dans le pays des abstractions

la règle de sa conduite; il la cherchera dans la réalité même, c'est-à-dire dans l'individualité; et, comme toutes les individualités se valent, il ne dévouera son individualité à aucune autre, et ne s'imposera pas d'autre règle de conduite que le soin de sa propre conservation. C'est dire assez qu'il professera et pratiquera l'égoïsme. Transportez le même principe en politique; s'il n'existe que des individus, la patrie est un mot aussi bien que l'humanité. Il n'y a de réel que les intérêts des individus; de là l'individualisme le plus complet. L'individualisme engendre l'anarchie, et, par contre-coup, le despotisme.

Ainsi athéisme, égoïsme, individualisme, telles sont les conséquences du principe qui ne reconnaît que la réalité des individus; ce principe et ces conséquences forment un système très célèbre dans l'histoire de la philosophie, sous le nom d'empirisme. L'empirisme est-il absolu dans son principe et dans ses conséquences? Il nie la réalité des genres et des espèces, et accepte franchement tout ce que la logique déduit de cette négation. Se contente-t-il de poser le principe, sans en tirer toutes les conséquences? de là un empirisme timide, connu, au moyen-âge, sous le nom de nominalisme. A cette époque, l'empirisme, comme toute doctrine philosophique, ne pouvait parvenir à ses conséquences extrêmes, enchaîné qu'il était dans sa marche par le dogme chrétien; il nia donc la réalité des genres et des espèces, et n'en proclama pas moins l'ordre de l'univers et le gouvernement de la Providence. On pourrait aussi, sans nier la réalité du genre, poser l'individu comme existant à part, et entièrement indépendant du genre; dans cette hypothèse, le genre, ne servant plus en rien à l'explication des choses, ne fait qu'embarrasser la science. Quant aux conséquences, cet empirisme bâtard les retient, mais les atténue. Enfin on pourrait, tout en reconnaissant que les genres existent, et même que les individus n'existent point sans eux, se préoccuper plus particulièrement de la réalité individuelle, faire de l'individu l'élément substantiel des choses et du genre seulement l'élément accidentel. Dans ce cas, on ne tombe pas précisément dans l'empirisme, mais on y incline. C'est à cette doctrine que le bon sens ramène ordinairement la philosophie, quand elle a reculé devant l'abîme où la poussait l'esprit de système.

Deuxième série de questions. — Les objets des idées générales, à savoir, les genres, les espèces, les lois, existent-ils indépendamment de l'acte de l'esprit qui les conçoit? On peut l'affirmer avec raison, mais nier en même temps la réalité des individus et l'expliquer par une illusion des sens. Le principe posé, les conséquences suivantes sont infaillibles. Cette collection de formes et de phénomènes individuels, qu'on appelle le monde sensible, n'est rien, ou tout au plus une ombre qui simule l'existence sans la posséder. Les idées seules, pour parler le langage de Platon, existent; elles n'existent pas dans les individus que nous venons de réduire au néant; elles n'existent que dans leur principe, qui est Dieu même. Dieu seul existe; mais il existe retiré

dans les profondeurs de son essence infinie, immuable, immobile, indépendant à la fois du temps et de l'espace. Ainsi négation du monde, du mouvement, de la vie, de tout ce qui atteste la variété et l'individualité, telle est la première conséquence du principe posé. Poursuivons. Si les individus n'existent pas ou ne sont que des ombres d'existence, qu'est-ce que la vie de l'homme? Moins que rien, l'effort du néant qui aspire à l'être, un mouvement imperceptible au sein de l'existence universelle, une goutte d'eau qui tombe dans l'Océan, un grain de sable qui se perd dans l'immensité du désert. Comment donc l'homme pourrait-il prendre sa vie au sérieux? Que vaut l'action, le travail, la pensée, le bonheur, et tous ces petits accidens dont nous remplissons notre existence? Au fond, le mouvement diffère-t-il assez de l'inertie, la pensée de la matière, le plaisir de la douleur, la vie de la mort, pour qu'on proclame avec bruit et solennité la supériorité de l'un sur l'autre, et qu'on érige cette supériorité en règle de conduite? Qu'est-ce que tout cela vu des hauteurs de l'infini? Le néant, le néant qui n'admet pas de degrés, et dans l'abîme duquel tout se confond. Ainsi mépris de la vie et de tout ce qui en est le symbole, de l'action, du travail, de la pensée; indifference et immobilité, et par suite, destruction de toute moralité, voilà la conséquence morale du système qui nie la réalité de l'individu en philosophie. En politique, même résultat. L'individu n'est rien, l'état est tout; devant ses intérêts et ses droits s'effacent les droits et les intérêts individuels. L'état a tout droit et tout pouvoir sur l'individu; il s'empare de sa vie et s'en sert comme il lui plaît; il touche à ce qu'il a de plus cher et de plus intime; il dispose de sa propriété, de ses enfans, de toute sa famille; il brise ses affections, enchaîne sa pensée et sa volonté. En un mot, il n'a pas d'individus dans une société ainsi constituée, il n'y a que des citoyens; la vie privée s'absorbe tout entière dans la vie publique.

A ces traits, il est facile de reconnaître l'idéalisme.

On peut, comme nous l'avons vu à l'égard de l'empirisme, modifier l'idéalisme, en posant le principe, sans en déduire toutes les conséquences; c'est ce qu'a fait le réalisme au moyen-âge; il n'aurait pu être conséquent sans aboutir au mysticisme, et sans renier le christianisme lui-même; l'autorité religieuse le surveilla donc et le contint. On peut encore adoucir l'idéalisme, en se bornant à soutenir, la réalité des individus étant admise, ou que les genres existent dans une entière indépendance des individus, ou bien qu'ils en sont la substance même et le principe d'existence. De là deux nouveaux systèmes ou plutôt deux nuances d'un même système, qui reproduisent, mais en les atténuant plus ou moins, les conséquences métaphysiques, morales, politiques dont j'ai retracé le tableau.

En résumé, la vérité philosophique par excellence, la vérité de tous les âges et de tous les lieux, est engagée dans le problème de la réalité objective de nos connaissances, et, pour parler le langage de la scholastique, dans la question des *universaux*. Deux solutions opposées peuvent en sortir et en

sont sorties réellement, l'empirisme et l'idéalisme. Reste maintenant à savoir laquelle est vraie, laquelle est fausse. Or, il nous est facile de conclure que toutes deux sont fausses, puisque les conséquences qu'elles portent, et qu'elles portent légitimement, sont absurdes en métaphysique, funestes en morale, et en politique subversives de l'ordre social bien entendu. Mais ce qui n'est pas moins évident, c'est qu'elles renferment toutes deux une certaine part de vérité, sans quoi leur apparition et leur durée perpétuelle sur le théâtre de l'histoire seraient un mystère inexplicable; c'est cette part de vérité qu'il serait important de discerner et de dégager pour en faire la base d'une doctrine supérieure et adéquate à la réalité tout entière. Nous ne quitterons point la question des universaux sans l'essayer.

L'individu existe-t-il réellement et indépendamment de l'esprit qui le perçoit? Cela est incontestable. L'esprit ne crée pas l'objet individuel en le percevant; car l'esprit ne crée jamais rien dans l'acte de la connaissance, il reçoit, il réfléchit la vérité, et rien de plus. Ce n'est donc point parce que l'esprit perçoit l'objet, que cet objet existe; mais c'est parce que l'objet existe que l'esprit le perçoit. Voilà ce qu'affirme la raison universelle.

D'un autre côté, les objets de nos idées générales existent-ils également à part de l'esprit qui généralise? Cela paraît plus douteux au premier abord, et pourtant il suffit d'un instant de réflexion pour dissiper toute incertitude à cet égard. Qu'est-ce, en effet, que généraliser? C'est 1° s'attacher, dans l'observation des phénomènes et des êtres individuels, aux ressemblances, en négligeant les différences; 2° abstraire ces ressemblances, c'est-à-dire les détacher des différences auxquelles elles coexistent dans la réalité. En procédant ainsi, l'esprit fait sans doute violence à la réalité, en ce sens qu'il sépare ce qu'elle tient étroitement uni; mais l'artifice de l'abstraction ne va pas jusqu'à la fiction, jusqu'à la création d'objets imaginaires. L'esprit, même quand il abstrait, ne crée pas ces ressemblances dont il va faire les genres, les espèces, les lois, les idées; il les trouve dans la nature et s'en empare. Ainsi, ce n'est pas non plus parce que l'esprit conçoit le général en toutes choses que les genres existent, c'est parce qu'ils existent que l'esprit les conçoit.

Maintenant les genres existent-ils indépendamment des individus et réciproquement? L'abstraction ne crée rien, avons-nous dit, mais elle déplace, elle sépare, elle brise la réalité en ses deux élémens, l'individuel et le général. Or, chaque élément n'a d'existence et de vie que dans l'union et par l'union; les détacher l'un de l'autre, c'est les faire évanouir en abstractions. Oui, l'individu existe, mais comme élément partiel de la réalité, et par conséquent, dans le genre; oui, le genre existe, mais aussi comme élément partiel de la réalité, et, par conséquent, dans l'individu; le genre n'a de réalité que par l'individu, et l'individu que par le genre. Pose-t-on le genre comme existant à part de l'individu, on réalise une abstraction; pose-t-on l'individu comme existant à part du genre, on réalise une autre abstraction. Il y a plus, on peut sans doute comprendre jusqu'à un certain point le

genre à part de l'individu, et l'individu à part du genre, pourvu qu'on ne les considère que comme les élémens d'une seule et même réalité; car alors ils se déterminent et se définissent mutuellement par le fait même de leur union et de leur opposition. Mais sous cette forme abstraite, essayez de comprendre chacun d'eux comme une réalité complète; vous ne le pourrez. Le genre séparé de l'individu devient un je ne sais quoi sans matière et sans substance, une forme vide, comme diraient les scholastiques. Or, toute réalité implique une substance, matérielle ou autre. L'individu séparé du genre n'est pas plus intelligible. Il n'est susceptible ni de définition, ni de représentation, car toute définition suppose un genre ou une espèce, et toute représentation une forme; il n'a donc ni essence ni caractère propre. Est-ce là une véritable réalité? On admet sans examen et comme chose évidente, dans l'école empirique, que l'individu pris à part est encore une réalité, une réalité complète et palpable, tandis que le genre pris également à part ne serait plus qu'une abstraction. Mais on ne remarque pas qu'on est ici dupe d'une confusion grossière. Quand vous citez l'individu, dirai-je aux empiriques, comme une réalité complète et qui se suffit à elle-même, vous croyez ne parler que de l'individuel pur; eh bien! il n'en est rien; c'est l'élément individuel et l'élément général que vous confondez dans une même réalité, à laquelle vous donnez le nom très inexact de réalité individuelle. Cela est tellement vrai, que si vous supprimez par la pensée l'élément général, vous ne pourrez plus comprendre votre prétendue réalité individuelle; car, encore une fois, la réalité, en tant que réalité entière, n'est pas plus individuelle que générale; elle est l'un et l'autre à la fois.

Vient une dernière question : en quel rapport sont entre eux le genre et l'individu? Selon nous, il y a également erreur à faire de l'individuel l'élément essentiel de la réalité et à réduire le genre à un pur accident, ou à faire du genre l'élément essentiel de la réalité et à n'en considérer l'individu que comme un élément accidentel. Le genre et l'individu, sans jouer le même rôle au sein de la réalité, en sont les deux élémens également essentiels, également intégrans. Que l'on pose le genre comme la substance, et l'individu comme le mode de la réalité, rien de mieux. Nous aimons, par exemple, qu'on envisage l'humanité comme la substance dont tous les êtres humains ne sont que des modes; cette conception est merveilleusement favorable à l'ordre, au dévouement, à la sympathie, au développement de tous les nobles intérêts de la nature humaine. Mais il faut reconnaître alors que la substance à part de ses modes est une abstraction aussi bien que le mode à part de la substance.

Le résultat définitif de notre analyse est que l'idéalisme et l'empirisme sont deux systèmes vrais et faux en même temps, vrais par ce qu'ils affirment, faux par ce qu'ils nient; la vérité complète est donc dans un vaste et profond éclectisme qui embrasse tous les élémens de la réalité, qui croit aux genres, aux espèces, aux lois, aux idées, comme aux êtres et aux phénomènes indi-

viduels, mais qui pense qu'il n'y a pas de genre sans individus ni d'individus sans genre, pas de loi sans phénomènes ni de phénomènes sans loi, pas d'idées sans évènemens ni d'évènemens sans idées, pas d'unité sans variété ni de variété sans unité, enfin pas de Dieu sans monde ni de monde sans Dieu.

Quant aux conséquences morales et politiques d'une telle doctrine, elles ne sont pas moins conformes au sens commun. Par cela même qu'elle croit à la réalité de l'individu, elle prend au sérieux la vie individuelle; mais comme elle croit aussi à la réalité du genre, de la loi, de l'ordre universel, elle n'exagère pas l'importance de l'individualité humaine au point d'y puiser la règle de sa conduite; elle recommande le dévouement, mais non le mépris de soi-même; elle n'immobilise pas l'individu au sein du mouvement universel de la vie de l'humanité; elle lui prescrit l'action, mais l'action en harmonie avec ce mouvement général. En politique, l'éclectisme proclame les droits et les intérêts des individus à côté des droits et des intérêts de l'état. A une égale distance de l'individualisme qui sacrifie l'état à l'individu, la vie publique à la vie privée, et du socialisme qui absorbe l'individu dans l'état, la vie privée dans la vie publique, il consacre les besoins, les affections, les instincts qui réclament l'un et l'autre genre de vie, et reconnait que la nature humaine ne se développe complètement ni dans le tumulte du forum, ni dans le silence du foyer domestique. Il est donc le seul système qui embrasse tous les élémens de l'existence, et comprend la vraie destinée et le vrai bonheur de l'homme.

Revenons à notre point de départ et à la phrase de Porphyre. Boèce n'en comprit pas le véritable sens, et il est difficile de savoir s'il se prononce définitivement pour ou contre la réalité des genres. On trouve dans ses livres de quoi satisfaire les partisans de l'une et l'autre opinion. Dans un premier commentaire, il affirme la réalité, non pas seulement des genres, mais du genre, du propre et de l'accident, et tombe ainsi dans un réalisme extravagant; puis dans un second commentaire, il la nie en s'appuyant sur Aristote. Tour à tour il pense avec Platon que les genres et les espèces n'existent pas seulement dans les individus, mais aussi en eux-mêmes, et avec Aristote qu'ils n'ont d'existence réelle que dans les individus et ne sont hors de là que des abstractions de l'esprit. Mais Boèce n'accorde qu'une ligne à l'opinion platonicienne, tandis qu'il développe la théorie péripatéticienne avec étendue et quelque clarté. Or, il ne faut pas oublier que les commentaires de Boece sont l'unique base et le seul point de départ de la scholastique; il semble donc qu'elle eût du primitivement adopter la seule doctrine qui lui était un peu connue et se rallier aussi au réalisme. D'un autre côté, dit M. Cousin, « Aristote et Boèce avaient un puissant rival, et ce rival était le christianisme. En effet, la religion chrétienne est une religion essentiellement idéaliste, qui porte l'ame et l'esprit au culte et à la foi de l'invisible, commande le sacrifice des sens, et adore le verbe incréé comme le fils de Dieu

et Dieu même. Le christianisme est né et s'est formé sous le règne de la doctrine platonicienne; les pères grecs sont, en général, platoniciens, et saint Augustin, le représentant et l'oracle de l'église latine, saint Augustin est enthousiaste de Platon, et tous ses écrits respirent et répandent l'idéalisme. L'esprit chrétien était donc pour Platon, et toutes les habitudes d'école, toute l'éducation savante pour Aristote. Ainsi dans la scholastique, en apparence tout est péripatéticien, et la méthode et le langage, car on n'avait pas d'autres ouvrages que ceux d'Aristote; mais, en réalité, tout est platonicien, et on pourrait, avec une parfaite vérité, définir la philosophie du moyen-âge, la lutte du fond chrétien avec une forme étrangère, que le fond décompose quelquefois et refait à son usage, et qui, à son tour, réagit souvent sur le fond, règle son développement, et quelquefois aussi l'entrave ou l'égare. »

Voilà le berceau de la scholastique fixé. M. Cousin, à l'aide de découvertes inespérées, dignes de la patience et de la sagacité bénédictine, nous montre quelle fut sa première enfance depuis Boëce jusqu'à Roscelin; il fait voir le nominalisme, né d'un souvenir péripatéticien, se conservant, se fortifiant et se développant sous l'humble forme de la glose et du commentaire dans Boëce, dans Raban-Maur et dans un auteur anonyme du xe siècle. En même temps d'authentiques témoignages, tirés des manuscrits inédits de la Bibliothèque royale, prouvent qu'il y avait à cette époque des commentateurs plus platoniciens qui n'admettaient point la solution équivoque de Boëce, et qui se prononçaient pour la réalité des genres. Le réalisme et le nominalisme existaient donc en germe, et déjà ils étaient en présence; mais il y avait bien du vague et de l'incohérence au fond de ces deux opinions. Boëce nie d'un côté ce qu'il affirme de l'autre; Raban-Maur et l'anonyme tombent dans la même contradiction. La raison en est qu'avant Roscelin et Guillaume de Champeaux on ne comprenait pas clairement les principes qui servent de base au nominalisme et au réalisme; on ne faisait que les pressentir.

Aussi, bien que depuis long-temps le germe de ces deux systèmes fermentât sourdement, on peut dire que le premier nominaliste fut Roscelin, comme le premier réaliste fut Guillaume de Champeaux.

Roscelin, laissant à ses timides prédécesseurs les distinctions et les restrictions, formula le principe et les conséquences du nominalisme avec une rigueur parfaite, qui prouve qu'il était maître de son idée. Avant la publication de M. Cousin, on ne connaissait guère de Roscelin que le nom de son système. Othon de Freisingen et Jean de Salisbury nous avaient appris que Roscelin réduisait les genres et les espèces à des mots; on savait de plus, d'après la lettre d'Abélard à l'évêque de Paris et d'après la réfutation de saint Anselme contenue dans le *de Fide Trinitatis*, qu'il confondait dans une commune proscription les genres, les espèces, les parties, tous les objets de nos idées abstraites et générales. Mais comment soutenait-il cette

thèse? c'est ce que nous apprend, pour la première fois, un passage du manuscrit de Saint-Victor. Nous nous bornerons à résumer la pensée qui domine toute l'argumentation de Roscelin. Son grand principe est que toute réalité est dans les individus; d'où il suit que, hors de là, il n'y a que des abstractions. Les genres et les espèces ne sont que des abstractions, aussi bien que les parties d'un tout individuel, aussi bien que les qualités abstraites des choses. Or, dans le langage de Roscelin, une abstraction, c'est-à-dire une idée sans objet réel, est un mot. De là cette conclusion définitive que les universaux sont de purs mots. Le principe posé, la conséquence était inévitable; mais personne, avant Roscelin, ne l'avait tirée, parce que personne ne comprenait bien le principe. « Dans toute l'antiquité, dit M. Cousin, le péripatétisme, développé et commenté par tant d'esprits pénétrans et rigoureux, et dans une indépendance philosophique illimitée, ne produisit jamais une telle conséquence, ou du moins cette conséquence n'y eut jamais le rang et la dignité d'une doctrine. Si donc le nominalisme n'est qu'une conséquence du péripatétisme, et si par là il se rattache à la philosophie ancienne, il faut reconnaître que c'en est une conséquence nouvelle, inconnue, inouie; c'est un fruit tout-à-fait nouveau, éclos à la fin du XIe siècle, et donné à la philosophie moderne par la scholastique et par un Français. Or, une époque philosophique, religieuse ou politique, n'existe qu'à une condition : qu'elle possède un principe nouveau, qui devienne le fondement d'un grand débat et produise un grand mouvement. Ce grand mouvement, ce grand débat est ici la lutte du nominalisme et du réalisme; et cette lutte ne pouvait prendre de l'importance et de la grandeur qu'autant que s'élèverait une opinion nouvelle, nette et précise, qui, allant droit à toutes ses conséquences, éclairât d'abord l'horizon nébuleux du péripatétisme indécis légué par Boëce aux écoles carlovingiennes. La scholastique, comme époque originale de l'histoire de la philosophie, commence avec la querelle du nominalisme et du réalisme : c'est le nominalisme qui a engagé cette querelle, c'est donc lui qui l'a produite, et avec elle la philosophie scholastique. »

Le nominalisme de Roscelin était trop prononcé pour ne pas provoquer immédiatement un nouveau et plus énergique développement du réalisme. Saint Anselme fut le premier adversaire de Roscelin; il écrivit contre lui, non dans l'intérêt d'une théorie philosophique, mais pour défendre le dogme sur lequel repose le christianisme, et que le père du nominalisme avait attaqué. Ce ne fut qu'indirectement qu'il réfuta son opinion sur la nature des universaux. Aussi est-il assez difficile de tirer une doctrine des quelques paroles qu'il laisse échapper sur ce point. Il reproche au nominalisme de réduire à des mots les genres et les espèces, les parties et les qualités abstraites des objets; il en proclame la réalité, il est donc certainement réaliste. Mais l'est-il au point de croire que les universaux existent hors des individus? ou se borne-t-il à ne leur reconnaître d'existence réelle qu'au sein des individus et des substances? Nous ne pouvons rien affirmer. Seulement

deux choses, dans sa réfutation, indiqueraient qu'il penche fortement vers un réalisme absolu : l'expression de *substances universelles* employée pour qualifier les universaux, et le reproche fait à ses adversaires de ne comprendre que les réalités sensibles et corporelles et de ne pas savoir s'élever jusqu'aux essences immatérielles et suprasensibles.

Le véritable adversaire du nominalisme de Roscelin fut Guillaume de Champeaux. Jusqu'ici on ne possédait qu'un seul document sur le système de cet ardent dialecticien, le passage célèbre de l'*Histoire des malheurs d'Abélard;* et la seule chose qui ressorte clairement de ce passage, c'est que Guillaume avait donné d'abord dans un réalisme absolu, mais que plus tard, pressé par les attaques d'Abélard, il avait modifié son ancienne théorie. Restait à savoir en quoi consistait cette modification. Divers passages tirés du manuscrit de Saint-Victor et du manuscrit de Saint-Germain, nous l'apprennent pour la première fois. Dans son ancienne doctrine (nous nous bornons ici à une courte analyse), Guillaume fait du genre l'essence même des individus, et réduit ceux-ci à de simples accidens; dans la nouvelle, tout en maintenant l'existence réelle des genres au sein des individus, il leur retire la propriété de constituer l'essence des choses pour la reporter aux individus. Là-dessus, Abélard triomphant s'écrie qu'il a forcé son adversaire à chanter palinodie. M. Cousin reconnaît la gravité de la concession, mais il pense qu'elle ne va pas jusqu'à l'abandon du réalisme. Et sans doute Guillaume ne tombe pas dans le nominalisme pur, puisqu'il voit dans les universaux autre chose que des mots; mais il n'admet plus que les universaux existent hors des individus, ce qui est le propre du réalisme absolu. Au reste, la première doctrine de Guillaume est celle qui fit sa renommée, et l'adversaire de Roscelin ne pouvait être qu'un réaliste décidé.

Avant de passer à Abélard, nous devons donner une idée du système de Bernard de Chartres pour montrer quel essor le réalisme avait pris au commencement du XIIe siècle. Si Guillaume fut le dialecticien du réalisme, Bernard peut en être considéré comme le métaphysicien; il chercha la vérité plutôt dans la méditation que dans les disputes de l'école. Sa doctrine a un caractère tout platonicien, comme on peut s'en assurer par l'extrait suivant : « Les deux élémens primitifs et éternels sont la matière et l'idée. La Providence applique l'idée à la matière, et la matière s'anime et prend une forme. Dans l'intelligence divine étaient d'avance les exemplaires de la vie, les notions éternelles, le monde intelligible et la préscience des choses qui doivent arriver un jour. Or, ce qui est dans l'intelligence suprême lui est conforme, et l'idée est divine de sa nature. Dans la formation des choses, la Providence a été des genres aux espèces, des espèces aux individus, et des individus elle revient à leurs principes dans un cercle perpétuel. »

Ainsi, quand parut Abélard, deux systèmes se disputaient l'empire dans

l'école, mais avec des fortunes bien différentes. Le nominalisme, foudroyé par la puissance ecclésiastique dans la personne de Roscelin, ne se défendait plus que faiblement; le réalisme, au contraire, fier de l'appui que lui prêtait l'église, se développait dans toute sa force et dans toute sa liberté.

Quel parti prit Abélard dans la querelle? et s'il est vrai qu'il attaqua les deux écoles et se créa un système mixte sous le nom de conceptualisme, en quoi consiste ce système? L'histoire n'avait laissé qu'un mot sur la philosophie d'Abélard; grace à la publication de M. Cousin, ce mot est devenu le signe parfaitement clair d'une doctrine entière. Du manuscrit de Saint-Germain l'auteur a extrait un certain nombre de fragmens qui résument complètement la polémique d'Abélard et sa théorie. Ces fragmens, remarquables d'ailleurs comme reproduction d'une pensée qu'on croyait perdue, sont durs à lire, et il a fallu à l'auteur cette persévérance et cette passion du vrai que nous lui connaissons pour s'engager dans les discussions épineuses du XIIe siècle. Nous n'osons pas y conduire le lecteur; il devra se contenter d'une rapide analyse.

Le réalisme se partageait en deux écoles; l'une, à la tête de laquelle brillaient Bernard de Chartres et Guillaume de Champeaux (dans sa première doctrine), prétendait que les genres et les espèces existent réellement dans les individus, et que, de plus, ils en constituent l'essence : c'était professer un véritable réalisme; l'autre distinguait dans chaque objet deux élémens, le différent et le non-différent, et faisait du non-différent le genre et l'espèce. Ainsi, selon elle, le genre et l'espèce existent intégralement dans chaque objet, mais ils n'en constituent pas l'élément essentiel : c'est le différent, c'est-à-dire l'individualité seule, qui en fait l'essence et la nature propre. Cette opinion n'était plus que l'ombre du réalisme. Voici les argumens par lesquels Abélard attaque l'une et l'autre école.

S'adressant d'abord aux réalistes purs, il dit à Bernard de Chartres : « Si les universaux sont inengendrés et co-éternels à Dieu, comme vous le prétendez, l'ame (qui, dans l'opinion des scholastiques, compte parmi les universaux) n'est soumise en rien à Dieu, puisqu'elle a toujours été avec Dieu, et ne tire son origine que d'elle-même. Et Dieu n'a fait aucune chose, car Socrate est composé de deux choses co-éternelles à Dieu. Il n'y a donc rien eu de nouveau qu'une réunion; il n'y a pas eu de création, car la forme est universelle comme la matière, et, comme elle, co-éternelle à Dieu. » A cela, Bernard de Chartres aurait pu répondre : « Il ne vous est pas difficile de me convaincre d'erreur, car vous me prêtez des principes que je n'ai jamais eus. Quand je dis que les idées sont inengendrées et co-éternelles à Dieu, je ne parle pas des idées, en tant qu'elles résident dans les objets, car il est trop clair qu'alors elles sont, aussi bien que toute réalité individuelle, le résultat de la création divine dans le temps et dans l'espace, et par conséquent ne peuvent être co-éternelles à Dieu; je parle seulement des idées, en tant qu'elles existent en dehors des objets et résident comme conceptions immua-

bles, comme exemplaires de toute chose au sein même de la nature suprême. Au fond, j'ai donc voulu soutenir que l'*idée* ou pensée divine est co-éternelle à l'essence même de Dieu. Où est l'absurdité? où est même l'erreur? »

Abélard dit ensuite à Guillaume de Champeaux : « Vous prétendez que le genre et l'espèce sont l'essence même des individus; mais votre principe mène tout droit à l'absurde. En effet, l'essence d'un individu, vous devez le reconnaître avec moi, est identique à l'individu, c'est l'individu lui-même. Or, d'après vous, le genre et l'espèce constituent l'essence des individus; donc, tous les individus qui appartiennent à un même genre ou à une même espèce possèdent, par cela seul, la même essence, donc ils sont absolument identiques; car, encore une fois, l'essence étant ce qui constitue l'individu, l'identité d'essence implique l'identité même des individus. Aussi, puisque l'humanité est l'essence commune de Socrate et de Platon, Platon et Socrate sont identiques, Platon est Socrate et Socrate est Platon. Cette conséquence étant évidemment absurde, il en résulte l'absurdité du principe sur lequel elle repose. »

Malgré les concessions de Guillaume de Champeaux, Abélard insiste et lui dit encore : « Selon vous, il y a dans tous les individus d'une même classe une partie commune et identique que vous appelez la non-différence, et de cette non-différence vous faites un genre et une espèce. Mais vous ne prenez pas garde que vous êtes irrésistiblement amené à reconnaître un genre et une espèce dans chaque objet et à supposer autant d'universaux qu'il y a d'individus. Ce n'est pas tout : dans votre système, chaque individu humain, en tant qu'homme, est une espèce. Or, Socrate est un homme; donc, Socrate à lui seul forme une espèce. Mais si Socrate est une espèce, il est universel, et s'il est universel, il n'est pas un individu. D'où cette conséquence, il n'est point Socrate. Essayez d'échapper à ce syllogisme. »

Le réalisme abattu et réduit au silence, Abélard tourne ses armes contre le nominalisme; mais il est aisé de voir, à la mollesse de ses coups, qu'il lui est beaucoup moins hostile. Au fond, il différait peu de Roscelin, comme nous le verrons tout à l'heure; mais la forme sous laquelle l'audacieux nominaliste avait exprimé son opinion choquait le bon sens d'Abélard. « Le nominalisme, dit-il, soutient que les genres et les espèces sont de purs mots; mais cela est faux, car les mots ne sont rien, et les genres et les espèces sont quelque chose. Ensuite, si les genres et les espèces sont des mots, comme les genres sont la matière des espèces, il s'ensuit qu'il y a des mots qui sont la matière d'autres mots. »

Sur les ruines de ces deux écoles quel système élèvera Abélard? « Un seul est possible, dit M. Cousin; si les universaux ne sont ni des choses ni des mots, il reste qu'ils soient des conceptions de l'esprit. C'est là toute leur réalité; mais cette réalité est suffisante. Il n'existe que des individus, et nul de ces individus n'est en soi ni genre ni espèce; mais ces individus ont des ressemblances que l'esprit peut apercevoir, et ces ressemblances, con-

sidérées seules et abstraction faite des différences, forment des classes plus ou moins compréhensives qu'on appelle des genres et des espèces. Les genres et les espèces sont donc des produits réels de l'esprit : ce ne sont ni des mots, quoique des mots les expriment; ni des choses en dehors ou en dedans des individus; ce sont des conceptions. De là ce système intermédiaire qu'on nomme le conceptualisme. »

Quelques historiens nous l'ont représenté comme un système éclectique, gardant un sage milieu entre les excès opposés du réalisme et du nominalisme. M. Cousin démontre qu'il n'en est rien. En effet, le conceptualisme incline évidemment au nominalisme, et non-seulement il y incline, mais, pour peu qu'on y regarde de près, on voit qu'il est le nominalisme lui-même modifié par faiblesse, par inconséquence, peut-être aussi par une réaction du sens commun. Roscelin, en réduisant les genres et les espèces à de purs mots, ne pouvait nier et ne niait certainement pas que les mots ont un sens, et s'ils ont un sens, ils supposent donc une idée. Roscelin devait le reconnaître, et sous ce rapport, il était nécessairement conceptualiste; seulement, dans son langage, les mots sont les opposés des choses, et n'admettant pas que les universaux soient des choses, il devait en faire des mots. « Rejetant le réalisme, dit M. Cousin, il avait dû conclure au nominalisme, en sous-entendant le conceptualisme. » Le système d'Abélard rentre donc dans le nominalisme. Il y avait bien un moyen de rompre ouvertement avec le nominalisme, sans se jeter dans les bras du réalisme; c'était, tout en admettant que nos idées générales sont sans objet réel, de les rapporter à des lois nécessaires de la pensée, indépendantes à la fois du langage qui les formule et des notions individuelles qui leur fournissent seulement une occasion de développement; mais il faut arriver jusqu'à Kant pour trouver ce conceptualisme profond et original. Et quand même Abélard eût compris et embrassé cette nouvelle solution du problème des universaux, il n'eût pas été pour cela plus éclectique; car l'éclectisme, nous l'avons vu, consiste ici à reconnaître avec le nominalisme la réalité des individus, avec le réalisme la réalité des genres, et à faire des uns et des autres les élémens intégrans des choses, en les distinguant sans les séparer.

Nous ne quitterons pas Abélard sans dire un mot de la méthode qu'il applique aux études théologiques. Pendant plusieurs siècles, la société profondément chrétienne du moyen-âge avait accepté sans examen toute proposition qui émanait de l'autorité religieuse; elle s'était interdit toute interprétation des dogmes, et n'avait pas même cherché à comprendre les plus ardens objets de sa foi. Elle aimait à se reposer dans le mystérieux et dans l'incompréhensible; la ferveur de sa croyance embrassait l'absurde, le contradictoire, l'impossible même, quand ils lui venaient d'une source sacrée. Cela fut à la fois une nécessité et un bien; car, pour une société jeune et ignorante, le premier et unique besoin, c'est le besoin de croire. La pensée éminemment sociale que le christianisme avait inoculée au monde nouveau,

devait, avant tout, se conserver, se fortifier et grandir, car à cette pensée étaient attachés le présent et l'avenir de l'humanité. Or, elle ne pouvait le faire que par la foi et l'autorité, dans un âge où la philosophie ne balbutiait même pas encore. Mais, à mesure que la raison des siècles s'éveilla, un besoin nouveau se fit sentir; on ne se borna plus à croire, on voulut comprendre. De là, d'abord, les démonstrations toutes rationnelles de saint Anselme, puis les hardies explications de Roscelin, enfin les essais théologiques d'Abélard.

Esprit ferme et souvent profond, mais toujours calme et circonspect, saint Anselme se servit de la philosophie, sans jamais oublier qu'elle devait être, entre les mains du théologien, un instrument, et non pas un guide; toujours il subordonna la raison à la foi, se bornant à expliquer et à démontrer par la raison les objets de la foi. On sait les tentatives et le sort de Roscelin. Abélard aussi se dévoua à une mission périlleuse; il voulut introduire la critique dans l'emploi des textes sacrés et la philosophie dans l'explication des dogmes. L'histoire nous a dit quels orages l'infortuné attira sur sa tête. M. Cousin a retrouvé, à la bibliothèque d'Avranches, un ouvrage d'Abélard, intitulé : *Sic et Non; oui et non.* Cet ouvrage ne paraît, au premier abord, qu'une compilation insignifiante d'autorités et de solutions contraires, sur toute espèce de questions théologiques; mais on ne tarde pas à y découvrir un but et un plan plus sérieux. De nombreuses contradictions avaient frappé Abélard dans la lecture des livres saints; il pensa donc que, tout en conservant la parole sacrée dans sa pureté, un chrétien sensé pouvait soumettre à la critique les commentaires des pères et des docteurs de l'église. Pour cela, il conçut l'idée d'établir, sur tous les points de quelque importance, le pour et le contre, à l'aide de divers passages tirés soit des saintes écritures, soit des livres de saints pères, soit même des ouvrages des écrivains profanes. C'est ainsi qu'il en vint à mettre en question toute la métaphysique du christianisme. Mais ce n'est pas dans le *Sic et Non* qu'il faut chercher le théologien téméraire; c'est dans l'*Introduction à la Théologie*, dans la *Théologie Chrétienne*, et dans *la Morale*. Là seulement éclate en hérésies l'esprit nominaliste d'Abélard. Un mérite précieux de notre mémoire est d'avoir signalé, pour la première fois, l'influence du réalisme, du nominalisme et du conceptualisme sur la théologie chrétienne.

Le christianisme agit puissamment sur la philosophie du moyen-âge, soit pour la comprimer, soit pour la diriger dans les voies de l'orthodoxie. La philosophie réagit de son côté sur le christianisme, quelquefois pour l'éclairer, quelquefois aussi pour l'altérer dans ses dogmes les plus graves. Le réalisme est l'idéalisme appliqué à la question des universaux. Or, l'idéalisme, comme on sait, en niant la réalité de l'individuel et du contingent et en ne reconnaissant de réalité digne de ce nom que les idées, élève l'esprit à l'invisible et au verbe éternel, et favorise la religion jusque dans sa pente au mysticisme. Au contraire, l'empirisme et le nominalisme, en niant les genres, les

espèces et les lois, l'ordre entier des vérités générales et nécessaires, tendent à détruire la foi dans l'invisible et l'infini, c'est à-dire le principe même de la religion. L'influence du réalisme fut toute pacifique; sorti comme le christianisme d'un principe idéaliste, il n'oublia point cette confraternité d'origine et s'appliqua constamment à soutenir et à défendre le dogme chrétien; s'il tenta quelquefois de l'expliquer et de l'interpréter, ce fut pour la plus grande gloire de l'église, car il ne fit jamais qu'en relever la beauté, la vérité et la grandeur. Et même le mysticisme qui sortait du réalisme, en dégoûtant de l'action et de la vie du siècle, servait à peupler et à honorer les monastères, et, par là, n'était pas inutile à l'église. La religion, reconnaissante, protégea, à son tour, le réalisme naissant et lui permit, pour se développer, de puiser dans les trésors de sa métaphysique : de plus, elle le récompensa dans la personne de ses premiers représentans, saint Anselme, Odon, Bernard de Chartres, Guillaume de Champeaux. En général donc, le réalisme s'allie à l'orthodoxie. L'influence du nominalisme fut d'une tout autre nature; lui aussi aborde la théologie avec des intentions pures et un cœur sincèrement chrétien; il ne veut que défendre et expliquer le christianisme. Écoutez Roscelin : « Les païens défendent leur religion, les juifs défendent la leur; nous aussi, chrétiens, il faut que nous défendions notre foi. » Et pourtant le nominalisme ne fit que compromettre le christianisme par sa défense et le dénaturer par ses explications. C'est qu'en dépit de son bon vouloir, il portait dans son sein un principe hostile aux idées chrétiennes, à savoir le mépris de l'abstrait et de l'invisible.

Roscelin détruisit le dogme par excellence, la Trinité, en lui appliquant sa doctrine. S'il n'y a que des individus et que tout ce qui est général ou abstrait soit chimérique, les parties, les qualités et les rapports, qui sont des objets abstraits, n'existent pas et se réduisent à de purs mots. Transportez ceci en théologie : les rapports des trois personnes divines entre elles s'évanouissent, et il n'y a plus qu'un seul Dieu sans trinité de personnes, ou trois personnes, ou plutôt trois êtres, trois Dieux, sans unité; car l'unité qui n'est pas celle de l'individu est, pour le nominalisme, un pur mot. « De là, dit M. Cousin, le dilemme de Roscelin : Ou les trois personnes de Dieu ne sont pas seulement trois personnes, mais trois choses qui existent chacune individuellement et séparément, comme existent trois anges ou trois ames, et n'ayant de commun entre elles que la ressemblance ou l'identité de volonté et de puissance; ou bien les trois personnes ne font qu'un seul Dieu, et, dans ce cas, ce Dieu seul existe sans distinction de personnes; il agit tout entier, quand il agit; et, par conséquent, il faudrait dire que le Père et le Saint-Esprit ont dû s'incarner quand le Fils s'est incarné. Or, cette dernière hypothèse est absurde : donc il faut adopter la première, et admettre que les trois personnes sont, en effet, trois êtres distincts, et pour ainsi dire trois Dieux. » Le nominaliste et hérétique Roscelin fut condamné au premier concile de Soissons.

Le conceptualiste Abélard ne fut guère plus heureux dans son explication du même dogme. Ici encore nous laisserons parler M. Cousin : « Partant du même principe et imbu du même esprit, il rencontra la même alternative, et y succomba également, mais différemment. Roscelin avait sacrifié la réalité de l'unité de Dieu à la réalité des trois personnes; Abélard paraît avoir sacrifié la réalité des trois personnes à l'unité de Dieu. Il est certain, du moins, que les interprétations qu'il a données des trois personnes ont bien l'air de substituer des distinctions logiques à de véritables existences. Tantôt il compare les trois personnes de la Trinité aux divers termes d'un syllogisme; tantôt à l'empreinte d'un cachet relativement à ce cachet lui-même, ou bien encore à la forme relativement à la matière. Plus d'une fois il assimile les rapports des trois personnes entre elles au rapport dialectique de l'espèce et du genre, analogie dont il résultait une subordination de rangs, une hiérarchie entre les trois personnes. Il aime à comparer la Trinité chrétienne à celle de Platon, et, dans cette comparaison, le Saint-Esprit est l'ame du monde. Mais, dans cet abaissement du Saint-Esprit, le dogme augustinien de la grace devait nécessairement recevoir quelque échec; de sorte qu'à parler sincèrement, saint Bernard était assez fondé à lancer, contre Abélard, ces formidables paroles : *Cum de Trinitate loquitur sapit Arium, cum de gratia sapit Pelagium, cum de persona Christi sapit Nestorium.* »

Abélard fut condamné dans deux conciles.

Depuis ce moment, le nominalisme, rendu plus sage par le spectacle de ces deux grandes infortunes, se contint et se cacha sous les formes d'un conceptualisme de plus en plus timide; il ne troubla plus l'église, qui, par égard pour son impuissance, le laissa en repos. Mais après un long sommeil, il reparut ardent et implacable dans la personne d'Occam; il reparut fort de l'esprit nouveau qui le soutenait alors, fort des progrès de la philosophie. La guerre recommença, non plus une guerre d'escarmouches et d'attaques indirectes, non plus une guerre où les principes se heurtaient en dépit des intentions, mais une guerre franchement déclarée, franchement acceptée, où les combattans se portèrent des coups mortels. Le conceptualisme fit place au nominalisme, et le nominalisme lui-même périt dans le fort de la mêlée; mais en tombant, il légua sa mission à Jean Hus, à Luther, au XVIIIe siècle. Nous ne pouvons résister au plaisir de citer une dernière fois l'éloquent morceau qui termine le mémoire de M. Cousin : « C'est ici qu'il faut se donner le spectacle de la puissance des principes. Un problème, digne à peine, ce semble, d'occuper la rêverie des philosophes, donne naissance à divers systèmes de métaphysique. Ces systèmes troublent les écoles; mais d'abord ils ne troublent que les écoles. Bientôt de la métaphysique ils passent dans la religion, et de la religion dans l'état. Les voilà sur la scène de l'histoire; ils interviennent dans les évènemens de ce monde, suscitent des conciles, occupent des rois. Un roi d'Angleterre est mis en mouvement par le clergé

contre le nominaliste Roscelin, et Louis VII préside l'assemblée où saint Bernard, le héros du siècle, porte la parole contre le conceptualiste Abélard, le maître d'Arnaud de Brescia. Encore n'est-ce là qu'un prélude. Laissez marcher le temps : le conceptualisme, qui, pendant près de deux siècles, a retenu dans son sein le nominalisme, le laisse échapper enfin, et cette nouvelle conséquence, ou plutôt cette conséquence renouvelée du même principe, trouvant des temps plus favorables, jette un bien autre éclat, soulève de bien autres tempêtes. Un autre Roscelin, Occam, en appliquant encore une fois le nominalisme à la théologie, et par la théologie à la politique, fait échec au pape, met dans sa querelle un roi et un empereur, et s'abritant contre les foudres de Rome sous les ailes de l'aigle impériale, il peut dire avec un légitime orgueil au chef du Saint-Empire : « Défends-moi avec ton épée, moi, je te défendrai avec ma plume. *Tu me defende gladio, ego, te defendam calamo.* » Abandonné par le roi de France, secouru par l'empereur d'Allemagne, l'indompté franciscain, échappé au cachot de Roger Bacon, meurt dans l'exil à Munich; mais il a enseigné à Paris, et cette terre n'a jamais laissé périr aucun des germes qui lui ont été confiés. L'université de Paris embrasse la doctrine proscrite; le nominalisme victorieux répand l'esprit d'indépendance; cet esprit nouveau produit les conciles de Constance et de Bâle, où siégent les grands nominalistes, Pierre d'Ailly, Jean Gerson, ces pères de l'église gallicane, sages réformateurs dont la voix n'est pas écoutée, et que remplace bientôt cet autre nominaliste, qui s'appelle Luther. Il ne faut donc pas tant plaisanter avec la métaphysique, car la métaphysique, ce sont les principes premiers et derniers de toutes choses. »

Le lecteur nous pardonnera d'avoir semé notre analyse de nombreuses citations; c'était, il a pu s'en convaincre, le seul moyen d'y répandre un peu d'intérêt et de mouvement. L'auteur du mémoire s'arrête à Abélard, et quoiqu'il ait fourni une longue carrière et satisfait pleinement à sa tâche, nous trouvons qu'il s'arrête trop tôt; nous voudrions qu'il nous accompagnât jusqu'aux dernières limites de la scholastique, tant son œuvre brille de toutes les qualités qui font l'historien de la philosophie. Tout savant ne réunit pas à l'érudition qui recueille les faits, l'intelligence qui en dégage les idées, et le style qui exprime dignement ce double résultat; à la foule des historiens, l'étendue et la variété de l'érudition; au petit nombre, la force et l'élévation de la pensée; à quelques-uns le charme et l'éclat de l'expression. Je ne puis mieux juger l'écrit dont je viens de faire l'analyse, qu'en affirmant qu'il réunit à un haut degré ces mérites divers.

VACHEROT,

Agrégé de philosophie, docteur ès-lettres.

BULLETIN.

Des incendies à Lyon, à Rouen, à Gand, partout; des enfans mourans de froid les bras entrelacés, des factionnaires tombés gelés de leur guérite, de grandes calamités à peine soulagées par la charité publique, tel est le triste bulletin de ces derniers jours. Le froid reprend; on se dispose à danser, à chanter et à s'amuser au profit des pauvres. C'est bien, puisque c'est là un moyen d'arracher son superflu à l'égoïsme et de consacrer le plaisir par un but utile et moral. Malheur à qui ne comprend pas la sainteté de la misère, en face de toutes les douleurs que notre civilisation cache sans les soulager, et qui parfois se redressent toutes nues et toutes hideuses!

Pendant cet hiver, à la fois si animé et si sévère, la cour continue de remplir noblement tous ses devoirs. Elle procure en même temps des soulagemens aux pauvres et des plaisirs aux riches. Au grand bal des Tuileries ont succédé les mercredis de brillantes réunions hebdomadaires chez la reine. Les lundis de M. le duc d'Orléans, consacrés à la musique et aux petits comités, sont des soirées d'un goût parfait et d'une somptueuse élégance. Mme la duchesse d'Orléans en fait les honneurs avec une noble aisance; et si la princesse Marie est devenue Allemande à Gotha, la princesse Hélène est devenue aussi promptement Française à Paris. Jeudi le prince royal a donné un grand dîner, après lequel plus de quinze cents personnes ont assisté à un admirable concert, qui s'est prolongé de longues heures sans provoquer ni fatigue, ni bâillemens. C'est que M. Paër était au piano, que M. Grasset conduisait l'orchestre, que Rubini, Tamburini et Lablache, avec Mmes Persiani et Grisi, faisaient assaut de talent et d'efforts. Qu'il est dur de quitter toutes ces merveilles pour retomber en sortant dans une atmosphère glacée!

L'opinion publique ne se préoccupe sérieusement d'aucun intérêt, parce qu'en effet il n'y a aucun intérêt sérieux en question. Il faudra bien se soumettre à n'assister cet hiver qu'à une débâcle de la Seine au lieu d'une débâcle ministérielle. Les sessions précédentes avaient créé à cet égard des habitudes que le public perd difficilement. Il se résigne à grand'peine à cette sécurité profonde qui est comme la santé et l'état normal des nations.

Il semblerait vraiment, à entendre certaines gens, que l'esprit public ne s'alimente que de grandes luttes parlementaires et d'intrigues ministérielles, et que le soin des affaires positives est une de ces occupations indignes d'un peuple libre, semblables à celles que les Romains livraient à leurs esclaves. Force est pourtant de sevrer un peu notre curiosité, et de comprendre que lorsque

les intérêts généraux d'un pays sont à peu près satisfaits, il ne saurait s'y produire aucune excitation factice. Or, quels griefs importans élève aujourd'hui le pays contre son administration? qu'attendrait-il de mieux d'une administration nouvelle? quelle est l'idée vraiment populaire qui soit contrariée, quels sont les hommes entourés d'un assentiment unanime que le système actuel repousse du gouvernement et des affaires?

On reproche à la chambre de ne rien faire, et au ministère de la laisser chômer, double reproche également injuste assurément. Les nombreux projets de loi soumis en ce moment à l'examen des bureaux exigent un travail sérieux et approfondi. Ce n'est pas en quelques heures qu'une chambre nouvelle discute les difficiles questions qui se rattachent à des projets tels que ceux sur les cours d'eau, les tribunaux de première instance, les attributions des conseils-généraux de département, etc.

La question de savoir si des centimes spéciaux d'arrondissement devaient être créés pour les dépenses locales, telle que la construction d'hôtels de sous-préfecture, par exemple; celle qui se rapporte à la publicité des séances des conseils et à l'impression de leurs procès-verbaux; une foule d'autres matières de ce genre ont déjà été remuées au sein des bureaux, et ce n'est pas du temps perdu que celui qui est ainsi employé.

Il eût été désirable sans doute que le travail des bureaux marchât avec les séances publiques et que celles-ci n'éprouvassent pas d'interruption. Un seul moyen se présentait à cet égard : il avait été employé l'année dernière. M. Duchâtel, désirant utiliser le temps qui s'écoule entre la vérification des pouvoirs et la discussion de l'adresse, avait apporté, dès le début de la session, la loi de finances. Or, pour combattre cette redoutable innovation, un cri s'éleva dans la presse, et nous croyons nous rappeler que M. Dupin s'associa à ces clameurs. On déclara qu'il y avait inconvenance tout au moins à présenter un budget et des lois d'une haute importance, avant l'épreuve décisive par laquelle doit passer le cabinet au début de chaque session. S'exposer à de tels reproches ne pouvait entrer, cette année, dans la pensée du ministère; mais il ne devait pas s'attendre, ce semble, à en essuyer un tout contraire.

M. le ministre des finances est venu annoncer que diverses circonstances ayant retardé, cette année, l'impression du budget de quelques ministères, il s'était déterminé, pour ne pas retarder les travaux de la chambre, à diviser en plusieurs parties, qui seraient distribuées successivement et sans retard, ce qui formait jusqu'alors un compact et incommode volume.

Ceci n'avait rien que de parfaitement simple, et il faut assurément pousser bien loin la manie et le besoin de régenter, pour trouver dans un fait aussi naturel la matière d'un *speech* sur la prérogative parlementaire. Rien ne caractérise mieux certains hommes que les grandes paroles pour les petites choses. Attaqué d'une manière vive et probablement inattendue, M. Laplagne a répondu qu'il faisait la chose la plus innocente du monde, et qui n'entraînait pas, à coup sûr, l'interdiction, pour la chambre, du droit de discuter l'ensemble du budget. L'unité d'un ouvrage n'est pas détruite, en effet, encore qu'on l'imprime en deux volumes.

L'incertitude sur la portée des évènemens qui se passent en Afrique peut faire hésiter le cabinet sur le contingent à réclamer et sur les allocations à porter au budget de l'exercice prochain. Sans partager les craintes qu'une portion de la presse a semblé accueillir avec légèreté, et peut-être avec com-

plaisance, il faut bien reconnaître que les intentions d'Abd-el-Kader deviennent problématiques tout au moins, et que le traité de la Tafna ne sera probablement qu'un temps d'arrêt pour lui comme pour nous-mêmes. Les conversations du général Bugeaud laissent peu de doutes à cet égard.

Il est certain aujourd'hui qu'Abd-el-Kader, entré dans la province d'Alger, a récemment franchi les montagnes qui séparent cette province de celle de Constantine. S'appuyant sur des griefs sans fondemens, il aurait attaqué les Noughas, tribu située dans l'intérieur du beylick.

Après cette expédition, il paraît être revenu dans la plaine de Hamza, où il a voulu lever des impôts qui lui ont été refusés. Cette résistance a provoqué de sa part une attaque contre les Oued-Zeitoun, nos alliés, qui semblent avoir éprouvé des pertes assez graves.

Aux entreprises d'Abd-el-Kader au-delà de ses limites, à l'ambitieuse pensée que signale son invasion dans le beylick de Constantine, aujourd'hui délivré de la domination turque et de la présence d'Achmet, l'ennemi naturel d'Abd-el-Kader, le gouvernement répond par d'énergiques mesures et un déploiement de forces qui pourra être inutile. Il va faire occuper Blida et Coleah, et reconnaître la domination française sur tous les points où elle ne l'est pas encore; puis il observera avec décision les mouvemens du prudent et ambitieux émir, auquel le Maroc envoie des secours, qu'il sait dissimuler sous le nom spécieux de présens; et si l'instant est venu de rompre un traité qui, dans sa pensée, a eu surtout une grande importance temporaire, le printemps prochain confondra les orgueilleuses espérances d'Abd-el-Kader. Lorsqu'au mois de mai dernier, le ministère s'est décidé à signer le traité de la Tafna, il ne se faisait pas illusion sur les vues d'Abd-el-Kader; mais, préoccupé surtout du soin de détruire la puissance d'Achmet-Bey, il voulait assurer la tranquillité d'Oran et de tout l'ouest de la régence, avant de s'engager dans une aussi difficile entreprise. Ce résultat a été obtenu, et aujourd'hui la France est libre de son action et de sa force. Les chambres ne voudront pas en ce moment réduire l'effectif militaire de nos possessions d'Afrique, et ce ne sera pas certes le gouvernement qui le leur proposera.

Telle sera probablement l'affaire sérieuse de la session. En attendant, nous avons la petite pièce, la proposition Jobard et la plaque Ledéan. Il faut assurément que la vieille opposition se sente bien impuissante pour user toute sa colère, pour fulminer tous ses anathèmes contre l'habit que revêt déjà un très grand nombre de députés, dans leurs communications officielles avec les autres pouvoirs de l'état. Comme on l'a déjà fait observer avec beaucoup de raison, ceux qui s'élèvent le plus vivement contre l'esprit de cour, personnifié dans une broderie des plus modestes, trouveraient certainement fort mauvais que le roi se présentât devant eux, pour ouvrir la session législative, en frac et en cravate de couleur. Le costume semble la conséquence obligée de la division des pouvoirs, par cela seul que cette division amène entre eux des communications fréquentes, et qu'il est convenable de ne pas exposer l'huissier de service au château à refuser l'entrée à un député, s'il lui arrive d'oublier sa médaille comme sa tabatière. Nous doutons néanmoins que ces raisons, si simples et si naturelles qu'elles soient, prévaillent contre la furieuse opposition des Brutus du *bourgeoisisme*, et peut-être verra-t-on passer la plaque en manière de juste milieu. Il y a pourtant un argument qui paraît l'avoir depuis deux jours furieusement décréditée. On a trouvé que

le modèle exposé dans la salle des conférences ressemblait fort aux décorations des cours absolutistes du Nord; vous verrez que l'aigle rouge et la croix de l'étoile polaire nous préserveront seuls de la plaque. Pour un peuple spirituel nous sommes quelquefois bien ridicules.

Au dehors, la situation ne s'est pas dessinée d'une manière nouvelle.

L'ordre matériel et la sécurité pour les personnes, rétablis sinon dans toute l'Espagne, au moins à Madrid, ont permis à des hommes d'état distingués, éloignés momentanément, de venir reprendre leurs places et leur influence dans les cortès. Les séances de la dernière chambre des députés étaient plus qu'insignifiantes, en présence d'une situation aussi grave; les orateurs semblaient éprouver la même hésitation à soulever des débats décisifs que les généraux à attaquer les troupes du prétendant. La session actuelle aura plus d'importance et de retentissement. M. Martinez de la Rosa a déjà fait entendre d'éloquentes paroles, et la discussion soulevée par les interpellations de M. Huelves a été close le 10, après un discours remarquable de M. le comte de Toreno. Au vœu d'extermination brutalement énoncé par le général San-Miguel, il a opposé celui de transaction. Ce mot a mis en émoi toute la presse. Certains journaux n'ont pas manqué de s'indigner à la pensée que le principe révolutionnaire pût entrer en composition avec celui de l'absolutisme; on a répété que le combat ne devait finir que par la mort de l'un ou de l'autre; qu'il fallait enfin employer le dernier homme et le dernier écu de l'Espagne pour imposer aux provinces basques l'unité administrative et la centralisation du gouvernement constitutionnel, ou périr avec la liberté sous les coups de don Carlos.

Ce n'est point dans ces termes, assurément, que la question doit être posée. Il ne peut s'agir de transiger sur le principe de la royauté constitutionnelle d'Isabelle II, base de tout l'ordre nouveau en Espagne. Les projets de mariage dont il a été question plus d'une fois ne portaient pas même atteinte à ce principe; c'était seulement un gage de paix donné au parti vaincu. Le gouvernement espagnol, en le supposant même bien plus fort qu'il n'est, ne parviendrait jamais, on le sait, à naturaliser dans la Biscaye ou dans d'autres provinces un système uniforme d'administration. Il y aura toujours des résistances et des obstacles d'habitudes et de race. Personne n'ignore que don Carlos n'a de force que parce qu'il est le représentant de ces idées, et que son principe est la garantie des privilèges provinciaux. La guerre serait à peu près finie du jour où le gouvernement de la reine accorderait aux Biscayens la jouissance de leurs *fueros*. Mais puisqu'il est également impossible d'admettre en totalité, comme de détruire sans réserve les prétentions de ces provinces, les intérêts de la politique autant que ceux de l'humanité ne réclament-ils pas ce que M. de Toreno a appelé par son véritable nom, une transaction?

Mais serait-ce bien là un triomphe pour le principe absolutiste représenté par don Carlos? ne serait-ce pas plutôt pour les deux partis un aveu d'impuissance, et depuis quatre ans ne se font-ils pas assez équilibre pour qu'il leur soit permis de la confesser?

Le ministère du 15 avril aurait-il le bonheur de terminer cette question, comme tant d'autres? M. de Toreno aurait-il été l'organe d'une influence venue de Paris? Si M. Molé parvenait à négocier un arrangement de cette nature et à le faire garantir au nom de la France, ce serait certainement la meilleure de toutes les interventions; la France en aurait les profits sans en avoir les inconvéniens, et l'Espagne verrait disparaître le germe de destruction qu'elle

porte dans son sein. Déjà des vues favorables à la cause espagnole ont été produites au sein du conseil; elles y seront sans aucun doute reprises. Il est peut-être utile de donner de l'argent au gouvernement de la reine Christine; mais ce qui est indispensable, c'est d'imposer à ce gouvernement l'obligation d'être juste, et de traiter, sous notre médiation, avec des provinces qu'il est visiblement impuissant à soumettre.

Les nouvelles du théâtre de la guerre ne nous ont appris d'ailleurs aucun évènement important. On ne connaît pas au juste les mouvemens de Basilio Garcia, et la direction qu'il a prise. Ce qui paraît certain, c'est qu'il a dépassé Calatayud et échappé aux généraux Ulibarri et San-Miguel, qui l'attendaient entre cette dernière place et Daroca. Il a laissé à sa droite Soria, qu'il ne paraît pas vouloir attaquer; les uns le croient dans les montagnes de Tolède, les autres dans les environs de Siguenza. Le bruit s'est même répandu de son entrée à Huete, ce qui a occasionné une alerte à Madrid; mais cette nouvelle ne s'est pas confirmée jusqu'ici : Espartero n'a pas bougé de Miranda.

Des évènemens décisifs ont eu lieu dans le Bas-Canada. Les troupes anglaises ont repris l'offensive, et obtenu d'importans avantages, qui ne paraissent pas avoir été bien disputés. L'insurrection n'a pas fait preuve de force; les patriotes ont laissé partout aux Anglais une victoire facile, quoiqu'au moins égaux en nombre. Nous nous attendions, il faut l'avouer, à une résistance plus sérieuse de la part des insurgés, surtout dans une saison qui paraissait leur être si favorable : ils n'ont tiré aucun parti des difficultés qui ont dû arrêter les troupes anglaises dans leurs marches à travers un pays inondé.

Sir John Colborne, après s'être emparé, avec sa colonne, du village de Saint-Eustache, a marché sur le Grand-Brûlé, où se trouvaient réunies les forces des Canadiens, sous le commandement des principaux chefs. Les insurgés, retranchés dans une église, ont voulu se défendre; mais quelques coups de canon les en ont délogés; Chénier, l'un des chefs de l'insurrection, a été tué dans cette affaire, et Demochelle a été pris. Le commandant de l'expédition, après une perte insignifiante, est revenu à Montréal, emmenant avec lui ses prisonniers.

Les correspondances publiées par les journaux anglais assurent que l'insurrection a cessé dès ce moment d'exister, et qu'elle n'est plus à craindre. En faisant un peu la part de l'exagération, et du premier enthousiasme du succès, il est certain qu'elle a éprouvé un terrible échec, et qu'au printemps, avec les renforts qui leur arrivent, les Anglais peuvent espérer d'en finir, au moins pour quelque temps, avec toute tentative de révolte à force ouverte. L'arrestation et la mort des principaux chefs contribueront d'ailleurs, peut-être encore plus que la victoire, à étouffer l'insurrection.

Mackenzie, qui s'était mis à la tête de la révolte dans le Haut-Canada, et avait surpris la ville de Toronto, s'est réfugié, après sa défaite, sur le territoire des États-Unis. Il a été reçu avec une sorte d'enthousiasme dans la ville de Buffalo; le vieillard qui lui avait donné l'hospitalité, l'a présenté à une assemblée publique; Mackenzie y a été l'objet de nombreuses marques de sympathie. Il est maintenant à Navy-Island, toujours sur le territoire des États-Unis, à la tête d'une bande de volontaires de six cents hommes; mais cependant hors d'état d'entreprendre quelque chose dans le Canada. Le gouvernement, bien loin de favoriser les projets de ce chef, est disposé à empêcher les enrôlemens volontaires et l'introduction de secours pour les insurgés. Des

instructions viennent encore d'être adressées dans ce sens, par le secrétaire d'état de l'Union, aux gouverneurs des états limitrophes du Canada. La tournure que prend l'insurrection n'est pas, d'ailleurs, propre à donner au gouvernement américain la tentation de la soutenir.

L'adresse à la reine, proposée par le ministère, a été votée par les deux chambres du parlement anglais. Dans la chambre des pairs, lord Brougham s'est livré à une critique amère de la conduite du gouvernement envers le Canada; il a reproché à l'administration d'avoir pris aux Canadiens 200,000 l. st. que leur parlement refusait, et rappelé, à ce sujet, l'exemple de Hampden; il a ensuite combattu la suspension de la constitution du pays. Lord Durham ne pouvait manquer de prendre la parole. Il a repoussé l'insinuation qu'il allait au Canada pour soutenir le parti anglais, et déclaré qu'il ne serait préoccupé par aucune influence de nom ou d'origine dans ses efforts pour rétablir la tranquillité et la concorde dans le pays. Le noble lord a ajouté qu'avant tout il fallait que l'autorité des lois reprît son empire, et que les sujets de sa majesté rentrassent dans l'obéissance. Les derniers évènemens vont singulièrement faciliter sa tâche. L'insurrection réprimée, la conciliation sera reçue comme un bienfait, et pourra être essayée sans qu'on l'attribue à la peur. Lord Durham pourra faire à des vaincus des concessions qu'il eût été difficile et d'un dangereux exemple de proposer comme le prix d'une soumission; ce sera un immense obstacle de moins pour satisfaire aux besoins du pays, et créer un système d'administration plus conforme à ses vœux. Le gouvernement pourra se montrer généreux, puisqu'il sera fort; il sera dans les seules conditions où une amnistie est possible.

THEATRES. — La reprise d'*Hernani* a été écoutée avec une attention bienveillante dont M. Hugo doit s'applaudir. Cette œuvre, si remarquable par sa sève poétique, a été accueillie, par le parterre et par les loges, comme une promesse que l'auteur ne voudra sans doute pas démentir. Il y a si loin, en effet, d'*Hernani* à *Angelo*, que M. Hugo, après avoir exigé judiciairement la reprise d'*Hernani*, aurait mauvaise grace à ne pas rentrer dans la voie où il était, il y a huit ans. Ligier, chargé du rôle de Charles-Quint, a manqué de simplicité. Joanny, dans le rôle de don Ruy de Silva, a été, comme il y a huit ans, digne, patriarcal, homérique. Mme Dorval a compris le rôle de doña Sol autrement que Mlle Mars, et le public a ratifié par des applaudissemens cette nouvelle interprétation.

VAUDEVILLE. — *La Femme raisonnable* — Mme de Verlieu a le double inconvénient d'être une femme de lettres et une femme de trente ans. Toutefois, elle est belle encore, malgré ses trente ans, et ne manque pas d'esprit bien que femme de lettres. De pareilles bizarreries sont rares, mais se rencontrent Mme de Verlieu a servi de garde-malade à un beau et brave jeune homme, qui, grace aux soins de cette sœur de charité, n'a fait que changer de mal : Paul n'a plus la fièvre, mais il est amoureux d'un bas-bleu. Fiancé à sa cousine Constance, blonde et charmante enfant qui n'écrit pas de livres, le cruel est décidé à briser ces liens. Il ne rêve que de Mme de Verlieu; c'est elle qu'il veut épouser. Heureusement pour lui, Mme de Verlieu n'est pas seulement une femme de lettres et une femme de trente ans, elle est aussi une femme raisonnable. Elle aime Paul, mais elle sera plus forte que son amour. Après avoir guéri ce jeune homme de la fièvre, elle le guérira de Mme de

Verlieu; elle sera deux fois l'ange gardien de Paul. Je me souviens d'avoir lu dans l'*Histoire des Saints* ou dans la *Morale en action*, qu'une jeune fille s'étant aperçue du ravage que sa beauté faisait dans le cœur d'un jeune homme, se défigura au point que celui-ci ne voulut plus la reconnaître. Mme de Verlieu a recours à un procédé plus simple et d'une exécution plus facile. Elle se décide à passer pour sotte. Elle blesse Paul dans son amour-propre; elle le froisse dans son orgueil; elle lui adresse un billet où elle a glissé une faute d'orthographe. Elle lui écrit de venir*e*. Et ce bélître d'amant ne baise pas ce mot avec transports! il ne s'agenouille pas avec religion devant cette voyelle parasite! Il ne sait pas, le malheureux, que les fautes d'orthographe sont de vraies perles d'amour! Il ne sent pas que rien n'est plus doux que d'être aimé sans orthographe! Toute sa tendresse vient échouer contre cet *E* adorable que tant de gens auraient payé bien cher. Il épouse Constance, et Mme de Verlieu recueille ainsi les fruits de son dévouement; vrai dévouement de femme de lettres!

Vous croyez la pièce finie; mais, avec M. Rosier, on n'en est pas quitte à si bon marché. Au second acte, nous retrouvons Mme de Verlieu mariée avec une espèce d'imbécille du nom de Perlange. Nous sommes à Boulogne-sur-Mer. Mme de Perlange n'a pas oublié Paul; mais elle se distrait de ses souvenirs en les racontant. Elle vient de publier un petit volume in-octavo où elle a retracé l'histoire de son dévouement. Elle a voulu que la librairie partageât avec elle la gloire de son sacrifice. Ce volume s'appelle *Théodora*. Mme de Perlange est bien près d'arriver à la paix du cœur, et déjà la gloire la console à demi de l'amour, quant tout à coup Paul et sa femme arrivent à Boulogne et descendent précisément à l'hôtel qu'habitent M. de Perlange et sa femme. Paul n'est pas heureux en ménage; il a reconnu que l'orthographe ne suffit pas en amour, et la grammaire n'a pu complètement effacer de ce cœur l'image de la première aimée. Mais que devient-il, grand Dieu! quand il apprend que l'*E* fatal n'était qu'un piége, lorsqu'il trouve dans *Théodora* l'explication de cet affreux mystère! C'est alors qu'il maudit Vaugelas, et le Dictionnaire de l'Académie, et la Grammaire des Grammaires! Il revoit Mme de Perlange; il la revoit plus belle que jamais, charmante, spirituelle, écrivain par-dessus le marché, elle qu'il avait accusée de ne pas savoir l'orthographe! Son amour se rallume, et, cette fois, Mme de Perlange n'a pas la plus petite lettre de l'alphabet pour l'éteindre. Que résoudre et que faire? Au moyen d'une ruse nouvelle, elle décide son mari à partir brusquement avec elle. Mais M. de Perlange invite M. Paul et sa femme à les accompagner, et voilà le loup dans la bergerie.

Au troisième acte nous sommes au château de M. de Perlange. La femme raisonnable poursuit son rôle avec une rare persévérance. Par des procédés, tous plus ingénieux les uns que les autres, elle amène M. Paul à reconnaître qu'il néglige le bonheur qu'il a sous la main, pour courir après des chimères. Elle enseigne à Constance l'art d'enchaîner son mari par des liens indissolubles; elle réunit ces deux cœurs en les éclairant sur leurs devoirs mutuels, et la toile tombe sur un tableau conjugal qui fait pâmer d'aise tous les ménages de la salle. Cette petite comédie, qui relève du genre vertueux, est suffisamment ennuyeuse. Est-ce la faute de la vertu? Nous sommes trop vertueux nous-mêmes pour le penser.

F. Bonnaire

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE QUARANTE-NEUVIÈME VOLUME

DE LA REVUE DE PARIS.

L'Espagne en 1837, par M. Rosseeuw Saint-Hilaire. 5
Une Matinée à l'hôtel de Rambouillet, par M. Paul de Musset. . 30
Critique littéraire. — *Les Pérégrinations d'une Paria*, de Mme Flora Tristan, par Mme M..... 50
Bulletin. 61

Comédies sociales. — Un Juge, par M. Eugène Sue. 69
Les Maisons de Jeu à Paris, par M. le baron Calvet. 122
Bulletin. 128

La Cathédrale de Séville, par M. Rosseeuw Saint-Hilaire. . . . 141
Les Quatre Talismans. — Première journée, par M. Charles Nodier. 154
L'Oratorio d'Holoferne. — Manuscrit du maëstro. J.-F. Hilarius Grundmaus, trouvé dans les papiers du chat Murr. 174
Critique littéraire. — *Le Livre du Peuple*, de M. F. de La Mennais, par M. Paulin Limayrac. 191
Bulletin. 198

Les Quatre Talismans. — Deuxième journée, par M. Charles Nodier. 205
De la Commission des travaux historiques établie au ministère de l'instruction publique, par M. Didron. 219
Les Tableaux parlans, par M. Emile Souvestre. 235
Poésie. — A l'auteur du *Livre du Peuple*, par M. Paulin Limayrac. 244
Œuvres inédites d'Abélard, avec une introduction de M. Cousin, par M. Vacherot. 248
Bulletin. 269

REVUE

DE PARIS.

L.

IMPRIMERIE DE H. FOURNIER ET Cᵉ,
RUE DE SEINE, 14 BIS.

REVUE

DE PARIS.

Nouvelle Série. — Année 1838.

TOME CINQUANTIÈME.

PARIS.
AU BUREAU DE LA REVUE DE PARIS,
QUAI MALAQUAIS, 17.

1838.

ORIGINAUX DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

L'Homme le plus poli de France

ET DE NAVARRE.

Il y avait, à la cour de Louis XIV, une certaine classe de grands seigneurs qui s'étaient toujours distingués dans le service difficile du courtisan; ces personnages-là ne répandaient guère leur précieux sang dans les champs de bataille, à moins que ce ne fût sous les yeux de sa majesté. Ils ne faisaient point de politique, regardaient les affaires de l'état comme au-dessous d'eux et ne prenaient part qu'aux évènemens de l'intérieur du château. Le monde finissait à cent pas de distance du monarque, et rarement ils s'en éloignaient davantage, tant à cause de leurs fonctions dans la maison royale que de leur assiduité à faire leur cour. Ils ne s'abaissaient pas, comme les autres, à caresser les ministres, ne se compromettaient dans aucune intrigue et se vouaient uniquement au culte de la royauté. Être désigné pour accompagner sa majesté au tir à ou la promenade, présenter la canne et le chapeau, porter le bougeoir, faire la partie de reversi au petit jeu, donner de la mie de pain aux carpes des bassins, figurer en Tircis dans les quadrilles, telle était leur vie. Cela datait de loin: aussi la *courtisanerie* leur était-elle passée dans le sang depuis trois ou quatre générations. Dans ces heureuses familles, les enfans naissaient avec le justaucorps à brevet et les franges au carrosse; leur premier mot était un bout-rimé, leur premier pas une courante, et leur premier hochet le collier des ordres de leur père.

Le duc de Coîlin, frère de l'évêque d'Orléans, est le type le plus complet de l'homme de cour qui ait jamais existé, un modèle comme

on n'en reverra plus, une perle du siècle des petits violons et des *appartemens*. Sa mère l'avait conçu un jour qu'il y avait eu médianoche au château et que le feu duc avait eu l'honneur d'offrir la camisole au coucher du roi.

Dès qu'il fut en âge de paraître à la cour, M. de Coîlin, qui avait de naissance les grandes entrées, prit sa place dans la cohorte des satellites de l'astre royal, et qu'on appelait le pur de la noblesse. Il se fit remarquer tout d'abord par son exactitude infatigable en même temps que par son peu d'ambition. Plaire au roi était le but de ses efforts; un mot gracieux était la seule récompense qu'il désirât. Sa politesse était extrême, au point qu'elle devint proverbiale et qu'elle prêta plus d'une fois à rire; mais l'honorable duc ne voulut jamais croire que trop d'urbanité fût un ridicule, et s'il n'eût pas craint d'être incivil pour ses contemporains, il leur aurait volontiers reproché de ne point assez suivre son exemple.

Lorsque Marly fut achevé, le roi, qui aimait beaucoup M. de Coîlin, le désigna pour visiter en sa compagnie cette maison de plaisance. Comme la place y manquait, sa majesté ne pouvait y mener qu'un petit nombre de personnes. C'était donc un grand honneur que d'être choisi, et on jugeait par-là, comme par mille autres détails, de la bienveillance du roi. Le duc ayant été désigné pour tous les premiers Marly, le jour qu'on oublia de le nommer, il en reçut un crève-cœur si cruel, qu'il en pensa tomber malade. Le roi, ayant remarqué le lendemain sa profonde tristesse, s'informa s'il ne lui était rien arrivé de fâcheux. M. de Coîlin n'osa pas avouer le motif de son chagrin; mais l'évêque d'Orléans l'apprit en secret à Louis XIV. Sa majesté était flattée au fond de cette sensibilité, et promit, en considération de ce que le duc n'avait point d'emploi ni de part aux affaires, de ne plus omettre son nom sur les listes. Depuis ce moment Coîlin se vit appelé auprès du monarque dans toutes les parties de plaisir, les promenades et les chasses, et s'il n'eût partagé ces avantages avec bon nombre d'autres seigneurs, on aurait pu le regarder comme l'ombre du roi, tant il suivait de près sa majesté.

Saint-Simon, qui malheureusement n'a presque rien laissé sur cet homme intéressant, nous en raconte pourtant deux traits qui le peignent admirablement. Un ambassadeur l'étant allé voir, M. de Coîlin voulut reconduire l'étranger jusqu'à la rue. Il se trouva que ce personnage, presque aussi poli que le duc lui-même, fit mille façons pour résister à tant de déférence. Une lutte de civilité s'établit entre eux, et l'ambassadeur, voyant qu'il lui faudrait être vaincu à moins d'un

parti violent, ferma au double tour la porte du vestibule, afin d'empêcher le duc d'aller plus loin. M. de Coîlin, éperdu, ouvre une fenêtre des antichambres, et ne la trouvant pas fort élevée, il saute dans la rue, court au carrosse de l'étranger et s'y présente encore à temps pour le saluer une dernière fois avant qu'il monte sur le marche-pied.

— Eh! monsieur le duc, dit l'ambassadeur, c'est donc le diable qui vous a porté ici?

— C'est le respect que je vous dois, monsieur, répondit Coîlin, et pas autre chose.

— Mais vous avez déchiré vos chausses, hélas! bon Dieu! vous seriez-vous blessé?

— N'y prenez pas garde, je vous prie, il suffit que je vous aie rendu mes devoirs. Souvenez-vous une autre fois de ne plus vous opposer à mes désirs.

M. de Coîlin s'était démis le pouce en sautant par la fenêtre. Le roi ayant su cette aventure, envoya son chirurgien Félix. Après un pansement assez douloureux, le duc voulut faire honneur au praticien, et le reconduire à son tour, malgré toutes les instances du monde, jusqu'aux escaliers. Ils se mirent tous deux à tirer, l'un par la clé, l'autre par la serrure, si bien que M. de Coîlin se démit de nouveau le pouce, et qu'il fallut procéder immédiatement à une seconde opération plus douloureuse que la première.

L'autre anecdote n'est pas moins singulière, et fait aussi connaître l'originalité du personnage.

Saint-Simon lui-même, en revenant de Fontainebleau, trouva sur la route un carrosse brisé : c'était celui de Coîlin. Le duc regardait à sa montre et frappait du pied avec impatience, tandis qu'un mauvais charron de village raccommodait sa voiture. Le roi donnait le soir médianoche aux Tuileries, et pour rien au monde M. de Coîlin n'aurait voulu y manquer. Saint-Simon s'arrêta, et offrit une place qui fut acceptée avec reconnaissance. Il y avait dans le carrosse quatre personnes, Mme de Saint-Simon ayant pris avec elle ses deux femmes de chambre. Lorsqu'il s'agit de se remettre en chemin, Coîlin s'aperçut qu'on voulait laisser les deux femmes dans le village; il descendit aussitôt de la voiture :

— Votre carrosse est au complet, monsieur le duc, dit-il à Saint-Simon; je vous gênerais, et je préfère rester.

— Au contraire, nous serons plus à l'aise, n'étant que trois personnes au lieu de quatre.

— Vous plaisantez, sans doute. Croyez-vous que je souffrirais qu'on

mît ces demoiselles à pied? Madame de Saint-Simon aurait besoin d'elles ce soir, et je serais cause d'une notable incommodité.

— Elle peut se passer de ces demoiselles pour aujourd'hui.

— Je n'en crois rien, monsieur; puisque madame de Saint-Simon les emmène à Paris, c'est qu'elle désire les avoir; cela est clair. Il m'est impossible d'accepter votre offre.

— Eh bien! nous prendrons une des femmes et nous laisserons l'autre.

— Cela ne se peut pas. Si madame la duchesse ne voulait avoir que l'une de ses suivantes, vous n'en auriez pas deux dans la voiture.

— Montez toujours. En nous serrant un peu, nous tiendrons tous les cinq : mon carrosse est fort large.

— A la bonne heure; j'y consens.

Pendant que M. de Coîlin montait, Saint-Simon donna le mot à ses gens, qui fermèrent la portière derrière lui, et partirent au grand trot sans les femmes de chambre. Aussitôt Coîlin, furieux de se voir ainsi trompé, sort à moitié son corps par l'une des ouvertures, et crie au cocher d'arrêter, ou qu'il va se jeter sous la roue. Le cocher, fidèle aux instructions, poursuivait sa route, et le duc se serait précipité en effet, si M. de Saint-Simon ne l'eût retenu à bras-le-corps. Il fallut arrêter cependant pour prendre les deux femmes, et, quand les choses furent arrangées à la satisfaction de Coîlin, il fit à Saint-Simon des reproches fort sévères.

— Voici assurément, lui dit-il, l'un des plus grands dangers que j'aie courus de ma vie; car, je vous le déclare sur l'honneur, si vous ne m'aviez point cédé, je me serais infailliblement jeté du haut de la portière.

Par une bizarrerie de la nature qu'on ne saurait expliquer, l'homme le plus poli de l'univers avait un jeune frère dont le commerce était grossièrement désagréable, qui ne se gênait pour personne, et faisait parade de son cynisme. Le chevalier de Coîlin aurait trouvé moyen de gâter son beau nom autant que le duc l'honorait, si son humeur sauvage et ses goûts de mauvaise société ne l'eussent tenu le plus ordinairement éloigné de la cour. Comme la vertu de la défunte duchesse de Coîlin était au-dessus du moindre soupçon, il fallait que le feu duc eût engendré ce dernier rejeton dans un jour à jamais néfaste, dans un moment de dégoût, à la suite de quelque atroce disgrace, ou bien pendant une de ces heures funestes où l'esprit du mal se glisse dans l'ame la meilleure, où l'homme le mieux placé au plus beau des emplois se prend à douter de tout, et se demande ce qu'il est venu faire

sur ce globe de misères. Lorsqu'on voit de ces étranges anomalies dans les familles, on en doit conclure que les gens de qualité ne sauraient prendre trop de soin de ne jamais poser le pied dans la chambre à coucher de leurs femmes, s'ils ne se sentent pas parfaitement à l'état normal pour l'esprit comme pour le corps. Il est impossible de savoir combien le duc de Coîlin s'est donné de peines inutiles à tâcher de former le chevalier aux belles manières, à lui prêcher l'amour de la bonne compagnie; il n'obtint en retour de ses avis et de son exemple que des sarcasmes, et de si méchans tours, que nous aurions honte de les raconter. Un seul suffira pour justifier notre répugnance.

Pendant la campagne de 1672, où Louis XIV assista en personne, M. de Coîlin et son frère furent logés dans une petite ville, par une dame qui les traita de son mieux. Quoique ce fût une simple bourgeoise, le duc se conduisit avec sa politesse accoutumée; il fit tant de chères à son hôtesse, et déploya si bien sa galanterie, que la dame n'eut pas le loisir de remarquer la différence qui existait entre les deux frères. Le chevalier, d'ailleurs, ne se montra pas trop grossier, et ne commit d'autre faute que de se retirer dans sa chambre aussitôt après le souper, ce que le duc parvint à rejeter sur la fatigue du voyage. Le lendemain, au moment du départ, Coîlin ayant à payer de courtoisie pour deux personnes, se confondit en civilités et en offres de service, tandis que les carrosses de la cour défilaient, de sorte que le sien se mit en marche des derniers. Le chevalier, que ce retard avait impatienté, garda le silence durant trois heures, puis il s'écria tout-à-coup :

— Pardieu! mon frère, il faut avouer que vos intarissables complimens sont quelquefois une infernale chose.

— Chevalier, répondit Coîlin, vous ne pouvez nier que la politesse soit une qualité; on n'en saurait donc trop avoir.

— Je vais vous prouver le contraire. Si vous vous étiez contenté ce matin de remercier votre hôtesse comme tout le monde, sans l'assommer d'un déluge de phrases insignifiantes, nous ne serions pas à cette heure à la queue de la cour, à portée de mousquet des voitures des dames, et réduits au voisinage des chariots qui portent les marmitons.

— Cela prouve seulement que les autres n'ont pas eu pour leurs hôtes tous les égards qu'ils devaient.

— C'est-à-dire que, du caractère dont vous êtes, si l'usage général était de complimenter pendant une heure entière, vous y passeriez

quatre heures. Mais, corbleu! cette fois je vous ai puni de votre damnée habitude de cérémonies.

— Comment cela? demanda le duc avec anxiété.

— Vous croyez sans doute avoir laissé de vous une brillante opinion chez la petite bourgeoise de ce matin; eh bien! je gage qu'à présent elle regarde vos politesses comme une amère moquerie.

— Je ne vous comprends pas, chevalier.

— Vous allez me comprendre.

Alors le chevalier raconta, en se servant d'expressions révoltantes, qu'à l'instant même où le duc versait à flots les paroles gracieuses, lui, se sentant pris d'un de ces misérables besoins auxquels la nature ne rougit pas d'assujétir les personnes les plus respectables, il était allé furtivement faire une grossière incongruité dans la chambre où M. de Coîlin avait couché, de sorte que cette vilaine action ne pouvait manquer de lui être attribuée.

A cette nouvelle le duc poussa un cri de rage et fit arrêter son carrosse.

— Qu'on dételle un cheval et qu'on me le donne? s'écria-t-il hors de lui. Je veux retourner à franc-étrier.

— Et que pensera le roi si vous n'êtes pas revenu pour l'instant du couvert et du petit coucher? observa malignement le chevalier. Ce sera la première fois que vous aurez manqué de faire votre cour.

Dans cette affreuse alternative, le duc se fût arraché les cheveux s'il n'eût porté une perruque pesant deux livres et demie.

— N'importe, dit-il enfin, cédant au devoir le plus pressant, je ne puis supporter l'infame soupçon qui va peser sur moi. Monsieur, je vous renie dès ce jour pour mon frère et ne veux plus avoir aucune relation avec vous.

— Allons, ne vous fâchez pas : c'était une plaisanterie. Je voulais seulement vous effrayer.

— Jurez-le, monsieur; jurez par votre salut ou je ne vous croirai pas.

— Je vous le jure, monsieur le duc, par l'honneur de votre nom!

— Malheureux! vous êtes indigne de le porter, ce nom que je voudrais pouvoir vous arracher.

— Eh! ne peut-on rire un peu et être un Coîlin?

— Ne riez jamais avec moi de la sorte, monsieur.

Le chevalier eut bien de la peine à persuader à son frère qu'il lui avait fait une fausse peur. Coîlin, remonté dans son carrosse, passa

la plus triste journée du monde, regrettant à chaque instant de n'avoir pas été vérifier si cet horrible conte n'était pas une réalité. Le menu des courtisans se divertit beaucoup de cette histoire, et le roi lui-même en daigna sourire dans un moment d'abandon; mais en résultat le chevalier n'y gagna que du mépris, tandis que le duc son frère prit une meilleure place dans l'esprit des dames. Ce n'est pas que M. de Coîlin ne fût pas un homme à bonnes fortunes; il s'en faut bien. Le respect des convenances était trop puissant chez lui pour le laisser franchir certaines limites qu'on ne dépasse guère sans que l'urbanité se trouve engagée dans une lutte fâcheuse avec la nature, si souvent grossière. Coîlin était trop bien avec le sexe entier pour recueillir des faveurs particulières; il savait se mettre tout d'abord en des termes excellens; mais au bout d'un mois il se trouvait au même point que le premier jour. Sa vie était un préambule parfait, mais éternel. L'honorable duc était d'ailleurs d'une complexion peu amoureuse. Les passions jettent trop de trouble dans l'ame pour laisser la liberté d'esprit nécessaire à l'homme de cour, et pour cette raison il s'en garda soigneusement. Cependant il paraît certain que M. de Coîlin se sentit une fois blessé au cœur par les charmes d'une jeune veuve, héritière d'une grande maison de Bretagne, et dès l'instant que cette merveille fut opérée, on pouvait prédire, sans être magicien, que la dame aurait un jour à Versailles le tabouret de duchesse, pour peu qu'elle montrât d'habileté.

Ce fut dans ce même voyage en Hollande, où le chevalier se conduisit si mal, que Coîlin vit pour la première fois la marquise de Kergoet à la portière d'un carrosse de la suite du roi. Le duc était à cheval dans ce moment avec d'autres personnes de qualité.

— Je ne sais si je rêve, dit-il en se frottant les yeux, mais je crois remarquer parmi les dames un visage que je ne connais pas.

— Il est étrange en effet, répondit un des seigneurs, que le civil Coîlin puisse découvrir à la cour une figure qu'il n'ait pas encore saluée. Je vais vous expliquer ce mystère. Cette jeune femme est la veuve d'un brave officier mort au service dans la marine. Elle est arrivée à Paris le jour même du départ de sa majesté; et comme elle est de bonne famille, elle a obtenu la permission de suivre la cour. On la dit coquette et de plus assez légère.

— Elle est veuve! s'écria Coîlin. Le ciel en soit loué!

— Eh! que veut dire cela? Est-ce que vous deviendriez amoureux? C'est l'occasion d'utiliser votre savoir-vivre. Je gage que vous n'osez

pas aborder cette dame et engager la conversation. Allons, Coïlin, faites le beau; la jolie veuve n'est pas méchante.

Celui qui parlait ainsi n'avait pas achevé, que M. de Coïlin, portant la main à son chapeau, et se courbant avec assez de grace, avait déjà placé son cheval près de la portière, en débitant à la dame un lieu-commun de galanterie. Il y demeura jusqu'au soir, de sorte qu'en arrivant à la couchée, les railleurs furent obligés d'avouer que Coïlin et la jeune veuve paraissaient être les meilleurs amis du monde.

Le roi n'allait jamais à la guerre sans sa maison, qui ne s'élevait pas, en campagne, à moins de cinq mille personnes. Malgré les soins et l'exactitude de M. de Cavoie, le maréchal-des-logis, il arrivait souvent que tout n'était pas prêt au moment où la cour quittait les carrosses. Un jour, entre autres, après une marche forcée d'environ six lieues, on tomba au château de Brisach, furieusement en désordre. Les logemens n'étaient pas marqués; les marmitons ne trouvèrent que de mauvais fourneaux, et il n'y avait point d'appartement convenable pour le jeu, de sorte que sa majesté fut de mauvaise humeur, ce qui acheva de faire tourner les cervelles. Le roi ne pouvait dîner sans les dames, et comme elles n'avaient pas eu le temps de s'habiller, elles assistèrent au repas dans leurs costumes de voyage. Cette noire forteresse de Brisach ressemblait à une prison; tous les cœurs étaient oppressés; jamais on n'avait encore senti à ce point les horreurs de la guerre. Coïlin avait l'ame navrée de voir le plus grand monarque du monde en ce lugubre séjour; il faillit tomber à la renverse en apprenant que Mademoiselle, la cousine germaine du roi, n'avait point de rideaux à son lit!

— Nous serons plus heureux une autre fois, messieurs, dit sa majesté en sortant de table. Ce que nous avons de mieux à faire, c'est de nous coucher, et de partir demain dès neuf heures du matin.

Ce puissant prince, en opposant une résignation héroïque aux coups de la fortune, rendit un peu de courage à la cour; mais chacun sentit, en se retirant sans avoir fait le brelan et le reversi, combien il est pénible de voir les têtes couronnées payer de leurs personnes dans les occasions d'importance. Coïlin, ayant eu l'honneur du bougeoir, quitta des derniers la chambre royale; il marchait par les sombres escaliers de la forteresse, et rêvait au triste spectacle du coucher de sa majesté dans une chambre mal meublée, lorsqu'une dame éplorée se présenta devant lui : c'était la marquise de Kergoet.

— Vous me voyez dans une cruelle perplexité, monsieur le duc,

dit la dame; tout le monde est au lit depuis une heure, et je cherche mon logement sans pouvoir le trouver; mon nom n'est écrit sur aucune porte. M. de Cavoie m'a évidemment oubliée.

Coïlin tressaillit des pieds à la tête; toute sa personne respira aussitôt l'empressement et le désir ardent d'être utile. C'était bien autre chose, cette fois, que l'affaire des deux femmes de chambre!

— O ciel! s'écria-t-il, si j'étais maréchal-des-logis, je ne survivrais pas à une pareille bévue.

— Il n'y aurait pas de quoi se tuer, répondit la marquise, flattée de ce langage chevaleresque.

— Je me tuerais pourtant, je vous assure; mais il ne s'agit pas de faire des suppositions. Il faut que je vous tire de la peine où vous êtes. Demeurez un moment ici; je vais chercher Cavoie et vous l'amener.

Le duc poursuivit en vain le maréchal-des-logis par tout le château. Cavoie, ayant perdu la tramontane, s'était allé loger en ville. M. de Coïlin s'en revint seul et au désespoir.

— Voilà qui devient plaisant, dit la jeune veuve, prenant gaiement son malheur. Il paraît que je vais passer la nuit dans les escaliers. Si je connaissais quelque dame, j'irais lui demander asile; mais je suis nouvelle à la cour....

— Je ne vois donc qu'un parti, madame; c'est que vous acceptiez mon logement.

— Et vous? dit la marquise avec embarras.

— Ne vous inquiétez pas de moi, je ferai comme je pourrai.

Arrivés à l'appartement du duc, on ne trouva qu'une pièce, précédée d'une antichambre.

— Le logis n'est pas brillant, reprit Coïlin; mais au moins vous serez chez vous.

— Et mes femmes que je n'ai pu retrouver! s'écria la dame avec effroi; je vais mourir de peur, seule dans cette chambre avec des murs si épais et une fenêtre en meurtrière. Encore si la porte pouvait se fermer! mais la serrure même paraît en mauvais état.

— Pauvre dame! répéta plusieurs fois le duc.

— Et où irez-vous? demanda la marquise.

— Je n'en sais vraiment rien. Mon frère le cardinal n'est pas du voyage.

— Vous contenteriez-vous de cette antichambre?

— Je m'y trouverais parfaitement; mais je crains de vous gêner.

— Ce n'est pas là ce qu'il faut craindre, car votre voisinage me serait d'un grand secours contre la peur; mais...

— Je comprends, madame : les convenances, le soin de votre réputation me font un devoir...

Coîlin allait prendre congé, si la jeune veuve n'eût ajouté :

— Cependant on n'est pas tous les jours à la guerre...

— La terrible chose que la guerre!

— Et je pense que le désordre qui règne à la cour aujourd'hui sera aux yeux du monde une excuse suffisante.

— J'aimerais mieux coucher au milieu des bois que de vous exposer au moindre soupçon.

— Je me ferais scrupule de vous renvoyer à une pareille heure, monsieur le duc, et puis, décidément, je ne suis point tranquille dans ce séjour affreux. Vous m'obligerez en restant près de moi.

— Il ne m'est plus permis d'hésiter, madame; je dormirai sur une chaise, dans l'antichambre.

— C'est cela, demain nous conterons simplement ce qui arrive, et j'espère que personne n'y pourra rien trouver à blâmer.

— Le premier qui s'en aviserait aurait affaire à moi.

— Monsieur le duc, je n'accepte votre sacrifice qu'à une condition, c'est que vous prendrez un des matelas de mon lit pour dormir à terre.

— Une chaise me suffira, je vous assure.

— J'exige que vous acceptiez le matelas.

Le duc fit une longue résistance; mais la marquise l'ayant menacé de retourner par les escaliers, il fallut bien se résigner. Les préparatifs du coucher se firent gaiement. Coîlin dut à cette aventure bizarre d'arriver subitement à une sorte d'intimité comme il n'en avait jamais eu avec aucune femme.

— Singulière chose que la guerre! murmurait-il pendant que son valet de chambre raccommodait le lit de la jeune dame. Qui pourrait jamais prévoir de pareils évènemens?

Le matelas étant disposé avec le manteau du noble duc, M. de Coîlin souhaita le bonsoir à la marquise et se retira dans l'antichambre. Il y était à peine depuis dix minutes, lorsqu'il entendit des plaintes. Il s'approcha de la porte avec inquiétude.

— Mon Dieu! que je suis donc malheureuse aujourd'hui, disait la jeune veuve.

— Qu'arrive-t-il encore? qu'avez-vous, madame, au nom du ciel?

— Le sort a juré que je ne pourrais me coucher de la nuit. Il faudra que j'y renonce si vous ne venez à mon aide.

Coîlin ouvrit la porte. La marquise remit à la hâte sa gorgerette,

mais non pas assez promptement pour cacher aux yeux du duc empressé des épaules magnifiquement blanches; quant à ses bras, qui étaient les plus ronds du monde, elle ne songea pas à les couvrir. En voyant ce négligé galant et tant de beautés à demi voilées, le noble seigneur éprouvait un trouble extraordinaire dont il ne pouvait se rendre compte.

— Je ne réussirai jamais à ôter ma robe, dit la dame en riant; il y a par derrière une agrafe que je ne puis atteindre; ces robes à queue sont fort incommodes, et je ne peux pas non plus dormir ainsi toute habillée.

Le duc, ayant détaché l'agrafe rebelle, aperçut un dos charmant et son trouble s'en accrut bien davantage. La pensée lui vint de poser ses lèvres sur une peau plus douce que le velours qui la couvrait; cette étrange tentation lui inspira une terreur profonde : il avait été sur le point de perdre le respect pour une femme de qualité ! Rappelant à lui sa fermeté, Coîlin retrouva bientôt le sentiment de ses devoirs, et triompha de l'esprit du mal dont le souffle avait pénétré un moment dans son ame.

— Étonnante chose que la guerre ! dit-il encore, en jetant malgré lui sur les charmes de la marquise un regard dont il s'avouait l'indiscrétion.

— Mon cher duc, reprit la dame en souriant, promettez-moi que dans le récit que vous ferez demain, cette circonstance ne sera pas mentionnée. Les méchantes langues sauraient l'interpréter fort mal pour ma réputation.

— Tranquillisez-vous, madame; je jure sur mon honneur de n'en jamais parler, et vous reconnaîtrez que je suis un homme discret auquel on peut se fier.

— Je n'en doute pas.

Quoique son ministère ne fût plus nécessaire, Coîlin attendait, sans pouvoir se décider à sortir. La marquise avait dénoué ses cheveux pour les enfermer dans un mouchoir dont elle se faisait une coiffe de nuit. Le duc, transporté d'admiration, eut l'idée de se jeter aux genoux de la dame pour lui avouer son amour; mais il comprit heureusement qu'une déclaration si grave ne devait point se faire dans un pareil moment. Il y avait alors trop de séducteurs qui abusaient le beau sexe par des offres trompeuses, et pour rien au monde il n'aurait risqué d'être confondu avec ces hommes sans conscience. Cependant la marquise ne lui disant pas de se retirer, il demeurait à la contempler en silence dans une irrésolution pénible. Il serait sans

doute encore dans cette cruelle position si on n'eût frappé à la première porte en criant d'ouvrir de la part du roi.

— Je suis perdue! s'écria Mme de Kergoet.

— Perdue! Et pourquoi donc?

— Si on découvre que je suis ici, on croira que nous n'avions pas l'intention de le dire.

— Madame, je ne suis pas de ces gens dont la loyauté puisse être soupçonnée. Rassurez-vous; je prends tout sur moi.

Coïlin passa sans bruit dans l'antichambre et ouvrit au messager du roi. C'était Guitry, le grand-maître de la garderobe.

— Monsieur le duc, dit-il, le prince de Condé vient d'envoyer au roi quatre prisonniers de qualité. Sa majesté, ne sachant où les loger, vous prie d'en recevoir un pour cette nuit, M. le comte Van-Erskom, seigneur Hollandais; mais, que vois-je? Que signifient ce désordre et ce matelas à terre?

— Ce n'est rien, Guitry, c'est une sottise de Cavoie; je vous conterai cela demain.

Guitry promena autour de lui des regards de défiance, et sortit à regret pour conduire les autres prisonniers.

— Monsieur, dit le duc à son hôte, je suis désespéré de ne pouvoir vous offrir mon lit. Une impérieuse nécessité m'a déjà forcé de le donner à une dame; il ne me reste plus que ce matelas, et je vous le cède de tout mon cœur.

— Monsieur, répondit le prisonnier qui était aussi d'une politesse obséquieuse, jamais je ne consentirai à vous en priver. Je dormirai sur cette chaise.

— Oh! monsieur; je ne me coucherai pas de la nuit, plutôt que de vous voir aussi mal à votre aise.

— Ni moi, je vous assure, à moins que vous ne consentiez à partager le matelas avec moi.

— Je vous gênerais. Il est trop étroit pour deux personnes.

— Alors gardez-le pour vous seul, je vous en supplie.

— Monsieur, c'est impossible. Je préfère le partager, puisque vous le voulez absolument.

Ils s'étendirent dans leurs manteaux et se couchèrent côte à côte; mais à force de se reculer l'un et l'autre pour se laisser plus de place, ils finirent par s'endormir sur le plancher, laissant le matelas entièrement libre entre eux deux.

Pendant ce temps-là, Guitry avait porté aux jeunes gens de messieurs les ordinaires du roi une étrange nouvelle: Coïlin était en

bonne fortune! Il avait reçu le messager sur le seuil de sa porte sans laisser pénétrer à l'intérieur, et le prisonnier devait être couché dans la première pièce. Il fallait qu'il y eût une dame dans la seconde chambre. On fit des gorges chaudes de cette aventure, et à force d'en jaser, on résolut de s'assurer de la vérité; mais comment s'introduire dans l'appartement d'un duc, sans risquer de s'attirer une mauvaise affaire?

— Un revenant seul en a le droit, dit M. de Guitry.

— Un revenant! Voilà le moyen trouvé, s'écrièrent les jeunes gens. Tout est permis aux habitans de l'autre monde. L'ame d'un ancien prisonnier pourrait fort bien errer dans cette forteresse; que l'un de nous se déguise en esprit et se glisse dans le logis de Coîlin.

— Mais il faudrait ouvrir la porte sans bruit.

— Elle tient à peine sur ses gonds.

— Je propose un expédient, dit un des gentilshommes. Nous voici quinze réunis. Prenons toutes les clés de nos chambres; il s'en trouvera bien une qui entrera dans la serrure.

— Et qui fera le rôle du fantôme?

— Il faut que ce soit un duc, afin que, s'il en résulte une querelle, aucune objection ne soit élevée sur la qualité des combattans.

Le duc de Rochefort fut choisi. On l'affubla d'un drap; on lui blanchit le visage, et on lui mit une torche à la main. La serrure fut bientôt ouverte, et le revenant s'étant introduit, les gentilshommes se retirèrent doucement.

M. de Coîlin se réveilla dès que la lumière frappa son visage, tandis que son compagnon de lit, qui s'était battu rudement la veille, demeura plongé dans un sommeil profond. A cette effrayante apparition, le premier mouvement de Coîlin fut de saisir un pistolet et de coucher en joue le fantôme. Il allait tirer et envoyer le faux esprit dans la tombe si M. de Rochefort, avec un admirable sang-froid, n'eût imaginé de faire un grand salut. Coîlin pensa aussitôt qu'une ame si honnête devait appartenir à un seigneur de l'ancienne cour fameuse par les belles manières. Il déposa son arme; et s'inclinant à son tour devant le fantôme, il lui demanda ce qu'il pouvait pour son service. Rochefort, craignant d'être reconnu s'il parlait, jugea prudent de garder le silence et fit signe au duc de le suivre.

— Je suis à vos ordres, répondit M. de Coîlin avec sa civilité habituelle; veuillez passer devant et me montrer le chemin.

Le fantôme parcourut au hasard les corridors du château. Il avait acquis la certitude que Coîlin n'était pas en bonne fortune, et ne savait

où conduire son homme ni comment mettre fin à cette promenade. Il imagina d'éteindre son flambeau, et il l'inclinait déjà pour mettre le pied sur la flamme lorsque le duc le pria fort poliment d'arrêter.

— Permettez-moi de vous faire une observation, dit Coîlin. Je présume que c'est ici le lieu où l'on vous a enseveli, et que vous désirez être porté en terre sainte.

L'esprit fit un signe de tête affirmatif.

— Eh bien! je serais fort en peine demain pour retrouver la place, si vous me laissiez dans l'obscurité. Veuillez, si cela ne vous gêne point, me prêter cette torche; elle me servira du même coup à regagner mon logement. Excusez-moi, je vous prie; c'est le désir de vous être agréable qui me fait commettre cette indiscrétion, et je présume que la lumière ne vous est pas absolument nécessaire.

M. de Rochefort donna le flambeau.

— A présent, reprit Coîlin, vous pouvez compter sur mon zèle à vous satisfaire. Avant de quitter ce château, je ferai chercher votre corps et dire une messe pour votre repos. Je suis flatté de l'honneur que vous m'avez fait de me choisir pour cet emploi; c'est une marque d'estime à laquelle je suis extrêmement sensible, et vous pouvez me tenir pour votre très humble serviteur.

Le duc prit congé du fantôme le plus civilement du monde et retourna se coucher, laissant Rochefort dans les escaliers, où il pensa se rompre le cou et demeura une grande heure sans retrouver son chemin.

Malgré toute sa diligence, Coîlin arriva le lendemain au lever du roi comme l'histoire du revenant venait d'être racontée.

— Eh! venez donc, mon cher Coîlin, dit sa majesté. Un étrange soupçon a plané sur vous hier. On vous accusait d'avoir mené à mal une de nos dames, de l'avoir entraînée jusque dans votre chambre pour la nuit.

— Il paraît, répondit le duc, que la calomnie n'a pas perdu son temps ce matin.

— L'accusation était si terrible, que les morts en sont sortis de leurs tombeaux; mais ils n'ont pas trouvé sujet de vous faire un reproche. Dites-nous à présent ce que vous cachiez avec tant de mystère au fond de votre chambre.

Coîlin conta tout ce qui était arrivé avec une bonne foi que personne n'osa mettre en doute; puis il se tourna vers le grand maréchal-des-logis, qui était présent, et le regardant avec l'air de l'intérêt et de la pitié, il ajouta :

— Mon pauvre Cavoie, je suis au désespoir d'être contraint de dire

à sa majesté la faute que vous avez commise hier; mais vous devez comprendre que l'honneur me fait un devoir de ne rien taire.

— Nous pardonnerons à Cavoie, reprit le roi; mais il faut que je vous félicite, monsieur de Coîlin, du bonheur que vous avez de jouir d'une excellente réputation. Si la marquise de Kergoet avait accepté la chambre de quelque mauvais sujet, comme Lauzun ou M. de Guiche, jamais on n'aurait voulu croire que les choses se fussent aussi bien passées. Voilà ce que c'est, messieurs, qu'une vie exemplaire. Les apparences trompeuses ne sont funestes qu'aux gens suspects à bon droit. Mme de Kergoet n'a rien à craindre de la médisance.

— Je l'espère, dit Coîlin, car si votre majesté veut bien m'en donner l'autorisation et que la marquise accueille favorablement l'offre de ma main, je l'épouserai au retour du voyage.

— Ah! vous en êtes donc devenu amoureux cette nuit?

— Sire, je l'étais avant cette aventure.

— Eh bien! je vous donne carte blanche.

Le premier mariage qui fut célébré à la fin de la campagne fut celui du duc de Coîlin et de la marquise de Kergoet. A la conduite un peu légère de la jeune veuve, on pourrait penser qu'elle a donné des soucis à son mari. Ce serait une grande erreur. En recevant un nom illustre et le tabouret, elle comprit toute la gravité de sa position et n'eut jamais l'idée de faire une tache à ce nom si estimé. Il ne faut pas croire non plus qu'avec sa politesse extrême M. de Coîlin fût un homme privé d'énergie et de volonté, incapable de guider une femme sans expérience à travers les écueils d'une cour. Avant la fin de cette même campagne où il devint amoureux de la marquise, il eut occasion de montrer son caractère sous une face qu'on ne connaissait pas encore.

Autant M. de Coîlin avait de courtoisie pour ceux qui restaient en de bons termes avec lui, autant, lorsqu'on s'avisait de lui manquer, il se montrait prompt à la vengeance et difficile dans la réparation de l'insulte. Il n'est pas étonnant que, dans le pays le plus civilisé de l'univers, un long temps se soit écoulé sans qu'il se rencontrât une circonstance où le noble duc fût contraint de dépouiller sa bienveillante urbanité pour l'implacable fureur d'un lion en courroux. Cependant, un beau jour, le monde eut tout à coup cet effrayant spectacle.

C'était le soir de la prise de Mons. Le maréchal-des-logis n'avait commis, cette fois, aucune erreur, et si chacun eût pris son parti des petits désagrémens inévitables en temps de guerre, il ne serait rien arrivé de fâcheux; mais M. de Créqui, trouvant mal commode le lo-

gement qu'on lui avait donné, s'en alla délibérément en choisir un autre à sa convenance, et sans égards pour l'inscription à la craie, qui portait ces mots : « M. le duc de Coîlin, » l'imprudent s'établit dans l'appartement du noble seigneur, en se disant sans doute : « Coîlin est un homme si poli, qu'on n'a pas à craindre de le mettre en colère. »

Si M. de Créqui s'y était pris civilement, et s'il avait seulement témoigné le désir de faire un échange, Coîlin serait plutôt allé dormir à la belle étoile que de répondre par un refus; mais en voyant qu'on s'était permis de traiter aussi légèrement un homme de sa qualité, il se sentit transporté d'indignation. Il courut à l'appartement du maréchal de Créqui, le frère de l'usurpateur, et qui, ayant un commandement à l'armée, était magnifiquement logé. Il trouva ce logis encore vacant, et en prit possession; puis il posta ses valets à la porte, le pistolet au poing, en leur ordonnant de massacrer quiconque voudrait forcer le passage.

Le maréchal ne tarda pas à paraître.

— Monsieur, lui cria Coîlin, votre frère s'est insolemment établi chez moi; je vous conseille de lui donner une semonce, car si vous prenez parti pour lui, le sang va couler ici, je vous en avertis.

— Eh! ne vous fâchez pas si fort, répondit le maréchal; nous ne nous égorgerons pas pour si peu, mon cher Coîlin. Gardez mon logement, si vous voulez; je vous promets de gronder comme il faut mon frère.

— Ce n'est pas assez, monsieur, ce n'est pas assez; il me faudra encore des excuses, et cela en public, ou bien je porterai plainte au roi; et si on ne me rend pas justice, il y aura entre nous une guerre éternelle à ce sujet. Nous verrons si sa majesté souffrira que le désordre se renouvelle chaque soir.

— Allons, dormez tranquille, Coîlin; tout s'arrangera.

Le lendemain, le différend fut soumis au roi, qui approuva Coîlin en tous points, et fit à M. de Créqui des reproches fort durs. L'accommodement entre les deux seigneurs ne se fit pas sans beaucoup de peine, et ne serait jamais arrivé à bien sans l'entremise de sa majesté. Cette affaire donna la plus haute idée de la fermeté de Coîlin, et lui gagna davantage l'amitié du monarque. Depuis ce jour, on ne plaisanta plus autant sur la civilité du noble duc, qui n'en demeura pas moins l'homme le plus poli de France et de Navarre.

PAUL DE MUSSET.

SOUVENIRS

DE

NOS CAMPAGNES D'AFRIQUE.

PREMIER ARTICLE.

La côte septentrionale de l'Afrique est continuellement ouverte aux vents d'ouest; et comme ils soufflent avec violence, les navires y sont exposés pendant toute la mauvaise saison. Il est extraordinaire que, sur une étendue de deux cent quatre-vingt-dix lieues dont nous occupons les points principaux, de Bone à l'île d'Argsghoûn, on ne puisse trouver que des rades foraines, fort peu estimées des marins. Les meilleures sont, sans contredit, celles d'Arzew et de Bougie. La rade de Mers-el-Kebir, à deux lieues d'Oran, est commode, assez bien fermée; mais une flotte un peu considérable ne pourrait y mouiller sans se découvrir. Les autres, telles que celles d'Argsghoûn, de Mostaganem, de Tenez, de Cherchell et de Bone, ne sont tenables qu'en été; le fond est sablonneux; aussi chaque année beaucoup de bâtimens sont jetés à la côte, et le commerce et l'état y éprouvent de cruelles pertes.

Alger serait parvenu à un bien plus haut degré de splendeur, si le port était plus vaste et mieux abrité. Le gouvernement y fait faire en ce moment de grands et solides travaux qui lui coûtent peu, car ce sont les condamnés militaires qui les exécutent. Ces malheureux, divisés par ateliers, travaillent à l'ardeur du soleil, par les grandes chaleurs du mois d'août; ce qu'ils font chaque jour est incroyable; ils semblent contens de leur sort, qu'adoucit, il est vrai, l'administration paternelle du colonel Marengo. Ils sont occupés à

écraser des rochers dont ils jettent la poussière dans de grandes caisses; cette poussière, séchée par le soleil, forme un bloc qui ne peut qu'être encore durci par la mer. La jetée s'étend au loin, et les rochers s'élèvent déjà à fleur d'eau.

Les différens points maritimes que nous venons de citer ne communiquent entre eux que par la mer. Il n'existe de routes en Afrique que dans le seul rayon d'Alger, où le gouvernement en a fait tracer de fort belles par le génie militaire. Les autres provinces de l'ancienne régence ne sont traversées que par ces chemins rares et à peine frayés que suivent les caravanes. Aussi les communications sont-elles très difficiles.

Les tribus qui occupent le territoire compris entre Alger et Oran ne ressemblent nullement à celles qui habitent entre Alger et Bone; elles obéissent à des chefs différens, et sont plus ou moins civilisées et belliqueuses. Ainsi, aujourd'hui que nous venons de signer un traité de paix avec Abd-el-Kader, un voyageur peut bien s'aventurer d'Oran à Mostaganem, qui en est séparé par trente lieues, mais il ne pourrait pousser plus loin, jusqu'à Alger, par exemple, sans courir de sérieux dangers. D'Alger à Bone, il serait infailliblement arrêté par les Kabaïles de Bougie, et cependant toutes les tribus campées entre Oran et Alger, depuis les Garabats jusqu'aux Hadjoutes, dans l'espace de quatre-vingt-dix lieues, reconnaissent Abd-el-Kader pour sultan. Mais entre ces tribus, combien n'existe-t-il pas de familles errantes, de douars volans, qui font le véritable métier d'Arabe, qui n'ont d'autre ressource que le pillage et d'autre providence que l'occasion. Deux officiers seulement ont osé se rendre d'Alger à Oran en suivant la route de terre; ce sont MM. Lamoricière, colonel des Zouaves, et le capitaine d'état-major Tatard; mais pour tenter ce voyage, c'est à leur étoile et non à la magnanimité du peuple arabe qu'ils s'en sont remis.

Nous occupons l'Afrique depuis 1830. Sept années se sont donc écoulées depuis le premier jour de notre conquête; qu'avons-nous produit dans notre nouvelle colonie? Quels changemens avons-nous opérés dans les mœurs du peuple? De quelles améliorations le pays nous est-il redevable?

Si nous lisons les auteurs latins, nous serons convaincus que le peuple arabe n'a rien changé à son caractère ni à ses mœurs; il est tel aujourd'hui qu'il était du temps des Scipions. Sa manière de se vêtir est la même, ses goûts n'ont pas varié, ses habitudes n'ont subi aucun changement; le fils combat comme il a vu combattre son père. Dans ce mépris qu'ils professent pour les hautes connaissances ont-ils tort ou raison? Nous n'osons le décider; mais il est certain que ce qu'ils perdent par ignorance, ils le gagnent en bon sens. Nous allons citer, à ce propos, deux réponses faites par des chefs bien connus dans nos dernières campagnes : l'un est Mustapha-Ben-Ismaël; l'autre, son neveu El-Mezari.

Nous étions bloqués à la Tafna, lorsque le général Bugeaud vint nous remettre sur l'offensive. A l'embouchure du fleuve se trouvaient trois vaisseaux

de ligne. Mustapha fut invité par l'amiral à venir visiter l'un de ces énormes bâtimens. L'Arabe se rendit à bord du *Suffren*, où il fut salué par une décharge générale. On exécuta devant lui les plus savantes manœuvres, on para les voiles; ce spectacle aurait surpris tout étranger; les Français eux-mêmes, l'équipage, tous étaient émerveillés; eh bien! ce beau vieillard, conservant jusqu'à la fin son visage froid et sévère, ne laissa échapper aucune exclamation et ne montra nul étonnement. L'amiral, que ce flegme contrariait un peu, lui demanda comment il trouvait tout cela? — Très beau, répondit en souriant le chef des Douairs. — Ne voudrais-tu pas que tes Arabes pussent construire de pareils ouvrages? — Non, reprit-il; car pour faire d'aussi belles choses, combien n'en apprendraient-ils pas de mauvaises! Celui qui fit cette réponse, Mustapha-Ben-Ismaël, ce rival d'Abd-el-Kader, ce grand chef des Douairs et des Smélas, ce défenseur opiniâtre de Trémecen, a soixante-douze ans et ne sait pas lire.

El-Mezari est le digne neveu de Mustapha. Quelqu'un lui proposait d'envoyer en France, pour le faire élever, son fils, âgé de quinze ans; il regarda gravement son interlocuteur, puis répondit: Pourvu que mon fils sache monter à cheval, faire la guerre des montagnes et se rendre redoutable, il en saura autant que son père, et en saura assez.

Nous sommes arrivés en Afrique avec l'intention de changer ou d'adoucir les mœurs; mais, il faut le dire, depuis sept ans que nous y sommes, nous ne les avons nullement changées, nous les avons fort peu radoucies. Nous serons peut-être plus heureux à l'avenir, et même nous semblons fort peu désespérer. D'abord nous perçons de grandes rues, nous construisons de belles maisons à Alger. Mais ces maisons sont très incommodes; on y étouffe; on détruit les maisons maures, si laides au dehors, si riches au dedans; on élargit ces petites rues pittoresques du vieil Alger, qui donnaient une ombre si fraîche et si agréable; on est convenu qu'il vaut mieux mourir de chaud chez soi et y descendre en cabriolet, que d'y venir en s'effaçant le long des murs, et d'y vivre à l'abri du soleil. Il y a donc, en ce moment, à Alger, trois rues en croix; Bab-Azoun, Bab-Aloued et celle de la Marine, qui sont pavées et ornées d'arcades et de boutiques commes les rues de Rivoli et de Castiglione, et où l'on est éclaboussé, tout comme à Paris, par de nombreux équipages

Il est pourtant une chose que les Arabes ont appris de nous, c'est le jeu de billard. Celui qui écrit ces notes en a vu, et des plus illustres, qui étaient très forts à toute partie. Quant à notre tactique militaire, ils sont trop prudens pour s'en servir contre nous; ils connaissent par expérience les effets de l'artillerie; aussi, se gardent-ils bien de s'établir en colonnes ou de se présenter en masses devant nos pièces. Ils nous combattent comme les Parthes combattaient les Romains; ils nous harcèlent, nous fatiguent, remplaçant l'intelligence des masses par l'intelligence individuelle, et la science des tactiques par le courage, l'habitude et l'opiniâtreté.

Les chefs exercent sur eux une puissance morale sans bornes; leur autorité est héréditaire et se conserve dans une même famille. Mais quelquefois, c'est le frère qui succède au frère, au détriment des enfans du défunt, s'il est jugé plus capable que ses neveux de guider la tribu. Le chef est le juge suprême de ceux qui lui obéissent, il est leur maître absolu et ne rend compte à personne de ses actions. Devant lui toutes les têtes s'inclinent; chacun, sur son passage, implore la faveur de baiser le bout de ses doigts ou le pan de son bournous. Chaque matin, au lever du soleil, la tente du chef est ouverte à ses sujets: les chefs inférieurs, les riches, les pauvres, tous ceux qui ont à se plaindre ou qui sont accusés, s'y rendent. Les deux schiaouss, le bâton à la main, sont placés l'un vis-à-vis de l'autre aux côtés du kébir (grand seigneur). Les chefs laissent leurs pantoufles à l'entrée, pénètrent sous la tente et se recueillent dans la prière. Une grotesque harmonie accompagne les versets du Koran; puis on fait circuler le café, et c'est alors que la justice est rendue au peuple. Le chef seul prononce; cependant il prend quelquefois conseil de ceux qui l'entourent; l'exécution suit immédiatement la sentence.

Avec un tel système, il arrive souvent que le jugement est rendu à faux; le patient prend alors la peine infligée comme un châtiment céleste, et se console. En 1835, un homme avait été assassiné; un Arabe soupçonné du meurtre fut cité aussitôt devant le bey Ibrahim; et comme il ne put rendre compte de l'emploi de sa journée, il fut condamné à avoir la main droite et la tête coupées. Déjà le bras de ce malheureux était mutilé, lorsque le vrai coupable se déclara, et subit le reste du châtiment. Ibrahim fit une pension annuelle de 50 francs à l'Arabe, et eut assez d'humanité pour faire appeler un chirurgien français; le lendemain cette affaire était oubliée dans les tribus.

Un juge ne condamne jamais qu'à l'amende, aux coups de bâton, ou à la mort. C'est là toute la pénalité arabe. Le châtiment le plus dur est, sans contredit, l'amende. Les chefs s'enrichissent en l'appliquant, aussi n'en sont-ils point avares. Quant aux coups de bâton, ils n'entraînent pas l'infamie; un Arabe qui en a reçu cinquante au lever du soleil, en a déjà perdu la mémoire à midi. La peau, les os, les fibres, peuvent souffrir dans le moment, mais le cœur est insensible, et ne comprend pas l'indignation. Des Français ont vainement cherché à leur inculquer des idées de révolte à ce sujet, les Arabes leur ont ri au nez en disant que l'ame n'a rien de commun avec le corps, et qu'elle ne pouvait s'affliger de ces martyrisations de la chair. Il est certain cependant que les coups de bâton leur sont vigoureusement appliqués : le coupable est placé entre deux schiaouss qui frappent à tour de bras comme deux forgerons sur une enclume. Il montre une patience et un courage admirables, compte lui-même les coups et s'en retourne à sa tente si ses jambes le lui permettent. Mais si le châtiment est trop fort, si son corps ne peut résister, il se traîne dans un coin, s'enveloppe dans son bournous, et reste là jusqu'à ce que les forces lui reviennent, entouré de ses parens et

amis, avec lesquels il s'entretient de toute autre chose. Puis le soir, si vous le rencontrez, il a l'air aussi fier que le premier baron de la chrétienté.

Les pratiques de la religion sont fidèlement observées : le matin et le soir, au lever et au coucher du soleil, vous voyez l'Arabe se prosterner la face contre terre, murmurant des versets, et roulant dans ses doigt les grains de son chapelet. Les chefs habiles, tels qu'Abd-el-Kader, se servent des idées religieuses comme d'un mobile pour agir sur le moral des masses. C'est au nom du prophète qu'il leur inspire ce dévouement sans bornes qu'ils ont tous pour lui, et qu'il les porte aux plus grandes et aux plus périlleuses entreprises.

Quand on pense à ce que nous a coûté en hommes et en argent la guerre d'Afrique, on est gravement étonné; mais si on essaie de calculer les pertes des Arabes et de les comparer aux nôtres, on accordera sans doute à ce peuple des éloges mérités. Nous avons immortalisé les Espagnols mourant dans Sagonte et s'ensevelissant sous les ruines de Saragosse; nous avons admiré les Russes sacrifiant la ville et le palais des czars à leur gloire nationale, et nous n'aurions pas même un peu d'étonnement pour ce peuple qui, depuis sept ans, lutte contre la première des nations, abandonne ses villes et ses plaines et se retire dans les montagnes, qu'il ne quitte de temps à autre que pour reparaître aussi libre et aussi brave qu'aux jours de sa puissance. On a brûlé ses récoltes pendant plusieurs années, on a détruit ses troupeaux, dévasté ses jardins, tari les sources, déraciné les arbres, vidé les silos, on a surpris et massacré des tribus, rien n'a pu l'abattre et le dompter; son orgueil a résisté à tous os efforts , sa haine n'a fait que s'accroître.

Les Arabes ne savent pas tenir la campagne, ou, pour mieux dire, ils ne le peuvent pas. Lorsque Abd-el-Kader veut attaquer un corps expéditionnaire, ou agir sur un point quelconque, il fait prévenir les tribus par un ordre écrit, et assigne un rendez-vous. Au jour donné, les Arabes sont tous réunis pour ne plus obéir qu'à une seule impulsion, à un seul commandement. Chaque cavalier apporte ses provisions et sa tente. Ils sont très sobres en campagne, et cependant, dans la vie domestique, s'ils ne sont pas très difficiles en qualité, ils sont du moins très exigeans en quantité; ils se contentent, par exemple, d'orge broyé entre deux pierres et réduit en une espèce de pâte à peine pétrie, dont ils font une détestable galette; mais cette galette leur suffit, et elle leur paraît d'autant plus délicate, qu'elle est plus volumineuse.

Durant l'absence des hommes, les femmes, les enfans, les vieillards se retirent dans la montagne; et comme tout Arabe est soldat, les terres demeurent alors sans cultivateurs. De là vient que les armées arabes sitôt rassemblées, sitôt prêtes à combattre, ne peuvent rester long-temps sous les drapeaux, et par conséquent entreprendre une longue expédition ou résister à une attaque opiniâtre. Au bout de huit jours, et ce temps est déjà long, il faut songer à rejoindre la famille. Cette raison seule explique nos longues journées de marche faites sans rencontrer ame qui vive; il nous est arrivé de voyager ainsi

quinze jours de suite sans voir un seul vestige de l'ennemi, puis tout à coup et comme par enchantement, la montagne se couvrait de cavaliers. Ces troupes, sitôt rassemblées, se dissipent et disparaissent en un instant quand la nécessité l'exige. A l'affaire de la Sikkak, le 6 juillet 1836, le général Bugeaud avait en tête toute l'armée de l'émir : l'action était vivement engagée, l'ennemi était même culbuté sur tous les points, et les Français étaient sûrs de l'écraser, lorsque tout à coup il se dispersa en moins d'une heure. Cette armée, forte de près de douze mille hommes, s'était effacée à l'horizon ; chaque cavalier s'était dirigé sur sa tribu, sans s'inquiéter de la tribu voisine.

Les Arabes font peu de prisonniers; le désir d'augmenter leurs esclaves ou l'espoir d'une forte rançon peuvent seuls les décider à faire grace aux vaincus. L'ouvrage publié par M. de France, qui fut quelque temps prisonnier d'Abd-el-Kadel, donne des détails assez exacts sur les souffrances cruelles qui attendent nos compatriotes, quand ils tombent entre les mains des Arabes. Quoique gardés de près et soigneusement observés, quelques-uns trouvent cependant moyen de s'évader : je citerai à ce sujet un fait assez intéressant qui s'est passé à Oran au mois de septembre 1835.

Le premier traité conclu entre Ab-del-Kader et le général Desmichels avait été rompu par la malheureuse affaire de la Mactah, l'un des drames les plus sanglans dont l'Afrique ait été le théâtre depuis que nous l'occupons; les Arabes s'étaient vengés de toutes leurs défaites précédentes, ils avaient largement assouvi leur haine dans le sang français. Les troupes songeaient avec douleur à leurs camarades mutilés dans la plaine : tous les absens étaient comptés pour morts.

Un soir du mois de septembre, trois mois environ après le funeste combat, plusieurs officiers se trouvaient réunis à Oran au grand café; ils assistaient à une partie de billard très animée, lorsque tout à coup la porte s'ouvrit, et l'on vit entrer un Arabe assez mal vêtu, la tête serrée par une corde faite avec des poils de chameau, les jambes nues, le reste du corps couvert du kaick et du bournous. A cette époque les Arabes ne se montraient jamais dans les cafés et dans les lieux fréquentés par les Français. On le regarda avec quelque étonnement. — Le colonel B... n'est-il pas ici, messieurs? s'écria en excellent français ce prétendu Bédouin? Le colonel se présenta. — Vous ne me reconnaissez pas, mon colonel? — Non, je vous jure. — Je suis le caporal T.... — Il a été tué à la Mactah. — Il est devant vous. — Des officiers du 66e de ligne le reconnurent, son capitaine l'embrassa. — Pardieu, lui dit le colonel, tu arrives aujourd'hui, et ce matin j'ai fait partir ton extrait mortuaire; tu vas prendre du café. — Avant le café, mon colonel, je vous demanderai du pain, car je tombe d'inanition, j'ai vécu depuis deux jours avec de la terre et des racines. On s'empressa de le servir, il fut bientôt entouré de bouteilles et de volailles froides, il eut amplement de quoi satisfaire à ses premiers besoins.

Lorsqu'il eut un peu réparé ses forces, le souvenir de ses souffrances lui revint, et il ne trouva pour l'exprimer que ces paroles : « J'étais bien fatigué,

j'avais bien soif et bien faim. Vous savez, ajouta-t-il un instant après, que j'étais sur l'une de ces quatorze prolonges chargées de blessés, et qui restèrent, à l'exception d'une seule, au pouvoir de l'ennemi. La prolonge qui me portait était plus avancée que les autres dans le marais, les chevaux avaient de la boue jusqu'au ventre, ils y restèrent. Deux cents cavaliers s'élancèrent sur nous comme des corbeaux; le canon tirait alors à mitraille, et c'était bien vu, car il valait mieux mourir d'un éclat d'obus que de la mort que nous donnaient les Arabes. Ils tombaient souvent eux-mêmes frappés à nos côtés, et nous nous regardions ainsi comme vengés. J'étais placé entre deux officiers, l'un Polonais, l'autre chasseur à cheval; tous deux furent déchirés devant moi; je fis le mort, et quand je rouvris les yeux, j'étais encore sur la charrette, entouré de cadavres nus et sans tête pour la plupart. J'étais nu, moi aussi; ils ne s'étaient pas donné la peine de déboutonner mon uniforme, ils l'avaient fendu par le dos. Je voulus me traîner dans une touffe de lentisques, mais je fus aperçu par deux Bédouins qui accoururent vers moi. Je m'attendais à mourir; ils se contentèrent de me lier les mains et m'emmenèrent. Le combat était fini; les Arabes célébraient leur victoire par des chants, des cris de joie, des courses et des décharges de mousqueterie. On me conduisit à Sidi-Bolen, l'un des chefs; mon bras gauche saignait d'une blessure, et je souffrais cruellement. En m'apercevant, Sidi-Bolen se mit à sourire. Nous n'étions que cinq ou six prisonniers, et cependant nous heurtions à chaque pas les têtes pâles et livides de nos camarades. Les tribus levèrent le camp, il fallut marcher. On m'attacha par le cou à la queue d'un cheval, et l'on me fit porter une tête que j'étais forcé d'embrasser de temps à autre. Je vous laisse imaginer tout ce que j'ai souffert dans cette marche pénible; l'Arabe, qui me remorquait ainsi, était fort bon cavalier et montait un bon cheval, qu'il se plaisait à faire galoper et sauter de toutes les façons, sans s'inquiéter le moins du monde des secousses horribles que me faisait éprouver chaque écart de sa monture. Nous arrivâmes enfin à Mascara, où l'on nous donna la prison pour demeure, et tous les matins on nous conduisait sur la place publique pour y être insultés par les passans.

Un Arabe, à qui on avait infligé cent coups de bâton, me fit entendre qu'il pourrait me faire évader si je lui donnais de l'argent: je lui promis cinq cents boudjous (1). Il accepta, me procura des vêtemens, et m'ouvrit, pendant la nuit, la porte de mon cachot. J'ignore, du reste, comment il s'y est pris. Nous sommes partis tous les deux, et, comme il savait les chemins et connaissait les lieux, nous n'avons pas été découverts. Nous passions les jours cachés dans les buissons, mangeant des racines de palmier nain et de la terre, mais n'ayant rien pour nous désaltérer. Nous sommes arrivés à Arzew, et me voici. Quant au nom de mon libérateur, c'est mon secret et le sien; je le tais, car la mort la plus douloureuse l'attend s'il est trahi. Pour les 500 boudjous, je pense que mon pays les donnera; je les ai promis en son nom. »

(1) Le boudjous vaut 1 fr. 80 cent. de notre monnaie.

Le caporal fut fait sergent, les 500 boudjous furent payés sur les fonds secrets; mais le malheureux Arabe fut découvert et brûlé.

§ I. — LE CHÉLIF.

Au mois de mars 1836, la division d'Oran exécuta, dans les vastes plaines de l'est et dans les gorges du Petit-Atlas, une marche brillante qui nous fit découvrir les contrées les plus fertiles et les plus riches de la grande province. Nous suivrons cette expédition pour pénétrer avec elle dans l'intérieur des terres; ce sera pour nous une occasion de faire des remarques curieuses, tant sur les Arabes alliés ou ennemis de la France, que sur le beau pays qu'ils habitent.

Nous commencerons par rendre un hommage bien sincère au souvenir des deux chefs qui commandaient cette expédition, le général Perregaux et le colonel Combes, tous deux jeunes encore, aimés des soldats, pleins de talent, et morts tous deux au siége de Constantine. Cette dernière campagne, en ravissant à l'armée des chefs dignement appréciés, laisse à la France de pénibles souvenirs. De grands honneurs ont été rendus à la glorieuse dépouille du général en chef Damrémont; le corps du général Perregaux, déposé à Cagliari, doit trouver une place près de lui dans les caveaux des Invalides. Quant au malheureux colonel Combes, il a été enseveli dans les fossés de Constantine, et doit toujours dormir sur cette terre africaine qu'il foulait avec tant de fierté et de courage.

A son départ d'Oran notre petite armée traversa d'abord la plaine du Figuier. Cette vaste plaine peut avoir douze lieues de diamètre, et dans cette étendue on ne trouve qu'un seul arbre, un figuier miraculeux qui en occupe, on peut le dire, le centre mathématique. Les Arabes ont pour cet arbre une vénération de vieille date. Les caravanes, les armées amies ou ennemies qui ont passé sous son ombrage et s'y sont reposées, l'ont toutes respecté; le sang qui a coulé sur ses racines n'a servi qu'à fertiliser le sol qui le nourrit, et à renouveler ses feuilles toujours vertes.

La plaine du Figuier est bornée au sud par une ramification du Petit-Atlas, la montagne des Beni-Amer, riche tribu qui met trois mille cavaliers en plaine: au nord, elle se déroule jusqu'à la mer, à l'ouest elle touche aux portes d'Oran, et vers l'est elle a pour limites la forêt de Muley-Ismaël et le petit ruisseau le Tlelat. La forêt de Muley-Ismaël, célèbre dans nos annales africaines par un combat meurtrier où le colonel Oudinot fut tué, ne serait en France qu'un haut taillis très fourré: elle n'est composée que de lentisques parsemés de quelques rares pins sauvages. On ne trouve guère de grands arbres en Afrique, si ce n'est aux environs de Tremecen, où l'on voit de superbes et nombreux oliviers. Le lentisque forme à lui seul presque tous les bois; c'est un arbre de très petite taille, couvert d'un feuillage épais attaché à des branches grêles et courtes, et qui sont d'un faible secours pour les feux de bivouac.

Les Arabes ne portent aucun soin à l'entretien des arbres; ils respectent et

vénèrent ceux qui ombragent les oasis, mais ils ne tentent pas de les multiplier, ni de leur donner ces formes élégantes et hardies que recherchent nos cultivateurs. Ils se reposent en tout et pour tout sur la nature, jouissent de l'ombre que le hasard leur fait rencontrer, et se couchent au soleil avec indifférence lorsqu'ils ne trouvent pas mieux.

Souvent ils brûlent une partie de leurs forêts pour en cultiver le terrain : le pays n'étant pas peuplé en proportion de son étendue, ils peuvent ménager leurs terres et se procurer ainsi d'abondans produits. Le bois leur est à peu près inutile. Vivant sous la tente, ils ne construisent pas de maisons; ils ignorent les premiers principes de la navigation, et l'hiver n'est guère incommode que par les pluies. Ils font aussi peu de cas des bois que la nature leur a donnés. Veulent-ils chasser? ils mettent le feu à l'une de ces forêts de lentisques; le gibier effrayé en sort et trouve la mort dans le cercle des chasseurs qui cerne l'incendie.

La petite armée expéditionnaire était divisée en deux corps. Le général Perregaux partait d'Oran avec trois mille hommes, auxquels devaient se joindre, dans la plaine de l'Habrah, les onze cents que le colonel Combes amenait de Mostaganem.

Le général avait avec lui Mustapha-Ben-Ismaël, et son neveu El-Mezari, qui commandaient les Douairs et les Smélas, tribus amies de la plaine de Mlèta, à quatre lieues d'Oran. Le colonel était suivi du bey Ibrahim, ayant sous ses ordres les Turcs à pied et quelques Douairs ou familles des Borghiah, qui habitent sur la route de Mascara. Après avoir longé la côte, le général établit son premier bivouac sur la montagne des Lions, à cinq lieues d'Oran.

Cette montagne, dont le sommet est assez élevé, se fait remarquer par son aspect bizarre, surtout lorsqu'elle est vue de loin. Elle apparaît tantôt sous la forme d'un chameau, tantôt sous celle d'une pyramide, selon la position de celui qui la regarde; quelquefois elle étale au soleil ses bruyères vertes et touffues, pour ne montrer ensuite sur ses flancs brûlés qu'une large ceinture de roches nues et échancrées. Son nom lui vient du grand nombre de lions dont elle était, avant la guerre, la retraite accoutumée. Aujourd'hui ils y sont très rares; les Arabes disent même qu'ils ont tout-à-fait disparu.

Au versant nord de la montagne est une très petite vallée où coule un ruisseau dont l'eau est pure et délicieuse. C'est une halte aimée des Arabes, qui, dans leurs excursions, ne manquent jamais de s'y reposer.

Le lendemain, le corps d'armée arriva à l'embouchure de la Mactah, petite rivière qui sort d'un marais formé par l'union de l'Habrah et du Sig (1). Il tourna sur la droite et entra dans la vaste plaine du Sig et de l'Habrah, où le colonel Combes opéra sa jonction. L'armée réunie se dirigea sur l'Habrah, au pied du Petit-Atlas.

Cette rencontre de deux poignées d'hommes au milieu d'une plaine sans

(1) *Mactah* en arabe signifie *marais*.

bornes ne manquait ni d'intérêt ni de poésie, surtout si l'on considère les lieux où nous étions et la composition de notre petite armée.

C'était au mois de mars, et sous le ciel d'Afrique le printemps s'annonce de bonne heure. La plaine était couverte de vastes champs de blé et d'orge entrecoupés d'autres champs incultes, mais remplis de fleurs sauvages dont la plupart nous étaient inconnues; les ruisseaux nombreux qui traversent la plaine en tous sens étaient bordés de lauriers-roses en fleurs qui servaient d'asile aux tourterelles de Barbarie et aux pigeons ramiers. Aucun pli, aucun accident de terrain ne ridait cette immense nappe de verdure et de fleurs que dominaient les tiges longues et flexibles du genêt d'Espagne. Au milieu de cette nature riante, nous nous avancions lentement avec nos canons, nos mulets, nos chevaux, et tout l'attirail d'une armée en campagne. Près de nous marchaient les Arabes avec leurs bournous blancs ou noirs, tandis qu'à nos côtés, les enfans perdus de l'armée, les Spahis aux bournous rouges, lançant au galop leurs chevaux légers, foulaient les fleurs et les moissons, et faisaient flotter au vent leur sandgiac, petit étendard de guerre.

Cette expédition se faisait après celle que le maréchal Clausel avait exécutée sur Tremecen. Mustapha-ben-Ismaël, qui venait d'être délivré par nous du siége qu'il soutenait depuis trois ans contre Abd-el-Kader dans cette ville, se trouvait alors pour la première fois dans nos rangs, et devait rendre à Ibrahim les honneurs dus au bey.

Nous dirons d'abord quelques mots sur le bey Ibrahim : les journaux ont trop parlé de lui en France pour que nous laissions passer son nom sans commentaire.

Ibrahim a près de soixante ans, sa taille est haute, il porte avec dignité sa belle tête ornée d'une longue barbe grisonnante; il passe sa vie à poser. Il aurait parfaitement convenu à Gros pour l'une de ses gigantesques batailles. Voilà le seul mérite qui ne lui soit point contesté. Examiné de près, comme l'on fait de tout homme public et placé en scène, il perd toute sa dignité. Ce chef n'était pour tous les Arabes qu'un objet de mépris et de haine; ils le haïssaient comme Turc, s'en moquaient comme bey, et le méprisaient, parce qu'il ne tenait son autorité que de nous qui le leur avions imposé. Cependant ils le craignaient, car les balles de ses pistolets étaient de fort bon calibre et les yataghans de ses schiaouss merveilleusement effilés.

Le gouvernement français a senti plus tard que cet homme n'était pas fait pour le représenter auprès des Arabes : le beylick de Mostaganem lui a été enlevé et donné à un neveu du bey d'Oran.

Ibrahim se faisait toujours accompagner de son parasol, signe de sa haute dignité, de ses sept drapeaux surmontés du croissant, et de sa curieuse musique que les Arabes disaient de beaucoup supérieure à celle du bey de Tremecen, d'Ab-el-Kader, et même du bey de Constantine. Ibrahim passait pour amateur des beaux-arts. Cette musique se composait de six ou huit instrumens, dont trois musettes, deux espèces de clarinettes, et trois tambours aussi bi-

zarres par leur forme que par les sons qu'on en tirait. Ce sont des peaux de chat fortement tendues, sur lesquelles on frappe en cadence avec des tampons. Les musiciens jouent matin et soir pour les prières et montent à cheval quand le bey marche. Placés derrière lui, les malheureux artistes soufflent à poitrine tendue ou frappent à tour de bras, avec ensemble, il faut le dire, mais toujours sur le même motif qu'il pressent ou ralentissent. Les musettes font la haute-contre, les clarinettes le ténor, et les tambours roulent sans interruption pour accompagner. Si vous avez entendu les musettes et les haut-bois catalans jouer ces danses vives et entraînantes des Pyrénées-Orientales, si vous avez fait sauter dans vos bras les jolies filles de Perpignan, d'Arles, de Prades et de Prats de Molle, vous pourrez vous faire une idée de la musique bédouine. Figurez-vous des hommes basanés et graves devant ces joueurs de musette, un magnifique ciel bleu pour horizon, et vous pourrez vous représenter le bey Ibrahim Bûsnach, se rendant dans la grande plaine de l'Habrah à la rencontre de Mustapha et d'El-Mezari.

Quant à Mustapha, il n'avait ni parasol ni musique; cet homme, sévère dans son maintien et dans son costume, était entouré de ses meilleurs cavaliers, de ses soldats les plus robustes. Sa puissance ne se révélait ni par les riches habits ni par les bruyantes fanfares, mais par le calme et l'attitude respectueuse de ses deux tribus guerrières. Près de lui marchaient fièrement ses deux étendards que nous avons toujours vus flotter au poste périlleux, ses deux étendards vert et blanc tachés d'une main, qui ne se souviennent pas d'avoir fui devant l'ennemi.

Les Douairs et les Smélas visitaient les amorces de leurs fusils et préparaient leurs chevaux : la *fantasia* allait commencer. Les Arabes ne connaissent pour faire éclater leur joie, pour célébrer les grandes époques de leur vie, que les jeux guerriers. Ce sont des courses et des luttes, non d'agilité, mais d'adresse; ils excellent dans l'art de faire plier un cheval au caprice du cavalier. Ils sont vraiment beaux lorsque, courbés sur l'encolure de ces admirables chevaux, ils font revivre pour ainsi dire les centaures de la fable; on les voit rejeter avec grace leurs bournous sur l'épaule, coucher en joue le but et faire feu sans que leur monture bouge ou s'effarouche, et cela aux grandes allures, à bride abattue, dans des terrains où nos régimens de cavalerie manœuvreraient à peine au trot, où nos écuyers craindraient de s'engager. Les drapeaux d'Ibrahim parurent, et quatre cents Arabes de Mustapha s'élancèrent le fusil haut, n'épargnant ni les cris ni l'éperon. L'éperon arabe n'est pas un éperon de parade argenté et à molettes fines comme celui de nos élégans. La simple vue de cet instrument vous ferait frémir. L'éperon arabe ou *chahir* est un morceau de fer, long d'environ huit pouces, terminé en pointe excessivement aiguë qui remplace la molette; le talon de l'éperon est attaché à un demi-cercle en fer qui se lie au pied par une courroie. Au moyen de cette espèce de broche, il faut que le cheval marche ou meure. L'Arabe exige de sa monture tout ce qu'elle a de force et de générosité, parce qu'il est à même

de faire couler de ses flancs tout ce qu'elle a de sang. Lorsque le cheval commence à perdre haleine, il le frappe rudement, le blesse et ravive incessamment la plaie par un chatouillement continuel; aussi le cavalier en est le maître, et il le serait à moins.

Une fois lancés, les Bédouins se choisirent par groupes de trois ou de quatre, continrent leurs chevaux à une vitesse égale, poussèrent de grands cris, arrivèrent ainsi jusqu'au bey, firent feu à ses pieds et tournèrent bride sur le coup. Bientôt on les vit revenir en chargeant leurs armes, faisant des moulinets avec leur fusil, se haussant sur leurs larges et courts étriers, animés déjà par la course précédente, criant plus fort et d'une voix plus rauque. Ils se replacèrent enfin derrière lui après une nouvelle décharge, ivres de poudre et de fumée, et faisant bondir et cabrer leurs chevaux essoufflés.

C'est alors que le cheval arabe est beau et intéressant à voir; il semble animé par l'ame de son maître, il s'exalte comme lui, sa bouche écume, ses yeux lancent du feu, ses narines s'ouvrent; il fait voler la poussière et les cailloux, franchit les buissons, les palmiers-nains, ou les évite avec une adresse merveilleuse; puis il rentre dans les rangs paisible et froid, baissant la tête, la queue et les oreilles, jusqu'à ce qu'on le remette en rênes, jusqu'à ce que la *fantasia* recommence.

Cette petite fête fut interrompue par l'apparition subite des vedettes de l'ennemi. Le kaïd de Kalah, ville de la province de Mascara, nouvellement nommé par Abd-el-Kader à la place de Sidi-Roumedin, qui se trouvait avec nous, était venu nous observer à la tête de six ou huit cents cavaliers. Alors tous ces hommes qui ne pensaient qu'à se divertir, qui torturaient leurs chevaux pour le plaisir de faire briller leur adresse, tournèrent bride, et, chefs en tête, se répandirent dans la plaine, poussant des cris à faire trembler. Ils arrivaient sur l'ennemi qui nous observait toujours. Les coups de fusil se firent entendre, et les Bédouins d'Abd-el-Kader s'enfuirent. Ce fut alors une fureur impossible à décrire de la part des nôtres : ils poursuivirent les fuyards pendant plus de six heures, firent neuf grandes lieues sans que les fossés, les cours d'eau et même les montagnes pussent les arrêter. Ils franchirent l'Habrah et n'abandonnèrent l'ennemi que dans les gorges des montagnes de Mascara, où ils auraient pu être surpris par quelque embuscade.

Comme nous suivions la même route qu'eux, nous heurtions assez souvent des cadavres décapités, percés de balles et dépouillés de tout vêtement. Le corps du kaïd de Kalah, que nous reconnûmes facilement, avait été atteint d'une balle dans le haut du buste, et sa tête avait été coupée par celui-là même qu'il avait remplacé au pouvoir. A l'aspect du cadavre on se sentait pris de pitié pour cet homme si beau, si jeune et si robuste; il était d'une grande propreté; la blancheur des mains, des pieds et de la poitrine était surtout remarquable; la tête était bien coupée, sans déchirures; il avait probablement combattu jusqu'au dernier soupir, car sa main était meurtrie et presque abattue. Le soir, au bivouac, chacun pouvait voir, devant la tente

d'Ibrahim, exposées aux yeux du bey, une pile de têtes coupées depuis le matin; puis, à l'écart, une autre tête à cheveux rasés, à barbe noire, très soignée, coupée en pointe et en collier; de beaux et grands yeux noirs, quoique fixes, donnaient une expression mobile à cette physionomie pâle, et une légère contraction des lèvres semblait indiquer le sourire plutôt que la douleur, le dédain plutôt que la crainte.

Le jour tombait, lorsque l'armée arriva sur la rive droite de l'Habrah. Ce site est très pittoresque : la rivière peu large et peu profonde, quoique fortement encaissée comme tous les cours d'eau du nord de l'Afrique, baigne le pied des montagnes de Mascara. Elle était jadis ombragée dans un cours de quinze à vingt lieues par de beaux arbres dont la plupart portaient des fruits. On voit encore sur la rive gauche un long bois de tamarins, que les Arabes ont respecté parce que les Espagnols y furent défaits en 1561. Les corps expéditionnaires, à force de passer et de repasser, ont abattu tous les arbres pour faire des feux et des cabanes; on ne voit plus que des troncs et des branches mutilées. Les mornes que forment dans la plaine les dernières pentes des montagnes sont boisés et couverts d'excellens pâturages. De nombreux marabouts placés en vedettes sur les points culminans donnent quelque vie au tableau. Les sentiers qui conduisent à ces petites maisons à dôme, tombeaux des grands et des saints, doivent être fréquentés, car ils sont très battus. Vers le sud, du côté de Mascara, se dessinent largement les pics raides et grisâtres des montagnes. De temps à autre, sur un plateau, apparaît quelque cavalier épiant notre armée, qui, dans la vallée, coupe ses arbres, remue ses cimetières, foule aux pieds ses moissons et chante sur tous ces débris. C'est alors qu'il voue aux Français une guerre sans trève ni repos et une haine éternelle. Au nord, la plaine, dont on voit à peine l'horizon, s'étend jusqu'aux plateaux de Massagran; à l'est, elle touche aux gorges de la Mina, et à l'ouest, à la forêt de Muley-Ismaël.

Les Douairs et les Smélas revenaient de la poursuite des ennemis. Les trois chefs marchaient en tête, le bey Ibrahim au milieu. La musique se faisait entendre sans interruption; les musettes égayaient par leurs sons aigus cette marche triomphale; les chevaux hennissaient, pressentant les momens du repos; les hommes riaient et causaient entre eux, se racontant leurs prouesses et les hauts faits du jour. Nos soldats débandés firent cercle pour les voir arriver. Ce peuple a des habitudes tellement originales, que ceux-là même qui vivent au milieu de lui et combattent avec lui, ne peuvent se lasser de le considérer et de l'étudier. Nous nous groupions autour d'eux en vrai badauds, tandis que, riant de notre curiosité, ils cherchaient à l'exciter encore en faisant exécuter diverses manœuvres à leurs chevaux ensanglantés. La nuit était venue, les feux s'allumaient, le ciel était magnifique, l'air presque chaud. L'abondance régnait dans le camp : nos Arabes avaient surpris les troupeaux des tribus ennemies, et le camp était rempli de chèvres et de brebis qui faisaient un vacarme épouvantable. Pour trente sous on avait un mouton; de tous côtés

le sang coulait, les broches de bois tournaient au feu; c'était un camp d'Homère, des repas de héros où l'on faisait rôtir et où l'on servait des pièces entières, et puis la rivière coulait à deux pas, et fournissait à chacun une boisson abondante. Ce bivouac a fait époque dans les campagnes pénibles des trois dernières années.

Un rude travail nous était réservé pour le lendemain. Dès cinq heures du matin, on demanda des hommes de bonne volonté, et nous poussâmes une pointe jusqu'à une distance de deux lieues de Mascara. Un an auparavant, lors de son expédition contre cette ville, le maréchal Clausel avait avec lui dix mille hommes et un matériel considérable, et cependant il eut de grandes difficultés à surmonter, pour venir à bout de son entreprise. Nous n'étions, nous, que quinze cents hommes, courageux et prêts à surmonter toutes les fatigues. La journée était mortellement chaude, nous mourions de soif, et cependant nous gravissions sans cesse, courant d'une montagne à l'autre. Dans notre longue course nous ne rencontrâmes pas une seule goutte d'eau même bourbeuse et croupie. Nous rentrâmes au camp à cinq heures du soir, après avoir marché pendant douze heures complètes, ne faisant que quelques minutes de halte de deux en deux heures, toujours attachés et acharnés à la poursuite des troupeaux que nous rencontrions dans les gorges, et que les gardiens épouvantés nous abandonnaient sans les défendre.

Notre retraite sur le camp, par les crêtes de la montagne, était réellement curieuse. Nous ramenions, entre nos colonnes, plus de deux mille bêtes à cornes. Pour faire marcher cet immense troupeau, on avait groupé, sur différens points, les tambours et les trompettes dont les sons épouvantaient ces animaux, qui suivaient, en fuyant, la route que nous nous étions tracée. On se ferait difficilement une idée de tous les bruits qui s'élevaient de cette masse mouvante d'hommes et d'animaux. Les tambours et les trompettes battaient ou éclataient sans ordre ni mesure; des bêlemens, des beuglemens, des cris sauvages, des conversations bruyantes s'élevaient confusément du milieu de tourbillons de poussière, et au-dessus de tous ces bruits s'élevait le grand bruit que font les hommes et les chevaux en marche. La dernière halte se fit sur le dernier mamelon de la montagne; nos camarades et le repos nous attendaient au bas, et cependant nous nous arrêtâmes pour respirer les bouffées de cette brise que nous avions en vain appelée toute la journée. Elle s'élevait fraîche et embaumée du lit de la rivière qui coulait à nos pieds et déroulait dans la plaine son cours long et sinueux. Le tableau que nous avions sous les yeux était admirable : le soleil se couchait dans un ciel sans nuage, la nature étalait toutes ses pompes. Toutes nos peines, toutes nos misères étaient déjà oubliées. Heureuse journée après tout, quoiqu'elle eût été bien rude, heureuse journée! car nous avions fait preuve de force et de jeunesse.

La journée du lendemain fut donnée au repos. Nous construisîmes, sur les deux rives du fleuve, quelques ouvrages de fortification que nous abandon-

nâmes aux Arabes. Ceux-ci n'ont jamais essayé de détruire les travaux que nous exécutions sur notre passage. Ils se sont toujours contentés de les observer avec curiosité et n'ont jamais eu l'idée de vouloir les défendre. Dans l'enceinte de nos fortins qu'ils dédaignaient de détruire, ils ont quelquefois enfermé leurs troupeaux.

Nous partîmes bientôt pour Sidi-Madera, marabout qui donne son nom à une fontaine dont l'eau est agréable à boire, mais malsaine. Pendant notre marche qui fut d'environ sept heures, plusieurs tribus vinrent faire leur soumission au général et au bey. Celui-ci s'empressa de recevoir leurs présens, mais le général refusa ceux qu'elles lui offrirent. Nous entrâmes ensuite dans les plaines de l'Illil et de la Mina. L'Illil est un petit affluent de la Mina, qui, elle-même, va se jeter bientôt dans le Chelif. Ces deux plaines ressemblent beaucoup à celles du Sig et de l'Habrah, quoiqu'elles soient plus petites. Elles sont cultivées et très riches. Parmi les tribus qui les habitent, les plus remarquables sont celles des Sidi-l'Aribi et des Medg'er qui firent toutes deux leur soumission.

La tribu des Sidi-l'Aribi est renommée pour posséder les meilleurs chevaux du pays. Ils sont connus sous le nom de chevaux du Chelif; ils ont la tête massive, les membres forts, les sabots larges. Les prairies de ces plaines sont très grasses et très estimées. Lorsque le chef des Sidi-l'Aribi vint reconnaître la domination française, nous nous pressâmes à sa rencontre, car son histoire nous était connue et le rendait fort intéressant. C'était un jeune homme de dix-neuf à vingt ans, à la peau blanche, aux formes délicates et à la parole timide. Et cependant, sous cette frêle enveloppe, se cachaient une volonté ferme, un cœur noble et courageux. Il était parvenu au pouvoir par un évènement tragique : son père, qui commandait alors, avait été mandé à Mascara par Abd-el-Kader, qui craignait son influence sur les tribus; il s'y rendit sans défiance, fut arrêté et pendu à une fenêtre de la maison de l'émir, tandis que celui-ci priait à la mosquée. Sa tête fut ensuite envoyée à son fils. Celui-ci, loin de s'intimider, rendit les honneurs funèbres à son père, fit décapiter à son tour l'esclave qui avait été chargé du funeste message, et trouva aussi un homme assez dévoué pour porter sa tête à l'ennemi. Il n'y avait pas de raison pour que ces ambassades eussent une fin. Abd-el-Kader renvoya l'esclave sans lui faire aucun mal, mais il se prépara à châtier le jeune rebelle. Celui-ci franchit le Chelif, lutta long-temps et finit par se jeter dans le parti français.

Nous quittâmes la Mina pour nous enfoncer dans les gorges du Chelif. Les montagnes qui le bordent sont très fourrées et très favorables à une guerre de partisans. Elles sont habitées par quelques tribus, parmi lesquelles est celle des Beni-Zerroual, qui ne voulut en aucune manière entendre parler de conciliation, et nous défendit fièrement de passer sur son territoire : les têtes de colonnes s'y engagerent, et aussitôt la fusillade se fit entendre. Nous étions souvent obligés de nous arrêter pour pratiquer des passages à l'artillerie, et

l'ennemi, maître des positions, profitait de ces retards pour nous attaquer; souvent il nous blessait du monde. Il nous disputa le terrain pied à pied, et ne cessa de nous combattre que lorsque nous eûmes dépassé les limites de la tribu. Les Béni-Zerrouals sont tous Kabaïles et combattent à pied.

Le soir nous arrivâmes au Chelif, l'un des fleuves les plus larges et les plus profonds du nord de l'Afrique; il coule du sud-est au nord-ouest, reçoit plusieurs tributaires, et, après avoir décrit un grand coude au nord, il va se jeter dans la mer à dix lieues est de Mostaganem. Nous vîmes sur ses bords une ruine du Bas-Empire peu curieuse; elle est presque entièrement écroulée; il ne reste plus qu'une longue muraille qui n'offre rien de remarquable.

Nous traversâmes la riche plaine de Massagran, parsemée de maisons de campagne maures; toutes sont détruites et désertes : leur aspect est bien triste. Les jardins sont encore pleins de fleurs, les instrumens aratoires abandonnés remplisssent les fossés; les citronniers, les grenadiers, les figuiers et les orangers, sont taillés en magnifiques allées; des carrés symétriques de narcisses et de résédas, de rosiers et de jasmins, annoncent les goûts civilisés des anciens maîtres; des haies de cactus bordent et séparent les propriétés. Dans chaque maison sont des citernes; mais ces maisons sont vides, il ne faudrait que des habitans pour ramener la vie dans ces délicieuses villa.

Après dix-huit jours de marches, souvent forcées, l'armée arriva enfin devant Oran. Elle n'avait, pour ainsi dire, éprouvé aucune perte dans cette expédition, qui l'avait grandement initiée aux mœurs arabes, et qui avait fait rejaillir beaucoup de gloire sur le chef dont la prudence et le talent avaient triomphé de nombreux obstacles.

Un pompeux ordre du jour, signé du général en chef, nous apprit qu'Abd-el-Kader, fugitif et abandonné par ses tribus, n'avait plus qu'un pouvoir chimérique, on crut la province pacifiée et l'émir abattu pour jamais. Mais la guerre n'est pas si promptement terminée sur cette terre d'Afrique.

Quinze jours après nous étions bloqués à la Tafna (1), après une affaire déplorable et sanglante dans laquelle deux mille Français n'avaient pu résister à douze mille Arabes conduits par ce même Abd-el-Kader, plus orgueilleux et plus puissant que jamais.

A. DE GONDRECOURT.

(1) Fleuve qui va de Tremecen à l'île d'Aargsghoun.

(*La suite à un prochain numéro.*)

LES ÉPAVES.

Première Partie.

I.

A quelques lieues de Saint-Pierre, au pied de ces volcans éteints qu'on appelle les pitons du Carbet, il y avait autrefois une habitation, la plus belle et la plus considérable de la Martinique. Le revenu de ce vaste domaine valait mieux que celui de bien des terres nobles, ayant château seigneurial, remparts et ponts-levis; pourtant on n'y voyait qu'une maison d'assez humble apparence dont le toit rougeâtre s'élevait sous les touffes verdoyantes des tamarins et des manguiers; quelques grands cocotiers balançaient au-dessus leurs cimes élégantes; ses nombreuses dépendances formaient, à l'entour, comme un village que coupait régulièrement dans sa longueur une file de cases à nègres, pauvres demeures sans fenêtres et semblables à des ruches.

Des bois et des savanes enserraient ces vastes et florissantes cultures au-delà desquelles la terre se retrouvait dans le luxe sauvage de sa végétation primitive. Vers le sud-est, entre les profondes coulées où la rivière du Carbet prend sa source, et à une lieue environ de l'habitation la Rebelière, il y avait une autre possession, presque aussi considérable, appelée les Mornes; ses champs de cannes et de patates douces formaient de grands sillons qui s'étendaient jusqu'à la croupe grisâtre des montagnes du Carbet.

Vers les fêtes de Noël, en l'année 1720, trois personnes veillaient un soir, après souper, dans la galerie de l'habitation La Rebelière. De

hauts candélabres, chargés de bougies de France, éclairaient cette pièce où régnait un bizarre mélange de luxe et de simplicité. Il n'y avait point de rideaux aux fenêtres, mais des stores en canevas, soigneusement baissés, arrêtaient les moustiques dont l'essaim innombrable bourdonnait au dehors, et livraient passage au vent de la nuit qui soufflait mollement contre les lambris.

Les esclaves avaient retiré la table chargée d'une magnifique vaisselle d'argent pour servir le café sur un petit guéridon, chef-d'œuvre de marqueterie digne de figurer dans le cabinet d'une reine plutôt que dans cette grande salle blanchie à la chaux et carrelée comme une cuisine.

Les trois personnes réunies autour du guéridon étaient si dissemblables de traits et de physionomie, qu'il était évident, au premier abord, qu'elles n'appartenaient ni à la même famille, ni au même pays. Mme de La Rebelière était le type créole dans toute sa nonchalance hautaine et gracieuse. Sa taille disparaissait dans l'ampleur d'une robe blanche dont aucune ceinture n'arrêtait les plis; mais on la sentait souple et légère à travers ce nuage de mousseline. Ses traits étaient charmans, ses cheveux noirs, sa peau délicate et veinée; elle avait cette pâleur fraîche et animée particulière à la race créole, et ces grands yeux sombres qui sont une beauté rare dans tous les pays. Son mari, M. de La Rebelière, était un homme encore jeune, mais que le climat ardent des Antilles avait prématurément vieilli. Il était d'origine belge, et, quoique venu fort jeune à la Martinique, il avait subi l'influence de cette température pour laquelle il n'était point né. Ses cheveux déjà rares et d'un blond équivoque retombaient en mèches autour de son visage d'une blancheur terne, sa physionomie était timide et mesquine; mais quelque chose de fier, d'absolu, dans ses airs de tête, annonçait l'homme qui a l'habitude de commander et d'être obéi. D'ailleurs, à travers un certain cachet de poltronnerie et de faiblesse, que la nature avait mis sur son chétif individu, on devinait des passions violentes et une volonté tenace, sinon hardie.

La jeune fille assise entre M. et Mme de La Rebelière, avait la fraîcheur veloutée des fruits et des fleurs; c'était une de ces figures douces et sereines qui reposent l'ame de ceux qui les regardent; la chaleur énervante des tropiques n'avait pas encore fané les belles couleurs de rose épanouies sur ses joues; ses cheveux étaient bruns, ses yeux d'un bleu changeant. Elle était vêtue à la mode de France, avec la coquetterie modeste d'une demoiselle de condition; son corps de jupe lacé par devant faisait valoir sa fine taille, et les plis d'un grand

fichu de linon laissaient à peine entrevoir son cou mince et gracieux. Elle travaillait avec application à un tableau en broderie qui représentait des fleurs, et dont le modèle était un beau bouquet posé sur le guéridon.

— Monsieur, je persiste à vous faire observer que vous avez grand tort de ne pas m'emmener avec vous au Fort-Royal, dit Mme de La Rebelière en bâillant et en se renfonçant dans le léger fauteuil de bambou où elle était assise.

M. de La Rebelière secoua la tête avec un air de décision fort poli et répondit doucement : Ma chère amie, cela ne serait pas du tout amusant pour vous, je vous assure; si ce n'était un devoir pour moi d'aller passer ces fêtes de Noël chez M. de Feuquières, je me serais dispensé de ce voyage; il aurait été renvoyé à une autre époque; pourtant j'ai à parler d'affaires importantes avec notre cousin M. le gouverneur, j'ai toujours quelque chose à lui demander; mais vous le savez, je vous quitte avec tant de peine...

— Il fallait du moins me laisser à Saint-Pierre, interrompit la jeune femme avec impatience.

— Mais il me semble que durant mon absence vous serez mieux ici et surtout plus convenablement.

— Eh! quelle inconvenance y aurait-il eu à vous attendre dans notre maison de Saint-Pierre? Là, comme ici, je le sais, je n'aurais reçu aucune visite, je n'aurais parlé à ame qui vive; mais du moins j'aurais vu le monde par la fenêtre. C'est toujours plus divertissant que de regarder à travers ces stores les nègres d'atelier, le moulin à sucre et les cases à bagasse.

— Ma chère Éléonore, que vous êtes enfant! dit tranquillement M. de La Rebelière; il faut bien en prendre votre parti et vous accoutumer à tout cela, puisque c'est ici que nous vivrons en famille presque toute l'année. L'air de cette habitation convient mieux à ma santé que celui de Saint-Pierre...

— Voilà la première fois que vous vous en apercevez peut-être depuis trente ans que vous êtes à la Martinique. Avant notre mariage, vous n'aviez pas songé à quitter la ville.

— C'est que je m'ennuyais tout seul ici quand j'étais garçon; mais avec vous, ma chère Éléonore, c'est le séjour que je préfère. Allez, vous finirez par vous y plaire. Ici vous commandez souverainement; vous avez toute liberté.

— C'est bien le moins, je pense. Monsieur, je profiterai de la permission pour ne pas tenir en place. D'abord, demain je vais aux eaux

chaudes, et si je m'y trouve bien, j'y passe huit, dix, quinze jours, tout le temps de votre absence.

— Aux eaux chaudes! Mais il y a pour une journée de marche dans des chemins affreux, à travers un pays désert où vaguent des nègres marrons. Il n'y a point d'autre habitation aux eaux chaudes qu'une case abandonnée, et qui était en fort mauvais état il y a deux ans, lorsque j'y suis allé pour la dernière fois. Je suis prêt à céder à qui la voudra cette concession de terrain trop éloignée pour en tirer parti; je donne la case et toutes ses dépendances au premier venu.

— Attendez du moins que j'en sois revenue.

— Mais ce voyage n'est pas sans quelque danger.

— N'importe! je m'ennuie, il faut que je me promène. Ne venez-vous pas de me promettre qu'ici j'aurais toute liberté?

— Mon Dieu si! Cependant, quand il s'agit de votre sûreté, peut-être de votre vie...

— N'allez-vous pas vouloir m'effrayer? Eh! que puis-je craindre? D'abord je ne suis pas seule, Cécile vient avec moi; j'espère qu'elle obtiendra aussi votre agrément.

— Je ne défendrai pas à ma pupille ce que je permets à ma femme.

— Nous partirons demain matin en même temps que vous. N'est-ce pas, Cécile, que vous êtes contente de faire cette promenade aux eaux chaudes et que vous vous ennuyez mortellement ici?

La jeune fille répondit à cette double question par un sourire d'assentiment et un petit geste négatif; puis, étalant sa broderie comme pour en faire admirer le travail, elle dit avec satisfaction :

— Voyez, madame, voyez, monsieur, comme c'est frais, comme c'est brillant! N'ai-je pas bien imité cette fleur de frangipanier qui ressemble à un lis? Et ce beau jasmin rose?.. Mes amies de Saint-Cyr vont être bien étonnées en voyant ces belles fleurs! Il n'y en a point comme cela dans notre France.

— Mon Dieu! interrompit Mme de La Rebelière, voilà une surprise qui vous aura donné bien du mal; depuis tantôt deux mois, vous travaillez assiduement pour envoyer votre cadeau à ces demoiselles. Ma chère, je ne comprends pas pourquoi vous n'avez pas fait faire cela à votre Fémi; elle est adroite comme les fées.

— Et moi, qu'aurais-je fait alors, ma bonne amie?

— Rien du tout, comme moi.

— Oui; mais alors, comme vous, je me serais mortellement ennuyée.

— Ah! c'est bien possible, dit Mme de La Rebelière entre un soupir et un léger bâillement.

Puis elle se leva brusquement et s'écria :

— Voyons, parlons encore de notre voyage. Je vais donner mes ordres. Nous irons en hamac, nous emmènerons dix esclaves et deux mulets chargés de bonnes provisions.

— Je vous le conseille, si vous ne voulez pas mourir de faim, interrompit M. de La Rebelière. Sérieusement, ce voyage est une folie. Si vous rencontriez des nègres marrons?

— Vous savez bien qu'ils se cacheraient bien vite pour nous laisser passer.

— Voilà bien l'imprudente sécurité des créoles! Malgré tant de terribles exemples, ils ne savent pas encore se méfier des nègres; ils vont, ils vont toujours, comme s'ils étaient invulnérables...

Mme de La Rebelière haussait les épaules, et Cécile écoutait avec une certaine frayeur. Déjà plus d'une fois, depuis son arrivée à la Martinique, elle s'était demandé, en voyant la misérable condition des nègres, si les quatre cents esclaves de l'habitation La Rebelière ne se lèveraient pas quelque jour contre ce maître, dont le fouet impitoyable ne se reposait jamais. M. de La Rebelière regarda derrière lui; puis il reprit :

— Je ne suis pas tranquille depuis que Palème s'est en allé marron.

— C'est une perte; il valait bien douze cents livres.

— Qui? cet esclave blanc? demanda Cécile.

— Il n'y a point d'esclaves blancs, répliqua vivement M. de La Rebelière; Palème est un mulâtre, né de je ne sais quelle mère indienne ou caraïbe. Il y a une telle confusion dans toutes ces races, que le diable n'y reconnaîtrait pas ses enfans.

— Sa peau est aussi claire que celle du géreur de mon habitation, M. Mathieu.

— N'importe! c'est un mulâtre, un coquin de mulâtre que j'ai trop ménagé.

— Il a pourtant été mis souvent aux quatre piquets, dit Mme de La Rebelière. C'est votre faute si vous avez ce souci-là; je vous ai engagé cent fois à ne pas acheter des épaves; ils finissent toujours par s'en aller.

— Qu'est-ce qu'un épave? demanda encore Cécile.

— C'est un nègre ou un mulâtre qui n'appartient à personne et qui n'a pourtant aucun titre de liberté; le gouvernement s'en saisit et le vend à son profit.

— Ah! mon Dieu! interrompit Cécile; mais est-ce juste cela?

— Sans doute, c'est la loi, répondit M. de La Rebelière; mais

Éléonore a raison, il ne faut acheter des épaves à aucun prix : la vie vagabonde qu'ils ont souvent menée pendant longues années les a corrompus; ils sont tous entichés de la liberté; ils ont en horreur l'obéissance; si on les châtie, ils se vengent, ils se vengent cruellement...

— Mon Dieu! monsieur, aurez-vous donc toujours de ces frayeurs-là? interrompit d'un air moqueur Mme de La Rebelière. Voilà longtemps que vous avez peur, sans qu'on ait touché à un cheveu de votre tête. Vos nègres sont si sévèrement menés, vous leur inspirez une telle crainte, que pas un ne bougerait d'ici au jour du jugement. Pourtant s'ils soupçonnaient dans quelles terreurs perpétuelles vous vivez...

— Je n'ai point de terreurs, interrompit M. de La Rebelière en se redressant; je sais que pas un de ces misérables n'oserait lever la main contre moi. Non, je ne crains rien!

Il y eut un silence. M. de La Rebelière se promenait les mains derrière le dos; sa femme s'était renversée dans son fauteuil, et jouait avec le bouquet que Cécile venait de laisser tomber. La jeune fille avait le cœur serré; ces idées, ces habitudes auxquelles son éducation ne l'avait point préparée, l'impressionnaient péniblement. Toute son ame se révoltait à l'aspect des rudes châtimens infligés aux malheureux nègres, et pourtant elle aussi avait des esclaves qu'on faisait travailler et qu'on punissait; il y en avait trois cents sur cette grande habitation des Mornes, dont le testament d'un parent éloigné l'avait fait héritière.

— Monsieur, dit tout à coup Mme de La Rebelière, si votre séjour au Fort-Royal doit durer moins de deux semaines, c'est aux eaux chaudes que vous viendrez me trouver. Je vais avoir de l'occupation là-bas. D'abord je ferai rebâtir la case, je ferai semer et planter un jardin à l'entour. On dit que le site est ravissant et l'air fort sain. Notre vieille femme de chambre Fémi vous en a fait une belle description, ma chère Cécile?

— Oui, elle raconte que, quand elle était bien jeune, il y avait en cet endroit un grand Carbet, et que les Caraïbes venaient jusqu'ici échanger de beaux hamacs de coton contre de l'eau-de-vie. Mais ces pauvres gens ont disparu depuis long-temps.

— Il a fallu leur faire une rude guerre, dit M. de La Rebelière. Quelque jour, je vous raconterai cela; j'étais tout enfant, mais je m'en souviens.

La jeune femme s'était levée, et elle regardait à travers les stores la terre endormie, le ciel resplendissant et serein.

— Voici qu'il se fait tard, dit-elle; il est temps de dormir, si nous voulons être prêts demain matin au point du jour. Monsieur, nous nous souhaiterons mutuellement un bon voyage. Allez, je ne vous pardonne pas de ne point m'emmener avec vous au Fort-Royal. Voyons, il serait encore temps...

— Ma chère Éléonore, dit M. de La Rebelière en prenant les mains de sa femme, puisque vous voulez absolument aller aux eaux chaudes, au lieu de m'attendre tranquillement ici, je ne m'y oppose pas; mais soyez prudente, je vous en supplie. N'essayez pas de pénétrer dans les bois; prenez garde aux nègres marrons, aux serpens, aux bêtes venimeuses. Faites grand feu en arrivant pour assainir la case, et, au lieu de dix esclaves, emmenez-en vingt, pour qu'ils fassent bonne garde nuit et jour autour de vous. S'il vous arrivait quelque malheur, j'en serais au désespoir, ma chère ame; vous savez mon amour pour vous!

Il baisa tendrement les deux mains de sa femme, qui n'osa pas les retirer; mais un sourire impatient et dédaigneux traduisit le sentiment avec lequel Mme de La Rebelière acceptait ces témoignages de tendresse. Depuis trois ans, elle subissait les preuves de cet amour égoïste, jaloux, profond, implacable. Elle ne se l'avouait pas encore à elle-même; mais elle haïssait son mari, et elle le craignait assez pour lui obéir, malgré ses répugnances. Elle n'essayait pas de lutter contre ces volontés, dont souvent elle se donnait le triste plaisir de se moquer en face, et soumise, sinon résignée, à un genre de vie pour lequel elle n'était point faite, elle se consumait de chagrin et surtout d'ennui. Pourvu qu'elle vécût séparée du monde, M. de La Rebelière lui passait d'ailleurs toutes ses fantaisies; elle était souveraine maîtresse dans l'espèce de prison où la jalousie effrénée de son mari la retenait, et parfois elle abusait jusqu'à l'extravagance de cette liberté. C'était ainsi qu'elle avait voulu aller aux eaux chaudes, s'aventurant à travers ces campagnes désertes pour le seul plaisir de changer de place et de faire quelque diversion à la monotonie de ses habitudes. Dans des occasions semblables, elle secouait sa nonchalance et sa paresse; elle devenait active, infatigable.

II.

Le lendemain, vers le soir, un orage s'amassait au ciel; un vent lourd soufflait par intervalles, les pitons du Carbet étaient voilés par une brume opaque et flottante; de gros nuages noirs montaient rapi-

dement du côté de la mer et se déployaient dans l'azur devenu tout à coup plus sombre; le soleil se couchait rougeâtre et sans rayons; on entendait au fond des bois un murmure sourd et incessant, pareil à celui des eaux débordées.

Halte! cria Mme de La Rebelière, de dedans son hamac, et aussitôt toute la troupe s'arrêta. C'était un aspect curieux que celui de cette caravane. Un guide menait l'avant-garde composée de cinq ou six noirs d'une taille colossale, armés de haches et de fusils; puis venaient Mme de La Rebelière et Cécile portées dans leur hamac par de robustes esclaves qui se relayaient toutes les demi-heures; quelques négresses et les conducteurs de mulets fermaient la marche.

A cette heure avancée du jour, cette troupe se trouvait au pied des pitons du Carbet, dans un étroit vallon bordé de bois touffus. Le chemin, encombré de cailloux roulés et de grandes herbes, était évidemment le lit desséché d'un torrent. Un silence profond régnait dans ces solitudes, dont les ténèbres de la nuit allaient augmenter l'horreur.

— Sommes-nous loin des eaux chaudes? demanda Mme de la Rebelière avec inquiétude.

— Un quart de chemin, maîtresse, répondit le guide; mais il pleut derrière les pitons, les ruisseaux vont devenir gros comme la mer et nous risquons d'être balayés par les eaux en passant la ravine...

— Nous avons une ravine à traverser?

— Un ruisseau où par le beau temps on a de l'eau jusqu'à la cheville, mais qui ce soir peut-être charriera de grands arbres et de grosses pierres.

— Eh bien! il faut passer la nuit de ce côté et demain nous arriverons.

— Demain? s'écria Cécile, mais où allons-nous coucher cette nuit?

— On suspendra nos hamacs sous les arbres, répondit Mme de La Rebelière en tâchant de paraître calme et rassurée. Pourtant, au fond de son ame, elle regrettait d'avoir bravé les hasards de ce voyage et elle avait grand'peur de passer la nuit en plein air dans ces solitudes.

— Maîtresse, reprit le guide avec le même ton insouciant et soumis, il ne ferait pas bon peut-être d'arrêter par ici; le bois est fort serré, il y a des serpens, et si les eaux grossissent, elles s'écouleront dans ce chemin; il faut avancer encore, un peu plus loin il y a une habitation.

— Eh! va donc! va donc, interrompit vivement Mme de La Rebelière; que ne le disais-tu, grand stupide! Ah! j'ai eu un mauvais moment! Allons ma chère Cécile, prenez courage, il y a par ici une habitation où l'on nous donnera l'hospitalité, la bonne hospitalité créole.

— Vous connaissez donc ces gens-là? demanda la jeune fille.

— Pas le moins du monde; mais n'importe, on nous recevra de grand cœur, les voyageurs sont toujours les bien-venus chez les colons; c'est tout simple dans un pays où il n'y a point d'auberges.

Le guide avait dit vrai; à l'extrémité du vallon, sur une petite esplanade à laquelle on montait par un chemin fort raide et que dominaient les hauteurs inaccessibles de la montagne, les murs blancs d'une habitation se détachaient sur les ombres profondes de la forêt. Le jour s'était évanoui avec le dernier rayon du soleil, car dans ces climats il n'y a point de crépuscule; la lumière et les ténèbres se succèdent presque sans transition. Les voyageurs gravissaient lentement cette pente le long de laquelle de grands arbres étaient symétriquement plantés. Un flambeau brilla tout à coup à l'extrémité de cette espèce d'allée.

— Nous arrivons, s'écria Mme de la Rebelière.

— Que Dieu bénisse les bonnes gens qui vont nous recevoir! dit Cécile avec un élan de reconnaissance et de joie; ah! j'avais bien peur!...

Le guide frappa à la porte, fermée par un simple loquet de bois; aussitôt une vieille négresse se présenta. Mme de La Rebelière était sortie de son hamac.

— Où est le maître? dit-elle en entrant.

La négresse poussa une porte et désigna du doigt la galerie. Mme de La Rebelière s'avança, Cécile la suivit : toutes deux s'arrêtèrent à l'aspect de l'homme qui venait au-devant d'elles. La jeune femme resta au milieu d'une gracieuse révérence, et dit en rougissant, après avoir jeté un coup d'œil rapide sur la personne du colon :

— Je suis Mme de La Rebelière; je vais aux eaux chaudes; le mauvais temps m'a surprise en route, et je vous demande l'hospitalité pour cette nuit.

A cette demande précise et laconique, faite en patois créole, le jeune homme s'inclina respectueusement et répondit en fort bon français :

— Je suis trop heureux, madame, de pouvoir vous offrir un asile; tout ici est à vos ordres et à votre disposition; veuillez vous asseoir, vous devez être fatiguée.

Alors, avec les manières aisées et polies d'un gentilhomme de cette époque, il fit avancer des siéges et donna des ordres pour recevoir la troupe restée dehors. La jeune femme était comme stupéfaite; elle s'assit sans rien dire. Cécile s'écria :

— Ah! monsieur, que nous sommes heureuses de trouver ici un abri!

Mme de La Rebelière lui poussa légèrement le coude, et la regarda en dessous comme pour l'avertir qu'elle venait de dire quelque parole inconvenante; la jeune fille étonnée se tut et regarda autour d'elle avec quelque inquiétude: tout ce qui l'environnait avait un aspect paisible et fort rassurant. C'était l'heure du souper; une table à laquelle il n'y avait qu'un seul couvert était dressée au milieu de la galerie et servie avec une espèce de luxe encore rare aux colonies, des carafes, des verres de cristal, des assiettes de porcelaine. Pourtant la galerie était fort simplement meublée, des torches de bois-chandelle l'éclairaient d'une lumière vacillante et rougeâtre, des plantes desséchées, des oiseaux empaillés, les dépouilles de quelques bêtes sauvages tapissaient les murs; au milieu de cette étrange décoration, deux beaux portraits d homme, vêtus à la française, avec des habits de soie, de larges rabats et de grandes perruques à la Louis XIV, semblaient regarder et sourire du haut de leur cadre.

— J'espère, madame, que vous ferez honneur à la légère collation qu'on va vous servir, dit le colon en faisant signe à la négresse qui apportait le riz et les bananes grillées, de mettre un second couvert vis-à-vis de celui qui était déjà sur la table.

— Oui, bien volontiers, j'ai grand'faim, répondit Mme de La Rebelière remerciant d'un signe de tête; et vous aussi, ma pauvre Cécile, vous êtes presque à jeun. Ah! il était temps d'arriver! Qu'il fait mauvais à présent là dehors!

En effet, l'orage venait d'éclater; de larges ondées battaient contre les fenêtres; les échos profonds de la montagne se renvoyaient incessamment le formidable bruit du tonnerre.

— Allons, rassurez-vous, dit Mme de La Rebelière en souriant de l'effroi de sa jeune compagne, qui se serrait contre elle en frissonnant, nous sommes bien en sûreté ici, ma Cécile, soupons tranquillement.

— Voulez-vous, madame, être servie par vos négresses? demanda le colon. Faut-il les appeler? Elles sont là-bas dans une case séparée; on ira sur-le-champ leur transmettre vos ordres.

— Merci, grand merci, répondit Mme de La Rebelière, surprise de tant de politesse et de savoir-vivre. Mon Dieu que d'embarras je vais vous donner! j'ai beaucoup de gens avec moi.

— Ils sont déjà logés dans une case qui se trouvait vide en ce moment; n'ayez nul souci, madame, je vais veiller moi-même à ce qu'ils soient bien traités.

Il sortit.

— Ma chère, dit rapidement Mme de La Rebelière en répondant aux

questions que Cécile lui adressait du regard depuis un quart d'heure, nous sommes ici chez un mulâtre !

— Comment un mulâtre?

— Eh ! oui, je m'en suis aperçue au premier coup d'œil, cet homme n'est pas blanc. Il ne faut pas l'appeler monsieur, ma chère amie.

— Un homme si poli, si distingué de figure et de manières, et dont la peau me paraît presque de ma couleur; eh! comment voulez-vous donc que je l'appelle?

— Par son nom tout court, quand vous le saurez. Si vous le traitez de monsieur, comment appellerez-vous un blanc? monseigneur ou votre altesse pour faire la différence?

— Cet homme est donc d'une condition bien inférieure à la nôtre?

— Sans doute, et il le sent bien; voyez, il ne se mettra pas à table avec nous; il n'y a que deux couverts.

— C'est bien étrange pourtant! dit Cécile devenue pensive; maintenant, j'accepte son hospitalité avec une sorte de regret; je me figure qu'il est humilié de sa position envers nous.

Les négresses entrèrent pour servir, et l'on se mit à table; le colon ne reparut pas. Cette réserve fière et de bon goût plut à Mme de La Rebelière.

— J'espère qu'avant de nous coucher, nous souhaiterons le bonsoir au maître de l'habitation, dit-elle tout haut, il faut que je lui fasse encore mes remerciemens. Dieu me pardonne, je n'ai pas eu le temps de lui demander son nom, tant il a mis d'empressement à nous faire servir.

— Il s'appelle Donatien, dit la vieille Fémi en avançant la tête; c'est un bon maître.

— D'où sais-tu déjà tout cela?

— On en parlait là-bas, dans la case.

— Son habitation me paraît considérable; il doit être riche; combien a-t-il de noirs?

La négresse fit un geste négatif et leva ses deux mains ouvertes.

— Autant que j'ai de doigts, dit-elle, ni plus ni moins, en tout comptant; c'est égal, ils travaillent de bon cœur, et le maître peut vivre.

Le souper s'acheva silencieusement; dès qu'on eut enlevé la table, le colon rentra dans la galerie. Mme de La Rebelière le remercia vivement de son bon accueil, et, tournant les yeux vers un siége vide placé entre elle et Cécile, elle dit :

— Est-ce que vous n'allez pas faire la veillée avec nous?

Il resta debout, une main appuyée au dossier de la chaise :

— Madame, dit-il vivement, volontiers j'abuserais de votre invitation! C'est un si grand évènement pour moi que votre présence dans ma solitude! Il faut avoir vécu séparé pendant long-temps de tout commerce avec le monde civilisé pour comprendre ce que j'éprouve en vous entendant parler français!

Tandis qu'il s'exprimait ainsi avec un pur accent et l'attitude aisée d'un homme qui sait son monde, Cécile et Mme de La Rebelière le considéraient avec un singulier étonnement. Au premier abord, elles n'avaient été frappés que la mâle beauté de son visage; mais en l'écoutant, la distinction de son langage et de ses manières les surprit bien autrement: c'était sous tous les aspects l'homme le plus remarquable qu'elles eussent rencontré. Il paraissait avoir vingt-huit ou trente ans: sa taille haute, souple et admirablement proportionnée, avait la grace et la noblesse, attributs de la force; ses traits, d'une régularité qui rappelait les beaux types antiques, exprimaient une fierté calme: ses cheveux, lisses et luisans, ne ressemblaient que par la couleur à ceux des nègres, son teint était clair; mais de légères nuances bronzées s'étendaient des tempes à la région supérieure du front, et ses lèvres minces avaient une certaine pâleur brune. Il était vêtu à la mode créole d'un large caleçon blanc et d'une petite veste de sirsakas rayé.

— Mais, je vous en prie, asseyez-vous donc, dit enfin Mme de La Rebelière avec insistance, et d'abord que je vous renouvelle mes excuses pour tout l'embarras que nous vous donnons. Vous remplissez de bon cœur ce devoir d'hospitalité, c'est bien, je le crois, et je n'en suis pas moins reconnaissante. Y a-t-il long-temps que vous demeurez sur cette habitation?

— Environ une année, madame.

— On s'aperçoit tout de suite que vous avez vécu ailleurs que dans ce désert.

A cette question indirecte qui pouvait passer pour un compliment, Donatien ne répondit que par une inclination.

— Voilà de beaux tableaux, reprit Mme de La Rebelière en jetant un coup d'œil sur la muraille; Jésus! ces figures sont vivantes; on dirait qu'elles vont descendre de leur cadre pour venir nous parler; ce sont des portraits? Quelles belles physionomies! Celui de ce côté surtout; qu'il a l'air noble et homme de bien!

— Oui, madame, répondit Donatien avec émotion: oui, c'étaient des gens de bien, de nobles cœurs.

— Vous les avez connus? Étaient-ils créoles?

— Il y a quarante ans, tous deux naquirent sur cette habitation. Leur famille était déjà bien déchue, mais on se rappelait encore alors le nom de d'Enambuc-du-Parquet, de celui qui, plus riche que bien des souverains, posséda en toute propriété la Guadeloupe, la Martinique et l'île de la Grenade. Cette immense fortune s'écroula à la mort de celui qui l'avait conquise paa les négociations et l'épée; ces deux hommes, ses petits-enfans, n'héritèrent que de cette possession; il y a vingt ans, ils passèrent en France. L'un y mourut bientôt; l'autre eut des emplois qui lui procurèrent de grands honneurs et peu de biens. Il était d'une faible santé, et quand il vint sur l'âge, les médecins lui conseillèrent l'air natal; il retourna ici, et il y est mort il y a quelques mois...

— Et c'est par lui que vous avez été élevé. Vous l'aviez suivi en France? demanda Mme de La Rebelière avec intérêt.

— Oui, madame.

— Vous venez de France, monsieur, s'écria Cécile; oh! la France, quel beau pays!

— J'y ai passé vingt années, les plus belles et les plus heureuses, sans doute, de ma vie, répondit-il avec mélancolie.

Mme de La Rebelière forma rapidement quelques conjectures vraisemblables; elle pensa que Donatien était le fils de M. d'Enambuc et de quelque esclave métive; cette opinion ne le grandit ni ne le rabaissa dans son estime; eût-il été le premier né d'un roi, il suffisait d'une goutte de sang noir sous sa peau pour le faire descendre à un degré au-dessous du blanc le plus roturier. Cécile ne s'était point arrêtée à ces réflexions; en retrouvant quelqu'un qui venait de France, de Paris, presque un compatriote, elle avait ressenti la joie d'un exilé qui entend comme un écho de la patrie absente.

— La France! répéta-t-elle, vous avez vécu en France! Êtes-vous allé à Paris? Connaissez-vous Versailles? Avez-vous entendu parler de la maison de Saint-Cyr?

— Oui, mademoiselle, j'ai habité pendant tout un été une maison dans le bois de Sartory; j'ai vu de loin cette belle retraite de Saint-Cyr; j'y étais au moment où son auguste fondatrice mourut.

— Mme la marquise de Maintenon! Oh! qu'elle était imposante! Sa grande et noble figure, ses habits de deuil, tout m'est présent encore. Il me semble la voir arrivant au milieu de nous; le feu roi allait mourir; nous pleurions toutes, elle était calme; mais on voyait à travers sa résignation une grande douleur; elle fit suspendre l'étude, et nous la sui-

vîmes au chœur pour dire les prières des agonisans. Le lendemain, les classes prirent le deuil; le roi était mort, et Mme de Maintenon ne sortit plus de Saint-Cyr. Le jour de mon départ, elle voulut me voir. Elle m'embrassa, et quand je lui dis que j'allais m'embarquer pour l'Amérique, il lui vint un souvenir de ce pays, elle passa la main sur son front en disant : Moi aussi, il y a long-temps, on m'emmena en Amérique, dans une île presque déserte où je faillis être dévorée par des serpens. Mes cheveux se dressèrent en l'entendant parler ainsi. Oh! j'avais grand' peur en mettant le pied sur cette terre, et si je n'avais pas trouvé une maison où l'on m'a si bien reçue, et surtout une si bonne amie...

— Vous seriez repartie, n'est-ce pas, mauvaise petite tête bretonne? interrompit Mme de La Rebelière en caressant doucement les beaux cheveux de Cécile. Enfant, elle ne pense qu'à la France, elle ne parle que de la France; c'est donc vraiment le plus heureux pays de la terre.

— Quiconque y a vécu ne l'oubliera jamais, répondit Donatien avec un soupir. Ici, la vie s'écoule douce et facile, dans la satisfaction matérielle de toutes les jouissances physiques; on s'endort dans ce paresseux bonheur; là-bas, on existe par toutes ses facultés.

Mme de La Rebelière ne comprit guère cette réponse; elle ne raffinait pas ainsi ses sensations; elles avaient quelque chose de plus matériel.

— Je ne sais, dit-elle, mais comment peut-on vivre heureux dans un pays où il fait froid, et où pendant la moitié de l'année il n'y a ni fleurs, ni fruits, ni feuilles aux arbres? Je frissonne lorsque Cécile me raconte ses promenades sous ce ciel gris, quand la terre est toute couverte de neige. Il me semble que si l'on m'emmenait dans ce climat rigoureux, j'y mourrais.

A ces mots, elle se renfonça paresseusement dans son fauteuil, et Cécile continua seule la conversation avec le colon. Ils parlèrent si bien et si long-temps des merveilles de Paris et de Versailles, que Mme de La Rebelière croyait ouïr un conte de fée. Elle était d'ailleurs singulièrement captivée par le langage éloquent et poli du mulâtre; M. de La Rebelière était un esprit court et stérile qui ne l'avait pas habituée aux belles idées; il lui semblait qu'elle entendait parler pour la première fois un homme d'esprit, et en cela elle avait raison.

La veillée aurait duré jusqu'au jour peut-être, si, à minuit, le coq n'eût chanté. Donatien se leva vivement.

— Je vous l'avais dit, madame, s'écria-t-il, je devais abuser de la permission. Je me retire. On va suspendre ici vos hamacs; c'est la pièce

la plus commode de l'habitation. N'avez-vous point d'autres ordres à me donner?

— Non, merci; envoyez-nous nos négresses, répondit Mme de La Rebelière en saluant gracieusement. Pour nous aussi cette soirée a passé vite. Bonne nuit, à demain.

Un quart d'heure après Mme de la Rebelière se faisait déshabiller, elle était distraite et animée.

— Mon Dieu! lui dit Cécile, je l'ai encore appelé monsieur; mais c'est inutile, je ne pouvais pas faire autrement; un homme si aimable, si comme il faut! mais pas un de vos messieurs créoles ne le vaut.

— Oui, c'est étrange! fit Mme de La Rebelière pensive.

III.

Mme de La Rebelière ne trouva pas sa maison des eaux chaudes aussi délabrée que le lui avait annoncé son mari; il fallut peu de travail pour en faire une charmante habitation. Elle était située au centre d'une petite esplanade, bordée au midi par une ravine au fond de laquelle murmurait un ruissseau et plantée de grands corossoliers. Derrière ces larges touffes de verdure fuyait un vallon où la source des eaux chaudes s'écoulait entre des roches amoncelées. Vers l'ouest, l'habitation était dominée par une montagne coupée à pic, comme si l'enchantement d'une fée eût pourfendu son énorme masse. Quelques lianes croissaient aux fissures de ce rempart immense; sur la crête où une fraîche végétation formait comme une frange verte, on apercevait le toit d'une habitation; c'était celle de Donatien. Il était ainsi le proche voisin de Mme de La Rebelière, mais un abîme les séparait, et pour aller d'une possession à l'autre il fallait suivre un long détour.

Au bout d'une semaine de séjour dans ce désert, Mme de la Rebelière annonça qu'elle allait partir, et le lendemain elle voulut rester. Une singulière activité avait fait place à son indolence naturelle. Tous les jours elle sortait avec Cécile pour faire de longues promenades dans ces sites agrestes. Le mulâtre n'était jamais descendu à l'habitation; mais les deux femmes le rencontraient souvent, et alors guidées par lui, elles osaient pénétrer dans les sauvages escarpemens de la montagne.

Une fois Mme de La Rebelière et Cécile s'étaient aventurées seules dans une de ces longues courses; elles avaient tourné le vaste plateau au sommet duquel était située l'habitation de Donatien, et elles avaient gagné le pied du morne Fontenay. Nulle parole ne peut peindre la

beauté pittoresque et riante de ce coin de terre où il semblait que des pas humains n'eussent jamais pénétré. Le lit desséché d'un torrent formait un chemin naturel entre de grands arbres d'une admirable végétation; les palmistes, les hauts lataniers balançaient leurs sonores éventails au-dessus des vertes feuilles semées de fleurs blanches et roses. Les deux femmes marchaient lentement en se donnant le bras, et de temps en temps elles se tournaient pour présenter leur front moite à la brise qui soufflait parfumée entre les bois. Tout à coup Cécile s'arrêta.

— Il y a quelqu'un là-bas! dit-elle avec quelque frayeur.

En effet un homme était assis au bord du ravin, et il les regardait venir sans faire mine de se déranger. Il était à peine vêtu de quelques lambeaux de toile, et ses bras nerveux, ses larges épaules, frottés de roucou et d'huile de palmiste, reluisaient au soleil couchant comme un métal rougeâtre. Ses traits étaient remarquables par leur immobilité; on eût dit un visage de pierre, tant il y avait peu d'animation dans son regard. Mme de La Rebelière le considéra surprise, et dit à demi-voix :

— C'est Palème, cet épave qui s'est en allé marron; que fait-il donc là?

Elle hésita un moment; puis il lui sembla que ce n'était pas la peine de rebrousser chemin, et elle s'avança sans frayeur vers l'esclave fugitif; pourtant, quand elle fut à deux pas de lui, elle fit semblant de ne point le reconnaître. Palème ne leva pas seulement la tête; mais il se retira un peu comme pour laisser passer les deux jeunes femmes. En cet endroit le ravin était coupé par un énorme rocher; le bois sombre, inextricable, enserrait un petit terrain planté de bananiers et au milieu duquel était construit un ajoupa. A l'aspect de ce toit en feuilles de latanier planté sur quatre piquets, de ces traces de culture et du foyer établi entre deux pierres, Mme de La Rebelière comprit qu'elle était sur le domaine de Palème.

— Ce pauvre homme, dit Cécile, quel dénuement! quel isolement terrible! Il doit vivre aussi frugalement que saint Antoine qui ne mangeait que des racines! Oh! l'amour de la liberté! Ma bonne amie, il ne faudra pas avertir M. de la Rebelière que nous avons trouvé ici son épave.

— Non! je n'en dirai rien, fit vivement Mme de La Rebelière; allons-nous-en.

Palème était derrière elle au milieu du chemin.

— Maîtresse, lui dit-il dans son patois créole, n'allez-vous pas

vous reposer un peu ici? Allons, ne passez pas si fière, asseyez-vous dans mon ajoupa.

Ces paroles toutes simples étaient si audacieuses dans la bouche d'un esclave, que Mme de la Rebelière en pâlit d'étonnement et de frayeur.

— La nuit va venir, nous n'avons pas le temps de nous arrêter, dit-elle cependant avec calme; que le bon Dieu te garde, cette nuit et tous les jours de ta vie; si tu descends là-bas, viens à l'habitation, on te donnera du tabac et de l'eau-de-vie.

— A l'habitation des eaux chaudes, à l'habitation de M. de La Rebelière! vous ne voulez donc pas me reconnaître, maîtresse? dit-il avec une espèce de ricanement. Oh! oh! moi, je vous reconnais bien, vous êtes la femme de mon doux maître, j'ai été votre esclave; voyez, j'en porte encore les marques.

A ces mots il montra ses épaules sillonnées de cicatrices.

— Eh bien! si je suis ta maîtresse, obéis-moi, cesse de me barrer ainsi le passage, interrompit résolument Mme de La Rebelière en allant vers lui le regard fier et le front levé.

Il recula d'un pas; mais, s'arrêtant aussitôt, il répondit froidement :

— Non pas, vous resterez ici avec moi. Avez-vous peur? Eh! de quoi? Je n'ai point d'armes; et puis, rassurez-vous, je ne tuerais pas une femme. Allons, asseyez-vous donc, vous dis-je.

Mme de La Rebelière tremblait.

— Mais que nous veut-il donc? demanda Cécile, qui entendait imparfaitement cette conversation en patois créole, surtout quand c'était Palème qui parlait.

— Je ne sais, répondit Mme de La Rebelière en français, mais je voudrais être bien loin d'ici.

Palème la comprit fort bien, et se prit à rire d'un air d'intime satisfaction.

— Demain, dit-il, demain vous irez raconter à mon bon maître que Palème vous a gardée cette nuit dans son ajoupa; oh! oh! c'est une belle vengeance, n'est-ce pas? Il verra que je n'ai pas oublié les quatre piquets où il m'a si souvent fait lier, le visage contre terre.

Mme de La Rebelière affecta de sourire comme si elle n'entendait pas le sens complet de ces paroles, tandis que le regard inquiet et curieux de Cécile interrogeait la physionomie impassible de Palème.

— Voulez-vous manger, maîtresse? reprit-il en déterrant sous les cendres du foyer éteint quelques bananes rôties.

Elle remercia d'un geste dédaigneux. Cécile reprit, rassurée :

— Cet homme n'a pas l'air de vouloir nous faire du mal; mais il veut nous retenir peut être parce qu'il craint que nous allions dire où il est à M. de La Rebelière. Ne pouvez-vous pas lui persuader que nous le laisserons tranquille?

Mme de La Rebelière ne répondit rien, et jeta autour d'elle un regard plein de colère et de terreur. Palème mangeait tranquillement ses bananes. Il y eut un silence; Mme de La Rebelière s'était assise, la tête inclinée, elle tâchait de maîtriser ses angoisses. Cécile attendait sans comprendre cette situation. Tout à coup l'explosion d'un fusil fit tressaillir les deux femmes; elles s'écrièrent ensemble :

— C'est Donatien!...

Il arrivait en effet le long de la ravine; un beau chien de chasse, qu'il avait apporté de France, courait devant lui, et vint sauter devant Mme de La Rebelière.

Palème avait bondi au-devant du mulâtre; mais il s'arrêta subitement en l'entendant s'écrier :

— Madame, mademoiselle, vous vous êtes donc égarées!... le soleil va se coucher; vous êtes fort loin de l'habitation, je vais vous y ramener.

Elles avaient couru au-devant de lui, Palème s'était assis devant son ajoupa, et les laissait partir sans rien dire; Cécile lui cria en s'en allant :

— Adieu! mon brave homme; soyez tranquille, Mme de La Rebelière ne dira pas qui nous avons rencontré.

La jeune femme avait passé son bras sous celui du colon.

— Donatien, lui dit-elle vivement tout bas, cette enfant n'a pas compris notre danger; mais vous venez de nous sauver plus que la vie!....

Il frémit.

— Oh! ciel! dit-il, c'est le hasard qui m'a conduit de ce côté.... J'avais un pressentiment que vous couriez quelque danger, je vous cherchais... Vous avez donc fait quelque mal à cet homme?

Alors Mme de La Rebelière lui raconta brièvement comme Palème avait été leur esclave, et pourquoi il s'était enfui.

— Il est vrai, dit-elle en finissant et avec un long soupir, M. de La Rebelière est un maître cruel! Ce malheureux doit nous haïr!

Cécile les rejoignit, et tous trois reprirent lentement le chemin de l'habitation. Le même soir, Palème aborda le colon qui rentrait seul

chez lui. Tous deux se connaissaient; la bonté compatissante de l'un, la misère de l'autre avaient établi ces rapports.

— Écoute, dit Donatien après avoir répondu au salut de l'épave, il a failli arriver un grand malheur ce soir; si ta main eût seulement touché l'une de ces deux femmes que j'ai rencontrées devant ton ajoupa, je t'aurais cassé la tête d'un coup de fusil.

Palème haussa les épaules et répondit : Cela suffit; vous m'avez fait du bien, vous m'avez nourri quand j'étais malade, je ne l'ai pas oublié. Puisque vous protégez ces femmes, elles peuvent aller en toute sûreté; je me détournerai si je me trouve encore sur leur passage. Je renonce pour vous à ma vengeance.

— Je sais qu'on peut se fier à toi, et je compte sur cette promesse. Adieu, retourne à ton ajoupa et prends garde si tu descends de l'autre côté de la montagne; hier quelques nègres marrons sont tombés au milieu d'une halte de miliciens.

— Je sais bien, j'y étais.

— Tu finiras par être pris dans quelqu'un de ces traquenards. Palème, tu ferais mieux de cultiver de tes mains un petit carré de terre qui te donnerait de quoi vivre. S'il te faut des outils, des semences, viens me trouver. Adieu, souviens-toi de ta promesse.

Palème le retint.

— Écoutez, lui dit-il, avant de nous quitter, il faut que je vous raconte une histoire. Il y avait là-bas, dans le bois, un beau ramier qui voltigeait tout le jour dans les tamarins où était son nid. Un jour il trouva parmi ses œufs deux œufs blancs comme la fleur du frangipanier, et il les réchauffa avec le reste de sa couvée. Quand ces œufs furent éclos, il en sortit deux serpens qui le dévorèrent.

— Adieu Palème, dit Donatien en s'éloignant.

Dès ce jour, Mme de La Rebelière et Cécile se laissèrent accompagner par Donatien dans toutes leurs promenades. Ordinairement elles le rencontraient au-delà de l'esplanade, et, après leurs longues courses, il les ramenait souvent, bien avant dans la soirée, jusqu'à l'entrée de l'habitation dont il ne passait jamais le seuil. Ce nouveau genre de vie semblait avoir agi puissamment sur la jeune femme; elle éprouvait des alternatives de langueur et d'animation, de tristesse et de gaieté, qui ne ressemblaient pas à ses caprices d'autrefois. Cécile était souvent pensive; mais son regard serein ne trahissait aucune préoccupation douloureuse. La vie coulait alors belle, animée, pleine d'enchantement et d'ivresse pour ces deux femmes; elles aimaient pour la première fois. Cet unique secret de leurs cœurs y demeura bien caché:

elles ne se devinèrent point l'une l'autre et se laissèrent aller, sans prévoyance et sans remords, à ce bonheur intime.

Mme de La Rebelière comprenait enfin ce qui avait manqué à sa vie, et, plus tôt que Cécile, elle reconnut que ce qu'elle éprouvait, c'était l'amour, l'amour puissant, irrésistible. Mais un sentiment d'indomptable fierté retint tous les témoignages de cette passion; la jeune femme aima pour le bonheur d'aimer; elle se persuada que ce qui se passait ainsi entre elle et une image absente pendant ces jours, ces nuits entières où elle soupirait et pleurait en nommant tout bas Donatien, n'était point une faute.

Cécile, moins éclairée, s'abandonnait, dans l'innocence de son cœur, au sentiment le plus doux qu'elle eût jamais éprouvé; c'était tout à la fois de la tendresse, de l'admiration, une ardente pitié, car mieux que Mme de La Rebelière, elle avait compris que Donatien n'était pas heureux. D'ailleurs ces préjugés de caste, qui parfois réveillaient, dans l'ame de la fière créole, une secrète honte, une sorte d'effroi, ne troublaient pas cette jeune fille élevée en France; elle ne comprenait pas ces distinctions subtiles qui font un nègre d'un homme à peu près blanc; elle ne voyait encore, par ses yeux, que les couleurs tranchées, et les nuances ne la frappaient pas.

Il y avait, entre ces trois personnes, comme une convention tacite de se retrouver chaque jour. Que de douces et rapides heures passées ainsi dans cette contrée sauvage où chaque pas amenait une découverte! tantôt c'était quelque magnifique liliacée éclos au bord d'un torrent, tantôt un nid d'oiseaux rares ou quelque fruit inconnu. Souvent ils s'arrêtaient sous les citronniers fleuris autour desquels bourdonnaient les colibris étincelans, et Donatien racontait quelque histoire qu'il avait apprise dans ses livres, ou bien ses voyages aux pays d'outre-mer. Il était heureux alors; son regard se reposait doucement sur ces deux visages de femmes attentifs et charmés. Mais si son cœur battait déjà pour l'une d'elles, s'il éprouvait l'irrésistible influence de cette atmosphère imprégnée d'amour, il sut cacher aussi ses vives émotions, ses élans d'un bonheur amer, brûlant, digne d'envie, de regrets et de pitié. Cependant, au milieu de ces longs entretiens où il racontait volontiers sa première jeunesse, ses longs voyages, son séjour en France, jamais il ne parla de son origine ni de son enfance; il avait dit seulement qu'il était né à la Martinique.

Au bout d'un mois, Mme de La Rebelière ne parlait pas encore de quitter les eaux chaudes, et il semblait que son mari favorisât à plaisir son séjour dans cette solitude. D'abord il lui avait écrit de Fort-Royal

pour annoncer qu'il passerait trois semaines chez son cousin le gouverneur; puis une lettre datée de La Rebelière avait appris à la jeune femme que quelques officiers de marine étaient momentanément ses hôtes, mais qu'elle devait se dispenser de venir leur faire les honneurs de l'habitation. En toute autre circonstance, Mme de La Rebelière n'aurait pas si facilement obéi; cette fois elle répondit, soumise, qu'elle se trouvait bien aux eaux chaudes, et qu'elle ne demandait pas mieux que d'y rester tant qu'il y aurait des étrangers chez elle. Dès-lors il sembla qu'elle ne devait jamais partir; elle faisait des arrangemens, des projets comme pour toute la vie, et ni Cécile, ni Donatien ne semblaient s'apercevoir que tout cela devait finir et peut-être bientôt.

Un soir cependant M. de La Rebelière arriva; sa femme et Cécile venaient de rentrer; toutes deux pâlirent en le voyant. Il était d'une humeur d'autant plus empressée et complaisante qu'il s'attendait à de grandes plaintes.

— Ma chère amie, dit-il, combien je vous sais gré de vous être confinée ici pendant que je recevais à La Rebelière ces jeunes fous! ce sont de sottes connaissances pour une femme de votre âge, et je suis charmé que vous l'ayez compris. Il a fallu un aussi grave motif pour me priver si long-temps de votre présence, ma chère Éléonore, mais enfin me voici. Comment avez-vous passé votre temps dans ce désert?

— Avec beaucoup de contentement et de tranquillité, répondit Mme de La Rebelière d'une voix faible et la mort dans l'ame.

— Nous pourrons y revenir l'an prochain si cela vous plaît; qui sait alors si ma belle pupille vous accompagnera? L'époque de sa majorité arrive, je vais perdre mes droits de tuteur. Pardon, ma chère Cécile, de ne vous avoir pas encor demandé comment vous vous portez; mais j'étais absorbé par la joie de retrouver Mme de La Rebelière, si belle, si bonne, si docile; savez-vous que je m'attendais à une autre réception?

— Vous voyez bien que vous vous trompez parfois, dit Mme de La Rebelière en s'efforçant de sourire.

—Mais je n'abuserai pas de tant de condescendance; vous ne serez pas plus long-temps reléguées ici, nous partirons après-demain.

— Vous n'attendez donc plus aucune visite à La Rebelière?

— Non, grace au ciel! c'est fini.

— Tant pis. Je n'aurais pas mieux demandé que de rester encore

quelque temps ici. L'air vif de ces montagnes m'a fait grand bien; j'aime cette solitude!

— Si vous y tenez, je suis capable de m'y enterrer avec vous pour quinze ou vingt jours. Le pays est fort beau, nous ferons de longues promenades.

— Non, monsieur, non, il faut partir! dit Mme de La Rebelière, que chaque parole de son mari frappait au cœur comme un coup de poignard.

Cécile était immobile, et les larmes qu'elle retenait à peine roulaient sous ses paupières baissées; mais personne ne remarqua son chagrin. Cette épouvantable contrainte dura tout le temps du souper, après lequel M. de La Rebelière sortit un moment.

— Ma bonne Cécile, dit rapidement la jeune femme, il est inutile de raconter à mon mari que nous avons passé une nuit dans l'habitation de Donatien et que depuis nous l'avons vu souvent. M. de La Rebelière pourrait le trouver mauvais et lui faire affront. Si vous saviez ce que c'est que les préjugés de caste!

— Mais si quelqu'un des esclaves que nous avons amenés vient à le lui dire?

— Je leur ordonnerai de se taire, soyez tranquille, ils obéiront. Ah! ma chère Cécile, c'en est fait du bonheur que j'avais trouvé ici; je retombe sous le joug; si vous saviez quel supplice c'est de vivre avec M. de La Rebelière.

Elle se prit à pleurer amèrement en achevant ces mots, et Cécile, que les larmes gagnaient aussi, lui jeta les bras au cou en sanglottant. Toutes deux eurent ainsi un prétexte pour cette explosion de chagrin, et tout en cessant de se contraindre elles se trompèrent l'une l'autre. Il y avait d'ailleurs une trop grande différence dans leur manière d'aimer pour qu'elles pussent se deviner facilement. Quand M. de La Rebelière rentra, il vit sur-le-champ que sa femme avait pleuré; il se garda de lui adresser aucune question, mais mille soupçons importuns lui vinrent à l'esprit. Au milieu de la conversation vide et décousue que tous trois s'efforçaient de soutenir, il dit tout à coup en regardant Cécile en face :

— Pendant ces six semaines personne n'est donc venu vous rendre visite?

— Personne, répliqua-elle avec une franchise tant soit peu jésuitique; heureusement la question avait été posée de manière à rendre cette réponse littéralement vraie.

Le lendemain matin, M. de La Rebelière vint joindre sa femme qui se promenait sur l'esplanade. Ils marchèrent ainsi long-temps sans se parler. L'aspect de ce toit rouge qui apparaissait à la crête du rocher avait fait naître un chaos de frayeurs et de soupçons dans l'esprit de M. de La Rebelière: maintenant il entrevoyait un motif au changement inoui qui s'était opéré dans la manière d'être de sa femme. Son imagination se créa des doutes, des certitudes; irrité, furieux au fond de l'ame, mais toujours maître de lui, il forma ainsi ses conjectures pendant une heure. Enfin, s'arrêtant tout à coup devant la jeune femme, il lui dit d'un air tranquille et la rage dans le cœur :

— Quelle est donc cette case neuve là-haut sur la montagne? Vous ne m'aviez pas dit que nous avions un voisin, ma chère Éléonore; comment s'appelle-t-il?

— C'est un mulâtre nommé Donatien, répondit-elle froidement.

A ce mot, les soupçons qui bourrelaient M. de La Rebelière s'évanouirent subitement; il ne lui vint pas à l'esprit que sa femme pût avoir seulement jeté les yeux sur un homme de cette espèce-là.

— Un mulâtre! répéta-t-il avec un long soupir comme un homme tout à coup soulagé d'un poids énorme, un mulâtre! Autrefois on ne voyait guère que des noirs et des blancs, mais aujourd'hui cette race mêlée est partout.

Ce jour-là Cécile sortit vers l'heure accoutumée; ses négresses avaient perdu l'habitude de la suivre depuis qu'elle allait chaque soir se promener avec Mme de La Rebelière. Personne ne remarqua qu'elle descendait seule le vallon. Dans une situation d'esprit plus calme, elle eût éprouvé une certaine frayeur; un silence profond régnait autour d'elle, les oiseaux se taisaient sous les feuillages immobiles, elle n'entendait pas même le bruit de ses pas sur le sable mouvant du ravin. Il était de bonne heure encore, et elle marcha long-temps sans rencontrer Donatien. Alors il lui sembla qu'elle s'était égarée, bien qu'elle vît toujours derrière elle le morne Fontenay et plus loin vers le nord les pitons du Carbet. Mais autour d'elle tous les sites se ressemblaient, partout des remparts de feuillages, d'étroites ravines; elle avançait et ne reconnaissait plus le chemin où d'abord elle croyait avoir passé d'autres fois. Enfin, inquiète et fatiguée, elle s'assit dans un endroit découvert d'où elle apercevait encore au loin l'habitation de Donatien. Elle détacha son large chapeau de paille et regarda autour d'elle, une main sur son cœur qui commençait à battre d'effroi. L'aspect riant et paisible de ces lieux la rassura. Un faible ruisseau coulait près de là, et une végétation plus fraîche marquait son cours; l'herbe croissait

plus haute sur ses bords, et quelques grands arbres s'élevaient sur ce sillon de verdure jeté entre des roches âpres et calcinées.

La jeune fille s'était arrêtée à quelques pas d'un bel arbre dont les branches flexibles plongeaient dans le ruisseau ; son feuillage sombre était semé de petites pommes d'un rose éclatant ; il semblait le roi de ce rivage, où il croissait seul de son espèce à travers une multitude d'humbles plantes , rampant sous son ombre noire comme la nuit. De robustes rejets entouraient son tronc noueux, et leurs larges feuilles frémissaient sous le vent léger du soir.

Cécile se leva pour cueillir un de ces beaux fruits, puis elle se rassit triste et regardant au loin. Elle attendit ainsi encore long-temps. Le soleil allait se coucher lorsque Donatien parut haletant. Il jeta un cri en approchant de la jeune fille; et lui arrachant le fruit qu'elle tenait à la main, il lui dit avec épouvante :

— Est-ce que vous en avez mangé?

— Non, répondit-elle effrayée de son geste et de son regard plein de terreur.

— Ah! reprit-il en se laissant aller épuisé à côté d'elle, je vous ai vue de loin, et j'ai tremblé de votre danger!... Comment êtes-vous venue ici toute seule chercher ces horribles fruits?... Ils sont un poison auquel il n'y a point de remède... N'avez-vous jamais entendu parler du mancenillier... Oh! ciel, mademoiselle, vous étiez là près de cet arbre dont l'ombre même est mortelle.... Vous pouviez goûter à ses fruits maudits, et je vous apercevais tranquille à côté de cet affreux danger... Il m'a fallu un quart d'heure, un siècle de terreur et d'angoisse, avant d'arriver auprès de vous... Oh! venez, venez, éloignons-nous d'ici...

Elle serra convulsivement le bras qu'il avançait pour la soutenir, et pleura troublée, non de frayeur, mais d'une indicible émotion.

— Hélas! monsieur, dit-elle enfin, ce soir je vous fais mes adieux et ceux d'Éléonore; nous retournons demain à La Rebelière.

— Demain! répéta-t-il en baissant la tête dans une affreuse consternation; demain! et je ne vous verrai plus!

Ils s'arrêtèrent en silence; Cécile vit clair dans son cœur et dans celui de Donatien, et sur-le-champ sa résolution fut prise. Elle avait une de ces ames fortes et patientes que nul obstacle ne décourage, et qui vont à l'accomplissement de leur volonté sans violence, mais avec une fermeté inébranlable.

— Vous ne pourrez pas vivre long-temps dans cette solitude, séparé de tout commerce humain, dit-elle doucement, il faudra la quitter.

— Hélas! mademoiselle, répondit-il avec amertume, vous n'ignorez pas quels préjugés me séparent à jamais de la classe à laquelle j'appartiens par mes sentimens et mon éducation.

— Oui, ici, mais en France? C'est en France que vous irez vivre.

Il secoua la tête, et répondit :

— Je n'avais pas d'autre espoir, d'autre desir; mais je sens que là-bas non plus, je ne serais pas heureux.

— Mon Dieu! pourquoi désespérer ainsi de l'avenir et de toutes les chances de bonheur qu'il y a dans la vie! Tenez, j'ai plus de courage et de volonté que vous : des intérêts de fortune m'ont fait venir ici; M. de La Rebelière, mon tuteur, m'y a appelée, et j'ai dû obéir; mais ma majorité approche, je suis résolue à m'en aller, et je m'en irai. Savez-vous que nous nous rappellerons volontiers en France notre connaissance dans ce pays sauvage. N'est-ce pas que vous viendrez me voir à Paris? Allons, au moment de nous quitter, faites-m'en la promesse solennelle.

Ceci fut dit avec une telle expression d'amitié simple et sérieuse, que Donatien, sans entrevoir aucun autre espoir, s'écria en prenant la main que lui tendait la jeune fille :

— Oui, à Paris, dans un an peut-être; c'est l'espoir qui va me faire vivre.

Quelques momens après, ils se séparèrent; lui, triste et pourtant consolé; elle, courageuse et le cœur plein d'espoir.

M. de La Rebelière avait passé toute cette journée près de sa femme. Vers le soir, il l'emmena faire une promenade du côté de l'habitation de Donatien; chemin faisant, il s'arrêta avec un vieux nègre, qui coupait du bois sur la limite des deux possessions, et il le questionna long-temps.

Le soir à souper, M. de La Rebelière dit, entre beaucoup d'autres propos fort insignifians et sans y attacher d'importance :

— Je sais ce que c'est que cette habitation des d'Énambuc, elle était bien tenue autrefois; mais à présent il faudrait y mettre une centaine de nègres pour qu'elle rapportât quelque chose. Elle est tombée entre les mains de ce mulâtre, qui assurément n'a aucun titre légal pour la posséder. Je sais ce qu'il est. Le gouvernement ne surveille pas assez la position de ces gens-là.

— Eh! bon Dieu! monsieur, répliqua Cécile, quand ils ne font tort à personne, on peut bien les laisser vivre tranquilles.

Mme de La Rebelière ne dit rien; la présence de ce mari qui ne la

quittait pas plus que son ombre la mettait au désespoir; mais elle le craignait, et elle savait dissimuler. Cécile était pensive, mais calme.

— Quand partons-nous, monsieur? demanda-t-elle à son tuteur.

— Demain sur le soir; il fait clair de lune, nous marcherons de nuit.

La soirée se passa tristement et finit de bonne heure.

Quand Mme de La Rebelière fut seule dans sa chambre à coucher avec son mari, elle lui dit :

— Je n'ai nulle envie de dormir, et je vais lire un peu.

Il entra avec elle dans une petite pièce attenante à la chambre et qui n'avait point d'autre issue.

— Cela ne vaut rien, dit-il, de veiller ainsi; vous vous ferez malade, ma chère ame : je vous trouve défaite ce soir. Prenez donc plus de soin de votre santé.

Il lui baisa la main, et elle lui dit bonsoir d'un signe de tête. Un quart d'heure après, il dormait. Alors la jeune femme fut seule; elle respira, elle pleura. Que de sanglots, que d'imprécations, que de paroles d'amour sortirent alors de sa bouche! Elle s'abreuva de ses larmes, elle appela mille fois Donatien, elle épuisa sa douleur par la violence de ses transports. Ensuite elle essaya d'écrire, seulement pour soulager son cœur; mais la difficulté d'exprimer ainsi sa pensée l'arrêta au premier mot. Ignorante comme une créole, elle savait à peine tenir la plume.

Un peu avant le jour, M. de La Rebelière s'éveilla et s'aperçut que sa femme n'était pas encore couchée. Alors il se leva doucement, et vint voir ce qu'elle faisait. Elle s'était endormie, la tête appuyée sur une table. Sa main, qui tenait encore la plume, reposait sur une grande feuille de papier toute barbouillée de chiffres, de cœurs enflammés, et où le nom de Donatien était vingt fois écrit. M. de La Rebelière vit tout cela par-dessus l'épaule de sa femme à la lueur d'une lampe qui s'éteignait.

Pâle, les yeux hagards, les dents serrées, il chercha instinctivement à son côté le couteau qu'il avait quitté en se déshabillant; puis l'idée d'une autre vengeance lui vint subitement.

— Oh! murmura-t-il en regagnant son lit, cet homme est un épave! Je puis l'acheter et le faire mourir devant elle sous le fouet d'un commandeur!

H. ARNAUD.
(Mme CHARLES REYBAUD.)

(La suite au prochain numéro.)

BULLETIN.

Le calme profond avec lequel la chambre poursuit des délibérations qui rappellent celles d'un conseil général, plutôt que les débats d'une grande assemblée politique, le repos au sein duquel semble s'endormir l'opinion tout engourdie par les frimats, sont d'autant plus extraordinaires, qu'un tel état de choses était plus inattendu. La presse réclamait moins la dissolution comme mesure de prévoyance politique, que comme moyen de ranimer l'esprit public, épuisé par sept années de luttes parlementaires. Aussi s'étonne-t-on d'assister à des débuts aussi froids, aussi raisonnables : l'on s'effraie d'avoir affaire à une chambre qui commence comme une autre finirait, et l'on s'écrie que le système représentatif a perdu sa sève de jeunesse, que les prestiges de la tribune vont disparaître comme ont disparu ceux de la gloire.

Il y aurait à ceci une réponse, ce semble, péremptoire. Changez seulement quelques noms au personnel du cabinet, arborez un drapeau de réaction ou de mouvement déréglé, et vous verrez si la chambre ne réfléchira pas toutes les impressions du pays, si elle ne les lui renverra pas à son tour, du haut de la tribune, vives, passionnées, éloquentes. Si le gouvernement tendait la main à M. Barrot, les intérêts conservateurs se grouperaient bientôt, et l'on verrait recommencer, contre les passions de la gauche, la longue guerre où Casimir Périer a illustré son nom. Appelez au cabinet M. Guizot, et vous saurez si la chambre est impassible devant les outrecuidances de M. Fonfrède, ou la fatuité d'une petite coterie, dont la présence aux avenues du pouvoir suffirait pour irriter toutes ses vieilles susceptibilités assoupies.

Le cabinet actuel est le seul qui, par la pondération de ses élémens et l'œuvre de conciliation si heureusement entreprise, puisse maintenir les passions dans cet état de trève prolongée. C'est là un titre sans doute, et ce n'est pas M. Molé qui répéterait le célèbre apophtegme, émis depuis 1830, que la première condition d'un pouvoir vraiment social est d'être impopulaire. Prenons bien garde cependant que cette situation a ses dangers à côté de ses avantages. Il ne faudrait pas que le calme plat qui succède à de longs orages parlementaires pût être attribué à l'indifférence et à l'incurie; il se-

rait désastreux qu'aux yeux de l'Europe la France parût un instant s'ennuyer du gouvernement représentatif. Un tel état de choses serait nécessairement sans durée, il provoquerait une réaction dont il est aussi difficile de poser les limites que d'assigner les conséquences. La période actuelle doit être une période d'organisation, de travaux durables et sérieux. Que dans le silence des passions le gouvernement s'occupe des intérêts permanens de la France, et alors le pays renoncera, sans trop se plaindre, à ces émotions dramatiques qu'il est habitué à attendre du jeu de ses institutions. A ce prix seulement il supportera le repos.

Le jour des grands travaux approche, du reste, et la chambre va sortir de la triste discussion du costume pour aborder successivement les grandes questions qui se rattachent au système général des chemins de fer, pour lesquels des projets seront présentés jusqu'à la concurrence de près de cinq cent millions; elle s'occupera bientôt de la conversion de la rente, dont M. Gouin paraît avoir l'intention de reprendre l'initiative au nom du centre gauche; elle entrera enfin dans tous les détails de cette immense affaire d'Afrique, sur laquelle le ministère a pris l'engagement de fixer ses incertitudes et d'éclairer son inexpérience.

Cette chambre, pleine de réserve plutôt que de timidité, attend l'impulsion du pouvoir. Si elle ne la recevait pas de lui, elle la demanderait nécessairement aux partis. Aucune question significative ne l'a mise, du reste, cette semaine en mesure de révéler ses tendances, ou de formuler ses pensées encore bien vagues. Le scrutin pour la nomination des candidats à la commission de surveillance près la caisse d'amortissement avait vu sortir le premier jour les noms de MM. Jacques Lefebvre, Joseph Périer et Benjamin Delessert; le lendemain l'assemblée, inquiète de cette victoire donnée à une des fractions de la majorité, s'est empressée d'en atténuer l'effet en joignant à ces trois noms ceux de MM. Gouin, Ganneron et Passy. Le ministère a mis du prix à maintenir cet équilibre, et deux membres du cabinet passent pour avoir très activement contribué à ce résultat.

On s'est fort occupé, dans des cercles ordinairement bien informés, de modifications ministérielles, et, comme il était assez naturel de le présumer, le nom de M. de Barante a surtout été prononcé. Rien pourtant n'a pu laisser croire que le cabinet songeât à se séparer de quelques-uns de ses membres, opération toujours dangereuse en pleine session, en face des ambitions individuelles et des susceptibilités de parti qu'elle excite et qu'elle justifie. M. de Barante est en ce moment, à Paris, un intermédiaire précieux entre le parti doctrinaire, auquel il appartient, et M. le comte Molé, auquel l'unit une vieille et étroite amitié. C'est un homme trop important pour que le gouvernement consente à se passer de ses services; mais c'est dans la carrière diplomatique surtout que ceux-ci sont désormais utiles et bien placés. Depuis sept ans bientôt M. de Barante a peu vécu en France; il n'a pas pu se créer dans la chambre ces relations intimes, condition indispensable de toute influence active. Si des convenances politiques, ou, plus probablement encore,

ses convenances personnelles, l'empêchaient de retourner à Saint-Pétersbourg, il serait naturellement appelé à représenter la France dans l'un des postes aujourd'hui vacans, à Rome ou à Naples. Ici il s'agirait de rétablir l'influence française, dominée par celle de l'Autriche, pour rentrer dans les conditions de notre système en Italie; là, une œuvre plus haute encore est à entreprendre. Ce serait une grande chose à tenter que d'aider le saint-siége dans ses efforts pour reconquérir à la fois son indépendance spirituelle et temporelle, également menacées, l'une par les bataillons autrichiens, l'autre par le propagandisme protestant du roi de Prusse. La médiation française dans l'affaire, plus grave chaque jour, de l'archevêque de Cologne, eût été acquise de droit à M. de Latour-Maubourg, si la mort ne l'avait enlevé à une position qu'il avait noblement comprise. C'est sans doute une chose fort importante qu'un ministère; mais on nous permettra de croire qu'une action exercée pour de tels intérêts et sur un tel théâtre est, à tout prendre, chose plus grande encore.

Le *Bulletin des Lois* s'est peu enrichi cette semaine. Sa principale conquête est la loi portant cession de divers terrains à la ville de Paris, projet à propos duquel M. Jaubert a trouvé moyen d'introduire, pour l'achèvement du Louvre, des vœux dont la portée n'a pas paru parfaitement claire à tout le monde. Une autre loi portant cession à l'état de la manufacture d'armes de Saint-Étienne soulevait de hautes questions d'économie politique, effleurées par M. Auguis, et auxquelles il a été moins répondu par des idées générales que par de mesquines considérations locales. Une proposition de M. Larabit, sur la réforme du réglement, a été prise en considération par la chambre. C'est une voie indirecte pour revenir sur le rejet de celle de M. Mercier, dont nous tenons pour bonne l'idée fondamentale, encore que le mot de comité réveillât de vieux et funestes souvenirs. La chambre a cru devoir repousser la proposition de M. de La Rochefoucauld sur l'admission des circonstances atténuantes dans le Code pénal militaire.

Les orateurs qui ont combattu la proposition se sont fondés sur ce que la graduation des peines n'étant pas suffisamment établie dans la législation militaire actuelle, il serait difficile d'y appliquer des circonstances atténuantes. On a mis en avant des raisons de discipline; on a dit que, quand un soldat se serait rendu coupable de quelque acte d'insubordination, son défenseur ne manquerait pas, devant le conseil de guerre, de chercher des circonstances atténuantes dans les torts de ses chefs; que l'ivresse, qui précède ordinairement les fautes de ce genre, pourrait recevoir un dangereux encouragement. Les chefs de corps, a-t-on ajouté, ne traduisent devant les conseils de guerre que les hommes les plus coupables, et lorsqu'il importe à la discipline qu'un exemple soit fait; pour des fautes légères, il suffit du conseil de discipline. Enfin, on a dit que la révision de la législation militaire, qui se prépare depuis long-temps, amènerait bien plus naturellement l'application des circonstances atténuantes, et la chambre paraît s'être décidée par cette dernière considération. Quoi qu'il en soit, la discussion aura

produit un résultat avantageux : la nécessité d'une réforme dans la pénalité militaire a été proclamée, et le gouvernement a pris l'engagement de s'en occuper.

Le costume et la plaque Jobard sont toujours en possession d'occuper la curiosité publique. Ils ont provoqué de longues discussions en faveur de l'héroïque habit noir que portait le peuple au 14 juillet 89 en prenant la Bastille, au 28 juillet 1830 en prenant le Louvre, habit libéral par essence, que les représentans de la nation doivent porter aussi pour se confondre avec elle. M. de Lamartine, nommé rapporteur de la commission, devra descendre des hauteurs du poème oriental qu'il nous prépare aux détails de cette affaire, sur laquelle on assure que l'illustre écrivain se prononce avec une énergie et une décision qu'on est peu accoutumé à trouver dans ses élucubrations politiques. A tout prendre, il est fâcheux qu'un tel débat ait été soulevé. Sans calembour, il est permis de dire que la question de l'habit va à toutes les tailles; elle occupe à la fois les salons et les boutiques; c'est une bonne fortune pour une certaine presse, assurée de se faire lire et comprendre. Il en est de même de ces longues et sottes dissertations sur les titres nobiliaires, hochets que quelques-uns ont la bonhomie de désirer encore, et que le gouvernement a l'innocente faiblesse de leur concéder. Quoique la révision de 1830 ait maintenu l'article de la Charte par lequel le roi fait des nobles *à volonté*, pour rappeler ses étranges et quasi-épigrammatiques expressions, nous avons tenu cet article pour abrogé de fait, du jour où une décision législative a solennellement supprimé la pénalité attachée à l'usurpation des titres.

Lorsqu'on a vu s'élever à la direction des affaires publiques M. Périer, M. Thiers, M. Guizot, qui considéreraient certainement comme un ridicule, et presque comme une offense, l'octroi à eux fait de la patente de baron, on ne sait trop à quoi mèneraient ces tentatives faites à petit bruit, si ce n'est à provoquer les grosses colères d'une opposition à laquelle on rendrait ainsi le plus signalé des services. Ceux qui ont pu apprécier par eux-mêmes la position prise depuis long-temps par M. Bresson à Berlin, peuvent attester que le titre de comte ne la rehaussera en aucune façon; et c'est pure modestie à notre honorable ministre en Prusse, que d'avoir laissé faire sur sa personne un nouvel essai d'application de l'article 71 de la Charte. Nous n'en dirons pas autant de M. Bourqueney, aujourd'hui M. le baron de Bourqueney, secrétaire de l'ambassade française à Londres. Celui-ci a très bien pu croire qu'il y avait quelque avantage pour lui à se présenter sous ce titre dans les cercles du *West-End*, au centre de l'aristocratie et de la *fashion*. Nous croyons le gouvernement fort innocent de tout cela : c'est une affaire à régler entre les vanités personnelles et la caisse du sceau, à laquelle on ne saurait refuser le droit de recevoir les offrandes qui lui sont encore adressées par quelques rares fidèles.

En passant des misères de notre polémique intérieure aux grands intérêts nationaux, nous dirons que les mouvemens d'Abd-el-Kader paraissent se présenter aujourd'hui sous un jour moins menaçant que la semaine dernière. Le gouverneur de nos possessions, justement alarmé des démonstrations de

l'émir, a fait placer un camp d'observation sur le Haut-Hamise, dans le but de rassurer les populations du versant septentrional de l'Atlas et de la plaine de la Mitidja, inquiétés par l'approche d'Abd-el-Kader. Celui-ci s'était, en effet, campé à l'extrême limite des territoires que la France s'est réservés par la convention du 30 mai 1837; mais, soit que ses intentions ne fussent point hostiles, soit que les dispositions prises par le gouverneur-général les aient modifiées, après avoir soumis les tribus qui refusaient de le reconnaître, il s'est dirigé vers Médeah, en promettant d'observer fidèlement le traité de la Tafna.

La France a de plus accordé un asile aux tribus du sud de l'Atlas, qui, après avoir voulu défendre leur pays contre l'émir, se sont réfugiés dans la Mitidja. Le gouvernement, qui, pour rester dans les termes du traité, s'était refusé à les appuyer dans leur tentative de résistance, a fait, dit le *Moniteur Algérien*, auquel nous empruntons ces détails, prévaloir le principe qui veut que la terre occupée par la France soit sacrée, et que nulle puissance n'ait le droit d'y faire saisir les individus qui sont venus s'y réfugier.

L'expédition contre Abd-el-Kader, qu'on a pu un instant croire inévitable, ne paraît donc plus aujourd'hui imminente. Le ministère n'en demandera pas moins aux chambres de forts contingens et des subsides considérables pour l'Afrique, et il ira peut-être au-delà, on peut le craindre, des intentions actuelles de l'assemblée, si on en jugeait par les conversations des couloirs et les discussions des bureaux. M. Molé sait qu'on le regarde comme très décidé sur cette question; il a promis au pays un plan complet d'occupation de la régence, et le pays l'attend avec confiance. Il est évident que l'Afrique va devenir le terrain principal de la discussion parlementaire. L'occupation du littoral et l'occupation générale avec colonisation agricole devront se produire en face l'une de l'autre.

La question espagnole est au même point. Le ministère d'Ofalia a reçu du vote de l'amendement Hébert le contre-coup auquel on n'avait pu manquer de s'attendre. Les candidats du parti du mouvement ont obtenu la majorité dans les colléges électoraux de la capitale, ce qui ne changera pas, du reste, l'esprit de la chambre, dévouée aux hommes et aux idées de modération. L'existence du cabinet est gravement compromise, et le général Cordova paraît devoir être le pivot d'une nouvelle combinaison. Ce militaire diplomate, homme de souplesse et de transaction, qui a su quitter à temps tous les partis, en y conservant de l'influence, le plus habile entre tous les hommes importans de l'Espagne, le mieux fixé sur les intentions de l'Europe et de la France, paraît avoir pris auprès de la reine une influence qui se concilie avec une sorte de popularité. M. de Toreno, M. le marquis de Miraflorès, M. le duc de Frias, M. Isturitz, accourus de Paris à Madrid pour siéger aux deux chambres, sont naturellement désignés pour l'héritage ministériel de M. le comte d'Ofalia. Les ambitions déçues transigeraient, du reste, volontiers sur le portefeuille, si elles obtenaient en compensation l'ambassade de Paris : M. le marquis d'Espeja, qui a succédé à M. de Campuzano, comme

ministre plénipotentiaire, n'est, en effet, considéré que comme intérimaire de la légation, et l'on comprend que, dans la déplorable situation de la Péninsule, une telle position vaille mieux, sinon pour le génie politique, du moins pour l'égoïsme, que les tristes soucis d'un pouvoir impuissant.

Les tories n'ont pas courtoisement répondu aux prévenances parlementaires dont ils avaient été l'objet au début de la session; et le bon accord qui semblait régner entre eux et le ministère Melbourne a brusquement cessé. Le cabinet ne s'attendait guère à l'opposition que vient de rencontrer à la chambre des communes son bill sur le Canada. Mais les amis de sir Robert Peel n'ont pas pris modèle sur ceux du duc de Wellington. A la chambre des lords, la nomination du comte de Durham et les mesures qui s'y rattachent, ont trouvé les tories, sinon bienveillans, au moins de facile composition. Mais le chef d'une importante fraction de la chambre des communes a combattu quelques clauses du bill ministériel avec ce talent et cette puissance de dialectique dont il avait déjà donné tant de preuves. Sir Robert Peel s'est élevé contre le préambule du bill, qui confère à lord Durham le pouvoir de convoquer un comité composé des principaux habitans du pays, comité dont les délibérations seraient revêtues d'un caractère représentatif. Ce comité, selon l'opinion de l'honorable baronnet, serait composé des mêmes élémens et animé du même esprit que la chambre d'assemblée actuelle; pourquoi alors la dissoudre? C'est trop ou trop peu; trop, si l'on veut laisser à lord Durham sa complète liberté d'action, et avoir les avantages de la dictature; trop peu, pour se donner, auprès des Canadiens le mérite de les laisser décider eux-mêmes des affaires de leur pays. Ou il ne fallait pas mettre lord Durham au-dessus du pouvoir représentatif, ou il fallait bien l'en rendre tout-à-fait indépendant.

Sir Robert a signalé en outre l'inutilité de la suspension de la constitution dans le Haut-Canada, où le loyalisme est dominant, et demandé le rejet, comme inconstitutionnelle, de la clause qui accordait au gouvernement la faculté de supprimer le bill. Tout en approuvant la marche générale que le ministère se prépare à suivre, il a vivement et aigrement critiqué, dans deux discours consécutifs, plusieurs des mesures soumises à la chambre, et proposé des amendemens pour les remplacer.

L'épreuve était décisive pour le ministère Melbourne, qui avait fait de l'adoption du bill une question de cabinet. L'orage paraissait menaçant, quand M. Ellice, qui a parfaitement justifié cette fois son nom de pilote ministériel, a prétendu que tout le monde devait être d'accord, et qu'il n'y avait pas, au fond, de différence sérieuse entre les amendemens de sir Robert Peel et les propositions du ministère. Grace à cette assurance, qui paraît avoir convenu aux deux opinions, lord John Russell a pu faire à son adversaire le sacrifice des propositions attaquées; les amendemens de sir Robert Peel ont été adoptés, et le bill, ainsi modifié, a passé, à la troisième lecture, à une grande majorité.

Les tories font sonner bien haut ce triomphe. Sir George Sinclair, l'un

des membres les plus exaltés de cette opinion à la chambre des communes, a parlé sous cette impression. Il a nettement déclaré les whigs inhabiles à gouverner, et représenté les tories comme seuls appelés à bien faire les affaires du pays, et notamment celles du Canada. Les organes du parti, dans la presse, ont redoublé de violence, et ce succès inattendu a réveillé bien des espérances.

Le vote de la chambre ne nous paraît pas avoir cette signification. Si les amendemens de sir Robert Peel ont été adoptés, c'est qu'ils valaient mieux que les projets de lord John Russell, et que, dans une question aussi grave, la première condition de succès était d'avoir raison.

Ces débats révèlent la position des tories au parlement, et il est facile d'y voir quelque analogie avec une fraction importante de notre chambre des députés. Le parti dont sir Robert Peel est le chef est assez fort pour embarrasser un ministère, et lui créer des obstacles par une opposition plus gênante à beaucoup de titres que celle des radicaux. Sir Robert Peel a décliné la question de cabinet, et il est permis de penser que, dans des circonstances aussi graves, il a reculé devant la perspective du pouvoir. Le parti tory, en effet, n'est pas assez fort pour le prendre maintenant, il s'y briserait; mais ce parti, en faisant opposition dans la chambre, et surtout en dehors de l'action gouvernementale, devient dangereux pour un ministère, et peut exiger, pour prix de son concours, des concessions dont il saura profiter plus tard.

Le bruit qui avait couru de la démission du ministère anglais n'a pas été sérieux; on donne seulement la retraite de lord Glenelg comme à peu près certaine, et disons qu'elle est justifiée par les hésitations et la faiblesse dont ce ministre a fait preuve dans cette grave circonstance.

Si de l'histoire nous passions aux anecdotes, nous aurions à noter l'enlèvement du baron de Schmucker à Naples, le retour de lord Elphinstone à Londres, et l'incendie du palais de M. le duc Alexandre de Wurtemberg, à Gotha. L'enlèvement de M. de Schmucker est un de ces actes de pouvoir absolu du goût des princes qui aiment à singer Napoléon, et qu'une ridicule intrigue amoureuse ne justifierait pas dans un autre pays. Lord Elphinstone revient de Madras à Londres, parce que, vraisemblablement, il aime mieux se promener à cheval à Hyde-Park que de se faire porter en palanquin; et, si un regard de la princesse Victoire de Kent est tombé jadis sur cet élégant jeune homme, ce n'est pas une raison pour le condamner à un éternel exil, non plus qu'un motif pour prédire à l'Angleterre un nouveau Leicester. Le désastre de Gotha a été une douleur pour Paris. Que de souvenirs de la France et de la famille ont disparu dans cet incendie! que de longs et profonds regrets dans cette noble existence de jeune femme et d'artiste! Des albums dessinés à Neuilly, à Eu, au Raincy; des lettres écrites par des mains chéries, des livres sur lesquels on a rêvé, rien de tout cela ne se remplace, rien de tout cela ne se répare. Chacun paiera sa dette dans cet hiver de calamités. Heureuse pourtant la princesse Marie de trouver dans cette bonne population de Gotha une image de la patrie absente!

— Cette semaine n'a pas été, comme tant d'autres, perdue pour la littérature. Parmi les livres intéressans qui viennent de paraître, nous devons placer en première ligne un roman de M. Charles Didier, intitulé *Chavornay*, qui se distingue à la fois par la gravité du style et l'élévation des pensées. L'intelligence du paysage italien se retrouve au même degré dans *Chavornay* que dans *Rome souterraine*, et, comme dans ce dernier roman, la donnée philosophique s'y traduit avec clarté dans une action attachante. Nous devons citer, après *Chavornay*, deux livres de femmes d'une portée bien différente, l'un est l'ouvrage de miss Henriette Martineau, sur *la Société américaine;* l'autre, un roman de Mme de Bawr, *les Flavy*. Miss Martineau aborde, en racontant ses voyages, les questions les plus élevées de la politique et de l'économie. Elle entremêle ses discussions d'anecdotes piquantes et de détails fort intéressans sur la vie domestique aux États-Unis. Nous n'insisterons pas sur l'intérêt des récits et sur la logique des conclusions de miss Martineau. Son livre sera, dans cette *Revue*, le sujet d'un article spécial.

Quant aux *Flavy*, c'est une œuvre de femme dans toute l'acception du mot. Mme de Bawr n'a résolu, dans son livre, aucun problême qui intéresse directement l'humanité; elle n'a pas cherché, dans l'histoire du passé, la révélation de l'avenir; elle a fait un roman sur le XVe siècle, sans se soucier un instant d'économie politique et de philosophie. Elle s'est contentée de revêtir une fiction intéressante de formes simples et pures. Nous regrettons toutefois qu'elle ait choisi, pour contenir sa pensée, le moule de Walter Scott. Nous pourrions aussi exiger de l'auteur de *Raoul* une plus grande originalité dans l'invention de la fable et dans la conception des caractères. Malgré ces défauts, qui seraient très graves dans une œuvre moins sagement écrite, *les Flavy* méritent d'être distingués de la foule des publications nouvelles.

Enfin, notre liste doit se clore par M. Charles de Bernard, un de nos collaborateurs, qui publie aujourd'hui, sous le titre du *Nœud Gordien*, un ouvrage destiné, nous le croyons, à un succès légitime. On le voit : quatre publications intéressantes ont signalé cette semaine. La littérature paraît vouloir sortir enfin de son repos, et il est à désirer que l'effort continue. Depuis long-temps nous souhaitons aux écrivains moins d'oisiveté et au public moins d'indifférence.

— *Galerie Bretonne*, par feu O. Perrin du Finistère (1). Cette collection de gravures est à la fois l'œuvre d'un historien consciencieux et d'un artiste distingué. Ami et beau-frère du peintre Valentin, et comme lui rejeté en Bretagne par la révolution, M. Perrin, maître de dessin à Quimper, a passé, dans un travail assidu, trente années d'une vie obscure. Deux ouvrages restent seuls pour témoigner de ses longues études et de son amour passionné de l'art. L'un est la *Galerie chronologique et pittoresque de l'histoire ancienne;*

(1) Chez l'éditeur Isidore Pesron, 13, rue Pavée-Saint-André-des-Arts.

l'autre est la *Galerie Bretonne*. Les dessins de cette dernière collection reproduisent, avec une exactitude minutieuse, les situations variées de la vie domestique en Bretagne; c'est un recueil vraiment précieux de faits inconnus et de légendes bizarres. La publication de l'œuvre de Perrin mérite donc les encouragemens du public; elle intéresse à la fois les artistes et les archéologues. Un texte explicatif accompagne les gravures, et interprète chaque dessin avec élégance et précision. M. Bouet, de Brest, à la prière de M. Perrin fils, s'est chargé de cette partie de l'ouvrage. Le burin de Réveil a d'ailleurs dignement reproduit le travail de l'artiste breton. Nous n'entreprendrons pas un examen détaillé de cette collection; quelques extraits du texte de M. Bouet suffiront à faire apprécier l'ouvrage de M. Perrin mieux que nos paroles. Nous les prenons au hasard dans les quarante livraisons qui forment les deux premiers volumes; le troisième ne sera terminé que dans quelques mois.

« *Passage de l'Enfant par-dessus la table* (4e livraison). On a dépensé beaucoup de talent et de savoir pour découvrir la source de cette croyance superstitieuse, qu'un enfant passé par-dessus la table à manger sans être repassé sur-le-champ, dans la même posture et par le même endroit, est frappé d'un sort, tombe en langueur et finit par périr. Cette singulière superstition tiendrait-elle à d'anciennes idées mythologiques, relatives au cours du soleil, ainsi que l'a pensé M. Johanneau, de l'ex-académie celtique, ou proviendrait-elle du respect que les Armoricains portent à la table à manger, *ann daolvoët*, que le passage de l'enfant pourrait avoir profanée? Quoi qu'il en soit, ce meuble est sacré chez les Bretons qui voient de mauvais œil tout ce qui semble s'écarter de la vénération dont ils l'environnent. Souvent l'étranger qui appuyait quelque partie peu noble du corps contre ce meuble respectable, s'est vu forcé de demander excuse de son irrévérence. C'est sur la table à manger que les prêtres déposent les vases sacrés, lorsqu'ils portent le viatique, etc. »

« *Le Tailleur* (11e livraison). — Il sait tout ce que lui rapportera sa gaieté et a soin de se faire un caractère jovial et caustique. C'est un répertoire vivant de fables, de contes et d'historiettes, et il chanterait toute une journée sans épuiser le fond intarissable de complaintes et de rondes qu'il tient complaisamment en réserve. Promenant son industrie de ferme en ferme, il peut facilement s'initier dans les secrets des familles, connaît à merveille l'histoire amoureuse du canton, et lui-même n'est pas timide en matière de galanterie. Tant de titres expliquent suffisamment l'extrême bienveillance que lui prodiguent les femmes. Ajoutez-y qu'à l'insu des maris les tailleurs piquent souvent pour elles des collets de chemises et des coiffes, où se déploie tout leur art, et cela, pendant le temps qu'ils sont supposés consacrer à l'antique *jupen* ou à la culotte bouffante. On doit bien penser que cette conspiration perpétuelle ne peut suivre son cours sans que le mari n'entrevoie la vérité. Aussi la présence des tailleurs le rend-elle encore plus brusque que de coutume. Il ne parle guère alors que pour dire à sa femme des choses désagréables,

ou s'informer si ces hommes qui le gênent n'ont pas encore achevé leur besogne et ne vont pas bientôt partir. Plus leur séjour se prolonge, plus sa mauvaise humeur augmente, et chaque fois qu'il rentre au logis, il y a dans l'atmosphère domestique un orage près d'éclater.... «

« *Les Fontaines sacrées* (39e livraison). Presque tous les *pardons* en crédit possèdent une de ces fontaines qui font des miracles, et dont le culte est un bizarre mélange d'idées celtiques et de croyances chrétiennes. Les druides, qui adoraient Dieu sous les différens phénomènes du monde, et, sous ces mythes naturels, dérobaient aux profanes la cause unique et créatrice, ne pouvaient manquer de se prosterner devant les sources, les fontaines, l'eau enfin, dont quelques philosophes ont fait le principe, l'élément générateur de toutes choses. De leur côté, les missionnaires bretons, fidèles à leur système d'adopter les pratiques qu'ils ne pouvaient détruire, creusèrent des niches de saints dans le mur des fontaines druidiques, ou même bâtirent des églises, comme à Lanmeur, sur le crypte antique et sombre qui recélait les eaux consacrées. C'est donc un culte aussi vivace aujourd'hui qu'il y a deux mille ans, et qui, les jours de pardons, offre de curieuses particularités. Ces jours-là une foule de mendians, milice déguenillée de nos fêtes patronales, s'emparent pour ainsi dire de la fontaine, et là, munis de *pichets* qu'ils remplissent sans cesse, ils assiégent, ils poursuivent tout pélerin qui se présente pour faire ses ablutions, afin qu'il ne les fasse que par leur ministère et au prix d'une aumône. La cérémonie ne se borne pas, pour les fidèles, à se laver avec l'eau sainte les mains, les yeux, le visage; il faut encore qu'elle leur soit versée d'abord sur le derrière du cou pour leur descendre le long du dos, et puis dans les deux manches, qu'ils agitent vivement en l'air, pour qu'elle y coule et pénètre jusqu'à l'aisselle! »

La *Galerie Bretonne* peut prétendre, nous le croyons, à une place distinguée parmi les ouvrages qui font le mieux connaître les mœurs de l'Armorique.

— M. Arsène Houssaye, connu déjà par plusieurs ouvrages littéraires, publiera, sous peu de jours, un nouveau roman intitulé *le Serpent sous l'Herbe*.

— Une nouvelle édition de l'*Histoire de la Marine française sous Louis XIV*, par M. Eugène Sue, sera mise en vente, mercredi prochain, chez les éditeurs Magen, quai des Augustins, 21, et Dupuis-Dumarsais, quai Malaquais, 17. L'ouvrage complet, imprimé sur papier vélin, en 5 volumes grand in-8, avec quarante-deux gravures sur acier, ne coûtera que 37 fr. 50 cent. Il en paraît en même temps une édition par livraison. Chaque livraison coûte 50 centimes. L'ouvrage entier formera 76 livraisons. Ce bel ouvrage est maintenant à la portée de toutes les bourses.

F. Bonnaire.

LES ÉPAVES.

Seconde Partie.

IV.

M. de La Rebelière quitta le lendemain les Eaux-Chaudes, avec sa femme et sa pupille; dès qu'il les eut ramenées à l'habitation, il partit pour Fort-Royal sous un prétexte insignifiant, et après avoir annoncé que son absence durerait deux ou trois jours au plus. La jeune femme pensa qu'il s'agissait de quelque affaire administrative, et elle ne s'étonna point de ce brusque départ. Le gouverneur-général des Antilles, M. de Feuquières, avait épousé une proche parente de M. de La Rebelière; leurs relations étaient intimes; une certaine conformité de caractère et des intérêts communs les unissaient étroitement. Tout pliait devant ces deux hommes investis des pouvoirs les plus étendus; mais il n'y avait point de sécurité dans une position si haute, si enviée, aussi s'étaient-ils ligués pour s'y soutenir et n'eussent-ils reculé devant aucune iniquité quand il s'agissait de défendre leurs priviléges ou de frapper un ennemi. M. de La Rebelière possédait une fortune immense, et bien que son origine, fort roturière, fût connue de tout le monde, il s'était allié, par son mariage, aux meilleures familles de la Martinique. Il était commandant de la paroisse du Carbet sur laquelle était située son habitation; ce grade donnait une autorité immédiate et absolue dont les énormes abus restaient toujours impunis, car on ne pouvait en appeler que devant la suprême juridiction d'un conseil colonial entièrement dévoué au gouverneur.

L'absence de M. de La Rebelière fut pour sa femme un temps de répit; elle put du moins pleurer librement; personne ne lui demandait compte de sa tristesse, de ses insomnies, de la vie étrange qu'elle menait. Rien ne pouvait la tirer de l'anéantissement où elle était retombée; elle restait tout le jour étendue dans son hamac, les yeux fermés, les mains croisées, immobile et muette comme une statue; puis quand la nuit arrivait, quand la brise soufflait fraîche et suave dans les orangers, elle se traînait sur la terrasse et y passait souvent toute la nuit. La liberté que lui laissait son mari n'allait pas au-delà du privilége de se livrer à ses caprices d'enfant; elle ne devait point franchir les limites de ses possessions, et cette fois elle n'osa pas retourner aux Eaux-Chaudes.

Cécile partageait jusqu'à un certain point cette vie pleine de regrets, de désœuvrement et d'ennui; mais du moins l'avenir était devant elle, l'avenir libre, immense, plein d'espérances et de projets; elle y rêvait tandis que la jeune femme se consumait dans un sombre et muet abattement. Préoccupées toutes deux d'un sentiment profond, elles ne s'observèrent point mutuellement, et aucune manifestation imprudente ne trahit leur secret. L'une plus ardente, plus emportée en ses passions, avait appris à dissimuler sous le regard défiant de son mari; l'autre, candide et fière, se taisait parce que l'on ne sollicitait pas sa confiance.

Un jour cependant, tandis qu'elles étaient seules dans la galerie, Cécile s'approcha doucement de Mme de La Rebelière, qui, pâle, à demi soulevée et le front appuyé sur sa main, ressemblait à une de ces statues qui décorent les tombeaux.

— Ma chère Éléonore, lui dit-elle, vous voilà, depuis ce matin, comme une personne qui n'est plus de ce monde; mon Dieu! qu'avez-vous donc?

A cette question, Mme de La Rebelière fondit en larmes; n'en pouvant plus, à bout de contrainte et de dissimulation, elle cacha son visage sur l'épaule de Cécile, et s'écria au milieu de ses sanglots:

— Si vous saviez ce que je souffre!... Mon Dieu! quelle vie! quelle affreuse vie!...

— Allons, allons, ne parlez pas ainsi, dit la jeune fille en serrant contre sa poitrine cette belle tête échevelée, vous vous exagérez votre malheur, ma pauvre amie; M. de La Rebelière a une façon de vous aimer fort étrange, j'en conviens, il abuse un peu de son autorité; mais je suis assurée que vous finirez par le gagner à force de douceur et de patience. Il comprendra enfin que vous êtes une femme

sage, incapable de manquer à votre devoir, et que vous n'avez pas besoin d'être gardée par son incommode jalousie; il vous laissera vivre comme tout le monde. Prenez donc courage et ayez bon espoir pour l'avenir.

Ces paroles simples et raisonnables retinrent l'aveu qui allait échapper à Mme de La Rebelière; elle se laissa retomber sur ses coussins damassés, et répondit avec plus de sang-froid :

— Ma bonne Cécile, je souffre, je suis malade, c'est pourquoi je pleure; j'ai de tristes pressentimens, il me semble que je dois mourir bientôt; voilà le secret de cette tristesse où vous me voyez plongée.

— Ah! j'ai meilleur espoir pour vous, ma chère Éléonore; vous n'êtes malade que d'ennui. Pour vous rassurer, il faut que M. de La Rebelière amène un médecin; voulez-vous consulter celui du gouverneur? Je vais écrire sur-le-champ.

— Non, non, je ne veux pas le voir, ce n'est pas lui qui me guérirait; il n'y a que le temps qui puisse me guérir.

— Si du moins M. de La Rebelière revenait! En vous trouvant si triste et si souffrante, il consentira à vous ramener à Saint-Pierre, ne fût-ce que pour vous procurer un peu de mouvement et de distraction.

Mme de La Rebelière secoua la tête.

— C'est étrange pourtant, dit-elle après réflexion; je ne comprends pas ce qui peut retenir M. de La Rebelière à Fort-Royal : des affaires importantes exigent sa présence ici; après-demain vous serez majeure, ma chère Cécile, et il doit vous rendre ses comptes de tutelle.

— Ah! je ne suis pas pressée de jouir de mon émancipation; j'attendrai tant qu'il voudra.

— Il le sait bien, et c'est pour cela sans doute qu'il ne se hâte pas de revenir. Que ne nous laissait-il aux Eaux-Chaudes! je m'y portais mieux qu'ici, et vous aussi, ma Cécile; je vous trouve pâlie depuis notre retour.

— C'est vrai, nous étions plus agréablement là bas, répondit la jeune fille, dont les joues reprirent subitement une teinte rosée qui lui rendit cette vive fraîcheur que l'ardeur du climat commençait à ternir.

Un moment après elle retourna s'asseoir devant son métier à tapisserie; la jeune femme venait de retomber dans cette muette rêverie dont elle était sortie un moment avec effort.

Cependant, au bout de huit jours, Mme de La Rebelière commença à s'étonner que son mari ne donnât point signe de vie; mais il ne lui vint pas à l'esprit qu'il l'eût devinée, tant il avait su dissimuler, tant

il s'était montré calme et d'humeur agréable en la quittant. Elle ne demandait pas mieux, du reste, que d'en être délivrée le plus longtemps possible, et elle se garda bien d'écrire, crainte de hâter son retour.

Enfin, après dix jours d'absence, M. de la Rebelière arriva un soir, tandis qu'on était à souper; il entra avec fracas dans la galerie, jeta sa cravache et son chapeau, et vint embrasser sa femme d'un air joyeux et empressé.

— C'est vous enfin, dit-elle en se soulevant à demi avec un contentement qu'elle ne pouvait venir à bout de feindre. Bon Dieu! qu'étiez-vous donc devenu? Nous faisions tous les jours, avec Cécile, mille conjectures sur votre absence.

Il s'assit entre elles deux, et se prit à sourire avec une si singulière expression, qu'elles se regardèrent étonnées, et n'osèrent plus l'interroger. Il y eut un moment de silence, puis M. de La Rebelière dit lentement:

— Je viens de commander une expédition qui aura, je l'espère, de grands résultats pour la tranquillité de la colonie. On néglige malheureusement de surveiller ce qui se passe dans les possessions éloignées; on laisse aller les choses, et elles vont, elles vont à la ruine de tous nos priviléges.

A ce préambule les deux femmes comprirent que quelque exécution extraordinaire venait d'avoir lieu; elles savaient avec quelle rigueur on punissait tout acte d'insubordination, et même un simple soupçon de révolte parmi les esclaves.

— Au nom du ciel, monsieur, ne parlons pas de cela, dit Mme de La Rebelière; il s'agit sans doute de quelque épouvantable supplice: ces récits me font mal. Je sais bien qu'il faut qu'on punisse les criminels; mais je ne veux pas savoir tous ces détails, qui font dresser les cheveux.

— Cette fois il n'y a rien qui puisse froisser la sensibilité de votre cœur; il n'est question ni de potence, ni de bûcher, répondit froidement M. de La Rebelière; il s'agissait de s'emparer de quelques misérables qui vaguaient sans maîtres, et pouvaient faire de grands dommages sur les possessions voisines. Cela m'intéressait surtout par rapport à notre habitation des Eaux-Chaudes: puisque vous vous y plaisez tant, ma chère ame, j'ai pris à cœur que vous pussiez y aller en toute sûreté. Il fallait, pour cela, vous délivrer d'un voisinage dangereux: l'habitation d'Enambuc était le repaire des nègres marrons, des épaves de tout le quartier du Carbet; il fallait en finir avec ces gens-là.

Mme de La Rebelière devint horriblement pâle; elle s'accouda sur la table et serra son front d'une main. Cécile avait frémi jusqu'au fond de l'ame; mais elle se contint et dit avec assez de sang-froid :

— Qu'est-il donc arrivé là-bas? En vérité, je crois que vos craintes étaient exagérées. Pendant tout le temps que nous avons passé aux Eaux-Chaudes, il n'y a pas eu la moindre alerte; tout était tranquille aux environs, et les gens de l'habitation d'Enambuc vivaient fort paisiblement.

— C'est que l'occasion ne leur paraissait pas favorable pour commencer leurs rapines : heureusement nous avons prévenu tous ces malheurs. Le gouverneur s'est entendu avec moi pour réduire ces misérables, et, en ma qualité de commandant de la paroisse du Carbet, j'ai dirigé l'expédition. Les choses se sont passées légalement. Le dernier des d'Enambuc étant mort sans héritier, sa succession a été déclarée vacante par sentence de la sénéchaussée. Je me suis aussitôt transporté sur les lieux, accompagné du notaire chargé d'inventorier les meubles et les esclaves. Cinquante miliciens me suivaient pour, au besoin, me prêter main-forte : nous savions qu'il y avait sur l'habitation une douzaine de nègres et un mulâtre qui paraît être, non pas leur maître, mais leur chef. Vous savez, ma chère Éléonore? il s'appelle Donatien.

Elle ne répondit que par un signe de tête à peu près négatif.

— Eh bien! après, dit Cécile d'une voix à peine articulée, après, que s'est-il donc passé?

— Ah! c'est toute une histoire. La campagne n'a pas été longue; mais elle a été conduite vivement, je m'en flatte. Nous sommes arrivés aux Eaux-Chaudes de grand matin, et j'ai fait reposer et rafraîchir mon monde, tandis que j'allais moi-même reconnaître les environs. Le même soir nous avons attaqué la place. Vers neuf heures, par une nuit des plus noires, l'habitation a été cernée, et, assisté du notaire et d'un huissier, j'ai heurté à la porte en commandant d'ouvrir au nom du roi et de la loi. Aussitôt le mulâtre s'est présenté lui-même, suivi de ses nègres, et je lui ai fait lire à haute voix l'ordre du gouverneur et la sentence de la sénéchaussée; ensuite j'ai commandé à mes gens d'appréhender au corps tous les individus présens : ils ont fait résistance. Alors le combat a commencé et nous avons lâché des coups de fusil. Les nègres se sont rendus; mais le mulâtre se défendait avec une fureur désespérée : j'ai cru que nous ne l'aurions pas vivant. Enfin on l'a saisi et garotté....

— Mais cet homme n'appartient à personne, interrompit Cécile en respirant à peine; quel droit avez-vous sur lui?

— Quel droit? le droit de lui demander ce qu'il est, ses titres de liberté, et, puisqu'il n'en a point, de le déclarer épave et de le faire vendre. Telle est la loi: le Code noir est précis. Comprenez-vous à présent?

Cécile baissa la tête en signe d'affirmation, et tâcha de contraindre son indignation et son désespoir. M. de La Rebelière reprit:

— Dimanche prochain, à l'issue de la messe, cet homme sera vendu à l'encan devant l'église de Saint-Pierre; il appartiendra au plus offrant et dernier enchérisseur.

— Et en attendant qu'en ferez-vous? où est-il? demanda Cécile.

— Il est ici, au cachot. C'est un homme hardi, capable de tout: je ne me fierais pas aux gens de la geôle pour garder un tel bandit.

— Puisqu'il est à vendre, j'ai envie de l'acheter, dit Cécile après un moment de réflexion, et comme si elle n'eût pas attaché à cette proposition une grande importance; monsieur, vous pourrez épargner ainsi les frais d'un encan. C'est décidé, cet épave m'appartiendra.

— Ma belle pupille, répliqua vivement M. de La Rebelière, cela ne se peut pas; je m'y oppose.

— Oh! dit-elle, en essayant de rire, si je le voulais bien, pourtant? Je suis majeure à présent. Vous ne pouvez plus me dire : Je m'y oppose.

— Allons, vous plaisantez toujours.

— Mais non, je ne plaisante pas, je vous jure.

— Sérieusement il ne faut pas songer à avoir ce mulâtre; qu'en feriez-vous? C'est un mauvais drôle : vous êtes trop bonne pour pouvoir le dompter. Il m'a insulté, menacé; je veux le punir. C'est moi qui l'achèterai.

M. de La Rebelière se tourna vers sa femme et ajouta en la regardant : J'ai juré qu'il mourrait sous le fouet d'un commandeur!

Elle frissonna, son front se couvrit d'une sueur froide, elle était près de s'évanouir; en ce moment elle venait de comprendre que M. de La Rebelière l'avait devinée.

Il reprit tranquillement : J'ai cru, pendant le trajet des Eaux-Chaudes ici, que ce misérable mettrait fin à ses jours; il essayait de se jeter à bas du cheval sur lequel on l'avait lié : il a des blessures horribles. Ces gens-là n'ont aucune crainte de Dieu ni de l'autre vie; ils sont capables de tout, même de se tuer.

— La crainte de Dieu! répéta Cécile; mais si vous l'éprouviez, monsieur, vous seriez plus humain pour ce malheureux fait à son image!

— Voilà bien vos préjugés d'outre-mer! vous les perdrez au bout

de quelques années de séjour en ce pays, ma chère pupille, vous comprendrez mieux notre supériorité sur la race nègre; ces gens-là sont des brutes. Éléonore a des idées plus justes que les vôtres sur ce sujet; je suis certain qu'elle approuve tout ceci : n'est-ce pas, ma chère amie?

— Pardon, monsieur, je ne sais, dit-elle en se tournant brusquement, je n'étais pas à la conversation; j'ai un mal de tête affreux.

Elle laissa retomber son front sur ses mains jointes. M. de La Rebelière se leva.

— Vous êtes fatiguée, ma chère amie, dit-il en posant la main sur l'épaule de sa femme; venez, allons nous coucher.

Elle obéit, chancelante et se traînant à peine. Avant de sortir, elle se tourna vers Cécile, qui, pâle et consternée, restait assise devant la table; elles échangèrent un regard plein d'horreur et de pitié. M. de La Rebelière soutint sa femme et l'emmena en disant : Allons, ma chère Éléonore, appuyez-vous sur moi; vous êtes toute pâle; en vous voyant ainsi, je n'ai plus de joie à rien.

Mme de La Rebelière sourit amèrement et s'en alla les bras pendans, le front baissé, comme une victime qui subit son sort. Elle comprenait que quelque délation, quelque funeste hasard avait appris à son mari ses relations avec le mulâtre, et qu'il avait deviné la passion qu'elle portait cachée si profondément dans son cœur; mais elle savait bien qu'il tuerait Donatien sous ses yeux, sans jamais lui reprocher le motif de cette affreuse vengeance. Elle dissimula aussi, elle dissimula sa haine comme elle avait dissimulé son amour, et renferma dans les plus secrets replis de son ame ses larmes, ses imprécations et ses terreurs.

Cécile gagna la terrasse, elle avait besoin d'air, elle étouffait. Elle tourna son visage au vent frais de la nuit, elle respira et put pleurer enfin. Peu à peu, son agitation se calma, et elle se prit à réfléchir sur ce qu'il était possible de faire en cette extrémité. Il était alors près de minuit; la lune, dont un dernier reflet blanchissait l'horizon, venait de disparaître derrière les montagnes; de gros nuages, déchirés par le vent, chassaient rapidement à l'est et semblaient s'amasser à la cime des pitons du Carbet d'où jaillissaient de rares éclairs. Tout dormait dans la maison, dans les cases à uègres, dans les champs silencieux. La nuit devenait de moment en moment plus profonde; pourtant on distinguait encore, entre les ombres épaisses d'une allée de tamarins, un petit bâtiment carré, dont les fortes murailles s'appuyaient sur le moulin à sucre.

— Il est là! murmura Cécile, il est là, seul, désespéré!... mon Dieu! que faire? comment le secourir? comment le sauver? Il mourra de ces ignominies!

Elle pleura long-temps, accoudée sur la balustrade et sans détourner les yeux de cette affreuse prison, où elle savait que M. de La Rebelière faisait mettre en sûreté les esclaves dont il craignait l'énergie et le désespoir.

— Maîtresse, dit la vieille Fémi, sa femme de chambre, en lui jetant une mante sur les épaules, il fait bon ici; mais cette fraîcheur ne vaut rien, après une journée si chaude que les chiens ne voulaient pas rester dehors. Il serait prudent de rentrer, peut-être.

— Sais-tu ce qui s'est passé? interrompit la jeune fille; M. de La Rebelière a fait capture de quelques épaves; on veut les vendre, et parmi eux il y a ce colon qui nous reçut chez lui, quand nous allions aux Eaux-Chaudes; nous lui avons pourtant de grandes obligations. S'il ne nous eût pas ouvert sa case, nous aurions passé la nuit au bord de la ravine, exposées à être emportées par les eaux, ou bien dans le bois avec les serpens, les bêtes sauvages. Ah! j'en serais morte de frayeur!... Mais je n'oublie jamais les services qu'on me rend : Fémi, je veux sauver ce pauvre homme.

— Dieu fasse qu'il soit encore temps! s'écria la négresse.

— Comment! interrompit Cécile en frémissant, M. de La Rebelière me trompait donc? Ce soir il m'a dit que Donatien serait vendu dimanche prochain.

— Oui, s'il est encore vivant; mais qui sait?... Je l'ai vu arriver. On l'a descendu de cheval raide comme un corps mort; pendant le chemin, il avait dit qu'il se tuerait plutôt que de se laisser vendre.

— Écoute, Fémi, interrompit Cécile subitement décidée, il faut que cette nuit, cette nuit même, je voie Donatien.

— Seigneur Jésus! et comment ferez-vous, ma bonne maîtresse?

— J'irai le trouver dans son cachot.

— Mais les clés? elles sont dans la chambre de M. de la Rebelière.

— J'irai les chercher.

— Il ne vous les donnera pas.

— Eh bien! je les prendrai.

— Oh! Seigneur, Seigneur Dieu! s'écria la négresse épouvantée, les clés sont sur la table devant le lit, et M. de La Rebelière dort les yeux ouverts.

— C'est bien! attends-moi ici, dit Cécile avec résolution; j'y vais.

La négresse leva les mains au ciel et se mit à réciter tout ce qu'elle savait de prières. Au bout de cinq minutes Cécile revint.

— Allons, dit-elle tout bas, allons, Fémi.

Elle respirait à peine; ses mains froides et tremblantes tenaient deux clés attachées par une chaînette de fer; ses forces l'abandonnaient, mais non pas son courage; elle s'appuya au bras de sa négresse, et, haletante d'émotion et de frayeur, elle traversa rapidement le jardin et l'enclos au fond duquel était situé le moulin à sucre. Un commandeur et quelques esclaves gardaient cette partie de l'habitation : ils faisaient une ronde vers minuit et dormaient ensuite jusqu'au jour; mais à la moindre alerte ils devaient être sur pied et sortir avec leurs fusils. Cécile savait qu'elle ne pouvait se fier à leur sommeil, et elle commença par frapper à la porte du moulin en s'écriant doucement,

— Ouvre, Michel, c'est moi, c'est mademoiselle de Kerbran.

On tira les verrous, un grand nègre entrebâilla la porte et montra son visage stupéfait à la lueur d'une lanterne, en s'écriant :

— Vous, maîtresse! à cette heure...

— Oui, c'est moi; tu vois bien que c'est moi, avec Fémi. Tiens : voilà un écu; c'est pour toi; ne fais point de bruit; prête-moi ta lanterne pour un quart d'heure, et, sur ton ame, que personne au monde ne sache que je suis venue ici cette nuit!

Le nègre prit l'écu en ouvrant de grands yeux ébahis. Fémi le poussa et s'empara de la lanterne.

— Va, va, tu ne risques rien, lui dit-elle; rentre et tiens-toi tranquille; je ferai bonne garde là dehors.

Le cachot de l'habitation La Rebelière était une espèce de fosse au-dessus de laquelle on avait bâti une autre prison, aussi sûre, mais moins affreuse que celle d'en-bas; car l'air et le jour y pénétraient par une étroite fenêtre. Toutes deux étaient rarement vides, et jamais personne ne s'en était évadé. M. de La Rebelière se fiait mieux à ces larges murailles, à ces fortes serrures, qu'à la vigilance de vingt sentinelles.

— Reste là, dit Cécile à sa négresse en s'arrêtant sur le seuil; reste là, et prends garde que le commandeur ne vienne voir où je suis.

Elle prit la lanterne et ouvrit d'une main ferme; il n'y avait personne dans la prison d'en-haut. Cécile descendit quelques marches et vit une seconde porte clouée et solidement cadenassée. Il lui fallut dix minutes pour trouver le secret de ces formidables serrures; enfin, les gonds rouillés grincèrent, et la jeune fille, pâle de fatigue et d'émotion, pénétra dans le cachot. Donatien était là, attaché avec

des cordes à un énorme madrier qui soutenait la voûte. Il leva la tête et poussa un cri étouffé en reconnaissant Cécile. Elle se pencha sur lui et toucha ces horribles cordes dont les nœuds le meurtrissaient; puis, elle jeta les yeux sur ses épaules nues et sillonnées de longues déchirures.

— Oh! murmura-t-elle d'une voix plaintive, ils l'ont frappé!

La vue d'une blessure faite par une balle, par un coup de poignard, lui eût causé moins d'horreur et de pitié; car elle comprit que cette ignominie faisait plus de mal à l'ame du prisonnier que ces plaies sanglantes à son corps. A l'aspect d'une telle infortune, elle éprouva quelque chose de plus grand, de plus saint que l'amour, c'était un sentiment sublime de justice et de générosité. Elle jura dans son cœur de protéger ce malheureux, de se mettre entre lui et son bourreau, de l'arracher aux mains impitoyables qui l'avaient ainsi déchiré. Elle se mit à genoux près de Donatien avec l'élan d'une chaste pitié. Elle pleura long-temps sur ses blessures, comme elle eût pleuré sur un faible enfant abandonné, sur une pauvre femme souffrante. Et lui, tout éperdu et défaillant, tournait vers elle son visage couvert de larmes et murmurait :

— C'est vous! c'est vous, mademoiselle! Je vous aurai revue avant de mourir! Oh! je ne l'espérais pas!

C'était une étrange scène, une de ces situations uniques dans la vie : cette jeune fille si belle, si noble, si riche, agenouillée dans cet horrible caveau, près du malheureux dont la tête s'inclinait sur ses mains blanches et pures; cela ressemblait à un rêve, à une vision. Le mulâtre crut qu'il devenait fou.

— Mon Dieu! mon Dieu! s'écria-t-il, je vous vois, mademoiselle, vous me regardez, et pourtant je doute... Parlez-moi, pour que je sois sûr que c'est bien vous... Oh! ce bonheur encore, et puis la mort!

— Donatien, dit-elle en passant son mouchoir sur le front moite et glacé du mulâtre, non, vous ne mourrez pas; ce n'est pas pour vous laisser mourir que je suis venue. Écoutez, je n'ai qu'un moment encore à rester ici, je ne pourrai plus revenir; avant que je vous quitte, il faut me promettre, il faut me jurer que vous n'attenterez pas à votre vie, que vous subirez votre sort.

Il se rejeta en arrière et s'écria avec un sourd gémissement :

— Le sort d'un esclave!

— Oui, mais je suis là, je vous sauverai; ne voulez-vous pas me confier votre vie, Donatien?

— Oui, ma vie, mon ame, mon honneur, tout!

— Eh bien! dimanche, vous vous laisserez mener à Saint-Pierre sans faire résistance; vous vous laisserez vendre...

Il la comprit et détourna la vue; l'espoir qu'il venait d'entrevoir était mêlé d'un sentiment inexprimable de honte et de reconnaissance.

— C'est le seul moyen de vous sauver, reprit Cécile; il est impossible de vous faire évader; vous seriez infailliblement repris, et peut-être... On ne se rachète pas de la mort.

— Ni de l'infamie! interrompit-il avec une sombre douleur.

— L'infamie! elle est pour ceux qui commettent de telles iniquités; ceux-là, je les déteste, je les méprise! Mais, vous, Donatien, croyez-vous n'être plus le même à mes yeux qu'il y a quelques jours, lorsque, dans la ravine près des mancenilliers, je vous fis promettre que nous nous retrouverions en France? Dieu m'est témoin qu'à présent comme alors je vois en vous un ami, peut-être l'ami le plus cher que j'aie au monde : voyez, je suis venue pour vous le dire.

Il serra les mains de Cécile sous ses mains garrotées, et répondit avec l'accent d'une émotion profonde :

— Disposez de mon sort, de tout ce que je suis; oh! dès à présent je suis bien véritablement votre esclave...

— Vous me jurez alors de subir impassible cette cruelle scène; M. de La Rebelière sera là; ne l'irritez point par des reproches, des menaces...

— Mais comment me suis-je attiré la haine atroce de cet homme? pourquoi ces persécutions, ces iniquités dont je suis la victime? qui l'excite ainsi contre moi?

— C'est la peur, la peur égoïste et cruelle. M. de La Rebelière ne veut dans la colonie que des maîtres et des esclaves; il a vu en vous un homme dangereux, un épave. Mon Dieu, comment se fait-il donc que vous n'ayez pu justifier d'aucun titre de liberté?

— Mais je suis libre, libre de droit, par ce beau privilége qui donne la liberté à tous ceux qui ont touché la terre de France, où nul n'est esclave! J'ai protesté hautement contre l'illégalité de mon arrestation. Mais à qui en appellerai-je de cet horrible abus de pouvoir? Au conseil colonial, au gouverneur? Ils ne me défendront pas contre M. de La Rebelière.

— Non, dit Cécile avec énergie, non, vous succomberiez; c'est moi qui vous défendrai, qui vous sauverai... Et maintenant adieu, Donatien, adieu!

Elle se tut subitement et regarda derrière elle avec épouvante; il lui avait semblé entendre un léger frôlement. Elle ne vit rien que le mur noirâtre, sur lequel la lanterne jetait un faible reflet. On eût dit pourtant qu'un air plus vif pénétrait dans le caveau, à travers l'espèce de soupirail fermé par quatre barres de fer. Cette étroite ouverture empêchait les prisonniers d'être asphyxiés; elle donnait dans un égout, où ne pénétrait pas un rayon de jour.

— Ce n'est rien, dit-elle rassurée; c'est le vent. Il va faire un orage. Oh! il faut que je rentre, que je rentre sur l'heure. Si vous saviez ce que j'ai osé pour venir jusqu'à vous!..... Je vous laisse tranquille et consolé, n'est-ce pas, Donatien?

Il la regarda; une expression indicible anima son noble visage; un sourire, un éclair de joie passa sur sa bouche frémissante, et il baisa les mains étendues sur lui. Une minute après, sa vision avait disparu.

Cécile regagna rapidement la maison. L'orage allait éclater; les éclairs lui montraient le chemin. Elle tremblait, maintenant qu'elle avait accompli cette tentative hardie, et elle rentra dans la chambre de M. de La Rebelière avec plus de frayeur qu'elle n'y était venue trois quarts d'heure auparavant. La veilleuse jetait toujours sa clarté vacillante sur le lit, environné d'une gaze transparente, autour de laquelle bourdonnaient les moustiques, et dont les plis flottans laissaient voir deux têtes endormies.

Cécile posa les clés sur la table à côté de la veilleuse. Au même moment un coup de tonnerre ébranla la maison. M. de La Rebelière s'éveilla en sursaut, et apercevant une ombre qui passait sur le mur, il s'écria avec épouvante :

— Qui va là?

— C'est moi, répondit Cécile en s'avançant. Il tonne; j'ai grand' peur, et je viens demander à Éléonore la relique de saint Fulgence.

— Elle n'a pas empêché le tonnerre de tomber deux fois ici, murmura M. de La Rebelière, qui ne conçut pas le moindre soupçon.

Mme de La Rebelière s'était levée toute tremblante; elle prit un petit cadre attaché au mur, et le donna à Cécile en s'écriant :

— Quel temps! sainte Vierge! est-ce la fin du monde? Il faut se mettre en prières.

La jeune fille se retira. M. de La Rebelière avait écarté le rideau de gaze, et la lampe de nuit éclairait en plein son visage sombre, décharné, et coiffé d'un mouchoir de paliacate rouge.

— Allons, rassurez-vous, ma chère Éléonore, dit-il en regardant

autour de la chambre; tout est bien clos, et le tonnerre ne tombera pas ici.

Il lui prit la main et l'obligea à s'asseoir au bord du lit; puis il se remit sur son oreiller et ferma les yeux. Elle n'osa bouger; elle resta là immobile, les pieds nus et couverte de ses longs cheveux. Aucune parole ne l'avait trahie; elle était parvenue à dissimuler son dégoût et sa haine; sa physionomie même n'avait rien dit. En ce moment pourtant, elle ne put retenir une manifestation muette, et se tournant vers son mari endormi, elle le regarda en murmurant une malédiction. Son visage traduisit tous les sentimens de son cœur; c'était le mépris, l'effroi, une sourde haine. Mais M. de La Rebelière ne dormait point; il la regardait à travers ses cils de blaireau, et un mouvement de jalousie et de rage lui fit serrer jusqu'à la meurtrir cette frêle main qu'il retenait dans les siennes.

— Monsieur, vous me faites mal! cria la jeune femme en essayant de se lever.

— Pardon, pardon, ma chère ame, dit-il comme réveillé en sursaut; je faisais un mauvais rêve. Allons, recouchez-vous.

V.

Lorsque Cécile eut disparu, Donatien resta comme un homme frappé de quelque vision d'un autre monde; il sentait encore flotter autour de lui un frais parfum; il entendait cette voix miséricordieuse murmurer des paroles de consolation; l'étreinte de ces chastes mains soulageait encore ses mains meurtries, et un souffle pur passait sur son front brûlant.

— Mon Dieu! s'écria-t-il avec un indicible transport, mon Dieu! que je suis heureux!

— Il n'y a personne pourtant qui voulût être à votre place, dit une voix derrière lui.

— Qu'est-ce? qui va là? cria-t-il stupéfait.

— C'est Palème, répondit la voix; maître, je viens vous sauver. Oh! oh! je me suis arrêté en chemin, car vous n'étiez pas seul ici tantôt.

— D'où viens-tu? où es-tu?

Les barreaux du soupirail tombèrent l'un après l'autre, et Palème entra en rampant.

— Me voilà, dit-il, je vais vous parler; mais d'abord il faut y voir. Je croyais qu'on vous aurait laissé au moins la lanterne.

— Tais-toi, tais-toi, interrompit le mulâtre, et, sur l'ame de ton

père! ne parle jamais de ce que tu viens d'entendre. Mais comment, par quel miracle es-tu entré ici?

Palème venait de faire du feu à la manière des sauvages, avec un bâton de bois dur et une feuille de caratas. Il alluma une branche de bois-chandelle, et s'assit sur ses talons devant Donatien en disant :

— Michel le commandeur dort sur ses deux oreilles cette nuit; je n'avais qu'une frayeur, c'est qu'il m'entendît ouvrir la purgerie.

— Mais comment es-tu venu jusqu'à moi?

— En passant par la cave, puis par l'égout. Je savais le chemin; je suis resté une fois long-temps ici avec Vulcain le borgne, et c'est alors que je sciai ces barreaux, de manière qu'ils ne tiennent pas plus qu'un brin de paille. C'était pour me sauver; vous en profiterez...

— C'est par là que tu t'es sauvé, toi, pour t'en aller marron? interrompit Donatien.

— Eh non! où est votre bon sens, maître? Si je m'étais sauvé ainsi de cette prison, on ne vous y aurait pas enfermé sans réparer la brèche. Quand je l'eus faite, je pus passer, j'allai même jusqu'en haut; mais les épaules de Vulcain se trouvèrent trop larges pour cette ouverture : c'était un saint Christophe, comme disent les pères blancs qui nous faisaient le catéchisme. Si j'étais parti seul, il aurait payé pour deux, et Michel le commandeur lui eût compté double ration sur les épaules. Cela étant, je restai, et j'attendis pour m'en aller marron qu'on me remît à l'atelier. Comprenez-vous à présent? Mais sus! ce n'est pas de cela qu'il s'agit; je vais vous ôter ces cordes, et puis nous nous en irons tout doucement par là.

— Merci, Palème, merci de ta bonne volonté; je ne puis pas sortir d'ici, c'est impossible!

— Impossible! pourquoi?

— Parce que nous n'irions pas loin sans être pris; on lâcherait après nous la milice, la maréchaussée?

— Eh bien! nous leur ferions voir du chemin. Tant que vous marcherez avec Palème, on ne vous attrapera pas... Voyez, je vous ai suivi depuis les Eaux-Chaudes; j'étais à cent pas de la troupe, quelquefois en arrière, quelquefois en avant, et alors je vous voyais passer; eh bien! les bassets de M. de La Rebelière m'ont-ils flairé? J'ai des amis sur l'habitation; ils nous porteront à manger là-bas dans les cannes; et demain, quand la lune sera couchée, nous gagnerons la montagne.

— Dieu fasse que tu t'en retournes sain et sauf comme tu es venu, mon pauvre Palème; on fait bonne garde, te dis-je.

— Eh bien! quand même; j'ai deux couteaux, je vous en donnerai un; on ne nous aurait pas vivans. Qu'est-ce que cela vous fait de mourir, puisque vous voilà comme j'ai été?

— Mais cela va finir.

— Oh! oh! mon doux maître, M. de La Rebelière vous laissera aller! ne vous y fiez pas.

— Non! ce n'est pas à lui que je me fie.

Palème hocha la tête, et reprit après un silence :

— Vous ne voulez donc pas venir? Je comprends : on vous a dit : Reste là! et vous restez. Bien fou qui croit aux paroles d'une femme blanche.

— Va-t-en, Palème; laisse-moi, et que Dieu te protége! Sans doute le jour n'est pas loin; pars bien vite...

— Non, rien ne presse; vous voulez donc rester? Quel aveuglement! vous ne savez pas comment les blancs nous tiennent parole! Mais je reviendrai, et si l'on vous a trompé, si vous êtes aux cannes avec l'atelier, sous le fouet de Michel le commandeur; alors!... oh! vous n'aurez pas besoin de me parler, je sais ce qu'il faudra faire; les cannes sont mûres, et rien qu'en y jetant ce bout de bois-chandelle.... cela ferait un beau feu de joie sur l'habitation La Rebelière!

— Non, Palème! non, je te le défends. Quelle vengeance! elle retomberait sur les pauvres nègres; on les ferait travailler nuit et jour pour regagner la récolte perdue.

— Eh bien! je sais aussi comment tous les blancs d'une habitation peuvent mourir dans une seule nuit après avoir soupé ensemble...

— Sur ta vie, ne songe jamais à ces affreuses tentatives, Palème. Si je rencontrais M. de La Rebelière seul et armé dans un bois, je ne sais, peut-être il n'en sortirait plus..... Oui, je le tuerais.... Mais ces femmes!... maudit soit celui qui oserait leur faire du mal; je le regarderais comme un ennemi mortel.

— Ainsi, je ne puis rien faire pour vous! dit tristement le mulâtre. Alors je m'en vais, je m'en vais plus loin que les Eaux-Chaudes, bien haut dans la montagne. Je sais une source autour de laquelle il y a quelques arbres de gayac et des cocotiers; c'est là que j'abriterai mon ajoupa, et j'y resterai. Adieu, maître, nous ne nous verrons plus....

Il se tut brusquement et éteignit sous son pied la branche de bois-chandelle, car Donatien aurait pu s'apercevoir qu'une larme roulait sous ses paupières brunes.

— Que Dieu te protége, mon brave Palème! dit encore une fois le prisonnier du fond de son cœur. Adieu!

Le lendemain matin, M. de La Rebelière se leva d'humeur fort sereine; une certaine joie qui faisait mal à voir reluisait dans ses petits yeux gris. Sans paraître remarquer la tristesse de sa femme, il ne la perdait pas de vue, et mettait une sorte d'affectation à se placer toujours entre elle et Cécile.

— Ma chère belle, lui dit-il en déjeunant, je vous emmène dimanche à Saint-Pierre; cela vous promènera. Nous assisterons ensemble à cette vente, vous savez? J'achèterai quelques-uns de ces épaves. Quant à ma pupille, je ne lui propose pas de nous accompagner; j'ai peur qu'elle pousse contre moi à l'enchère; elle a envie de ce mulâtre.

Ceci fut dit d'un certain ton de bonhomie railleuse.

— Mon Dieu! dit Cécile d'un air parfaitement naturel, je n'y tiens pas; si vous en avez envie, achètez-le, et puissiez-vous l'avoir pour rien!

— Le fait est qu'il serait trop payé 1,200 livres. Il faudra frapper fort et long-temps pour l'habituer au travail.

Tout d'un coup Mme de La Rebelière fondit en larmes; elle n'en pouvait plus, son cœur se brisait; mais elle ne proféra pas une plainte, pas une parole au milieu de ses sanglots.

— Eh bien! qu'est-ce donc, ma chère ame? dit M. de La Rebelière: vous voilà comme une Madeleine. Ce sont des vapeurs; il faut prendre quelque chose.

— Mon Dieu! s'écria Cécile en s'approchant de la jeune femme, vous souffrez, vous êtes malade! Que faut-il faire? que voulez-vous?

— Rien, rien, ma Cécile, répondit-elle en tâchant de se calmer: oui, c'est que je suis malade.

— Tenez, s'écria M. de La Rebelière en regardant sur la terrasse, voici quelqu'un qui vous distraira de vos humeurs noires; c'est Pélagie avec tout son bagage. Ma chère amie, vous allez lui acheter quelque chose.

Une grande Capresse assez bien vêtue parut au seuil de la porte, un coffret d'une main et un grand carton de l'autre. C'était une de ces marchandes ambulantes qui vont d'une habitation à l'autre offrir leur pacotille.

— Mesdames, dit-elle, j'ai de beaux madras, des taffetas rayés: j'ai des bijoux d'or et d'argent, des chapelets et des gants de peau d'Espagne.

— Entre, cria M. de La Rebelière; voyons ces belles choses.

La Capresse étala sa marchandise; bien des fois elle était déjà venue, et Mme de La Rebelière l'accueillait toujours avec l'empressement

joyeux d'une enfant vaine et fantasque à laquelle on offre le moyen de satisfaire quelques caprices. Mais, cette fois, la jeune femme demeura indifférente et triste à l'aspect de tous ces chiffons.

— Voyez, mesdames, dit Pélagie, agenouillée sur la natte devant les deux femmes, voici certainement de belles choses.

Et elle se mit à disserter longuement sur le choix, le bon goût et le bon marché de ses articles. Dès le premier mot, Cécile s'était retirée pour fuir ce frivole bavardage. Mme de la Rebelière écoutait avec une vague attention; elle regardait indécise et préoccupée de tout autre chose que de ce que la Capresse lui montrait.

— C'est bien, Pélagie! dit-elle tout à coup comme si elle s'éveillait d'un rêve; avance un peu tes cartons de rubans, et ta boîte d'orfèvrerie, je veux tout voir et beaucoup acheter.

— Ayez toutes les fantaisies qu'il vous plaira, madame, dit M. de La Rebelière. Je serai content de vous mener dimanche prochain à Saint-Pierre toute belle et toute parée. Je ne suis pas un de ces maris avaricieux et incommodes qui font la moue aux marchandes.

— Voyons si la couleur de cette étoffe ira avec le vert de mon collier d'émeraudes, dit la jeune femme en se levant pour aller prendre elle-même un petit coffret de bois d'Inde.

Elle l'ouvrit et étala sur ses genoux un magnifique pêle-mêle de bijoux en or et de pierres précieuses; les diamans ruisselaient entre ses doigts.

— Sainte Marie! que de richesses! s'écria la Capresse éblouie.

— N'est-ce pas que ce rose tendre sied bien avec ces pierres vertes? reprit Mme de la Rebelière. Je prends aussi ce fichu de point d'Alençon et ces nœuds de satin. Monsieur, voulez-vous me donner de l'argent, beaucoup d'argent, je suis en train d'acheter, et selon votre générosité, je suis capable de garder toute la pacotille.

— Bien, bien! fit M. de La Rebelière un peu désappointé de tant d'insouciance et de frivolité.

Et il sortit un moment pour aller chercher l'argent dans le coffre-fort où nul autre que lui n'avait jamais mis la main.

— Écoute, Pélagie, dit rapidement Mme de La Rebelière, veux-tu me rendre un service?

— Deux plutôt qu'un.

— Eh bien! dimanche, à Saint-Pierre, on vendra à l'encan un épave mulâtre appelé Donatien, pousse à l'enchère et achète-le à tout prix...

Elle choisit un de ses colliers de perles et le jeta aux mains de la

Capresse en ajoutant: Tiens, ceci vaut bien cinq mille écus; tu paieras après l'enchère, le reste est pour toi. As-tu compris?

— Oui, dit la Capresse en serrant le collier dans son sein : M. de La Rebelière revenait.

Le même jour, lorsqu'on porta à Donatien sa cruche d'eau et son pain de cassave, on le trouva avec une fièvre ardente; il était dans un délire effrayant; tant de fatigues, de souffrances et d'émotions l'avaient rendu comme fou.

Alors M. de La Rebelière trembla que la mort lui ravît trop tôt sa vengeance. Il ordonna que le prisonnier fût transporté sur-le-champ à la case qui servait d'hôpital aux nègres de l'habitation. On ne lui laissa qu'une entrave au pied, et on le soigna avec une extrême sollicitude : il fallait se hâter de le guérir, car c'était le surlendemain qu'il devait être vendu. Tout cela se passait sans nul mystère; M. de La Rebelière se faisait rendre compte tout haut de ces détails, et comme il ne quittait pas sa femme, elle les apprenait en même temps que lui. Cécile avait agi de son côté; elle savait la sordide avarice de M. de La Rebelière pour tout ce qui n'était pas une dépense d'ostentation; elle comptait qu'il reculerait devant une surenchère exorbitante, et elle avait écrit au géreur de son habitation des Mornes pour lui commander d'acheter l'épave, dût-il coûter vingt mille livres. Bien qu'il lui eût été facile de parvenir maintenant jusques au prisonnier, elle n'avait osé ni l'aller voir à l'hôpital ni lui envoyer sa négresse Fémi, de crainte d'exciter quelque soupçon qui eût tenu M. de La Rebelière sur ses gardes. Elle ne témoigna nulle envie aussi d'aller à Saint-Pierre, et parut avoir oublié sa première intention d'acheter l'épave. Elle eût cependant fait part de son projet à Mme de la Rebelière, si l'argus qui était toujours entre elles leur eût laissé un moment de liberté; mais il n'y avait nul moyen de se soustraire à cette surveillance continuelle. Cécile supposait que la jeune femme s'intéressait vivement au sort de ce pauvre Donatien avec lequel elles avaient fait de si charmantes promenades à l'ombre des bois, le long des vertes savanes; sa pensée n'alla pas plus loin; elle n'eut aucun soupçon de cet amour, de cette jalousie acharnée, de cette haine implacable, qui allaient se disputer la liberté, peut-être la vie du mulâtre. Mme de La Rebelière paraissait indifférente à tout ce qui se passait autour d'elle; rien ne pouvait l'émouvoir, elle écoutait, impassible, les exclamations, les raisonnemens dont son mari ne lui faisait pas faute, et elle se vengeait jusqu'à un certain point par ce sang-froid obstiné.

Ces deux jours de contrainte, de sourde lutte, d'attente doulou-

reuse, passèrent enfin. Le soir après souper M. de La Rebelière dit à sa femme avec ce ton d'autorité pateline qui lui était particulier : Ma chère belle, nous ne ferons pas la veillée de ce soir; il faut partir à minuit si nous voulons profiter de la fraîcheur; vous vous recoucherez en arrivant à Saint-Pierre, et vous dormirez, si cela vous plaît, jusqu'à midi; il suffira que vous soyez prête pour la dernière messe : vous savez que la vente se fera aussitôt après?

— Oui, monsieur, répondit-elle froidement; nous partirons à l'heure que vous voudrez.

— En attendant minuit, venez vous coucher; je ne vous trouve pas bon visage, ma chère Éléonore; seriez-vous souffrante?

— Non, monsieur, non, je suis très bien; ne prenez pas tant de souci de ma santé, je vous prie; elle n'a jamais été si bonne.

Mme de La Rebelière baisa Cécile au front.

— Adieu, lui dit-elle, à bientôt, à après-demain, si Dieu veut; bon soir, mon cher cœur; j'ai regret de vous laisser. Vous ne voulez donc pas venir avec nous?

— Non, ma chère Éléonore, répondit-elle après un moment d'hésitation; j'aime mieux vous attendre ici.

Cécile resta seule dans la galerie : il était alors environ dix heures du soir; tous les gens de la maison, excepté ceux qui veillaient pour les apprêts du départ, étaient déjà couchés. Fémi, assise sur ses talons, derrière la porte, attendait sa maîtresse en roulant entre ses doigts un gros collier de rassade dont elle avait fait un chapelet. La jeune fille était triste et agitée; en ce moment elle avait un but, une volonté arrêtée : c'était d'arracher Donatien à son sort; elle ne se rendait pas compte de ce qu'elle voudrait ensuite; elle subissait l'influence de sa position, elle ne savait plus si elle aimait d'amour cet homme qu'elle voulait acheter, qui allait devenir son esclave. Son esclave! il y avait dans le sens littéral de ce mot quelque chose qui la glaçait. Les préjugés du monde et l'instinct d'une ame tendre et dévouée luttaient en elle, mais une sainte et généreuse pitié dominait toutes ses impressions. Elle demeura ainsi long-temps livrée à une douloureuse préoccupation, inquiète surtout de n'avoir pu dire à Donatien encore quelques paroles d'espérance et de consolation.

— Fémi, dit-elle en appelant sa négresse, que se passe-t-il là dehors?

— Rien, maîtresse; les porteurs ne se sont pas couchés, ni les guides non plus, ils attendent minuit sous le hangar; le vieux Léo leur fait des contes. Il y a aussi deux cavaliers de la maréchaussée

qui mèneront l'épave, comme s'il était besoin de leurs grandes épées et de leurs mousquetons pour garder ce pauvre homme.

— Il partira donc en même temps que M. et Mme de La Rebelière?

— Point du tout, maîtresse, ils ne l'emmèneront qu'au petit jour, crainte qu'il ne leur échappe. Ils arriveront à Saint-Pierre par un bon soleil, vers midi, tout juste à l'heure de la vente.

— Seigneur mon Dieu! quelle barbarie! murmura Cécile, le malheureux boira ce calice d'ignominie et de douleur jusqu'à la lie!

— Mais vous avez promis de le sauver, ma bonne maîtresse.

— Oui, Fémi, oui, je le sauverai; mais qui sait s'il aura la force de subir toutes ces angoisses! Qui sait s'il ne désespère pas maintenant de sa délivrance! S'il était possible d'aller lui dire encore une fois d'avoir bon courage et bon espoir! Écoute, Fémi, tu pourrais l'aller trouver, qu'importe à présent? M. de La Rebelière n'aura pas le temps de le savoir avant son départ. Va trouver ce pauvre malheureux; dis-lui de compter sur ce que j'ai promis, dis-lui que demain son sort ne dépendra plus que de moi. Va vite, Fémi. Mon Dieu! comme les heures passent au milieu de tant d'inquiétude! Voilà déjà minuit; on marche là-haut; ils vont partir... Cours, Fémi; je vais t'attendre dans ma chambre.

L'hôpital était une vaste case située à distance de l'habitation; une vieille négresse en était l'infirmière, deux nègres mutilés, hors de service, soignaient les malades sous ses ordres, et veillaient alternativement toutes les nuits.

— Bonsoir, mon vieux Santiago, dit Fémi en entr'ouvrant la porte. Eh bien! as-tu beaucoup de malades? Peut-on entrer sans risquer de se trouver face à face avec un mort?

— Hola! s'écria le vieux nègre, c'est toi, Fémi? Eh! que fais-tu dehors à cette heure? Gare la ronde du commandeur!

— C'est ma maîtresse qui m'envoie pour voir le malade qu'on a tiré avant-hier du cachot. Tiens, voilà quelques bouts de tabac et un escalin pour t'acheter du tafia. Où donc est ce pauvre malheureux?

— Là-bas, tout contre le mur, répliqua le nègre en s'accroupissant devant le réchaud sur lequel bouillottait une espèce de mixtion noire et puante avec laquelle on pansait la morsure des bêtes venimeuses. Fémi alla vers la natte sur laquelle était étendu le mulâtre. L'entrave qu'il avait au pied était solidement attachée par une chaînette de fer à un gros anneau scellé dans le mur; il sommeillait pâle et accablé, la tête rejetée en arrière, les mains jointes et serrées sur son front. La négresse considéra un moment cette noble figure em-

preinte de tant de souffrance; puis son regard s'abaissa sur ces bras qui ressortaient nus et palpitans, sous les reflets rougeâtres de la lampe.

—Jésus Dieu! s'écria-t-elle frappée d'étonnement et les yeux fixés sur un chiffre tatoué que le mulâtre portait au bras gauche.

A cette exclamation, Donatien s'éveilla en sursaut.

—Qu'est-ce? Que me voulez-vous? dit-il en reculant devant cette vieille tête penchée sur lui.

—Je suis la femme de chambre de Mlle de Kerbran, répondit vivement Fémi, je viens vous dire de sa part d'avoir bon courage demain; mais d'abord montrez çà votre bras, que je le voie mieux : mes pauvres yeux ne me trompent pas, voilà la lettre R et dessus la couronne de comte, voyez, c'est comme moi...

Elle releva la manche rayée qui couvrait son bras et montra le même chiffre, à la même place.

— Pour sûr, reprit-elle, nous avons appartenu au même maître: ceci est la marque de M. le comte de Rethel; vous êtes né sur une de ses possessions, ou bien il vous avait acheté; dites, dites, le savez-vous?

Le mulâtre retomba sur sa natte en faisant un geste négatif.

—N'importe! continua Fémi, M. le comte avait deux habitations, la Caseneuve et les Mornes; c'est là sans doute que vous êtes né. Mais comment se fait-il que vous ne vous souveniez de rien? On vous a donc emmené ou vendu bien jeune? Jésus! quelle découverte!

La négresse prit la lampe et la tint un moment devant le visage étonné de Donatien.

— Ah! s'écria-t-elle, je me souviens, je vous reconnais à présent, il n'y a pas beaucoup de gens de votre race sur l'île; je reconnais le sang qui bout sous cette peau cuivrée; votre mère était caraïbe, on l'appelait Bécouya...

—Ma mère! vous avez connu ma mère! interrompit Donatien avec une grande émotion, c'est la première fois, hélas! qu'on me parle d'elle. Ceux qui ont pris soin de moi ne savaient pas même son nom... Bécouya! oh! je me le rappelle, je la vois encore... Et vous le savez donc?.. C'était une pauvre esclave?

—Oui, répondit la bonne négresse tout émue, c'était une belle esclave; vous êtes l'enfant avec lequel elle s'en alla marron dans les montagnes du Carbet, je n'en doute pas. Pauvre Bécouya! Elle était née là-bas près des Eaux-Chaudes, dans un grand carbet qui fut brûlé par les blancs. Il y a long-temps de cela. Le père de M. de La Rebe-

lière, qui n'était qu'un pauvre engagé, se battit si bien, qu'il eut sa part des prisonniers; on lui donna Bécouya, et il la vendit à M. le comte. Elle me parlait souvent de son carbet, et quand elle s'enfuit, je pensai que c'était de ce côté qu'elle allait; mais elle n'aura plus trouvé ni case, ni vivres, ni rien...

— Hélas! j'étais tout petit, mais je m'en souviens encore. Pauvre mère! nous avons vécu dans les bois, sans vêtemens, sans abri. Souvent nous avions faim. Oh! quelle misère! Je ne sais combien de temps a duré cette vie. Une fois ma mère se coucha au pied d'un palmiste et ne se releva plus. Je restai long-temps auprès d'elle; puis j'en eus peur et je m'enfuis... Je ne sais combien de jours je marchai au hasard. J'étais mourant quand des chasseurs me rencontrèrent; ils me conduisirent à l'habitation d'Énambuc, et depuis... Mais pourquoi m'avez-vous demandé tout cela? pourquoi m'avez-vous forcé de revenir vers ces souvenirs terribles?... Ah! mon Dieu, faudra-t-il donc mourir comme je suis né, esclave?...

— Sainte mère de Dieu! ne désespérez pas ainsi. Mlle de Kerbran a bonne volonté pour vous; c'est une personne charitable et prudente, elle vous commande d'être tranquille et d'avoir confiance en elle.

— Je lui obéirai : elle veut que je vive, je vivrai, répondit Donatien avec une sombre résignation; oui, je me laisserai vivre jusqu'à ce que la volonté de Dieu m'ôte de ce monde; j'avais espéré en arrivant ici que ce serait bientôt.

Fémi n'écoutait plus, elle semblait préoccupée de quelque réflexion profonde.

— Adieu, bonne nuit et bon voyage, dit-elle en se relevant vivement, il me semble que ceci va s'arranger autrement qu'on ne croit.

Elle jeta encore un regard sur cette marque indélébile que Donatien portait au bras, et sortit en courant aussi vite que le permettaient ses vieilles jambes.

— Maîtresse, s'écria-t-elle en entrant dans la chambre de Cécile, que me donnerez-vous pour la bonne nouvelle que j'apporte? Il ne s'agit plus d'acheter l'épave, il vous appartient, il est à vous de naissance...

— Comment? interrompit-elle étonnée.

— Il vous appartient parce qu'il est né sur votre habitation, parce qu'il porte votre marque.

Alors la négresse raconta la découverte qu'elle venait de faire.

— Il vous appartient comme moi, continua-t-elle, la preuve en est écrite sur son bras comme sur le mien, comme sur celui de tous les

esclaves du comte de Rethel, dont vous êtes l'héritière; il est ce que je suis, avec cette différence qu'il n'y a pas une goutte de sang blanc de dans mes veines.

— Est-ce possible tout ce que tu viens de dire là? interrompit Cécile avec agitation. Mais tu dois savoir..... tu dois te souvenir de lui, sa mère?

— Oui, oui, sans doute. Il y a je ne sais combien d'années, nous ne comptons jamais, nous autres; il y a donc bien long-temps que Bécouya demeurait sur l'habitation de Caseneuve. C'était une belle fille un peu triste et fort soumise; vraie race caraïbe. Elle travaillait toujours dans la maison, et je l'ai vue avec de fines chemises de toile, des jupons rayés et même des souliers. Il lui vint un beau garçon presque blanc, et elle en était bien fière. Jamais elle n'allait dehors. Une fois cependant le maître se mit en colère contre elle, et il ordonna au commandeur de l'attacher aux quatre piquets pour recevoir les vingt-neufs coups de fouet. Il n'en manqua pas un seul à son compte. Mais le lendemain, dans la nuit, elle s'en alla marron avec l'enfant, et depuis on ne l'avait plus revue. Tout cela doit être écrit dans le livre de M. Mathieu le géreur, il doit y avoir le nom de Donatien avec celui de sa mère.

— Mais son père? demanda Cécile.

— Son père? il n'y avait alors qu'un seul blanc sur l'habitation : c'était M. le comte de Rethel, votre oncle, répondit Fémi avec une grande bonhomie.

La jeune fille fit un signe de tête et cacha dans ses mains son front couvert d'une rougeur subite.

— Mon Dieu! s'écria-t-elle après un moment de réflexions, que faire à présent? Il me semble avoir entendu dire à M. de La Rebelière que, l'épave une fois vendu, l'ancien maître qui viendrait à le reconnaître, n'aurait plus aucun droit. Fémi, il faut partir, il faut aller sur-le-champ aux Mornes prendre conseil du géreur, il me guidera en cette affaire. Allons, allons, à cheval; c'est le Code noir à la main et assistée de mon homme d'affaires que je pourrai faire valoir mon droit. Mais il faut se hâter! Dieu fasse que la rivière du Carbet soit guéable, et que je puisse arriver à temps!...

VI.

L'église du Mouillage est un édifice d'assez pauvre architecture qui appartenait à l'ancien couvent des frères prêcheurs; devant sa fa-

çade, il y avait un enclos planté de grands orangers et où quelques familles privilégiées recevaient la sépulture. Un mur peu élevé et percé d'une large porte grillée fermait le cimetière du côté de la rue. Ce lieu ne s'ouvrait que les jours de grande solennité religieuse, et les passans qui s'arrêtaient devant la grille n'apercevaient jamais que quelque moine lisant son bréviaire, à l'abri de ces ombrages funéraires. C'était en dehors du mur d'enceinte que se faisaient les enchères publiques.

M. de La Rebelière avait donné ses ordres pour que la vente commençât immédiatement après la messe. Une planche posée sur deux tonneaux formait une espèce de table sur laquelle on allait mettre en évidence la marchandise humaine. Un peu en-deçà se tenait l'huissier prêt à faire la criée, et, derrière lui, Donatien et quatre ou cinq nègres attendaient assis sur un banc. On leur avait ôté les entraves; mais plusieurs hommes de la maréchaussée veillaient sur eux. Il y avait déjà foule le long de la rue où les curieux et les acheteurs se disputaient les bonnes places.

La maison de M. de La Rebelière était en face de l'église, et de ses fenêtres on pouvait voir commodément tout ce qui allait se passer; mais personne ne se montrait encore, tous les stores étaient baissés et la porte fermée. Mme de La Rebelière avait voulu entendre la première messe en arrivant à Saint-Pierre, et après ses dévotions elle s'était couchée, feignant une extrême fatigue; mais elle ne reposait point, et si son mari eût avancé la main sur le mouchoir de batiste qu'elle avait jeté sur son visage, il eût senti à travers des larmes silencieuses.

Il se promenait par la chambre en habit de soie, l'épée au côté et le visage rayonnant d'une cruelle joie. De temps en temps il s'arrêtait devant le lit et souriait en regardant sa femme.

— Mais, cher cœur! dit-il enfin, vous allez vous lever; la vente commencera dans un petit quart d'heure; on vient d'amener la marchandise.

La jeune femme se souleva brusquement et répondit : Eh bien! allons, allons, monsieur; vous voyez que je suis prête.

Ses négresses l'habillèrent à la hâte, tandis que, debout et immobile devant la fenêtre entr'ouverte, elle regardait dehors. En ce moment un sentiment profond de compassion et de justice domina sa passion; elle eût volontiers sacrifié sa fortune, sa vie et jusqu'à son amour pour défendre Donatien et le venger de M. de La Rebelière. Son cœur battait avec une affreuse violence, elle se sentait défaillir à

l'aspect d'une telle infortune. M. de La Rebelière s'approcha doucement et dit en la touchant au bras : Voyez-vous?

C'était Donatien qu'il lui montrait. Le malheureux était courbé sur son banc, le visage caché dans ses mains; une casaque de grosse toile lui couvrait les épaules, il avait les pieds nus à la mode des esclaves.

— Oui, je sais bien, voilà l'épave que vous voulez acheter, répondit-elle avec une froide tranquillité; c'est le plus bel homme que j'aie vu de ma vie!

M. de La Rebelière pâlit de rage et présenta le bras à sa femme en disant : J'en ferai mon porteur de hamac, ma chère ame.

Ils descendirent. La rue était pleine d'un monde fort mêlé. Les acheteurs disputaient le terrain aux désœuvrés qui venaient seulement se donner le spectacle de la vente. Il y avait là quelques-uns de ces pauvres diables tombés aux colonies sans sou ni maille, et qui ont reçu le surnom piteux de petits blancs. Ceux-là, pour la plupart, se seraient volontiers mis à l'encan eux-mêmes, tant ils étaient capables de tout pour toucher quelques écus. Il y avait de riches colons qui suivaient toutes les ventes pour tenir leurs ateliers au complet; il y avait aussi des gens de couleur et même des noirs libres assez riches pour acheter des esclaves. Il régnait parmi ces derniers une certaine agitation; le malheur de Donatien excitait vivement leur pitié; ils voyaient dans cet abus de pouvoir un avertissement de ce qui pourrait, d'un jour à l'autre, arriver à eux-mêmes. Ils s'entendirent sur-le-champ et se coalisèrent pour acheter l'épave avec le généreux projet de lui rendre la liberté. Ils étaient loin de supposer avec quel acharnement on allait le pousser à l'enchère. Cette foule faisait cercle autour de la table. Pélagie, la belle Capresse, était au premier rang, coiffée d'un madras jaune et couverte de tous ses joyaux.

M. et Mme de La Rebelière s'avancèrent, suivis de deux nègres qui portaient de larges parasols; le cercle s'ouvrit pour les laisser passer, et l'huissier leur fit apporter des siéges près de la table. Donatien avait changé de couleur en apercevant la jeune femme. Elle ne leva pas les yeux sur lui, et, s'accoudant sur la table, elle fit un léger signe de tête à Pélagie. Personne ne s'étonna de sa présence; elle venait là comme on va pour acheter un cheval de prix, un bel attelage; cela était dans les mœurs étranges et peu raffinées du pays.

Ce fut un vieux nègre qui monta le premier sur le tréteau. Tandis qu'on poussait faiblement l'enchère, M. de La Rebelière s'approcha du

banc et passa les esclaves en revue. Quand il fut devant Donatien, il lui dit :

— Lève-toi, que je te voie un peu marcher.

L'épave ne bougea pas.

— Lève-toi, reprit plus haut M. de La Rebelière, sinon tu sauras ce que c'est qu'une lanière neuve au bout d'un bambou.

— Voilà une lâche et cruelle menace, monsieur, répliqua Donatien, le regard étincelant, la voix creuse et tremblante, vous abusez de votre position.....

— Tais-toi, et considère la bassesse et l'infamie de la tienne : un misérable esclave!

Donatien s'était levé :

— Oui, s'écria-t-il, je suis esclave; mais c'est au mépris de la justice et des lois. Vous ôtez à un homme qui vaut mieux que vous sa position, sa liberté, sa vie.... Et c'est vous qui osez parler de bassesse et d'infamie!..... Vous, le fils d'un engagé qui a vécu trois ans sous le fouet d'un commandeur; vous qui, devenu riche à force d'iniquités, avez renié jusques au nom de votre père : il s'appelait Rebel le tonnelier, vous êtes M. de La Rebelière. Étrange noblesse dont tout le monde ici peut vérifier les titres! Mon origine vaut la vôtre, je pense; il est plus honorable d'être esclave comme moi que noble comme vous, monsieur!

M. de La Rebelière, blême et tremblant de colère, avait reculé d'un pas; il leva sa canne et en toucha l'épave. A ce geste, Donatien bondit, et, lui arrachant des mains le bambou à pomme d'or, il le brisa et le jeta sous la table. A cet acte d'une audace inouie, les hommes de la maréchaussée se saisirent de l'épave, et une longue clameur s'éleva parmi la foule. On s'attendait à un prompt et terrible châtiment. Mme de La Rebelière s'élança au-devant de son mari, car elle crut qu'il allait tuer le mulâtre : il y eut une minute de silence et de stupéfaction; M. de La Rebelière, appuyé contre la table, promenait autour de lui de sombres regards; on le connaissait; il était généralement haï : tout le monde tremblait pour l'épave.

Enfin M. de La Rebelière prit sa femme au bras, et la ramenant à sa place, il dit d'un ton froid : Continuez la vente. C'est le tour du mulâtre Donatien.

Les soldats de la maréchaussée le traînèrent sur la table et l'y maintinrent debout; l'huissier cria : Messieurs, à deux cent livres l'épave.

— Cinq cents. — Mille. — Douze cents. — Quinze cents. — Deux mille, cria-t-on dans la foule.

Il y eut un temps d'arrêt.

— A deux mille livres l'épave, répéta l'huissier.

— Trois mille, dit alors M. de La Rebelière.

— Trois mille cinq cents, cria la Capresse en avançant la tête pour mettre en évidence ses grands anneaux d'or et sa belle coiffure.

— Est-ce qu'elle veut s'acheter un mari? dit un des hommes de couleur auquel Pélagie venait de faire un signe; assez, il ne faut pas surenchérir contre elle.

— A trois mille cinq cents, cria l'huissier; une fois, deux fois...

— Quatre mille, dit M. de La Rebelière.

— Cinq mille, s'écria la Capresse en roulant le collier de perles caché dans la profondeur de ses poches brodées.

— Six mille. — Sept mille. — Huit mille. — Dix mille. — Douze mille livres, cria M. de La Rebelière en se levant.

La Capresse se retira un peu en arrière; la foule ébahie gardait un profond silence; on eût entendu le vol d'un oiseau-mouche.

— A douze mille livres l'épave! cria l'huissier, une fois, deux fois; personne ne dit mot?

Mme de La Rebelière avait fait un signe; la Capresse dit intrépidement : Douze mille cinq cents livres!

En ce moment on entendit des chevaux qui montaient la rue au grand trot; la foule, effrayée et surprise, se sépara, et Cécile, accompagnée du géreur de son habitation et de son homme d'affaires, arriva jusque devant la table.

— Messieurs, dit l'homme d'affaires, Mlle de Kerbran vient mettre opposition à la vente de cet esclave qui lui appartient ainsi que nous allons le prouver : arrêtez l'enchère.

— Comment? Que veut dire ceci? s'écria M. de La Rebelière en calculant rapidement que cet incident allait lui épargner peut-être une dizaine de mille livres.

Donatien restait immobile comme un homme qui doute de ce qu'il voit et de ce qu'il entend. Cécile avait mis pied à terre.

— Monsieur, dit-elle en s'adressant à M. de La Rebelière, faites-moi, je vous prie, rendre justice. Cet épave est à moi. Ces messieurs vont expliquer comment.

— Bien, voyons, mademoiselle.

Alors, le géreur prit la parole et raconta le fait; il apportait ses

cahiers de dénombrement, et il montra la date de la naissance de Donatien et le nom de sa mère, puis il alla vers lui et découvrit la marque qu'il portait au bras. L'homme d'affaires ouvrit le Code noir et se prépara à lire le paragraphe tout entier.

— Assez, messieurs, dit M. de La Rebelière, je suis suffisamment éclairé sur le fait. En ma qualité de commandant de la paroisse du Carbet, j'ai poursuivi la vente de cet épave; maintenant il se trouve avoir un maître, et je le rends à qui de droit.

— Est-il possible! murmura Mme de La Rebelière avec défiance et en serrant la main de Cécile.

On ramena Donatien à son banc, et M. de La Rebelière tira sa pupille à l'écart.

— Écoutez, lui dit-il, je veux que vous fassiez sur-le-champ une bonne affaire: vendez-moi cet esclave; je vous en donne trois mille livres: c'est plus qu'il ne vaut; demandez-le au géreur. N'est-ce pas, monsieur Mathieu, que je le paie trop cher? Mais c'est une fantaisie. Voyons, trois mille livres en or, et voici les arrhes.

— Non, monsieur, dit Cécile à haute voix: mon intention n'est pas de vendre cet esclave; je veux, au contraire, lui rendre la liberté, et dès aujourd'hui je l'affranchis.

— Vous ne le pouvez pas, interrompit M. de La Rebelière, son sort ne dépend pas entièrement de vous: il faut que le gouverneur lui accorde une patente de liberté, et il ne l'obtiendra jamais, jamais! Vous pourrez le rendre libre de fait, mais de droit, il restera esclave. Vous avez invoqué le Code noir; voyez, sur cet article, il est précis.

Cécile, consternée, regarda son homme d'affaires, qui lui répondit par un geste affirmatif.

— Voyons, voulez-vous me vendre cet homme? répéta M. de La Rebelière.

— Non, monsieur, répondit-elle en considérant avec une ardente et douloureuse pitié le malheureux affaissé sous l'influence de si terribles émotions; je vais le faire mener à l'habitation des Mornes.

— Oui, mademoiselle, interrompit M. de La Rebelière avec une sourde rage, vous l'emmènerez; mais auparavant il subira la peine à laquelle nul esclave ne peut se soustraire quand il a insulté un homme libre, un blanc. Puisque nous marchons le Code noir à la main, il est bon de le faire valoir jusqu'au bout pour le maintien de nos droits et priviléges. L'esclave Donatien m'a offensé de gestes et de paroles; tous ceux qui sont ici présens pourront le témoigner. Je demande qu'ici, sur l'heure, il soit mis aux quatre piquets pour recevoir vingt-

neuf coups de fouet. C'est la loi. Allons, messieurs de la maréchaussée, faites votre devoir.

Cécile se mit devant Donatien; elle était pâle, mais elle avait le front haut et le regard assuré. Cette terrible situation lui inspira sur-le-champ une de ces résolutions qu'il faut plus de courage pour déclarer que pour mettre à exécution, et se tournant vers M. de La Rebelière, elle dit d'un accent bref et ferme :

— Non, vous ne toucherez pas à cet homme; il n'est plus esclave; dès ce moment il est libre, car je déclare ici, moi, Cécile de Kerbran, que je l'épouse... Lisez, lisez l'article du Code noir : Tout esclave qui épouse une femme libre est libre de droit...

La vue d'un prodige inoui, d'un miracle comme celui des noces de Cana, n'eût pas produit plus d'effet sur la foule attentive et muette que ces paroles d'une femme libre, d'une femme blanche, d'une femme noble, adressées à un homme de couleur, à un esclave. Chacun demeura comme pétrifié.

— Monsieur, dit Cécile en se tournant vers l'épave avec un geste plein de dignité, retirons-nous. Voulez-vous me donner votre bras?

Donatien se leva sans répondre. Il y a des émotions, des situations dans la vie où la parole est impuissante. Mlle de Kerbran s'appuya sur lui, et ils s'éloignèrent sans que personne songeât à les retenir.

Mme de La Rebelière était restée muette d'étonnement. Elle ne savait ce qui se passait dans son ame; mais bientôt un sentiment de justice et de générosité domina son amour, elle n'éprouva que le bonheur de voir celui qu'elle avait tant aimé soustrait à la vengeance de son mari. M. de La Rebelière, plein de confusion et de rage, se serait pourtant consolé s'il eût aperçu des larmes dans les yeux de sa femme; mais il comprit, avec un affreux dépit, que sa passion pour Donatien était assez forte, assez dévouée, pour consentir avec joie qu'une autre, plus heureuse, mieux aimée peut-être, l'eût sauvé. Ce moment la vengea de tout ce qu'elle avait souffert.

— Eh bien! monsieur, dit-elle en se tournant vers M. de La Rebelière avec une froide ironie, l'épave épouse Mlle de Kerbran. Vous aviez pourtant juré qu'il mourrait sous le fouet d'un commandeur!

Mme CHARLES REYBAUD.
(H. ARNAUD.)

LES
QUATRE TALISMANS.

Troisième et dernière Journée.

Le lendemain, les trois vieillards se réunirent, comme la veille, chez le vieillard bienfaisant de Damas, à l'heure du repas du soir, où ils étaient invités. Ils reçurent chacun une bourse d'or, comme les deux jours précédens, et quand le banquet fut fini, leur hôte, s'adressant à celui qui n'avait pas encore parlé, lui rappela qu'il attendait aussi le récit de ses aventures. Le voyageur inconnu, qui était un homme sérieux et circonspect, passa gravement sa main sur sa barbe, salua d'un air digne et posé le père de famille et ses enfans, et commença en ces termes :

HISTOIRE DE PIROUZ LE SAVANT.

Illustres seigneurs, vous n'apprendrez peut-être pas sans étonnement que je suis le troisième frère de ces deux vieillards, et que c'est de moi qu'ils vous ont parlé sous le nom de Pirouz. Je suis plus connu aujourd'hui dans l'Orient sous le titre de SAVANT, que l'on m'y a donné par excellence, pour me distingner de la foule des gens qui font profession de science, aux risques et périls de l'humanité, sans s'être jamais signalés par une découverte utile. C'est moi qui avais reçu du génie de la montagne le talisman au moyen duquel on connaît le secret des maladies, et les électuaires spéciaux que la nature a produits pour y porter remède. Il n'avait probablement pas fait ce choix sans motif, mon inclination m'ayant toujours porté à la recherche de ces arcanes précieux, qui seraient la première des ri-

chesses de l'homme, s'il savait la connaître. Je reçus cette faveur avec reconnaissance, parce qu'elle m'ouvrait en espérance un long avenir de fortune et de gloire, et je quittai mes frères sans regret et sans envie. Épris de leur opulence et de leurs avantages personnels, ils jouissaient d'une santé qui ne me donnait pas lieu de croire qu'ils eussent jamais besoin de moi. J'emportai donc ma part des provisions, et je m'avancai dans le désert en cueillant des simples assortis aux principales infirmités de l'espèce.

Quelques semaines écoulées, mon sac fut plein de spécifiques et vide de provisions. Je me trouvai riche de tout ce qui peut guérir ou soulager les souffrances de l'humanité, à l'exception de la faim; la faim, ce mal positif, auquel les sages n'ont pu pourvoir jusqu'ici qu'en mangeant. Ce qui me consolait, seigneur, dans les tourmens qu'elle me fit éprouver, c'est que je n'ignorais pas qu'il y avait beaucoup de savans qui les ont éprouvés avant moi, et, si on s'en rapporte au témoignage des histoires, il n'est pas absolument nécessaire d'aller dans le désert pour en citer des exemples.

J'étais pressé par cette nécessité importune et humiliante, quand mon oreille fut frappée du bruit de quelques voix humaines. Le bruyant délire dont ces voyageurs paraissaient animés me fit d'abord espérer que j'aurais affaire à des malades; mais je m'aperçus avec une certaine satisfaction, je dois le dire, qu'il n'annonçait que l'explosion bienveillante et communicative d'un banquet qui tire à sa fin. Je m'y glissai sans crainte : les gens qui ont faim sont si insinuans et si persuasifs! J'y fus admis sans difficulté : les gens qui dînent sont si polis! Je pris part, avec une expansion toute naturelle, à la bonne chère et à la joie des convives, et j'y serais resté long-temps, si un soin particulier ne les avait appelés quelque part.

C'était un festin funèbre.

Le roi d'Égypte avait alors un favori que la passion de la chasse aux bêtes fauves entraînait souvent à leur poursuite dans les régions les plus sauvages. Il s'était arrêté, la veille, avec son escorte, dans le lieu qui nous rassemblait, et il venait d'être victime de la vengeance d'un tigre blessé à mort, qui l'avait laissé sans vie à côté de lui sur le sable du désert. La fosse était creusée; le cadavre était là, et voilà pourquoi on se réjouissait, en attendant les funérailles.

Je n'eus pas plus tôt touché le mort, que je reconnus qu'il était vivant. Mon sac me fournissait des baumes et des dictames inconnus d'une puissance héroïque; et quand tout fut prêt pour l'enterrement, mon mort monta à cheval.

Le plus rare bonheur qui puisse arriver à un jeune médecin, c'est de débuter dans la pratique par la guérison d'un grand seigneur. Le salut d'un peuple entier ne l'aurait pas tiré de l'obscurité; celui d'un homme en place fait sa fortune; mais la mienne devait être exposée à d'étranges vicissitudes, et je ne vous en raconterai qu'une partie. J'arrivai au Caire sous les auspices d'un courtisan que la faveur dont il jouissait rendait au moins l'égal du souverain, et, par conséquent, avec une perspective presque infaillible de profit et de gloire. Malheureusement pour mon patron et pour moi, le prince, qui avait besoin d'un ami plus assidu, venait de donner un successeur à mon maître. Quand son favori arriva, il lui fit trancher la tête, et c'est un genre d'accident pour lequel mon amulette ne m'enseignait pas le moindre remède. La science ne saurait pourvoir à tout.

Par une compensation dont les médecins ont seuls quelque bonne raison de se féliciter, la contagion qui désole l'Égypte tous les ans faisait alors d'horribles ravages. La circonstance était propice, et j'en usai avec empressement pour guérir tous les malades, à l'exception de ceux qui aimaient mieux mourir selon les règles, en s'en tenant aux ordonnances qui avaient tué leurs pères. Leur nombre fut considérable; mais ma réputation prévalut, et je n'en tirai pas un grand profit. Il n'y a rien d'ingrat comme un malade guéri. Les hommes n'apprécient la santé à sa valeur que lorsqu'ils n'en jouissent plus. Il en est autrement de l'héritage des morts, dont ils ne connaissent jamais mieux le prix que lorsqu'ils vont en prendre possession. L'héritier est naturellement reconnaissant et libéral, et voilà pourquoi les riches ne guérissent presque jamais.

Cependant je n'avais pas à me justifier dans ma pratique d'un seul évènement sinistre ou même douteux, et la médecine me porta envie. Le collége des docteurs m'assigna devant le tribunal souverain, pour y rendre compte du droit que j'avais de guérir, car il n'est pas permis, dans ce pays-là, de sauver un homme de la mort, quand on n'y est pas autorisé par un brevet, qui rapporte de gros deniers au fisc. Pour être confirmé dans l'exercice de la profession dont j'avais téméraire-ment usurpé les priviléges, il fallait prouver au moins que je m'y étais préparé par des études préliminaires d'un genre fort singulier, entre lesquelles passait en première ligne la connaissance approfondie de la langue copte. Le tribunal souverain devant lequel m'avait envoyé le collége des docteurs, et qui ne connaissait pas la langue copte, me renvoya devant le collége des docteurs, qui ne la connaissait pas non plus.

Le premier des docteurs qui avait à m'interroger me demanda si Sésostris était devenu aveugle des deux yeux à la fois, et, dans le cas où je partagerais l'opinion contraire, qui paraît la plus vraisemblable aux savans, si l'œil qu'il avait perdu le premier était le droit ou le gauche.

Je lui répondis que cette question semblait assez étrangère à l'art de guérir; mais que, si Sésostris n'était pas devenu aveugle à la fois des deux yeux, et que ce ne fût pas l'œil gauche qu'il eût perdu le premier, il me paraissait probable que c'était le droit.

Je peux dire ici, sans faire trop de violence à ma modestie, que cette solution fut accueillie par un murmure assez flatteur.

Le second docteur voulut savoir mon avis sur la couleur du scarabée sacré, qui a toujours passé pour noir, jusqu'à l'arrivée d'un voyageur venu de Nubie, d'où il a rapporté un scarabée vert. Cette difficulté ne présentant pas non plus un intérêt fort grave pour l'humanité souffrante, je me contentai de déclarer, dans la sincérité de mon cœur, que Dieu avait fait, selon toutes les apparences, des scarabées de toutes les couleurs, et que ses moindres ouvrages étaient dignes de l'admiration des hommes.

Le troisième docteur toucha de plus près aux questions sur lesquelles mon talisman me fournissait des solutions infaillibles. Il exigeait que j'expliquasse à la docte assemblée les vertus secrètes par lesquelles l'*abracadabra* guérit de la fièvre tierce, et je répliquai cette fois, sans hésiter, que l'*abracadabra* ne guérissait point de la fièvre tierce. Comme les médecins d'Égypte ne guérissent la fièvre tierce qu'au moyen de l'*abracadabra*, quand ils ont le bonheur de la guérir, cette dernière réponse excita l'indignation générale. Le collége me repoussa comme un imposteur téméraire et ignare qui ne savait pas même la langue copte, et le tribunal souverain me renvoya en prison, pour y finir mes jours, avec défense expresse de guérir qui que ce fût, sous peine du dernier supplice. J'y passai trente ans à souhaiter la mort, mais je ne m'étais jamais mieux porté, et je ne reçus pas une seule visite des médecins. C'est la seule marque de vengeance dont ils m'aient fait grace.

Au bout de trente ans, le jeune roi d'Égypte était devenu vieux. Tourmenté d'un mal inconnu qui défiait toutes les prescriptions de la science, et pourvu d'une vitalité qui résistait à tous les remèdes, il se rappela confusément les cures miraculeuses du médecin persan qui avait fait si grand bruit au commencement de son règne. Il ordonna que je lui fusse amené, sous la condition formelle de payer de ma

tête le mauvais succès d'une ordonnance inutile. J'acceptai avec empressement cette terrible alternative, quoiqu'il ne me parût pas bien démontré que mon amulette eût conservé si long-temps sa vertu. Il y a si peu de facultés données à l'homme, qui ne perdent pas, en trente ans, une partie de leurs propriétés et de leur énergie, si peu de réputations scientifiques qui survivent à un quart de siècle!

Je ne manquai pas sur ma route d'occasions de me rassurer. A peine eu-je passé le seuil de mon cachot, que je trouvai la rue encombrée de malades, les uns errant comme des spectres échappés au tombeau, et encore à demi voilés de leurs linceuls; les autres, appuyés sur les bras de leurs amis et de leurs parens; ceux-ci gisans sur la paille, et tendant vers moi des bras supplians; ceux-là, portés dans des litières magnifiques, et faisant joncher le chemin que je parcourais, de bourses d'or et de bijoux, par les mains de leurs esclaves. D'un regard, je connaissais tous les maux; je les guérissais d'une parole, et j'arrivai au palais, escorté d'un peuple de moribonds ressuscités qui remplissaient l'air des éclats de leur joie et de leur reconnaissance. Je m'approchai avec la sécurité calme et fière d'un triomphateur modeste, du lit royal sur lequel le prince était assis. Hélas! combien ma confiance fut trompée!

Le roi d'Égypte n'avait pas alors plus de cinquante ans, mais son front portait l'empreinte d'une caducité séculaire. Sa face hâve et plombée, comme la main livide de l'ange funèbre qui s'était étendue sur lui, avait perdu jusqu'au mouvement de la vie. Ses lèvres sans couleur conservaient à peine assez de force pour s'entr'ouvrir au dernier souffle qui allait lui échapper; ses yeux seuls laissaient deviner quelques restes d'une existence fugitive, et finissaient de briller dans la profonde cavité de leur orbite, comme deux étincelles prêtes à s'éteindre sur deux charbons éteints. Il voulut faire un mouvement pour m'appeler, mais sa main le trahit et resta glacée sur le dossier qui l'appuyait. Un balbutiement confus erra sur sa langue paralysée, mais je ne l'entendis point.

Mon état n'était guère à préférer à celui de l'agonisant. Je ne l'avais pas plus tôt aperçu, que je devinai ma destinée à l'horrible silence de mon talisman. Il ne me suggéra pas une pensée, pas un subterfuge même qui pût me tenir lieu de pensée. Un médecin ordinaire aurait improvisé le nom d'une maladie inconnue, celui d'un remède imaginaire ou difficile à trouver. Il aurait gagné le temps nécessaire pour laisser mourir son malade, et il en fallait si peu! Médecin par l'instinct de la nature et les bons secours du génie de la montagne de

Caf, je ne connaissais pas ces habiles artifices. Je jetai autour de moi un regard d'humiliation et de désespoir, et je rencontrai les yeux du médecin du roi qui jouissait de ma confusion avec un insolent sourire. Ma première idée fut que la présence d'un de ces docteurs à brevet suffisait pour neutraliser les effets de l'amulette salutaire, quoique le génie ne l'eût pas dit; mais les génies ne peuvent pas penser à tout. Convaincu que je ne gagnerais rien à réfléchir plus long-temps, je me jetai la face contre terre.

— Seigneur, m'écriai-je enfin en me relevant sur mes genoux dans l'humble attitude de la résignation, ou votre majesté n'est point malade, ou le mal dont elle est frappée se dérobe à mon savoir impuissant. Je suis incapable de la guérir.

A ces mots, le roi rassembla le reste de ses forces pour m'accabler de sa colère, mais il ne put faire qu'un geste et pousser qu'un cri. — Qu'on le mène à la mort, dit-il.

— Seigneur, dit le médecin en se rapprochant de l'auguste malade, votre indignation est légitime, et votre vengeance est trop douce. Permettez-moi cependant de vous indiquer un moyen de la rendre utile à la conservation de ces jours précieux sur lesquels reposent la prospérité de l'Égypte et le bonheur du monde. Votre majesté, qui sait tout ce que savent les rois, ces dieux visibles de la terre, n'ignore pas que notre loi nous défend d'attenter au cadavre et de troubler par une étude sacrilége le saint repos de la mort. Cette science impie des Cafres et des Giaours nous est sagement interdite, mais le divin Alcoran ne nous a défendu nulle part d'en puiser les rares secrets dans les entrailles d'un criminel vivant. Si votre mansuétude paternelle, qui veille incessamment à la conservation de vos sujets, daignait m'accorder ce misérable, couvert de forfaits et d'ignominie, je me crois assez expert dans mon art pour l'ouvrir et le disséquer, sans toucher aux parties nobles, et pour découvrir dans ses viscères palpitans le mystère et le remède des douleurs qui vous tourmentent, car l'amour seul de votre personne sacrée m'a inspiré cette prière.—

Pendant cette allocution effroyable, la moelle s'était figée dans mes os, et j'attendais la réponse du tyran dans une horrible perplexité. Un sourire d'espérance courut sur sa bouche pâle, et il inclina faiblement la tête en signe d'approbation. Je perdis connaissance.

Alors on me lia les pieds et les mains; on me transporta ainsi dans une litière fermée, et on me conduisit à la maison de plaisance du médecin du roi, délicieuse *villa*, dont le Nil baigne l'enceinte élevée. Arrivés au terme de ce voyage fatal, les esclaves me déposèrent sur

une table de cèdre qui paraissait disposée à l'avance pour l'affreuse opération que j'allais subir, tandis que d'autres serviteurs préparaient sur une table voisine les instrumens de mon supplice, des scies, des couteaux, des scalpels, des bistouris acérés, dont la vue ferait horreur à un de ces héros invulnérables que chantent les anciens poèmes de l'Arabie. J'en détournais les yeux avec une épouvante qui me brisait le cœur, quand un pas grave et lent, qui s'imprimait solennellement sur les degrés, m'annonça la présence de mon barbare assassin. Oh! combien je regrettai alors que le génie maladroit qui m'avait doué, sans mon aveu, du privilége stérile de guérir toutes les maladies des hommes, ne m'eût pas accordé en échange le pouvoir de les donner; de quelle foudroyante apoplexie j'aurais accueilli, sans remords, le médecin du roi! Mais je me débattis inutilement sous les convulsions de la terreur, et je retombai dans mes liens.

— Que vois-je! s'écria-t-il en m'aperçevant. Est-ce ainsi qu'on reçoit les hôtes respectables qui me font l'honneur de me visiter! Hâtez-vous de rompre ces cordes infâmes et de nous apporter des carreaux sur lesquels nous puissions nous livrer à loisir aux douceurs d'un sage entretien. — Et toi, continua-t-il, en s'adressant à une espèce de majordome que je n'avais pas encore vu, tâche de te surpasser dans les apprêts d'un festin qui témoigne à ce noble étranger, par sa magnificence, combien je suis sensible à la gloire dont sa présence me comble aujourd'hui! Quand j'aurai affaire à vous pour d'autres services, j'aurai soin de vous appeler et de vous faire connaître mes volontés.

Il n'avait pas fini de parler que ses ordres s'exécutèrent. Une table jonchée de fleurs se couvrit de sorbets, de confitures, de mets délicats, de vins exquis; car les médecins d'Égypte poussent à un degré incroyable de raffinement le goût de la bonne chère, et ne se font pas grand scrupule d'enfreindre les préceptes de la loi : je ne sais s'il en est de même ici. J'étais loin cependant d'être rassuré, ou plutôt, je commençais à m'imaginer que le docteur se proposait de m'étourdir par des breuvages narcotiques dont je n'avais pas l'habitude, pour procéder ensuite à son opération avec moins de difficulté. Les scalpels et les bistouris n'avaient d'ailleurs pas disparu, et la vue de ces ustensiles menaçans réprimait fort mon appétit. Le médecin parut remarquer enfin ma consternation, dont il n'ignorait pas la cause.

— Eh quoi! me dit-il, mon illustre confrère, vous croyez-vous par hasard au saint temps du Ramazan, pour dédaigner des mets qui éveilleraient la sensualité d'un santon? Daignez du moins me faire

raison de ce verre de vieux schiraz que je vais boire à l'honneur de vos glorieux succès.

La révolution que produisit en moi cette singulière apostrophe me rendit subitement la parole : C'en est trop, lui répondis-je en pleurant de colère; je ne m'attendais pas à voir un homme qui exerce une profession libérale et humaine joindre une ironie si amère à une si noire cruauté !

— Allons donc, reprit-il, vous ne sauriez attribuer sérieusement au plus zélé de vos admirateurs et de vos disciples l'intention de cette exécrable plaisanterie. J'avoue que la gloire d'ouvrir un grand homme tel que vous est faite pour éblouir mon orgueil; mais ce n'est pas au point de fermer mes yeux à l'éclat de votre savoir et de vos talens. Je vous suivais d'assez près, ce matin, quand vous marchiez de votre prison au palais du roi d'Égypte, et vous m'avez rendu témoin de miracles si surprenans, qu'ils semblent plutôt l'ouvrage d'un Génie que celui d'un homme. O Seigneur, que vous êtes un habile médecin, et que les moindres de vos formules seraient payées cher par notre académie !

Quoique ma situation fût peu changée en apparence, j'avouerai que ces paroles me pénétrèrent d'une émotion assez douce, et que mon amour-propre triompha un moment de ma peur. Je bus un verre de schiraz, et je repris quelque courage.

— Il est vrai, dis-je avec l'expression d'un contentement modeste, que ma pratique n'a jamais été malheureuse, à une triste occasion près, et je mets le monde entier au défi de citer un seul malade que je n'aie pas guéri du premier abord, si ce n'est le roi d'Égypte, à qui Dieu pardonne le mal qu'il me fait ou qu'il veut me faire.

— Pour celui-là, répliqua le docteur en riant, vous m'auriez étonné d'une tout autre manière, si vous aviez deviné sa maladie, car je vous suis caution qu'il n'est point malade. C'est une organisation de fer, usée avant l'âge par tous les excès qui précipitent le cours de la vie, la satiété des voluptés, la satiété du pouvoir, la satiété du crime. Il n'y a plus rien de nouveau pour ses organes blasés sur cette terre dont il est l'effroi, et voilà pourquoi il se meurt. C'est de tous mes cliens celui qui m'inquiète le moins, car je lui tiens en réserve, pour le premier moment d'humeur dont il aura le malheur de m'inquiéter, une potion souveraine qui lui procurera la guérison radicale de tous ses maux, et qui guérira l'Égypte plus infailliblement encore de l'opprobre et des calamités de son règne. Ne soyez donc pas surpris de n'avoir pas trouvé de remède aux douleurs qui le dé-

vorent. La Providence est trop sage pour avoir réservé de telles ressources au plus méchant de tous les hommes.

— Si je comprends la valeur de ce spécifique, interrompis-je en frissonnant, il est bien à regretter pour moi que vous ne vous en soyez pas avisé plus tôt.

— C'est ce que nous verrons tout à l'heure, poursuivit le médecin du roi en jetant un regard oblique sur ses redoutables ferremens. Nous avons auparavant à nous entretenir d'autre chose, et au point où nous en sommes, vous et moi, nous pouvons nous parler tous deux sans mystère. Vous pénétrez d'un coup d'œil la cause de toutes les maladies, et vous savez leur approprier à l'instant le remède qui leur convient : c'est un point sur lequel nous sommes d'accord, et dont les observations que j'ai faites, il y a peu de temps, ne me permettent pas de douter; ce que je ne saurais croire, c'est qu'il y eût une école de médecine, en Égypte ou ailleurs, qui enseignât cette science, et vous me permettrez d'imaginer que vous la devez plutôt au hasard qu'à l'étude. —

Un sentiment involontaire de confusion ou de pudeur dut alors se manifester sur mon visage, et, dans mon émotion, je baissai les yeux sans répondre.

— J'ai fréquenté comme vous, continua-t-il, les cours des sages les plus renommés, et j'y ai appris que les médecins ne savaient que peu de chose ou ne savaient rien. Nous raisonnons sur les maladies par approximation; nous leur appliquons, par habitude, les remèdes qui nous ont plus ou moins réussi dans des circonstances analogues, et nous les guérissons quelquefois par hasard. C'est à cela que se réduit notre savoir; mais il nous suffit pour gagner la confiance de la multitude, et pour vivre dans l'aisance aux dépens des gens crédules. Si vous connaissez une autre médecine que celle-là, vous êtes encore plus savant que je ne l'avais pensé, mais j'ai quelque raison de croire que vous n'en avez pas acquis le secret sur les bancs du collége. Une confidence loyale et sans réserve pourrait faciliter entre nous un bon arrangement dont je n'ai pas besoin de vous faire sentir l'urgence. Vous avez eu le temps d'y penser.

Il porta au même instant une main nonchalante sur ses bistouris, et les étala sur ses genoux avec une distraction affectée.

J'avais compris mon médecin, et je n'hésitais plus que sur les termes de la capitulation.

— Un secret pareil, lui dis-je, serait à estimer au-dessus de tous les trésors des hommes.

— Et non pas au-dessus de la vie, reprit-il, en repassant négligemment le plus horrible de ses bistouris sur une pierre à aiguiser. Il me semble qu'une jolie djerme voilière galamment équipée, qui vous transporterait cette nuit loin des terres d'Égypte, et une poignée de franches roupies de Perse qui vous donnerait de quoi vivre, en attendant une clientelle, valent mieux pour vous que l'honneur de figurer un jour dans un cabinet d'anatomie. C'est payer assez haut, selon moi, dans la position où vous êtes, la communication de quelques folles paroles que vous devez à la bienveillance d'une Péri.

— Apportez-moi les roupies, repartis-je, et allons voir la djerme, si elle est prête, car j'ai hâte de voyager. Vous aurez le talisman.

Je le passai, en effet, sur son cou au moment où le patron donnait le signal du départ. Je fis valoir avec soin les vertus incomparables de mon amulette, mais j'omis plus soigneusement encore, et pour cause, de prévenir le docteur qu'elle perdait à l'instant son efficacité, quand elle était tombée en d'autres mains, parce que cette circonstance malencontreuse aurait annulé un marché auquel j'avais le plus grand intérêt possible. C'est toutefois, depuis ce temps-là, que les médecins d'Égypte se flattent, entre ceux de toutes les nations, de guérir toutes les maladies; mais je puis vous attester, seigneur, qu'il n'en est rien, et que les médecins de ce pays-là tuent leurs malades comme les autres.

Mes ressources ne furent pas long-temps à s'épuiser, mais je croyais en avoir conservé quelques-unes dans mes habitudes de praticien. J'avais vu et nommé une multitude de maladies; j'avais nommé et conseillé une multitude de remèdes, et ma mémoire ne m'avait pas abandonné avec le talisman du Génie. J'allai donc à travers le monde, cherchant partout des malades, imposant le plus souvent au hasard les définitions de ma pathologie et les recettes de ma pharmacopée, et laissant les traces ordinaires du passage d'un médecin dans les endroits où je passais. J'en eus quelques remords au commencement, parce que j'ai l'ame naturellement sensible; mais je finis par m'en faire une habitude assez facile, comme les autres médecins, quand j'eus expérimenté, en cent consultations différentes, que les plus huppés de cette savante profession n'en savaient pas plus que moi. Il arrivait toujours, en dernier résultat, que le malade triomphait du mal, ou que le mal triomphait du malade, selon l'arrêt de la destinée ou le caprice de la nature.

J'éprouvai cependant quelques échecs qui compromirent ma réputation, et qui mirent ma sûreté en péril. Je crois qu'il n'en eût pas

été question pour un docteur en crédit, dont la considération repose sur une vieille tradition pratique, et sur la confiance d'une clientelle honorable. Ceux-là font tout ce qu'ils veulent des infortunés qui tombent dans leurs mains, et l'opinion ne vient pas leur en demander compte; mais c'est autre chose pour un pauvre médecin sans diplôme, qui n'a pas, comme l'on dit, *l'attache* du corps enseignant, et le privilége légal d'exercer l'art de guérir, sans avoir jamais guéri personne. On me sacrifia sans pitié, dans toutes les villes où je m'étais successivement établi, à la basse jalousie de mes confrères, qui se partageaient joyeusement mes malades le lendemain de mon départ, et qui ne manquaient pas de les enterrer en trois jours, pour se réserver le plaisir d'attribuer ce mauvais succès au vice radical du premier traitement. Cette fatalité qui semblait partout s'attacher à mes remèdes, finit par produire un tel scandale, que la justice crut devoir me défendre de pratiquer la médecine, sous peine de perdre le nez et les oreilles. J'étais si las de la science, et si jaloux de conserver les principaux ornemens d'une figure humaine en bon état, que je me résignai à vivre d'aumônes, en suivant les convois des morts, que j'avais vu tant de fois s'ouvrir sous mes auspices. J'étais parvenu à ce point de misère et d'avilissement, quand le hasard me fit rencontrer avant-hier, aux portes de Damas, ces deux vieillards mendians, dans lesquels j'ai reconnu depuis mon frère Douban le riche, et mon frère Mahoud le séducteur, que les avantages de la fortune et de la beauté n'ont pas rendus plus chanceux que moi.

A ces derniers mots du récit de Pirouz, les trois frères se levèrent et demandèrent au vieillard bienfaisant de Damas la permission de s'embrasser, comme des voyageurs revenus de courses lointaines qui se rencontrent inopinément au but commun de tous les hommes, sur cette pente de la caducité qui mène à la mort. Le vieillard les y autorisa par un signe de tête plein de douceur et de grace; et se levant à son tour en essuyant quelques larmes, il les embrassa aussi tous les trois : après quoi il reprit sa place et les fit asseoir.

— C'est à moi, dit-il, de vous apprendre maintenant, ô mes chers amis, comment je suis parvenu à l'éclatante prospérité qui couronne mon heureuse vieillesse, et qui va devenir votre partage; car vous voyez en moi votre frère Ebid, que vous avez laissé dans la montagne de Caf. Consolez-vous, frères bien-aimés, et soyez sûrs que le jour où le Tout-Puissant vous dirigea vers ma demeure il avait tout oublié comme moi.

HISTOIRE D'EBID LE BIENFAISANT.

Mon histoire, continua-t-il, ne sera pas longue à raconter. Il y a peu de vicissitudes dans la vie des hommes simples, qui obéissent naïvement à leur nature, et qui subissent les lois inévitables de la nécessité sans ressources et sans secrets que la patience et le travail. Ce que j'ai fait, c'est ce que l'instinct universel de la conservation enseigne à tous nos semblables. Ce que je suis devenu, c'est Dieu qui l'a fait.

Mes cris troublèrent comme les vôtres le silence presque inviolable où reposait depuis des siècles le Génie de la montagne. Il m'apparut comme à vous, mais probablement plus impatient et plus courroucé, car il n'avait pas compté sur une importunité nouvelle. Aussi je ne vous cacherai pas que son aspect me remplit de terreur, et que je tombai tremblant devant lui, sans avoir la force d'opposer une parole à sa colère. Touché cependant de mon enfance et de ma faiblesse, il s'empressa de me rassurer par des discours bienveillans, qui me rendirent un peu de courage, parce qu'à travers les formes grossières de sa mauvaise éducation, ils annonçaient un grand fond de bonne foi et d'honnêteté naturelles. « Lève-toi, pauvre petit, me dit-il, et laisse-moi en repos sans t'inquiéter pour toi-même, car je ne veux point te faire de mal. Ce n'est pas ma faute, au reste, si tu dors d'un sommeil si dur, et je regrette que tu ne te sois pas éveillé avec tes compagnons. Comme ils m'avaient rendu service, et que toute peine vaut salaire, j'ai distribué entre eux quelques babioles qui me sont venues d'héritage, mais dont je n'avais aucun besoin pour mon usage particulier, le patrimoine que mes aïeux m'ont laissé me permettant de vivre ici à mon aise, insouciant et solitaire, sans autre ambition que de dormir la grasse matinée et de manger à mes heures. Je les ai dotés de la science, de la fortune et du don de plaire. C'était tout ce que j'avais de joyaux : un pauvre Génie ne peut donner que ce qu'il a. Quant à toi, tu me trouves les mains vides, et j'en suis presque aussi fâché que toi. Vois pourtant, continua-t-il en frappant du pied un vieux sac de cuir qu'avait laissé selon toute apparence quelque homme égaré comme nous dans ces tristes déserts, vois si tu peux tirer quelque parti de ces ferrailles; il ne me reste pas autre chose. » Après cela il disparut.

Mon premier soin fut d'examiner mon trésor, qui se composait d'outils bizarres que je croyais avoir vus quelquefois dans la main des ouvriers, mais dont je ne m'expliquais pas l'usage. Le second fut

de recourir aux provisions que vous m'aviez ménagées, et de rassembler ce qui m'en restait dans un autre sac qui les avait contenues, en répartissant les deux charges d'une manière à peu près égale, pour diminuer la fatigue du transport. Cependant je marchais lentement, parce que j'étais faible, et je m'arrêtais souvent, parce que j'étais paresseux comme le sont tous les enfans; mais je m'aperçus avec plaisir, au bout de quelques jours, que l'habitude m'avait rendu ce travail facile et ce fardeau léger.

Bientôt je parvins à des lieux plus favorisés du ciel où la nature me fournit assez de racines et de fruits pour suppléer à mes provisions épuisées. Je m'y serais arrêté volontiers, si le cri des bêtes féroces ne m'avait pas inquiété pendant de longues nuits qui n'étaient pour moi que des veilles soucieuses. C'est alors que j'appris la valeur des objets contenus dans mon sac de cuir. J'imaginai de détacher quelques fortes branches d'arbres avec un de mes instrumens qui s'appelle une scie, de les enfoncer dans la terre avec un maillet, de les unir avec des sions robustes que j'empruntais aux roseaux, de les fortifier par de grosses pierres que je cimentais de terre glaise avec une truelle, et de m'en faire une enceinte impénétrable. Toutefois, je n'arrivais pas aux habitations des hommes, et mes vêtemens en lambeaux commençaient à m'abandonner. Je m'avisai de m'en faire d'autres avec quelques écorces flexibles qui se détachaient facilement sous ma main, que je taillais avec des ciseaux et que je réunissais avec des aiguilles, au moyen de certains filamens souples et solides que me fournissaient en abondance les plantes les plus communes. Je m'étais initié ainsi, par un apprentissage de trois ans, à tous les travaux des métiers; et quand le sort aventureux des voyages me conduisit à Damas, je n'étais ni riche, ni beau, ni savant, mes pauvres frères; j'étais ignorant, indigent et dédaigné, mais j'étais ouvrier. La sobriété m'avait rendu sain et robuste; l'exercice m'avait rendu souple et léger; la nécessité même, qui est une bonne maîtresse, m'avait rendu inventif et adroit. Je joignais à cela le contentement de l'ame qui rend sociable et gai. L'aspect d'une ville ne m'effraya point, parce que je savais que les hommes, réunis en société, ont besoin partout de payer de quelques alimens l'intelligence, l'industrie et la force. Au bout d'un jour, j'avais gagné ma journée. Au bout d'une semaine, j'avais économisé pour les besoins d'un jour; au bout de quelques mois, je m'étais assuré une vie d'un mois, car il faut bien compter avec les maladies et même avec la paresse. Un an après, j'avais de l'aisance; dix ans après, j'étais riche dans l'acception raisonnable de ce mot. La richesse consiste à

vivre honorablement, sans se rendre à charge aux autres, et dans une condition d'aisance modeste et tempérée qui permet quelquefois d'être utile aux pauvres. Tout le reste n'est que luxe et vanité.

A trente ans, le soin que je mettais à mon travail avait attiré l'attention des manufacturiers de Damas. Le plus opulent de tous me donna de lui-même sa fille unique que j'aimais sans oser le dire. Je reconnus sa bonté par mon zèle, et Dieu favorisa mes entreprises. J'avais centuplé sa fortune quand il la laissa dans mes mains. Arrivé moi-même à l'âge du repos, car mon bienfaiteur était mort plein de jours, je bornai ma dernière ambition à sanctifier sa mémoire par un bon usage des biens qu'il m'avait laissés, et je m'avance ainsi doucement vers le terme de ma douce vie, sans avoir rien à regretter que l'épouse chérie et les amis que j'ai perdus.

Vous étiez compris dans ce nombre, car je ne vous avais jamais oubliés. L'heureux événement qui vous a rendus à mes vœux est un bienfait de plus dont je suis redevable à la divine Providence. Après ces rudes épreuves de la vie qui ont été si pénibles pour nous, il vous reste du moins à goûter, dans le sein de la famille, les loisirs sans mélange d'une tranquille vieillesse. Cet âge n'est plus celui des vives jouissances, mais il a les siennes qui ont aussi leur charme et leurs délices, et vous verrez qu'il n'est jamais trop tard pour être heureux. Nous nous rappellerons ensemble vos espérances et vos désabusemens, pour nous réjouir ensemble des circonstances prospères, quoique tardives, qui vous ont fait passer de cet océan d'illusions orageuses dans un port de salut et de prospérité ; et nous tomberons facilement d'accord pour convenir que de tous les talismans qui promettent le bonheur aux vaines ambitions de l'homme, il n'y en a point de plus sûr que le travail.

Ici finit le discours du vieillard, et on ne trouvera pas mauvais que je finisse avec lui. Je vous proteste qu'il y a long-temps que j'en éprouve le besoin, et que je regrette de vous avoir entraînés dans les lenteurs d'une narration languissante dont j'avais peine à dégager mon imagination et ma plume ; mais l'aimable Génie qui me raconte ces histoires dans mon sommeil avait prêté à celle-ci des graces que je n'ai pas retrouvées en écrivant. Vous jugerez si l'époque est venue où je dois renoncer à ses promesses, et j'apprendrai de vous si j'ai perdu aussi le modeste talisman qui m'a quelquefois obtenu de faibles droits à votre indulgence. Il faut bien que ce jour arrive, et il est peut-être arrivé.

CH. NODIER.

Critique Littéraire.

Le Magicien. — La Comédie de la Mort.

M. Esquiros et M. Gautier appartiennent à la même école : dans *le Magicien* et dans *la Comédie de la Mort*, sous une forme plus ou moins savante, c'est la même pensée qui s'exprime. Le rapprochement que nous faisons de ces deux livres n'a donc rien de capricieux. Le culte de la beauté plastique se révèle avec la même évidence dans l'un et dans l'autre; il n'y a, entre *la Comédie de la Mort* et *le Magicien*, que la différence qui sépare un début d'une œuvre précédée par de nombreux essais. Les procédés que M. Gautier applique d'une main exercée et déjà savante, M. Esquiros les met en œuvre avec l'enthousiasme et la dangereuse sécurité de l'inexpérience. Aussi, son livre, moins insignifiant toutefois que la plupart des débuts, sera-t-il oublié promptement des lecteurs. Du *Magicien* à une œuvre attachante et sérieuse il y a une énorme distance à parcourir.

L'intention de M. Esquiros, en écrivant *le Magicien*, a été de présenter sous la forme du roman un tableau de l'état des mœurs et des idées au temps de la renaissance. Le choix même des personnages du roman nous autorise à lui prêter cette pensée. Une reine, un savant, un prêtre, un artiste, figurent comme acteurs dans *le Magicien* ; et nous ne doutons pas que M. Esquiros n'ait voulu faire servir ces quatre types à la personnification de la science, de l'art, de la religion et de la politique du XVIe siècle. Si les lecteurs de M. Esquiros admettent que son roman donne une idée complète des choses qu'il veut peindre, ils n'auront aucune raison de partager ses prédilections pour cette époque ; ils seront même fondés, en ne jugeant le XVIe siècle que d'après son livre, à mépriser les hommes de ce temps, et à les accuser de puérilité ou de folie. Mais M. Esquiros mérite un reproche plus sévère : au lieu d'accomplir sa tâche d'appréciateur avec exactitude, il a reproduit d'un grand siècle le côté le moins glorieux; il a consacré un livre à l'éloge de la débauche et de la superstition, lorsqu'il pouvait, sans cesser d'être juste, célébrer les triomphes de l'esprit en même temps que les joies des sens. L'excès de l'enthousiasme serait excusable, si l'exactitude du tableau historique n'en souffrait pas. Assurément, la réaction païenne du XVIe siècle pouvait être louée dans ce qu'elle a produit de grand et d'utile ; mais l'enthou-

siasme ne dispensait point de la clairvoyance; et quand M. Esquiros résume le siècle de Luther et de François Bacon dans l'alliance du blason, de la sculpture et de la magie, c'est une admiration aveugle qu'il exprime.

L'intérêt du roman se partage entre quatre personnages : Stell le statuaire, Ab-Hakek le magicien, et les deux maîtresses de Stell, Amalthée et Marie. Nous n'entreprendrons pas une analyse détaillée des personnages secondaires. M. Esquiros a déployé dans cette partie de sa conception une fécondité fort malheureuse. Sauf les figures de Catherine de Médicis et de l'abbé de Scala, qui pouvaient servir à compléter le tableau historique, nous ne saurions assigner de motif sérieux à cette prodigalité. L'analyse, restreinte aux principaux personnages, deviendra plus claire et ne cessera point d'être exacte.

Stell a passé dans de mystiques angoisses la plus grande partie de sa jeunesse. Il a tiré du marbre une statue miraculeuse, une vierge Marie dont l'exécution dépasse les plus magnifiques travaux de Jean Goujon. Il aime cette statue et demande sans cesse à Dieu de renouveler pour lui le prodige de Galatée. Sa plus belle œuvre après cette madone est une Samaritaine que le pauvre rêveur se surprend aussi quelquefois à regarder d'un œil passionné. Entre ces deux amours, l'un austère, l'autre frivole, sa vie s'écoule solitaire et chagrine. La madone est surtout pour lui l'image la plus accomplie de la beauté divine. Il passe souvent des heures entières, agenouillé devant l'œuvre de ses mains, comme devant une idole. Peut-être, se dit-il, le modèle de ma statue existe-t-il quelque part! En attendant, Stell adore dans ce marbre insensible l'image d'une maîtresse inconnue. Ces souhaits ardens sont enfin accomplis. Il rencontre dans la magicienne Amalthée le modèle de la Samaritaine, et la jeune Marie de Quéluz lui représente sa vierge Marie. La première de ces femmes n'éveille dans Stell que de grossiers désirs, dont l'artiste rougit, quand le sang-froid succède à l'enivrement. C'est de Marie de Quéluz que Stell devient amoureux. Mais le sentiment que Stell éprouve pour Marie ne mérite guère le nom d'amour. « Nous autres artistes, a dit Stell dans un entretien avec Amadis, son ami, nous ne sommes guère amoureux que de la beauté éternelle et primitive. Or, je trouve qu'un marbre, lorsqu'il est bien travaillé, la représente aussi bien qu'une femme. » Bien que le romancier ait voulu sans doute personnifier, dans la passion de Stell pour Amalthée et pour Marie, l'amour des sens et l'amour du cœur, nous croyons qu'il n'a réussi à peindre avec exactitude que le premier de ces amours, celui dont Amalthée est l'objet. Stell adore dans Marie la représentation animée d'un chef-d'œuvre de sculpture, la révélation de cette beauté éternelle et primitive dont il parle à son ami. Dans cette ivresse du statuaire, il peut y avoir, à un très haut degré, le sentiment de la beauté sculpturale, mais nullement l'amour véritable, l'amour humain, celui que Roméo a ressenti pour Juliette, Othello pour Desdémone, Saint-Preux pour Julie d'Étanges.

Marie de Quéluz personnifie, plus heureusement que Stell, l'amour du cœur. Cependant le dessin de cette figure est inexact dans plusieurs parties.

Le langage de la comtesse de Quéluz, dans ses entretiens avec Stell, dans ses confidences adressées à Léda, manque absolument de vraisemblance. C'est l'imagination du romancier et non la pudeur chrétienne, qui parle par la bouche de Marie. Nous avons remarqué, dans sa première lettre à Léda, une tirade fort ambitieuse sur Luther et sur les funestes résultats de la réforme. Une page plus loin, on trouve des propos rebattus sur le charme des causeries de couvent, sur le jeune homme qu'on voit en rêve, ou, pour nous servir des propres expressions de Marie, *sur cet idéal fait d'aube, d'azur, de feuilles vertes et de roucoulemens de ramiers, qu'on pose sur la première tête d'ange qui vous rit.* Dans la même lettre, Marie dit à Léda, en parlant de Stell : *ce jeune homme serait, je suis sûre, fort de ton goût.* Ni la pudeur, ni la piété, ni le véritable amour, ne s'exprimeraient dans ce style.

Amalthée est le type de l'amour sensuel. M. Esquiros n'a point su idéaliser ce caractère ; il a enlaidi au contraire la réalité. Il ne s'est pas contenté de peindre, dans Amalthée, le triomphe de la volupté sur le sentiment. Il a rendu déplaisant un type auquel on ne pouvait reprocher que la crudité ; il a placé, dans le corps de Phryné, l'intelligence d'Héloïse ; il a fait d'Amalthée une courtisane érudite, avide à la fois de science et de volupté. Nous savons que M. Esquiros peut se justifier en invoquant l'histoire ; mais il pouvait, sans cesser d'être véridique, mettre l'esprit à la place de l'érudition, et ne montrer dans Amalthée qu'une ingénieuse épicurienne. Marguerite de Navarre et Ninon de Lenclos auraient servi de modèles gracieux à cette personnification de la débauche spirituelle. Le libertinage, dans une femme éprise de science, excite le dégoût plutôt que l'intérêt. La conception de M. Esquiros est d'autant plus blâmable, qu'il pouvait, nous le répétons, satisfaire la poésie sans sacrifier l'histoire.

Ab-Hakek le magicien joue, dans ce drame, le rôle du dieu qui se charge de dénouer la fable. C'est lui qui procure à Stell une entrevue avec Marie de Quéluz, et qui, devenu jaloux de Stell, parvient à le séparer de la jeune comtesse. Catherine de Médicis écoute les conseils du savant avec une déférence superstitieuse. L'influence d'Ab-Hakek à la cour élève et abaisse les favoris, fait avorter ou réussir les intrigues ; cette influence n'est balancée que par celle de l'abbé de Scala, aumônier de Charles IX. Le digne prêtre oppose aux menées de la reine et du magicien une volonté opiniâtre que la ruse fait triompher quelquefois. Charles est tour à tour subjugué par les belles Italiennes dont l'entoure la reine et les dévotes séduisantes qu'appelle à son aide l'abbé de Scala. La cour de France n'est occupée que de cette grande lutte du magicien et du prêtre. Derrière Ab-Hakek et M. de Scala, Catherine de Médicis disparaît tout entière.

Mais il n'a pas suffi à M. Esquiros d'ébaucher dans Ab-Hakek le portrait de l'ambitieux ; il a traité avec un soin tout particulier une autre face de ce caractère : l'intelligence égarée par l'orgueil. Cette donnée, bien que peu nouvelle, offrait assurément d'abondantes sources d'émotion élevée. Malheu-

reusement M. Esquiros, à l'exemple de M. Hugo, ne traite des questions les plus graves que le côté extérieur et puéril. Ab-Hakek personnifie la superstition plutôt que la science. Il est moins occupé d'étendre ses connaissances par une étude intelligente de la nature que de perfectionner le mécanisme des automates et d'expliquer les formules de Nicolas Flamel et de Paracelse. Au point de vue pittoresque, la magie était peut-être une donnée plus vaste que la science. Cette considération a pu déterminer le romancier; mais elle ne saurait paraître également concluante à la critique.

Ces quatre personnages occupent le premier plan du tableau. Nous ne dirons qu'un mot des figures secondaires. Catherine de Médicis est calquée sur toutes les reines qu'on a vues depuis six ans figurer dans les mélodrames. Charles IX n'est également qu'une réminiscence du Louis XIII de *Marion Delorme*. La fatuité de l'abbé de Scala est trop longuement décrite, et le comique vulgaire de ce personnage blesse plus d'une fois le goût. Astréa n'a de remarquable que sa ressemblance extérieure avec Amalthée, qui aide le dénouement. Quant au nain Formica et au page Adelbert, qui sont les héros de deux épisodes ridicules, c'est à dessein que nous omettons d'en parler. La critique s'est depuis long-temps prononcée contre les créations monstrueuses que l'école de la forme se plaît à multiplier dans le roman et dans le drame. Le jugement des esprits sérieux, qui confirme chaque jour l'arrêt de la critique, rend heureusement à cet égard toute discussion inutile.

L'action qui s'engage entre Stell, Ab-Hakek, Marie de Quéluz et Amalthée, ne paraît obscure et compliquée d'abord qu'à cause des épisodes et des digressions qui la surchargent. Si nous écartons les faits inutiles, il suffira de peu de mots pour la raconter.

L'amour de Stell pour Marie de Quéluz sert les projets ambitieux d'Ab-Hakek; l'abbé de Scala destine Marie à remplacer près du roi les Italiennes débauchées de la suite de Catherine. Si Charles aime Marie, l'abbé enlève à Catherine et à son confident Ab-Hakek la toute-puissance. Il importe au magicien, pour déjouer cette intrigue, que Marie soit livrée à Stell. Des ravisseurs gagés s'introduisent, à la faveur de la nuit, dans l'hôtel de Quéluz, s'emparent de Marie et la transportent au logis d'Ab-Hakek. Mais, quand celui-ci voit la maîtresse de Stell en son pouvoir, il oublie ses projets ambitieux et ses promesses, et, cédant à une ivresse passagère, il épouvante Marie de l'aveu d'un brûlant amour. La jeune comtesse est fort à propos secourue par son père, qui a marché sur les traces des ravisseurs. Le vieux comte ramène sa fille à l'hôtel de Quéluz. Le magicien, confondu, n'essaie aucune résistance. Mais le péril qu'a couru Marie autorise son père à redoubler de vigilance. Pendant plusieurs semaines, Stell est donc privé de la vue de sa maîtresse; il lui écrit, par l'entremise d'Ab-Hakek, plusieurs lettres qui ne sont pas remises. Désespéré, il cherche la mort. Une aide inespérée prévient l'accomplissement du suicide. Alors c'est aux joies des sens qu'il demande un remède, et l'amour de la magicienne Amalthée le console de l'infidélité de Marie.

Malheureusement la raison du jeune artiste est altérée par le chagrin. Sa

rencontre avec la magicienne a été précédée des circonstances les plus étranges. Il voit, dans Amalthée, un être surnaturel; et en pressant la main de sa maîtresse dans les transports d'une ivresse amoureuse, Stell croit faire un pacte avec le démon. Cette terreur superstitieuse se change bientôt en une véritable folie. Stell, en délire, s'enfuit un matin de sa demeure. Le peuple le poursuit et l'arrête. On le transporte à l'Hôtel-Dieu. Là, exorcisé par un prêtre, il profère plusieurs fois, au milieu des convulsions, le nom d'Amalthée; tous les assistans sont convaincus que la magicienne est un démon sous les traits d'une femme, et voient dans Stell la victime de ses sortiléges. Amalthée, livrée à la justice, est condamnée à périr dans les flammes. Quant à Stell, il est considéré comme un démoniaque et retenu dans une cellule, où, sans les secours d'une jeune religieuse, il mourrait de faim. Cette religieuse, toujours voilée et toujours silencieuse, n'est autre que Marie de Quéluz. Bientôt elle se fait connaître à Stell, qui revient à la raison en retrouvant son amante. Mais au même instant paraît l'impure Amalthée, comme Belcolor entre Frank et Deïdamia. Grace au dévouement de son élève Astréa, la magicienne a pu se soustraire au supplice, et son premier soin a été de s'introduire près de Stell. A cette vue, un accès de délire reprend l'artiste superstitieux; Stell se tue en blasphémant; et Marie, éplorée, reçoit son dernier soupir. La mort du statuaire brise à la fois la destinée de ses deux maîtresses. Amalthée se précipite dans la fosse où l'on enterre le cadavre de Stell; et Marie, entrée dans un couvent, épuise les restes de sa vie dans les rigueurs de la pénitence.

Cette triple catastrophe n'est pas la conclusion du roman, et un dernier chapitre nous montre Ab-Hakek terminant sa vie par le suicide, pour ne pas faire mentir une de ses prédictions, celle de l'époque où il devait mourir. La moralité du roman, que nous avions cherchée en vain dans la mort d'Amalthée, de Stell et de Marie, nous paraissait contenue dans ce chapitre, et nous pensions que le roman de M. Esquiros pouvait bien signifier l'instinct de la vie sacrifié à l'orgueil de la science. Mais les dernières paroles d'Ab-Hakek nous font douter de la justesse de cette interprétation. Je n'ai pas vécu, s'écrie-t-il, car je n'ai pas aimé. Le livre de M. Esquiros est donc une glorification de l'amour. Assurément nous ne saurions blâmer l'intention du romancier. Nous voudrions seulement qu'elle se précisât mieux. Si l'on prend, en effet, le mot amour dans sa véritable acception, bien peu d'hommes en mourant peuvent dire qu'ils ont vécu; car bien peu ont aimé. Le véritable amour ne saurait donc exprimer la vie tout entière. L'amour vulgaire ne mérite pas de la résumer. L'amour des sens n'est qu'une ivresse grossière. Si l'on déplace le but, si l'humanité, la science ou la beauté éternelle remplacent la créature, le nom d'amour peut également s'appliquer à la charité du prêtre, à l'exaltation du savant ou du prêtre. Lequel de ces sentimens les résume tous? Lequel de ces amours faut-il avoir connu pour avoir le droit de mépriser tous les autres? On le voit : les paroles d'Ab-Hakek sont incompréhensibles. M. Esquiros n'a célébré, dans son livre, que le délire de l'imagi-

nation ou l'ivresse des sens. Prétend-il prouver que l'homme n'a pas vécu complètement, s'il n'a pas connu l'un de ces deux amours? A ce compte, sa conclusion n'a aucune importance.

Si l'on examine de près le style de M. Esquiros, on verra que l'exagération est devenue, pour lui, une habitude, et qu'il a réussi, après de laborieuses études, à écrire dans une langue de sa création avec une facilité désespérante. Le travail a porté ses fruits, et il faudrait maintenant à l'auteur un redoublement d'efforts pour exprimer sa pensée dans une forme simple et correcte. Si M. Esquiros médite sérieusement sur la tâche de l'écrivain, il reconnaîtra cependant que le style ne doit point être pour lui un moyen de rivaliser avec l'art du statuaire ou du peintre. On l'a dit; ce serait le condamner à une lutte inutile et nécessairement malheureuse. Il aurait beau déployer la verve la plus soutenue, le talent le plus merveilleux; quelque effort qu'il fasse, à quelque expression brillante et réelle qu'il arrive, ses descriptions et ses récits ne surpasseront jamais en éclat, ni en réalité, une toile ou une sculpture.

En résumé, le début de M. Esquiros, bien qu'il révèle un sentiment assez vif de la beauté sculpturale et une chaleur d'imagination quelquefois heureuse, mérite, à plusieurs égards, toute la sévérité de la critique. Au point de vue historique, on ne peut donc voir, dans le magicien, qu'une appréciation très superficielle de la renaissance; au point de vue littéraire, une imitation maladroite de M. Hugo; au point de vue moral enfin, une glorification du sensualisme qui ne mérite pas d'occuper les penseurs.

M. Gautier, comme M. Esquiros, oublie que le plasticisme ne saurait résumer l'art. Dans la plupart des pièces qui composent son livre, la pensée ou le sentiment ne servent que de motif aux jeux variés du rhythme et de la parole. Le style, au lieu d'exprimer exactement l'idée, la dépasse comme un vêtement fastueux et inutile. Le talent de l'écrivain ne saurait déguiser ce qu'il y a de puéril et souvent de téméraire dans ce procédé. M. Gautier n'a pas réussi mieux que l'auteur des *Orientales* à prouver que, dans une œuvre d'art, les splendeurs de la forme pouvaient remplacer le jour intérieur, et son livre n'a réfuté aucun des reproches que la critique adresse depuis longtemps à l'école *réelle*.

La pièce la plus importante du recueil est à la fois le développement d'une fantaisie et d'un lieu commun. Elle est divisée en deux parties, dont l'une s'appelle *la Vie dans la Mort*, et l'autre, *la Mort dans la Vie*. Dans la première, M. Gautier suppose que la mort peut n'être ni un sommeil éternel, comme le pensent les athées, ni la résurrection dans un autre monde, comme l'enseignent les spiritualistes. Dans une soirée d'automne passée au cimetière, des voix mystérieuses lui révèlent le secret de la tombe. La mort n'est qu'un moyen terme entre le néant et la vie. Les cadavres sentent, voient et pensent; la morsure du ver les fait frémir; les passions des vivans ne leur sont même point inconnues. Mais ils veulent en vain se soustraire aux tortures du sépulcre; ils ne peuvent agiter leurs membres; ils sont livrés immobiles à d'éternelles angoisses et souffrent également de ne pouvoir rentrer dans le

néant et d'être repoussés de la vie. Cette donnée, on le voit, a dû être inspirée par un souvenir lointain de la *vision* de Jean Paul. Habilement traitée, elle pouvait exciter la terreur. Mais M. Gautier a trop insisté sur une des faces de la donnée, qui n'est que dégoûtante et point terrible. Au lieu de dessiner, comme le poète allemand, un tableau majestueux, il s'est complu dans une description anatomique des cadavres. L'application de ce procédé aurait obtenu peut-être un grand succès, il y a huit ans; aujourd'hui, le public lira froidement cette amplification funèbre, et le dialogue du ver et de la trépassée ne le fera même point sourire.

La seconde partie, intitulée *la Mort dans la Vie*, n'est plus une fantaisie, mais le développement d'une pensée bien connue de l'Écriture : *tout est vanité*. Le poète évoque successivement Faust, don Juan, Napoléon, et ces trois ombres lui révèlent successivement le néant de la science, de l'amour et de la gloire. Ainsi, même dans la vie la plus pleine et la plus heureuse, le phénomène de la mort se réalise. Chacun porte en soi le cadavre d'une illusion. Faust envie à don Juan ses orgies bruyantes; don Juan méprise l'amour et place le bonheur dans la science; Napoléon avait rêvé l'empire, et il voudrait échanger le sceptre impérial, l'épée, le globe du monde, contre la houlette et la flûte du pâtre. Cette triple apparition explique nettement le titre qu'a choisi le poète, *la Mort dans la Vie*.

Cette pièce, dont le titre est donné au volume, est malheureusement une des plus faibles du recueil. Le style est plein de réminiscences, et la monotonie du rhythme en rend la lecture fatigante; ce double titre, *la Vie dans la Mort, la Mort dans la Vie*, n'est d'ailleurs qu'une frivole antithèse. Le caprice du poète explique seul le rapprochement de la vision du cimetière, et de la triple apparition de l'empereur, du savant et du débauché. Entre cette fantaisie et ce lieu commun, l'examen le plus attentif ne découvre aucune liaison possible.

Parmi les pièces sérieuses du volume de M. Gautier, cinq nous ont paru, après celle que nous venons d'analyser, mériter une attention particulière. Ce sont les poèmes intitulés : *Thébaïde*, *le Triomphe de Pétrarque*, *les Vendeurs du Temple*, *A un jeune tribun* et *Melancholia*.

Le premier de ces poèmes est une amplification habile de l'idée qui a inspiré à Lamartine ses *Novissima verba*, et à Victor Hugo la pièce ironique des *Feuilles d'Automne* : *Où donc est le bonheur?* Le poète, découragé, exhale sa tristesse dans une plainte amère. Il a pesé l'amour, l'art et la science, et il s'est convaincu de la vanité des joies du savant, du poète et de l'amant. Désabusé de tout, le sommeil et l'oubli sont les derniers biens qu'il désire. Il veut la solitude, mais non pas celle du prêtre ou du moine. L'apostrophe aux solitaires chrétiens, à ces *libertins du ciel*, à ces *sybarites du cloître*, comme il les appelle, développe avec énergie cette pensée et remplit deux belles pages où la verve s'allie à la concision. Le poète n'a plus assez de foi pour suivre ces grands exemples; c'est le dégoût et non l'amour du ciel qui lui a fait quitter le monde. C'est dans une grotte ignorée, dans une *sierra*

inabordable qu'il veut se réfugier. Il ne trouvera le repos que là où n'arrivera plus le retentissement du siècle. Cette pièce offre encore plusieurs réminiscences; mais elle présente des parties remarquables, et M. Gautier a su rajeunir, dans plusieurs endroits, le thème rebattu qu'il avait choisi.

Le Triomphe de Pétrarque est bien supérieur à la pièce sur la solitude. C'est une ode pleine d'enthousiasme et qui respire la grandeur italienne. L'introduction, en style dantesque, ne s'allie pas heureusement à la suite du morceau; mais à partir de la douzième ou treizième stance, l'inspiration se distingue à la fois par l'élévation et la clarté. Le plan de cette ode est très simple. Le poète, par un prodige de l'art, est transporté au siècle de Pétrarque; il voit conduire au Capitole l'amant de Laure. Le chœur des muses lui sert d'escorte; les cardinaux, les seigneurs et le peuple marchent derrière le char triomphal. De beaux pages conduisent les coursiers; des musiciens font retentir l'air de joyeuses fanfares, et les plus belles filles de Rome répandent des fleurs sur le chemin. Ce triomphe inspire à M. Gautier de nobles réflexions sur la puissance et la dignité de l'art. Pétrarque, comme César, monte au Capitole, et il ne lui a pas fallu acheter cet honneur au prix de sanglantes conquêtes. Sa vie s'est partagée entre l'amour et la rêverie. Il a guidé les *peuples au bien, par le chemin du beau.* Il n'a dû ses triomphes qu'à l'admiration et à l'amour. Aussi, peut-il se dire avec orgueil que sa vie a été utile, et qu'il a rempli la tâche assignée par Dieu aux poètes. Leur mission n'est pas d'exciter la haine et d'entretenir l'humanité dans ses discordes. C'est au contraire une mission de paix, une mission consolatrice, et l'on s'associe volontiers à M. Gautier, quand il s'écrie avec effusion :

> Rêveur harmonieux, tu fais bien de chanter;
> C'est là le seul devoir que Dieu donne aux poètes,
> Et le monde à genoux les devrait écouter.

Les Vendeurs du Temple et l'épître *à un Jeune Tribun* expriment, sous une forme différente, le même sentiment. Dans la première de ces pièces, M. Gautier trace, des quartiers de Paris habités par la populace, un tableau que le goût ne peut approuver. Dans deux pages, il accumule des images et des descriptions d'une réalité dégoûtante. Ce tableau se termine par une malédiction prononcée par le poète contre ce peuple que la nature a déshérité. Il flétrit l'avarice qui le consume, et passe d'une personnification allégorique de cette passion à un parallèle entre la vieille bande noire et la nouvelle. On n'aperçoit aucun lien entre les différentes parties du poème, et l'hyperbole n'y est pas employée habilement. Nous aurions négligé d'en parler, s'il ne se rapprochait, par le fond des pensées, de l'épître *à un Jeune Tribun.* Dans ces deux pièces, l'absence de la pitié choque également. Il y a sans doute une misère odieuse; il y a une portion du peuple dont la vie, si malheureuse qu'elle soit, excite le dégoût plutôt que la compassion; mais ce sentiment ne peut aucunement servir de justification à l'insensibilité. Or, dans l'épître *à un Jeune Tribun*, comme dans l'introduction des *Vendeurs du Temple*, c'est

le mépris de la charité qui se révèle. « Mon ami, dit le poète en s'adressant au tribun, vous avez beau vous préoccuper des intérêts de l'humanité et dévouer votre vie au bien de vos semblables, les vrais sages sont les oisifs, et le parfum des roses vaut mieux qu'une parole sérieuse. Restez assis plutôt que de vous épuiser en de vaines fatigues. Rome se sauvera toute seule, et les efforts du peuple n'y feront rien. Cherchez une paisible retraite; égarez-vous dans des sentiers fleuris; rien n'est sûr ici-bas que de jouir, et quand la mort sera venue, on ne distinguera point le corps du citoyen utile de celui du rêveur insouciant. » Nous ne prendrions pas au sérieux un tel langage, si, dans un autre livre, dans des pages d'assez mauvais goût, M. Gautier n'avait développé les mêmes idées. Le lecteur n'y verra certainement qu'un innocent badinage, et les amplifications harmonieuses de M. Gautier ne lui persuaderont pas que la charité et le dévouement aux idées utiles soient des choses méprisables.

Dans *Melancholia*, l'art catholique de l'Allemagne est dignement apprécié. Le parallèle entre l'école italienne et l'école allemande mérite d'être cité pour la facilité avec laquelle M. Gautier a su traiter, sous une forme poétique, une thèse de critique sérieuse. On peut trouver de l'exagération dans la qualification de *païens* donnée aux peintres de l'école italienne. Il est vrai de dire que, dans leurs tableaux, la beauté idéale s'allie à la beauté réelle; mais on ne peut en conclure qu'ils aient continué les artistes d'Athènes et de Milet. Même auprès des vierges d'Albert Durer, les vierges de Raphaël restent chrétiennes. L'invocation au grand peintre allemand respire un sentiment très pur de la beauté catholique. M. Gautier arrive de là au sujet du poème, qui est la description d'un tableau de Durer, où ce peintre a représenté la *Mélancolie*. L'idée de faire contraster avec cette allégorie austère la personnification de la mélancolie moderne, nous paraît malheureuse. Cette satire rebattue du bas-bleu parisien trouble l'harmonie de la pièce, et l'omission de ces deux pages frivoles ne serait pas regrettable. A part cette conclusion inutile, *Melancholia* est un poème d'une inspiration noble et d'une belle exécution.

Outre ces six poèmes et quelques autres où la forme poétique sert d'interprétation à une pensée philosophique, le recueil de M. Gautier contient un grand nombre de fantaisies, qui ne se prêtent pas, comme les premières, à l'analyse. Nous n'essaierons donc pas d'en raconter le plan: mais cette partie légère du recueil nous paraît d'une bien plus grande originalité que la partie philosophique, et nous tâcherons d'apprécier rapidement les plus remarquables de ces fantaisies.

Le Chant du Grillon est une ballade fort gracieuse qui rappelle la première manière de M. Hugo. Pendant l'hiver, le grillon, tapi dans la cendre, s'enivre de calme et de chaleur, et mêle ses chants de joie aux frémissemens des tisons: mais l'été arrive, et le pauvre grillon envie le sort des autres insectes. Il voudrait voler, courir, aimer comme les lézards ou les abeilles; mais sa patte boiteuse le retient dans un trou sombre et dans une éternelle solitude. Sur cette

idée, M. Gautier a composé deux chansons qui méritent d'être classées parmi les plus jolies de son recueil.

La Chanson de Mignon ne nous paraît pas également heureuse. M. Gautier a voulu faire la contre-partie du chant de Gœthe. Il a récrit, dans un style plus faible, la boutade de M. de Musset contre l'Italie. Malheureusement ce n'est pas pour lui opposer le Tyrol. C'est le vieux Paris qui console M. Gautier de n'avoir pas vu Rome, Venise ou Florence. Le fond de cette pièce n'est guère poétique, on le voit, et la forme ne mérite pas d'être remarquée.

Dans *le Lamento du Pêcheur*, un rhythme neuf et musical traduit heureusement la mélancolie de la pensée. Dans une stance de dix vers, les neuf premiers sont de six pieds; le dernier est décasyllabique. Le refrain : *Ah! sans amour, s'en aller sur la mer*, est un motif gracieux, qui fait souvenir d'André Chénier. La lecture de *la Jeune Tarentine* a sans doute inspiré ce *Lamento*.

Le *Thermodon* est une étude pleine de verve où la peinture de Rubens est glorifiée avec un naïf enthousiasme. Les prédilections de M. Gautier pour la beauté sensuelle s'expriment chaleureusement dans cette pièce, une des meilleures de son recueil. Le sujet du *Thermodon* est la description d'une bataille d'Amazones, gravée par Lucas Vosterman, d'après Rubens. M. Gautier, en décrivant le tableau du peintre d'Anvers, n'a pas reculé devant les détails de l'œuvre, où la réalité revit dans ses formes les moins idéales. Il admire les écarts du maître comme ses élans les plus sublimes. Ce qu'on peut reprendre dans cette appréciation enthousiaste, tient étroitement aux doctrines de l'école à laquelle appartient M. Gautier. Mais ce défaut de justesse dans la critique n'enlève rien au mérite du morceau, comme description pleine de vie et d'éclat. La comparaison que M. Gautier fait du combat des Amazones, avec la lutte de la femme contre la loi dans la société actuelle, ne manque pas de justesse. Toutefois, il a donné à cette moralité trop peu de développement pour que nous nous en occupions.

Nous terminerons en citant deux pièces très courtes, mais qui, toutes deux, devront compter parmi les plus heureuses inspirations de M. Gautier. Nous voulons parler de *la Bonne Journée* et du *Rayon de Mai*. Cette dernière surtout respire une franche et poétique gaieté. Le poète déjeune chez sa maîtresse par une matinée de printemps. Le premier rayon du soleil de mai pénètre dans la chambre. Il dore la table, les verres de cristal, la cage des ramiers. Il ne faudrait supprimer que quelques mots, dans ces trente vers, pour en composer un tableau d'une grace accomplie. Malheureusement, une boutade contre le progrès surgit mal à propos du milieu de cette gracieuse confidence.

Le livre de M. Gautier mérite, à plusieurs titres, on le voit, d'être distingué parmi les publications nouvelles. Nous croyons cependant qu'un choix plus sévère eût dû présider à la composition de ce volume. Nous n'avons fait que citer les pièces les plus importantes, et *la Comédie de la Mort* est un des plus volumineux recueils de poésie qui ait paru depuis long-temps. Les ma-

nifestations les plus heureuses, comme les plus faibles, de la même pensée, s'y trouvent réunies. Plusieurs pièces du recueil ne sont relativement à d'autres que des ébauches, et un amour-propre bien entendu les eût repoussées. Le succès le plus durable n'est pas promis, en effet, à l'artiste habile et fécond qui aura composé de ses inspirations la gerbe la plus bigarrée et la plus touffue. Si elles ont été réunies sans discernement, le public, obligé de séparer lui-même les épis mûrs de l'ivraie, peut, à bon droit, se plaindre de l'orgueil ou de la paresse du poète.

Mais ce reproche n'est pas le plus grave qu'on puisse adresser à M. Gautier. Il possède sans doute à merveille les secrets du rhythme et de la césure; il déploie souvent, dans ses tableaux, une verve éblouissante; sur un fond capricieux, il trace quelquefois, en se jouant, les plus gracieuses fantaisies. Mais, toutes ces qualités, ce n'est pas à lui-même qu'il les doit, c'est à une étude approfondie de la poésie nouvelle, telle que nous l'ont montrée les *Orientales*, les *Contes d'Espagne et d'Italie*, *Joseph Delorme*, et plus récemment *il Pianto*. Il imite tour à tour la splendide fantaisie de M. Hugo et l'énergique concision de M. Barbier; l'heureuse turbulence de *Don Paëz* et la poétique familiarité des *Consolations*. Mais parmi ces modèles, c'est M. Hugo, il faut le dire, qui est imité avec le plus d'amour et aussi de talent. Pourtant M. Gautier a un sentiment de l'art assez profond et une imagination assez riche pour pouvoir désormais comprendre sa tâche d'une autre façon. Une critique bienveillante doit s'abstenir de le juger sur le volume qu'il vient de publier. Sans doute les études qui composent ce recueil ne lui ont pas été inutiles. Il a pu y gagner une grande souplesse de style et une entente merveilleuse de la forme poétique; mais les imitations les plus savantes ne doivent servir que de prélude à l'invention; et s'il s'obstine dans la voie où il est entré, toutes ses qualités d'écrivain ne lui feront pas obtenir les suffrages du public sérieux. La réforme plastique de notre poésie est dépuis long-temps accomplie, et les œuvres qui ont aidé à cette réforme ne sont plus à refaire. De tous les poètes que nous venons de nommer, M. Hugo est le seul qui prétende résumer encore l'immense mouvement de la poésie moderne dans la révolution de formes qu'elle a subie en 1829. Mais il n'appartient qu'à lui de continuer les *Orientales* par les *Voix Intérieures*, et toute la gloire qui a brillé sur le front du maître, est perdue pour les disciples. Si donc M. Gautier veut obtenir un succès durable, il doit concentrer tous ses efforts vers une œuvre indépendante.

D. M.

BULLETIN.

La discussion du costume de la chambre des députés, à laquelle le ministère n'avait pris aucune part ni aucun intérêt, a révélé, toute futile qu'elle était, qu'il existe, dans la chambre, une fluctuation d'idées qui explique certaines résolutions secondaires dont on a cherché à tirer parti. Dans cette discussion, la chambre des députés a défait le lendemain ce qu'elle avait fait la veille; elle s'est habillée et déshabillée tour à tour, sans trop s'occuper des effets de ses votes, et, comme pour y mettre le sceau, un grand nombre de députés qui avaient voté contre le costume, se sont présentés cette semaine chez le roi avec l'uniforme proscrit. On peut dire cependant que s'il y a eu fluctuation, il n'y a pas eu de contradiction dans les votes de la majorité de la chambre. Il est évident, d'après le vote du premier jour, que la chambre voulait un costume, mais qu'elle a reculé quand on lui a proposé de le rendre obligatoire pour les séances et les cérémonies publiques. D'autant plus que M. Royer-Collard, qui se borne à tousser dans les grandes circonstances, ayant bien voulu prendre la parole dans cette petite affaire, l'a éclairée de toute l'autorité de sa haute raison, et a parfaitement démontré que la chambre n'a pas le droit de mettre des obstacles à l'exécution du mandat librement confié à ses membres par les électeurs; grand et sévère principe qui trouvera, sans doute, son application dans des occasions plus importantes. On voit que la discussiou ne s'est pas terminée d'une manière aussi médiocre qu'on l'avait pensé d'abord, et qu'il ne serait pas plus juste de mettre ce vote très bas, ainsi qu'on l'a fait, que de le regarder, ainsi qu'on l'a voulu faire aussi, comme une petite défaite du ministère. Outre le peu de goût qu'il avait pour cette sorte d'affaire de famille entre députés, et outre que quatre de ses membres, qui sont pairs de France, n'avaient rien à y voir pour eux-mêmes, le ministère s'occupait, pendant cette discussion, de ce qui le regarde plus personnellement, des affaires d'Afrique, des projets de loi sur les chemins de fer, du soin de compléter l'armée, de la sûreté et de la prospérité de la France. C'est seulement quand on lui refusera les moyens d'arriver aux résultats qu'il se promet de ses efforts, que le ministère se sentira frappé par la chambre, mais nous ne croyons pas que la chambre et le ministère se trouvent aujourd'hui vis-à-vis l'un de l'autre dans une telle situation.

Après ce grand échec du costume, essuyé, comme on l'a dit, par le minis-

tère, se présente un échec plus réel, et que le ministère ne niera pas sans doute. Nous parlons de la réduction de la pension accordée à la veuve du général Damrémont, que la chambre a fixée à 6,000 francs au lieu de 10,000 que le ministère proposait d'accorder à la famille de l'illustre officier qui a payé de sa vie la prise de Constantine. Nous le répétons, l'échec est réel, quoique l'effet du projet de loi n'ait pas été totalement manqué, puisque l'armée, dont on voulait à la fois reconnaître et stimuler le zèle, a vu, par ce projet, quelle estime le roi et ses ministres portent au courage militaire. Mais à qui s'adressait le refus de la chambre de s'associer entièrement aux sentimens de ce projet de loi? A M. Molé, qui a si noblement défini la pensée du projet, en disant qu'il s'agissait beaucoup plus de glorifier la mort du général Damrémont que de la récompenser, ou à M. Thiers et à M. Guizot, qui ont défendu avec tant de dignité et d'éclat le projet de loi du ministère? Le ministère, le tiers-parti et les doctrinaires ont donc trouvé chacun leur échec dans cet échec, et on ne peut expliquer le vote de la chambre contraire à l'opinion de tous les chefs des partis, qu'en supposant que les doctrinaires ont voté contre le tiers-parti, le tiers-parti contre les doctrinaires, et les autres contre la gauche et la droite à la fois. Le ministère se trouverait ainsi avoir essuyé un échec en bien nombreuse compagnie. Ce jour-là tout le monde avait eu son accès de révolte, d'émeute contre ses chefs, et quand tout le monde se met de l'opposition, il n'y a plus d'opposition, on peut le dire.

Nous avons à signaler un troisième échec reçu par le ministère: c'est la nomination de M. Passy, en qualité de président de la commission du budget. Son concurrent était M. Duchâtel, qui a manqué la nomination de deux voix, M. Passy en ayant recueilli dix-neuf contre dix-sept. Or, M. Duchâtel peut-il, en conscience, être regardé comme un candidat ministériel, quoique l'aménité de son caractère, l'étendue et la solidité de ses vues le rendent accessible à toutes les idées justes et aux principes modérés? M. Calmon avait refusé de se laisser porter comme candidat à la présidence de cette commission, candidature qui eût d'ailleurs trouvé des difficultés, car les doctrinaires refusaient de lui donner leurs voix. De leur côté, les membres du tiers-parti n'eussent pas consenti à nommer M. Duchâtel, que le ministère acceptait sans répugnance; le ministère se fondait sur ce qu'un ancien ministre connaît trop bien les nécessités d'un gouvernement, pour l'entraver à plaisir quand il se trouve hors du cabinet, rendant ainsi hommage à l'expérience et au caractère de M. Duchâtel. C'est par la même raison que le ministère verra sans inquiétude M. Passy présider la commission du budget. M. Passy s'est montré opposé au ministère dans la discussion de l'adresse, mais il a émis des opinions qui ne lui permettraient pas de vouloir des réductions qui priveraient le gouvernement des moyens d'agir avec puissance, si cette nécessité (déjà venue, selon M. Passy) se présentait à l'improviste. M. Passy est de l'opposition, sans doute, mais non pas de l'opposition systématique; et de plus il a été ministre comme M. Duchâtel; comme M. Duchâtel, il peut le devenir encore. Ainsi, le ministère ne doit pas craindre que M. Passy veuille

désarmer le gouvernement de ses ressources, de son influence ou de ses forces. Et M. Passy ne le fera pas. Ces considérations ont sans doute frappé les députés qui ont voté pour M. Passy, et ont déterminé leur vote.

Ceci nous amène à parler d'un bruit qui a été mis en circulation, cette semaine, par quelques journaux. On a dit que M. Gisquet, ancien préfet de police et député de Saint-Denis, avait fait dans son bureau, au sujet de l'emploi des fonds secrets de la police, des révélations que les journaux en question nomment avec raison *singulières*. Ce serait, en effet, une singularité, heureusement rare, mais assurément très fâcheuse, que le fait d'une révélation de cette nature par un ex-préfet de police, c'est-à-dire par un magistrat à qui la discrétion est encore plus nécessaire qu'à tous les autres fonctionnaires de l'état, puisque ses fonctions n'ont de résultat efficace que par le secret, et qu'il tient dans ses mains l'honneur d'un grand nombre de familles. Un défaut de réserve de la part d'un préfet de police, présent ou passé, est donc une atteinte réelle à la sûreté de l'état et à la sécurité individuelle des citoyens. Nous le demandons à la chambre entière, qui ne s'assemble pas sans doute dans le dessein d'arracher au gouvernement les moyens de répression et de surveillance qui ont procuré à la France le calme heureux dont elle jouit, nous lui demandons si elle croit à la possibilité de gouverner en présence de tels principes? La participation à certaines affaires de l'état, secrètes de leur nature, entraîne l'obligation religieuse de ne pas trahir la confiance dont on a été investi quand on a reçu de telles fonctions. Que dirait-on d'un ministre qui révélerait les délibérations du conseil, d'un ambassadeur qui divulguerait ses instructions? — Et, pour revenir aux fonds de police, la chambre elle-même n'a-t-elle pas reconnu la nécessité de l'emploi secret de ces fonds en les votant sous le nom de *fonds secrets?* nécessité tellement reconnue, que la chambre ne pourrait en prendre connaissance, même secrètement, qu'au risque de faire naître les plus graves embarras. C'est ce que savent, à n'en pas douter, tous les membres de la chambre qui ont pris part aux affaires, à quelque nuance qu'ils appartiennent. Quel blâme et quelle responsabilité encourrait donc un député qui, se fondant sur ce titre, apporterait à la chambre le secret des affaires qu'il aurait appris comme préfet de police? Le blâme serait si général, si juste, cette responsabilité si grande, que nous n'hésitons pas à nier formellement les propos qu'on prête à M. Gisquet, et que nous nous faisons un devoir de le défendre contre cette accusation. L'autorité sur laquelle nous nous fondons est celle de M. Gisquet lui-même, qui a déclaré hautement, dans le palais du chef de l'état, en présence de plusieurs fonctionnaires publics et de membres des deux chambres, que ces allégations sont fausses, et qu'il n'a jamais fait, ni dans les bureaux de la chambre, ni ailleurs, de révélations sur les fonds secrets. Ce désaveu était un devoir de la part de M. Gisquet, il l'a fait avec trop de netteté et de franchise, pour qu'il reste aujourd'hui la moindre apparence de réalité aux bruits que nous venons de mentionner.

Quand un ministère poursuit la presse et présente des lois, on dit qu'il est

persécuteur et qu'il ne peut gouverner avec la liberté de la presse. Quand il supporte des attaques et qu'il se contente d'en appeler au bon sens public, qui fait toujours justice, après tout, on dit que c'est un ministère corrupteur et qui achète les journaux. Pour nous, sans professer une haute admiration pour tous les organes périodiques de l'opinion, nous pensons que le meilleur moyen de gagner les journaux, et de les corrompre à ce point de les rendre ministériels, ce grand crime aux yeux de ceux qui ne le sont pas dans le moment, c'est de gouverner avec un esprit de justice et de modération incontestable, de faire avec soin les affaires du pays, de s'y mettre de toute son ame, sans se décourager par les difficultés, et de respecter tous les droits, même les droits de ceux qui s'attaquent le plus vivement au pouvoir. Ce genre de corruption, le plus difficile de tous, il est vrai, est aussi le plus efficace. Il n'y a pas de fonds secrets, quelque considérables qu'on les suppose, qui pourraient *corrompre* si promptement la presse, et l'entraîner, quoi qu'elle en ait; car il faut que la presse *corrompe* aussi les lecteurs et les abonnés pour les retenir, et comme elle ne peut les subventionner, elle se trouve forcée de leur parler un langage qui ait au moins l'apparence de la justice et de la raison. C'est un peu là, ce nous semble, le moyen que le ministère a cru devoir prendre, et le fond de son système à l'égard de la presse. Voilà le grand secret de la presse et du ministère, disons mieux, l'éternel secret entre les ministres et les journaux. Sans doute les ministres sont libres de faire des largesses aux journaux, si vraiment ils ont des largesses à faire, mais nous les prévenons que dans tous les cas ils ne paieront les journaux que pour dire ce que les journaux pensent, et que leurs subsides ne seront employés que pour obtenir de la presse l'émission de sa propre opinion, et non de celle des ministres; car la presse vit d'abonnés et non de subventions, et elle ne peut rompre en visière à ses propres principes qu'en perdant ses abonnés.

Il nous semble, au reste, que cette discussion des fonds secrets se simplifiera beaucoup pour le ministère, en raison d'un seul fait. Le ministère avait pris une responsabilité bien grande, en demandant ces fonds qui lui avaient été confiés pour veiller à la sécurité du roi et à la tranquillité de la France. Non-seulement, peut répondre aujourd'hui le ministère, non-seulement la France est matériellement tranquille, mais les esprits s'y sont calmés, on peut en appeler aux députés qui viennent de toutes les parties de la France. Les jours du roi ont été sauvés, et tout a été si bien employé pour conserver cette vie précieuse, que l'apparence même du danger a disparu, quoique la surveillance n'ait pas cessé d'être moins vigilante pour cela. C'était Louis XI, s'il nous en souvient, qui voulant faire rendre compte à Philippe de Crèvecœur des sommes considérables qu'il lui avait remises pour différentes entreprises, reçut du maréchal cette réponse: « Sire, j'ai acquis pour cet argent les villes d'Aire, d'Arras, Saint-Omer, Béthune, Mons, Dunkerque, etc.; s'il plaît à Votre Majesté de me les rendre, je lui rendrai tout ce que j'ai reçu. » Le ministère a donné à la chambre, en échange des fonds qu'elle lui a votés, la sécurité de la vie du roi, qui est si nécessaire depuis

huit ans à la vie de la France, la paix et la prospérité du pays; la chambre voudra-elle annuler ce crédit et remettre les choses en l'état où elles étaient au 15 avril de l'année dernière?

Quelques élections ont eu lieu, la plus importante est celle de M. Laffitte, nommé par le collége du sixième arrondissement. — Quelques journaux ont donné encore plus d'importance à la forme de cette élection qu'à cette élection elle-même, dont le résultat ne change rien à l'équilibre des forces respectives de la chambre, M. Laffitte y prenant place au lieu de M. Arago, qui se trouvait à un rang encore plus avancé dans l'opposition. On a beaucoup parlé du mandat *impératif* donné à M. Laffite, qui ne se laissera pas sans doute imposer de mandat impératif. Ce mandat lui enjoindrait de s'opposer aux forts détachés, aux demandes de fonds pour le château de Versailles, etc., etc. Rien de mieux. Si M. Laffitte n'a pas d'autre mandat, nous croyons qu'il aura peu de chose à faire à la chambre, et que ses nouvelles affaires ne souffriront pas de sa nouvelle vie politique, car il n'est pas question le moins du monde de forts détachés et de fonds pour Versailles. Il est vrai qu'une feuille de l'extrême gauche a découvert, la semaine passée, que les quatre commandans des forts détachés étaient nommés, et rétribués depuis plusieurs années; mais il s'est trouvé que la feuille en question avait pris les quatre adjudans de place de la ville de Paris pour les commandans des forts détachés, et elle a été forcée de l'avouer le lendemain. Les électeurs qui ont donné à M. Laffite le mandat qu'on suppose, ne lisent sans doute leur journal que tous les deux jours. Nous espérons qu'ils tomberont une autre fois sur le jour des rectifications, ce qui leur épargnera beaucoup de précautions inutiles.

Les autres élections envoient à la chambre, du collége de La Réole, M. Dussault, légitimiste rallié; de celui d'Avesne, M. Marchand, et de Béziers M. Flourens, à la majorité d'une voix, avec protestation.

La proposition de M. Gouin, au sujet de la conversion des rentes 5 p. 100, avait été communiquée au ministère, qui avait fait à M. Gouin une réponse dont la chambre aura sans doute connaissance. Le ministère du 22 février avait promis de chercher à effectuer cette mesure, et le ministère actuel ne se croit pas affranchi de cette promesse. Le fût-il, il ne demanderait pas moins à la chambre la prise en considération et l'examen approfondi de cette question, qu'il lui importe de ne pas voir flotter incertaine aussi long-temps. Si la chambre se prononce pour la proposition de M. Gouin, il restera à décider le mode d'exécution, et à en fixer l'époque, afin de prévenir l'agiotage. Nous ne savons si M. Gouin persiste dans le mode de remboursement qu'il avait conçu, la division de la dette en séries tirées par la voie du sort; mais, outre que ce serait une porte ouverte à cet agiotage, nous devons rappeler que l'adoption de ce mode de remboursement de la part de l'état ferait un singulier contraste avec la suppression des loteries et des jeux de hasard.

Au dehors, les affaires du Canada se sont compliquées par le massacre de l'équipage d'un bâtiment de transport américain, attaqué par les troupes

anglaises. On ne pense pas que des mésintelligences s'ensuivent entre les deux gouvernemens, et la proclamation du président des États-Unis, qui interdit, sous des peines sévères, aux citoyens de l'Union, de prendre part à l'insurrection du Canada, est un acte de sagesse dont on peut prendre exemple. On parle cependant de nombreux enrôlemens pour Navy-Island, où sont concentrés les insurgés canadiens, et d'où vient de sortir une proclamatiou qui émerveille les partisans des révolutions pures. Au reste, le cabinet anglais s'est adressé au ministère des affaires étrangères, pour lui demander communication des documens qu'il possède sur l'ancienne administration du Canada et sur les droits du pays, au temps de la domination française, fait qui prouve nos bonnes relations avec l'Angleterre, et les excellentes intentions de cette puissance à l'égard du Canada.

Une pièce que nous trouvons plus importante et plus utile pour l'avenir des sociétés que la proclamation de Navy-Island, c'est le mémoire envoyé à Londres par la chambre du commerce de Dundee, où elle appelle l'attention du gouvernement et du commerce anglais sur le projet d'augmenter les droits sur les toiles et les fils importés d'Angleterre en France. On suppose peut-être que la chambre de commerce de Dundee provoque un acte de réciprocité de la part de l'Angleterre, et demande un surcroît de taxes sur nos produits? Elle demande une réduction des droits sur les vins, les huiles, l'eau-de-vie et nos autres produits, pour détourner le gouvernement français de la mesure qu'il se propose de prendre. N'est-ce pas là une belle leçon donnée à nos fabricans et à nos industriels? Mais sera-t-elle entendue et comprise surtout? Nous l'espérons. Il est à désirer que le gouvernement ne néglige pas cette occasion de resserrer l'alliance de la France avec la Grande-Bretagne, et que ses consuls et ses agens en Angleterre encouragent, par leurs efforts, des manifestations semblables, qui montrent quels progrès ont faits dans la science économique et dans la route des idées vraiment libérales deux peuples qui en étaient, il y a vingt ans, l'un au blocus continental, l'autre à l'asservissement des mers.

L'Espagne a échappé, cette fois, à une de ces crises auxquelles elle semblait fatalement dévouée. Le vote de la chambre des députés devait produire à Madrid une irritation que le parti du mouvement a facilement exploitée dans les élections; mais là se sont bornés ses avantages; et l'occasion était si bonne pour les exaltés, qu'on pouvait s'attendre à les voir en profiter bien autrement. Le pays est resté calme en voyant disparaître, avec l'espoir d'une intervention, le terme prochain de ses malheurs. Nous aimons à espérer que ce n'est pas à l'apathie ou au découragement qu'est dû cet heureux résultat, mais au besoin que doit enfin sentir ce peuple de relever et de gagner sa cause par la dignité de son attitude et sa résistance à l'anarchie. Que les hommes de modération et d'ordre se comptent; la majorité leur appartient dans les cortès.

Le dernier vote de cette assemblée vient d'affermir le ministère d'Ofalia, qu'avaient un peu ébranlé l'amendement Hébert et les élections de Madrid.

Après quatre jours de ces stériles interpellations, dont les députés des cortès se donnent de temps à autre le plaisir, et qui avaient pour objet, cette fois, l'état des provinces de Tolède et de Ciudad-Réal; après que MM. Olozaga et Caballero, tous deux membres de l'opposition, eurent longuement parlé de l'intervention, en s'efforçant de représenter le ministère comme formé seulement en vue de l'intervention française, et devant tomber par cela seul qu'elle lui est refusée, la discussion a été close par un ordre du jour motivé en faveur du ministère. Le cabinet d'Ofalia est ainsi sorti avec presque autant de bonheur que le ministère Molé de l'épreuve amenée par la question de l'intervention, si redoutable pour les existences ministérielles. Ébranlé et un peu étourdi du coup reçu de Paris, il va retrouver de la force, en voyant les cortès lui venir en aide. Mais que M. d'Ofalia agisse, qu'il se mette au-dessus des intrigues, qu'il prévienne, par la promptitude comme par l'habileté de ses actes, les attaques de ses ennemis, et l'on s'habituera à ne pas mettre tous les jours en question l'existence de ce cabinet.

Lundi prochain, M. le ministre des travaux publics présentera à la chambre des députés le système général des chemins de fer, sur lequel le ministère doit encore délibérer demain. Par un concours de circonstances assez heureux, on compte dans le conseil des ministres plusieurs hommes compétens dans ces matières : le président du conseil qui, bien jeune encore, se trouvait à la tête de l'immense administration des ponts et chaussées de l'empire, M. le général Bernard, ingénieur distingué, qui a présidé à l'organisation des routes du vaste territoire des États-Unis; M. de Montalivet, que plusieurs années d'expérience au ministère de l'intérieur ont placé à la tête des hommes qui connaissent à fond les nécessités comme les ressources matérielles de la France, et M. Martin du Nord, qui a mis une application si constante depuis son entrée au ministère des travaux publics, à étudier ce département. On ne peut satisfaire tous les intérêts sans doute, et il s'en trouvera bon nombre de froissés par ce vaste système; mais le soin que mettra probablement la chambre à choisir les membres de la commission chargée d'examiner le projet, aidera à le rectifier, ou, s'il reste tel, à prouver qu'il a été conçu dans le but de la prospérité du pays.

On parle de quelques mutations dans le corps diplomatique, mais de peu d'importance. M. de Bussières, ministre à Dresden, passerait à Francfort en qualité de ministre près de la diète germanique, et M. le baron Allaye de Cipraie se rendrait à Mexico, comme ministre plénipotentiaire, en remplacement de M. le baron Deffaudis, qui passerait à Dresden. Nous ne savons pas si ces choix sont décidément arrêtés.

Les rigueurs du froid qui viennent de cesser ont rendu les devoirs de l'administration moins difficiles et moins pénibles. De cruelles misères accablaient la population dans cette saison si dure, et, malgré les abondans secours que recevaient, du gouvernement et de la charité publique, les classes souffrantes, on a vu de nombreux exemples de désespoir. Un de ces cas, le moins grave de tous peut-être, mérite d'être cité, parce qu'il signale un grand défaut dans nos institutions. Un pauvre nègre, nommé Robert, a été traduit devant

la 7e chambre de police correctionnelle pour délit de vagabondage. Ce nègre, né à Philadelphie, a déclaré qu'il était venu de New-York pour se soustraire à l'esclavage, pour ne plus être battu, pour ne pas donner le fruit de son travail à d'autres. Arrivé à Paris, sur la terre de la liberté qu'il avait rêvée, le pauvre nègre serait mort de faim, sans un pauvre nègre comme lui qui lui a donné la moitié du peu qu'il avait lui-même. Après quelques mois de misère sans nom, les deux infortunés, privés de tout, sans travail, furent arrêtés en état de vagabondage, délit puni par le code, et Robert demandait, par grace, à retourner aux État-Unis, reprendre ses fers qu'il regrettait d'avoir quittés. Nous ne concluerons pas de ceci que l'esclavage ait son bon côté, mais que la liberté, pour être bien sentie, doit être accompagnée d'institutions qui n'en fassent pas un état d'isolement et d'abandon pour les classes inférieures.

Théatres. — Odéon. — *Le Camp des Croisés*, par M. Adolphe Dumas. — Un assez vif intérêt s'était attaché à ce drame, bien avant qu'il fût représenté. Dès long-temps le nom de l'auteur n'était plus un mystère, et bien qu'on ne pût en dire autant de son talent, plus d'une sympathie littéraire était allée au-devant de cette œuvre. Ce n'est pas que le nom de M. Adolphe Dumas eût déjà beaucoup de retentissement : voici tantôt quatre ans, M. Adolphe Dumas publia un volume de vers intitulé *la Cité des Hommes*. Ce volume, peu accessible à l'intelligence du vulgaire, aurait pu, réduit de quelques centaines de pages, attirer l'attention des poëtes et des artistes. C'était, à vrai dire, une versification étrange, rude, incorrecte, et telle que Démosthènes aurait pu la souhaiter lorsqu'il déclamait sur le bord de la mer : de pareils vers l'auraient dispensé de mettre des cailloux dans sa bouche. Ce volume, qui ne manquait d'ailleurs ni de sève ni de poésie, n'avait tracé que de maigres sillons dans la foule, et n'entrait pour rien dans les sympathies éveillées par l'attente du *Camp des Croisés*. Cet intérêt prenait sa source dans les tribulations éprouvées par l'auteur pour arriver à la représentation de son drame. Dans l'œuvre de M. Dumas, on ne pressentait que bien vaguement un chef-d'œuvre; mais on savait, à n'en pas douter, que la Comédie-Française n'avait pas respecté en M. Dumas toute la dignité du poëte. Ainsi la Comédie-Française avait refusé de jouer un premier drame du même auteur, après l'avoir accueilli avec enthousiasme et l'avoir reçu à l'unanimité. Quel que soit le mérite de ce drame, que nous ne connaissons pas, il est déplorable qu'un théâtre puisse se jouer de la sorte des espérances d'un auteur, lui laisser entrevoir la fortune et la gloire, la réalisation de ses rêves les plus enchantés, puis lui fermer brusquement les portes du ciel, après les lui avoir entr'ouvertes. Ce n'est pas tout : reçu par acclamations, comme *Faust et Don Juan*, *le Camp des Croisés*, mis en répétition, avait failli succomber dans une lutte moins glorieuse. Je ne sais quel acteur, je ne sais quelle actrice, refusait dédaigneusement son rôle, ne consentant à l'accepter que sous bénéfice d'inventaire, et ne se résignant à servir d'interprète aux inspirations de M. Dumas qu'après les avoir épurées au creuset de son propre génie. Grace à ces prétentions burlesques, *le Camp des Croisés* s'était vu bien près de subir la destinée de son frère aîné. Il est vrai que la Comédie-Française avait souscrit à l'auteur un assez magnifique dédit; mais l'argent compense-t-il la gloire? Nous pensons le contraire avec M. Adolphe Dumas, qui a payé de sa santé tant de tribulations misérables. Nous en sommes désolés pour la Comédie-Française;

mais nous croyons sa majesté fort au-dessous de celle d'un poète. N'est-il pas incroyable que, de nos jours, un acteur ou une actrice se permette de censurer ses rôles, prétende en réformer l'esprit, et soumettre l'auteur à son caprice? Il faudrait que ces messieurs et que ces dames pussent se mettre une fois pour toutes dans la tête qu'ils ne sont que des instrumens, et que le poète a le droit d'en tirer les sons qu'il lui plaît de leur faire rendre. Dans le temps où les comédiens formaient un monde à part, il était tout simple que ce monde se vengeât, par ses exigences, des préjugés absurdes dont il se trouvait victime Mis au ban de la société, il avait ses mœurs à lui, ses usages, ses lois, ses coutumes, qu'il imposait despotiquement à tout ce qui l'approchait. Repoussés de partout, ils étaient rois chez eux, et s'y montraient impitoyables. Mais, à cette heure, tout est bien changé, Dieu merci! Aujourd'hui les parias sont rares; l'église en compte plus que le théâtre, et il nous semblerait souverainement injuste que la Comédie-Française conservât ses priviléges, lorsque la société française a perdu les siens. Arrivons maintenant au drame de M. Dumas, qui ne méritait pas, à coup sûr, les honneurs d'une persécution.

Pourquoi ce drame s'appelle-t-il *le Camp des Croisés?* Que font ici Godefroy, Tancrède, Jérusalem? Pourquoi ce titre qui fait rêver de Clorinde, d'Herminie, de Renaud, et de toute une race de preux? c'est ce que nul ne saurait dire. Durant cinq actes, la croisade n'a pas d'autre rôle que de défiler la parade, avec ses cottes de mailles et ses casques empanachés. Godefroy est un vieux bavard qui n'est bon à rien; Tancrède, ce chevaleresque et mélancolique Tancrède, que le Tasse nous a tant fait aimer, n'est là qu'une espèce de drôle qui n'eût pas été digne de bouchonner le destrier de l'amant de Clorinde. M. Adolphe Dumas a eu le très grand tort de toucher à des noms consacrés par la poésie. Quant à l'action, vide comme le néant, embrouillée comme le chaos, elle est, d'un bout à l'autre, presque entièrement étouffée par un lyrisme effréné. C'est une partition écrite tout entière en cavatines. C'est une ode dont chaque strophe est représentée par un personnage. Dans le drame de M. Adolphe Dumas, tout est prétexte à vers : les beaux vers seuls n'en profitent pas.

Nous sommes devant Jérusalem. Le camp des croisés blanchit aux premiers rayons de l'aube. Le comte d'Arles est couché sous sa tente, près de Léa, jeune vierge qui l'a sauvé au siége d'Antioche. Leurs longs regards parlent d'amour. Le comte d'Arles aime Léa. Ismaël, compagnon d'enfance de la jeune Arabe, l'a suivie au camp des croisés; Ismaël aime Léa. Gabriel, charmant petit page du comte, n'a pu voir la belle infidèle sans éprouver au cœur quelque chose d'étrange et de doux : Gabriel aime Léa. Dans les intentions de l'auteur, ce petit Gabriel est sans doute un mythe. Je n'aime les mythes nulle part, et moins au théâtre que partout ailleurs. Des mythes au théâtre, grand Dieu! au théâtre, où la pensée doit être si nette, si claire, si visible, si saisissable! Le mythe est un fléau qu'il faut s'empresser de bannir de la scène. Le premier acte est à peu près rempli par l'histoire d'Agar, que psalmodie Ismaël, et par une espèce de ballade que déclame, d'un ton furibond, Charles de Saint-Andéol, comte d'Arles. Léa s'endort, il y a bien de quoi. Le petit Gabriel va cueillir des lis dans la vallée; les processions défilent, bannière en tête : les croisés prient Dieu de bénir leurs armes.

Au second acte, Godefroy tient un lit de justice. Léa et le comte d'Arles sont en cause. Depuis long-temps le camp murmure contre la vierge du dé-

sert. On attribue à sa présence les maladies qui déciment l'armée. Godefroy décide qu'on renverra Léa à sa famille, et qu'on lui donnera Ismaël pour escorte. Le comte rugit comme un lion. C'est Achille redemandant Iphigénie. Il brise son épée, et l'on craint un instant qu'il n'en avale les morceaux. Léa s'éloigne, accompagnée d'Ismaël. Nous la retrouvons, au troisième acte, dans l'enceinte de Jérusalem. Les chrétiens donnent l'assaut. Déjà le petit Gabriel, qui s'est glissé comme un lézard à travers les fentes de la muraille, est assis auprès de Léa. Ismaël, de son côté, tient à la compagne de son enfance des discours à perte de vue. Le petit Gabriel ferait beaucoup mieux de combattre aux côtés de son maître : mais les mythes ne sont bons à rien. Quant au farouche Ismaël, il a la langue plus exercée que le bras et se soucie fort peu de l'assaut de Jérusalem. Sur ces entrefaites, arrive le troisième amoureux, le glaive au poing, une légère blessure à un bras. Après s'être assuré, par un galant subterfuge, que Léa aime le comte d'Arles, Ismaël dégaîne son cimeterre; le comte d'Arles met flamberge au vent : c'est un duel à mort qui commence. Mais le comte est blessé; Ismaël tire un couteau de sa poche, et pour égaliser les chances, il se blesse lui-même au bras. On assure que ce trait de niais héroïsme se rencontre dans un certain roman de M. Ernest Legouvé. Que serait-il advenu, si le comte d'Arles eût laissé sur la brèche un œil ou un bras tout entier? Au quatrième acte, Léa se fait chrétienne; c'est son amant qui la baptise dans l'église du Saint-Sépulcre. Depuis quelque temps le théâtre abuse singulièrement du baptême, et pour peu que cela continue, l'eau bénite deviendra fort rare. Il est inutile de rappeler ici Stella baptisant son amant le Gaulois. Les deux situations sont tellement identiques, qu'il est impossible à l'imagination la plus distraite de ne pas en saisir les rapports.

Au cinquième acte, Léa, la vierge chrétienne, — car elle est vierge, Léa; elle a dormi sous la tente de Charles, mais Charles a vaincu Scipion; — Léa est vêtue de blanc, et porte au front la couronne des jeunes épouses. C'est en ce jour que le comte de Saint-Andeol doit lui donner son nom, au pied des autels de son Dieu. Déjà la cérémonie s'apprête : les cierges s'allument, l'autel flamboie : Charles s'est éloigné pour hâter l'heure désirée. Ismaël arrivera plus vite qu'elle. Il arrive, l'impitoyable Arabe, il rappelle à Léa les sermens échangés au désert; il lui rappelle son père qui l'attend, sa vieille mère qui la demande. Eh! qu'importe à Léa? elle aime. Ismaël, pour en finir, lui plonge son poignard dans le sein. Lorsque le comte d'Arles rentre, il trouve sa fiancée étendue sanglante sur un lit de repos, de repos éternel. Gabriel, le petit mythe, est agenouillé près de la morte : il tient un lis en manière de cierge. Charles veut venger la mort de son amante, mais Ismaël lui fait comprendre qu'en la vengeant, il la déshonorera. Ismaël retourne au désert : Charles refuse la couronne de Jérusalem, le petit Gabriel tombe tout d'un coup à la renverse. Il est mort : c'est l'amour qui l'a tué. Ismaël rappelle Yaqoub de *Charles VII*, et Gabriel, le serviteur napolitain de *Teresa*. Tel est à peu près ce drame dans lequel une douzaine et demie de beaux vers sont épars. Nous le disons avec douleur, il n'y a dans tout ceci ni sève, ni exubérance, ni luxe d'imagination, ni excès d'ardeur et de jeunesse. Nous le répétons avec un profond sentiment de tristesse, c'est à la fois le vide du néant et la confusion du chaos, *Fiat lux*.

F. Bonnaire.

ORIGINAUX DU DIX-SEPTIÈME SIÈCLE.

Le Maréchal de Gassion.

Jean de Gassion était fils du président au parlement de Pau. A dix-huit ans, comme il finissait ses études au collége des jésuites, monsieur son père lui dit fort gravement :

— Mon fils Jean, je suis satisfait, vous êtes un des bons latinistes du pays, et quoique vous soyez le troisième de mes enfans, il me faut tenir compte de votre savoir et de vos dispositions. Je vais solliciter votre entrée dans la magistrature de cette ville, et avant peu je vous choisirai une femme digne de vous.

A ces mots le jeune homme recula de trois pas; il pâlit comme s'il se fût agi de le mener pendre.

— Une femme! s'écria-t-il, je n'oserais l'épouser, monsieur. Elle ne voudrait pas de moi; je ne me marierai jamais, si vous voulez le permettre, et pour ce qui est de la magistrature, je n'y réussirais point. Je n'ai qu'une vocation, c'est de faire la guerre.

— La guerre! dit à son tour M. le président. Vous iriez donc tuer les créatures de Dieu à grands coups d'épée? N'importe, mon fils Jean! puisque c'est votre vocation, vous serez militaire; mais songez bien à une chose que je vais vous dire : une fois dans les armées du roi, faites que j'entende parler de vous comme d'un brave, ou bien ne reparaissez jamais devant mes yeux.

Jean, ivre de joie, se jeta aux pieds de son père. M. de Gassion promit de lui donner l'équipage convenable à un bon gentilhomme.

— Ne vous mettez pas en dépense pour moi, répondit Jean. Gardez votre argent pour mes frères qu'il faut établir. Avant six mois je se-

rai mort ou j'aurai déjà fait du chemin; et ne parlons plus de femmes, car, je vous l'avoue, à l'exception de Mme la présidente, je crois que de ma vie je n'en regarderai une en face, tant ce sexe m'intimide! Ayant la vilaine figure que voilà, je ferais un triste galant; il me faut donc imiter le grand Duguesclin et dire comme lui : « Puisque je suis laid, je veux être bien hardi. »

A la vérité, Jean de Gassion n'était pas beau; mais la crainte qu'il avait des femmes lui faisait exagérer sa laideur. Sa taille, petite et large, dénotait une vigueur musculaire qui ne déplaît pas à toutes les belles; malgré ses sourcils épais et son air un peu sauvage, ses yeux vifs, qui trahissaient son grand cœur, donnaient à sa physionomie quelque chose de fier. Il était, de plus, leste, adroit et bon cavalier. Si le ciel lui eût donné plus de savoir-faire et d'esprit de cour, il eût été l'un des heureux de son siècle; mais la brusquerie et la raideur de son caractère lui ont nui singulièrement.

Le président n'avait pour tout équipage qu'un vieux cheval borgne; il le céda sans regrets. Il donna l'un de ses valets, acheta des armes de Bayonne et mit de bons écus dans la poche du jeune aventurier. Toute la famille alla reconduire M. Jean hors la ville sur des ânes, et Mme la présidente pleura bien fort en embrassant son fils, dont le cœur palpitait de joie et d'espérance. Ainsi font les jeunes gens qui dévorent l'avenir et ne sentent pas les douleurs de la séparation! La vénérable dame avait bien raison de pleurer, car elle ne devait plus revoir son enfant.

Le voyage de M. Jean ne fut pas heureux d'abord. Son vieux cheval mourut de chagrin dès qu'il se vit sorti de la province de Béarn qu'il n'avait jamais quittée. Des filoux dévalisèrent notre chercheur de fortune dans une auberge; mais Gassion ne fit qu'en rire et disait :

— Cela n'est rien; le bonheur m'attend à ma première campagne; c'est au champ de bataille qu'il m'a donné parole.

En effet, il se distingua si bien comme simple volontaire dans la guerre de la Valteline, qu'on lui accorda une lieutenance, puis une compagnie. Il passa au service du prince de Rohan, qui le remarqua bientôt pour le plus brave et le plus intelligent de ses officiers.

Les historiens ont assez parlé des beaux faits d'armes de M. de Gassion, il ne nous appartient pas d'aller sur leurs brisées; nous aurons seulement occasion de raconter quelques traits isolés que tout le monde ne connaît pas. Gassion avait une promptitude incroyable à résoudre et à trouver le meilleur moyen de se bien tirer d'affaires dans les passes difficiles. Il possédait surtout cette force de volonté

communicative qui donne la confiance au soldat et domine les évènemens. Pendant les vingt années qui suivirent son départ du Béarn, il ne fut pas en tout six mois sans faire la guerre, hormis le temps qu'il resta dans son lit à cause de ses blessures; encore reprit-il plus d'une fois les armes malgré le médecin. C'est pourtant de ce petit nombre de jours oisifs que nous parlerons le plus, à cause de la bizarre façon dont il se conduisit à la cour et dans ses amours.

Quand le prince de Rohan eut accepté la paix, Gassion, qui était huguenot, craignant d'être mal vu de M. le cardinal, eut l'idée de s'offrir au roi de Suède. Gustave-Adolphe avait alors sur les bras Wallenstein et toutes les forces de l'empire. Il reçut Gassion avec empressement, et créa pour lui une compagnie de Français, qui devint bientôt la meilleure de son armée.

Un jour que Gustave s'était avancé imprudemment au milieu des lignes ennemies, on reconnut trop tard qu'on s'était laissé environner de toutes parts. Les officiers d'ordonnance arrivaient fort agités, annoncer que le cercle allait se rétrécissant, et que le danger menaçait.

— Monsieur le Français, dit le roi au capitaine Gassion, comment fait-on dans votre pays, en pareille circonstance?

— On passe sur le ventre à l'ennemi, sire; et, si votre majesté me le permet, je lui vais tracer un chemin à se promener en carrosse.

— Eh bien! marchez devant; nous vous suivons.

Gassion prit seulement cent cavaliers avec lui, et, les plaçant de front, il courut sur un régiment de Croates. Voyant que ses hommes se disposaient à tirer, il leur cria, de façon à être entendu de l'ennemi:

— A brûle-pourpoint, messieurs! Le bout de votre canon sur leurs moustaches!

Le premier escadron, perdant contenance, recula sur le second et le mit en désordre. Alors, par une manœuvre subite, Gassion ramassa ses soldats en un peloton, et enfonça le régiment entier. Le lendemain, Gustave-Adolphe envoya au capitaine français le brevet de colonel, et un cheval de prix. Les règlemens militaires interdisaient aux étrangers l'entrée au conseil; mais le roi de Suède, à la fin de chaque séance, rendait lui-même compte à Gassion de tout ce qui avait été dit, et sortait souvent de sa tente, au milieu des délibérations, pour l'aller consulter. Toujours au lit le dernier, et le premier en selle, Gassion se fit une grande renommée, dont le bruit arriva en France. Les gentilshommes des meilleures maisons lui écrivaient de Paris, pour lui demander de l'emploi. Il se forma ainsi un régiment de choix, qui le seconda merveilleusement, et contribua fort aux succès brillans

de Gustave-Adolphe. Gassion était constamment heureux dans ses expéditions, et, lorsqu'on lui en faisait compliment, il avait coutume de répondre :

— La mauvaise fortune est un ennemi comme un autre; il faut lui montrer si fier visage, qu'elle n'ose approcher.

En parlant ainsi, le colonel ne songeait pas que la fortune est une femme, et que devant le beau sexe il n'avait plus ni résolution ni courage.

L'ardeur de M. de Gassion, et son infatigable activité, le faisaient toujours choisir pour les coups de main : il excellait dans les escarmouches, qu'il appelait la guerre du matin. Wallenstein, en plusieurs rencontres, témoigna une haute estime pour lui; et on s'apercut plus tard que le cardinal de Richelieu, dans le fond de son cabinet, avait inscrit depuis long-temps le nom de Gassion sur ses tablettes. Gustave-Adolphe le prit en si grande amitié, qu'il le voulait toujours avoir près de lui aux heures de repos ou de danger. Il se promenait en sa compagnie des heures entières, en s'appuyant familièrement sur son bras; il appelait le corps français commandé par le colonel son régiment de chevet, et disait qu'il ne dormait jamais si tranquille que lorsqu'il savait M. de Gassion debout.

Ce fut à la prise de Nuremberg que le colonel reçut sa première blessure : une balle l'atteignit à l'épaule, et le mit hors de combat. Le roi le fit porter à la ville, chez le landgrave, et lui envoya son chirurgien.

Il y eut un grand mouvement dans la maison du premier magistrat de Nuremberg, lorsque arriva le brancard où gisait le fameux Gassion. La plus belle chambre fut préparée à la hâte, et Mlle Elschen, la fille du landgrave, offrit aux gens de l'art le linge le plus fin. Le pansement et l'extraction de la balle furent douloureux : le colonel les supporta héroïquement; mais il tomba dans un désespoir violent, à cause de l'interruption de son service. Le patient s'agitait extrêmement, et le chirurgien déclara que, si on ne pouvait réussir à le rendre plus calme, il ne répondait pas de sa vie. Le maître du logis suppliait vainement le colonel de se tenir en repos.

— Mordieu! répondait Gassion en faisant son jurement habituel, vous en parlez bien à votre aise, vous qui allez et venez comme il vous plaît; mais je ne puis supporter l'idée qu'on se bat là-bas, tandis que je suis étendu sur des coussins. Tenez! n'entends-je pas le canon?

Et le colonel se soulevait sur un bras pour prêter l'oreille au bruit de la bataille qui continuait.

— Voulez-vous donc mourir, monsieur? dit une voix douce; ou bien voulez-vous perdre un membre? Je n'aurais jamais pensé que la meilleure tête de l'armée eût aussi peu de raison.

Gassion tourna les yeux vers le chevet de son lit où Mlle Elschen se tenait appuyée. De grosses larmes tombaient des yeux bleus de la jeune fille. Le colonel changea de couleur et s'enfonça dans ses draps.

— Excusez-moi, dit-il avec émotion; je ne savais pas qu'il y eût une femme ici. Ne vous fâchez point, mademoiselle; je vais demeurer tranquille.

— A la bonne heure! dit le landgrave. Voilà de la galanterie bien placée.

— Moi! de la galanterie! murmura M. de Gassion en rougissant davantage; mordieu! je ne sais ce que c'est.

— Allons! Elschen, reprit le père, puisque M. le colonel est disposé à vous obéir, commandez-lui de prendre du repos et présentez-lui cette potion calmante.

Gassion reçut d'une main tremblante le verre que lui offrit la jeune fille, et, l'ayant vidé d'un trait, il rejeta ses draps sur ses yeux comme un homme résolu à s'endormir.

Il ne fallait pas moins qu'une blessure dangereuse et les longueurs d'une convalescence pour familiariser M. de Gassion avec la vue d'une jolie femme. Elschen lui tenait souvent compagnie. Elle lui faisait la lecture pendant que M. le landgrave allait au conseil; elle apportait, chaque matin, les nouvelles de l'armée, ce qui était un grand plaisir pour le colonel.

Vers le soir du cinquième jour, la campagne étant glorieusement terminée, le roi de Suède rentra dans la ville, et son premier soin fut de visiter M. de Gassion. Il le trouva couché sur un canapé dans le jardin du landgrave, où il respirait le frais.

— Eh! mon cher colonel, dit sa majesté, vous avez là une jolie garde-malade. Cela donnerait envie d'être blessé.

— Vous voyez, sire, que je mène l'existence d'un damoiseau.

— Comment vous en trouvez-vous? Vos préventions contre le mariage en sont-elles changées?

— Point du tout, sire. J'ai juré de mourir à votre service. La vie de l'homme de guerre ne peut s'accommoder avec le mariage.

— Oui-dà! je suis donc un mauvais soldat, moi qui ai femme et enfant?

— Je ne dis pas cela, sire.

— C'est comme si vous le disiez. Je donnerais beaucoup pour que cette jolie demoiselle vous mît l'amour en tête.

— Le bel amoureux que je serais avec ma figure d'ours en colère!

— La figure n'y fait rien, monsieur. Une sage Allemande recherche des qualités plus solides. Vous n'êtes pas au Louvre ici. Quel âge avez-vous, ma mie? ajouta le prince en s'adressant à Elschen.

— Dix-sept ans, sire.

— Et vous, colonel?

— J'aurai vingt-trois ans dans quelques jours.

— Eh bien! vous vous convenez parfaitement. M. le landgrave est riche. Il n'a que cette fille. Je veux qu'il vous la donne.

— Ah! sire, que vous me gênez! dit le colonel. Mlle Elschen est charmante, assurément; mais je ne puis... Je ne songe pas à me marier. Mordieu! sire, vous me mettez au supplice!

Le roi éclata de rire :

— Vous l'épouserez, Gassion; vous l'aimerez. Je gage que vous l'aimez un peu déjà. Pour ce qui est de lui plaire, il n'est pas douteux que ce ne soit fait. N'est-il pas vrai qu'il vous plaît beaucoup, mademoiselle?

— Ah! sire, quand cela serait...

— Vous n'oseriez le dire? Eh voyez le grand mal! c'est le meilleur militaire qui soit sous le ciel. Si sa valeur ne lui coûte pas la vie, il deviendra le plus grand guerrier de notre siècle. Il est mon ami, et je veux qu'il prenne une femme de ma main. Soignez-le bien, caressez-le comme il faut et me le rendez bien amoureux; mais ne perdez pas de temps, car, une fois revenu au camp, il n'y aurait plus qu'un biscaïen qui pût vous le ramener. Avec son air méchant il ne demande qu'à s'apprivoiser. Quand vous l'aurez mis dans vos filets, je vous donnerai quinze jours pour le faire enrager, et puis nous vous marierons.

Gassion n'était pas moins confus que Mlle Elschen, tandis que le roi plaisantait ainsi. Il baissait les yeux et s'agitait péniblement. Sa majesté eut pitié de son embarras et changea de propos; mais en prenant congé du colonel, Gustave-Adolphe dit tout bas à la jeune fille, en lui passant la main sous le menton.

— Voulez-vous savoir le moyen de captiver M. de Gassion? Ne lui parlez que de la guerre. Faites-lui raconter ses campagnes. Donnez-

lui à entendre que vous aimez les gens de son état, et que vous laisseriez volontiers votre mari courir les champs.

Il est à croire que la belle renommée de Gassion, son caractère noble et hardi, avaient déjà touché le cœur de Mlle Elschen, car elle mit à profit les avis du roi. A force de parler au colonel de ses batailles, elle réussit à lui faire trouver le temps moins long. Gassion ne se désola plus aussi fort d'être condamné à l'oisiveté. Sans vouloir s'avouer entièrement le charme qu'il trouvait à demeurer près de cette jeune fille, il se disait tout bas que, s'il lui était possible d'avoir une faiblesse, ce serait pour elle. Mlle Elschen n'était pas une Circé enchanteresse, habile à manier les filets de l'amour. C'était une bonne et fraîche Allemande toute simple, comme il s'en peut trouver encore à Nuremberg; mais elle avait, aux yeux du colonel, le grand mérite de ne lui pas inspirer de crainte, et pour peu qu'elle vînt à y ajouter celui de l'aimer malgré sa laideur, il ne pouvait manquer de l'estimer bien au-dessus des autres femmes.

Gustave-Adolphe avait à cœur de marier Gassion pour le fixer en Allemagne. Il savait bien qu'il n'y réussirait pas si le colonel revenait au camp sans avoir fait les accordailles. Par suite du plan de conduite qu'il traça au père de la demoiselle, M. de Gassion fut trois grands jours privé de sa jolie compagne. Le roi s'informa de tout ce qu'avait dit le malade pendant le temps de la séparation. On lui apprit que le colonel avait paru s'ennuyer mortellement, et que, vers la fin du troisième jour, il avait hasardé plusieurs questions sur les causes de cette absence. Le moment parut favorable. Gustave envoya le duc de Weymar auprès de Gassion.

— Mon cher colonel, dit le duc, sa majesté sait que vous aimez la fille de M. le landgrave, c'est pourquoi je me suis chargé de tout par ordre du roi. J'ai demandé pour vous la main de Mlle Élisabeth. Le père a donné son consentement. La dot s'élève à 100,000 florins, et sa majesté vous fera un présent de la même valeur. Vous pouvez regarder votre mariage comme arrêté.

— Mais je ne veux point me marier....

— Nous connaissons les bizarreries de l'amour, monsieur, reprit le duc avec sang-froid. Cette passion aime fort le mystère; mais on vous a deviné, colonel : il est inutile de dissimuler. Tout est convenu. Dès que vous serez guéri, vous irez au temple. Vous trouverez dans cette boîte un collier de perles fines que sa majesté vous prie de remettre à votre fiancée. La demoiselle est prévenue; elle vous aimait depuis long-temps.

— Allons donc!

— Elle vous aimait, monsieur. Elle en a fait l'aveu à son père en pleurant. N'allez pas lui rien dire qui l'afflige, vous nous la feriez mourir de chagrin.

— Vous croyez, monsieur le duc!

— J'en suis sûr. Elle va venir, vous lui arracherez facilement l'aveu de sa tendresse. Je vais rendre compte au roi de mon message.

Mlle Elschen parut et s'approcha en rougissant. Le colonel n'était pas moins agité que la jeune fille.

— Mademoiselle, dit le duc, vous voyez l'effet que votre présence produit sur M. de Gassion, et vous, colonel, regardez combien le trouble de cette aimable enfant ajoute à ses charmes. Je vous laisse ensemble et vais dire à sa majesté qu'elle peut compter sur votre éternelle reconnaissance.

Gassion et la fille du landgrave demeurèrent un grand quart d'heure en tête-à-tête sans ouvrir la bouche. Enfin, le colonel déploya le collier de perles fines. Mlle Elschen se mit à genoux auprès du fauteuil du malade, et M. de Gassion, tout palpitant de joie, passa le collier au cou de sa fiancée. La demoiselle leva les yeux à demi en souriant, et ils s'embrassèrent.

Cependant le colonel commençait à recouvrer les forces et la santé. Il avait avoué son amour pour Elschen. On n'en parlait guère, afin de ménager sa timidité; mais il était déjà question de fixer le jour des noces, lorsque, les ennemis ayant reparu, on entendit un matin les tambours rouler avec fracas par la ville. Gassion mit aussitôt son uniforme, et allait sortir à la dérobée de la maison du landgrave, si le duc de Weymar n'y fût arrivé.

— Vous êtes consigné, monsieur, dit son altesse; le roi m'envoie vous donner l'ordre de garder encore le logis aujourd'hui.

— Monsieur le duc, s'écria le colonel, le roi fera tant que sa générosité me forcera de lui remettre ma démission. Le médecin m'a donné carte blanche, et mon régiment a besoin de moi.

— Je suis fâché de vous contrarier; mais j'ai des instructions formelles. Le roi cède ses pouvoirs à votre prétendue; c'est elle seule qui peut lever vos arrêts.

On demanda audience à Mlle Elschen. Le colonel mit tant de chaleur dans ses prières, que la jeune fille accorda la permission de partir, sur l'assurance du duc que la campagne n'excéderait pas trois jours.

— Je vois bien, dit Elschen, que j'aurai une rivale dans la guerre;

mais je consens au partage, et ne me plaindrai pas si vous m'aimez autant qu'elle.

— Je vous aimerai davantage, pourvu que vous ne cherchiez pas à m'en éloigner.

— Une honnête femme ne doit point contrarier les goûts de son mari.

Elschen renfonça ses larmes prêtes à s'échapper, et tendit une main tremblante, que le colonel baisa de fort bonne grace; puis il courut à ses chevaux et à son régiment.

Wallenstein était un habile stratégicien qui traînait les guerres en longueur. Il arriva que la campagne dura quinze jours, au lieu de trois. Gassion fit des prodiges dans les escarmouches, car on ne put réussir à engager une bataille générale. Il intercepta des convois et pénétra jusqu'au milieu des retranchemens de l'ennemi. Le bruit de ses prouesses fut porté à Nuremberg.

Une fois parti à la tête de son régiment, et livré à sa passion dominante, M. de Gassion ne songea guère à ses amours; sa fiancée ne recevait de ses nouvelles que par les bulletins de la campagne. Cependant, soit qu'elle eût imaginé ce moyen de captiver le cœur de son prétendu, ou qu'elle eût reçu secrètement des avis du roi, Mlle Elschen écrivit au colonel pour lui recommander de se bien battre et de revenir couvert de lauriers. Gassion en fut dans le ravissement; il s'écria qu'il n'y avait pas au monde une femme plus digne de lui, et qu'il l'épouserait avec bien de la joie si tôt qu'il n'aurait plus rien à faire. Il ne se doutait pas que la pauvre fille passait les nuits à pleurer dans des transes mortelles.

Un matin, Gustave-Adolphe envoya chercher Gassion.

— Vous faites de belle besogne, monsieur! lui dit le roi sévèrement. Je ne vous ai pas pris à mon service pour tuer les femmes. Lisez cette lettre.

Gassion ouvrit une épître du vénérable landgrave; elle contenait ces mots :

« Sire, ma fille est morte! C'est l'ouvrage de M. de Gassion. Depuis quinze jours qu'il nous a quittés, croiriez-vous qu'il ne nous a pas écrit une seule fois? Une épidémie courait à Nuremberg; mais mon enfant se serait guérie, comme tant d'autres, de la rougeole pourprée, si l'inquiétude et le chagrin n'eussent donné au mal une intensité funeste. »

— Comment! s'écria Gassion, tremblant de tous ses membres; une

jolie fille serait morte d'amour pour moi! Oh! que je suis sot de ne l'avoir pas épousée tout de suite! Je ne retrouverai jamais sa pareille.

— Ne vous désespérez pas, dit le roi, pensant à ses projets sur le colonel; je vous donnerai une autre femme digne de vous. L'Allemagne est riche en trésors de ce genre.

Mais M. de Gassion s'imagina que le ciel avait regardé ses projets de mariage avec colère; il jura solennellement de ne plus rechercher aucune femme de sa vie, et de se livrer uniquement à sa passion pour la guerre.

C'est peu de temps après cette aventure qu'on donna la fameuse bataille de Lutzen, où Gassion commandait une aile. Un marchand passager avait vendu au colonel, la veille de cette bataille, un très beau cheval de couleur bizarre, qui fut échangé contre un autre cheval des écuries du roi. On a prétendu que l'assassin de Gustave-Adolphe reconnut à cette monture celui qu'il devait frapper. Peut-être en tuant le roi croyait-il seulement débarrasser l'Allemagne du redoutable Gassion. Quoi qu'il en soit, cette catastrophe, sur laquelle on a beaucoup écrit, mit fin aux conquêtes de Gustave-Adolphe, qui menaçaient de renverser l'empire, et la destinée de M. de Gassion en fut notablement changée.

Le colonel n'était pas en peine de trouver de l'emploi; tous les souverains de l'Europe lui écrivirent pour l'attirer dans leurs armées; mais il arriva aussi un courrier du cardinal de Richelieu, qui savait mieux que personne l'art de prendre les gens. Les princes étrangers offraient à M. de Gassion des honneurs et des richesses; M. le cardinal prouva bien qu'il connaissait le faible de chacun dans ce passage de sa lettre au colonel :

« Le roi, mon maître, n'a pas seulement l'envie de vous avoir; il veut aussi que vous lui ameniez votre régiment entier. Ceux qui se sont formés à vos exemples nous seront précieux, et nous augmenterons leur nombre de deux compagnies dont j'ai les chevaux tout prêts en mes écuries. Ce sont de belles bêtes qui ne demandent qu'à porter des braves comme vous, monsieur le colonel. Pour de l'occupation, je vous donne ma foi que vous n'en sauriez manquer céans. M. le duc de Lorraine nous prépare une rude guerre. Songez que c'est votre pays qui réclame le secours de votre bras. »

Gassion fit passer le Rhin à son régiment et courut à franc-étrier jusqu'à Paris. Le secrétaire d'état Des Noyers le prit dans son carrosse et le conduisit au château de Ruel, où était M. le cardinal.

Lorsqu'on annonça Gassion, le ministre ouvrit ses curieuses tablettes et y trouva ces mots :

« Cœur brusque et sensible, facile à gagner ; il serait impardonnable de l'avoir contre soi. »

Son éminence employa ses manières caressantes et ses plus affectueuses paroles pour subjuguer le colonel. Gassion n'eut qu'à exprimer ses désirs pour les voir aussitôt satisfaits. Il voulait adjoindre à son régiment une compagnie de dragons, le cardinal lui en promit deux. Il obtint encore la solde extraordinaire et le droit de distribution des grades et faveurs sans le contrôle de la cour. Gassion, au comble de ses vœux, allait prendre congé du ministre, lorsque son éminence lui dit :

— Je vous retiens à dîner avec moi, colonel ; j'ai encore à vous parler de choses importantes. Pour vous faire passer le temps, Des Noyers vous mènera voir les chevaux et les armes que je vous destine.

Pendant la visite aux chevaux du cardinal, M. Des Noyers et le fameux père Joseph tinrent compagnie à M. de Gassion. Le confident intime de son éminence, voulant aussi gagner l'affection du colonel, parla en ignorant des choses du métier. Or, Gassion, qui n'était point courtisan, releva sans se gêner les bévues du révérend père. A la troisième sottise que le capucin laissa échapper, le colonel leva les épaules de pitié.

— Je vois bien que nous ne sommes pas de même avis, dit le père Joseph d'un air piqué.

— C'est que nous ne sommes pas de même métier, reprit Gassion. Si je voulais discourir du rituel catholique avec vous, il me pourrait bien arriver de n'avoir pas le sens commun.

M. Des Noyers eut beau faire des signes au colonel et lui marcher sur le pied, Gassion n'y prit pas garde et continua ses critiques, de sorte que le père Joseph conçut, dès ce jour, une violente aversion pour le nouvel ami du cardinal.

Au dîner, Gassion fut placé vis-à-vis de Richelieu qui ne cessa de fixer sur lui ses yeux perçans. Son éminence écouta le colonel si attentivement, qu'elle n'en mangea presque point. Les assistans en firent la remarque ; le sieur de Bautru, qui était bel esprit, dit tout bas au ministre :

— Votre éminence aura une indigestion cette nuit, car elle a dévoré des yeux ce lansquenet entier avec les bottes et l'uniforme.

— Je n'en ai pas encore mangé ma suffisance, répondit le cardinal, et je m'en veux régaler largement.

Le père Joseph, afin de prendre une revanche, discuta fort avec M. de Gassion; mais il se fit battre une seconde fois.

En quittant la table, le colonel demanda qui était ce capucinal personnage qui faisait l'entendu; son éminence se mit à rire de toutes ses forces et dit à haute voix :

— Ce capucinal coquin, c'est le père Joseph, mon conseiller privé; ne vous gênez pas pour lui répondre. Il n'y a pas besoin de prendre des mitaines chez moi, quand on est homme de votre mérite.

Au moment de remonter en carrosse, Gassion vit venir à lui M. le cardinal, qui l'entraîna près d'une fenêtre :

— Monsieur, dit son éminence d'un ton pénétrant, je gage que vous pensez à retourner à vos troupes.

— Demain si je le puis, et si vous daignez m'envoyer tout de suite vos instructions.

— Eh bien! monsieur, sachez que nous n'avons rien dit encore. J'ai une idée de conséquence à vous communiquer. Revenez dans trois jours.

— Les plaisantes gens que ces grands! disait Gassion dans la voiture de M. Des Noyers. Je vous demande à quoi bon perdre une journée en politesses plutôt que de venir au fait! Est-ce que tout le monde cache ainsi sa pensée en ce pays?

— On y fait souvent bien pis encore; on feint de penser tout le contraire de ce qu'on a dans l'esprit.

— Je n'y dois donc guère rester, car je n'entends rien à ce jeu-là. Et savez-vous ce que son éminence a de si secret à m'apprendre?

— Je l'ignore absolument; c'est quelque affaire qui n'entre pas dans mes attributions. Peut-être M. le cardinal veut-il éprouver à quel point vous vous donnez au roi. Je vous engage à ne pas marchander avec lui et à promettre de rendre tous les services qu'on vous demandera. C'est le seul moyen d'arriver promptement à une belle position.

— Allons! murmura Gassion, en voilà encore un qui joue au fin avec moi!

Le troisième jour, dès sept heures du matin, le colonel attendait à la porte de son éminence. On le fit entrer mystérieusement par les petits degrés.

— Vous vous êtes levé aujourd'hui comme s'il s'agissait de surprendre l'ennemi, dit le ministre. Allons par ici, j'aime à voir les gens à qui je parle.

Lorsque Gassion fut tourné du côté de la lumière, M. le cardinal prit un ton fort sérieux pour lui dire :

— Avez-vous reçu des propositions de MM. de Bouillon ou des ducs de Guise?

— Aucune.

— Je vous crois. Il se brasse une grande conspiration, colonel.

— Les rebelles au roi n'ont jamais les dés pour eux. Nous les battrons.

— Mieux que cela; nous les préviendrons.

— Votre affaire est de les prévenir, la mienne est de les battre.

— Vous pouvez nous servir beaucoup dans cet instant.

— Disposez de mon bras.

— C'est de votre esprit que j'ai besoin.

— Il est à vous.

— Le comte de Soissons est l'ame et le chef de la conspiration. Il débauche les troupes et fait le magnifique.

— Envoyez-moi vers lui, je vous le traîne ici mort ou vif.

— C'est vif qu'il me le faut et sans violence.

— Comment l'entendez-vous?

— Il ne peut manquer de vous écrire pour vous attacher à son parti. Êtes-vous homme à lui répondre comme si vous acceptiez ses offres, pour le bien enferrer jusqu'aux dents?

— Mauvaise guerre que ceci, monsieur le cardinal. Je m'en acquitterais mal.

— On vous aidera.

— Je veux dire que j'y ai trop de répugnance. Je ne saurais être déloyal envers personne, pas même envers les traîtres.

Le front de son éminence se plissa étrangement, et ses sourcils gris se contractèrent.

— Point de brusquerie cette fois, Gassion; prenez le temps de réfléchir.

— Mon premier mot est mon dernier, monsieur le cardinal. Toujours bonne guerre et franc jeu, voilà ma devise.

— Votre fortune serait faite, monsieur.

— Elle restera donc à faire.

— Le roi sera mécontent.

— Il me pardonnera, quand je lui aurai rendu d'autres services.

— Est-ce décidé, Gassion?

— Irrévocablement.

— Peut-on du moins compter que vous serez plus inflexible encore pour nos ennemis?

— Mordieu! monsieur, je vous ai dit que je ne saurais tromper personne, entendez-vous?

— Touchez là; vous êtes un galant homme. Je ne vous en veux point, et je vous donnerai les moyens de monter par un autre chemin. Soyez discret seulement, et oubliez ce que nous venons de dire.

— Je ne m'en souviens plus d'un mot.

— Allez maintenant visiter le roi, et puis vous serez libre.

On voit que la délicatesse de M. de Gassion lui fit manquer une belle occasion de parvenir.

Le colonel fut encore mieux accueilli à Saint-Germain qu'à Ruel. Louis XIII le garda long-temps en son cabinet pour lui demander s'il y avait du gibier dans les forêts d'Allemagne, si on y savait bien sonner de la trompe de chasse, et si on portait de la dentelle aux jambes.

En quittant sa majesté, le colonel traversa le salon d'attente, où étaient quelques dames.

— N'est-ce pas là le fameux Gassion? demanda l'une d'elles.

— Lui-même, répondit Bautru, qui était présent.

— Ah! de grace, arrêtez-le un moment, que nous ayons le loisir de le regarder.

Bautru aborda le colonel et le retint en se plaçant devant la porte.

— Tenez, monsieur de Gassion, lui dit-il, voici la comtesse de Bourdonné qui brûle d'envie de causer avec vous.

— Il est vrai, monsieur, dit la dame; on ne converse pas tous les jours avec des héros de votre sorte.

— Oh! madame, je vous en prie, parlons autrement.

— Je dis ce que je pense, monsieur, ce que nous pensons toutes.

Un cercle de beautés entoura le colonel.

— Êtes-vous au moins ici pour quelques jours? poursuivit la comtesse.

— Je pars demain pour Thionville, madame.

— O ciel! quoi! voler si tôt loin du séjour des plaisirs! vous dérober à nos admirations! ah! laissez-nous le temps de vous tresser des couronnes!

— Quelle diable de langue parle-t-on ici? s'écria Gassion déconcerté.

— Nous savons que vous méprisez notre sexe entier. Il faut que cela finisse, monsieur; il faut que nous triomphions de vos injustices.

— Il le faut! dirent toutes les belles.

— Mesdames, reprit la comtesse, je vous invite à passer la soirée chez moi aujourd'hui avec M. de Gassion, il y va de notre honneur. Nous ne souffrirons pas qu'il retourne à la guerre avec ses préjugés. Vous y viendrez, monsieur. Vous ne sortirez pas d'ici sans avoir promis d'y venir.

— J'ai bien autre chose à faire que d'entendre des sornettes.

— Des sornettes! voyez le méchant! l'ingrat! il faut le battre, mesdames.

— Nous n'oserions! c'est un si vaillant homme! Mais il ne s'en ira pas qu'il n'ait juré de venir ce soir.

— Allons! dit Bautru. Est-ce que vous tremblez devant des ennemis si charmans?

— Eh bien! j'irai.

De retour à Paris, M. de Gassion trouva tant de gens assemblés devant son hôtel, pour le voir passer, qu'il n'osa descendre de son carrosse et s'en fut au Palais-Royal. Il ne rentra chez lui qu'à la nuit close. Bautru le vint chercher sur les huit heures et l'emmena chez la comtesse.

Les dames de la cour avaient pris en grande affection Gustave-Adolphe. Il circulait depuis peu des romans sur ce prince où M. de Gassion jouait un beau rôle. Lorsqu'on sut que le colonel devait aller chez Mme de Bourdonné, toute la cour voulut y être engagée; mais la comtesse n'invita que les plus jeunes et les plus jolies personnes. Deux hommes seulement furent admis, Bautru et M. Gauffre, l'avocat.

Gassion reçut des honneurs extraordinaires dans la maison de la comtesse. On le plaça sur un siége à dos au milieu d'un cercle où les dames n'avaient que des plians, et quand on l'eut bien accablé de cajoleries, M. Gauffre fit lecture d'un plaidoyer en faveur du beau sexe. L'orateur passa en revue les femmes célèbres depuis Clélie jusqu'aux héroïnes du siége de Calais. Il vanta ensuite les douceurs de l'amour et parla superbement bien du bonheur que goûtait Renaud dans les jardins d'Armide. M. de Gassion ne savait quelle contenance tenir pendant ce long discours. Il se vouait intérieurement à tous les diables, et n'osait lever les yeux sur l'essaim formidable des jolies femmes. Bautru se mordait les lèvres pour ne pas rire. L'avocat, parvenu à la péroraison, prit une voix larmoyante en disant que les conquêtes du beau sexe n'étaient rien, puisque un fleuron manquait à leur couronne, puisque le grand Gassion ne voulait point donner son cœur.

— Eh! là! ne pleurez pas, mon bon ami, dit le colonel, prenant au sérieux le ton plaintif de l'orateur. Je n'ai que vingt-quatre ans; je penserai à l'amour un de ces matins.

M. Gauffre, saisissant l'à-propos, s'écria qu'il y fallait penser aujourd'hui, à l'heure même. Il philosopha comme un dieu sur la rapidité du temps et les ravages de sa faux meurtrière. Il finit par se

mettre à genoux, et faisant une invocation pathétique au fils malin de Vénus, il le supplia de descendre du haut des nuages pour lancer ses traits contre ce cœur plus dur que le rocher.

— Mais enfin, dit Gassion qui perdait patience, que me veut cet homme avec ses pleurs et ses bavardages?

— Je veux que vous choisissiez une belle parmi ces dames, et que vous déposiez vos hommages à ses pieds; que vous lui donniez le premier gage de votre tendresse par un baiser, et que vous portiez ses couleurs. Je veux que vous songiez à elle au milieu des combats, et que votre premier soin, après chaque bataille, soit de lui envoyer un message galant pour lui prodiguer les noms les plus doux.

Les dames applaudirent à cette éloquence entraînante.

— Que je choisisse une maîtresse ici, devant tout le monde! dit Gassion en rougissant. Eh bien! voyons: celle que je prendrai m'acceptera-t-elle pour son galant?

— Oui! répondirent toutes les belles.

— Fort bien! Dites-moi donc, vous, mon cher garçon, qui pleurez de si bon cœur, votre femme est-elle ici?

— Assurément, monsieur le colonel.

— Allons, c'est elle que je choisis.

L'avocat prit par la main sa femme, qui était fort jolie, et la conduisit à M. de Gassion, qui l'embrassa sur les deux joues, au bruit des applaudissemens et des murmures de satisfaction. La jeune dame détacha ses rubans de son épaule et les offrit au colonel, qui se les laissa mettre à son chapeau.

— Ah! monsieur l'avocat, dit Bautru transporté d'aise, vous en tenez. Par ma foi! si j'étais M. de Gassion, je vous en donnerais pour vos discours.

— Il mériterait bien que je fusse un autre homme, disait naïvement Gassion.

— Que vous êtes heureuse, ma chère! s'écrièrent toutes les belles.

— Que je voudrais que le choix fût tombé sur moi! dit Mme de Bourdonné; que je voudrais être mère d'un petit Gassion (1)!

— Pour le coup, ceci est trop fort! dit le colonel, tout-à-fait démonté. Voyez l'embarras où me jette cette femme! Vous êtes toutes des folles!

Gassion sortit en courant, et jura de ne remettre les pieds de sa vie dans un salon. Cette aventure divertit la cour entière, et charma les

(1) Ce mot de Mme de Bourdonné est historique.

ennuis du roi pendant plusieurs jours. Il paraît que le colonel emporta une méchante opinion de la ville, et qu'il avait eu affaire au Palais de Justice, car on trouve ces mots dans une de ses lettres à M. de Bergeré, son frère :

« Quel damné pays que ce Paris! Comment y pouvez-vous vivre? Les gens de lois font mille longueurs pour vous expédier, les courtisans ne disent que des mensonges, et les femmes sont des Putiphar! Jésus! la terrible chose que ces cotillons et ces bonnets carrés! »

Pendant un congé que M. de Gassion avait donné à son lieutenant Saint-Alais, il lui écrivit :

« Que trouvez-vous donc de si attachant là-bas? Aller au cours, bayer aux oiseaux, montrer fine jambe, manger des friandises et faire l'amour? Voilà-t-il pas des occupations bien agréables et du temps bien employé! Si vous étiez avec moi, je vous ferais forcer de bons retranchemens ennemis, tenir campagne rase, prendre de bons quartiers à l'arme blanche, et faire de bons prisonniers, qui vous paieraient de bonnes grosses rançons. »

Le premier exploit de Gassion au service de France fut d'enlever, en six jours, la forteresse de Cambresis, contre laquelle avaient échoué Rantzau et La Meilleraie. M. le cardinal se montra fort joyeux de cette prise, et demanda aussitôt au roi le brevet de maréchal-de-camp. La confiance de Richelieu dans la vigueur de M. de Gassion était si grande, qu'il avait coutume de dire aux ambassadeurs qu'il voulait menacer : « Si vous me faites des difficultés, Gassion les lèvera. »

En moins de trois ans, M. de Gassion chassa l'ennemi de toutes nos provinces, mit fin à la révolte des pieds-nus en Normandie, et conduisit, dans sa belle campagne de Flandre, les armées du roi jusqu'aux portes d'Anvers. On ne l'employa pas dans la guerre du comte de Soissons, à cause de sa conversation avec le ministre.

Un jour, M. le cardinal lui écrivit une lettre fort affable :

« Je me fais vieux, disait son éminence; il faut que je songe à assurer le sort de mes amis. J'ai un projet pour votre bonheur, que je veux exécuter devant que la mort me vienne enlever. Revenez-nous cet hiver, et comptez sur l'extrême amitié que je vous porte. »

M. de Gassion ne se fit pas prier pour aller à Ruel.

— Vous avez des ennemis, lui dit le cardinal. Votre mérite excite la jalousie. Tant que je vivrai, ces gens-là ne seront pas à craindre; mais si vous me perdiez, ils vous joueraient de méchans tours, et votre caractère franc et loyal ne vous permettrait pas de les combattre

avec égalité. Je prétends faire votre fortune et vous placer si haut, qu'on ne puisse vous atteindre. Le premier bâton de maréchal sera pour vous, et en attendant voici un petit présent que vous accepterez pour l'amour de moi.

Son éminence présenta deux bagues magnifiques sur lesquelles étaient de gros diamans.

— Eh! d'où vient que vous me donnez ainsi deux joyaux? dit Gassion.

— C'est qu'il y en a un pour votre femme.

— Votre éminence peut reprendre celui-là. Il est de trop.

— Non, monsieur, car je vous fournirai celle qui le doit porter.

— Alors c'est différent; je le garde.

— Dites-moi, maintenant, si votre éloignement pour les femmes est sérieux, car je désire, avant tout, vous rendre heureux.

— Le beau sexe m'a toujours inspiré plus de crainte que de désirs, et je n'estime pas assez la vie pour la vouloir donner; mais si votre éminence se charge de choisir pour moi, je n'ai pas d'objection à opposer.

— J'ai choisi déjà, Gassion, et vous serez content; le parti est tel que des princes le voudraient avoir. Pour la jeunesse, la beauté, la grandeur du nom et les richesses, vous n'aurez rien à y redire. Nous vous ferons duc, et cette alliance vous mettra de pair avec les plus grands seigneurs.

— En vérité, monsieur le cardinal, je ne sais plus ce que j'ai fait pour mériter tant de bonheur.

— Ce que vous avez fait! je vais vous le dire : vous avez été le seul étranger aux vilaines intrigues qui m'ont entouré. Vous avez été le plus honnête homme de notre temps, plus honnête que moi-même, Gassion, je l'avoue ici entre nous deux, parce que je connais votre modestie. Les cœurs comme le vôtre sont rares! je veux que vous deveniez le chef d'une maison puissante, et que, dans les siècles à venir, nos rois aient des Gassions à leur côté qui ne perdent jamais de vue le bel exemple que leur père aura donné. J'ai fait du bien et du mal, comme tout le monde, pendant ma vie; il faut me presser de travailler à entraîner la balance du bon côté. Le temps est précieux. Revenez demain; je vous présenterai à votre femme, et nous nous occuperons du contrat.

Gassion fut exact à revenir le lendemain; mais il trouva la porte du ministre fermée. M. le cardinal ressentait les premières atteintes de la crise qui l'emporta en peu de jours. On n'a jamais su quelle

était la femme qu'il destinait à M. de Gassion. Le général conta lui-même au roi la position singulière où le laissait la mort de Richelieu.

— Ne vous inquiétez pas, dit sa majesté, je me charge de vous marier aussi bien qu'il l'aurait pu faire, et votre bague ne sera pas perdue.

Mais le roi ne songea plus à s'acquitter de sa promesse, et d'ailleurs il ne tarda pas à suivre son ministre dans la tombe. Gassion pensa plus fort que jamais que le ciel le voulait faire mourir garçon; il ne témoigna aucun regret de voir ces projets avorter. Il retourna au camp, et reprit avec ardeur la rude vie qu'il préférait à toutes choses.

Ici commence la série de ces belles campagnes qui ont rendu immortel le nom de M. de Gassion, et dont l'histoire nous a laissé les détails. Il eut une grande part à la victoire de Rocroi et devint l'ami du duc d'Enghien, qui demanda pour lui le bâton de maréchal. Le cardinal Mazarin écrivit que M. de Turenne devait l'obtenir auparavant, et qu'il ne se montrait point si pressé.

— M. de Turenne, répondit Gassion, honorera le grade, et moi j'en serai honoré.

On envoya le bâton à tous les deux. Cependant Gassion finit par être cruellement desservi au Louvre. On le peignit comme un ambitieux qui voulait abuser de son influence sur l'armée. Il aurait suffi que le maréchal prît une fois l'air de la cour pour mettre fin à ces bruits ridicules. Il n'y voulut pas aller. Le gouvernement faible et défiant de la régente Anne d'Autriche inspira de l'humeur à M. de Gassion. Le conseil lui demandait compte de ses moindres gestes et prétendait diriger ses opérations; il lui échappa de dire, en ouvrant une lettre de Mazarin :

— Que nous allons lire de bagatelles!

On parla de le faire arrêter, et si l'ordre n'en fut pas donné, c'est qu'on craignit de le pousser à la révolte et d'exciter une guerre civile. C'était bien mal connaître le maréchal, et Richelieu avait eu raison de dire qu'il n'était point pardonnable d'avoir contre soi un cœur si sensible et si facile à gagner. Gassion fut abreuvé de dégoûts.

Ne sachant plus comment se débarrasser de lui, le cardinal Mazarin imagina d'employer sa valeur même à le perdre. On lui expédia de Paris un ordre d'attaquer l'ennemi dans un retranchement inexpugnable. Le maréchal, devinant les intentions du ministre, renvoya l'ordre avec cette note au bas :

« Je n'ai de ma vie manqué une entreprise faute de diligence ou de courage, mais ce qu'on me demande est impossible. Si vous voulez

ma mort, faites-moi mon procès, et qu'on me tranche la tête sur l'échafaud; mais ne sacrifiez pas l'armée à vos ressentimens. Je ne consentirai jamais à mener de braves gens à une boucherie certaine. »

Dans l'attente de son rappel, le maréchal fut quelques jours absorbé dans une rêverie profonde, dont ses officiers s'effrayaient. Un matin, ses espions l'ayant averti qu'il pouvait s'emparer de la ville de Lens par un coup de main, il fit sonner le boute-selle, afin que la nouvelle d'une victoire arrivât en même temps que celui de sa disgrace. Comme il donnait les derniers ordres par la fenêtre d'une maison, tous ceux qui étaient présens entendirent une voix crier à plusieurs reprises le nom de Gassion, sans qu'on pût découvrir qui avait ainsi appelé le chef de l'armée. Cette circonstance extraordinaire parut d'un si mauvais augure, qu'on supplia le maréchal de différer l'expédition; mais il n'y voulut pas consentir, et la voix surnaturelle l'ayant encore nommé une dernière fois, il répondit de toutes ses forces :

— Que me voulez-vous? Est-ce un malheur que vous m'annoncez? J'en attends un par le prochain courrier. Si c'est la mort, elle viendra bien à propos pour garder mon nom et ma personne d'un outrage.

En attaquant Lens à l'improviste, l'armée rencontra une palissade que les ennemis avaient élevée pendant la nuit. M. de Gassion, furieux de cet obstacle, sauta des premiers à bas de son cheval, et donna l'exemple aux soldats en arrachant de ses mains les pieux qui arrêtaient sa cavalerie. C'est pendant ce travail qu'une balle l'atteignît à la tête et le blessa mortellement. Il rendit l'ame au bout de trois jours, le 2 octobre 1647, en recommandant son frère au cardinal Mazarin; mais M. de Bergeré fut tué lui-même un mois après le maréchal. Les deux frères, étant de la religion, furent enterrés à Charenton. La cour, qui avait poussé le maréchal au désespoir, lui prodigua les honneurs après sa mort. On lui éleva un fort beau mausolée.

Jean de Gassion n'avait que trente-sept ans quand il périt ainsi glorieusement. M. de Turenne et le prince de Condé n'ayant eu leur belle réputation qu'après lui, il fut réellement le premier homme de guerre de son temps, et sans doute il serait devenu aussi fameux que ces deux grands généraux, si ce coup malheureux ne l'eût emporté à l'âge où d'ordinaire les talens atteignent à leur plus haut développement.

PAUL DE MUSSET.

SOUVENIRS

DE

NOS CAMPAGNES D'AFRIQUE.

II.

Costumes. — La Ville de Tremecen.

Les Bédouins qui habitent le nord de l'Afrique descendent de quelques tribus venues de l'Arabie, et quoique plusieurs siècles se soient écoulés depuis la migration de leurs ancêtres, on peut encore leur donner le nom d'Arabes : ils ont conservé toutes les habitudes et les mœurs du peuple dont ils descendent; ils n'ont rien gagné à la fréquentation des peuples civilisés, comme ils n'ont rien perdu en se mêlant à d'autres peuples plus barbares. C'est toujours le caractère, le costume, la vie nomade et inquiète de l'Arabe du désert. Les siècles, en s'écoulant, n'ont pas laissé parmi eux plus de traces que le changement de patrie : ils sont aujourd'hui ce qu'ils étaient du temps de Massinissa et de Jugurtha.

La finesse et la ruse sont le caractère distinctif du Bédouin. La méfiance est le mobile de toutes ses actions; il vit toujours sur la défensive, et n'est insouciant que du sort que lui réserve le prophète; fataliste sur ce point, il ne fait rien pour éviter ou changer sa déstinée; il se courbe sans murmurer sous les coups redoublés de la fortune, comme il reçoit sans joie ses faveurs les plus grandes et les plus inespérées.

L'avarice est sordide chez tous les Arabes; on ne saurait croire jusqu'où va chez eux l'amour de l'argent; ils ne connaissent aucune loi dans le commerce, et trompent sans scrupule leurs plus proches parens et leurs meilleurs amis.

Cependant l'argent ne leur profite pas : sobres dans leur intérieur, ils ne connaissent aucune de nos folles dépenses, ils n'ont de luxe que dans leurs armes et dans leurs chevaux, et c'est dans ce luxe qu'ils font consister la richesse.

Leurs vêtemens se composent d'ordinaire d'une chemise à larges manches sans col, d'un haïck, étoffe de laine, qu'ils roulent autour du corps; cette étoffe est attachée ensuite sur la tête avec une corde de chameau, qui fait quarante ou cinquante tours; par-dessus le haïck, ils mettent deux ou trois de ces manteaux à capuchon en laine blanche ou noire, connus sous le nom de burnous; les jambes sont toujours nues et les pieds placés dans des babouches en maroquin. C'est dans ce costume que l'Arabe monte à cheval, se servant, pour exciter sa monture, de ses larges étriers, lorsque son pied n'est point armé d'éperons.

Pour se distinguer de la foule, les chefs et les riches ajoutent à tous ces vêtemens le *sorwal* ou pantalon arabe, la veste et les *tûmach* ou bottes de guerre. Le pantalon est retenu à la taille par une ceinture en laine ou en soie d'une longueur démesurée, qui se roule autour du corps; il est fort large, mais il se rétrécit vers l'extrémité et s'arrête au-dessous du genou. La grande quantité d'étoffe qu'ils emploient à cette partie du vêtement la rend très incommode au cavalier. Les selles arabes, comme les selles turques, ont un pommeau très élevé sur le devant et une palette encore plus élevée sur le derrière, ce qui fait que les Turcs et les Arabes ne peuvent enfourcher le cheval aussi lestement que nous; comme ils montent par la droite, ils placent le pied gauche sur la croupe de leur monture, ramassant de la main gauche les plis nombreux du sorwal, et ne se placent en selle qu'après un temps d'arrêt bien marqué. Tous ces préparatifs seraient difficiles avec nos chevaux européens, souvent indociles *au montoir*, mais un cheval arabe bouge rarement avant que le cavalier ne l'ordonne. — Les tûmach sont une chaussure très élégante et qui se rapproche des bottes à dentelles que l'on portait du temps de Louis XIII; elles sont sans talon, très légères, très fines, plissées, et ouvertes en entonnoir, se resserrant au besoin par des lanières en maroquin qui flottent sur le bas de la jambe. Elles sont à deux compartimens, se composent d'un brodequin fait d'une peau excessivement fine et qui se chausse le premier, et d'une grande tige qui s'y adapte. La couleur de ces bottes varie selon les goûts; elles sont généralement jaune paille, assez souvent rouges. Dès qu'un chef descend de cheval, il quitte ses bottes pour des souliers ou des babouches, qu'il garde tant qu'il est à terre; les jambes restent nues, été comme hiver.

Le haïck, le burnous et la corde de chameau constituent le costume national; les chefs s'en couvrent comme le peuple; seulement ils choisissent des laines plus fines et des tissus mieux travaillés. Les grands, tels que Mustapha, El-Mezari et autres, mêlent au poil de chameau dont la corde est faite, quelques filets d'or qui sont leur seule marque de distinction.

En toute saison, les Arabes n'ont pour demeure et pour abri que des tentes;

celles des pauvres sont faites en poil de chameau, misérables, et souvent l'air y pénètre par de nombreuses déchirures; celles des chefs et des riches sont plus belles et mieux abritées : ce sont de beaux pavillons décorés avec luxe et qui projettent au loin l'ombre de leurs trois pignons; à l'intérieur ces tentes sont ornées de coussins en soie, de tapis et de trophées d'armes. Celle du bey Ibrahim était curieuse à voir. La richesse de ce pavillon contrastait avec la misère des tentes voisines. La grandeur de l'enceinte, les fières et hautes banderolles dont elle était ornée, la blancheur éclatante de la toile, le profond silence qui régnait aux abords, tout concourait à faire ressembler la tente d'Ibrahim à un palais de roi. Deux schiaouss, appuyés sur leur bâton, en gardaient l'entrée; l'intérieur était tendu comme un oratoire; de jeunes esclaves, placés derrière le bey et attentifs à ses moindres mouvemens, n'attendaient que ses ordres pour agir, et Ibrahim Busnach, les jambes croisées, posait, impassible, pendant des journées entières, au milieu de ses tribus, dans sa riche tente dont l'entrée, comme celle de toutes les tentes arabes, regardait l'orient.

Ce n'est que du côté de la Tafna que nous avons rencontré quelques huttes taillées dans le roc, ou creusées dans la terre, a peu près comme celles de la Touraine. En nul autre endroit, je n'ai rien vu qui ressemblât à une maison ou à une chaumière. Mais dans les plaines on trouve de nombreux marabouts : ce sont de petits édifices carrés surmontés d'un dôme qui servent de sépulture aux saints et aux chefs, dont ils portent ordinairement le nom. On choisit, pour les bâtir, les sites les plus rians, et ils deviennent toujours le centre d'un cimetière. Les Arabes ne connaissent pas le luxe des tombeaux; ils ensevelissent les morts dans des fosses très peu profondes, qu'ils recouvrent de maçonnerie, puis ils scellent sur la tombe une pierre plate et brute, sans qu'il existe aucune différence entre les diverses sépultures, et l'on croirait passer sur un terrain pierreux si le marabout n'indiquait la sainteté du lieu.

Les saints, qui se nomment aussi *marabouts*, vont en pélerinage de tribu en tribu, recevant des aumônes au nom du prophète, lisant et écrivant des versets sur de petites planches et exhortant les fidèles à la vertu. La guerre respecte ces interprètes de la parole divine : ils sont sacrés pour tous les partis et portent rarement les armes; il en est cependant qui font la guerre et donnent l'exemple de l'intrépidité, mais ils ne coupent jamais de têtes; aussi on respecte la tête des marabouts lorsqu'ils tombent sur le champ de bataille.

Les Arabes n'ont pas encore poussé bien loin la science de la médecine · leurs *tebib* ou médecins ne connaissent que quelques simples et quelques onguens, et n'ont jamais songé à faire une amputation; la pureté du sang, la salubrité du climat, la force morale et le genre de vie des Arabes, suppléent aux soins qu'ils ne savent pas donner. Jamais on ne voit un Arabe entrer à l'hôpital, et cependant ils sont toujours guéris avant nos soldats. El-Mezari ayant eu le tibia fracassé par une balle, s'est bien gardé de se laisser faire l'amputation; aussi aujourd'hui il marche sur ses deux jambes, et il n'y aurait plus trace de son accident s'il ne boitait un peu. Mustapha, blessé à la Sik-

kak, a refusé les secours de l'ambulance et a préféré se livrer à un vieil empirique de Tremecen, qui passait pour très savant auprès du peuple.

Quant à l'art vétérinaire, aucun Arabe ne l'ignore. Comme le cheval est ce qu'il a de plus cher et de plus précieux, il a cherché tous les moyens pour le faire vivre long-temps et lui conserver la santé. Il ne connaît, néanmoins, d'autres remèdes que la saignée et le feu, qu'il emploie à chaque instant et dans toute occasion; aussi il est rare de trouver dans ce pays un beau cheval qui ne soit taré de feu souvent aux quatre jambes et aux épaules.

Les idées commerciales du peuple arabe sont peu étendues, et sous ce rapport il ne sera pas de long-temps de niveau avec les Européens. Quelques fruits de la terre et les troupeaux sont à peu près ses uniques ressources et ses seuls objets de trafic. Il ignore complètement les finesses et les artifices de l'agiotage, et ne cherche pas à faire de l'or avec de l'argent. Comme, avant tout, il est avare, il ne s'engage dans aucune spéculation aventurée et ne compromet jamais la moindre somme, devrait-il en retirer cent pour cent; mais il enterre sa fortune et y ajoute chaque jour le produit de ses nouvelles sueurs. On donne plusieurs raisons de ce phénomène d'avarice; la moins absurde, qui cependant est loin de nous sembler bonne, est que les chefs suprêmes ayant droit de vie ou de mort sur leurs tributaires, les Arabes entassent et réservent cet argent pour pouvoir, au besoin, racheter leur vie. Il me semble que c'est peu les connaître que de leur croire une telle prévoyance, quelque fatalistes qu'on les sache, quelle que soit leur soumission aux jugemens de la Providence qui a marqué par avance tous les accidens de leur vie. L'amour de l'argent est le seul mobile qui les pousse ainsi à entasser, à ne jamais détourner une obole de leur trésor, et à feindre la misère pour éloigner tout soupçon et toute convoitise. Comme en Afrique, plus que partout ailleurs, le père est réellement chef de la famille; comme il dispose de tout et ne rend compte à personne, nul ne sait jamais où est enfoui l'héritage; aussi, à la mort du père, les enfans n'ont souvent rien de plus pressé que de faire des fouilles dès que les funérailles sont terminées. Ces habitudes coûtent cher à la France, car tout l'argent qui passe dans les mains des indigènes n'en sort plus, et comme ils vivent de leurs propres produits, ils ne concourent en rien au débit de nos marchandises continentales.

La population du nord de l'Afrique est loin d'être homogène; elle se compose d'Arabes-Bédouins, de juifs, de Maures, de Turcs, de coulouglis et de nègres; ces divers peuples ont chacun leurs mœurs, leur langage et même leurs lois. Les Arabes proprement dits habitent les campagnes; ceux qui habitent les montagnes prennent le nom de Kabaïles: ils ne descendent jamais dans la plaine et combattent à pied; ce sont les troupes les plus redoutées, et les militaires qui ont fait dans l'Algérie quelque expédition lointaine, se souviennent de l'intrépidité et de l'acharnement que déploient dans le combat ces Arabes de la montagne. Les Turcs, les Maures et les coulouglis habitent les villes; le coulougli est le fils du Turc et de la Mauresque ou de la femme

arabe. Tremecen était peuplé presque entièrement d'hommes de cette race; Mustapha-ben-Ismaïl est lui-même coulougli.

Les nègres habitent indistinctement les villes et les campagnes; ils sont presque tous esclaves, mais néanmoins ils montent à cheval et combattent comme les Arabes. Quant aux juifs, ils sont tous commerçans, et se renferment dans les villes parce qu'ils y trouvent un abri plus sûr pour leurs grandes richesses. Ils sont d'ailleurs très répandus dans le pays, mais la guerre leur est tout-à-fait inconnue. Mascara en renferme un très grand nombre; lors de l'expédition du maréchal Clausel, Abd-el-Kader, en abandonnant cette ville, les frappa d'une forte contribution qui les ruina presque tous. A l'arrivée de nos premiers corps d'avant-garde, cette nombreuse population implora la clémence du maréchal, qui, par un ordre du jour, la recommanda à l'humanité de nos soldats. Lorsque notre armée quitta Tremecen, plusieurs familles la suivirent et vinrent s'établir à Oran, abandonnant une ville où, à son retour, l'émir aurait fait retomber sur elles tout son ressentiment.

Les villes de la côte, telles qu'Oran, Mostaganem, Alger, Bougie et Bône, ont totalement changé d'aspect depuis qu'elles sont en notre pouvoir; ce ne sont plus les villes mauresques, aux rues sales et étroites, encombrées d'habitans; elles ne sont plus gardées et surveillées par de vieux donjons maures à Mostaganem, espagnols à Oran, danois à Bougie et à Bône, mais bien par des bastions français, qui dominent la plaine, et montrent aux navires leurs cimes crénelées; des voies larges les traversent en tous sens, des places publiques leur donnent de l'air, les clochers catholiques s'élèvent vis-à-vis des minarets musulmans, les églises près des mosquées, et les cris mélancoliques de l'iman qui appelle les fidèles à la prière, sont interrompus par les sons de la cloche qui jette au loin dans la campagne et sur la mer les tintemens de l'*Angelus*.

Les villes de la côte se font chaque jour plus européennes. Nous pourrions nous étendre longuement sur chacune d'elles, dire son histoire, son passé, son état présent, et chercher à deviner peut-être son avenir; mais nous préférons parler d'une ville tout-à-fait arabe, et qui n'a rien perdu de son aspect original. Nous choisirons Tremecen, ville assez grande, située dans l'intérieur de nos possessions africaines.

Tremecen ou Tlemecen est à trente-cinq lieues sud-ouest d'Oran, sur les confins du désert d'Angad et de l'empire de Maroc. En prenant Oran pour centre, on pourrait décrire un cercle de trente-cinq à quarante lieues, qui passerait à Tremecen, Mascara, Kalah, où se fabriquent de riches tapis, Belida, Miliana, Ceuta, frontière maritime de Maroc et appartenant à l'Espagne, et enfin Nedroma, ville riche que nous n'avons jamais explorée, habitée et défendue par les Kabaïles des gorges de la Tafna, et d'où Abd-el-Kader tire en grande partie sa poudre et ses armes. Dans l'intérieur de ce cercle, à l'exception de Mostaganem, qui n'est situé qu'à vingt-cinq lieues à l'est d'Oran, on ne trouve pas une ville, pas un bourg, pas un village, pas

même une seule chaumière. Lorsqu'un corps expéditionnaire se dirige sur l'un de ces points, il peut s'attendre à ne rencontrer sur sa route nul vestige d'habitation. A l'approche des troupes, les tribus campées dans la plaine plient leurs tentes et disparaissent sans laisser une seule trace de leur séjour.

Le pays qui sépare Oran de Tremecen est assez aride; aussi le voyageur, fatigué de sa longue marche à travers des plaines sablonneuses et des montagnes nues, repose agréablement son regard sur la ravissante colline qui sert de base à la ville. Il est difficile de voir une position plus charmante et plus belle. Tremecen, s'élevant au-dessus de sa forêt d'oliviers, montre avec coquetterie ses minarets élevés, ses marabouts, sa forteresse arabe et ses maisons blanches. Suspendue aux flancs de la montagne, elle est égayée par le murmure de ses deux rivières et de ses mille fontaines, et la plaine qui s'étale à ses pieds lui envoie le parfum de ses prairies et de ses riches moissons. Les montagnes escarpées et brûlées contre lesquelles la ville est adossée au midi la séparent d'une autre vallée aussi riche et aussi fertile, qu'habitent les Beni-Hourni.

La plaine de Tremecen est arrosée par la Salseff, qui, après s'être mêlée à l'Isser, va se jeter dans la Tafna. La Salseff roule de cascade en cascade, au milieu des jardins, son eau pure et fraîche; elle trace plusieurs circuits autour de la ville, qu'elle semble abandonner à regret, et se perd dans la plaine qu'elle fertilise. Avant de quitter Tremecen, elle passe sous deux ponts qui remontent à une haute antiquité; quelques chroniqueurs veulent même qu'ils soient l'ouvrage des Romains. Cependant la ville ne possède pas un seul débris qui atteste le passage de ce peuple.

Tremecen a été très riche et très florissante : la situation enchantée de cette ville, au milieu d'un oasis où elle s'élève isolée, l'avait rendue chère aux caravanes, qui venaient toutes s'y reposer. Elle était l'entrepôt des marchandises arrivant du désert, et destinées à l'empire de Maroc ou aux commerçans espagnols. Les juifs d'Alger et d'Oran s'y rendaient en troupes, et rapportaient dans les ports des laines, des essences, des tapis et des armes.

La population se composait, comme nous l'avons déjà dit, de Turcs et de coulouglis, qui sont les nobles de la contrée. Il y résidait un bey qui rivalisait en puissance avec ceux d'Oran et de Mascara. Mais aujourd'hui Tremecen est tout-à-fait déchu; les murailles qui la défendaient sont renversées, les tours couvrent la campagne de leurs débris; les maisons, si blanches, si coquettes et si fières de leurs pavés de marbre, de leurs belles fontaines et de leurs jardins, n'offrent plus au regard que le triste tableau d'une complète désolation. Les faubourgs ne sont plus habités, et dans le cœur même de la ville, une foule de maisons sont désertes et en ruines. La guerre a chassé les habitans, les siéges ont dévasté la campagne, et la population, en changeant de maître, n'est demeurée couverte que de haillons. Lors de notre première arrivée à Tremecen, en janvier 1836, il régnait encore quelque aisance parmi

le peuple, mais depuis, nous avons tant de fois passé et repassé, que la misère seule y reste.

Le commandant Cavaignac s'était volontairement chargé d'une belle mission : avec cinq cents volontaires, il devait défendre et garder Tremecen. Privé de tout secours, livré à ses propres forces et à ses seules ressources, il a dû d'abord relever la chemise démantelée de la place. Oublié pour ainsi dire au milieu de populations ennemies, avec des munitions et quelques rations de vivres, il a su inspirer à ses soldats le courage nécessaire pour remplir jusqu'au bout et avec honneur leur tâche glorieuse.

Ils sont restés quinze mois enfermés dans ces ruines, privés des objets les plus nécessaires à la vie. Lorsqu'au mois de juin 1837, ils ont été relevés de ce poste, ils portaient tous sur leur visage les traces douloureuses des souffrances qu'ils avaient endurées. Surveillés de près par Abd-el-Kader, ils ne pouvaient ni s'écarter de la ville, ni rien se procurer du dehors; la misère et la faim décimaient la population. Nous avons vu des terrasses de maisons où l'on avait répandu de la terre et semé du blé et de l'orge. Maintenant Abd-el-Kader est maître de la province, il rendra peut-être à cette ville son ancienne opulence.

Environ une lieue et demie avant Tremecen, on entre dans un grand bois d'oliviers magnifiques et chargés de fruits; c'est avec un serrement de cœur bien douloureux que nous vîmes nos soldats abattre brutalement ces beaux arbres, sans autre motif que celui d'une distraction puérile. Des corps de cinq à six mille hommes se chauffaient à des feux alimentés par des arbres entiers, et au lever du camp, on en laissait encore plus par terre qu'on n'en avait brûlé. Souvent même, pour plus de promptitude, les soldats mettaient le feu dans les cavités du corps de l'arbre, et faisaient ainsi monter l'incendie jusqu'aux branches.

Les ruines de *Manzoura*, situées à deux lieues sud-ouest de Tremecen, sont bien certainement ce que toute la province renferme de plus curieux.

Un empereur de Maroc, nommé El-Manzour (le victorieux), voulut conquérir Tremecen, et mit le siége devant cette ville. Il établit son camp principal non loin des murs, près d'une fontaine très abondante et dans une forêt d'oliviers. Le siége dura dix ans, et l'empereur, pendant ces dix années, fortifia son camp, l'entoura d'une muraille gigantesque flanquée de grosses tours de mille en mille mètres, et se trouva à la fin possesseur, non de Tremecen, mais d'une ville nouvelle qui prit de lui le nom de Manzoura. Ne pouvant réussir à forcer les remparts de Tremecen, El-Manzour se retira, abandonnant à ses ennemis sa nouvelle ville, dont il ne reste debout, aujourd'hui, que les tours colossales et le minaret, où des bandes armées trouvent encore un abri.

Des visiteurs curieux ont payé cher leur excursion à ces ruines : la division d'Oran se rappelle encore avec douleur la mort d'un camarade aimé, M. Bujon, jeune officier du génie, qui, s'étant imprudemment aventuré dans

le bois de Manzoura, tomba dans une embuscade et fut assassiné par les Arabes d'Abd-el-Kader.

En sortant des bois d'oliviers qui couvrent la plaine, on arrive au pied de la colline sur laquelle est bâtie Tremecen. Aux débris et aux pans de murailles qui précèdent la ville, il est facile de se convaincre de l'ancienne existence de vastes faubourgs. Quelques forts, démantelés et renversés, attestent encore la puissance de la cité, et servaient probablement de postes avancés.

Aujourd'hui tout le rayon de la place est planté de jardins charmans : les figuiers, les grenadiers, les citronniers, les orangers, étaient aux yeux des passans les fruits les plus délicieux, et chacun les peut cueillir, car depuis la guerre, ces jardins sont incultes et abandonnés ; l'eau la plus fraîche et la plus limpide de toutes les sources d'Afrique coule en mille ruisseaux le long des allées, et va se perdre au penchant de la colline sous l'herbe des savanes.

Après avoir traversé ces jardins, on arrive à la porte du Nord : elle est formée de deux grosses tours ruinées qui coupent le rempart ; au pied de ces tours passent deux grandes routes dont l'une conduit à Mascara et l'autre à Maroc ; elles sont détériorées et tristes : de nombreuses caravanes n'en soulèvent plus la poussière ; quelques cavaliers nomades, quelques Kabaïles de la montagne, sont les seuls voyageurs qui les traversent. Les premières maisons que l'on trouve en entrant dans la ville sont inhabitées et inhabitables, elles tombent en ruine, et de nombreux débris, déjà recouverts d'herbe, jonchent les rues ; ces débris se mêlent à ceux du rempart écroulé dans presque tout son périmètre ; on arrive bientôt à la porte Clausel qui était jadis de fer, et qui n'est close maintenant que par quelques planches mal jointes ; là se trouvait le premier corps-de-garde des zouaves du commandant Cavaignac ; dans la rue qui fait suite s'élève le Beylick ou palais du bey : c'est un grand bâtiment d'architecture mauresque, et dont les lourdes galeries sont soutenues par de frêles colonnes. Le palais a dû être beau, mais on n'en voit plus aujourd'hui que des restes mal conservés. La cour de marbre, qui est belle, peut avoir cinquante pas de long sur trente de large. Au milieu, une fontaine qui lance de nombreux jets d'eau, est ombragée par un citronnier d'une grosseur prodigieuse, et arrose les fleurs d'un petit parterre entretenu par des esclaves. La demeure du bey est simple au dehors, mais très riche à l'intérieur.

Près du Beylick est le *Méchouar*, ou la citadelle ; on y entre par une porte grande et solide, en bois de chêne fort épais, et doublée de lames de fer attachées au bois par des clous à grosse tête qui recouvrent toute la surface extérieure et intérieure. Auprès de cette porte se tient gravement assis un cafetier coulougli qui, pour la somme de dix centimes, vous offre une tasse de bon café, sucré avec de la cassonnade. Cette porte n'introduit pas directement dans l'intérieur de la citadelle ; il faut faire plusieurs détours et passer sous plusieurs autres portes avant d'y arriver. Le Méchouar renferme entre ses épaisses murailles un fort beau jardin, où nos soldats cultivaient et re-

cueillaient en abondance des fruits, des fleurs et des légumes. Au centre de la citadelle est une immense fontaine, un vaste réservoir qui fournit l'eau à toute la ville, et qui donne au commandant le pouvoir de mettre à sec, en un instant, tous les conduits d'eau, et de tarir toutes les fontaines. C'est dans le Méchouar que Mustapha s'était retranché; c'est là qu'il se défendit pendant trois ans contre les attaques opiniâtres d'Abd-el-Kader. Avec des munitions, quelques mauvais canons turcs et une poignée d'hommes résolus, il a vaillamment tenu tête à l'émir, et son héroïsme pendant ce siége, comme sa conduite à toutes les époques de sa vie, lui ont mérité une place distinguée parmi les chefs arabes les plus vaillans.

Les anciens appartemens, qui devaient être magnifiques, ne sont plus aujourd'hui que de misérables cahutes, de mauvais corps de garde; les salles de bains, décorées jadis avec le plus grand luxe, servent de cuisine à nos soldats, la poussière cache les grandes mosaïques dont elles sont pavées, et les porcelaines peintes qui recouvrent les parois des murailles.

Non loin de la citadelle est une belle mosquée, dont le haut minaret sert d'asile aux cigognes, oiseau sacré pour les Arabes comme pour tous les peuples de l'Orient. Nous aurions bien voulu pouvoir décrire l'intérieur de cet édifice, mais l'entrée en est interdite aux chrétiens. Aussi continuerons-nous, bien qu'à regret, notre visite vers le sud de Tremecen : c'est le quartier des juifs qui, de ce côté, forme l'extrémité de la ville. Ce quartier n'est qu'un labyrinthe de petites rues étroites et voûtées si près du sol, que l'on ne peut souvent y marcher debout; il faut se baisser pour les parcourir. Les maisons sont verrouillées avec soin, et s'ouvrent par des portes si petites et si basses, qu'on se croirait au milieu d'une population d'enfans. Après avoir franchi la porte, on entre dans une cour carrée, pavée en marbre, et continuellement lavée par la fontaine qu'on trouve à l'entrée de toutes les maisons de Tremecen. Il est rare qu'on vous accueille bien dans ces maisons. En Afrique, plus qu'en aucune autre contrée du monde, le juif est défiant; il craint toujours; il se cache, et ne reçoit de visites que lorsqu'il ne peut s'en défendre. Dans l'intérieur de ces maisons, on découvre souvent de jeunes filles charmantes, et de jolis enfans aux grands yeux, à la physionomie noble, mais souffrante; ils semblent étiolés par l'ombre de la maison, où leurs parens les retiennent comme emprisonnés, et d'où ils s'échappent à peine un moment, à de longs intervalles, pour se mêler aux autres enfans de la ville, aussi beaux qu'eux et plus libres.

Après avoir vu le Beylick, le Méchouar et le quartier des Juifs, il ne reste plus à visiter dans la ville que le cimetière et un ancien couvent.

Le cimetière est beau et mérite d'être vu; les tombes sont toutes recouvertes de blocs de marbre et chargées d'inscriptions arabes : on distingue surtout les tombes des beys de Tremecen, qui y sont tous déposés. A gauche de l'entrée, sous une pierre presque perdue dans l'herbe, est enterrée la tête de Barberousse, qui fut décapité après avoir perdu une sanglante bataille

dans ce même défilé de *Lachaire* où le général Létang eut une belle affaire le 4 décembre 1836.

L'ancien couvent a servi d'ambulance à nos corps expéditionnaires. On y remarque de belles mosaïques en porcelaine et des plafonds en bois sculpté.

Outre la porte du Nord, Tremecen a deux autres sorties, la porte de l'Est, qui s'ouvre du côté de Mascara, et celle du Sud, qui conduit au pays des Beni-Hourni et au désert d'Angad.

Il est difficile de quitter Tremecen le cœur joyeux; il tarde au voyageur de sortir de ces ruines et de cette misère pour se retrouver au milieu de la campagne, qui, à peu de distance de la ville, est charmante.

Le pays des Beni-Hourni, arrosé par la Salseff, est couvert de beaux bois d'oliviers et parfaitement cultivé. Nous y avons fait de grandes récoltes en vidant les silos où les habitans cachent leurs grains. Ce fut avec les réserves des Beni-Hourni que le général Bugeaud approvisionna, au mois de juillet 1836, les magasins de Tremecen. Ce pays est de peu d'étendue; mais on rencontrerait difficilement une contrée plus belle et plus fertile que la vallée des Beni-Hourni.

A deux lieues sud-ouest de Tremecen, on rencontre la fameuse mosquée de Sidi-Boumedin, l'un des saints les plus renommés du pays. Avant notre arrivée, cette mosquée était fort riche : les tombeaux étaient couverts d'inscriptions d'une haute antiquité; les murailles étaient enrichies de croissans en ivoire, d'œufs d'autruche, et d'une foule d'autres objets rares et curieux, offerts par les pélerins; la porte tournait sur des gonds d'argent massif; aujourd'hui tout a disparu; on a enlevé jusqu'aux armes et aux drapeaux qui pavoisaient le dôme du marabout. Ces trophées parent aujourd'hui notre hôtel des Invalides. J'ai vu dans cette mosquée un magnifique exemplaire du Koran; les versets étaient écrits à la main sur des planchettes de bois tellement fines, qu'on les eût prises pour des feuilles de parchemin; les coins et les fermoirs, en cuivre, étaient très usés, mais on y découvrait cependant encore la trace des couches d'argent dont ils avaient été recouverts; sur toutes les pages, des dessins originaux accompagnaient les versets, et faisaient de ce volume un ouvrage sans prix. Ce beau livre, placé en dépôt sacré sur la tombe des saints, a été enlevé depuis, et s'est perdu en passant sans doute dans des mains indignes de le posséder.

A la mosquée de Sidi-Boumedin, ainsi que dans plusieurs autres grands marabouts, on élevait toujours un lion ou une lionne. Cet animal, si terrible dans le désert, renonce volontiers à sa vie aventureuse et sauvage, pour se coucher au pied des tombeaux; alors il devient pour tous les Arabes un être sacré, et les saints le promènent souvent de province en province, recevant les aumônes qu'on lui fait à la porte de chaque tente.

Dans cet état, les lions deviennent aussi doux que nos animaux domestiques les plus familiers; comme des chiens dociles, ils suivent leurs conducteurs, qui leur attachent une petite corde au cou plutôt pour les guider que

pour les retenir. Nous en avons vu passer un à Misserghin, que l'on avait placé sur un âne, afin de lui épargner les fatigues de la marche. Rien n'était plus curieux que la vue de cette énorme bête, attachée au cou du pauvre baudet par une petite ficelle, et croisant avec majesté ses larges pattes sur l'encolure grêle et chétive de sa monture.

Tous les chiens du camp s'élancèrent sur les traces des deux voyageurs, et les poursuivirent long-temps de leurs cris; les enfans venaient faire des niches au malheureux âne, lui tiraient la queue, et montraient le poing au lion, qui, promenant un regard impassible sur cette bruyante escorte, se battait les flancs sans la moindre colère, et semblait même communiqner un peu de son assurance à l'âne, qui marchait la tête haute et les oreilles droites.

Nous nous souvenons encore d'avoir vu un jeune lion que le commandant Cavaignac ramenait de Tremecen; il marchait avec le bataillon des zouaves, fournissait son étape et couchait au bivouac, aussi doux et aussi docile qu'un chien qu'on aurait conduit en laisse.

A l'ouest de Tremecen, après environ deux heures de marche, on trouve le village de Ain-el-Haoud (la fontaine du cheval). La position de ce village, plutôt abandonné que ruiné, est admirable; il s'annonce par de petites maisons de campagne d'une délicieuse fraîcheur, qui bordent la Salseff, dont les flots limpides baignent le village et arrosent un magnifique bois d'oliviers. Ce qui ajoute encore au charme de ce lieu, c'est qu'en le quittant, on perd les habitations, l'eau, les arbres et la verdure; après avoir passé le bois d'oliviers, on rentre dans les vastes déserts qu'il a fallu traverser pour arriver d'Oran ou de la Tafna; bientôt la sueur inonde votre front; un soleil brûlant vous dévore, la soif vous accable, et vous ne trouvez plus un arbre pour vous abriter, plus une goutte d'eau pour vous rafraîchir; c'est le désert avec ses montagnes arides, ses plaines brûlées et son soleil éternel; c'est la guerre avec toutes ses souffrances, et la vie nomade avec toutes ses misères.

Les Maures qui firent la conquête de l'Espagne partirent en grande partie de Tremecen. Plusieurs familles de cette ville vous rappellent avec fierté qu'elles descendent de cette génération guerrière et conquérante qui régna sur la plus belle contrée de l'Europe.

III.

Mascara. — Ab-El-Kader.

M. de Thorigny, lieutenant-colonel commandant les spahis d'Oran, est le premier officier français qui soit entré dans Mascara. Il nous a laissé quelques détails intéressans sur la position de cette ville, et sur ce qu'elle était en mars 1834. « Plusieurs montagnes défendent l'approche de Mascara, la dernière, très élevée et très escarpée, demande deux heures pour être gravie;

au revers nous aperçûmes la ville, ses blanches maisons et ses minarets; elle domine une vaste plaine très bien cultivée. Quatre coups de canon annoncèrent l'arrivée du bey, et aussitôt toute la population se précipitant au-devant de nous, salua son sultan des plus vives acclamations. Nous fûmes installés dans une assez jolie maison appartenant au bey; mon premier soin fut de parcourir la ville, mais il était difficile de nous frayer un passage dans les rues étroites où la foule se pressait pour examiner des *roumi* (chrétiens), comme ils nous appelaient, stupides d'étonnement de voir des officiers français, armés, parcourant les rues d'une ville pure jusqu'alors de toute souillure chrétienne.

« La ville me fit l'effet d'un grand couvent où des moines, vêtus de burnous avec des capuchons noirs ou blancs, se croisaient en tous les sens; seulement leur aspect sauvage, leurs yeux brillans, annonçaient toute autre chose que des idées monastiques. Mascara renferme une population de douze mille ames. Quelques boutiques, tenues par des Maures et des juifs, sont assez bien fournies; des cafés et un marché bien approvisionnés et fréquentés par les Bédouins de la montagne, sont les seules ressources que puisse offrir la ville. Les femmes sortent peu, et seulement pour aller au bain, mais il y en a de fort jolies, entre autres la sœur du bey Abd-el-Kader.

« Quinze pièces de canon défendent la ville, mais la plupart en mauvais état, ne feraient sans doute feu qu'une fois, au grand préjudice des servans, tant les affûts sont mauvais. Quatre pièces protègent la maison du bey. »

C'est à cette même époque que le premier traité de paix fut conclu entre la France et le peuple arabe. Pendant cette paix, qui dura quinze mois, le bey raffermit sa puissance, et sentant la nécessité d'avoir pour résidence une place, il conçut le projet de mettre Mascara dans un état de défense imposant. La guerre vint l'arrêter dans ses travaux, il fallut combattre de nouveau, et l'expédition, conduite sur cette ville par M. le maréchal Clausel, en 1835, y pénétra sans résistance.

L'entrée dans Mascara de l'armée française, commandée par le duc d'Orléans et le maréchal Clausel, a été accompagnée de circonstances intéressantes; nous en rapporterons ici quelques-unes. — La pluie avait rendu les chemins impraticables pour le matériel de l'expédition; M. le maréchal, laissant donc le gros de l'armée à trois lieues de la ville, partit avec toute sa cavalerie, quelques obusiers et les 2e et 17e régimens d'infanterie légère. A neuf heures du soir, par une nuit sombre et silencieuse, l'infanterie arriva et fut se loger dans le premier faubourg, Bab-Ali.

Aucune force ne s'opposait à cette prise de possession. Le silence le plus complet régnait autour de nos soldats, les maisons étaient abandonnées, les portes fermées, nulle voix humaine ne troublait le silence. Le faubourg était désert. Un seul être vivant fut rencontré dans une ruelle infecte et étroite; c'était une pauvre femme, petite, laide et vieille, que l'on trouva perdue dans un fumier de chiffons, de peaux de chèvres, de lambeaux de nattes; elle était

cul-de-jatte et n'avait pu fuir. Le lendemain, après une grande revue, les troupes cantonnées dans les faubourgs entrèrent dans la ville.

Mascara est l'ancienne *Victoria*. Cette ville est située dans une belle plaine à soixante-cinq lieues O. S. O. d'Alger, et à vingt lieues d'Oran. Les flèches élevées de ses minarets rompent l'uniformité des terrasses basses et blanches, et l'aspect général est imposant. Mascara est entourée de murs hauts à peu près de vingt à vingt-cinq pieds, assez épais et en bon état. Lorsque nous y entrâmes, des canons hors de service étaient en batterie. Les remparts étaient sans fossés et sans glacis, et les maisons des faubourgs, appuyées au mur d'enceinte. Cette place, ainsi protégée, peut être à l'abri d'un coup de main, mais ne saurait offrir une résistance opiniâtre. Un mauvais fort turc encore plus délabré que la chemise d'enceinte ne peut être que d'un faible secours. Ces fortifications ont été élevées par les habitans, qui ont longtemps refusé de recevoir une garnison turque, pour se garantir des excursions des Arabes. L'intérieur de la ville est sale, les maisons sont petites et pauvres. Il existe devant la mosquée une place peu spacieuse, près de laquelle s'élève le palais ou plutôt la maison d'Abd-el-Kader. L'intérieur de cette demeure n'a rien de saillant; on y voit une cour pavée de marbre et de grands appartemens rectangulaires; et si l'extérieur ne se faisait remarquer par une plus grande propreté, on ne la distinguerait pas entre les maisons voisines.

Abd-el-Kader, en abandonnant la ville, avait sommé tous les habitans de le suivre. Les juifs s'y étant refusés, il livra leurs demeures au pillage de ses soldats, qui firent main basse sur les boutiques et égorgèrent sans pitié les maîtres qui voulurent opposer quelque résistance. Dans plusieurs quartiers, les maisons ressemblaient à de vrais charniers où gisaient des cadavres mutilés. Les malheureux qui avaient échappé à la fureur du bey, et qui nous avaient ouvert les portes, croyant trouver en nous des libérateurs, furent en proie, pendant quelque temps, à toutes les angoisses de la crainte. Quelques femmes et jeunes filles juives s'étaient retirées et cachées dans une maison que nos soldats découvrirent; ils voulurent se porter à des excès à peine tolérés dans une ville prise d'assaut. Heureusement le désordre fut arrêté à temps, et ce résultat fut dû aux sages dispositions du maréchal, autant qu'à l'indignation témoignée par le prince.

Cette misérable population juive nous a offert le dernier degré de la misère humaine. Nous nous souvenons d'avoir vu un juif qui se sauvait à toutes jambes de la ville fatale. C'était un vieillard; il parlait seul et vite, et semblait abîmé dans le plus profond désespoir; il rencontra quelques officiers qui le questionnèrent avec douceur; il leur répondit par des versets de la Bible, et leur demanda grace en leur baisant les mains. Il ne fut pas possible de le rassurer; il se mit à fuir en pleurant, la frayeur l'avait rendu fou.

La ville prit bientôt une physionomie riante et fort originale; nos Arabes alliés s'installèrent dans les boutiques abandonnées, et débitèrent, avec tout le sang-froid des anciens maîtres, le produit de leur maraudage, faisant ainsi un commerce où ils gagnaient plus de cent pour cent.

L'armée, avant de quitter la ville, travailla de son mieux à la détruire; la charpente du palais d'Abd-el-Kader fut abattue, les mosquées furent pillées, les lustres en verre de couleur, brisés et volés, ainsi que les korans et les œufs d'Autruche; enfin après quarante-huit heures de séjour on évacua cette malheureuse ville. Les colonnes de l'armée étaient en route, et on apercevait encore Mascara, que la fumée enveloppait de temps à autre d'un épais nuage; le feu répandait sur le paysage de rougeâtres et sinistres clartés. De nombreux tourbillons indiquaient l'emplacement des magasins de blé, de laines et de soufre, principaux foyers de cet horrible incendie. L'émir perdit dans cette catastrophe pour 80,000 francs de soufre, qu'il devait employer à fabriquer de la poudre.

Les juifs n'osèrent braver une seconde fois le courroux d'Abd-el-Kader, et se réfugièrent dans nos rangs. Il faut avoir vu le sombre désespoir de ces proscrits, pour bien comprendre toute l'étendue de leurs malheurs. Ils quittaient avec précipitation et terreur une ville qui brûlait avec leurs maisons et toute leur fortune. Le soldat le plus insensible a dû sentir son cœur se serrer devant cette misère : des vieillards chancelans, des femmes faibles, des filles et des petits enfans nous suivaient à marche forcée, sans pouvoir résister à des fatigues déjà trop fortes pour des hommes jeunes et vigoureux. Les vieillards s'arrêtaient, et couchés derrière un buisson, attendaient la mort. De pauvres femmes s'épuisaient à porter leurs enfans, mais leurs pieds délicats, déchirés par les pierres et les ronces de la montagne, se refusaient bientôt à les soutenir; l'enfant glissait de leurs bras, tombait dans la boue, et la mère usait ses dernières forces pour aller mourir à quelques pas plus loin.

Pendant la route un petit enfant fut trouvé dans un silos, M. le duc d'Orléans le prit sous sa protection.

Abd-el-Kader doit occuper un rang distingué parmi les hommes remarquables dont peut s'enorgueillir l'Afrique. Il est souverain autocrate; il fait la guerre, représente le prophète, et rend la justice. Chef d'un peuple qui ne possède d'autres lois écrites que les livres saints, et qui n'a d'autre code que la justice de son sultan, il domine toutes les questions sociales et religieuses, et prononce sans contrainte et sans conseil sur chacune d'elles.

Le rôle qu'a joué cet homme depuis que nous occupons l'ouest de la côte d'Afrique, a été noble et bien soutenu; c'est grace à cette noblesse et à cette persévérance qu'Abd-el-Kader s'est élevé d'un rang inférieur à la puissance souveraine; et si on le suit, avec attention, dans le cours de son étonnante carrière, on sera forcé de convenir qu'il n'a manqué à cette organisation puissante qu'un vaste théâtre pour mieux se développer. Il règne parmi nous une déplorable habitude, celle de désapprécier nos ennemis. Un tel orgueil est maladroit, lors même qu'il ne serait pas injuste. Tous les autres peuples agissent différemment, et croient rehausser leur gloire de toute celle qu'ils font rejaillir sur leurs adversaires vaincus.

Ainsi, nous entendons traiter la guerre d'Afrique de guerre insignifiante, parce que l'on n'a pas tiré à la Mactah et à la Tafna autant de coups de

canon qu'à Leipsig et à Waterloo; nous voyons hausser les épaules au nom d'Abd-el-Kader, parce qu'on se souvient de l'archiduc Charles; et les vieux débris impériaux raillent nos jeunes soldats qui parlent de souffrances et de misères, parce qu'ils n'étaient pas d'âge à porter le sac devant Moscou. Cependant leurs souffrances sont grandes, leurs escarmouches souvent chaudes, et l'ennemi qu'ils poursuivent est redoutable.

L'émir peut avoir vingt-neuf à trente ans; mais on ne connaît pas exactement la date de sa naissance, les Arabes ne prenant aucun soin de constater leur arrivée dans ce monde. Sidi Meydin, son père, était grand marabout, et avait fait le voyage de la Mecque, ce qui lui donnait une grande considération dans le pays. Il avait trois enfans, deux garçons et une fille. L'un de ces garçons, fou illuminé dont on ne cherche pas à connaître le nom, et qui passe sa vie entière à réciter des versets et à tenter des miracles, céda tous ses droits à son frère Abd-el-Kader.

Les ancêtres de l'émir ont joué un grand rôle dans le pays; Abd-el-Kader en est très fier, et a eu soin de le rappeler au général Desmichel, dans une lettre où il lui disait : « Nous sommes *nè* d'une famille de princes qui a jadis régné dans ce pays. » Il fit un voyage à la Mecque comme son père, afin d'acquérir une grande réputation de sainteté. Sidi Meydin mourut, et son fils mit tout en œuvre pour parvenir au beylick d'Oran. Il aurait eu beaucoup de peine à faire reconnaître son autorité par les tribus qui lui sont soumises aujourd'hui, si les Français n'étaient venus porter la guerre dans cette partie de la régence. Dès que le pavillon turc fut abattu, et remplacé sur les vieux forts espagnols de la ville d'Oran par le drapeau français, les Arabes montèrent à cheval, et la guerre fut déclarée sur tous les points.

Les indigènes avaient une cause juste et belle à soutenir. Ils l'ont défendue avec toute l'énergie et le courage que peut inspirer l'amour de la patrie. Dans une guerre si glorieuse, un grand homme devait se montrer. Ce fut Abd-el-Kader. Il lui fallait, pour pouvoir lutter avec avantage, affermir son autorité, combattre et soumettre les tribus rebelles, et les réunir contre nous en masse; il lui fallait une ame ferme pour se relever plus fort après chaque revers. En un mot il n'a reculé devant aucun des obstacles qui le séparaient de son but, et il l'a atteint. Son grand renom, sa vie austère, son courage, sa politique pleine de finesse, ses succès ont été pour lui des armes puissantes, dont il s'est habilement servi. De simple chef de parti qu'il était lors de notre arrivée, il s'est fait bey, émir et sultan; et depuis le dernier traité de la Tafna, l'empereur de Maroc redoute ce voisin astucieux et remuant qui recule chaque jour les limites de ses états.

Le général Desmichel, qui a eu pendant long-temps des relations avec Abd-el-Kader, et qui avait conclu avec lui un premier traité en 1834, a publié, sur les évènemens qui ont signalé le temps de son commandement, une brochure très remarquable. Le général fait le plus grand cas de la capacité politique de l'émir; j'emprunte à sa correspondance avec ce chef deux lettres qui appuient parfaitement ses éloges.

La première est une réponse à une demande que lui avait faite le général, pour la mise en liberté de quelques Français surpris par trahison; l'émir y aborde finement la question de paix.

« Le sixième jour de hiemaclistani de l'hégire 1249 (30 octobre 1833).

« Louange à Dieu, à notre seigneur Mahomet, ainsi qu'à ses compagnons.

« Hadji Abd-el-Kader Ben-Meydin, prince des fidèles défenseurs des croyans, au général Desmichel (que Dieu protége ses armes!), gouverneur d'Oran,

« SALUT!

« Nous avons reçu votre lettre renfermant des conseils, les meilleurs qui puissent se donner, et qu'on ne peut combattre; nous les avons appréciés et mis à profit.

« Vous persistez, dans les trois lettres que nous avons reçues de vous, à demander la délivrance des prisonniers dont vous déplorez l'esclavage; ces hommes, dont nous avons le plus grand soin, ne sont pour nous d'aucune importance, mais l'état de choses où nous étions, et le peu d'espérances que nous avions de le voir cesser, ne nous permettaient pas de consentir à les rendre sans rançon : si vous désirez un arrangement entre les Arabes et les Français, j'adhérerai à votre demande concernant les prisonniers, lorsqu'un traité, mutuellement consenti, aura fait cesser les ravages du sabre; nous vous ferons observer que notre religion, qui nous défend de demander la paix, nous permet de l'accepter quand elle nous est proposée; car Dieu dit dans le livre saint : *Ne vous reposez qu'après la victoire; je suis toujours avec vous..*

« La confiance que vos lettres nous ont inspirée, a été un motif puissant pour nous déterminer à traiter avec vous. Il est dit aussi dans le livre saint : *Si on ne vous propose pas la paix, ne la cherchez pas, car c'est Dieu qui règle tout; et si la paix est violée, confiez-vous en lui, il maintiendra votre union, et protégera vos armes.*

« Vous demandez une entrevue pour traiter, mais elle doit être subordonnée à des conditions qu'il faut connaître, et qui, une fois acceptées, doivent être sacrées pour tous, quand même il n'existerait plus qu'un seul d'entre nous; car le Très Haut a dit : *Quand vous avez formé une alliance, vous devez y rester fidèle, et s'il arrivait qu'un musulman, prisonnier des chrétiens, reçût la liberté sur parole, il ne pourrait s'en aller sans leur permission.*

« Pour conduire à une bonne fin l'arrangement projeté, il est nécessaire que vous me fassiez connaître vos conditions, et ce que vous désirez de moi. Je vous soumettrai les miennes, et Dieu nous sera en aide. Vous vantez la puissance de la France, et vous dépréciez la nôtre; cependant, les siècles attes-

tent la puissance musulmane, qui a toujours obtenu la victoire sur ses ennemis. Si nous sommes faibles à l'extérieur, notre force est en Dieu; car il a dit : *Votre force est dans votre faiblesse même; confiez-vous en moi, et vous réussirez dans toutes vos actions; observez votre religion, la victoire vous sera assurée, et si les forces vous manquaient, vous les trouveriez dans vos croyances.* Nous ne prétendons pas à une victoire constante, la guerre a ses chances; aujourd'hui pour vous, demain pour nous.

« La mort est pour nous un sujet de joie; nous ne regrettons pas le passé, nous n'avons d'autre appui que nos armes et nos chevaux; le sifflement des balles a plus de prix pour nous, que l'eau fraîche pour celui que la soif dévore; et le hennissement des chevaux, nous séduit plus que le charme d'une voix mélodieuse. Revenons à notre sujet. Si nous étions tout-à-fait décidés à établir entre nous des rapports durables d'amitié, mandez-nous-le, afin que nous puissions envoyer vers vous deux grands personnages investis de notre confiance, qui, après avoir conféré avec *Amar*, traiteraient avec vous de nos intérêts communs; ainsi s'accompliraient nos vœux avec l'aide de Dieu. Mais si nous étions obligés d'abandonner le pays, nous le ferions sans regrets, car le terrain est à Dieu, et il nous en a donné l'héritage, et dans quelque lieu que nous allions, au levant ou au couchant, dans un désert, nous trouverons partout notre nation.

« Vous paraissez dédaigner les forces des Arabes, et cependant nous sommes toujours prêts à combattre; compulsez l'histoire, et vous verrez ce qui s'est passé en Asie, dans les environs de Damas (1). »

Je citerai encore la lettre qu'il écrivit au même général après une affaire malheureuse, où le sort des armes avait favorisé son ennemi Mustapha-Ben-Ismaïl, notre allié actuel.

ABD-EL-KADER, ETC.

La huitième nuit du rhamadan, l'an 1249 (1834).

« SALUT,

« Busnach est arrivé ici, nous apportant, de votre part, un sabre venu des Arabes du moyen-âge; nous l'avons accepté comme une marque d'amitié, et une nouvelle preuve de vos bonnes dispositions à notre égard. Dieu vous en récompensera selon votre mérite. Vous pouvez être assuré que je tiendrai ma parole, et que j'observerai toujours le traité d'alliance qui nous unit. *Busnach* nous a dit que vous aviez été peiné de notre désastre; mais vous connaissez la guerre; aujourd'hui pour nous, demain pour l'ennemi. Selon vos bons conseils, je prépare une nouvelle sortie, et ne prends aucun repos; mais après que cette expédition sera terminée, s'il plaît à Dieu, tout ce que vous désirez de nous, nous sera facile. Je souhaite que vous me demandiez

(1) Abd-el-Kader fait allusion au siége de Saint-Jean-d'Acre par le général Bonaparte ou aux brillantes victoires que remportèrent en Syrie les premiers successeurs du prophète.

ce qui peut vous plaire des objets de notre pays; je ne puis deviner votre goût, et je regarderai comme une marque d'amitié, que vous vouliez me le faire connaître.

« Enfin, je risquerai ma vie et ma tête pour me conformer à vos désirs. Je connais les droits de l'amitié, mais je suis resté en arrière avec vous, pour la générosité, et je ne pourrai jamais m'acquitter, car vous avez commencé, et celui qui commence est le plus généreux. »

Ces deux lettres n'ont pas besoin de commentaires pour attester la haute finesse et la supériorité intellectuelle d'Abd-el-Kader. Pour mieux l'apprécier, il faut l'avoir vu dans l'une des plus belles scènes de sa vie, je veux parler de son entrevue sur la Tafna, avec le général Bugeaud.

Peu de Français avaient vu Abd-el-Kader jusqu'alors; il n'avait jamais voulu mettre les pieds à Oran, et très peu d'officiers avaient fait le voyage de Mascara. Toute l'armée était avide de connaître l'homme qu'elle combattait depuis si long-temps.

La division, forte de neuf à dix mille hommes, était campée à l'embouchure de la Tafna. Elle avait déjà couru la plaine pendant un mois sans rencontrer l'ennemi; quelques bruits de paix étaient arrivés jusqu'au soldat; et nous attendions impatiemment que cette question fût décidée, lorsqu'un ordre du général en chef termina les incertitudes, en annonçant la formation d'un corps de quatre mille hommes, qui devait appuyer son entrevue avec Abd-el-Kader. Nous emportions dans les caissons de quoi tirer à blanc et à boulet; nous crûmes la paix définitivement signée, et nous ne pensâmes plus qu'à faire bon accueil à Sidi Abd-el-Kader. Nous avions eu vraiment la bonhomie de croire que le *sultan* s'abaisserait jusqu'à venir dans nos rangs, nous passer en revue, et vanter notre tenue martiale. Mais nous étions tous fort loin de l'empereur Alexandre, et les choses se passèrent tout autrement qu'à Tilsitt! A cinq heures du matin, les régimens sortirent du camp pour se mettre en route. Les Arabes alliés prirent l'avant-garde sous la conduite de Mustapha, qui ne voulut jamais consentir à paraître devant son ennemi mortel.

On avait choisi, pour lieu du rendez-vous, un joli vallon, arrosé par la Tafna et dominé par des hauteurs pour la plupart cultivées. Les colonnes se déployèrent en ordre de bataille, et nous attendîmes les Arabes dans l'attitude immobile et majestueuse que prend une troupe en attendant l'inspection d'un prince royal. Le général développa sa cavalerie sur le revers des côtés et envoya un peloton de spahis en vedettes pour n'être pas surpris par l'apparition de l'avant-garde d'Abd-el-Kader. Nous étions déjà tous très mortifiés de nous trouver les premiers sur le terrain. Mais il nous était réservé bien d'autres tribulations!

L'infanterie attendait l'arme au pied, les cavaliers à cheval, les canonniers à leurs pièces, et nos généraux à cheval, entourés de leur état-major. Nul Arabe ne paraissait, la plaine était déserte, et les vedettes ne signalaient rien. On attendit ainsi une heure, puis deux, puis trois; l'impatience se manifes-

tait vivement parmi nous; les quolibets et les plaisanteries couraient dans chaque rang. Le soleil baissait; le général Bugeaud comprenait le mécontentement de toute l'armée, il était lui-même très contrarié. Enfin les vedettes viennent annoncer que l'armée ennemie approche et soulève une épaisse poussière dans le lointain. Quelques fourrageurs de cette armée viennent au général et lui annoncent que l'émir est malade et s'excuse de la lenteur de sa marche.

A cette nouvelle les tambours rappellent, on rompt les faisceaux, les troupes se remettent sous les armes et reprennent leur immobilité. Nouvelle déception! A une grosse lieue de notre avant-garde, les Arabes s'arrêtèrent et prirent toutes leurs dispositions pour le bivouac. On voulut bien croire un moment que le *sultan* se détacherait avec une escorte et franchirait la demi-distance d'intervalle; cette attente fut vaine encore. Par orgueil ou par méfiance, il ne fit aucune démonstration.

Son armée se distinguait parfaitement; elle avait concentré ses masses en un grand triangle, qui jetait ses angles sur trois collines. Elle se composait presque entièrement de cavalerie, et pouvait s'élever à dix mille hommes. Le général Bugeaud envoya son interprète avec un sauf-conduit aux postes avancés d'Abd-el-Kader, afin de lui exprimer son mécontentement, dissiper les craintes qu'il pouvait avoir sur la violation du droit des gens, et enfin, pour terminer une négociation qui nous faisait jouer un rôle peu digne de la France. Tous ceux qui connaissaient le caractère vif et peu endurant du lieutenant-général ont admiré la retenue et le sang-froid qu'il a déployés dans cette circonstance. Les allées et venues de l'interprète ne décidèrent pas l'émir; il garda sa position, et nous gardâmes la nôtre. Tous les militaires qui avaient vu avec peine s'entamer des négociations pacifiques, se berçaient alors de l'espoir d'une rupture. Nous n'aurions pas demandé mieux que d'en venir aux mains, et personne ne s'attendait à la brusque résolution que prit le général. Impatienté de toutes ces lenteurs, il laissa le commandement des troupes au général de Laidet, et se dirigea avec son état-major vers l'armée ennemie. Il était près de quatre heures du soir, une pluie fine tombait en ce moment. On ne pouvait se figurer que le lieutenant-général allait ainsi trouver sans escorte un ennemi dont la bonne foi pouvait être suspectée.

Le général fut signalé par les vedettes arabes, et Ab-el-Kader l'attendit sans faire un pas. Cette démarche hardie dut faire sur l'ennemi une grande impression. Notre chef montra, par sa résolution, qu'il ne s'arrêtait pas à des terreurs peu nobles, et indignes du caractère dont il était revêtu. Malgré les ordres sévères donnés par le général, plusieurs personnes qui n'appartenaient qu'à l'administration civile de l'armée se joignirent à son état-major, et formèrent une escorte malheureusement fort peu imposante. Qu'on se figure, en effet, les chefs arabes, beaux, forts et grands, vêtus avec plus de dignité que de luxe, offrant aux injures de l'air un front nu et hardi, montés sur des chevaux magnifiques, et qu'on se reporte à l'escorte du général, mal

montée et peu ou point cavalière; tous ces messieurs étaient coiffés de la casquette modèle à double et très large visière, très commode, il est vrai, pour garantir du soleil, mais nullement militaire. Que l'on compare ces représentans des deux peuples, et l'on ne pourra qu'éprouver une sensation pénible en voyant le général ainsi entouré, dans une circonstance solennelle. Nous aurions voulu lui voir prendre pour escorte ceux qui joignaient l'ennemi au jour de l'action, afin que les Arabes pussent reconnaître en nous le peuple qui depuis sept ans leur faisait la guerre. Arrivé à l'un des coins du grand triangle, le général s'arrêta et l'on vit sortir de l'armée ennemie un cavalier monté sur un cheval noir d'une beauté admirable; deux esclaves tenaient le mors de bride à droite et à gauche, et le fier animal les enlevait à chacun de ses bonds. Arrivé près du général, l'émir se jeta par terre, plutôt qu'il n'y descendit. Il s'assit le premier, le général l'imita. Les deux interprètes traduisaient alternativement leurs paroles.

L'émir est de petite taille, sa peau est beaucoup plus blanche que celle des Bédouins; ses mains sont fines et délicates. Il portait le haïck, le burnous noir et la corde de chameau. En un mot, il était vêtu aussi simplement que le dernier de ses cavaliers. Un très grand chapelet était attaché à son cou, et occupait ses mains. Les traits de son visage, fins et délicats, avaient une expression maladive qui contrastait avec la puissance de son regard. Il pesait chaque parole qu'il prononçait d'une voix douce, et consultait d'un coup d'œil son conseil, composé de quelques marabouts immobiles à ses côtés.

Il occupait le centre d'un demi-cercle formé par les chefs de ses tribus; ceux-ci attendaient en silence le résultat de l'entretien, qui dura quarante minutes, au milieu d'un silence profond et religieux. L'émir avait à soutenir les intérêts de toutes ses tribus; pour eux, plus que pour nous, la question de guerre avait une grande importance. Abd-el-Kader parlait devant son armée, devant tous les chefs assemblés, et il devait grandir vis-à-vis d'eux en gardant un maintien noble, fier et dédaigneux dans cette entrevue avec le chef des chrétiens. Il conserva constamment la même attitude, ne regardant pas le général en face et ne trahissant aucune émotion. Son rôle fut beau et bien soutenu jusqu'à la fin. Certes, les Arabes avaient grand besoin de la paix; ils avaient à réparer de bien grands désastres, et ne pouvaient songer à lutter contre la belle division que commandait le général Bugeaud. Abd-el-Kader, mieux que tous, savait toute la puissance que lui procurerait ce traité; mais, diplomate habile, il n'en pressa pas les conclusions, mettant même quelquefois le marché aux mains de ses ennemis. — « Quelle garantie me donnes-tu de ce traité? demandait-il. — Ma parole d'officier-général; et d'ailleurs tu devrais être satisfait de cet armistice, car si le roi de France ne ratifie pas nos conditions, tu pourras m'opposer une plus nombreuse armée et faire tes récoltes. » Le *sultan* répondit aussitôt : « Mon armée, tu le vois, est fort belle. Quant aux récoltes, nous pouvons nous en passer, et si tu en veux la preuve, je te donnerai l'autorisation de brûler toutes les moissons sur

ton passage. » Ce langage était faux; il y avait dans ce dédain beaucoup de forfanterie, mais cette forfanterie était employée dans une circonstance qui la relevait noblement. Le général se leva et tendit la main à l'émir, qui lui donna la sienne en demeurant toujours assis. Alors le général Bugeaud l'attira brusquement à lui, en disant d'un ton très animé : « Mais relevez-vous donc. » Toute l'armée a su bon gré au général de ce mouvement. Le sang-froid qu'il a montré dans cette entrevue, où il était à l'entière discrétion de ses ennemis, a flatté notre amour-propre national.

Abd-el-Kader, un peu troublé par les brusques façons du lieutenant-général, se retourna sans proférer une parole, sauta sur son cheval, qu'il enleva sur les jarrets, et rejoignit en quatre bonds son armée, qui poussa le cri unanime et retentissant de : *Vive le sultan!* Cet homme est tellement admiré par les Bédouins que ceux même de notre parti répétèrent les cris poussés dans l'autre armée.

Les troupes arabes se glissèrent dans les gorges, gravirent les montagnes, et se dispersèrent à l'horizon. Quelques jours après cette entrevue, Abd-el-Kader châtiait les tribus du désert d'Angaëd, qui avaient froidement embrassé son parti.

A. DE GONDRECOURT.

VOYAGES.

ASPECT DE LA SUEDE.

Il n'y a pas d'autre diligence en Suède que celle d'Helsingborg et celle d'Upsal. Quand on veut voyager dans les autres parties du royaume, il faut avoir recours à la charrette qu'on appelle *kœrra*, et prendre des chevaux de poste. Cette manière de voyager n'est pas chère, mais elle peut être fort longue et fort incommode. A des distances de cinq à six lieues, on aperçoit sur la grande route une maison en bois avec deux ailes de chaque côté, servant de grange et d'écurie. C'est la poste, ou plutôt l'auberge (1). Une fois arrivé là, il faut se dire que la patience est une grande vertu, et saisir cette occasion de la mettre en pratique. Le maître de poste est un personnage important, qui a des champs, des bestiaux, et qui ne se dérange pas volontiers. Le domestique, le *hollkarl*, est un être d'une nature singulière, qui ne se soucie ni du temps, ni de l'heure, qui va tranquillement son chemin et n'a jamais compris à quoi pouvait servir de marcher plus vite une fois qu'une autre. L'été, tous les chevaux de la poste sont à travers champs. Un petit bonhomme, qui a pris en venant au monde les habitudes indolentes de la maison, va les chercher, et on attend. On attend une ou deux heures, c'est le moins. Je suis resté une fois trois heures dans une station; et comme j'avais la hardiesse extrême de murmurer, le maître de poste s'approcha de

(1) L'organisation de la poste aux chevaux en Suède ne ressemble point à la nôtre. Ce sont les paysans qui sont obligés de fournir chaque jour, chacun selon l'étendue de sa ferme, le nombre de chevaux nécessaires aux voyageurs, et la maison de poste, l'auberge, ou, comme les Suédois l'appellent, le *Gastgifvergard*, n'est que le lieu de rendez-vous où ces chevaux se réunissent.

moi et me dit d'un air solennel : « Comment, monsieur, vous vous plaignez d'avoir attendu vos chevaux trois heures, on les attend quelquefois ici quatre heures. » Je fus terrassé par la puissance de cet argument, et je m'en allai honteux d'avoir eu si peu de patience. Enfin, après avoir visité dans toutes ses parties la ferme et le jardin, après avoir long-temps causé avec la maîtresse de poste sur le caractère de son chat et la fécondité de ses poules, après être revenu vingt fois sur la grande route pour regarder, comme sœur Anne, si on ne voit rien venir, on aperçoit autre chose que l'herbe qui verdoie et le soleil qui poudroie. Les chevaux arrivent. On attèle la voiture avec de grandes précautions et de grandes lenteurs, mais enfin on l'attèle. Le voyageur prend les rênes, un petit garçon ou une petite fille, servant de guide, se place derrière lui. Sa mère lui donne une rôtie de beurre, son père lui recommande de ménager les chevaux, et voilà le chariot parti.

On peut, il est vrai, abréger ces délais en prenant un *fœrbud*, c'est-à-dire en envoyant douze heures d'avance un messager à cheval sur toute la ligne que l'on doit suivre. Mais souvent le fœrbud s'arrête en route: on paie double et on attend. Il faudrait, pour compléter cette précaution, qui en été est de toute rigueur, avoir un passeport de courrier et un cornet de postillon. Le passeport de courrier, avec son caractère officiel, a une grande influence sur l'esprit crédule du maître de poste, et le cornet de postillon ébranle le holl-karl. Du reste, il n'en coûte que soixante-quinze centimes par cheval pour faire trois lieues, et le gouvernement a pris toutes les précautions pour que le voyageur ne fût pas trompé. Dans chaque station on trouve un registre indiquant la distance d'un lieu à un autre, et une colonne de ce registre est réservée à ceux qui auraient quelque plainte à formuler contre le maitre de poste.

Ce qui ajoute aux ennuis d'un voyage dont il est toujours assez difficile de prévoir la fin, c'est la malpropreté et le dénuement des auberges. Hors des villes et des villages de quelque importance, on ne peut guère attendre autre chose que la bouteille d'eau-de-vie de pomme de terre, qui est en station permanente sur la table, et le *knœckebrœd*, espèce de galette dure et sèche mêlée d'orge ou d'avoine, selon la récolte de l'année ou la fortune du paysan. Si à ces deux élémens primitifs des dîners suédois l'hôtesse ajoute une tranche de viande fumée ou un poisson, il faut rendre grace à sa prévoyance. J'arrivai un soir dans une auberge de la Vermelande avec l'appétit d'un homme qui a fait quarante lieues dans sa journée. Mon hôtesse n'avait dans son armoire qu'une tasse de lait et deux œufs. J'avoue que mon égoïsme allait jusqu'à faire préparer les deux œufs pour moi seul, au risque d'affamer le lendemain la maison; mais la prudente femme ne m'en donna qu'un. « Il peut venir encore un voyageur, me dit-elle, et il faut bien que je lui garde quelque chose. » L'œuf qu'elle m'apporta bouilli dans l'eau était gâté. Elle me regarda casser la coquille, et quand elle vit tomber le petit poulet dans l'assiette, elle me dit d'un grand sang-froid : « Je m'en doutais; » puis elle s'en alla. Je

pris avec résignation ma tasse de lait, et je me couchai en pensant à la joie du voyageur qui viendrait dans quelques jours demander le second œuf.

Mais que sont ces ennuis passagers dans un pays aussi pittoresque, aussi curieux à voir que la Suède? Toute la colère soulevée par les impitoyables lenteurs du maître de poste se dissipe dès que l'on sent sa voiture rouler sur une de ces belles routes unies et sablées comme des allées de jardin, et le souvenir d'un mauvais gîte s'efface à l'aspect d'un de ces paysages agrestes revêtu des teintes lumineuses d'un ciel d'azur. Pour moi, je n'oublierai jamais la joie d'enfant que j'éprouvais à partir le matin, au lever du soleil, pour continuer ma route à travers les campagnes de la Suède. Toute cette nature du Nord est si belle au printemps! Il y a tant de joie dans son réveil, tant de charme dans son sourire, tant de douces chansons dans le soupir de ses lacs et le murmure de ses bois! A la voir si rose et si fraîche après les sombres jours d'hiver, on dirait une jeune fille qui a été douloureusement séparée de celui qu'elle aime, et qui, secouant tout à coup son voile de deuil, revient à lui avec un front plus riant, un langage plus suave, et des caresses plus tendres.

Toutes les provinces de la Suède ont un caractère particulier et une physionomie différente. Au nord sont les tribus nomades de Lapons, qui parcourent les champs de neige avec leurs troupeaux de rennes; au sud, les familles de matelots qui s'en vont sur toutes les mers. Entre ces deux extrémités du royaume, il y a une grande variété de sol et de population. La Scanie, avec ses champs de blé et ses plaines de verdure, s'épanouit au bord du Sund comme la côte séelandaise, à laquelle elle a été long-temps réunie. La Smalande est une contrée couverte de bruyères ou de sapins chétifs. C'est une des plus arides provinces du royaume, et il est impossible de la traverser sans regarder avec un profond sentiment d'intérêt et de pitié les malheureuses cabanes en bois bâties au bord de la route, et les pauvres familles résignées qui les habitent. J'ai vu là des jeunes gens de vingt ans à qui l'on n'en aurait pas donné plus de douze, tant ils étaient petits et faibles. J'ai assisté dans une des cabanes de cette province au repas du soir des paysans. C'étaient des morceaux de pain noir bouillis dans une sauce plus noire encore. Une jeune femme, qui avait été belle, distribuait autour d'elle cette espèce de brouet lacédémonien, et chacun semblait content de sa maigre portion. La Hallande est aussi aride et plus sauvage encore. Il y a là de grandes chaînes de collines entièrement nues qui ressemblent à des masses de lave, et des champs rocailleux qui résistent à toute espèce de culture. L'Ostrogothie est la Touraine de ces contrées septentrionales. Là, le blé ondoie dans les champs; les arbres à fruits entourent l'habitation du laboureur; les routes sont bordées de pâturages verts, toutes les fermes par lesquelles on passe ont un air de bien-être, et toutes les physionomies sont riantes et animées. L'été, les femmes s'en vont dans les champs, les cheveux tressés en longues nattes, les pieds nus, les bras nus, le corps à peine couvert d'un léger vête-

ment de toile, comme si elles étaient sous le climat de l'Italie. On est sur les frontières de la Smalande, et il semble qu'il y a une grande distance entre les deux provinces. Wexiœ est une ville sombre entourée de landes et de bruyères. Eksiœ et Linkœping sont deux jolies petites villes bâties au milieu d'une riche campagne, et Norrkœping est une grande cité de commerce dont l'industrie et la fortune prennent sans cesse un nouvel accroissement.

Au-delà de Stockholm, voici l'Upplande, le sol classique de la Suède, le sol consacré par les traditions d'Odin et par les traditions plus récentes des rois qui ont habité Upsal. Voici le pays de Gefle avec ses grandes rivières et ses magnifiques cascades. Gefle est la dernière ville importante du Nord. Elle est située au bord du golfe de Bothnie. C'est une cité de marchands élégante, riche, et coupée par un beau canal, mais d'un aspect singulièrement mélancolique. Si l'on traverse la pelouse fanée qui s'étend au dehors de son enceinte, si l'on va s'asseoir sur la grève du golfe, on se sent comme saisi par le pressentiment des régions septentrionales les plus reculées. On est sur la route de Torneo, et il semble voir s'amonceler sur le ciel de Gefle les nuages de la Laponie, et entendre siffler sur les vagues du golfe le vent des plaines de neige.

En redescendant un peu au sud, le voyageur traverse les districts de Sala, de Fahlun et de Philippstad, enrichis par leurs mines d'argent et de cuivre, habités par une population patiente et laborieuse, qui grandit dans les entrailles de la terre, ou sillonne toutes les routes avec ses charrettes chargées du métal travaillé et du minerai.

La plus belle, la plus curieuse de toutes ces provinces, c'est la Dalécarlie. Ses paysages sont moins grandioses que ceux de la Suisse, mais ils sont aussi variés, aussi pittoresques. De tout côté, on n'aperçoit que des collines ondulantes, des forêts de sapins qui les couvrent de leurs rameaux verts, des vallées mystérieuses serpentant entre les forêts traversées par des ruisseaux d'eau pure, ou embellies par des lacs. L'été, c'est une charmante chose que de voir le soleil du soir se pencher sur les collines, répandre ses rayons de pourpre à travers leurs rideaux de verdure, et s'endormir au bord des lacs. Alors il y a, dans toute cette nature du Nord, un grand silence, et quand le soleil se couche ainsi au milieu des ombres mélancoliques de la forêt, quand le dernier chant de l'oiseau expire, quand le vent se tait dans le feuillage, toute la nature semble se recueillir et prier.

Cette province est habitée par une race d'hommes forts et puissans, vraie race de montagnards énergiques comme les anciens Suisses, hardis comme les Basques, et fiers comme les Écossais. On trouve ici, comme en Scanie, quelques villages; cependant la plupart des maisons sont dispersées comme des ermitages à travers la vallée, ou suspendues comme des chalets aux flancs de la colline. L'église est bâtie au bord des lacs, au milieu du cimetière, et entourée d'une ceinture d'arbres. C'est là que le dimanche les paysans se réunissent, c'est là qu'ils arrivent sur leur petite charrette avec leurs femmes et leurs enfans. L'église est le point de ralliement de la communauté éparse.

Les vieillards se retrouvent là sur le sol où ils ont reçu les premières leçons, les jeunes gens devant l'autel où ils ont été fiancés, les parens sur la tombe de leurs pères.

Le peuple suédois a conservé un vrai sentiment religieux. La Suède est le seul pays qui allie encore quelques-unes des belles formes du catholicisme aux rigueurs du protestantisme. Ici l'autel est décoré avec soin; les murs de l'église sont ornés de fleurs ou couverts de tableaux; les prêtres portent la chasuble de velours et la chappe de soie; et quand on assiste le dimanche en Suède à un office de village, il est impossible de ne pas être touché de l'empressement avec lequel les habitans de la paroisse se rassemblent dans la nef de l'église, et de la dévotion sincère avec laquelle ils suivent les chants du chœur, ou le sermon du prêtre.

Ce peuple a conservé aussi ses anciennes traditions. Il chante comme par le passé ses vieilles ballades, et répète les soirs d'hiver, auprès du foyer, les contes qui lui ont été transmis par d'autres générations. Tous les paysans savent lire et écrire, et presque tous joignent à ces premiers élémens d'éducation quelque instruction littéraire. Ils lisent la Bible; ils lisent leurs poëtes aimés : Tegner, Wallin, Geiier, et leur histoire nationale. Ils connaissent l'histoire de Gustave-Adolphe, de Gustave Wasa, et s'inclinent encore au nom de Charles XII. Beaucoup d'entre eux connaissent aussi, par la tradition, les noms de Thor, d'Odin, l'histoire des mythes scandinaves, et, dès les temps les plus reculés, ils ont gardé dans leur vie habituelle quelques coutumes touchantes et poétiques.

Quand on enterre un mort, on répand sur le sentier qui va de sa demeure au cimetière, des feuilles d'arbre et des rameaux de sapin. C'est l'idée de résurrection exprimée par un symbole. C'est le chrétien qui pare la route du tombeau.

Quand vient le mois de mai, on plante à la porte des maisons, des arbres ornés de rubans et de couronnes de fleurs, comme pour saluer le retour du printemps et le réveil de la nature.

Quand vient Noël, on pose sur toutes les tables des sapins chargés d'œufs et de fruits, et entourés de lumières; image sans doute de cette lumière céleste qui est venue éclairer le monde. Cette fête dure quinze jours comme à l'époque païenne, et elle porte encore le nom de *jul*. Le jul était l'une des plus grandes solennités de la religion scandinave. Les chrétiens lui ont donné un autre caractère, mais ils lui ont conservé son nom. A l'époque de cette fête, toutes les habitations champêtres sont en mouvement. Les amis vont visiter leurs amis, et les parens leurs parens. Les traîneaux circulent sur tous les chemins. Les femmes se font des présens, les hommes s'asseoient à la même table et boivent la bière préparée exprès pour la fête. Les enfans contemplent les étrennes qu'ils ont reçues. Tout le monde rit et chante, et se réjouit, comme dans la nuit où les anges dirent aux bergers : Réjouissez-vous, il vous est né un sauveur.

Alors aussi, on suspend une gerbe de blé au haut de la maison. C'est pour

les petits oiseaux des champs qui ne trouvent plus de fruits sur les arbres, plus de graines dans les champs. Il y a une idée touchante à se souvenir, dans un temps de fête, des pauvres animaux privés de pâture, à ne pas vouloir se réjouir sans que tous les êtres qui souffrent, se réjouissent aussi.

Dans plusieurs provinces de la Suède, on croit encore aux elfes qui dansent le soir sur les collines, aux nymphes mystérieuses qui viennent chanter à la surface de l'eau, et séduisent, par leurs chants, l'oreille et l'ame du pêcheur. Dans quelques autres, on a une coutume singulière. Lorsque deux jeunes gens se fiancent, on les lie l'un à l'autre avec la corde des cloches, et on croit que cette cérémonie rend l'amour inaltérable et les mariages indissolubles.

Toutes ces croyances anciennes et ces superstitions jettent une sorte de charme poétique sur une nation qui possède d'ailleurs des qualités essentielles, qui, de tout temps, s'est distinguée par ses habitudes hospitalières, son courage et sa probité.

J'avais vu la Suède avec ses parures d'été, je voulus la revoir avec son manteau d'hiver. Je partis de Copenhague à la fin de décembre. C'était la première fois que, dans la cour de l'hôtel des postes de cette ville, on attelait pour Elseneur une voiture couverte. Jusque-là, au mois de janvier comme au mois de mai, il avait fallu que les pauvres voyageurs se résignassent à subir les intempéries de l'air. Les directeurs qui faisaient l'essai de la nouvelle voiture voulurent bien m'accorder une place auprès d'eux, et notre voyage ressembla à une partie de fête. Sur toute la route, les habitans étaient aux fenêtres pour nous voir passer Les paysans contemplaient émerveillés les panneaux vernis de la nouvelle diligence; les marchands des petites villes, qui se souvenaient encore des flocons de neige qu'ils avaient reçus sur les épaules dans leur dernière excursion à Copenhague, ne se lassaient pas de bénir l'ingénieuse prévoyance du maître de poste qui allait leur donner une voiture couverte; et les hommes, qui dissertent philosophiquement sur tout, dissertaient, en nous voyant venir, sur les prodigieuses découvertes de l'industrie et les miracles de la civilisation. Une chose inquiétait encore les bourgeois des petites cités, gens essentiellement pratiques et économes de leur nature : c'était de savoir combien il en coûterait pour monter dans ce magnifique carrosse; et quand on leur dit que le prix restait le même que par le passé, ils entonnèrent un cantique d'actions de graces. S'il y avait eu alors des fleurs dans les champs, ils nous auraient tressé des couronnes

La fête continua à Elseneur. Le maître de poste vint nous recevoir avec la touchante cordialité d'un homme du Nord. L'aubergiste de la ville, qui, avec son intelligence d'aubergiste, devina tout d'un coup le surcroît de voyageurs que cette voiture pouvait lui amener, nous salua comme des bienfaiteurs. Le bourgmestre, qui préparait en ce moment un rapport officiel sur les curiosités de toute sorte et les richesses de sa cité, ajouta, en écoutant le cornet de notre postillon, une phrase pompeuse à son récit. Deux hommes seule-

ment contemplèrent d'un œil morne ces manifestations de joie publique. C'étaient le marchand de parapluies et l'apothicaire. Le premier songeait aux bienfaisans coups de vent qui brisaient sur la voiture decouverte la meilleure monture d'acier; le second songeait aux potions de camomille qu'il avait dû préparer pour ses cliens à la suite d'un voyage. Le médecin aurait bien eu aussi quelque droit de se plaindre; mais c'était un jeune homme sorti nouvellement de l'université et imbu des idées libérales de la nouvelle génération. Il calcula qu'il fallait retrancher de son budget annuel trente rhumatismes, cinquante fluxions, et il oublia son intérêt particulier en pensant au bien-être général.

C'était là le premier chapitre de mon voyage, un chapitre orné d'arabesques et de vignettes. Le reste ne devait pas être aussi gai.

Le paquebot qui va d'Elseneur à Helsingborg avait déjà suspendu ses voyages. La compagnie de bateliers commençait à reprendre ses calculs d'hiver. Cette compagnie a le monopole exclusif des transports entre la côte de Danemark et la côte de Suède. Il n'est pas permis à un voyageur de passer le Sund sans elle. Dans la belle saison de l'année, elle expédie chaque jour un bâtiment à Helsingborg, et le prix du transport est fort modique; mais dès que la brise fraîchit, que la mer gronde, que l'aspect du ciel annonce une tempête, elle arrête le service régulier et tient les passagers à sa disposition. Alors le prix du voyage monte à mesure que le baromètre descend. La compagnie taxe l'orage et tarife le vent. Ce jour-là le vent valait 20 francs. J'avais voulu partir avec un paquebot suédois qui retournait à Helsingborg; mais c'était contre les priviléges des bateliers danois. Je payai 20 francs, et on me donna un bateau et trois matelots. Le vent qui m'avait coûté si cher était excellent. Nos voiles s'enflèrent, notre bateau bondit sur les vagues, et nous fîmes en vingt minutes un trajet qui dure souvent plusieurs heures.

Le port d'Helsingborg était fermé par les glaces et inabordable. On me débarqua sur les rocs de la grève, d'où je gagnai tant bien que mal le chemin de l'hôtellerie.

Quelques instans après je n'aurais pu faire ce voyage à aucun prix. Le vent du nord grondait sur la côte; les vagues, soulevées par la tempête, retombaient sur elles-mêmes avec un sourd gémissement. Le ciel était couvert d'une brume épaisse; on n'entrevoyait plus aucune ligne ligne d'azur à sa surface et aucune étoile. On n'entrevoyait que les rayons du fanal de Croneborg, qui projetaient une lueur pâle dans l'ombre. Je saluai cette lumière qui éclairait encore le rivage où je venais de dire adieu à des êtres chéris, puis le brouillard s'épaissit, et tout disparut dans les ténèbres.

Le lendemain, j'allai voir la diligence qui devait me transporter à Stockholm, et cette visite n'était rien moins que réjouissante. Qu'on se figure un coucou de Versailles, un vieux fiacre, une de nos lourdes pataches de province, reliées comme un tonneau avec des barres de fer, trouées par le haut et trouées par le bas, fermées par de perfides rideaux de cuir qui ont perdu

l'habitude de se rejoindre, et qui ne barrent plus le chemin ni à la neige ni au vent. C'était là notre voiture. Elle était divisée en deux parties comme une malle-poste. Mon hôte, qui m'avait suivi, enveloppé dans sa lourde pelisse, me conseillait de prendre l'intérieur; mais l'intérieur, avec sa mine pleine de promesses, ne m'inspirait aucune confiance. Le cabriolet était plus franc et plus honnête. Il me disait naïvement en me voyant venir : Je ne vous trompe pas, vous aurez froid. Je n'ai point de vitre pour vous garantir du mauvais temps, et j'ai perdu avant-hier le dernier bouton qui retenait sur les côtés mon tablier de cuir; mais vous ne serez pas trop mal assis, et vous verrez la contrée. Cette dernière raison était la plus puissante de toutes, et je montai dans le cabriolet. A côté de moi, je vis monter une paire de bottes en peau de phoque, une pelisse en peau de loup et un large bonnet en peau de renard. Je ne savais trop ce que signifiait ce surcroît de bagage; mais, au premier rayon du jour, j'entrevis entre le bonnet et la pelisse un œil et un nez. C'était un être vivant; c'était mon compagnon de voyage. Quand nous arrivâmes à la station du déjeuner, il ôta une paire de gants fourrés, deux cravates, trois cache-nez, un bonnet de nuit, but un grand verre d'eau-de-vie de Suède, et il commença à me raconter son histoire. Dès les premiers mots de son récit, je sentis le frisson de la peur parcourir tous mes membres. Cet homme était un commis-voyageur, et, qui pis est, un commis-voyageur allemand. Si j'avais pu retourner à Helsingborg, je l'aurais fait, car je me voyais en proie au prosaïsme le plus sec, le plus rigoureux et le plus trivial, moi qui avais songé à faire un voyage poétique. Mais il était trop tard, et il fallut me résigner à subir à côté de moi cette masse chiffrante et digérante, comme on subit la voix de la réalité dans un rêve.

Notre voyage devait durer huit jours. Je ne décrirai pas les vicissitudes tristes ou gaies qui l'ont traversé, les orages qui sont venus assaillir notre pauvre machine ambulante, les chevaux suant et soufflant pour nous traîner hors d'une ornière, les rudes secousses du cabriolet, les ennuis de l'auberge, et la noble colère du commis-voyageur à la vue d'une soupe refroidie, d'une bouteille de bière mal bouchée ou d'un lit trop étroit.

Je ne décrirai pas non plus les cinq à six villes par lesquelles je n'ai fait que passer. Je pourrais cependant prendre le manuel historique de l'une et de l'autre, et raconter, avec un certain air d'érudition, en quelle année elles ont été bâties, quelle grande bataille y a été livrée, quel grand homme elles ont vu naître, et quelle est maintenant leur population, leur influence, leur source de prospérité. Mais j'avoue franchement que je ne connais de ces villes que l'hôtellerie, où l'on nous servait des tranches de jambon avec une sauce au sucre, ce qui est une incroyable chose, et l'espèce d'étuve où six voyageurs couchaient ensemble comme des œufs qui doivent éclore par des procédés artificiels.

Ce qui m'a vraiment ému pendant ce voyage, ce que je voudrais pouvoir dépeindre, c'est l'aspect de l'hiver dans ces contrées septentrionales, c'est

l'aspect de la Suède que j'avais vue, au mois de juin, riante et couverte de fleurs, comme une fiancée en habits de noces, et que je retrouvais, au mois de janvier, comme une veuve avec ses vêtemens de deuil.

Le long des côtes, le sol est sec et endurci, l'hiver est tempéré par le voisinage de la mer; mais quand on arrive dans l'intérieur du pays, on n'aperçoit plus que les lacs couverts de glace, les grandes plaines chargées de neige; de distance en distance, quelques tiges solitaires de bouleaux qui penchent vers le sol leurs branches effilées, et les forêts de sapins qui entourent de leur ceinture noire les campagnes toutes blanches. L'air est d'une pureté sans égale, mais le ciel est sombre; le soleil laisse à peine entrevoir, vers midi, quelques rayons fugitifs. Le jour commence à neuf heures et finit à trois; un nuage épais pèse sur la terre comme une masse de plomb, et quand parfois la lune, terne et pâle, brille à travers ce nuage, elle apparaît comme une lampe d'albâtre éclairant un linceul.

En avançant vers le nord, on fait quelquefois sept à huit lieues sans apercevoir une trace d'habitation, et quand le vent se tait, tout se tait dans la nature. Pas une source d'eau ne murmure, pas un oiseau ne chante, pas une feuille d'arbre ne tremble. C'est plus que le silence du sommeil, c'est le silence de la mort.

Il est une impression mélancolique et profonde que plus d'un voyageur a dû éprouver en traversant ces solitudes de neige, et dont le souvenir m'émeut encore. C'est lorsque le soir, au milieu du silence universel de la nature, on entend tout à coup résonner le son des cloches. Aucun chant, aucune voix humaine ne pourraient éveiller dans l'ame autant d'émotions que cette voix de l'église vibrant au sein des campagnes désertes et des ombres de la nuit. C'est elle qui nous rappelle, dans la contrée lointaine, le sol où nous avons vécu, l'humble demeure où une mère prie peut-être, en ce moment-là, pour nous. C'est elle qui, à l'heure où tout repose, réveille l'espérance chrétienne dans le cœur de celui qui souffre. C'est elle qui guide vers le village le passant égaré dans sa route.

On avance conduit par ce son religieux qui se répand à travers toute la plaine, et l'on distingue au haut de la colline l'église isolée avec sa ceinture d'arbres, et la lampe du presbytère qui projette ses rayons vacillans dans l'ombre. Le prêtre est là avec sa famille, qui termine sa paisible journée par quelque pieuse lecture, et qui, en entendant passer à sa porte la lourde charrette, pense à ceux qui voyagent au milieu de l'hiver et bénit sa douce retraite.

Une autre impression à laquelle on aime à s'arrêter, c'est quand l'atmosphère s'épure, quand les rayons de l'aurore boréale se croisent comme des lames d'argent, puis se découpent, se revêtent de divers nuances, et flottent comme des écharpes de gaze, ou comme des feuilles de roses à la surface du ciel; c'est lorsqu'au milieu d'un cercle d'azur élargi on voit briller l'étoile polaire comme un rayon d'espérance au milieu du deuil de la nature. C'était

là un tableau que j'attendais toujours quand notre voiture glissait silencieusement sur la neige pendant la nuit, et les vers suivans, adressés à l'étoile des régions septentrionales, ne rendent que bien faiblement l'émotion de joie et de mélancolie que j'éprouvais en la voyant apparaître.

Sur les mers je t'ai vue un jour que le soleil
Avait fui de nos yeux et trompé notre attente,
Tu parus vers le soir à l'horizon vermeil,
Et ta clarté guida notre barque flottante.

Dans le Nord, je t'ai vue au milieu des hivers,
Surgir pendant la nuit après une tempête;
Tes rayons scintillaient au haut des sapins verts,
Le voyageur vers eux levait joyeux la tête.

Salut à toi, salut, astre fidèle et pur!
Ta lumière ressemble à ces amitiés saintes
Qui se cachent parfois en nos heures d'azur,
Et reviennent à nous en entendant nos plaintes.

Ta lumière ressemble à l'œil providentiel,
Qui sans être aperçu veille sur notre route,
Et quand nous nous courbons sous un destin cruel,
Jette un rayon céleste au sein de notre doute.

Oh! viens! viens de nouveau, tandis que je poursuis
Mon chemin isolé vers un horizon sombre,
Laisse-moi te revoir dans le calme des nuits,
Laisse-moi contempler ton doux flambeau dans l'ombre.

Hélas! il est des cœurs fermés à l'avenir
Qui de bonne heure ont vu fuir leur soleil rapide,
Qui, trompés dans leur but, froissés dans leur désir,
Vacillent au hasard sans boussole et sans guide.

Pour eux, l'illusion avec ses ailes d'or,
L'amour et le printemps, tout est couvert d'un voile,
Après leur triste épreuve, heureux s'ils ont encore
Dans leur vie un espoir, dans leur ciel une étoile.

X. Marmier.

Stockholm, 15 janvier 1838.

HISTOIRE

DE

LA MARINE FRANÇAISE

SOUS LOUIS XIV.[1]

M. Eugène Sue, que ses romans maritimes ont placé dans les premiers rangs de notre littérature, et qui a prouvé dernièrement, par son roman historique de *Latréaumont*, que l'étude consciencieuse d'une époque n'était pas antipathique avec les caprices d'une brillante imagination, a fait une histoire vraiment neuve et originale, en rédigeant les annales de la marine militaire pendant le règne de Louis XIV : il a confirmé ainsi ce que nous avons souvent soutenu avec conviction, et ce que les esprits systématiques ont traité de paradoxe, à savoir qu'un bon romancier, avec un peu de travail et d'instruction, devait faire infailliblement un bon historien. N'est-ce pas une grave hérésie, en matière d'histoire, aux yeux des savans de profession, des rhéteurs de collége et des philosophes *à priori?* Ces gens-là, vendeurs de phrases sonores et de doctrines creuses, regardent l'histoire comme une religion et le métier d'historien comme un sacerdoce : les uns tirent, de l'*escarcelle* de leur jugement et de la filière de leurs idées, tout un roman vague, nébuleux et faux, qu'ils mettent aux lieu et place de l'histoire véritable, composée de faits plutôt que d'opinions; les autres, non moins absolus dans leurs procédés routiniers, n'acceptent le fait que dépouillé de ses accessoires pittoresques et réduit, pour ainsi dire, à l'état de squelette. Mieux vaudrait encore proclamer que l'histoire existe tout entière dans la chronologie.

Ces préjugés et ces répugnances contre les historiens littéraires étaient du moins permis autrefois aux doctes compilateurs de la congrégation de

(1) 5 vol. grand in-8° avec 42 gravures sur acier. Prix : 37 fr. 50 c. Chez l'éditeur, quai Malaquais, 17, et chez Magen, quai des Augustins, 22.

Saint-Maur, aux Mabillon, aux d'Achéry, aux Clément, aux Sainte-Marthe, à cette vénérable société de religieux qui avaient transformé leurs couvens en bibliothèques et qui semblaient avoir prononcé leurs vœux à la science, en prenant l'habit de saint Benoît. Sans doute, si Mlle de Scudéry, au milieu de l'admiration des *précieuses*, passionnées pour sa *Clélie* et son *Grand Cyrus*, avait voulu appliquer à l'histoire proprement dite les maximes galantes de l'Hôtel de Rambouillet, le scandale eût été grand et la surprise légitime parmi les *doctes :* Casaubon, Scaliger, Saumaise, Vossius, Heinsius, auraient crié *haro* contre ce sacrilége, et les plus fougueux partisans de ces longs romans gonflés de pathos sentimental et de digressions amoureuses, n'auraient jamais secondé une imprudente usurpation de ce genre; on aurait bientôt fait justice de la *folle du logis*, qui serait rentrée fort honteuse dans les ruelles, où elle régnait alors, après sa maladroite invasion dans le sanctuaire de l'histoire. Voilà pourquoi peu d'écrivains de ce temps-là se sont hasardés à passer par le roman pour arriver à l'histoire : la Calprenède, Scudéry, Gomberville et tous ces romanciers prolixes, qui délayaient éternellement le chapitre de l'amour, n'eussent pas aventuré leur réputation de beaux-esprits, en sortant de leur île d'Armide, séjour habituel des tendres riens et des ingénieux raffinemens de la *précioseté;* ils se contentaient des applaudissemens de leur public nombreux, poli et enthousiaste, sans briguer ceux plus rares et moins flatteurs qu'obtenait une œuvre d'érudition auprès des savans en hébreu, en grec et en latin. Ces dignes savans avaient cependant une bienveillante tolérance pour la littérature légère et pour les auteurs qui y brillaient : l'illustre Huet ne dédaignait pas de faire l'apologie des romans et, en particulier, de l'*Astrée* d'Honoré d'Urfé.

Dans le dernier siècle, les romanciers, qui n'avaient plus la même part de succès et d'éloges que sous les auspices de Julie d'Angennes et des *assemblées*, commencèrent à tourner leurs vues vers l'histoire. On ne songea pas d'abord à leur chercher querelle ni à rire de leurs essais. Le Breton Lesconvel, qui tâtonna le roman historique cent quarante ans avant Walter Scott, parut aussi ridicule et ignorant dans ses histoires qu'il avait semblé instruit et pathétique dans ses nouvelles d'*Anne de Montmorenci* et de *la Comtesse de Châteaubriant*. Mlle de Lussan, que ses *Veillées de Thessalie* avaient accréditée à juste titre dans l'estime des gens de goût, qui ne croyaient pas déroger en lisant un roman et en le louant, s'il y avait lieu; Mlle de Lussan devint presque historiographe de France, grace à l'association anonyme de son ami Baudot de Juilly. Dès-lors, chaque romancier se fait historien, et chaque historien romancier : Voltaire se repose du *Siècle de Louis XIV* et de l'*Essai sur les Mœurs*, avec *Zadig, Candide* et *Micromégas ;* Duclos quitte *Acajou et Zirphiline* pour aborder le règne de Louis XI, et analyse les manuscrits de l'abbé Legrand aussi facilement que s'il créait un conte de fée ou débitait des *confessions* licencieuses; l'abbé Prévost, qui éparpillait ses romans comme ce petit chien qu'un conteur a représenté secouant des pierreries, improvise

les vingt in-quarto de son *Histoire générale des Voyages*. Cependant le roman historique, depuis Mlles de Lussan, de La Force et de La Fayette, n'avait point fait un pas, si ce n'est à reculons, dans la voie mensongère et guindée que lui ouvrait Baculard d'Arnaud; on ne s'étonnait, on ne s'indignait pas encore de la métamorphose subite d'un romancier en historien.

Mais, de nos jours, on se montre beaucoup plus exclusif et beaucoup plus injuste : les critiques, ces êtres privilégiés, quelquefois fins et spirituels, toujours prudens et invulnérables, ont à peu près rayé de la littérature le genre du roman; ce sont eux qui font que le titre de romancier est une espèce d'outrage littéraire pour quiconque l'a mérité; ce sont eux qui condamnent au roman à perpétuité tout infortuné que le hasard, la vivacité d'une jeune imagination, le besoin de communiquer ses idées et surtout ses sentimens, le plaisir d'échapper à une monotone réalité, l'amour de la gloire ou plutôt de la publicité ont poussé à commettre un ou plusieurs romans. Aussi, quand M. Eugène Sue s'est présenté comme historien au tribunal de la critique, a-t-on failli le lapider avec ses romans, avant de rendre la sentence. Eh bien! si la critique a dédaigné un bon ouvrage historique, parce qu'il sortait de la plume d'un romancier, je me fais un devoir, moi qui m'honore d'être à la fois romancier et historien, d'opposer mon avis aux arrêts de la critique, et de déclarer hautement le cas que je fais de l'*Histoire de la Marine française sous Louis XIV*, qu'on a voulu reléguer dans la catégorie des romans, entre *la Salamandre* et *Atar-Gul*.

Toutefois, après avoir formulé d'une manière aussi nette mon estime pour cette histoire, qui n'est pas seulement *amusante* et attachante, mais encore utile, indispensable dans une bibliothèque historique, je commencerai par adresser à l'auteur un reproche qui ne portera que sur le titre de l'ouvrage : c'est par ce reproche préliminaire que je veux me donner des airs rebarbatifs de critique, et me garder d'une tendance naturelle à louer exclusivement tout ce que M. Eugène Sue marque au coin de son talent. Le titre d'*Histoire de la Marine française* n'est pas satisfaisant pour qui a lu le livre, même en regardant ces cinq volumes comme une partie complète et homogène d'un vaste ouvrage, qui réunira dans son ensemble les fastes de notre marine et la biographie de nos marins, depuis l'époque la plus reculée jusqu'à nos jours; car cette partie, composée de cinq volumes, qui renferment la matière de plus de quinze in-octavo ordinaires, est bien loin de comprendre tous les faits relatifs à la marine française pendant le règne de Louis XIV : les voyages de découvertes, le commerce maritime, les établissemens de colonies et de comptoirs, la législation, la *chronique* de la mer, les naufrages, les pêches, les progrès de l'art nautique, les travaux des ports; enfin une foule de détails techniques, anecdotiques et généraux, plus ou moins liés à l'histoire de la marine, sont à peine effleurés dans l'immense travail de M. Eugène Sue. Nous regrettons principalement l'analyse chronologique des principaux voyages dans les mers du Nord et du Sud, ces voyages entrepri

concurremment avec les Hollandais et les Portugais, exécutés par de simples négocians, par des pêcheurs de morue et par d'intrépides missionnaires. Ce fut Louis XIV qui, plus zélé encore pour la propagande de la foi que pour les conquêtes de la science, favorisa et multiplia ces missions si considérables par leurs résultats profanes, si fécondes en observations géographiques, si nécessaires pour former des équipages aguerris, pour instruire des pilotes, pour tracer des cartes fidèles, et pour développer les avantages de la navigation. Sous Louis XIV, Dieppe et le Hâvre envoyaient incessamment leurs vaisseaux et leurs marins vers la *France équinoxiale;* Bordeaux et Marseille étaient en relations journalières avec les côtes de l'Afrique et des Grandes Indes, avec la Chine et le royaume de Siam, qui fut presque français; les flottes marchandes, protégées par le pavillon du grand roi, sillonnaient toutes les latitudes. Il y avait, dans les deux hémisphères, une foule de voyageurs, jésuites, lapidaires, philosophes, antiquaires, numismates, historiens, astronomes, bibliothécaires, qui traversaient l'Océan, en qualité de commis de Louis XIV, pour recueillir des documens, des manuscrits, des médailles, des antiques, des pierres précieuses, au profit de nos musées et de nos académies. L'histoire de ces explorations lointaines et aventureuses, qui se rattache à l'histoire de la marine française et qui n'est pas indifférente dans le règne de Louis XIV, ainsi que dans le ministère de Colbert, a été totalement négligée par M. Eugène Sue. Ce n'est pourtant pas un oubli de sa part. C'est au contraire par suite d'un plan bien arrêté et bien coordonné qu'il a borné ses études et ses recherches au dépouillement des archives de la marine militaire et politique : en présence de cette effrayante quantité de matériaux, il a dû renoncer à étendre le cadre de son ouvrage, déjà si large et si plein; pourquoi ne l'a-t-il pas intitulé, avec plus de vérité et moins d'ambition : *Histoire de la Marine militaire sous Louis XIV?*

Sous ce titre qui correspond au nom de *Jean-Bart,* que l'auteur a fait planer sur toute cette dramatique histoire de négociations et de guerres, les cinq volumes qui la complètent n'ont droit qu'à des éloges, et nous aimons à les signer, en les donnant à M. Eugène Sue avec autant de joie que si nous les eussions mérités nous-même. Dans ce monument littéraire élevé à la gloire du génie de Colbert et des illustres marins français, on a deux choses à examiner: les matériaux et la main-d'œuvre. Félicitons d'abord M. Eugène Sue de n'appartenir point à certaines écoles historiques, qui n'ont que trop d'échos dans la presse, et qui tendent à détruire l'histoire en ébranlant ses bases et corrompant son essence. Ces écoles proclament des chefs distingués et capables de faire des prosélytes; elles ont pour drapeau quelques productions remarquables, mais bizarres, quelques traités éloquens, mais insensés; elles annoncent en langage prophétique la venue du messie de l'histoire. L'une de ces écoles brûlerait volontiers tous les livres, afin d'être moins gênée dans ses utopies, et de pouvoir, à l'abri de toute contradiction, refaire une histoire imaginaire, dérivée de prétendus principes invariables. Suivant cette exorbitante

théorie, on déduit, on calcule, on devine l'histoire ainsi qu'un problème mathématique; on n'a plus besoin de pâlir sur des milliers de volumes pour parvenir à se rendre compte de l'origine d'une grande révolution d'état, ou pour pénétrer dans les secrets du cabinet d'un prince; il est désormais superflu de glaner des faits, de les rassembler en faisceau, et de les triturer par la connaissance approfondie des hommes et des temps. A coup sûr, M. Augustin Thierry n'aurait pas perdu la vue à s'initier aux mystères des vieux idiomes germaniques, à comparer des textes latins, à lire et relire assidument, vis-à-vis des originaux, les dissertations des savans de France, d'Allemagne et d'Angleterre, s'il avait pratiqué la méthode expéditive et facile des historiens philosophiques ou providentiels! Un historien de cette école n'a jamais ouvert qu'un seul livre, comme les sorciers du moyen-âge n'avaient que leur grimoire pour jeter des sorts et pour éperonner le balai qui les menait au sabbat : ce livre sacramentel, ce grimoire d'hérésie historique, c'est la *Science nouvelle*. de Vico, que M. Michelet a eu le tort d'offrir en pâture aux esprits faibles et fanatiques qui ont accepté avec ferveur la *révélation* de l'histoire. Depuis lors, nous voyons tous les jours de jeunes adeptes, catéchisés et convertis par Vico, prêcher et répandre ses doctrines, en les exagérant de la meilleure foi du monde; ils savent que les apôtres de Jésus-Christ étaient de pauvres pêcheurs, sans lettres et sans intelligence; ils savent aussi que ces pêcheurs ont fondé la religion chrétienne sur les ruines du paganisme. N'est-ce point là un bel exemple à suivre pour qui veut renverser les idoles de l'histoire, et proclamer un seul dieu, Vico, à la place de ces mille faux dieux de la *science ancienne*, qu'on adorait naguère devant des autels de bouquins dans le panthéon des bibliothèques?

M. Eugène Sue, Dieu merci! ne fait pas cause commune avec ces nouveaux apôtres, qui ordonnent, de par Vico, qu'on soit *platonicien* pour écrire l'histoire de le France ou de la Chine; M. Eugène Sue ne se soucie guère des anathèmes lancés contre les *stoïciens* ou les *épicuriens* qui s'aviseraient de se croire historiens. L'autre école historique, qui s'élève en concurrence des *vicofages* et des *biblioclastes*, ne paraît pas avoir attiré davantage les sympathies de l'auteur matérialiste de l'*Histoire de la Marine française*. Cette école, moins dangereuse que l'autre, est aussi plus érudite, sinon plus rationelle: elle compile les faits; mais elle les choisit, elle les tronque, elle les isole, elle les peint et les interprète à sa guise. Cette école, qui a produit des chefs-d'œuvre depuis l'*Histoire universelle* de Bossuet jusqu'au *Cours d'Histoire moderne* de M. Guizot, n'a pas de pires défauts que son intolérance et son despotisme : elle fait et défait l'histoire, de telle sorte que l'histoire, entre ces mains tracassières, perd son esprit, sa couleur et sa physionomie véritables. De là, cette variété de déguisemens pauvres ou magnifiques, amples ou étroits, vieux ou neufs, sous lesquels on nous montre tour à tour l'histoire, qui doit être, avant tout, simple, naïve, impartiale, matérielle. Les historiens de cette école, même les plus habiles et les plus

honnêtes, traitent les faits qu'ils expliquent ou qu'ils analysent, de même que certain financier du dernier siècle traitait ses livres. Ce financier voulut avoir une bibliothèque; il ne s'enquit pas d'abord d'un libraire, mais d'un ébéniste, qui lui éleva un petit palais de marqueterie où l'ébène, la nacre, l'écaille et le cuivre composaient les plus riches arabesques. Ce palais de marqueterie, destiné à recevoir environ quatre mille volumes, attendait ses hôtes, qui n'avaient pas marqué leur logement; car tous les rayons de la bibliothèque se trouvèrent trop bas pour la hauteur des volumes in-quarto, et trop hauts pour la taille exiguë des in-douze et des in-octavo. Hausser ou baisser les rayons, c'eût été déranger l'ordonnance architecturale de la bibliothèque. Le fameux bibliographe Martin, appelé en consultation, condamna le travail de l'ouvrier comme antipathique avec les proportions des différens formats; mais le financier, qui avait payé fort cher ce meuble incohérent, imagina un expédient inusité pour l'utiliser sans changer sa destination : il fit venir un relieur, et lui commanda de prendre la mesure des rayons et de rogner impitoyablement tous les volumes qui ne passeraient pas sous le fatal niveau. La bibliothèque fut ainsi garnie de volumes mutilés, couverts de maroquin et de dorures, fort beaux en apparence. Quant à ceux qui n'avaient pas le format exigé par la place où ils devaient figurer, on les agrandit aisément par une augmentation de marge, à la grande satisfaction de l'ébéniste et du financier. Après la mort de celui-ci, ses livres tombèrent chez l'épicier, qui ne put tirer parti que de la reliure.

M. Eugène Sue s'est bien gardé de tracer d'avance un cercle où il eût été prisonnier; il n'a pas tronqué à dessein une seule page du grand livre de l'histoire . il a rassemblé d'abord les faits avant de rien préjuger, et il s'est efforcé de conserver à ces faits leur forme et leur caractère originels. Il appartient essentiellement à la classe des historiens narrateurs, tels que Froissard, l'Anonyme de Saint-Denis, Saint-Simon, et il ne songe pas à prouver quoi que ce soit; mais il raconte avec bonne foi, avec chaleur, avec éclat, et ses récits éclairent assez le lecteur intelligent, pour qu'on n'ait à désirer aucune glose sur les causes et les effets des évènemens. M. Eugène Sue est donc matérialiste ou fataliste dans sa manière d'écrire l'histoire, quoiqu'il aille curieusement remonter aux sources les plus obscures et les plus imperceptibles des évènemens. « Je dois déclarer, dit-il dans son Introduction, que j'ai répudié toute espèce de *système* ou *point de vue* rétrospectif soi-disant philosophique, parce que ces belles choses n'étant, après tout, que des appréciations individuelles, elles n'ont, à mon sens, aucune valeur probante et positive, en cela qu'elles peuvent être niées par qui les veut nier. Aussi, je crois que l'histoire doit être toute d'action, jamais de raisonnement; car on peut toujours nier l'autorité d'un raisonnement, et il est impossible de nier l'autorité d'un fait. »

Le chroniqueur des ducs de Bourgogne, M. de Barante, avait osé, en face des systèmes qui sont sans cesse aux prises dans le champ de l'histoire, déclarer qu'il prenait la plume, non pour prouver, mais pour narrer, et cet

axiome de Quintilien avait présidé à la compilation laborieuse de cette belle narration historique. Le nom de M. de Barante, et aussi l'intérêt saisissant de son livre, désarmèrent pour un temps l'opposition des hommes à systèmes. Quelques années après M. de Barante, je ne me fis pas scrupule d'écrire, en tête d'un ouvrage formé lentement d'une prodigieuse combinaison de pièces originales : « L'histoire ne doit être qu'une compilation, non pas aveugle et grossière, mais clairvoyante, sagace et ingénieuse. Je disserte peu, je raconte; je ne juge pas avec des paradoxes, je peins d'après nature. » Mais cette protestation contre les ignorans et contre les historiens de parti ne s'adressait malheureusement pas à des bénédictins, et la critique proclama, au contraire, à l'unanimité, que l'histoire devait être, non pas une compilation, mais une déclamation; non pas une sage réunion de faits positifs, mais un chaos indébrouillable de sentences et de problèmes. Paix à la critique! il se rencontrera sans doute quelque candide philosophe, versé dans l'histoire par intuition, pour rédiger l'histoire du XVIe siècle, — comme saint Jean a fait l'Apocalypse en rêvant, — l'histoire du XVIe siècle, qui repose encore éparse et ignorée dans plusieurs milliers de livres et de manuscrits.

L'anathème de *compilateur*, lancé contre moi, a rejailli contre M. Eugène Sue avec moins de dédain et de légèreté : on l'a traité de *romancier* dans la plupart des jugemens portés sur son *Histoire de la Marine française sous Louis XIV*. M. Sue, il faut l'avouer, a donné quelque prise, du moins en apparence, à cette qualification, qui équivaudrait à lui contester celle d'historien : s'il s'est écarté des routes battues de l'analyse et de la dissertation historiques pour aborder la composition à larges traits et à vives couleurs, il a ranimé les personnages de son histoire, il leur a donné la vie, le mouvement, la pensée, la parole; il nous les a montrés debout et agissant, Jean Bart et son vieux père Cornille Bart, Colbert et Louvois, Louis XIV et Mme de Maintenon, de Lionne et Pontchartrain, Tourville et Duquesne, toutes ces grandes figures qui se dessinent dans le passé, et qui en font une sorte de galerie où l'historien doit imiter les pinceaux du Titien, de Mignard et de Van-Dyck. M. Eugène Sue n'a pas retrouvé mot à mot le langage tenu par ces illustres morts dans les diverses circonstances de leur vie; il n'a pu écrire sous leur dictée, ou même sous leur inspiration, comme eussent fait leurs secrétaires : il a donc tiré, de l'étude minutieuse de l'époque, du fait et de la personne, les idées et les expressions qui leur sont propres, en évitant les anachronismes de mœurs et de caractères avec autant de soin que les erreurs de noms et de dates; il a procédé, pour ainsi dire, à la manière de Cuvier, qui mit au jour les siècles antédiluviens, enfouis dans les couches de la terre, et qui n'eut que des débris fossiles pour reconstituer la zoologie des premiers âges du monde; il est redescendu, par l'induction et la critique, jusqu'au terrain sur lequel il voulait placer les hommes célèbres de la marine française; il a pris une connaissance générale et intime du siècle de Louis XIV, afin de mieux juger le rôle qu'y avaient joué ces hommes, devenus pour lui les acteurs d'un

drame qui eut l'Océan et la Méditerranée pour théâtres. C'était là recréer le XVIIe siècle dans ses détails les plus secrets et les plus fugitifs. Mais dans ce drame, dont M. Eugène Sue avait découvert tous les ressorts, tous les costumes et toutes les décorations, ce n'était point assez, pour remplir la scène et suppléer à la fatigue du monologue, de faire mouvoir les principaux personnages fournis par l'histoire et de leur prêter un accent de vérité, qu'on reconnaît, sans recourir aux pièces justificatives : de même que, dans une œuvre théâtrale, comique ou tragique, les personnages accessoires sont indispensables pour lier entre elles les parties de la fable, pour développer les ressources du sujet, pour aider la marche de l'action, pour *donner la réplique* aux premiers acteurs, M. Eugène Sue a été forcé d'inventer un grand nombre d'individus, purement romanesques, qui n'ont jamais existé que dans la fantaisie de l'auteur, mais qui auraient pu certainement se trouver, avec les mêmes conditions de naturel et d'originalité, dans le cadre où il les a jetés au milieu d'êtres réels et matériellement vrais. De là, cette accusation de *roman* soulevée contre son histoire.

Sans doute, la *manière* adoptée par M. Eugène Sue serait inapplicable à la plupart des histoires, surtout à celles qui embrassent un long intervalle de temps et une nombreuse variété d'épisodes : ainsi, l'histoire d'un pays, d'une époque, d'un règne, d'une religion, d'un art ou d'une science, se refuse complètement à cette paraphrase dramatique; là où l'action est multiple, mobile et compliquée, où les faits sont plus saillans que les hommes, où le particulier se confond dans le général, où les temps d'arrêt manquent, la méthode analytique et narrative doit être seule employée. Une histoire complète du règne de Louis XIV, dramatisée avec le procédé de M. Eugène Sue, pourrait assurément présenter une lecture intéressante autant qu'instructive, mais occuperait plus de cent volumes, puisque les Mémoires de Saint-Simon ne feraient, en quelque sorte, que le *scenario* de ce drame politique, militaire, moral, galant et littéraire. Au reste, ce drame est tout entier dans les mémoires des contemporains. Mais M. Eugène Sue avait à essayer son talent de peintre et de dramatiste dans un cercle beaucoup plus borné et moins épisodique : le drame maritime ne demandait qu'une décoration à peu près permanente, la mer et des navires; que des personnages presque tous homogènes, les ministres de la marine, les officiers, les matelots; que des péripéties à peu près identiques, les naufrages, les combats, les scènes de mer; qu'un seul vocabulaire technique, celui des marins, etc. On conçoit facilement que M. Eugène Sue, effrayé de la sécheresse des actes officiels, des correspondances, des notes et des factums de la marine, séduit en même temps par la nouveauté des caractères qu'il avait à tracer et des tableaux où il les mettrait en relief, ait cherché un genre historique qui se rapprochât de ses habitudes de romancier, et qui convînt mieux que la simple narration à ce sujet un peu trop monotone dans ses détails, car il ne voulait pas plus se traîner à la remorque de l'*Histoire générale de la Marine,* par Boismêlé, que du

Précis historique de la Marine française, par Poncet de La Grave : les deux petits volumes in-12 de cet avocat fleuri ne lui semblaient pas de meilleurs modèles que les trois gros in-quarto de l'autre avocat, aussi lourd que son collaborateur, le capucin Théodore. M. Eugène Sue avait en outre un public affidé, que ses spirituels romans lui gagnèrent à travers mille répugnances de pruderie feinte : il ne pouvait tout d'un coup rompre avec tous ses lecteurs ordinaires pour en quérir de nouveaux parmi les aspirans de marine et les professeurs d'histoire. Voilà pourquoi dans cet ouvrage, recueilli curieusement page à page et souvent ligne à ligne dans les archives et les bibliothèques de l'état, il s'est souvenu des types admirables de matelots et de mousses qu'il avait offerts déjà dans *la Salamandre* et *la Vigie de Koat-Ven*.

De plus, M. Eugène Sue, qui est excellent coloriste dans ses livres, n'a pu sacrifier cette qualité, quelquefois exubérante, à la sécheresse chronologique des faits; écrivain abondant et pathétique, il n'aurait pas su s'astreindre à la lettre de l'histoire. Son procédé, qui lui appartient en propre et que nous approuvons volontiers en cette brillante production, pourvu qu'il n'égare pas les jeunes têtes dans une voie pernicieuse d'imitation, se résume merveilleusement dans le premier chapitre, composé et peint comme une toile de Rembrandt. Les armées anglaise et française assiégent Dunkerque en 1652, défendue par les Espagnols et le prince de Condé; une foule de bourgeois entourent la maison de Cornille Bart, intrépide corsaire, que ses courses hardies rendirent cher à la population de sa ville natale. Cornille Bart avait été blessé par un Anglais dans le siége, et tout Dunkerque s'intéressait à la guérison de ce brave homme. La porte de la maison s'ouvre, et un vieux marinier, *Haran Sauret*, vient apporter à ces gens rassemblés des nouvelles de son maître, en les assaisonnant de quelques contes maritimes qui étaient alors dans la bouche de tous les navigateurs. Puis, la scène change : dans l'intérieur de cette maison, que l'historien décrit avec tant de vérité, qu'on croit voir un tableau de l'école flamande, maître Cornille Bart appuie sa tête pâle et amaigrie sur la tête de sa femme Catherine Janssen; à ses pieds est agenouillé un enfant blond, qui sera Jean Bart, et qui demande à son père une relation de mer. Le blessé y consent, malgré la faiblesse et les représentations de sa femme; les yeux du petit Jean Bart pétillent de joie; le vieux Sauret se rapproche du fauteuil de son patron pour entendre le récit où lui-même glissera quelque mensonge de marin, et maître Cornille commence à raconter la dernière aventure de son grand père et du *Renard de mer*, fameux pirate dunkerquois du XVIe siècle, dans un combat naval avec les Anglais. Le canon du siége gronde durant tout ce récit empreint d'une sombre énergie, et Cornille Bart, épuisé par les émotions de ses souvenirs de guerre, ainsi que par les efforts qu'il a faits pour contenter son fils, trépasse en s'écriant : « Voilà, mon fils, quel a été ton grand père.... Voilà quel j'ai été! Imite-nous!... » Et Jean Bart répond au vœu suprême de son père par cette exclamation qui aura un écho dans toute sa vie : « Oh! les Anglais! » Cette intro-

duction est belle, comme peinture et comme drame. Assurément, l'histoire ne l'a pas fournie avec ce dessin noble et touchant, avec ces couleurs éclatantes et ces clairs-obscurs mélancoliques; mais l'auteur a si bien développé un germe, qui fût resté inféconds dans les mains d'un historien ordinaire, qu'on n'a pas le courage de s'enquérir de ses autorités, qui manquent au bas des pages. M. Eugène Sue a préféré la vérité relative à la vérité absolue

Cependant il ne s'est pas, dans tout le cours de l'ouvrage, asservi à cette forme de description et de dialogue, qui règne jusqu'à moitié du premier volume, terminé par des mémoires inédits très authentiques pour servir à l'Histoite de la Marine Française. Ce recueil de pièces, lettres, journaux, rapports, relations, ordres, commissions, etc, puisés dans les manuscrits du XVIIe siècle, suffirait seul pour assurer à cette histoire une place distinguée entre les plus précieux documens de notre histoire. Les volumes suivans sont moins entrecoupés de scènes dialoguées, et les pièces se trouvent plus fréquemment encadrées dans la narration, qui n'en est pas embarrassée et qui conserve son allure vive et piquante, au milieu d'une énorme quantité de papiers d'état. M. Eugène Sue a été forcé de diminuer les proportions de son livre tel qu'il l'avait conçu et commencé : en travaillant à se restreindre et en choisissant les matériaux dont il fesait usage, parmi ceux qu'il avait accumulés dans le dépouillement des Archives de la Marine, il a élagué à regret bien des extraits curieux, et même il a commis plusieurs oublis que son exactitude habituelle fait remarquer davantage : il est si riche en renseignemens neufs et complets, qu'on se plaint des omissions volontaires auxquelles l'a condamné la nécessité d'abréger. En France, les longs ouvrages font peur, et notre Tacite, le président de Thou, n'est lu par personne, à cause de l'étendue de son histoire. Néanmoins il faut blâmer M. Eugène Sue de n'avoir pas jugé digne d'attention la mémorable ambassade du roi de Siam en 1684 et principalement, l'expédition maritime qui en fut la suite. L'abbé de Choisy était un guide qui valait la peine d'être consulté. M. Eugène Sue n'a pas eu plus de place à donner aux négociations de Louis XIV avec le roi de Maroc en 1698. Il aurait trouvé à ce sujet, dans les Mémoires manuscrits du marquis de Breteuil, introducteur des ambassadeurs, l'histoire de l'ambassade de l'amiral Abdalla-Bin-Ay-Cha en France : « Cet amiral du roi de Maroc, dit M. de Breteuil, fut rencontré en mer, au mois de mai 1698, par un vaisseau du roi, commandé par le chevalier de Châteaumorand, qui lui donna la chasse, et peu s'en fallut qu'il ne fût pris. Ce n'était pas la première fois qu'il avait couru ce péril, et la crainte d'y retomber l'obligea, dès qu'il fut à Salé, d'aller à la cour du roi, son maître, pour lui proposer de l'envoyer en France demander la paix. » Ce sont les particularités de ce voyage que le marquis de Breteuil rapporte dans le plus grand détail et qui ne se trouvent pas même indiquées dans l'histoire de M. Eugène Sue, soit qu'il les ignorât, soit qu'il craignît de s'étendre trop, en ajoutant un épisode à son quatrième volume. En cas que les mémoires de Breteuil lui soient inconnus, nous les lui recom-

mandons pour augmenter sa troisième édition et pour y faire entrer l'ambassadeur du roi de Maroc, lequel avait *plus d'esprit et de politesse qu'on n'en devait attendre d'un corsaire né en Barbarie.*

Mais les fragmens de manuscrits originaux, insérés dans cette édition, sont si abondans, si variés et si curieux, qu'il ne faudrait pas moins d'un article entier pour les passer en revue et pour les comparer avec ce qui avait été imprimé jusqu'à présent sur la marine française durant le siècle de Louis XIV. Les mémoires de plusieurs grands hommes de mer, de Forbin, de Tourville et de Duguay-Trouin, les biographies erronées des marins célèbres, les relations détachées qui paraissaient dans *le Mercure galant*, et différens traités concernant l'art naval, telles étaient les uniques ressources de l'historien qui aspirait à faire oublier Boismêlé et Poncet de la Grave, avant que M. Eugène Sue eût fouillé les manuscrits de Colbert et mis à contribution les Archives de la Marine. Les Hollandais possèdent une bonne histoire de Ruyter; nous avons maintenant une histoire de Jean Bart, bien supérieure à celle de l'amiral étranger, si l'on considère le mérite de l'écrivain et le prix inestimable des documens sur lesquels il a travaillé. M. Eugène Sue a vécu dans l'intelligence des ministres de Louis XIV, et il devine, il arrache leurs secrets politiques, toutes les fois qu'on ne les lui a pas confiés : ce qui domine partout dans cette histoire militaire et diplomatique de la marine française, c'est l'imagination, c'est l'esprit.

PAUL-L. JACOB, bibliophile.

BULLETIN.

Le droit d'initiative et de proposition s'est exercé largement par la chambre des députés depuis quelques jours. Il n'en faut pour preuve que la proposition de M. Gouin sur la conversion des rentes et la proposition de M. Passy sur l'abolition de l'esclavage. Ce droit de proposition s'exerce d'une façon au moins singulière. Il est peu d'hommes qui arrivent à la chambre sans avoir donné depuis long-temps quelque attention aux affaires publiques, et peut-être sans avoir lu un certain nombre de livres de philantropie et d'économie politique. Le résultat de ces études, de ces méditations entre deux affaires, est presque toujours d'inspirer à ceux qui s'y livrent, une idée quelconque qui en est comme le résumé. On s'attache à telle ou telle question, à telle ou telle réforme, à quelque pensée qu'on croit bien à soi, à force de l'avoir trouvée partout. Pour les uns, c'est la suppression de l'amortissement; pour d'autres, le remboursement des rentes, ou l'abandon d'Alger, ou la conquête des limites du Rhin, l'abolition de l'esclavage, ou le suffrage universel. Chez un grand nombre, l'idée est fixe; elle se reproduit dans toutes les discussions, à propos du sel, du tabac, du budget de la guerre, des chemins vicinaux. Peu importe, l'idée se loge partout, et termine agréablement tous les discours de celui qui la possède. Nous appellerions volontiers ces idées-là des idées commodes, en les comparant à celles qui possèdent leurs auteurs au lieu d'en être possédées, et qui, ne se contentant pas de s'insinuer dans les discussions et de les prolonger outre mesure, s'échappent sans dire gare, se présentent en forme de proposition abrupte et coupent court à toute autre discussion. Qu'on imagine ce que deviendrait une session avec douze propositions de ce genre, surtout si, comme celles de M. Gouin et de M. Passy, elles étaient présentées dans un état tellement vague, qu'on devrait les considérer plutôt comme une invitation aux chambres et au ministère de présenter quelque chose de raisonnable sur un sujet donné, que comme des propositions exécutables et formelles?

L'honorable M. Gouin est d'avis que les rentes 5 pour 100 soient remboursées tout à l'heure : soit. Le développement prochain de sa proposition sera sans doute une théorie complète du remboursement des rentes, un plan où il indiquera la manière de procéder successivement, et avec équité, à cette opération si délicate; où il dira quelles ressources il a préparées pour la faire, car l'excédant du fond d'amortissement ne pourra suffire. Si c'est un emprunt,

nous aurons à connaître le mode de cet emprunt, dont les intérêts pourraient bien absorber une partie des bénéfices du remboursement; et enfin, nous saurons sans doute pourquoi M. Gouin a réduit sa proposition de remboursement à ces 4 et demi pour 100, qu'il accorde aux nouveaux rentiers, au lieu des 4 pour 100 qu'il voulait leur concéder l'année dernière. Le taux de l'argent ne s'est pas élevé depuis cette époque, que nous sachions, et si c'était par un simple caprice que M. Gouin eût diminué de huit ou dix millions le bénéfice qu'il préparait à l'état, les rentiers seraient fondés à se dire qu'en attendant jusqu'à l'année prochaine, il se pourrait que M. Gouin les laissât tels qu'ils sont.

Pour M. Passy, ce n'est pas une seule idée qui le possède; il en a plusieurs, et ces idées ont un caractère qui leur est propre. Ainsi M. Passy a été dominé, pendant plusieurs années, par la pensée d'abandonner Alger. Il y joint aujourd'hui la pensée de l'abandon de nos colonies, car on ne pourrait appeler autrement l'abolition immédiate de l'esclavage. Cette nécessité d'en finir tout à coup avec l'esclavage s'est présentée d'une manière si frappante à l'esprit de M. Passy, qu'elle n'a pas laissé à cet esprit droit et éclairé le loisir de méditer sa proposition et de la rendre même spécieuse.

Sans doute M. Passy n'a pas prétendu résoudre la question de l'esclavage. Cette question est résolue depuis long-temps en Angleterre et en France; mais puisqu'il y a des esclaves dans nos colonies, et que, malheureusement, ces esclaves appartiennent aux colons, qui, eux ou leurs pères, les ont payés, c'est un fait qu'on ne peut détruire qu'en violant la propriété des colons. Or, n'est-ce pas le détruire que de déclarer libres les enfans qui naîtront de leurs esclaves, avant d'avoir traité avec eux du rachat de ces esclaves qui sont à eux par un affreux principe, il est vrai, mais par un principe qu'ils n'ont pas créé, et auquel ils se sont soumis en achetant des esclaves. Le prix des esclaves, prix très élevé, n'est tel que parce que les enfans à naître font partie de la propriété du maître. Adopter la proposition de M. Passy, ce serait commencer un acte de philantropie par une spoliation, c'est-à-dire par une immoralité; car nous ne sommes pas de ceux qui pensent que la fin justifie les moyens, surtout quand on peut en prendre d'autres. M. de Lamartine a très bien fait ressortir tout ce qu'il y a de révoltant dans une mesure qui ferait les enfans libres, et laisserait les pères esclaves. Il est fâcheux que M. de Lamartine, emporté par un louable zèle, n'ait pas senti aussi bien tous les inconvéniens matériels de cette proposition, faite, en apparence, pour séduire une ame généreuse. — Nous ne nous y arrêterons pas, parce qu'un mot suffira.

En fait d'affranchissement des noirs, une seule méthode est possible. Il faut indemniser les blancs d'abord, puis les garantir contre les tentatives que fera cette immense majorité, composée de nègres libres, pour s'emparer des terres et des maisons des colons. L'Angleterre a consacré 500,000,000 à cette opération; il nous en faudra au moins 300. La chambre veut-elle, dans cette session, rembourser la rente et donner 300,000,000 aux colons? Ce n'est pas tout. Il faudra doubler, tripler les forces militaires dans nos colonies pendant plusieurs années. La chambre, qui vient de charger sa commission de rejeter un projet de loi qui autorisait la formation d'un nouveau régiment colonial, voudra-t-elle autoriser la formation de cinq ou six régimens, dont la présence sera nécessaire aux Antilles et dans nos autres colonies? et cela quand il est urgent d'augmenter l'armée pour le service intérieur du pays? Le ministère n'a-

t-il pas bien le droit de parler d'inopportunité, quand on voit à travers quelles impossibilités on lance de telles propositions? M. Gouin n'a pas cru devoir s'arrêter aux considérations de politique extérieure; il ne s'est inquiété ni de la loi des chemins de fer, qui demanderait l'emploi de si grands capitaux, ni de l'application, déjà faite l'an passé, de l'excédant de l'amortissement à des travaux d'utilité publique dans les départemens, ni de la nécessité d'augmenter l'armée, autre surcroît de dépenses, et il s'est débarrassé de sa proposition comme d'un fardeau qu'on dépose à terre. De son côté, M. Passy, également sous le poids de sa conception, ne s'est pas demandé si deux idées aussi grosses que la sienne et celle de M. Gouin ne devaient pas faire momentanément place l'une à l'autre, et il l'a jetée sur le bureau. Qu'une autre idée de cette force se présente à quelque honorable député, et la chambre et le ministère ne sauront plus à qui entendre! Nous demandons s'il est possible de gouverner un pays au milieu d'une telle confusion, et si c'est se montrer homme d'état que de se jeter avec si peu de retenue dans des questions aussi brûlantes?

M. Guizot, qui a parlé pour la prise en considération de la proposition de M. Passy, tout en disant, il est vrai, que cette prise en considération ne serait qu'une étude, ne se trouve-il pas un peu en contradiction avec un discours qu'il fit sur le même sujet pendant son dernier ministère? Alors M. Guizot trouvait qu'il y avait lieu de *reculer* devant la difficulté, et qu'elle amenait tant d'embarras, que ce n'était pas le moment de la soulever dans les chambres, ce qui est tout autre chose que de *l'étudier*. Étudier une question de ce genre, en commun, dans une chambre législative, c'est la discuter en présence des colonies encore mal préparées, et où toute la population noire et blanche frémit et s'agite chaque fois qu'on prononce en France le mot *abolition*. C'est donc en silence, dans les ministères et non dans les chambres, qu'il faut étudier cette question. Or c'est ce qu'on fait depuis long-temps, et M. Guizot, qui a dû souvent donner un avis sur cette matière, sait qu'on s'en occupe sérieusement. Puisqu'il en est ainsi, nous demandons à quoi bon l'étude prématurée, dans la chambre, d'une loi dont les études ne sont pas terminées dans le ministère? Pourquoi prendre une si dangereuse initiative? M. de Broglie, étant ministre des affaires étrangères, n'avait-il pas rejeté une proposition du genre de celle de M. Passy, et déclaré qu'il regardait la question comme périlleuse et inopportune? M. Guizot voudrait-il se montrer moins prudent et plus ardent sur cette question que M. de Broglie, le président de la société pour l'abolition de l'esclavage des nègres?

Notre politique procède généralement par *veines*. Il est vrai que ce sont presque toujours des veines de générosité, et qu'en empruntant à l'Angleterre son régime représentatif, nous n'avons pu lui prendre sa doctrine politique des intérêts. Sous la restauration, nous fûmes en veine de courir chez les autres nations leur porter secours. En Espagne, ce fut la royauté en péril qui fut secourue par la royauté de France; en Morée, ce fut le peuple grec à l'aide duquel vint la nation française, le tout pour notre compte, à nos frais et dépens. Aujourd'hui nous sommes en veine de moralité, et, sérieusement, il faut en féliciter la France. Mais la moralité coûte cher aussi, et un gouvernement constitutionnel ne doit pas se montrer prodigue, même dans ses bonnes œuvres. La suppression des jeux et de la loterie coûte des millions au budget des recettes; la fin du monopole des tabacs viendra encore diminuer

la somme de l'impôt. L'affranchissement des nègres grèvera à son tour le budget. Chaque pas que nous faisons vers la morale ne s'accomplit qu'à force d'or. Sans doute on ne saurait payer trop cher l'amélioration des mœurs et des principes d'un peuple; mais si l'homme ne vit pas seulement de pain, comme dit l'Écriture, le pain lui est nécessaire cependant. On trouvera donc bon que nous n'approuvions pas un si grand nombre d'irruptions faites à la fois sur nos finances à propos de morale, et que nous nous rangions au nombre de ceux qui demandent l'affranchissement progressif, seul moyen de satisfaire les intérêts des colons et de ne pas écraser la France.

On s'attend à trouver de nombreux contradicteurs au sujet de la grande loi des chemins de fer, qui vient d'être présentée à la chambre des députés. Les intérêts particuliers s'élèveront d'abord, et il ne saurait en être autrement dans une assemblée où chaque arrondissement peut, en quelque sorte, porter la parole. Le premier de ces chemins de fer est celui de Paris à Bruxelles, qui a déjà provoqué de si singulières contradictions, mais dont l'exécution tient aux plus hautes considérations commerciales et politiques. Les autres chemins, celui de Paris à Orléans, de Marseille à Avignon, etc., ne présentent encore que des projets d'exécution pour des routes plus longues, mais qu'on ne veut pas encore aborder. Cependant les dépenses nécessitées par ces projets sont immenses, et l'état se trouvera engagé pour beaucoup d'années, sans qu'on puisse préciser le terme de ces entreprises. — On ne peut prévoir ce que décidera la chambre, si elle adoptera le système de l'exécution de ces travaux par l'état, ou si elle préfèrera les livrer à la concurrence, après avoir fixé le système général des routes en fer; mais toujours est-il que c'est un pas immense qu'on vient de faire. Depuis bien des années, la France se laissait dépasser par toutes les nations dans cette voie. Aujourd'hui qu'elle y entre, elle le fait avec la grandeur qui convient à une telle puissance, et ses longues hésitations font place à une détermination vraiment imposante par son étendue.

Par l'effet d'un amendement qui fait honneur à M. Villemain, et qui a été adopté par la chambre des pairs, le projet de loi touchant la pension de Mme de Damrémont va être de nouveau soumis à la délibération de la chambre des députés. La réversibilité de la pension de Mme de Damrémont à ses enfans, au-delà de leur majorité, a été accordée par la chambre des pairs. Ce serait une belle occasion pour la chambre des députés de faire, en cette circonstance, ce qu'elle a fait pour le costume, de revenir sur son vote, enfin de se permettre une inconséquence tout-à-fait honorable, et qui serait approuvée de tout le monde, même, nous l'espérons, de la chambre des pairs. Dans cette séance de la chambre des pairs, M. de Dreux-Brézé s'est montré moins heureux dans ses inspirations légitimistes qu'il ne l'a été quelquefois. En comparant la radiation du nom de M. de Bourmont de la liste des maréchaux de France à la réduction du chiffre de la pension de Mme de Damrémont, il a rapproché deux choses qui n'ont aucun rapport et qui n'émanent pas de la même source. La chambre des députés n'a pris aucune mesure contre M. de Bourmont. En refusant d'envoyer son serment; en prenant, sans autorisatiou du roi, un service actif dans l'armée portugaise, il s'est rayé, de sa propre main, de la liste des maréchaux de France. M. de Dreux-Brézé n'a-t-il pas condamné lui-même M. de Bourmont, en prêtant le serment en vertu duquel il siége aujourd'hui dans la chambre des pairs? Pour M. de Bourmont, que n'imitait-il

M. de Dreux-Brézé, M. de Fitz-James, M. le duc de Raguse et tant d'autres partisans du dernier régime, qui se sont décidés à prêter le serment? Il n'en fallait pas plus à M. de Bourmont pour rester maréchal de France. Il est vrai, à notre avis, que c'est beaucoup, quoique ce ne soit pas l'avis de tous les députés de la droite (1).

Des bruits fâcheux sur la santé du roi ont été répandus pendant cette semaine. Le moment était mal choisi, car en aucun temps le roi n'a reçu plus de monde et ne s'est plus montré. Hier, un grand nombre de diplomates étrangers se trouvaient dans son salon, et ce soir il y a bal à la cour. On doit croire que la forte baisse qu'on attendait de la proposition de M. Gouin n'ayant pas eu lieu, les joueurs qui s'étaient livrés à quelques opérations à la baisse auront essayé d'en produire une à l'aide de ces bruits. S'il en est ainsi, on essaiera sans doute encore de répandre d'autres bruits sinistres, contre lesquels il sera facile de se tenir en garde, s'ils ne sont pas mieux fondés que ceux-ci.

On a aussi parlé de mésintelligences dans le cabinet. Ces bruits ne sont pas mieux fondés. M. Molé et M. de Montalivet marchent d'accord avec leurs collègues, et si l'union suffit pour résister au débordement de tant de propositions et de projets contradictoires, le ministère traversera la session. L'opposition de gauche s'écrie sans cesse qu'elle n'aurait qu'à joindre ses boules noires à celles des doctrinaires pour renverser le ministère. Cela serait possible, sinon facile, s'il ne s'agissait que de renverser un ministère; mais il s'agira aussitôt d'en faire un autre, et là sera une grande difficulté. Les doctrinaires, en supposant qu'ils fussent appelés à cette tâche, ne se trouveraient-ils pas dans la même situation que le ministère actuel? n'auraient-ils pas deux côtés opposés à combattre dans la chambre? et n'auraient-ils pas d'avance préparé leur isolement en aidant d'une manière active au renversement de ce cabinet? Pour des hommes qui ont passé par les affaires, de tels actes ne sont justifiables que par de graves motifs, et la chambre serait peu disposée à les pardonner à ceux qui les tenteraient dans de simples vues personnelles. Il y a dans le côté gauche un petit nombre d'hommes qui pourraient aussi compromettre leur avenir dans de telles tentatives, et qui ont trop de sens et de tact pour consentir à s'y prêter sans quelque raison majeure, que le ministère aura sans doute le talent de ne pas leur fournir.

Notre occupation d'Alger a été bien jugée par lord Palmerston, qui a répondu d'une manière tout-à-fait honorable et bienveillante pour la France, aux interpellations qui lui ont été faites dans le parlement à ce sujet. On avait demandé, lors de la discussion de l'adresse, pourquoi il n'était pas question de notre bonne intelligence avec l'Angleterre, dans le discours du trône: — Parce que cela va sans dire, — avait répondu le ministère. La réponse de lord Palmerston à M. Wakley, dans la chambre des communes, au sujet de cette parole de M. Molé, à la chambre des députés: *nous ne faisons que commencer en Afrique*, est une confirmation bien complète des assurances données par le président du conseil au commencement de cette session.

L'Angleterre a aussi des motions pour l'abolition immédiate de l'esclavage. Il est vrai qu'elles se font dans les tavernes, ce qui n'ôterait rien à la force des raisonnemens. Quatre à cinq mille *dames*, ou autres, ont signé une pétition à la reine, dans ce sens. Nul doute que la reine ne sympathise avec ces

(1) Voyez plus loin la lettre de M. Dussault, député de la Réole.

dames dans une pensée aussi charitable; mais les ministres de la reine ne peuvent ainsi s'abandonner à l'effusion de leurs sentimens, et il n'est pas probable qu'ils croiront que le moment est venu d'agir dans toutes les colonies de l'Angleterre, comme ils ont agi dans les possessions moins importantes d'Antigoa et des Bermudes.

Sans y être poussé par les clubs et les dames anglaises, le ministère anglais vient de prendre une mesure très libérale à l'égard d'une île qu'on peut bien appeler une de ses colonies. Il a décrété la liberté de la presse dans l'île de Malte. C'est un fait de quelque importance que l'établissement d'une presse libre dans un pays situé en vue de la Sicile, d'où il n'est séparé que par un canal. Les nouveaux journaux qui vont s'établir à Malte, seront rédigés en italien, et il sera bien difficile d'établir une surveillance assez rigoureuse pour les prohiber en Italie. Le gouvernement napolitain avait prévu cette difficulté depuis long-temps, et il avait ouvert à Londres, pour s'opposer à la promulgation de ce décret, une négociation très active, dans laquelle il avait été soutenu par les ambassadeurs d'Autriche et de Russie. D'après le résultat qui vient d'avoir lieu, il paraît que cette négociation a échoué. Ce résultat est une petite complication de plus dans les affaires de l'Europe, mais une complication en faveur de l'alliance de l'Angleterre et de la France, et de l'avenir des idées constitutionnelles.

— Nous recevons de M. Dussault la lettre suivante :

« MONSIEUR,

« Arrivé seulement hier soir à Paris, un de mes amis me communique à l'instant le dernier numéro de votre *Revue*, où vous voulez bien me faire l'honneur de vous occuper de mon élection.

« Je vois accolé à mon nom l'épithète de *légitimiste rallié*. J'ignore, monsieur, si parmi ceux qui, après la révolution de juillet, sont restés fidèles au vrai principe monarchique, quelques-uns, détrompés de leur *longue erreur*, ont abjuré leur croyance pour s'incliner *consciencieusement, sans arrière-pensée*, devant la souveraineté populaire que représente le gouvernement actuel; je l'ignore, monsieur, — et si le fait existe, je ne saurais les blâmer. Autant je hais l'apostasie, autant j'honore l'homme convaincu qui abandonne l'erreur pour embrasser ce qu'il croit être la vérité.

« Quant à moi, monsieur, la lumière n'a pas encore lui à mes yeux; j'ai le malheur de rester fidèle à ma première croyance, et en attendant le jour de la conversion..., qui ne me paraît pas très rapproché, je vous prie en grace de me rayer de la liste des nouveaux *convertis*, et de ne voir en moi (jusqu'à présent au moins) qu'un pécheur endurci, qui n'aura pas honte d'aller s'asseoir à la chambre sur le même banc que MM. Berryer, Fitz-James, Hennequin, etc., etc., tous légitimistes, je crois, fort peu ralliés, et à en juger par leur conversation, fort peu ralliables.

« J'ai confiance en vous, monsieur, pour obtenir la rectification que je demande. Légitimiste, je veux bien; rallié, je ne veux pas.

« Daignez agréer, monsieur, la considération distinguée avec laquelle je suis,

« Votre très humble serviteur,

« CH. DUSSAULT,
« Député de la Réole.

« Paris, vendredi, 16 février 1838.»

Nous rendons avec empressement à M. Dussault la qualité de légitimiste

non-rallié qu'il réclame, mais nous doutons que les doctrines qu'il proclame trouvent l'approbation des personnes qui ont encore la naïveté de ne pas prononcer le serment de député avec une *arrière-pensée*, et qui croient bonnement que c'est là un acte où doit figurer par-dessus tout la conscience. Les illustres légitimistes près desquels M. Dussault compte aller s'asseoir, et qui ont prêté ce serment en vertu duquel ils siégent à la chambre, n'ont sans doute pas renoncé à leurs affections politiques et aux principes qu'ils trouvent les meilleurs, mais ils n'ont pas encore déclaré hautement, comme M. Dussault, que pareil acte peut être fait avec une *arrière-pensée;* et en cela ils diffèrent déjà essentiellement de leur nouveau collègue, si bon casuiste en fait de serment.

— On a dit depuis long-temps que le mot *impossible* n'était pas français : la forfanterie nationale a rayé ce mot du vocabulaire plutôt par une plaisanterie que par un fait. La destitution de l'impossible ne date pour nous que de jeudi. Jeudi, en effet, nous avons été témoins d'un véritable prodige, rue de Ménars, opéré au centre de Paris. M. de Labourdonnais a fait une partie d'échecs avec M. Boncourt, en tournant le dos à l'échiquier. Cette lutte, qui n'est pas nouvelle pour M. de Labourdonnais, empruntait, cette fois, un intérêt extraordinaire à la circonstance. L'an dernier, lorsque M. de Labourdonnais tenta sa première expérience, il perdait, de son aveu, une *tour;* sa force se trouvait donc réduite aux proportions d'un talent ordinaire. Il joua cette partie d'essai avec M. de Jouy, et gagna. Depuis, il a engagé d'autres parties du même genre, avec deux joueurs à la fois, toujours avec le même succès; l'expérience lui est venue si promptement en aide, qu'aujourd'hui il peut jouer, sans voir l'échiquier, avec le premier venu. C'est à M. Boncourt que le défi a été donné.

M. Boncourt est contemporain de Philidor; il n'a jamais joué avec ce grand artiste, mais il a fait la partie de ses élèves, Carlier, Bernard et Léger. A cette époque Philidor avait émigré en Angleterre, où il est mort en 1795, je crois. Carlier, le plus fort d'entre eux, se retira devant M. Deschapelles, qui n'avait point de rival. M. Boncourt a voyagé en Europe, et, dans toutes les capitales, il n'a pas trouvé de maître. Parvenu aujourd'hui à un âge avancé, mais toujours vigoureux de corps et d'esprit, comme tous les vieillards de la grande génération révolutionnaire, il n'a rien perdu de la force de son jeu, il s'est maintenu dans cette ligne supérieure d'amateurs qui reconnaissent M. de Labourdonnais pour maître, et qui sont, à leur tour, les maîtres des joueurs anglais et allemands. De ce nombre, on doit citer MM. de Saint-Amand, Calvi, Devinck, le colonel Lévesque, le général Guingret, et MM. les nobles pairs Boissy-d'Anglas et de Richebourg. On conçoit maintenant quel adversaire redoutable M. de Labourdonnais avait à combattre, et de quel puissant moyen de défense il se privait, en jouant, en aveugle, avec lui.

L'élite des amateurs européens résidant à Paris n'avait pas manqué à l'invitation. La foule avait envahi les vastes salons du club. L'échiquier de M. Boncourt a été placé au centre du billard. M. de Labourdonnais s'est assis dans un angle obscur de la salle, le visage courbé contre la muraille, le front appuyé sur ses mains. M. le docteur Oudet, commissaire du cercle, a réclamé le plus profond silence, et la partie a commencé.

M. Boncourt a déployé ses combinaisons vigoureuses en homme qui ne consent pas à être battu par un aveugle, et qui ne veut pas perdre ainsi, dans

une soirée, cinquante ans de célébrité européenne. Il n'a pas ménagé son adversaire, il lui a joué un rude jeu : sa stratégie était lente, serrée, inexorable; il prenait son affaire au sérieux. M. de Labourdonnais jouait, comme à l'ordinaire, avec cette merveilleuse célérité de calcul et d'exécution, cette précision de mouvemens, cette infaillibilité de coup d'œil, ces illuminations soudaines du champ de bataille, avec toutes ces facultés admirables qui l'ont fait le premier joueur du monde; et cette fois, répétons-le encore, il jouait contre son plus redoutable adversaire, et il ne voyait pas son jeu. A peine M. Boncourt avait-il annoncé son coup joué, qu'instantanément M. de Labourdonnais ripostait par sa pièce, et l'assemblée contenait difficilement un murmure d'admiration devant cette vivacité de répartie aveugle, et si intelligente. Rien ne troublait la sérénité méditative de M. de Labourdonnais, dans ces momens de pensée recueillie, où le moindre bruit est un coup de tonnerre qui égare le calcul; car malgré le silence obligé que le bon sens imposait à chaque spectateur, il y avait bien du fracas encore autour des joueurs. Le grincement des portes, les piétinemens de la salle voisine, les exclamations comprimées, les rhumes de la saison, le roulement des pièces sur les quinze échiquiers, où l'on suivait la partie, les colloques à voix basse, toute cette inévitable harmonie si étourdissante d'une assemblée qui demande le silence, ne pouvait que nuire à M. de Labourdonnais, et le dérouter avec une seule distraction; or, une distraction, c'est une défaite en pareil cas. L'incomparable joueur avait fermé ses oreilles comme ses yeux. C'est là un phénomène inexplicable de physiologie. Les personnes les plus étrangères au jeu des échecs sont confondues d'étonnement devant cette faculté surhumaine d'intuition. L'algèbre, qui explique tout, et qui réduit les calculs à leur juste valeur, épuiserait ici ses combinaisons, si elle avait à donner la mesure exacte des forces opposantes qu'il faut vaincre pour arriver à un pareil résultat. Notez bien que la difficulté augmente de minute en minute, dans des proportions effrayantes, et qu'elle arrive, au bout d'une heure, à un degré qui ne peut plus être évalué. La partie de M. Boncourt a duré deux heures et demie! C'est tout un siècle composé d'évènemens inextricables. Les pièces et les pions se sont tellement croisés en tous les sens, sur les soixante quatre cases, qu'il n'est pas de mémoire humaine qui puisse tenir compte de tant d'évolutions combinées à l'infini. L'œil grandement ouvert, qui suit toutes ces marches, s'éblouit et s'égare; que dire de la pensée qui est obligée de les suivre, depuis le premier élan du pion du roi, et de tenir registre ouvert, dans le cerveau, pour tous les accidens, pour tous les pas avancés, ou rétrogrades, pour toutes les déviations des pièces, pour toutes les positions relatives des deux armées, si mobiles, si variées, et arrivant enfin à l'état du chaos? Il y a dans ce mécanisme d'intelligence une complication de rouages que l'analyse ne débrouillera jamais. Aussi, lorsque après deux heures de lutte, M. de Labourdonnais vient à saisir, dans quelque coin obscur de l'échiquier, un modeste pion, qui a dévié, en principe, de sa ligne primitive, et qui semble oublié, et tout près de devenir la proie du premier ennemi qui le convoite; lorsque, dis-je, M. de Labourdonnais saisit ce pion menacé traîtreusement et le sauve, on oublie la religion du silence, et l'assemblée se récrie d'étonnement.

Jusqu'à présent, M. de Labourdonnais a gagné toutes les parties de ce genre qu'il a faites au club de la rue Ménars; il ne les avait jouées qu'avec des amateurs de force inférieure. La dernière partie, engagée avec M. Boncourt,

et la plus merveilleuse de toutes, a été *nulle;* elle s'est composée de cinquante-six coups, et a duré deux heures et demie. A la dernière minute, M. de Labourdonnais avait toute la fraicheur de ses idées, comme en débutant. Lorsque M. Calvi, le Labourdonnais de l'Italie, a proclamé la partie *nulle*, trois salves d'applaudissemens ont éclaté dans la salle. Les ombres de Philidor, du Calabrais, de Boy le Syracusain, de don Juan d'Autriche, du pape Urbain VIII, de tous les héros de l'échiquier, ont dû assister incognito à cette grande soirée du club Ménars.

Théatres. — Porte-Saint-Martin. — *Alix ou les Deux Mères*, drame en cinq actes par MM. Charles Desnoyer et Alphonse Brot. — La scène se passe en Allemagne, patrie du drame larmoyant. Aussi, est-ce bien d'un drame larmoyant qu'il s'agit à cette heure, et jamais les banquettes du théâtre de la Porte-Saint-Martin ne furent mouillées de plus de larmes. Sans exagération poétique, la première représentation de ce drame a fait couler plus de larmes que la prise d'Illion. Les sanglots éclataient, les cœurs se fondaient, les mouchoirs ruisselaient, et si les chemins du cerveau n'entraient pour rien dans cet attendrissement, MM. Charles Desnoyers et Alphonse Brot peuvent se vanter d'avoir inondé la salle. Au lever du rideau, on voit M. Raphaël Muller serieusement occupé à mettre ordre à ses affaires; insulté la veille par un jeune homme qui l'a soufflétté publiquement, il doit se battre dans deux heures. Raphaël est époux et père; pauvre, il ne songe pas sans effroi à l'affreuse misère dans laquelle sa mort plongerait sa femme Alix et sa fille Régina. Mais il a son honneur à venger : Raphaël se battra. L'heure du rendez-vous approche; il est prêt à sortir, lorsqu'un vieillard, assisté de deux témoins, se présente à lui. A cette apparition Raphaël pâlit et se trouble. Le vieux Maurice s'assied froidement et raconte le fait suivant que Raphaël connaît déjà, mais que le public ignore.

Voici plusieurs années, dans une taverne de la ville, dans la même taverne où Raphaël Muller s'est vu soufflétté la veille par un jeune inconnu, Raphaël Muller lui-même insulta un vénérable vieillard, un vieillard inoffensif, dont il était débiteur pour 1,500 florins que le vieillard ne réclamait pas. Raphaël l'insulta et ne craignit pas de le frapper au visage, et, après l'avoir frappé, il se battit avec lui et lui passa son épée au travers du corps. Le vieillard survécut à sa blessure, mais sa femme en mourut. Tout ce récit est quelque chose d'odieux qui soulève l'ame de dégoût. On se demande dans quel monde il se rencontre des jeunes gens qui, de gaieté de cœur, insultent des vieillards, les soufflètent, croisent le fer avec eux et les tuent. Ce Raphaël est un vil coquin qu'il fallait laisser dans le ruisseau : la boue n'a rien à faire au théâtre. Quoi qu'il en soit, le vieux Maurice, après avoir conté sa propre histoire, se lève et demande une seconde fois raison de l'insulte qu'il a reçue. Raphaël hésite, mais Maurice est inexorable. Cependant le temps fuit, Muller entend sonner l'heure de son rendez-vous; il veut se précipiter par la porte entr'ouverte, car cet homme qui n'a pas craint déjà de soufflétter la joue et de verser le sang d'un vieillard, cet homme craint de passer pour un lâche. Il s'élance, mais Maurice l'arrête. C'est avec son fils que Raphaël va se battre, et Maurice ne veut pas exposer les jours de son enfant. Rodrigue se bat pour son père. Maurice se battra pour son fils. Comparés aux vieillards de M. Brot, les vieillards de Corneille ne sont que de lâches barbons. Maurice saute sur une épée; Raphaël en fait autant; les fers se

croisent, et comme si ce n'était pas assez de l'ignoble récit que nous avons subi, le récit se met en action, et nous assistons au duel d'un homme de trente ans, robuste, vigoureux et taillé en Hercule, avec un patriarche en cheveux blancs, au corps chétif et au bras débile.

Il faut toutefois que le papa Maurice ait, depuis sa première affaire, cultivé l'escrime avec succès, car cette fois il tue son adversaire; ce qui prouve que tôt ou tard le crime trouve son châtiment et la vertu sa récompense. Ce triomphe du vieux Maurice sur le jeune Muller a paru toucher vivement toutes les perruques de l'orchestre.

Jusqu'ici il n'est pas question des deux mères. Prenez patience, elles reprendront bientôt leur revanche. Une riche baronne allemande a enlevé Régina, la fille d'Alix, et l'a adoptée pour sa fille. Régina a grandi sous les caresses de sa mère adoptive, qu'elle croit sa véritable mère. Elle a grandi en grace et en beauté, et c'est entre Régina et la baronne une adoration réciproque. La jeune fille n'a conservé aucun souvenir d'Alix, et la baronne, qui a tout lieu de penser qu'Alix a cessé de vivre et que Régina est orpheline, ne craint pas qu'une tendresse plus légitime que la sienne vienne jamais lui disputer son bonheur. C'est ce qui arrive pourtant. Alix n'est pas morte. Elle a parcouru toute l'Allemagne pour retrouver sa fille. Un jour elle se présente devant la baronne et lui réclame son enfant. Dès-lors commence entre ces deux femmes une lutte acharnée. Alix demande sa fille, la baronne veut la garder. Chacune tire de son côté, et la pauvre Régina ne sait vraiment pas à quelle mère se vouer. Cette situation, qui se reproduit durant quatre actes éternels, devient un horrible cauchemar, et fait ressortir d'une manière rebutante, sinon le génie des auteurs, du moins la sagesse de Salomon.

Enfin, au quatrième acte, on découvre que Régina aime le fils du vieux Maurice : de son côté, le fils du vieux Maurice aime Régina. Pour que ce mariage puisse s'accomplir, Alix renonce à ses droits et confirme ceux de la baronne. La baronne tombe dans les bras d'Alix, et la supplie de vivre avec elle sous le même toit et de partager ensemble le bonheur d'être mère : Alix accepte avec reconnaissance, et la pièce finit comme elle aurait dû commencer. Cet arrangement était si simple, qu'on se demande pourquoi les deux mères n'y ont pas songé plus tôt : de cette façon, Alix et la baronne se seraient épargné bien des larmes; il n'y aurait pas eu de pièce, et l'art dramatique ne s'en porterait pas plus mal. — Mlle Théodorine a joué le rôle de la baronne avec beaucoup de convenance : nous lui reprochons seulement de s'être montrée plus jeune que sa fille. Quant à Mlle Georges, nous nous tairons par respect pour la gloire éteinte : disons toutefois qu'il est déplorable d'assister à la ruine et à la décrépitude de ce qu'on a aimé, applaudi, admiré. Nous ne connaissons pas de spectacles plus affligeans que ces existences opiniâtres qui ne savent pas se retirer à temps de la scène de leurs succès. Dans les arts, en politique, au théâtre, partout, le grand secret de toutes choses n'est-il pas de mourir à propos, et ne vaut-il pas mieux trancher sa gloire dans le vif et l'ensevelir dans une éternelle jeunesse, que de se survivre à soi-même?

F. Bonnaire.

L'ACADÉMIE ROYALE

DE MUSIQUE.

ÉPOQUE IMPÉRIALE.

Après la chute de Robespierre, les royalistes vinrent à leur tour prendre place au théâtre, y dicter des lois, faire chanter *le Réveil du Peuple*, et molester cruellement les comédiens qui avaient pris une part trop active dans les évènemens révolutionnaires. Dugazon de la Comédie-Française avait été aide-de-camp d'Henriot; il fut en butte aux attaques du parti triomphant. Un cri général l'accueillit la première fois qu'il se présenta. Il jouait le rôle du peintre Fougères dans *l'Intrigue épistolaire;* au lever du rideau, Fougères, en déshabillé, travaille à son tableau; ses habits de ville, son épée, sont déposés sur un fauteuil. Dugazon avait prévu l'attaque; au moment où la tempête éclata dans toute sa fureur, au moment où les assaillans commençaient à franchir les barrières de l'orchestre, Dugazon tira son épée et vint se poster résolument sur l'avant-scène : « Arrivez, arrivez, leur dit-il, je vous attends ici tous, mais l'un après l'autre. »

Cette saillie gasconne produisit le meilleur effet; les plus mutins restèrent à leur place, les autres applaudirent l'acteur brave et malin. C'était un trait d'esprit d'avoir choisi l'épée du peintre Fougères;

Dugazon pouvait la tirer avec dignité. La rapière de Crispin eût été reçue avec dédain, le parterre l'aurait sifflée.

A l'Opéra-Comique, Trial fut contraint de chanter *le Réveil du Peuple*, sur la scène, à genoux, comme un criminel qui fait amende honorable. Trial éprouva une sensation si vive, un serrement de cœur tel, qu'il en mourut.

Lays redoutait cette épreuve; il se garda bien de paraître dans *Iphigénie en Tauride*, son opéra favori. Le rôle d'Oreste présentait plusieurs vers dont le parterre bordelais lui avait fait déjà l'application d'une manière un peu brutale. C'est dans *Œdipe à Colone* qu'il vint affronter la bourrasque. Le personnage de Thésée ne pouvait donner lieu à aucune allusion. Bon roi, bon citoyen, bon père, ayant connu le malheur, sachant y compatir, protecteur des infortunés, Thésée est un modèle de vertu. Lays revêtit donc l'habit, ceignit le diadème du souverain d'Athènes. Son manteau royal ne le sauva point. Des murmures, un tumulte effroyable, l'accueillirent et l'accompagnèrent pendant une bonne part de la représentation. On avait baissé le rideau, quand le public demanda *le Réveil du Peuple*. Lainez se présenta comme à l'ordinaire. « Non, non, Lays! » Il fallait obéir; Lays rentra, pâle et tremblant. Lainez, en bon camarade, craignant quelque catastrophe, voulut prêter son appui au patient et le couvrir de l'immense faveur dont il jouissait, à cause de son opinion bien connue; il prit Lays par la main, et le conduisit sur l'avant-scène. « Laissez-le seul! Lainez, retirez-vous; laissez-le seul! » disait le public furieux. Il voulait qu'on lui livrât tout-à-fait l'acteur, sur lequel les projectiles n'avaient que peu de prise; on craignait de toucher Lainez. Lays se hâta de commencer la chanson demandée; au troisième vers, on l'interrompit, le déclarant indigne de chanter *le Réveil du Peuple*, que Lainez exécuta au milieu des transports d'enthousiasme.

Les paroles du *Réveil du Peuple*, beaucoup plus mauvaises que celles de *la Marseillaise*, étaient de Sourriguières Saint-Marc. Pierre Gaveaux, premier ténor du Théâtre-Feydeau, en avait fait la musique. Cet air, d'une harmonie pauvre, d'une mélodie assez commune, produisait pourtant beaucoup d'effet quand il était attaqué par des centaines d'exécutans. Les frères Gaveaux, éditeurs de musique, en vendirent trente-un mille exemplaires en peu de temps.

Gardel, le meilleur maître de ballets que nous ayons eu, se lance dans le genre comique. *La Dansomanie*, folie de très bon goût, obtient un succès d'enthousiasme. Gardel y représente un des princi-

paux personnages, danse le menuet admirablement, et joue un concerto de violon sur lequel on exécute des pas de divers caractères. Goyon, excellent pantomime, se distingue dans le rôle du dansomane.

A cette époque, le personnel de la danse était renouvelé presque en entier. Nous voyons deux demoiselles Saulnier jouer les rôles de Vénus; Mlle Coulon, Mlle Clotilde, qui brillent dans le genre noble; Mme Pérignon, Mlle Chevigny qui la remplaça et fut supérieure à toutes celles qui l'avaient précédée : quelle verve! quelle gaieté dans le comique! dans les rôles sérieux quelle chaleur! Mlle Delisle, malgré son embonpoint, montrait de la vigueur et de la légèreté; Mlle Millière, à la jolie figure chiffonnée, se distingua dans la danse rapide et brillante. Mme Gardel tenait le rang suprême, et Mlle Chameroy, Mme Vestris, Mlles Colomb, Louise Taglioni, faisaient assaut de talent avec ces virtuoses. Vestris, Milon, Goyon, Beaupré, Saint-Amand, Branchu, Beaulieu, Aumer, Giraud, Taglioni, figuraient tour à tour avec ces dames.

Au citoyen Lepan, directeur du *Courrier des Spectacles*.

« Paris, le 20 floréal an VIII.

« Dans la saison où le soleil manifeste sa puissance, dans la saison où Flore étale sa brillante parure, et répand dans les airs ses parfums les plus doux, il est insensé de croire que l'homme, qui a besoin de saisir les présens trop passagers que lui offre le retour des beaux jours, consente à se renfermer dans des salles de spectacle au plus beau moment de la soirée. Il faut attendre que la nuit ait voilé de ses ombres les richesses de Pan, alors et seulement alors on peut offrir au public les productions du génie et des beaux-arts; telles ingénieuses qu'elles soient, elles ne tiennent jamais que le second rang après les prodiges de la nature. D'un autre côté, la nation française a adopté une nouvelle manière de diviser la journée.

« Ainsi, pour que la raison coïncide avec les usages et l'ordre des saisons, j'ai pensé qu'il convenait, pendant tout le temps des chaleurs de l'été, de n'ouvrir le théâtre des arts qu'à neuf heures du soir, après que le poids du jour est tombé. J'espère que cette disposition plaira au public; elle augmentera ses jouissances en réglant la série de ses plaisirs. Les citoyens et les artistes auront le temps de dîner à leur aise avec leur société, de se rendre ensuite aux promenades et dans les jardins, d'y admirer ce sexe enchanteur dont les graces et l'élégante toilette en augmente l'ornement; et, après avoir respiré un air

pur, ils viendront s'asseoir à l'Opéra, qui n'ouvrira son spectacle que quand la nature aura fermé le sien.

« Je vous prie de prévenir le public qu'à dater de la première décade de prairial prochain, l'Opéra ne commencera qu'à neuf heures du soir. « Salut et fraternité,

« DEVISMES. »

Un houra de plaisanteries et d'épigrammes accueillit la lettre amphigourique du citoyen Devismes, qui ne s'appelait plus alors M. de Vismes du Valgay. Elle fut mise en vers et chantée sur l'air de la marche du roi de Prusse, dans un vaudeville intitulé : *Une Nuit de Frédéric II*, que l'on joua bientôt après sur le théâtre Favart. Le directeur d'un théâtre de Berlin y représentait Devismes; on l'engageait à prendre des moyens pour dissiper les nuages de fumée et chasser l'odeur de la poudre qui remplissaient le théâtre après les pluies de feu; une actrice répondait pour lui de cette manière :

Notre directeur n'y peut rien
Et sur ce point il faut l'absoudre,
Ici tout le monde sait bien
Qu'il n'a pas inventé la poudre.

Tous les décadis, deux loges du Théâtre de la République et des Arts sont mises à la disposition des militaires aveugles, estropiés, qui arrivaient de la campagne d'Égypte. Le ministre veut que ces militaires soient dédommagés, par le plaisir d'entendre une parfaite exécution musicale, des autres jouissances dont le sort des combats les a privés.

Mme de Vismes, femme du directeur du théâtre de la République et des Arts, et pianiste excellente, à qui Steibelt a dédié son fameux œuvre IVe de sonates, composa la musique d'un opéra. *Praxitèle* réussit à merveille : on y remarque le chœur des jeunes artistes, et l'air chanté par l'Amour.

Les Horaces, en trois actes, musique de Porta, sont abandonnés après la cinquième représentation, 10 octobre. La seule chose qui me soit restée de cet opéra, c'est que six danseurs, substitués aux Horaces, aux Curiaces qui avaient chanté, exécutaient le combat sur la scène. Il me souvient encore du refrain d'un couplet fait sur ce malencontreux ouvrage. Le voici :

Porte ailleurs ta musique,
Porta,
Porte ailleurs ta musique.

Le 3 nivose an IX de la république, 24 décembre 1800, jour mémorable dans l'histoire par l'explosion de la machine infernale dirigée contre le premier consul, on exécute à l'Opéra *la Création*, oratorio de Haydn. Garat, Chéron, Mme Barbier-Valbonne, chantent les parties de l'ange Uriel, d'Adam et d'Eve. Ce fut un admirable concert, on dit *la Création* sans aucun appareil dramatique. Steibelt avait épuisé toutes les ressources de son adresse pour ajuster les vers prodigieusement barbares du traducteur Ségur sur les mélodies de Haydn, et son travail n'en était pas moins mauvais. Une autre traduction du même ouvrage allemand, faite par Desriaux, parut peu de temps après. Moins élégante sous le rapport littéraire, elle est musicale et peut être chantée. Celle de Ségur estropie les phrases du musicien et détruit par sa maladresse les plus beaux effets des chœurs de *la Création*. Je ne citerai qu'un exemple :

Dieu voulut la lumière, et la lumière fut.

Ce vers, qui serait bon partout ailleurs, est détestable sous le chant qui le reçoit. Le chœur pourra-t-il faire entendre le tonnerre musical qui succède à de sombres accens, comme les rayons du soleil aux ténèbres du chaos? Pourra-t-il seconder le trait d'imitation du compositeur en faisant résonner une tenue brillante sur cette malencontreuse syllabe *fut*, qu'on ne saurait prononcer qu'en fermant la bouche, en faisant la moue, comme dit le Bourgeois Gentilhomme? Essayez le même passage avec ces mots : *La lumière éclata;* et la force des voix sera triple.

La Création produisit un effet merveilleux, Garat chanta délicieusement l'air de ténor, Chéron et Mme Barbier-Valbonne se signalèrent, les chœurs et l'orchestre contribuèrent puissamment à la belle exécution de cet œuvre. On comptait cent cinquante choristes, cent quarante symphonistes, un chef du chant, un chef d'orchestre, à cette réunion solennelle. La troupe instrumentale était ainsi divisée :

2 flûtes.	4 serpens.
6 hautbois.	1 timbales.
6 clarinettes.	24 1ers violons.
6 trompettes.	24 2mes violons.
12 cors.	20 violes.
3 trombones.	22 violoncelles.
6 bassons.	20 basses.

Plus un piano pour les récitatifs.

Le premier consul se rendait à l'Opéra, pour entendre ce concert,

quand la machine infernale éclata, non loin de sa voiture, dans la rue Saint-Nicaise. Cet évènement ne troubla point la cérémonie, bien que la nouvelle s'en fût répandue dans la salle.

On avait en quelque sorte perdu le souvenir du ballet comique, lorsque Aumer donna *les Noces de Gamache;* il y représenta lui-même le chevalier de la Triste-Figure, d'une manière très plaisante. *Les Noces de Gamache* firent fortune : le spectacle, les danses, offraient des images très variées. 18 janvier 1801.

Je cite pour mémoire *Flaminius à Corinthe*, opéra en un acte, joué sans succès le 27 février. Quatre auteurs s'étaient réunis pour tomber ensemble : Guilbert-Pixérécourt et Lambert, Kreutzer et Nicolo.

Mme Grassini donne un concert, suivi des *Noces de Gamache:* 6,000 francs de recette; ce n'était pas payé. Cette virtuose voulait bien chanter à l'Opéra, elle acceptait avec reconnaissance la recette déposée à la porte par ses admirateurs; mais elle se gardait bien d'assister aux représentations de nos chanteurs : « Pourquoi n'allez-vous jamais à l'Opéra? Il faut entendre ses acteurs, ne fût-ce que par curiosité. — Je crains qu'il ne m'en reste quelque chose. » Telle fut la réponse de la célèbre cantatrice.

Le 10 avril 1801, Rodolphe Kreutzer, l'un de nos violonistes les plus habiles, remarquable pour ses compositions instrumentales et la manière dont il les exécutait, continue au Théâtre des Arts la carrière dramatique qu'il avait commencée plus heureusement à l'Opéra-Comique. *Astyanax*, partition en trois actes, écrite sur un livret de Dejaure, n'offre aucune de ces mélodies, de ces traits originaux que l'on avait applaudis quelques années plus tôt dans *Lodoïska*, *Paul et Virginie*. *Astyanax*, opéra d'un style vulgaire, sera suivi de nombreuses compositions du même auteur. Kreutzer va profiter du crédit que sa qualité de chef des premiers violons de l'Opéra lui donne à ce théâtre, pour y verser des productions vocales du plus mauvais goût, et dans lesquelles la science du musicien ne compensera nullement l'absence des idées. Ce que j'ai de mieux à dire sur *Astyanax*, c'est qu'à la sixième représentation de cet opéra, Kreutzer exécuta dans la perfection un de ses meilleurs concertos, qui fut dansé par Mmes Gardel et Chameroy.

De Vismes avait repris la direction du Théâtre de la République et des Arts, et le gouvernait avec son système d'activité et de dépense. On prétendit qu'il abusait du pouvoir de délivrer des mandats de paiement, et l'on sentit la nécessité de séparer la direction de l'administration comptable. Cette idée, bonne en soi, aurait dû faire

conserver de Vismes en sa qualité de directeur, puisqu'il savait donner tant d'émulation et de zèle aux artistes, et qu'il ne pouvait plus disposer des fonds de la caisse. En révoquant de Vismes, le but fut manqué. Cet habile directeur fut remplacé par Bonnet, commissaire du gouvernement, qui, de son propre aveu, n'entendait rien à l'administration de ce théâtre. Cellerier resta en qualité d'agent comptable.

L'année suivante, Cellerier devint directeur; Éverat fut nommé chef de la comptabilité.

Rousseau, ténor gracieux, qui avait charmé long-temps les amateurs et brillé à côté de Lainez par un style d'exécution suave et pur, Rousseau, que l'on avait applaudi avec enthousiasme dans les rôles d'Orphée, de Calpigi, etc., meurt à l'âge de trente-neuf ans.

Le 8 mai, l'anniversaire de la mort de Piccinni fut célébré au Théâtre des Arts par la reprise de *Didon*. Mlle Armand, qui s'était fait un nom à l'Opéra-Comique, continua ses débuts par le rôle de la reine de Carthage. Cet opéra fut représenté ensuite au bénéfice des enfans de Piccinni. J'avais assisté, l'année précédente, à la cérémonie funèbre qui eut lieu au Conservatoire; j'y portais une branche de cyprès, ainsi que tous les autres élèves de cette école. Lesueur lut un discours en l'honneur de l'illustre défunt, et Garat, Chéron, Richer, Mlle Chevalier, chantèrent plusieurs compositions de Piccinni, dont on avait parodié les vers pour les faire cadrer à la circonstance. Je n'oublierai jamais l'effet ravissant que Garat produisit dans le songe d'*Atys*, en disant le solo de ténor. C'était la voix d'un ange : ses accens délicieux retentissent encore dans mon cœur.

Le 23 août, s'accomplit un horrible forfait. Des misérables, sans respect pour le divin Mozart, sans respect pour l'honneur français, qu'une semblable turpitude allait outrageusement compromettre, s'emparent de la partition de *la Flûte enchantée*, la parodient, et la livrent au public sous ce titre : *les Mystères d'Isis*, après l'avoir indignement lacérée, après avoir remplacé les morceaux supprimés par des fragmens des *Noces de Figaro*, de *don Juan*, des symphonies de Haydn. Comment, avec tant de richesses, n'a-t-on fait qu'un pastiche pitoyable? Se permettre de pareils emprunts, c'est agir en prodigue, c'est renoncer d'avance à deux chefs-d'œuvre. Si l'on voulait rassembler dans un même cadre l'élite des productions d'un auteur, certes, ce n'est point par Mozart qu'il fallait commencer. Quel stupide lutin a pu conseiller à l'arrangeur, Lachnith, de mutiler l'admirable trio des dames de la nuit? pourquoi dégrader le petit chœur délicieux *O dolce concento!* en ajoutant un motif de musette à son ensemble si

bien rhythmé? pourquoi donner une troisième voix au joli duo chanté par l'oiseleur et sa maîtresse? quelle nécessité de faire un trio ridicule, grotesque, baroque, avec l'air *Fin ch' an dal vino,* qui, par sa vivacité pétulante, demande à courir librement sur les accords plaqués de l'orchestre, sans être embarrassé par deux parties vocales qui se culbutent sous lui? Je ferai remarquer à mes lecteurs que ces parties additionnelles sont chargées de fautes de composition d'autant plus faciles à éviter, que les dessins de l'orchestre pouvaient servir de guide au ménétrier qui s'est avisé d'ajouter à l'œuvre de Mozart.

Parlerai-je des paroles de cet opéra? Non; je ne présenterai pas le galimatias inexplicable de Morel; je citerai seulement un couplet : c'est le seul que l'on ait retenu, et qui, par cette raison, semble avoir la supériorité sur tout le reste.

O divine mélodie!
Que tes effets sont puissans!
Que tes accords sont ravissans!
Eh! quelle ame n'est ravie
Par tes doux enchantemens?
Quel charme doux et divin
Naît de l'harmonie!
C'est le pouvoir souverain
Du dieu du génie.
L'ame la plus endurcie,
A sa puissance infinie
Cède, ou veut résister en vain.

O divine mélodie! charme divin de l'harmonie! accords ravissans qui ravissent les amés! doux enchantemens! charmes doux! effets puissans! puissance infinie! pouvoir souverain de la musique de Mozart! vous avez fait supporter un pareil amphigouri, et c'est, je crois, le plus grand de vos miracles.

Que *les Mystères d'Isis* aient été fabriqués, imprimés, publiés même, cela se conçoit aisément; la déraison, le mauvais goût, la sottise, ont été de tous les temps portés au comble; mais que cette rapsodie sérieusement grotesque, où la poésie et la musique sont également outragées, ait été représentée sur le premier théâtre de France, avec l'assentiment de l'Institut, dont plusieurs membres faisaient partie du jury de réception, c'est ce que l'on ne saurait imaginer.

Le 10 octobre, second concert donné par Mme Grassini, suivi du *Déserteur,* ballet. La recette s'élève cette fois à 13,868 fr. 52 cent.

Le 27 octobre, *Evelina*, *Pygmalion*. Mlle Clotilde représente Galatée; Mlle Bigottini sort des rangs des figurantes et débute avec beau-

coup de succès par le rôle de Delphide; elle joue ensuite celui de Psyché dans le ballet qui porte ce titre.

Le Casque et les Colombes, opéra en un acte de Guillard et de Grétry, n'a que trois représentations. Je me souviens d'une jolie romance, *Le farouche dieu des combats*, que j'ai entendu composer à Grétry pour cet ouvrage. 7 novembre 1801.

Adrien, de Méhul, est repris avec des changemens, et n'obtient que deux représentations.

Le Retour de Zéphire, ballet en un acte de Gardel, musique de Steibelt, réussit complètement le 3 mars 1802.

Desriaux avait arrangé en opéra *Sémiramis*, tragédie de Voltaire; on attendait avec impatience la partition de cet ouvrage, écrite par Catel, l'un des meilleurs professeurs de composition du Conservatoire. Le ténor Rolland, élève de cette école, devait faire son entrée au Théâtre des Arts par le rôle d'Arsace. Le succès de l'opéra nouveau ne répondit pas à l'espérance que les nombreux admirateurs de Catel s'en étaient faite. La musique de Catel, d'un style clair et très correct, manque de mélodie; les chœurs ont une forme scolastique assez déplaisante. Deux airs furent distingués, le duo du billet avait de beaux mouvemens dramatiques; l'ouverture et l'air du pas des Africains l'emportèrent sur la musique vocale et reçurent la meilleure part des applaudissemens. Représentée le 4 mai 1802, *Sémiramis* ne parut sur la scène que vingt fois en deux ans.

Coraly débute dans *les Mystères d'Isis* le 23 août; ce danseur est maintenant maître de ballets de l'Académie royale de Musique.

Winter, compositeur qui s'était fait une brillante réputation en Allemagne par un grand nombre de succès, l'auteur du *Sacrifice interrompu*, de *Marie de Montalban*, donne à Paris, sur le Théâtre de la République et des Arts, *Tamerlan*, livret que l'inévitable Morel avait arrangé, fabriqué avec *l'Orphelin de la Chine*, tragédie de Voltaire. On applaudit l'entrée de Tamerlan dans Andrinople, l'air de Moctar, et quelques fragmens traités avec une vigueur dramatique assez remarquable. *Tamerlan* n'est joué que douze fois en un an. La recette de la première représentation s'élève à 9,247 fr. Cette somme prouve que les claqueurs et les amis étaient en petit nombre dans la salle. Nous les verrons peu à peu l'envahir presque en entier.

M. Villoteau, qui a publié plusieurs ouvrages sur la musique, imprimés aux frais du gouvernement, arrivait d'Egypte; il était du nombre des savans qui firent partie de l'expédition commandée par le

général Bonaparte. Ce virtuose fit sa rentrée à l'Opéra par le rôle de Panurge, le 12 octobre 1802.

Mme Mara, la fameuse cantatrice dont j'ai déjà parlé, se fait entendre dans un concert donné à l'Opéra, et montre encore la puissance de son beau talent.

Daphnis et Pandrose, ou la Vengeance de l'Amour, ballet anacréontique de Gardel, en deux actes, n'obtient qu'un médiocre succès.

Le Théâtre de la République et des Arts est mis sous la surveillance d'un préfet du palais. Morel en est directeur, et Bonnet administrateur-comptable.

Une indisposition de Saint-Amand fit la fortune de Duport; on eut recours à ce danseur pour représenter Zéphire dans le ballet de *Psyché*. Duport dansa d'une manière si parfaite, que le public le prit en affection. Ce jour vit commencer la réputation brillante qu'il s'est acquise depuis.

Lucas et Laurette, ballet en un acte de Milon, musique de Lefebvre, réussit complètement.

Grétry termine sa carrière musicale par *Delphis et Mopsa*, pastorale en deux actes, que le public accueillit froidement.

Dérivis débute dans *les Mystères d'Isis* par le rôle du grand-prêtre Zarastro, le 11 février 1803. Bel et bon acteur, voix de basse caractérisée et bien sonnante, il réussit à merveille dès la première soirée. Son camarade Nourrit, sorti comme lui du Conservatoire, n'obtient pas moins de succès le 8 mars suivant. On admire sa voix de ténor, pleine, élevée, suave, sonore, dans *Armide;* il avait choisi le rôle de Renaud pour son début.

Le concordat venait d'être signé avec le pape; le premier consul voulut avoir un corps de musique attaché à sa chapelle, et fit venir de Naples Paisiello pour l'organiser. A son arrivée à Paris, ce maître, vieux courtisan, Italien plein d'adresse, fut présenté au premier consul, et préluda par ces mots : « Sire! — Comment! sire? que dites-vous? Je suis général, et rien de plus. — Eh bien! général, je me rends aux ordres de votre majesté. — Encore! Je vous prie, mon cher Paisiello, de quitter ces façons de parler, elles ne me conviennent point du tout. — Pardon, général, mais je ne puis, en vous voyant, renoncer à l'habitude que j'ai contractée envers des souverains qui me paraissent des pygmées auprès de vous. Je m'observerai cependant, sire, et si j'avais la maladresse d'oublier quelquefois le respect que je dois à votre bon plaisir, je me recommande à l'indulgence de

votre majesté. » Paisiello jouit de la plus grande faveur auprès du premier consul, qui lui assigna 12,000 fr. de traitement, 6,000 fr. de gratification annuelle, 4,800 fr. d'indemnité de logement; une voiture de la cour fut mise à ses ordres, une pension de retraite de 10,000 fr. lui fut accordée; il est vrai que cette pension fut ensuite réduite à 1,000 fr. Paisiello reçut 10,000 fr. pour la messe composée pour le sacre de Napoléon. On lui comptait 1,000 fr. pour chacune des messes qu'il écrivait pour la chapelle : il en livra quatorze en deux ans. Ce maître les fabriquait avec tous ses anciens morceaux d'église; quand ce répertoire ne lui fournissait point assez de matière musicale, il puisait dans les partitions de ses opéras bouffons, et les airs de *la Molinara*, de *la Scuffiara*, de *I Zingari in fiera*, devinrent tour à tour des chœurs ou des récits du *Gloria*, du *Credo*, de l'*Agnus Dei*.

Le premier consul voulut que son maître favori lui donnât un opéra français, et vînt à son tour se signaler sur la scène où Piccinni, Sacchini, Salieri, avaient obtenu de si brillans succès. Guillard bâtit un livret avec la *Proserpine* de Quinault, et Paisiello composa une longue et insipide partition sur cette pièce, dont l'intérêt dramatique était à peu près nul. La haute protection accordée au maître italien n'empêcha pas *Proserpine* de redescendre aux enfers. Cet opéra nouveau n'eut que treize représentations, on y bâillait à se disloquer la mâchoire. Deux morceaux ont survécu pendant quelque temps à cette chute, c'est le duo : *Rendez-moi donc le bien qui m'était destiné*, et l'air de Cérès, *Déserts écartés, sombres lieux*.

Pour remplacer les concerts spirituels, on imagina de donner, à l'Opéra, pendant la semaine sainte, un oratorio mis en action. *Saül*, pastiche arrangé par Kalkbrenner et Lachnith, fut exécuté le 6 avril 1803. La musique en était choisie dans les œuvres de Mozart, de Haydn, de Cimarosa, de Paisiello; *O salutaris hostia*, trio de Gossec, y fut chanté.

Citons pour mémoire, en passant, *Mahomet II*, opéra en trois actes de Saulnier et Jadin, qui ne fut joué que trois fois.

Le 20 septembre on joue *Armide*, et le spectacle qui, auparavant, commençait à six heures du soir, ne commence qu'à sept heures. Cet usage s'est conservé depuis lors.

Anacréon ou l'Amour fugitif, opéra en trois actes. C'est sur une malice faite jadis, bien avant la révolution, par Cupido l'espiègle au vieux troubadour de Théos, que Mendouze fabrique un livret d'opéra pour Cherubini. La Fontaine a traduit l'ode qui nous a transmis le souvenir de cette perfidie. Le livret anacréontique parut fort ennuyeux

et d'une froideur glaciale. Le musicien réussit pourtant malgré son parolier. Lays se plaisait à jouer les rôles de poète, de musicien couronnés de fleurs,

> Inspirés du triple délire
> Des vers, de l'amour et du vin.

Le succès d'*Anacréon chez Polycrate* l'avait mis en goût. Je me bornerai à citer, dans l'*Anacréon* de Cherubini, l'ouverture, que le Conservatoire a mise au répertoire de ses concerts; elle en est un des plus beaux ornemens. L'air de Corinne, *Jeunes filles au regard doux*, d'une mélodie suave, d'un ton gracieux, et dont les formes ont été si souvent imitées par les faiseurs d'aujourd'hui; cet air a joui du triple succès de la scène, de l'école, des salons. Le trio, *Dans ma verte et belle jeunesse*, est d'un effet brillant et pittoresque. L'orage a pris son rang parmi les tempêtes les plus renommées qui aient tonné sur le théâtre depuis *Alcyone*, *Iphigénie en Tauride*, jusqu'à *Guillaume Tell*. Quand on exécuta pour la première fois l'ouverture d'*Anacréon* au concert philharmonique de Londres, l'admiration fut telle, qu'on voulut entendre trois fois de suite le nouvel œuvre de Cherubini. 4 octobre 1803.

Adrien, de Méhul, est repris encore et c'est pour la dernière fois; il arrive avec beaucoup de peine à sa dix-huitième représentation.

Le Connétable de Clisson, opéra en trois actes, musique de Porta, ne tombe pas tout-à-fait; il paraît dix-huit fois sur l'affiche en deux ans.

Le Pavillon du Calife, opéra en deux actes de Morel et Dalayrac, n'a pas tant de bonheur : on l'abandonne après la quatrième représentation. C'est le seul ouvrage que Dalayrac ait écrit pour l'Académie royale de Musique.

Napoléon s'était fait couronner empereur; il voulait que les musiciens de sa chapelle, dont l'office était de louer le vrai Dieu mélodieusement, *in hymnis et canticis, in tympano bene sonante*, fussent de vrais chrétiens. Quelques rapports confidentiels avertirent l'empereur que Rey, chef d'orchestre de l'Académie royale de Musique et de la chapelle impériale, avait chez lui un oratoire mystérieux dans lequel il rendait un culte fervent à je ne sais quelle divinité païenne. La statue était soigneusement cachée, aucun profane regard ne pénétrait dans ce sanctuaire, où le fidèle musicien était chaque jour en tête à tête avec l'objet de son adoration. Les oraisons qu'il chantait en l'honneur de sa patrone favorite révélèrent enfin le secret. *Liberté! liberté chérie!* tel était le refrain entonné soir et matin, dans sa cel-

lule, par le pieux virtuose à genoux, avec accompagnement de violon, ritournelles fleuries, arpèges savamment conduits. En effet Rey avait posé sur un autel une jolie statue de la Liberté. Elle n'était que de plâtre, j'en conviens, mais il avait pris soin de sa toilette. Un ruban tricolore serrait sa taille, un bonnet phrygien de drap rouge, brossé tous les matins, couvrait sa belle tête grecque; c'était un vrai bijou, un amour de Liberté. Je ne vous dirai pas pourquoi ce culte bizarre, cette fantaisie d'artiste, faisait froncer le sourcil de Napoléon, qui pourtant regardait en pitié cette pauvre déité recluse. Cependant il voulut en avoir raison sans recourir à des moyens qu'il dédaignait d'employer.

Rey s'était bien comporté depuis quelque temps; il avait fait son devoir avec zèle, avec talent, avec décence, chose très méritoire, surtout pour un musicien que Napoléon avait rappelé à l'ordre. Ses boutades ne plaisaient point à l'empereur; surpris des écarts singuliers de son chef d'orchestre, de sa pantomime plus burlesque encore, quand il en donnait le spectacle dans la chapelle de Saint-Cloud, Napoléon lui fit demander sérieusement l'adresse de l'honnête cabaretier chez lequel il s'était abreuvé le matin avant la messe. Cette faute avait été pardonnée; Rey s'était signalé dans je ne sais quelles fêtes (on en célébrait tant alors), Napoléon voulut le récompenser; il ordonna qu'une somme de 3,000 fr. serait offerte à son chef d'orchestre, et qu'on la lui compterait en écus neufs pour donner plus de poids à la munificence impériale et la rendre plus éclatante.

Rey accepte de grand cœur, charge ses trois sacs de 1,000 fr. sur son bras, et ne fait qu'un saut des Tuileries à la rue Saint-Hyacinte-Saint-Honoré. Furieux, il entre dans son oratoire, et, s'adressant à sa statue, lui dit : Mais non, je ne puis pas répéter ici les injures dont il l'accabla. Le cantique était brutal, infame, il sonnerait trop mal à votre oreille. En voici le refrain : « Coquine! et j'étais assez sot pour t'adorer! Ouvre tes yeux, ouvre-les, te dis-je, et contemple ces trois sacs d'écus neufs! M'as-tu jamais donné la centième partie de ce qu'ils renferment? Ingrate, cœur de plâtre, etc. » Comme la Liberté ne répondit pas un seul mot, le musicien conclut qu'elle s'avouait coupable, et la mit en pièces en lui jetant un sac d'écus à la figure.

Que de gens qui ne savaient pas même la gamme ont traité la Liberté d'une manière aussi cruelle, et que de fois on lui a brisé la tête avec des sacs d'argent! Je pourrais donner cours à mes réflexions philosophiques, déplorer la corruption du siècle : j'écrirais sans doute

de belles choses; mais je ne veux pas répéter ce que d'autres ont dit avant moi.

Le 10 juillet 1804, première représentation des *Bardes*, opéra en cinq actes, paroles de Dercy, musique de Le Sueur. Succès brillant, recettes long-temps productives. Napoléon y assistait; après le troisième acte, il fit appeler Le Sueur par le maréchal Bessières, afin de lui témoigner toute la satisfaction que ce bel ouvrage lui faisait éprouver. Napoléon était bref dans ses harangues; après quelques mots de complimens, suivis de la réponse de Le Sueur, celui-ci, se préparant à sortir de la loge impériale, s'inclinait; Napoléon le retint vivement par son habit, lui disant : « Restez là, jouissez de votre triomphe jusqu'à la fin, » ce qui fut remarqué par le public et fort applaudi. — « Votre quatrième acte est superbe, mais le troisième est inaccessible; je vous donne la croix de la Légion-d'Honneur, » ajouta Napoléon. Il envoya ensuite à Le Sueur une tabatière en or, sur le bord de laquelle il avait fait graver ces mots : L'empereur des Français à l'auteur des *Bardes*. 6,000 francs en billets étaient dans cette riche boîte. En la remettant au chambellan qui devait la porter, il lui dit : « Ne manquez pas d'affirmer à Le Sueur que ce n'est point une faveur que je lui fais, mais un hommage que je rends à son œuvre sublime. »

Quelque temps après, 6,000 fr. de gratification vinrent récompenser encore Le Sueur; Napoléon les lui donna en reconnaissance des belles recettes que *les Bardes* faisaient faire à son Académie impériale de Musique. Tel était le nouveau titre de notre premier théâtre lyrique, depuis le couronnement de l'empereur Napoléon. C'est encore à propos des *Bardes*, dont on venait d'exécuter les scènes principales dans un concert des Tuileries, que l'empereur dit au pape, au prince primat et à six rois qui figuraient parmi l'auditoire : « Convenez que l'Italie et l'Allemagne s'honoreraient d'avoir produit un semblable chef-d'œuvre. » La reine de Prusse fit remettre une superbe bague en diamans à M. Lesueur, en échange de la partition des *Bardes* qu'elle lui avait demandée. Lainez, Chéron, Lays, Mlle Armand, remplissaient les principaux rôles dans *les Bardes*.

Mlle Victoire Saulnier, élève de Gardel, débute avec succès dans la danse noble, par un pas de l'opéra de *Dardanus*, et le rôle de Calypso dans le ballet de *Télémaque*. 9 octobre 1804. Mlle Masrelié, charmante danseuse de demi-caractère, paraît aussi sur la scène. Adrien, première basse, prend sa retraite.

Duport joue le rôle d'Achille dans le nouveau ballet de Gardel *Achille à Scyros;* Cherubini en avait composé la musique. La pièce et l'acteur réussirent à merveille. Ce danseur, mime fort habile, devint bientôt le rival d'Auguste Vestris.

La semaine sainte vit mettre au jour un nouvel oratorio en action, *la Prise de Jéricho,* dont la musique était choisie dans les œuvres des maîtres les plus célèbres. La beauté reconnue de certains morceaux assurait d'abord le succès de ces compilations, mais elles étaient faites avec si peu de goût et de talent, que le public les abandonnait bientôt.

Le danseur Duport se signale comme chorégraphe le 10 mai 1805, en donnant *Acis et Galatée,* ballet en un acte. Le 7 juin suivant il fait débuter sa sœur, il danse avec elle et Mlle Taglioni, tante de la fameuse Marie Taglioni, le pas des *Folies d'Espagne* et la gavotte de *Panurge* dans *la Caravane.*

Mlle Ferrière, actrice fort jolie, qui a tenu avec honneur l'emploi des jeunes princesses, débute dans *Œdipe à Colone,* par le rôle d'Antigone, et réussit complètement.

J'ai déjà fait connaître avec quelle irrévérence Mozart avait été traité à l'Académie impériale de Musique, lorsque l'on eut l'idée de mettre en scène le pastiche que de stupides arrangeurs donnèrent sous le titre des *Mystères d'Isis.* Voici venir une autre œuvre du même maître, *Don Juan*, le sublime *Don Juan,* qui ne fut pas moins outragé que *la Flûte enchantée,* bien que les arrangeurs eussent protesté, dans une préface, de leur profond respect pour le chef-d'œuvre qu'ils allaient livrer à l'admiration du public parisien. Ce respect les avait retenus; ils s'étaient bornés, disaient-ils, à ne puiser que dans la partition de *Don Giovanni* les fragmens de musique dont ils composaient le *Don Juan* français. Malgré cette résolution louable, Kalkbrenner, l'un des coupables, n'avait pu résister au désir d'introduire des romances et boléros de sa façon, et de joindre ainsi les chansons triviales de l'auteur d'*Olympie* aux airs ravissans de Mozart : tout le reste, il est vrai, appartenait à la partition de *Don Giovanni.* Mais, hélas! comme tous ces lambeaux avaient été déchirés, rajustés, lacérés, recousus, démolis, reconstruits, replâtrés, badigeonnés : cela fait pitié! Le charmant livret de Da Ponte, ce chef-d'œuvre sans rival, avait été renversé de fond en comble, ainsi que l'on avait fait de la partition. Les situations, le motif des scènes, tout était changé au point de n'y rien reconnaître. Un seul morceau de l'édifice musical était resté à sa place, un seul, entendez-vous? et ce morceau, c'est l'ouverture.

Je ne donnerai point l'analyse de ce fatras musical, de ce bric à brac fabriqué avec des élémens admirables. Je me bornerai à citer les changemens les plus monstrueux; ils pourront donner une idée du reste. D'abord, point d'introduction; la pièce s'ouvrait par un récitatif composé par Kalkbrenner. Venait ensuite le solo de Leporello, *Notte, giorno, faticar*, lequel était suivi d'une romance, invocation à la nuit, sérénade ajoutée que don Juan chantait sous les fenêtres de donna Anna. Tout le reste de l'introduction avait disparu, et par conséquent la lutte de donna Anna avec don Juan, le duel, et le superbe trio des trois basses. Le duo de donna Anna et d'Ottavio était rejeté à la fin de l'acte, et, comme don Juan avait tué le commandeur hors de la scène, ce duo perdait ses récitatifs obligés, qui doivent se chanter en présence du mort.

Cueillons la jeune rose
Qu'entr'ouvre le zéphir;
Fleur d'amour fraîche éclose
Appartient au plaisir.

Ces versicules étaient chantés par don Juan, sur la musique du même Kalkbrenner ci-dessus cité. Certes, un pareil morceau devait offrir une compensation plus que suffisante, et l'on eût été bien mal avisé si, après de telles exhibitions, on s'était permis de regretter les fragmens supprimés dans l'œuvre de Mozart.

La scène sublime de donna Anna reconnaissant l'assassin de son père, son récitatif obligé, l'air, *Or sai chi l'onore*, rayés d'un trait de plume ou de crayon rouge, absens par congé délivré en forme par les arrangeurs.

Anna, Elvire, Ottavio, ne paraissant point dans le grand finale, on avait jugé convenable de faire chanter le trio des masques par les trois sbires qui figuraient à la place de ces personnages principaux. Ces trois sbires tenaient avec leurs voix mâles et polies autant que peuvent l'être des voix de choristes, les parties d'Ottavio, d'Anna, d'Elvire dans les solos et les ensembles du finale. C'était encore une idée éminemment dramatique et musicale des arrangeurs. La scène était à Naples; le Vésuve, faisant une iruption sur la strette du finale, renversait le palais, la salle de bal, sans blesser personne, et l'on voyait, à quatre pas de l'édifice ruiné, la statue du commandeur que Leporello allait inviter à souper. Cette invitation et sa réponse s'exécutaient au moyen de quelques phrases de récitatif du même Kalkbrenner :

Belle conclusion, et digne de l'exorde!

Terminer un acte foudroyant de Mozart par un récitatif, faire succéder une voix parlante au tonnerre du chœur et de l'orchestre, c'est une bouffonnerie à nulle autre pareille; il faut l'avoir vu pour oser l'écrire aujourd'hui.

Vous allez réclamer sans doute le beau duo, *O statua gentillissima!* Soyez tranquille, M. Kalkbrenner et ses associés vous les rendront plus tard, et comme ils aiment à mettre en récit tout ce que Da Ponte avait donné à l'action, don Juan et Leporello diront leur duo dans un salon d'auberge. Le livret a soin de nous prévenir que c'est une auberge *opulente;* don Juan n'irait pas loger au cabaret. La statue n'est point là pour baisser la tête, pour dire *oui*, mais peu importe, les deux autres chantent leur partie, et cela suffit pour l'effet que les arrangeurs se proposaient de produire.

Le dernier finale est à peu près conservé; voici comment on a traduit le début de ce morceau, *Già la mensa è preparata:*

Père des ris, sois mon guide,
Momus au festin préside,
Beaucoup d'or, table splendide,
Ma foi, le reste n'est rien.

Voilà le *Don Juan*, le chef-d'œuvre des chefs-d'œuvre, tel que Thuring et Baillot, aidés du musicien Kalkbrenner, l'ont fait représenter sur le Théâtre de l'Académie impériale de Musique le 30 fructidor an XIII, 17 septembre 1805. Cet opéra, si cruellemrnt effondré, mutilé, dégradé, réussit pourtant; la musique de Mozart triompha malgré les efforts de ses dérangeurs. Ce *Don Juan* a été représenté vingt-neuf fois en plusieurs années. Le désordre porté alors dans cette partition est tel que, quand on a voulu mettre en scène le même opéra, nouvellement traduit en 1834, il a été impossible de se servir, même par fragmens, des parties d'orchestre copiées en 1805.

Lays avait été si mauvais dans le rôle de Figaro, qu'il n'osa point se charger de celui de Leporello, on le donna à Huby, acteur qui avait eu des succès en province et dont la voix et le talent n'étaient pas sans mérite. Ce pauvre Huby, se voyant lancé dans une œuvre de cette importance et sur le premier théâtre de Paris, eut une telle peur, qu'il éprouva l'accident causé par la robe de médecin qu'endosse Sganarelle, robe qui avait la vertu purgative. Le rôle de don Juan fit beaucoup d'honneur au ténor Roland. Laforêt représentait Ottavio; Dérivis, Mazetto; Bertin, la statue. Mlles Armand, Pelet, Ferrière remplirent les rôles d'Elvire, d'Anna, de Zerline. La partie d'Elvire

avait été renforcée de plusieurs airs; on avait réduit à rien celle d'Anna.

Nephtali ou les Ammonites, opéra en trois actes, musique de M. Blangini, obtient un joli succès; il est joué vingt-cinq fois. 15 avril 1806.

Melzi et Zénor, ballet en un acte de Gardel; *l'Amour à Cythère*, ballet de Henry, font peu de sensation. *Le Barbier de Séville*, ballet de Duport, est plus heureux.

Paul et Virginie, ballet en trois actes de Gardel, musique de Kreutzer, est mis en scène le 24 juin suivant. Albert et Mlle Bigottini y représentèrent à merveille les deux amans. Kreutzer avait d'abord traité ce sujet en opéra-comique d'une manière assez heureuse; la partition de *Paul et Virginie* est son meilleur ouvrage. Il en transporta la musique sur le nouveau livret de Gardel; le public accueillit avec faveur des airs qui l'avaient déjà charmé; la pantomime gracieuse, expressive, de Mlle Bigottini, ses yeux ravissans excitèrent des transports d'enthousiasme.

Duport se signale encore comme danseur et comme chorégraphe en donnant *le Volage fixé*. Il danse le rôle de Zéphire dans ce petit ballet, et sa sœur y brille au premier rang; elle danse le rôle de Chloris, composé pour elle par un frère désireux de montrer avec tous ses avantages sa sœur et son élève. Le public se partage entre Vestris et Duport, la guerre commence au parterre de l'Opéra, les journalistes y prennent part; Berchoux, l'auteur de *la Gastronomie*, écrit un poème sur les prouesses des deux rivaux et les querelles de leurs partisans. Cette œuvre, intitulée *la Danse ou les Dieux de l'Opéra*, est maintenant oubliée et mérite de l'être. Dorat avait célébré les virtuoses de son temps. Un chant de son poème de *la Déclamation* est consacré aux chanteurs, aux danseurs de l'Académie royale de Musique : Sophie Arnould, Mlle Guimard en sont les héroïnes.

Tous les musiciens distingués qui arrivaient à Paris étaient invités à se faire entendre aux concerts de l'empereur, sous la condition expresse qu'ils voudraient bien accepter, en argent, une récompense honorable et proportionnée à leur talent. Les virtuoses, les femmes surtout, refusaient toujours leurs honoraires, dans l'espérance qu'on les remplacerait par quelque bijou, la valeur en eût-elle été bien moindre que la somme offerte. Un cadeau de Napoléon était l'objet de leurs désirs, de leur ambition. Mme Catalani, cantatrice, dont la réputation était européenne, quand elle vint à Paris au printemps de 1806, n'obtint pas cette faveur, mais elle fut richement rémunérée :

5,000 fr. comptant, une pension de 1,200 fr., et la salle de l'Opéra prêtée, tous frais payés, pour deux concerts, dont la recette s'éeva à 49,000 fr.; tel est le prix que l'empereur offrit à cette virtuose pour avoir chanté à Saint-Cloud le 4 et le 11 mai 1806. Elle donna son premier concert à l'Opéra le 21 juillet suivant. Sa voix ferme, forte, brillante, soprane admirable d'une prodigieuse étendue, d'*ut* en *fa* sur aigu, merveille d'agilité, produisit un effet qu'il serait difficile de décrire. La manière de chanter de Mme Catalani n'était pas sans imperfection dans le style noble et soutenu; Mme Barilli, *prima donna* du théâtre de l'Impératrice, la surpassait sur ce point, mais sous le rapport de la difficulté, du *brio* de l'exécution, Mme Catalani était sans rivale.

Au concert donné à Fontainebleau, pour la réception du pape Pie VII, on exécuta l'air *Charmante Gabrielle*, arrangé pour trois voix d'homme sans orchestre. Ce morceau fit le plus grand plaisir, et sa sainteté voulut l'entendre une seconde fois. Quelques jours après, le pape et ses cardinaux assistèrent à un autre concert, donné aux Tuileries. Quand le dernier morceau fut fini, toutes les portes s'ouvrirent, l'orchestre attaqua un *allegro brillante*, et la troupe joyeuse des nymphes de l'Opéra s'élança au milieu de la galerie en faisant des entrechats et des pirouettes. Napoléon avait ménagé une retraite au saint-père, mais les danseuses coupèrent les communications aux cardinaux, qui ne pouvaient rejoindre leur chef sans passer sous une forêt de jambes, que les baladines levaient jusqu'à la hauteur des barrettes rouges. Les cardinaux se résignèrent, et reprirent leur place, pour jouir de ce divertissement impromptu. Le cardinal Caprara n'a pas manqué d'assister aux spectacles de la cour pendant tout le temps de son ambassade en France; les cardinaux français n'y paraissaient jamais.

Winter n'avait obtenu qu'un médiocre succès en faisant représenter son opéra de *Tamerlan*. On attribuait cette mésaventure au livret que Morel, le fabricateur privilégié de l'époque, lui avait donné. Pour réparer ce premier échec, les protecteurs du musicien allemand lu confièrent le *Castor et Pollux* de Bernard, drame que l'on regardait alors comme un chef-d'œuvre, et que l'on avait chanté pendant soixante ans avec la musique de Rameau. Winter fit une partition nouvelle sur ce vieux livret, et cette fois il échoua complètement; son opéra, quoique soutenu par la pompe du spectacle et de la mise en scène, fut rayé du répertoire après treize représentations données

en quatre mois. *Castor et Pollux* parut, pour la première fois, le 19 août 1806.

Voici venir les pièces de circonstance écrites pour célébrer les victoires de Napoléon, et mettre en scène ses traits de générosité et de clémence. Le 2 janvier 1807, on représente *l'Inauguration du temple de la Victoire*, intermède, paroles de Baour-Lormian, mis en musique par Le Sueur et Persuis. Ce musicien avait été admis à ce théâtre comme un des chefs du chant. Persuis, bon praticien, mais sans génie aucun, s'était produit plusieurs fois à l'Opéra-Comique; de premiers essais malheureux auraient dû lui fermer la porte de notre grand théâtre lyrique, l'intrigue les lui ouvrit. Une fois entré dans la maison, il sut manœuvrer de manière à faire admettre ses insipides compositions. Il les hasarda sous le patronage puissant de Le Sueur, et s'affranchit ensuite de l'appui de son collaborateur.

Fanny Bias, qui a figuré long-temps au premier rang des virtuoses de la danse, débute le 12 mai 1807, dans *Iphigénie en Aulide*.

Le décret impérial du 8 août 1807 réduit à huit le nombre des théâtres de Paris. Les quatre grands théâtres passent dans les attributions du premier chambellan de l'empereur, il en est le surintendant. L'administration de l'Académie impériale de Musique est alors composée de Picard, directeur, Wante, administrateur comptable, Despréaux, inspecteur-général, Courtin, secrétaire.

Le Retour d'Ulysse, ballet en trois actes de Milon, musique de Persuis, est reçu avec froideur.

Napoléon avait fait grace à je ne sais quel prince d'Allemagne compromis dans une conspiration. Napoléon, sollicité par la femme de ce prince, jeta au feu les pièces de conviction, et dit : « Vous le voyez, madame, je ne puis pas condamner, il n'y a plus de preuves. »

Esménard s'empressa de bâtir un livret sur ce sujet, livret qui ressemblait beaucoup à celui d'*Adrien* de Hoffmann, et le donna à Le Sueur pour le mettre en musique. Il fallait se hâter pour conserver à cette pièce le mérite de l'à propos; Persuis, toujours prêt à se mêler dans toutes les entreprises des auteurs, obtint de Le Sueur une partie de ce travail. *Trajan* fut représenté en grande pompe et réussit. Le triomphe de l'empereur romain réunit un nombre prodigieux de figurans, les chevaux abondèrent en cette pompe, et Napoléon-Trajan terminait la pièce en brûlant les pièces du procès criminel sur un réchaud à trois pieds. *Trajan* eut une suite de belles représentations. Les noms de Le Sueur et de Persuis figuraient ensemble sur l'affiche.

Mais Persuis, l'homme aux changemens, aux coupures, prit un tel soin à faire disparaître les morceaux de Le Sueur, à les remplacer par d'autres de sa façon, que bientôt il ne resta plus dans cet opéra que la marche triomphale qui fût de l'auteur des *Bardes*. Cette marche, adoptée par tous les régimens, était devenue populaire, et il eût été ridicule que la *Marche de Trajan* ne se trouvât plus dans *Trajan*. Une marche guerrière ou religieuse n'est pas un morceau assez important pour autoriser un musicien à mettre son nom après le titre de l'opéra dans lequel on a bien voulu la laisser; aussi l'usurpateur Persuis fit-il rayer le nom de Le Sueur de l'affiche, et *Trajan*, dépouillé et rhabillé, devint l'œuvre de Persuis tout seul. C'est ainsi que les cuisinières de certains curés en usent à l'égard des volatiles de la basse-cour du presbytère, elles disent d'abord : « Les poules de M. le curé, » ensuite, « nos poules, » plus tard, « mes poules. »

De toute la partition de *Trajan*, il ne m'est resté dans la mémoire que la marche, et un air de ballet, à deux-quatre, en *ré mineur*, assez bien caractérisé, dont on fit une contredanse; sa vogue a duré long-temps.

La recette de la première représentation de *Trajan* fut de 10,377 fr. 46 c.

Rey tenait encore le sceptre de l'orchestre; c'était un homme de mérite, sans doute, mais qui ne pouvait s'élever au dessus de son époque. Depuis trente ans, la musique a marché d'un tel pas, que les anciens ont dû rester en chemin, quand la mort ne les a point empêchés de la suivre. Rey se démenait comme un possédé, courbait la tête pour la relever brusquement ensuite, frappait du pied, tendait les bras; sa pantomime grotesque égaya plus d'une fois les amateurs, les fidèles, qui venaient entendre encore *Armide*, *Œdipe à Colone* ou *la Caravane*. Je me souviens qu'un jour Pouilley, qui a chanté la basse à l'Opéra, qui tient maintenant le premier emploi de ce genre en province, le grand Pouilley, qui alors était danseur, figurant dans un pas de guerriers, à une représentation de *Trajan*, eut le malheur de frapper à faux les cymbales dont il jouait en gambadant. L'instrument précieux se brisa, les cordons seuls restèrent aux mains du cymbalier malencontreux. Rey, désespéré de voir les cymbales voler en éclats vers les quinquets, cymbales de Constantinople, s'il vous plaît, que le blocus continental rendait alors très rares et d'un prix de 1,500 francs; Rey, furieux, quitte son bâton de mesure, étend les bras sur l'avant-scène, ramasse les morceaux, et les lance avec autant de force que d'adresse à travers les mollets sans défense de

l'infortuné cymbalier. Ce musicien, en embuscade, attaquant le danseur posté sur la scène, était fort dangereux, son arme était tranchante et pouvait blesser cruellement. Pouilley oublie alors son rôle, et demande à l'empereur romain un sursis pour une affaire personnelle. Ne pouvant riposter, il fait un soubresaut toutes les fois qu'une lame de bronze siffle dans l'air et vient menacer ses jarrets. Pouilley fut plus adroit qu'Achille, il sut esquiver les coups et sauver ses tendons. Cette gavotte improvisée, ce pas, d'un caractère original, ressemblait assez à la danse du dindon sur une plaque de fer brûlante.

Le 15 décembre 1807, première représentation de *la Vestale*, opéra en trois actes, paroles de M. Jouy, musique de Spontini. Ce maître, né à Jesi, petite ville des États romains, le 14 novembre 1778, apprit la composition à Bologne, sous la direction du père Martini, et termina ses études à Naples, au conservatoire de *la Pietà*. Spontini avait déjà donné en Italie quatorze opéras, dont trois sérieux, quand il vint à Paris, et se fit connaître d'abord par *la Fiuta filosofa*, déjà représentée à Naples, et qui fut mise en scène sur le Théâtre-Italien de notre capitale. *La Petite Maison*, opéra en un acte, signala son début à l'Opéra-Comique : *la Petite Maison* fut outrageusement sifflée. *Milton*, ouvrage plus important, réussit au même théâtre. Ces compositions ne donnaient pas une idée bien satisfaisante du talent de Spontini. M. Jouy lui confia le livret de *la Vestale;* le musicien s'empressa d'écrire sa partition, et la soumit aux juges de l'Académie impériale de Musique. On y trouva de bonnes choses; mais il n'y eut qu'une voix pour condamner l'extravagance du style, la hardiesse des innovations, l'abus des moyens sonores, et la dureté de quelques ressources d'harmonie : il fut décidé que l'ouvrage ne serait pas joué. Spontini triompha pourtant de cette opposition, grace à l'impératrice Joséphine, qui lui tendit une main protectrice. Le jury de l'Opéra ne voulait cependant pas rétracter son verdict; il avait dit surtout qu'il y avait trop de notes dans *la Vestale*. Spontini se soumit, et livra sa partition à Persuis, à Rey, qui tripotèrent à leur aise le nouvel œuvre, pour le rendre digne de la scène à laquelle il était destiné.

La Vestale parut, et fut recue avec enthousiasme. L'exécution en était excellente : Lainez, Lays, Dérivis, remplissaient les rôles de Licinius, de Cinna, du grand-prêtre. Mmes Branchu, Maillard, représentaient Julia et la grande vestale. Le rôle de Julia plaça Mme Branchu au rang des meilleures actrices chantantes; elle rappela Mme Saint-Huberti, sans l'égaler pourtant.

Le second acte de *la Vestale* est un chef-d'œuvre de sentiment et d'expression; on y admire autant de charme que de vigueur, qualités qu'il est rare de rencontrer dans un même ouvrage. La prière est fort belle; mais le morceau que j'ai toujours préféré dans cette partition, c'est l'air agité : *Impitoyables dieux !* dont l'expression est outrée, — la force de la situation l'exigeait, — et dans lequel la mélodie abonde néanmoins. Le motif contraint de l'orchestre est d'un effet délicieux; il est reproduit avec une sage modération. Cet air sort de la route ordinaire de l'*agitato*, si peu varié dans ses formes : on peut le placer parmi les modèles du genre.

La cavatine *les dieux prendront pitié* est pleine de suavité; les images de la musique s'accordent merveilleusement avec l'action de la scène qui suit. La flamme pétille ou s'éteint dans l'orchestre, une harmonieuse vapeur s'élève sur ces paroles : *Un nuage à mes yeux s'étend sur l'avenir.* L'ensemble est agité, véhément. *Sur cet autel sacré :* ces mots, placés sur un chant de fanfare, ont beaucoup de vigueur et de solennité; ce motif, peu nouveau comme toutes les mélodies destinées aux cors, acquiert de l'originalité en étant employé dans cette situation. Cette scène était difficile et délicate à traiter; la musique l'anime, la soutient, et son charme vainqueur fait excuser tout ce que l'action dramatique présentait de scabreux.

La réunion de la musique à la poésie double les forces de l'art dramatique, et permet de concevoir, d'obtenir des effets qui écrasent l'art incomplet des Talma, des Kean. Les auteurs d'un opéra peuvent faire agir et parler la multitude, donner à la fois deux expressions à ses discours, et laisser encore le champ libre aux personnages principaux. L'ombre de Ninus sort du tombeau, et cet évènement, surnaturel autant que terrible, ne cause pas la moindre surprise aux automates qui figurent sur le Théâtre-Français; ils restent muets et immobiles; de stupides comparses ont l'air de dire : « Ce n'est pas notre affaire; cela ne regarde que Sémiramis. » Cela est-il conforme à cette vérité que les auteurs tragiques prétendent observer si scrupuleusement? Et ces mêmes auteurs ont, dans tous les temps, assiégé l'opéra de leurs traits satiriques. Faites plutôt un retour sur vous-mêmes, gardez ces épigrammes pour votre usage particulier. La comédie et la tragédie sont ce qu'il y a de plus faux en fait de spectacle; l'opéra, malgré ses illusions, se rapproche seul de la vérité.

Revenons à l'ombre de Ninus, à son cortége immobile et muet. Supposons que, dans un temple dont les fidèles remplissent l'enceinte, un trépassé d'humeur tant soit peu bouffonne s'avise de sou-

lever sa pierre tumulaire pour montrer le bout de son nez; vous figurez-vous les cris, le trouble, le désordre épouvantable qu'une semblable apparition produirait? Croyez-vous que les récits de *Mérope* et des *Templiers* fussent assez forts d'éloquence et de détails pour les décrire? Comparez cette réalité avec votre imitation, et jugez.

Le sujet de *la Vestale* avait été déjà traité pour le Théâtre-Français; mais la tragédie peut-elle rendre des effets de scène pareils à celui qui termine le second acte de cet opéra? Le feu sacré s'est éteint, Licinius a fui, la vestale tombe évanouie sur les marches de l'autel. Entendez ce bruit sourd, ces lointaines clameurs; voyez ces prêtres et le peuple arriver en tumulte en manifestant leur indignation. Les accens plaintifs et touchans de Julia succèdent aux discours foudroyans du pontife. La foule impitoyable la dépouille de ses ornemens, et l'accable d'imprécations. Vainement ses compagnes implorent la clémence des dieux, l'arrêt fatal est prononcé, le voile funèbre couvre la victime, et les sons lugubres de l'airain annoncent au loin qu'elle est déjà dévouée aux vengeances célestes. Quel beau sujet de finale! Il devait inspirer une musique forte, brillante, contrastée et pleine d'entraînement. La strette à trois temps et d'un rhythme bien soutenu produisit un effet merveilleux; on est allé plus loin depuis lors en employant un moyen aussi puissant; l'opéra français doit cette heureuse innovation à Spontini; sa musique a fait tressaillir l'auditoire, et pourtant elle manœuvrait avec des paroles détestables: presque tous les mots, toutes les syllabes portent à faux dans ce dernier chœur; son résultat serait doublé, triplé, si le rhythme des vers s'accordait avec celui de la musique en procédant par trois, et que le chœur dît:

De son front criminel, et que la honte accable,
Arrachons, arrachons ces bandeaux imposteurs,
Et livrons sans pitié la prêtresse coupable
Au glaive ensanglanté des farouches licteurs.

Le finale de *la Vestale* est le premier morceau d'ensemble rhythmé que l'on ait produit sur notre scène lyrique. Le public fut ravi de trouver enfin à l'Opéra cette musique complète qu'il désirait depuis si long-temps et qu'il n'avait rencontrée encore qu'au Théâtre-Italien. Je partageai son enthousiasme. Ce finale est écrit à trois temps; c'est la mesure de la valse, son rhythme sautillant, ses ondulations: cette marche inusitée dans un morceau d'une expression noble et forte, me surprirent d'abord. J'entendis la pièce une seconde fois, et je trouvai bientôt la cause d'un effet aussi extraordinaire.

Détachons — ces bandeaux, — ces voi*les* — imposteurs.

Voilà le métronome du finale; ce vers excellent, je le dis excellent, parce qu'il ne contient qu'une seule faute, est scandé par trois. Le compositeur a été entraîné par cette marche régulière et rapide; il était impossible d'encadrer dans une mesure à deux temps des vers qui procédaient par trois, sans leur ôter une partie de leur énergie et de leur expression. Lorsque l'on entendit les acteurs, le chœur et l'orchestre battre la charge avec une admirable régularité, un aplomb jusqu'alors inconnu sur notre scène, tout le monde se leva sur les banquettes, on applaudit avec fureur. L'apparition de ce beau finale mérite d'être signalée dans nos fastes dramatiques. Rossini, Meyerbeer nous ont donné depuis lors des compositions du même genre beaucoup plus fortes, mais nous étions déjà arrivés à un degré d'expérience qui devait rendre leur effet moins saisissant. Celui du finale de Spontini fut prodigieux.

De son front que la honte accable,
Détachons ces bandeaux, ces voiles imposteurs,
Et livrons sa tête coupable
Aux mains sanglantes des licteurs.

On voit que les autres vers qui précèdent et suivent celui que j'ai fait remarquer, ne sont point taillés sur le même modèle, leurs césures ne s'accordent nullement avec les siennes. C'est de la vile prose, ce sont des vers tortus, bossus, rabougris, rachitiques, longs ou courts, sans rhythme, sans mesure, des mots jetés au hasard sur le papier avec toute l'imprévoyance d'un rimeur qui n'a pas le moindre sentiment de la mélodie, de la symétrie musicale. Peu importe, l'impulsion est donnée, le dessin conçu, Spontini s'est emparé de son vers inspirateur, il foule aux pieds la prosodie française, prend ces autres vers ridicules, comme un architecte prend les moëllons, pour faire un mur droit avec des élémens irréguliers et de toute forme : il s'arrête indistinctement sur le fort et le faible. Les paroles déchirées, torturées, mises en pièces, ne filent pas moins sous le chant; le génie dramatique frappe de grands coups, et le cordeau de l'orchestre est là pour tout aligner.

La Vestale était à l'étude depuis plus d'un an, et dès les premières répétitions on crut devoir compter sur sa réussite. L'empereur en fut instruit et voulut entendre les principaux morceaux de cet opéra; sa musique les exécuta le 14 février 1807, aux Tuileries. Napoléon témoigna hautement à M. Spontini toute la satisfaction que sa musique lui avait fait éprouver, et lui prédit un grand succès. — « Votre ouvrage, dit-il, abonde en motifs nouveaux; la déclamation en est

vraie et s'accorde avec le sentiment musical; de beaux airs, des duos d'un effet sûr, un finale entraînant; la marche du supplice me paraît admirable. » En se retirant ensuite, il s'adressa de nouveau à l'auteur : « Monsieur Spontini, je vous répète que vous obtiendrez un grand succès; il sera bien mérité. »

Le 26 mars suivant, l'empereur se fit donner une répétition de *la Mort d'Abel* de Kreutzer dans la galerie de la Malmaison; le premier duo lui plut, il applaudit certaines parties de la musique, mais ne parla point du succès qu'il en espérait : l'oracle resta muet.

Antoine et Cléopâtre, ballet en trois actes d'Aumer, musique de Kreutzer, est mis en scène le 8 mars 1808. Kreutzer était alors en tête des violonistes de l'Opéra ; Kreutzer et Persuis brossaient de la musique pour le chant et la danse; leur déplorable fécondité, la faveur dont ces fabricans privilégiés jouissaient, devinrent funestes à notre premier théâtre lyrique.

Mlle Joséphine Armand choisit le rôle de Chimène pour son début; on reprend cet opéra de Sacchini. La pièce et l'actrice font peu de sensation.

Chéron avait cédé le premier emploi de basse à Dérivis. Chéron prend sa retraite et l'on donne à son bénéfice *la Vestale* et *Mirza*, ballet déjà fort ancien.

Aristippe, opéra en deux actes, de Giraud et Leclerc, musique de l'inévitable Kreutzer, est joué le 24 mai. La pièce est une imitation d'*Anaximandre*, comédie d'Andrieux. Le rôle principal, destiné à Lays, est encore une espèce de troubadour, philosophe couronné de roses, chantant le plaisir et le vin comme Anacréon. Lays voulait absolument être entouré d'un troupeau de jeunes filles, et régaler le public d'une série d'hymnes adressées à Bacchus, à la Volupté, à la mère des Amours, des Jeux et des Ris. Les auteurs savaient que le bonhomme Lays ne sortait pas de là; le bonhomme avait un immense crédit, on lui redonnait le même rôle qu'il redisait sans cesse avec des habits et sous des noms différens. La musique d'*Aristippe* est d'une trivialité remarquable, et pourtant c'est ce que Kreutzer a fait de mieux à l'Opéra. *Aristippe* réussit parfaitement, et le cours de ses nombreuses représentations s'est long-temps prolongé. Les théâtres de vaudeville ont conservé l'air d'une chanson d'*Aristippe;* voilà tout ce qui est resté des fadaises chantées par le philosophe athénien. Lays, Dérivis, Nourrit, Mlle Hymm, exécutèrent fort bien cet opéra dans sa nouveauté.

Gardel fait représenter *Alexandre chez Apelles*, ballet en deux actes, le 20 décembre; il avait déjà donné *Vénus et Adonis*, ballet en

un acte. Bonnel, basse, débute dans le chant; Mérante, Montjoie, Albert, Mmes Elie, Rivière, viennent se joindre à la troupe dansante pendant l'année 1808.

La Mort d'Adam, opéra très sérieux de Guillard, est fort applaudi, grace à la musique de Le Sueur. L'apothéose d'Adam, dernier tableau offert à l'admiration du public, excite des transports d'enthousiasme; cet effet de décor est combiné, peint par Dégotti.

Le ténor Lavigne débute par le rôle d'Achille dans *Iphigénie en Aulide;* belle voix, sonnant bien dans les cordes élevées, mais inculte; on espérait que l'étude pourrait la façonner un peu; Lavigne, ébloui par l'éclat de ses premiers succès, n'a point travaillé; cet acteur en est resté à peu près à son point de départ.

Mlle Gosselin aînée paraît pour la première fois dans *la Caravane*, le 8 août, et prend bientôt place parmi les virtuoses de la danse.

Mme Branchu, que ses succès dans *la Vestale* avaient enhardie, joue le rôle de Didon au grand contentement de ceux qui n'avaient point vu Mme Saint-Huberti.

Le succès de *Fernand-Cortez* ne se décide pas d'une manière aussi franche, aussi brillante que celui de *la Vestale* des mêmes auteurs. On remarque, parmi les belles choses que renferme cette partition, un duo, un air admirables. Lainez, Lays, Mme Branchu, représentent Fernand, Télasco, Amazili. *Fernand-Cortez* n'est joué que vingt-quatre fois dans sa nouveauté, encore lui faut-il sept ans pour arriver à ce chiffre. 28 novembre 1809.

La Fête de Mars, divertissement pantomime, de Gardel; je ne vous dirai rien de ce petit ballet: s'il vous souvient de cette fête, recevez-en mon compliment.

Le 24 janvier 1810, pour la représentation donnée au bénéfice de Lainez, on reprend *Colinette à la Cour*, de Grétry; *Hippomène et Atalante*, opéra nouveau de MM. Lehoc et A. Piccinni, est joué pour la première fois.

Après *la Mort d'Adam*, voici venir *la Mort d'Abel*, il semble que l'ordre chronologique a été suivi; dans la série ordinaire des évènemens, le père doit mourir avant le fils, mais le farouche Caïn précipite Abel dans la tombe, et, d'un coup de massue, fait une exception à la règle au moment même où elle venait d'être établie. Les faiseurs de livrets de ce temps étaient singulièrement inspirés; leur genre de gaieté répandit un voile de tristesse sur l'Opéra. *La Mort d'Abel* n'inspira que l'ennui, malgré les cris de Lainez et la vigueur qu'il mit dans l'exécution dramatique du rôle de Caïn. Un duo gracieux, celui qui sert d'introduction à la pièce, réussit à la scène et fut chanté

dans les concerts; on doit en féliciter Mozart, la phrase principale de ce duo, la seule qui mérite d'être remarquée, est empruntée au premier duo des *Nozze di Figaro*.

L'Académie impériale de Musique célèbre le mariage de son chef suprême, Napoléon, par une représentation offerte au peuple qui n'est plus souverain. *Iphigénie en Aulide* reparaît sur la scène avec le plus grand éclat; *que d'attraits! que de majesté! chantons, célébrons notre reine*, sont répétés et salués avec des transports d'enthousiasme adressés à la nouvelle impératrice Marie-Louise. Un chant d'hyménée est exécuté avant le ballet de *Vénus et Adonis*. Les représentations *par ordre* se multiplient à cette époque, et *le Triomphe de Trajan*, *les Bardes*, y figurent en première ligne.

Le chef d'orchestre Rey, qui, depuis trente-quatre ans, tenait le bâton de mesure à l'Opéra, prend sa retraite, et meurt l'année suivante. Persuis lui succède.

Persée et Andromède, ballet en trois actes, de Gardel, musique de Méhul, réussit à merveille le 8 juin. Le cheval Pégase se fait applaudir, et paraît sensible aux témoignages de satisfaction qui lui sont adressés.

La *Sémiramis*, de Catel, n'avait obtenu qu'un succès d'estime; *les Bayadères*, du même auteur, sont mieux accueillies, et pourtant la musique de cet opéra ne valait point celle de *Sémiramis*. Le théâtre est une loterie, un jeu de hasard, le premier ouvrage d'un auteur est reçu avec défiance, on l'écoute cependant, et l'on finit par croire que le débutant est capable de faire quelque chose; faculté qu'on lui avait refusée jusqu'alors. Ce même auteur donne un second opéra, qui est inférieur au premier, peu importe, on le reçoit beaucoup mieux parce qu'on s'est accoutumé à voir son nom sur l'affiche, et que l'opinion l'a placé parmi ceux qui ne sont pas tout-à-fait indignes d'offrir leurs productions au public. Nourrit, Dérivis, Mme Branchu, se distinguèrent dans les rôles de Démaly, Olkar, Laméa. 8 août 1810.

Le succès des *Bayadères* engagea l'administration à remettre en scène *Sémiramis*. L'infortunée reine de Babylone se montra deux fois seulement, et rentra dans le tombeau de Ninus pour n'en plus sortir. *Sémiramis* n'eut en tout que vingt-deux représentations.

Recettes pendant l'année 1810.

142 représentations ont produit.	470,231 fr.	15 c.
13 bals.	70,859	57
TOTAL.	541,090	72

CASTIL-BLAZE.

LA NUIT

DE LA TOUSSAINT.

I.

De tous les jours de l'année, il n'en est point que l'imagination superstitieuse des Flamands ait entouré de plus grandes terreurs que le 1er novembre. Les morts sortent à minuit de leur tombe, pour venir, en longs suaires, rappeler les prières dont ils ont besoin, aux vivans qui les oublient; la sorcière et le vieux berger choisissent cette soirée de mauvais augure pour exercer leurs redoutables maléfices; l'ange Gabriel soulève alors, pour douze heures, le pied sous lequel il retient le démon captif, et rend, à cet infernal ennemi des hommes, le pouvoir momentané de les faire souffrir.... D'ordinaire, la désolation de la nature vient encore ajouter aux terreurs de ces croyances : la tempête mugit, la neige tombe avec abondance, les torrens se gonflent et débordent; enfin la souffrance et la mort menacent de toutes parts le voyageur.

Durant la première nuit de novembre, de l'année 16..., une pauvre famille errait sans guide et au hasard, sur des routes inconnues. Aveuglés par la neige qui les fouettait au visage, les pieds gonflés par la fatigue, ces malheureux pouvaient à peine se soutenir. Bientôt même il leur fallut s'arrêter et chercher, dans le ravin de la route, un abri contre la violence de la tempête. Le chef de cette famille était un homme jeune encore : une femme l'accompagnait; dans ses bras, elle portait un enfant nouveau-né; derrière elle, marchait un petit garçon de cinq à six ans, frêle créature à demi morte de froid et de fatigue.

— Margarita, nous ne pouvons aller plus loin, dit l'homme, qui s'exprima en italien : il faut nous arrêter ici. Couvre-toi de mon manteau et tâche d'en couvrir ta fille. De mon côté, je vais presser Antonio contre moi; peut-être parviendrai-je à le réchauffer.

La femme obéit en silence et prit le manteau dont elle s'enveloppa; le mari serra le petit garçon sur sa poitrine, et lui cacha le visage entre ses bras.

Mais que pouvaient tous ces efforts contre la neige qui tombait plus épaisse? Déjà le froid pénétrait leurs membres, et les jetait dans un engourdissement, douloureux précurseur de la mort.

L'homme se leva tout à coup, et prenant la main de sa femme :

— Debout! s'écria-t-il, debout, Margarita! Si nous demeurons plus longtemps dans ce lieu, c'en est fait de nos enfans et de nous. Il faut quitter ce ravin; il faut marcher; il faut continuer notre chemin et gagner Cologne. Écoute! le son des cloches parvient jusqu'à nos oreilles! Nous ne pouvons être éloignés de la ville. Reprends courage; là nous attend, je l'espère, l'hospitalité de ton oncle Rembrandt.

Margarita tenta de se soulever; mais ses membres raidis se refusèrent à tout mouvement, et l'effort que fit son mari pour l'aider, renversa l'infortunée sur la neige; la petite fille, blessée dans cette chute, jeta des cris plaintifs.

— Margarita! s'écria le voyageur agenouillé près de sa femme et cherchant à étancher le sang qui coulait de la tête de sa fille, Margarita, au nom de Dieu, pour le salut de nos enfans, rassemble toutes tes forces! Si nous ne quittons ce lieu funeste, demain l'on retrouvera nos cadavres sur cette route.

Puis, voyant que Margarita, évanouie, n'entendait pas ses paroles :

— Écoute-moi, Antonio, reprit-il brusquement, je vais prendre ta petite sœur dans mes bras et courir jusqu'à la ville pour chercher du secours. Je ne puis t'emmener avec moi, tu pourrais retarder mes pas, et de la rapidité de la course dépend la vie de ta mère!

Il se dépouilla aussitôt de sa veste dont il couvrit l'enfant; prit sa petite fille dans ses bras et se mit à courir, demi-nu, vers Cologne, dont par bonheur il se trouvait moins éloigné qu'il ne l'avait cru. Arrivé aux portes de la ville que gardait un poste nombreux de soldats espagnols :

— Au nom de Jésus-Christ, leur dit-il, dans un mauvais flamand mêlé d'italien, camarades, indiquez-moi la maison de maître Rembrandt, le peintre. Il faut que je lui parle sur l'heure.

En voyant cet homme demi-nu, l'air égaré et qui s'exprimait avec difficulté dans une langue étrangère, les soldats le prirent pour un fou et résolurent de s'amuser à ses dépens.

— Maître Rembrandt? dit l'un, il demeure là-bas, tout près d'ici, à l'autre bout de la ville. Prenez à droite.

— Non pas, suivez à gauche, cette rue que vous voyez.

— Marchez toujours droit, et vous arriverez si c'est le chemin.

Et ils riaient aux éclats de ces grossières plaisanteries qui désespéraient le voyageur. Enfin, celui-ci courut vers une lanterne et leur montra l'enfant moribond qu'il portait dans ses bras; l'obscurité les avait empêchés jusque-là de le remarquer.

Alors ces hommes cessèrent leur jeu cruel, mais ils ne comprirent pas davantage ce qu'on leur demandait. La demeure du peintre n'était connue d'aucun d'eux. Cependant chaque minute perdue rendait plus impossible le salut de la femme et du fils de l'Italien! Il allait retourner au ravin pour mourir

avec eux, quand un petit tailleur, vieux et contrefait, vint à passer, une lanterne à la main, car la nuit était venue, et les règlemens de la ville défendaient à tout bourgeois de sortir de chez lui sans lumière. Le nain, attiré par les plaintes de l'étranger, s'approcha du groupe de soldats, et prit en pitié la détresse du voyageur qu'il reconnut, à l'accent, pour un compatriote.

— Venez, lui dit-il, venez, je vais vous conduire chez maître Rembrandt; mais je doute fort que vous parveniez à vous faire ouvrir son logis à pareille heure, surtout le soir de la Toussaint. N'importe, venez toujours.

— Et ma femme et mon enfant, s'écria le voyageur en expliquant sa fatale position à celui qui venait à son aide.

— Si vous n'avez d'autre espoir de salut pour eux que les secours de maître Rembrandt, leur perte n'est que trop certaine, reprit le tailleur. Maître Rembrandt ne donnerait pas une maille pour sauver la vie de son propre frère! Croyez-m'en, priez deux de ces soldats de venir avec nous jusqu'au ravin; ils nous aideront à transporter chez moi votre femme et votre enfant. Pendant que je leur donnerai les premiers soins, vous vous rendrez chez maître Rembrandt, car je suis pauvre, et je ne sais trop si je pourrais loger, même pour une nuit, quatre personnes dans ma petite chambre. Mais à la grace de Dieu! la Providence vous a envoyé à moi et je vous aiderai selon mes forces.

Le tailleur, qui s'appelait maître Nicolas Barruello, expliqua ensuite aux soldats, en patois flamand, le service que l'on attendait de leur humanité. Tandis que le tambour prenait dans ses bras la petite fille et pansait de son mieux la blessure qu'elle avait à la tête, quatre hommes, avec la permission du sergent, se détachèrent du poste, et munis de torches, suivirent le voyageur. Chemin faisant, ils apprirent que cet étranger arrivait de Liége après plusieurs journées de marche, qu'il se nommait Francesco Netcelli, et qu'il exerçait la profession de peintre.

Mais pour obtenir de lui tous ces renseignemens, il fallait une curiosité aussi persévérante que celle de maître Nicolas, car Netcelli courait plutôt qu'il ne marchait vers le ravin où il avait laissé sa femme et son fils. De temps à autre, il appelait Antonio, afin d'être rassuré plus vite par la voix de l'enfant, mais il ne recevait aucune réponse. Cependant la nuit était venue tout-à-fait, la neige continuait de tomber avec abondance; les vents du nord mugissaient et s'engouffraient dans les arbres de la route, et le malheureux perdit bien du temps encore, avant de pouvoir reconnaître la place où il redoutait de ne retrouver, hélas! que des cadavres! Enfin, la tempête s'étant apaisée un moment, une plainte faible arriva jusqu'à Netcelli; guidé par elle, il se précipita dans le ravin, et, à l'aide de ses mains, il put, à force de tâtonnemens au milieu de la double obscurité produite par la nuit et la neige, arriver jusqu'à sa femme et son enfant. La plainte qu'il venait d'entendre avait sans doute été poussée par l'un de ces infortunés en succombant, car il n'y avait plus au fond du ravin que deux corps muets et immobiles.

Maître Nicolas Barruello pria les soldats de relever le fils et la femme de

Francesco et de les transporter chez lui. Il joignit lui-même l'exemple au précepte, prit dans ses bras le petit garçon, et, sa lanterne à la main, dirigea le cortége vers sa demeure, qui se trouvait heureusement peu éloignée des portes de la ville. Une fois arrivé dans sa petite chambre, il fit déposer la mère et les enfans sur son lit, congédia les soldats en les remerciant, et se mit à l'œuvre pour secourir de son mieux les trois infortunés dont aucun ne donnait signe de vie.

Il engagea Netcelli à le seconder, mais Netcelli, soit qu'il ressentît lui-même les funestes effets du froid, ou bien que le désespoir eût brisé toute son énergie, restait plongé dans une torpeur stupide, et assis près du feu que le tailleur venait d'allumer dans son âtre, il paraissait ne rien voir et ne rien entendre. Force fut donc à Nicolas de suffire seul à enlever aux moribonds leurs vêtemens mouillés de neige et à les ranimer de son mieux, en les enveloppant de linges qu'il faisait d'abord tiédir à la cheminée. En un instant, toute sa modeste garde-robe se trouva employée, et les carreaux de fer, chauffés dans la cendre, rappelèrent la chaleur aux pieds de la jeune femme.

Comme tant d'efforts restaient sans résultat, il monta sur une chaise et prit, sur la planche la plus élevée de son armoire, un cruchon soigneusement bouché, qui ne contenait rien moins que de l'eau-de-vie exquise, dont il se régalait aux grands jours. Sans hésiter, mais non sans laisser échapper un soupir, il humecta, de la précieuse liqueur, un morceau d'étoffe légère, et se mit à frictionner doucement le visage et les mains de Marguerite. Long-temps les soins de Barruello parurent inutiles, et il commençait à craindre de n'avoir chez lui que des cadavres, quand la jeune femme entr'ouvrit les yeux et balbutia quelques mots en étendant les bras... Elle demandait ses enfans.

— Ils sont là, signora; ils sont là, soyez sans crainte. Allons donc, maître Netcelli, revenez à vous, et prenez courage, car voici votre femme hors de danger! Vos enfans ne tarderaient point à se ranimer comme elle si vous me secondiez un peu..... Tenez; videz avec moi un verre de cet admirable cordial; il a guéri votre femme, et il vous guérira de même. A votre santé et à celle de nos malades!

Là-dessus, maître Nicolas, dont la face bourgeonnée attestait la grande estime qu'il professait pour la liqueur dont il parlait en termes si pompeux, vida d'un seul trait le gobelet qu'il avait empli jusqu'au bord, et en versa les dernières gouttes dans ses mains qu'il frotta vivement l'une contre l'autre. Netcelli but comme lui; grace à la chaleur qu'il sentit circuler dans ses veines, il sortit peu à peu de son anéantissement profond; ses yeux qu'il fixa rapidement d'abord sur la flamme du foyer, se portèrent autour de lui; il reconnut ses enfans, il reconnut sa femme, et put enfin se soulager en versant des larmes.

— Margarita! s'écria-t-il, te voilà dans mes bras; tu me souris, tu me parles! Nous n'avons donc plus rien à craindre; nous voilà réunis.

Il s'arrêta tout à coup, car ses yeux rencontrèrent ses deux enfans plongés

encore dans une immobilité qui pouvait être celle de la mort. La jeune femme comprit la pensée de Francesco, et y répondit par un gémissement convulsif. Le tailleur les réprimanda doucement :

— Désespérer de la bonté du ciel, c'est en devenir indigne, maître Netcelli; la sainte Vierge et les saints vous ont rendu votre femme, ils vous rendront encore vos enfans. Au lieu de vous plaindre, secondez-moi dans les soins que je donne à ces chères créatures; tenez, voici l'aîné qui revient à lui; embrassez-moi, cher petit ange! Et venez que je vous porte près de votre mère! Oui, signora, livrez-vous à la joie, couvrez-le de baisers. Mais, qu'entends-je? Dieu soit loué, et notre dame bénie! C'est la voix de sa sœur.

Et le bon tailleur allait d'un enfant à l'autre : avec une infatigable charité, il achevait de ranimer l'un au moyen d'un mélange d'eau-de-vie et d'eau chaude, et il frictionnait le second avec un pan de sa grosse veste de laine largement humecté du cordial, si bien que la bouteille était complètement vide quand tous les malades se trouvèrent hors de péril.

Après les premiers momens d'une joie vive et sans mélange, causée par cette cure merveilleuse, maître Barruello se mit à porter avec inquiétude autour de lui ses petits yeux bordés de rouge; il regardait le lit, il mesurait des yeux sa chambre longue de huit pieds au plus, et fronçait le sourcil. Pendant ce temps, Antonio, complètement ranimé, se pressait contre le chambranle de l'âtre, et commençait à jaser, tandis que la petite blessée jouait dans les bras de Marguerite avec les longues boucles de cheveux éparses sur les épaules de sa mère.

— Quel souci vous préoccupe, mon hôte? mon bienfaiteur! demanda Netcelli qui lisait sur le visage de Barruello l'inquiétude et l'embarras.

— A vrai dire, reprit le tailleur en toussant, je me demande comment nous allons faire pour passer ici la nuit? Cinq personnes dans une chambre comme la mienne, et un seul lit pour tout ce monde! Sans compter que je viens de mettre dans la cheminée mon dernier fagot, et que ce petit gaillard demande à manger; or, il faut vous avouer que toutes mes provisions se bornent à ce morceau de pain qu'Antonio dévore.

— Je vais me rendre chez mon oncle Rembrandt, lui raconter ces tristes évènemens et lui demander son assistance.

Le tailleur hocha la tête.

— C'est un moyen qui peut nous tirer d'affaire, mais sur lequel je compte peu. N'importe! nous n'avons point à choisir; je vais rallumer ma lanterne et vous conduire dans le quartier des juifs, où demeure maître Rembrandt, le peintre ou l'usurier, comme vous voudrez l'appeler, car il fait à la fois ces deux métiers. Puisse Dieu toucher le cœur de votre oncle et faire qu'il vous ouvre sa porte!

Et le tailleur, prenant son manteau qui couvrait le lit, allait s'en envelopper pour sortir; mais après un court moment de réflexion et par une abnégation qui n'était pas sans mérite par le froid qu'il faisait, il replaça le manteau sur le lit de la malade; puis, posant ses mains autour de la lanterne comme pour

les réchauffer à la faible lueur de la chandelle qui s'y trouvait renfermée, il s'arma de résignation, fit signe à Netcelli de le suivre, et tous les deux se mirent en route pour le quartier des Juifs, situé à l'autre extrémité de la ville.

II.

Lorsque Francesco Netcelli, accompagné de maître Nicolas Barruello, sortit de la chambre enfumée du tailleur, un silence profond succédait déjà depuis quelque temps aux fureurs de la tempête, et la lune détachait son disque lumineux sur un ciel parsemé d'étoiles. Un linceul de neige couvrait la terre; les objets éclairés bizarrement prenaient mille formes douteuses et sinistres; cette ville muette et blanche inspirait une vague terreur, dont ne purent se défendre ni le vieil ouvrier, ni son compagnon lui-même. Sans se communiquer mutuellement leurs sensations superstitieuses, ils se rapprochèrent par un mouvement machinal, et ce fut ainsi qu'ils traversèrent plusieurs rues désertes, où ne retentissait même point le bruit de leurs pas étouffé par la neige. Après avoir marché pendant un quart d'heure sans rencontrer un seul homme, ils arrivèrent dans le quartier des Juifs, lieu de réprobation hanté par une race maudite, et voisin d'un cimetière abandonné.

Maître Barruello montra du doigt, à Netcelli, une grande maison flanquée de deux tourelles, et que précédait une cour immense fermée par une vaste enceinte d'épaisses et hautes murailles. L'étranger s'approcha, et vit une porte, petite, basse, bardée de fer, au milieu de laquelle brillait un gros bouton de cuivre. Il tira ce bouton; soudain le son aigre d'une sonnette retentit, mêlé aux hurlemens formidables de plusieurs dogues.

Netcelli attendit quelques instans, l'oreille aux aguets; mais personne ne vint ouvrir, personne ne répondit.

Il agita la sonnette de nouveau; puis une troisième fois. Cet appel réitéré n'eut d'autres résultats que de redoubler la fureur des dogues, qui se débattaient dans leurs loges et secouaient leur chaîne avec violence.

A un quatrième appel de Netcelli, les chiens se turent tout à coup; une porte s'ouvrit avec un long fracas de gonds et de serrures. On entendit ensuite un pas lourd, à demi étouffé par la neige, descendre les marches d'un escalier, puis se traîner sur les dalles de la cour. Par instans, la toux sèche d'un vieillard se mêlait à ces différens bruits.

Quelques minutes s'écoulèrent sans que l'on parût, dans la maison, s'inquiéter davantage de celui qui demandait à y être admis. Netcelli, après une attente inutile, tira la sonnette encore une fois, mais avec une violence qui témoignait plutôt la colère et le découragement que l'espérance de se voir ouvrir. Alors il comprit ce que l'on était venu faire tout à l'heure dans la cour, car les chiens déchaînés bondirent contre la porte, et renouvelèrent à bout portant leurs menaces contre Netcelli et son compagnon.

— Je vous l'avais bien dit, murmura le tailleur; il n'ouvrira point. Retournons au logis; il vaut encore mieux passer une nuit incommode dans ma petite chambre que devant cette porte, exposés à la rigueur du froid et près

d'un cimetière. C'est aujourd'hui le jour des morts, et il me semble, à chaque instant, voir quelque fantôme sortir de ces tombes. Si vous saviez toutes les histoires que l'on raconte sur cet horrible charnier... Il faut excuser maître Rembrandt de vous tenir sa maison fermée; quoique grande et belle, cette maison est restée plus de vingt ans sans acheteur, tant l'on redoutait le voisinage du cimetière. Le vieil usurier a passé par-dessus tout; il a eu la maison pour peu d'argent. Or, pour épargner mille florins, il se logerait aux portes de l'enfer..... Croyez-moi, quittons ces lieux, et retournons dans ma demeure. Fasse le ciel que nous y arrivions sains et saufs!

Tout en parlant, le tailleur entraîna Netcelli, et il se mit à marcher précipitamment sans regarder en arrière, car le bruit de la neige que froissaient leurs pieds, mêlé aux plaintes du vent, qui recommençait à souffler, lui paraissaient les plaintes de quelque ame en peine qui les suivait en traînant son linceul. Pâle, le front baigné d'une sueur glacée, en proie à ces émotions inexplicables dont les intelligences même les plus fortes ne peuvent pas toujours se défendre, l'Italien, découragé par la fatigue et les souffrances, finit par se laisser aller à toutes les terreurs de son compagnon. D'horribles pressentimens l'accablaient; il sentait un nouveau malheur peser sur sa tête, et ce fut d'une main tremblante d'effroi qu'arrivé au terme de sa course, il poussa la porte du tailleur.

Avant d'entrer, il écouta.

— Maman! maman! criait le petit Antonio, j'ai froid, j'ai peur; éveille-toi.

La mère ne répondait pas.

Netcelli entra brusquement. Une obscurité complète régnait autour de lui. Il ne restait pas une étincelle dans les cendres froides du foyer; la lampe s'était éteinte, et la fenêtre, brisée par l'ouragan, versait des flots de vent glacés dans la misérable mansarde. Francesco courut au lit; ses mains, durant quelques secondes, y cherchèrent en tâtonnant. Elles rencontrèrent un corps raide et froid : c'était le visage de sa petite fille blessée, qu'entouraient les bras de Marguerite.

Maître Nicolas se tenait sur le seuil dans une telle angoisse, qu'il ne pouvait avancer d'un pas et que la voix expirait sur ses lèvres. Cependant les bras étendus en avant, il finit par marcher avec précaution dans la chambre, cherchant à parvenir jusqu'à l'armoire, où se trouvaient la pierre à fusil et le briquet d'acier à l'aide desquels il pouvait allumer du feu. Ses pieds, à chaque mouvement, se heurtaient aux débris de la fenêtre. Il croyait enfin atteindre l'armoire, quand sa jambe se blessa contre un objet renversé. Il se baissa. Jugez de son chagrin : c'était l'armoire qui gisait là brisée. Après de longues recherches, il put enfin saisir le briquet d'acier et la boîte qui renfermait le *brûlin*, vieux linge à demi consumé qui remplace, en Flandre, l'amadou. Mais, en tombant, la boîte s'était ouverte et le linge s'était perdu. Le reste de la nuit devait donc s'écouler sans feu et sans lumière.

— Maître Netcelli! maître Netcelli! cria Barruello.

Aucune voix ne répondit; des cris de douleur eussent été moins affreux que ce funeste silence.

Le tailleur, par un mouvement machinal d'effroi, s'élança hors de la chambre, se laissa glisser le long de l'escalier, et ne cessa de courir jusqu'au corps-de-garde.

Comme chacun, dans la ville, connaissait le bon cœur et la probité de maître Nicolas, la sentinelle ne s'opposa point à son passage; chacun des soldats le salua par son nom et se pressa pour lui ménager une place devant le poêle. Alors le petit homme, ayant retrouvé, grace à la chaleur, un peu de force et de présence d'esprit, raconta ses nouvelles infortunes. Il n'en fallut pas tant pour déterminer le sergent qui commandait le poste à faire accompagner chez lui le tailleur par deux soldats, munis de lanternes et de tous les objets nécessaires pour allumer du feu.

Nicolas, en fuyant, avait, dans sa terreur, laissé sa porte ouverte. Quand il revint, cette porte était close, et ne céda point aux efforts qu'il fit pour l'ouvrir.

— Maître Netcelli, cria-t-il, c'est moi qui reviens avec ce qu'il faut pour allumer du feu; ouvrez...

On n'ouvrit point et l'on ne fit aucune réponse. Les nouvelles interpellations adressées par le tailleur, les coups du marteau qu'il agita n'obtinrent pas plus de succès... Alors il se rappela que la clé se trouvait heureusement dans sa poche, et, précédé des soldats qui portaient des lanternes, il entra! Un affreux spectacle le fit reculer. Marguerite et sa fille n'étaient plus que des cadavres, le petit garçon se débattait au milieu d'effroyables convulsions, et le père, accroupi sur le lit, pâle, l'œil hagard, riait du rire des insensés.

Maître Nicolas pensa lui-même perdre la raison.

— Quelle nuit! s'écria-t-il, et quelle faute ai-je commise pour que Dieu m'accable à la fois de tant d'horribles coups! Que vais-je faire? que devenir? Ma chambre est dévastée, deux cadavres gisent sur mon lit, et me voilà devant un fou et un enfant moribond!

Et il se jeta sur un vieux fauteuil, se cacha le visage dans les mains, et laissa faire durant quelques minutes les soldats qui donnaient des soins au petit garçon.

Mais le découragement du brave homme cessa bientôt, et la nécessité de venir en aide aux malheureux que la Providence lui avait confiés prit le dessus. Il se leva de son fauteuil, prit le petit garçon dans ses bras, et s'agenouillant près du feu qu'avaient allumé les soldats, il parvint à calmer les mouvemens nerveux d'Antonio. Pendant ce temps, les soldats fermaient avec de vieilles planches la fenêtre brisée. Quand ils eurent fini ce travail, qui rendit la mansarde à peu près habitable, ils enlevèrent les cadavres étendus sur le lit, les placèrent pieusement l'un à côté de l'autre dans une petite pièce voisine où se trouvait l'établi du tailleur, et se disposèrent à emmener avec eux l'insensé, qui n'opposait aucune résistance. Mais, en les voyant s'emparer de Netcelli, le petit garçon s'échappa des bras du tailleur et courut à son père.

— Emmenez-moi avec lui, s'écria-t-il; il fait bien froid; tant mieux, nous mourrons!

Le cœur de maître Nicolas s'émut à ces paroles.

— Au fait, dit-il, puisque je garde ici les morts, pourquoi ne garderais-je point aussi les vivans? Laissez là ce pauvre enfant et son père, dont la folie ne me paraît point redoutable. Au point du jour de nouveaux soldats viendront vous remplacer au poste, et peut-être ne se montreront-ils point pour ces infortunés aussi charitables que vous. Demain matin, j'irai trouver maître Rembrandt; quelque dur et avare qu'il soit, il ne pourra me refuser un peu d'argent pour acheter des bières aux morts. Il faudra bien qu'il use de son crédit près des échevins pour faire admettre le père à l'hôpital; enfin, il ne peut ainsi abandonner l'enfant de sa nièce; peut-être même consentira-t-il à s'en charger. Adieu donc et merci, camarades.

Les soldats partirent, mais non sans avoir vidé d'abord leurs gourdes de brandevin dans la bottrine de maître Nicolas. Quand ils se furent éloignés, le tailleur détacha de la muraille un petit crucifix en ivoire et une branche de buis bénit qu'il déposa sur la poitrine des deux morts; puis il se signa dévotement, ferma la porte de l'établi, enveloppa dans la couverture Antonio, et, après avoir remis en ordre, autant qu'il était possible, sa mansarde bouleversée, il revint près de la cheminée devant laquelle le peintre était accroupi. Maître Barruello ne se trouva pas sans terreur en face de l'insensé, mais il s'arma de nouveau du signe de la croix, et, tirant un chapelet de son sein, il récita des prières jusqu'au moment où le jour parut.

III.

Certes, le spectacle qu'offrait la mansarde de maître Nicolas était bien déplorable; mais il parut encore plus sinistre lorsque les clartés naissantes de l'aube vinrent se mêler aux lueurs douteuses de la lampe et aux reflets rougeâtres que jetait par intervalle la flamme du foyer. Le désordre et la désolation s'y montrèrent alors dans toute leur hideuse vérité.

Le tailleur, sorti de l'assoupissement incomplet où l'avaient plongé la fatigue et la chaleur de la houille qui brûlait dans l'âtre, porta autour de lui des regards affligés, et ne put réprimer un gros soupir, expression d'une pensée de mauvaise humeur plus encore que de chagrin, avouons-le en historien véridique. Pour comprendre et pour excuser le digne bourgeois de Cologne, il faudrait avoir vécu en Flandre et savoir quel besoin impérieux d'ordre et de régularité dans les objets usuels de la vie intérieure éprouve tout habitant de ce pays, où la moins soigneuse ménagère se lève à quatre heures du matin, et passe deux heures à laver, à frotter ou à cirer pour effacer une tache sur les carreaux de terre cuite qui pavent sa maison. En détournant les yeux du lit en désordre, des meubles brisés et du sol couvert de boue et de débris de verre, Nicolas Barruello reporta ses regards sur Netcelli. Celui-ci restait stupidement accroupi devant la cheminée, les yeux fixes, sans joie comme sans douleur, et complètement étranger à ce qui se passait autour

de lui. Un charbon ardent roula sur son pied nu; la violence de la brûlure lui fit pousser un léger cri, mais il ne bougea pas, il ne fit aucun mouvement... Il ne restait plus assez d'intelligence à l'idiot pour éviter cette douleur en reculant!... Le petit Antonio, grace à l'heureuse vigueur de son âge, dormait d'un profond sommeil, et son souffle régulier s'échappait doucement de ses lèvres entr'ouvertes, qui laissaient voir des dents blanches d'une régularité charmante. Maître Barruello hésita quelques instans à le réveiller; mais le grand jour était venu, huit heures sonnaient à la cathédrale de Cologne, et il fallait s'occuper promptement des moyens de mettre un terme aux embarras que cette nuit de désastre avait accumulés. Le tailleur passa donc sa grosse main velue sur le visage d'Antonio.

— Il faut te lever et venir avec moi, *mio caro*, dit maître Nicolas à l'enfant, qui le regardait avec des yeux encore gros de sommeil; voici ton chaperon, donne-moi la main et mettons-nous en route.

— Et mon père? Et ma mère? demanda l'enfant.

— Ils dorment. ... Viens.

— Je ne veux point sortir sans les avoir embrassés.

— Tu veux donc être désobéissant? car ta mère m'a dit de t'emmener avant son réveil, répliqua maître Barruello, et bon gré mal gré il fit sortir l'enfant, et se dirigea vers le quartier des Juifs. Arrivé devant la porte qui, la veille, était restée close aux appels réitérés du pauvre Netcelli, le tailleur tira brusquement la sonnette, et une vieille femme vint ouvrir. Quoiqu'elle portât les vêtemens d'une ouvrière, maître Barruello reconnut, dès le premier abord, au ton et à l'allure de cette digne dame, qu'il avait affaire à la maîtresse du logis; aussi se découvrit-il poliment.

— Que voulez-vous?

— Parler à maître Rembrandt.

— Vous...? Et pourquoi? — On ne peut le voir de si bonne heure, répliqua la dame d'un ton aigre. Mon mari travaille; revenez à midi.

— Il me sera difficile de revenir à midi, et peut-être messire Rembrandt sera-t-il fâché de ne point m'avoir vu. Je lui apporte.... je veux lui rendre.... quelque chose qui lui appartient.

— C'est donc de l'argent? demanda la vieille en fixant sur maître Nicolas un regard scrutateur.

— C'est un trésor! répondit le tailleur en supportant ce regard avec un sang-froid héroïque.

Elle hésita quelques secondes encore.

— Entrez, dit-elle à la fin. Aussi bien, si vous me trompez, votre audience ne sera pas longue, et vous ne vous trouverez pas le bon marchand de déranger maître Rembrandt lorsqu'il travaille!... Venez.

Ouvrant alors toute grande la porte, qu'elle avait jusque-là tenue entrebâillée, la vieille femme laissa entrer Barruello, referma soigneusement la serrure, et traversa la cour en faisant signe au tailleur de la suivre. Chemin faisant, ce dernier jeta un coup d'œil sur les quatre dogues qui sortirent en

aboyant des niches où ils étaient enchaînés, et il ne put s'empêcher de frémir à la pensée du péril qu'il eût couru la veille, s'il fût tombé au pouvoir de ces redoutables animaux.

Après avoir gravi un perron élevé, et traversé deux vastes pièces désertes et sans meubles, Barruello arriva dans une chambre éclairée par une seule fenêtre ménagée dans le haut du plafond : il y régnait une obscurité assez grande pour que le tailleur restât quelques instans sans pouvoir rien distinguer. Enfin il aperçut, dans un coin, un homme âgé, la tête enveloppée d'un linge blanc, la barbe longue, le visage ridé, et le regard étincelant de cette clarté verdâtre particulière aux yeux de certains animaux. Il peignait, debout, devant un chevalet. En face de lui, dans la partie éclairée par la fenêtre, se trouvait un homme enveloppé d'un linceul, dans l'attitude d'un ressuscité qui sort de la tombe.

Le vieillard continua quelque temps à peindre, sans paraître s'apercevoir de la présence du nouveau venu, et la femme qui avait servi d'introductrice à Barruello alla s'asseoir près d'une haute cheminée, sous laquelle pendait à la crémaillère une marmite enfumée. Près de là, sur un escabeau, gisaient des légumes que la digne ménagère mit dans son tablier, après s'être assise, et continua d'éplucher.

Cependant le tailleur, en attendant que le maître du logis lui adressât la parole, s'était approché doucement du chevalet, et, quelle que fût sa préoccupation, il ne put s'empêcher de considérer avec enthousiasme le tableau que terminait Rembrandt : c'était la *résurrection de Lazare*. Debout, sur le premier plan, le Christ, l'œil encore humide de larmes, disait au mort, avec un geste puissant : *Lazare, levez-vous;* et Lazare étendait les bras. Des flots d'une lumière divine éclairaient la figure du Sauveur; les autres personnages restaient plongés dans ces ombres mystérieuses et d'un effet magique, dont Rembrandt trouva seul et garda le secret....

— Sainte Vierge, que cela est beau ! s'écria le petit Antonio.

Au bruit de cette voix claire et argentine, Rembrandt se retourna.

— Pourquoi parles-tu de choses auxquelles tu n'entends rien?

— Mon père est peintre, et puis j'ai un oncle qui fait aussi de beaux tableaux ! Mon papa me l'a dit souvent, mon oncle est le plus grand peintre de la Flandre.

— Ah ! tu es donc le neveu de Rubens ! car, après moi, je ne connais que lui auquel on pourrait donner ce nom. Dis à ton père que ton oncle Rubens est un grand peintre, mais qu'il n'est pas le plus grand peintre de la Flandre

— Mon oncle vaut mieux que Rubens, et que vous encore.

— Et quel est-il donc? demanda dédaigneusement le vieillard.

— C'est Rembrandt

— Tu es le neveu de Rembrandt, toi?... Tu serais donc le fils de ce Netcelli que ma niece a épousé malgré ma défense?... Va-t'en; je ne veux ici ni de toi, ni de ton père!

L'enfant se mit à pleurer.

— Il faut donc, dit Nicolas, qu'il périsse de froid et de faim, comme sa mère et sa petite sœur, qui sont morts la nuit dernière ?

— Il lui reste son père.

— Son père ! A force de souffrances et de misères il est devenu fou.

— Mon père, ma mère, ma sœur ! s'écria Antonio tout en pleurs.

Une larme coula aussi sur la joue ridée de Rembrandt.

— Ce que vous me dites là est-il vrai ? Quoi ! Jeanne ! la fille de ma sœur !

— Elle a ce qu'elle mérite, interrompit une voix aigre, la voix de dame Rembrandt, qui, les poings sur les côtés, vint se mêler à l'entretien. Si la folle ne vous eût point désobéi, si elle eût écouté vos conseils et respecté vos ordres, elle ne serait pas morte dans la misère.

— Messire Rembrandt, interrompit Barruello, votre neveu a perdu la raison, votre nièce et sa fille sont mortes ! un cercueil pour elles, du pain pour le père et l'enfant !

Rembrandt regarda sa femme avec hésitation ; celle-ci prit brutalement par le bras Antonio qui sanglottait, et, se plaçant devant le tailleur, qu'elle fit reculer :

— Oui, c'est cela ! s'écria-t-elle, mon mari va se charger d'un fou et d'un enfant mal élevé. Il travaille nuit et jour, et ce sera pour des misérables indignes de ses bontés ! Non, il n'en sera rien tant que je vivrai. Hors d'ici.

— Est-ce là aussi votre pensée, messire Rembrandt ? demanda d'une voix forte le tailleur indigné.

Rembrandt s'était remis à peindre, et ne répondit pas. Barruello arracha l'enfant des mains de la mégère.

— Viens, Antonio, s'écria-t-il, viens ! si ton oncle te repousse, un étranger ne te repoussera pas ! Puisque Dieu t'a placé sur ma route, je ne me détournerai point de toi. Sortons de cette maison pleine d'or où l'on refuse un cercueil à ta mère. Honte et malédiction sur cette famille sans cœur et sans pitié !

En achevant ces paroles, que l'indignation lui arrachait, le tailleur sortit, emmena Antonio, et reprit, désolé, le chemin de son logis.

Chemin faisant, et lorsque sa colère se fut un peu calmée, maître Barruello se mit à méditer sérieusement sur sa position ; mais il eut beau réfléchir, il ne découvrit aucun moyen de sortir d'embarras... Tout à coup une troupe de cavaliers vint à passer si rapidement, qu'il lui fallut se jeter avec précipitation de l'autre côté de la rue, et Antonio, entraîné dans cette brusque évolution, tomba en jetant des cris. A l'instant, le chef des cavaliers s'arrêta, descendit de cheval, et vint s'informer si l'enfant n'était point blessé.

Quand il eut reconnu que rien ne justifiait ses craintes, il glissa une pièce d'argent dans la main du petit garçon, remonta à cheval, et pria le tailleur de lui indiquer la demeure du peintre Rembrandt.

— C'est au bout de la seconde rue à droite, dans le quartier des Juifs, près du cimetière ! Vous êtes riche, vous, seigneur cavalier, vous y recevrez bon accueil.

— Les pauvres n'y trouvent donc point de charité ? demanda le cavalier.

— De la charité ! il n'y en a même pas dans cette maison maudite pour le neveu du maître.

Et Nicolas conta toute son histoire à l'inconnu, qui lui prêta une vive attention. Le récit terminé, l'étranger prit dans sa poche une bourse pleine d'or, en tira quatre pièces et les remit au tailleur.

— Voici, dit-il, pour faire enterrer convenablement les morts et procurer des secours au malade et à l'enfant. Donne-moi par écrit, sur ces tablettes, ton nom et ta demeure. J'irai te voir ce soir, causer avec toi et aviser à ce qu'il nous reste à faire. Tu es un honnête homme et j'estime fort ta conduite. Adieu, à ce soir.

L'étranger piqua des deux son cheval et rejoignit sa suite, laissant maître Nicolas Barruello dans une surprise et une joie qui tenaient de la stupéfaction.

IV.

Lorsque dame Rembrandt fut parvenue à faire sortir de l'atelier Nicolas Barruello, et à soustraire son mari aux reproches et aux malédictions du tailleur, le vieillard, se rapprochant du chevalet, reprit la palette et les pinceaux; mais c'est en vain qu'il voulut continuer son œuvre : sa main tremblante ne pouvait placer convenablement les tons de la couleur, et une vive préoccupation l'empêchait de prêter l'attention nécessaire au travail commencé. A trois ou quatre reprises, il voulut retoucher la tête ébauchée du Christ, mais jamais il ne fut content de ses corrections. Transporté de colère, il jeta ses pinceaux, croisa les bras en regardant la toile, et finit par tomber peu à peu dans une rêverie profonde. Bientôt ses pensées se reportèrent vers les souvenirs de sa jeunesse. Orphelin, que serait-il devenu sans la tendresse dévouée de sa sœur Louise? ne lui avait-elle point prodigué les soins d'une mère, n'avait-elle point veillé sur lui comme l'ange qui jadis conduisit le jeune Tobie à travers les périls d'un long voyage? Et l'orphelin d'une de ses sœurs, il refusait de l'entendre; il lui fermait sa porte! Combien la douleur et l'expérience ont changé son cœur! Sans doute Marguerite est coupable d'avoir bravé sa défense en épousant un peintre italien sans talent et sans fortune; mais il serait trop cruel de punir sa désobéissance, même après la mort. Oui, pensa-t-il, les malheurs de cette famille ne sont que les conséquences de ses fautes, mais il n'en faut pas moins venir à son aide!

Il se leva brusquement, fouilla dans la large poche de son pourpoint, et en tira une bourse de cuir. Il compta un à un, et en examinant avec attention chaque pièce, cinq à six écus; puis il appela sa femme. Celle-ci quitta, non sans murmurer, le coin de la cheminée, où elle avait repris ses travaux de cuisine; mais quand elle vit l'argent que le peintre tenait dans la main, elle recula de surprise et de colère, car elle devina sans peine, à l'embarras de Rembrandt, l'usage qu'il voulait faire de cette somme.

— Ah! ah! c'est donc argent comptant que vous payez les insultes? Du moment où l'on saura cette belle conduite, les pratiques ne vous manqueront

point! Si vous avez de l'argent à ne savoir qu'en faire, achetez un pourpoint à votre fils qui va les coudes percés; ou plutôt, remettez ces pièces dans votre bourse et abandonnez à leur juste sort les intrigans et les mauvais sujets!

Rembrandt fronça le sourcil, et le regard qu'il jeta sur sa femme la fit taire sur-le-champ.

— Quand j'ai pris pour femme une paysanne, une servante, répondit-il, j'ai agi de la sorte pour être obéi; vous porterez sans retard cet argent chez le tailleur Barruello. Allez, je veux que ma nièce soit honorablement enterrée, et que son fils et son mari ne manquent de rien.

Dame Rembrandt comprit qu'il fallait obéir cette fois sans répliquer : elle mit sa cape en murmurant et changea de chaussure pour sortir; Rembrandt reprit sa palette et ramassa ses pinceaux, avec lesquels jouait un gros singe. Le cœur moins gonflé, la conscience moins lourde, il allait se remettre au travail, quand la sonnette de la porte extérieure fut agitée tout à coup si violemment, qu'elle faillit se briser. A ce bruit inattendu, Rembrandt tressaillit, et sa main, que cette secousse fit dévier, traça sur le tableau une longue balafre de couleur qui couvrit la tête de la figure principale. Au blasphème que proféra le peintre en voyant ce désastre, dame Rembrandt répondit par une exclamation de colère.

La sonnette fut agitée de nouveau et encore plus violemment peut-être que la première fois.

Bondir d'un saut à la porte et l'ouvrir, l'injure sur les lèvres, fut pour la vieille femme l'affaire d'un instant!... Sa rage se changea subitement en stupéfaction, car celui qui tirait la sonnette avec tant de brusquerie était un jeune page à la physionomie effrontée : un nombreux cortége de cavaliers, parmi lesquels on remarquait une femme jeune encore, entourait la porte.

Le cavalier qui semblait le chef de la troupe prit la parole :

— Faites savoir à votre maître qu'un étranger, arrivé d'Anvers pour lui acheter des tableaux, désire être admis près de lui.

Apaisée par les manières dignes et pleines d'élégance de l'étranger, dame Rembrandt ouvrit la grande porte de la maison et fit entrer les cavaliers dans la cour. Tandis qu'elle refermait la porte, toute la troupe mit pied à terre; et, à l'exception du page qui resta pour garder les chevaux, les personnes qui composaient la suite de l'étranger gravirent le perron avec leur chef et pénétrèrent dans l'atelier, sous les auspices de dame Rembrandt, qui leur servit de guide à travers les labyrinthes des corridors.

Quand Rembrandt vit entrer cette nombreuse société dans son atelier, son visage prit une expression non équivoque de mauvaise humeur, et ce fut en se levant, d'un air rechigné, et non sans reporter avec regret ses regards sur son travail interrompu, qu'il répondit aux salutations du brillant visiteur. Ce dernier prit un escabeau et s'assit sans façon à côté du peintre, tandis que tous les autres se tenaient respectueusement au fond de l'atelier, de manière à ne point entendre leur conversation. C'était, d'ailleurs, un spectacle curieux et plein d'intérêt que celui offert par ces deux hommes si différens entre

eux, mais qu'il suffisait de voir pour comprendre aussitôt que ni l'un ni l'autre ne pouvait être d'une nature vulgaire. Le premier, d'une taille haute, bien prise et pleine d'élégance, quoiqu'il fût âgé d'environ cinquante ans, semblait n'avoir rien perdu des avantages de la jeunesse. Il portait avec aisance un riche pourpoint de velours brodé que faisait valoir une noble tournure, et son front large s'épanouissait sous un grand feutre couronné d'une magnifique plume noire. Son regard vif pénétrait jusqu'au fond de la pensée; on ne pouvait résister à la séduction de son charmant sourire, et sa main blanche et délicate eût été enviée par une femme. Chez le second, au contraire, tout révélait une vieillesse anticipée, produite par le travail, le chagrin et les passions. Petit, courbé, gros, mal affublé d'une houppelande qui ne valait pas quatre escalins, il semblait étranger aux soins les plus vulgaires de la propreté. Ses cheveux, ramassés en désordre sous un chiffon jadis blanc, commençaient à grisonner, et mille rides sillonnaient son visage. Mais on devinait aisément qu'une intelligence forte se cachait sous cette grossière enveloppe; on ne pouvait supporter le regard clignottant qui s'échappait de ses yeux verts; enfin un artiste eût hésité à établir une préférence entre ces deux types d'hommes si différens, mais qui, sous une apparence brillante ou sombre, révélaient également la grandeur.

Tandis que Rembrandt jouait avec son singe, hideux animal qu'avec un peu de superstition on eût pu regarder comme le démon familier du magicien logé dans ce taudis, le nouveau venu examinait avec une attention profonde le tableau commencé et laissait échapper des paroles de surprise et d'admiration.

— Quelle magie de couleur! quelle fraîcheur! quelle vie dans les carnations! l'école vénitienne n'a rien produit qui puisse lutter avec cette toile... maître Rembrandt, il faut qu'elle m'appartienne.

— Cela est impossible! ce tableau m'est commandé par la princesse Clara Eugenia, qui me le paie mille florins.

— Je vous en donne quatre mille, et le tableau est à moi. Par saint Paul! ma galerie serait déshonorée, si un pareil chef-d'œuvre, au lieu de briller dans ma demeure, ornait le palais de la gouvernante des Pays-Bas. Van Dick, remets quatre mille florins à messire Rembrandt.

— Van Dick! répéta Rembrandt avec surprise. Qui donc êtes-vous pour que Van Dick vous serve d'écuyer et de trésorier?

— Je suis Pierre-Paul Rubens, et j'arrive d'Anvers pour vous voir.

— Rubens! fit Rembrandt en regardant son rival des pieds à la tête..... Puisque vous êtes un confrère, vous savez que le temps est précieux; je me remets au travail; il faut gagner sa vie, ajouta-t-il avec un soupir hypocrite. Moi, je n'ai pas les moyens, hélas! de payer des tableaux quatre mille florins.

Il y avait dans ces paroles menteuses tout l'aplomb et toute l'ironie de l'homme qui comptait dans ses caves les trente tonnes d'or qu'on y trouva le lendemain de sa mort.

Rembrandt reprit donc ses pinceaux, et le tableau fut achevé en moins d'une heure, qui se passa silencieuse et durant laquelle Rubens, muet et res-

pirant à peine, resta penché sur le fauteuil de l'artiste. Il jetait des regards avides sur la palette, et il cherchait à pénétrer par quels secrets le vieillard arrivait à obtenir ces merveilleux effets de lumière et d'ombre qui caractérisent sa manière.

Le tableau fini, Rembrandt se leva, et présentant la toile à Rubens :

— Il n'est point encore midi; avant le soir je puis entreprendre et terminer un autre ouvrage; acceptez celui-ci, comme un témoignage de mon admiration pour vous. Si quelquefois j'ai passé les nuits sans dormir, c'était en pensant aux succès de mon rival.

— Je ne suis point votre rival, mais votre disciple, maître; et pour vous le prouver, laissez-moi prendre cette toile neuve que je vois là-bas et ces pinceaux dont vous venez de vous servir. Je vais tâcher d'imiter votre manière. Avance, Hélène, et viens t'asseoir dans cette partie de l'atelier que le jour éclaire; place sur ta tête ce chapeau de paille et montre-toi un modèle docile... Messire Rembrandt, je vous présente ma femme.

Rembrandt regarda la charmante créature avec un sourire sardonique. Puis, appelant la vieille accroupie dans la cheminée, il la prit par la main, et parodiant le salut de son visiteur :

— Cette femme est la mienne, dit-il avec un grossier cynisme; messire, souffrez que je vous la présente.

Cependant Rubens s'était mis à l'œuvre, mais sans interrompre toutefois l'entretien.

— J'étais vivement inquiet de vous il y a quelques semaines, dit-il; on avait répandu à Anvers le bruit de votre mort, et un brocanteur de tableaux montrait même une lettre de votre fils qui confirmait cette nouvelle.

Rembrandt rit d'un rire encore plus cynique qu'à l'instant où il présentait sa femme à Rubens :

— J'avais besoin, dit-il, de six mille florins pour achever de payer ma maison : cette ruse me les a valus, en faisant acheter mes tableaux deux fois plus cher.... Mais pardon, voici l'heure de mon repas, je n'ose vous proposer de le partager avec moi. D'ailleurs, votre suite est trop nombreuse pour un pareil ordinaire. Que voulez-vous? il n'est pas donné à tous les peintres de devenir, comme vous, un ambassadeur et un prince. Je n'ai point reçu la moindre faveur des rois d'Espagne et d'Angleterre, je ne suis chevalier d'aucun ordre, et toute ma suite se compose de mon singe, de ma femme et de mon fils Titus, quand il se trouve à Cologne. Catherine, sers-moi mon potage et le dîner.

Dame Rembrandt, qui comprit la pensée de son mari, s'associa merveilleusement au cynisme qu'il voulait étaler devant la suite fastueuse de Rubens; elle couvrit une table, placée au milieu de l'atelier, d'une nappe grossière à carreaux blancs et bleus, apporta deux assiettes de terre cuite, et se mit à puiser, dans une terrine de même matière, avec une grande cuillère de bois, un potage épais, mélange de légume et de pain; elle compléta ce dîner par un maigre morceau de bœuf, des harengs salés, du fromage et un pot de bière.

Rembrandt fit honneur au repas et mangea en homme de robuste appétit. Quand il se leva de table, la tête que peignait Rubens se trouva terminée: c'était le fameux *chapeau de paille*, tableau peint sous l'inspiration de Rembrandt, et dans lequel Rubens a su reproduire le vivant coloris et les mystérieux prestiges de lumière et d'ombre qui caractérisent le vieux maître de Cologne.

Rembrandt regarda la toile sublime avec une joie forcée et dans laquelle perçait autant d'admiration que de jalousie.

— Nous voilà quittes, dit-il, ou plutôt je gagne à l'échange.

— Nous ne sommes point quittes, maître! Sans vous, sans la leçon que vous m'avez donnée en me permettant de vous voir peindre, je n'eusse point fait ce portrait, mon meilleur peut-être. Permettez-moi donc, en retour, de vous offrir cette caisse d'argenterie que j'ai fait fabriquer pour vous, et qui porte votre chiffre. Chaque fois que vous vous en servirez, elle vous rappellera votre admirateur, votre élève... et votre ami, si vous me permettez ce titre.

Rembrandt regarda le magnifique présent de Rubens avec indifférence, tandis que dame Catherine en examinait avidement toutes les pièces, richement ciselées.

— Vous êtes un grand seigneur, messire Rubens, et il est du devoir d'un pauvre artiste comme moi d'accepter les dons que lui fait son protecteur et son Mécène, reprit-il, non sans ironie. Voilà qui vaut mieux que nos cuillères d'étain, n'est-ce pas, vieille Catherine? Allons, mets cela de côté, car le moment arrive où je cesse d'être peintre. Une fois deux heures sonnées, je deviens négociant. Les juifs et les marchands avec lesquels je fais des affaires vont venir me trouver, et j'aperçois sur le perron maître Lévi Zacharie, marchand de soie. A quelle auberge êtes-vous logé, seigneur Rubens, pour que j'aille, demain ou ce soir, vous présenter mes respects et vous baiser les mains?

— Je suis logé chez le gouverneur de la ville, le comte de Penâflor. Adieu, maître; à ce soir.

— A ce soir, répliqua Rembrandt, qui s'inclina servilement jusqu'à terre.

A un signe de Rubens, Hélène et toutes les personnes de sa suite se retirèrent. Chacun remonta à cheval, et le brillant cortége partit au galop.

Rembrandt les suivit des yeux quelque temps avec mélancolie.

— C'est un prince! murmura-t-il, c'est un roi! Il jouit splendidement de la vie!... Peut-être a-t-il raison; peut-être suis-je un insensé de vivre obscur et pauvre..... Pauvre! oui, je le suis malgré mes richesses..... Qu'importe? puisque je tiens là, dans cette cave, enfermé sous cette clé qui ne me quitte jamais, de quoi satisfaire à des caprices d'empereur!... Dépense follement le prix de ta sueur, Rubens; moi, j'ai là ma puissance, ma vie, mon trésor. Pouvoir, n'est-ce pas avoir?

En disant cela, il détacha une clé du trousseau qui pendait à sa ceinture, et après avoir regardé si personne, pas même sa femme, ne pouvait l'épier, il ouvrit une porte ménagée dans l'intérieur de la muraille, et qui donnait sur un petit escalier. Il alluma ensuite une lanterne, referma la porte sur

lui, descendit avec précaution quatorze marches humides, et arriva à une seconde porte, qu'il ouvrit comme la première. Alors il se trouva dans une cave remplie de hautes tonnes pleines de pièces d'or; il s'arrêta devant chacune de ces tonnes, fit amoureusement reluire à la clarté de sa lanterne cet amas de florins, et quand il les eut bien caressés du regard, bien palpés de la main, bien fait sonner à ses oreilles :

— Rubens! s'écria-t-il, tu n'es qu'un vaniteux et un fou! Fi de l'orgueil et de la prodigalité! Le bonheur, le paradis, c'est la possession d'un pareil trésor!

Tout à coup un bruit léger se fit entendre; l'ouïe fine et défiante de Rembrandt reconnut le bâillement de la porte extérieure qui s'ouvrait. Aussitôt, par un bond d'une légèreté juvénile, il s'élança sur l'escalier, se jeta dans l'atelier, tira précipitamment le panneau qui cachait l'entrée de la cave, et accourut au-devant des visiteurs. Les mains tremblantes, les lèvres contractées, il cherchait à lire sur leurs visages; mais quand même le vieux peintre ne fût pas arrivé assez à temps, il eût été impossible aux arrivans de s'apercevoir de rien, grace à l'obscurité qui régnait dans l'atelier.

— Salut au compère Salomon Lirch, et vous, compère Samuel Netscham, soyez le bien-venu! leur dit-il d'une voix encore haletante et mal assurée; est-ce quelque bonne affaire qui me vaut si tard votre visite?

— Pour mon compte, je viens vous proposer un marché d'or; le marchand Lannaer a besoin de mille florins.

— Je les lui prêterai au denier vingt; mais il déposera en gage chez moi des marchandises pour le double de la somme.

— Je vais lui faire connaître vos conditions.

— Quant à moi, reprit l'autre, tandis que le courtier juif s'éloignait, j'ai à vous acheter un tableau pour le maréchal d'Isenghien.

— Voici son affaire; c'est le portrait d'un rabbin, qui, faute d'argent, n'a pu le retirer de chez moi.

— Quel prix y mettez-vous?

— Mille florins.

— Mille florins!

— Vous venez d'entendre que j'ai promis cette somme au compère Netscham. Si vous ne voulez point me la donner, il faut que je songe à me la procurer chez un autre, car je n'ai point un seul escalin au logis.

— Je vais vous faire ma reconnaissance de la somme payable à trois mois.

— Payable à l'instant, compère. Un pauvre artiste comme moi peut-il attendre le prix de son travail quotidien? Il vit au jour le jour, et vous voulez qu'il attende trois mois le prix d'un tableau! A l'instant, vous dis-je, maître Salomon, ou bien je vais porter ce tableau à la vente de mes gravures qui doit se faire à sept heures.

— Quelle singulière idée de faire à pareille heure une vente d'objets d'art!

Rembrandt sourit.

— Si vous étiez connaisseur, mon cher brocanteur de tableaux, vous sau-

riez qu'à la lampe on ne peut s'apercevoir de la défectuosité de certaines épreuves qui se vendent ainsi au même prix que les bonnes.... Je vous dis cela à vous, parce que vous ne faites trafic que de peintures.... Mais c'est assez causer, il faut que j'aille à cette vente voir un peu comment s'y passent les choses. Prendrez-vous ou non ce portrait pour mille florins comptant?

Maître Tirch, après quelques nouvelles observations que Rembrandt ne voulut point entendre, finit par payer la somme demandée, emporta le tableau, et laissa seul Rembrandt.

Celui-ci, après s'être assuré qu'il avait bien fermé les portes de la cave, alla chercher dans la cour un de ses gros dogues et le lâcha dans l'atelier pour y faire la garde durant son absence, ensuite il s'enveloppa d'un manteau râpé, couvrit sa tête d'un chapeau à grands bords, et sortit, non sans avoir éteint la lampe qu'il avait allumée pendant son entretien avec les juifs. Il dirigea d'abord ses pas vers le centre de la ville, dans une grande maison où se faisaient les ventes par adjudication publique. Son chapeau sur les yeux, le visage caché dans son manteau, il se glissa doucement parmi la foule. Un homme monté sur une table vendait à l'encan des tableaux, au milieu d'un grand concours de chalands, car ce genre de commerce était, à cette époque, devenu fort lucratif dans les Pays-Bas, et servait de motif aux spéculations et à l'agiotage. Il y avait des baisses et des hausses, des marchés à livrer à terme, et mille autres jeux, tels que les fonds publics en produisent en France aujourd'hui. Après avoir exposé aux enchères des tableaux de Miéris et de Gérard Dow, le crieur mit en vente une gravure de Rembrandt.

— Gravure avant la lettre! *Junon Couronnée.*

— Mais, dit quelqu'un, maître Rembrandt a déjà mis en vente cette gravure de *Junon*.

— Elle n'était qu'à demi terminée; aujourd'hui elle se trouve complète et finie. Voyez, il n'y avait pas de couronne sur la tête de la figure principale; cet oubli est réparé maintenant.

— Mais c'est un accessoire de peu d'importance.

— Si vous n'achetez point, ne critiquez pas non plus, répliqua le crieur d'un ton capable. — A trente escalins.

— A quarante.

— A cinquante.

— A quatre-vingts.

— A cent.

Après cette enchère il se fit un silence profond.

— Cent escalins! répéta d'une voix aiguë le crieur. Cent escalins! personne ne dit mot.

Déjà le jeune homme qui avait offert cette somme, étendait les mains vers la gravure, quand une voix, partie du milieu de la foule, cria :

— Cent dix.

Le jeune homme, piqué de cette enchère tardive et inattendue, riposta : Cent vingt.

— Cent trente! fit la voix.

— Cent quarante.

— Cent cinquante.

— Qu'il la prenne, dit le jeune homme en se désistant. Payer plus cher, serait en donner trois fois la valeur.

Le crieur se prit à rire.

— Maître Rembrandt, fit-il, cette gravure vous appartient; car, c'est vous qui avez poussé l'enchère à cent cinquante escalins.

Tous les yeux se portèrent sur celui à qui s'adressaient ces paroles. Mais sans se déconcerter le moins du monde :

— Je me félicite d'être arrivé assez à temps pour conserver cette épreuve. Je l'avais envoyée par mégarde à la vente, et tout à l'heure j'étais désespéré de cette maladresse. Elle est trop belle et trop précieuse pour que je puisse songer à m'en séparer. Puisque le seul moyen de la garder était d'enchérir, j'ai enchéri.

— Reste à savoir, dit le jeune homme, si un peintre peut être admis à enchérir sur ses propres ouvrages; il y aurait là matière à discussion. Cependant, pour tout concilier, je vous offre deux cents escalins de cette épreuve; laissez-la-moi.

— C'est un sacrifice que je vous fais, mon maître, mais il faut que je supporte la conséquence de mon étourderie. Prenez donc cette gravure pour deux cents escalins.

Et il se retira, non sans pousser un profond soupir, et comme s'il eût beaucoup regretté cette épreuve des plus médiocres.

— Puisque l'on me sait ici, se dit-il, je ne puis plus y rester pour enchérir sur mes ouvrages, afin de les faire mieux vendre. Je vais rendre visite à cet artiste grand seigneur, qui s'appelle Pierre-Paul Rubens..... Oh! mon Dieu! quelle foule inonde les rues! le canon gronde, les fenêtres sont illuminées! Quel évènement est-il survenu? Voici les Sermens d'arbalétriers en uniforme; les archers les suivent musique en tête, et j'aperçois les arquebusiers qui marchent au pas et mèche allumée. — Hé! messire le bourguemestre, pourquoi donc vous êtes-vous paré de vos habits de gala, et d'où vient ce tumulte dans la ville?

Messire Antoine Van-Opsom, bourguemestre de Cologne, prit le bras de Rembrandt et entraîna le peintre.

— Si vous voulez le savoir, il faut m'accompagner, lui dit-il, car je n'ai point le temps de m'arrêter pour discourir. Une importante nouvelle vient d'arriver à Cologne. Les Provinces-Unies rentrent sous la domination de l'Espagne et les états-généraux font soumission. Ces grands évènemens sont l'ouvrage de messire Rubens, qui a négocié les traités, et toutes les corporations se réunissent, afin d'aller le complimenter, le bourguemestre et les échevins en

tête. Écoutez les exclamations de la foule : *Vive le roi d'Espagne! Vive Rubens! Vive le bienfaiteur des Provinces-Unies!*

Rembrandt tira doucement son bras de dessous le bras du bourguemestre.

— Eh quoi! vous ne venez point avec moi complimenter messire Rubens?

— Non, il se fait tard, ma femme m'attend et pourrait s'inquiéter de ne point me voir revenir. Adieu.

En disant cela, il se replongea dans la foule.

— Vive Rubens! vive le bienfaiteur des Provinces-Unies, répétait-il en s'éloignant; cet homme fait donc tous les métiers et réunit toutes les gloires?... Après tout, il peut être un plus habile négociateur que moi... Je suis bien curieux pourtant de savoir si la postérité admirera ses tableaux autant que les miens.... Le vieux Rembrandt, au bout du compte, a bien aussi sa valeur... Mais rentrons, car la foule augmente, les cris redoublent, et cet enthousiasme m'est à charge!

Il hâta le pas, mais au moment où il allait sortir de la rue, les acclamations s'élevèrent avec tant de force, qu'il se retourna pour en connaître le motif. C'était Rubens qui se montrait au balcon du gouverneur, et qui saluait le peuple. Rembrandt reprit sa marche avec précipitation et regagna son logis.

— Qu'as-tu donc? lui dit sa femme. Te voilà pâle! Serais-tu malade? Ah! mon Dieu, tu as déchiré ton pourpoint, et ta main serrée en tient encore le morceau? Qu'as-tu donc?

— Rien, répondit-il d'un ton bourru, cela ne te regarde pas.

— Insensé que je suis, se dit-il, quand il se trouva seul, et en se laissant tomber dans son vieux fauteuil de cuir! insensé que je suis! être jaloux de cet homme!

Puis il ajouta en soupirant, les yeux fixés sur le lambeau de son pourpoint.

— Je crains bien que personne ne puisse me le raccommoder; il faudra que je m'en fasse faire un neuf!

V.

En recevant des mains du cavalier inconnu un secours inespéré, maître Nicolas Barruello se fit des reproches amers d'avoir pu douter de la Providence. Il rentra chez lui le cœur léger, et il fallut tout l'aspect désastreux de sa pauvre demeure pour effacer de son visage l'expression de joie qui était venue un instant l'animer; mais si l'espérance le quitta devant les cadavres de l'enfant et de la jeune femme, du moins il put se préserver d'un découragement complet. Chemin faisant, il avait acheté du pain, quelque peu de viande cuite et un cruchon de bière; il déposa ces provisions sur la cheminée, et commença d'abord par réparer le désordre de son logis. La petite fenêtre, dont par bonheur le châssis était intact, fut remise en place, et maître Nicolas, qui se piquait, comme on dit en Flandre, d'être un *Jean-fait-tout*, substitua lui-même des vitres neuves aux vitres cassées, balaya la neige et les débris qui jonchaient le sol, ralluma le feu et se prépara, non sans hésiter, à remplir des devoirs bien autrement pénibles, et que, par une répu-

gnance instinctive, il avait différés jusque-là. Il ne s'agissait de rien moins, en effet, que d'ensevelir les morts. Pâle, le cœur palpitant, les mains tremblantes, il s'arma du signe de la croix, et ce fut agité de mille craintes superstitieuses, qu'il pénétra dans le cabinet où gisaient la femme et l'enfant de Netcelli. Il considéra pendant quelques minutes, d'un œil timide, ces corps froids, défigurés, immobiles, et ses regards ne s'en détournèrent que pour se porter avec terreur dans l'appartement. Quand il se fut assuré qne des fantômes n'erraient point autour de lui, maître Nicolas, sans triompher tout-à-fait de ses folles terreurs, parvint néanmoins, en murmurant de nombreuses prières, à remplir ces tristes devoirs, et à ensevelir convenablement les deux cadavres. Il allait rentrer dans la mansarde, quand soudain un bruit inattendu le fit frissonner. Derrière lui des pas lourds venaient de retentir. Il se retourna, le front baigné d'une sueur froide : c'était Netcelli, qui, s'étant mis en possession du pain laissé sur la cheminée, cherchait à se cacher dans quelque coin où il pût le dévorer à son aise. Cette action brutale inspira plus d'horreur encore à maître Nicolas que la vue des cadavres.

— Hier, se dit-il, cet homme se dévouait avec un courage sublime pour sauver sa famille; aujourd'hui le voilà qui, sans une pensée, sans un souvenir, ne garde plus en présence de leurs saintes dépouilles d'autre sentiment qu'un instinct grossier! Hier c'était un ange! aujourd'hui c'est moins qu'un animal!

Son cœur allait encore murmurer contre la Providence, mais il se hâta d'étouffer, par une prière, les doutes indignes d'un chrétien qui allaient l'assaillir; et après s'être bien assuré que le petit Antonio se trouvait plongé dans un profond sommeil, il se rendit à la sacristie de la paroisse voisine, afin de faire savoir au prêtre chargé de recevoir ces déclarations que deux personnes étaient mortes chez lui, la veille, et de réclamer pour elles des prières et la sépulture en terre sainte. Le sacristain connaissait beaucoup maître Nicolas, auquel il donnait quelquefois ses vieilles soutanes à raccommoder. Il fit asseoir le tailleur, lui versa deux doigts d'eau-de-vie, et après l'avoir complimenté sur sa conduite charitable, il lui fit bon marché des frais de l'enterrement, et arrangea les choses de façon que les trois pièces d'or qui restaient intactes dans la poche du digne homme ne fussent pas entamées. La bienveillance du vieux prêtre rendit un peu de courage à Barruello, qui se rendit de l'église chez un menuisier du quartier. Celui-ci, comme le sacristain, voulut s'associer à la bonne action du tailleur, se mit à l'œuvre sur-le-champ, et ne consentit à recevoir que le prix de son bois. En outre, comme il avait l'habitude de déposer lui-même les corps dans les cercueils qu'il fabriquait, il évita ce devoir pénible à son voisin, et alla de son propre mouvement clore la bière qui reçut à la fois la mère et la petite fille..... Aux coups de marteau de l'ouvrier, Antonio s'éveilla et se prit à pleurer en appelant sa mère. L'idiot, effrayé, se leva aussi, mais ce fut pour chercher dans la chambre un coin plus obscur où il pût achever librement son repas.

Cependant maître Nicolas, sans même songer à réparer ses forces, mettait ses habits des bons jours, et courait de temps en temps à la fenêtre pour voir si son généreux protecteur n'arrivait pas; mais l'heure s'écoula sans que parût celui qu'il attendait avec tant d'impatience. Aussi, quand le prêtre, accompagné d'un enfant de chœur qui portait la croix, vint enlever le cercueil, maître Nicolas et le petit Antonio suivirent seuls le cortége. Le menuisier et trois autres voisins s'étaient chargés de transporter la bière à bras d'homme, suivant l'usage du pays. Barruello jouissait d'une si grande estime dans le quartier, que chacun s'était empressé, en cette occasion, de lui offrir ses services. En revenant du cimetière, le tailleur s'enquit d'une voisine, à laquelle il avait confié la garde de son logis, si quelqu'un n'était pas venu le demander. Elle n'avait vu personne. Maître Nicolas, désappointé, poussa un profond soupir.

— Voilà bien les riches, se dit-il avec amertume, l'un repousse ses plus proches parens tombés dans l'indigence, et quand ils sont morts, il leur refuse même un cercueil; l'autre ne tient pas compte des promesses qu'il a prodiguées et qu'on ne lui demandait pas. Ah! maître Eustache, ajouta-t-il, en s'adressant au menuisier qui restait là debout devant lui; remercions Dieu de nous avoir laissés pauvres.

— Vous avez peut-être raison, voisin, répliqua l'homme au rabot, qui semblait ne point partager tout-à-fait ces sentimens philosophiques. Si vous étiez plus riche, pourtant, la question de savoir ce que vous allez faire de ce petit garçon et de ce pauvre fou vous embarrasserait beaucoup moins.

— Mon parti est pris depuis long-temps à cet égard, répondit le tailleur avec simplicité : je n'abandonnerai pas ceux que tout le monde abandonne. Tant que j'aurai un morceau de pain, je le partagerai avec eux, et Dieu merci, maître Eustache, nous avons une aiguille et des doigts pour gagner même un peu mieux que du pain.

— Par Notre-Dame, vous êtes un brave homme, maître Nicolas, répondit le menuisier avec effusion, et je ne vous laisserai point accomplir tout seul cette bonne action. Je veux prendre Antonio en apprentissage chez moi, et s'il plaît à Dieu, j'en ferai le premier ouvrier du pays.

Maître Nicolas, trop ému pour parler, tendit la main au digne ouvrier, en signe de conclusion du marché, et tous les deux passèrent la soirée, assis auprès du feu, à vider quelques pintes de bière.

Avant de terminer ce chapitre, il faut expliquer au lecteur pourquoi maître Barruello n'avait point reçu l'argent que Rembrandt lui avait envoyé, et par quel motif aussi Rubens n'avait pas tenu sa promesse.

Dame Catherine avait profité de l'arrivée de Rubens chez elle pour ne point remplir les ordres de son mari, en s'appropriant l'argent destiné à maître Nicolas; enfin, le même courrier qui était venu apporter à La Haye la grande nouvelle politique pour laquelle toute la ville avait été mise en rumeur, mandait en outre au négociateur de partir sur-le-champ pour Bruxelles, où l'attendaient la récompense de ses talens diplomatiques et une mission plus impor-

tante encore. Au milieu des agitations d'un départ inattendu, Rubens avait oublié tout-à-fait le pauvre tailleur et l'engagement qu'il avait pris de le revoir.

VI.

Dix années après son premier voyage à Cologne, Rubens dut une seconde fois venir dans cette ville; chargé par le roi d'Espagne, Philippe II, de former, pour le palais de l'Escurial, une collection des tableaux les plus distingués de l'école flamande, il résolut de ne s'en rapporter qu'à lui-même du choix de ces tableaux, et il se rendit dans les différentes villes de la Flandre, afin de visiter les ateliers les plus célèbres. Ce fut à Rembrandt, on le devine aisément, qu'il résolut d'abord de s'adresser. Dès qu'il mit le pied dans la cour de l'antique maison, Rubens s'émerveilla des changemens qu'elle avait subis. Rien n'annonçait pourtant que l'opulence du propriétaire se fût augmentée; mais tout rendait témoignage des soins intelligens par lesquels une main habile et infatigable ne cessait d'améliorer sans relâche cette demeure, autrefois négligée jusqu'à l'abandon. Les cuivres des serrures étincelaient comme de l'or, on pouvait marcher hardiment sur les degrés du perron, obstrués autrefois par toute sorte de débris; enfin on avait rangé, le long de l'escalier, des vases de porcelaine grossière, dans lesquels s'épanouissaient les têtes verdoyantes d'orangers en fleurs.

Les changemens survenus dans l'intérieur de l'habitation étaient encore plus considérables, et les dalles en brique du corridor, dont jadis il eût été difficile de reconnaître la couleur, se montraient maintenant parées d'une pourpre vive et luisante, grace au vermillon et à la cire; des rideaux d'une étoffe commune, mais d'une merveilleuse fraîcheur, se drapaient autour des fenêtres, et enfin, comme sur le perron, des fleurs se montraient partout et répandaient dans chaque pièce un parfum délicieux. Dès le premier tintement de la sonnette, une servante jeune et robuste s'était empressée d'accourir. Rubens, en la suivant, ne retrouvait plus rien du logis d'autrefois. Un petit salon précédait l'atelier de Rembrandt. Là se tenait une vieille dame dont les manières annonçaient cette élégance attractive qui provient encore plus d'une organisation harmonieuse que de l'habitude du monde. Les regards de Rubens se reposèrent avec charme sur cette physionomie douce et régulière. Petite, arrivée à cet embonpoint qui ne messied pas aux personnes d'un âge mûr, cette dame était vêtue d'une robe de laine de couleur brune, sur les plis sombres de laquelle se détachaient avec splendeur une grosse chaîne d'or et un trousseau de clés qui pendait à sa ceinture. Une collerette d'une blancheur de neige, plissée avec un soin minutieux, entourait son cou; enfin de magnifiques cheveux blonds, dont le temps n'avait en rien altéré les nuances cendrées, se relevaient noués sur le haut de la tête et laissaient le front entièrement découvert. Rubens s'inclina respectueusement devant elle et se nomma.

— Messire Rubens! s'écria-t-elle. Vraiment mon frère va se trouver bien fier et bien heureux de recevoir un pareil hôte, car vous êtes notre hôte,

n'est-il pas vrai ? Messire Rubens n'a point songé à recevoir l'hospitalité d'un autre que de son admirateur et de son émule Rembrandt?

Et comme Rubens s'excusait :

— S'il en était autrement, messire, il faudrait sur l'heure réparer votre faute, oui, votre faute, répéta-t-elle avec un aimable sourire et en levant sur l'artiste ses grands yeux bleus. Si, du moins, vous ne dormez point sous notre toit, vous prendrez place à notre table. Je suis une gardienne trop fidèle de l'honneur de notre famille pour vous laisser accepter d'une autre personne un seul verre d'eau.

En prononçant ces paroles avec un accent de bienveillance familière qui témoignait que Rubens n'était point traité en étranger chez Rembrandt, elle ouvrit la porte de l'atelier :

— Mon frère, dit-elle, voici messire Rubens.

L'atelier avait subi moins de changement que le reste de la maison; néanmoins la poussière s'en trouvait à peu près bannie, et à la place de l'ignoble cheminée qui servait jadis à faire la cuisine, s'élevait un grand poële de faïence. Rembrandt, au nom de Rubens, se leva et vint au-devant de lui.

— Salut au roi d'Anvers, dit-il; mais qu'a donc fait votre Grandeur de sa suite accoutumée?

A cet accueil ironique la rougeur monta au visage de Rubens.

— C'est une attention que mon frère comprend et dont il vous sait gré, se hâta d'interrompre la sœur de Rembrandt. Le vieux peintre regarda sa sœur, et son visage s'éclaira tout à coup; il tendit la main à Rubens.

— Voilà long-temps que nous ne nous sommes vus! Bien des évènemens se sont passés depuis ce jour. Je suis devenu veuf; la vieille Catherine que vous savez est morte... Dieu soit loué!

— Mon frère! mon frère! interrompit sa sœur.

— Louise, ma sœur, est venue demeurer avec moi; elle a tout quitté pour son frère. Elle se dévoue à me soigner; que dis-je, à me servir! c'est un ange, Rubens, en vérité, c'est un ange!

Il essuya, du revers de la main, une grosse larme qui glissait sur ses joues ridées, et Rubens ému regarda respectueusement Louise, qui rougit comme une jeune fille.

— Vous recevrez aujourd'hui, j'en suis sûr, une meilleure hospitalité que celle que je suis honteux de vous avoir donnée il y a dix ans. Louise s'entend merveilleusement à bien accueillir; seulement elle dépense un peu trop, et quand on n'est qu'un pauvre artiste, on a tant de mal à gagner sa vie!... Mais qui vient nous interrompre? Dieu me pardonne, c'est maître Nikeleker le tabellion. Bienvenue à vous, mon digne ami.

Louise se hâta d'aller à l'homme d'affaires.

— Mon frère est occupé, dit-elle, il ne peut s'entretenir en ce moment avec vous.

— J'apporte une trop bonne nouvelle, ma chère demoiselle, pour m'en

retourner sans la dire.... Votre oncle Eustache Gerretz vient de mourir, et vous héritez de quatre cent mille florins.

— Quatre cent mille florins, s'écria Rembrandt avec des transports de joie inexprimables, quatre cent mille florins!

— Eustache Gerretz n'en laisse pas moins de six cent mille, divisés en trois parts... Une pour mademoiselle, une pour vous, une pour les enfans ou ayans-droit de votre sœur Marguerite.

— Elle est morte, dit Rembrandt.

— Mais ses enfans?

— Ses enfans aussi.

— Leur décès n'est point constaté légalement, et s'il ne peut l'être, bien des années s'écouleront avant que vous ne soyez mis, non-seulement en possession de cette troisième part, mais encore de la vôtre.

— Vous êtes sûr de cela? fit Rembrandt.

— Hélas! au prix de tout cet or.... de plus encore, que ne m'est-il donné de revoir cette sœur infortunée et ses enfans!

— Nous pourrons être mis en possession de nos parts seulement quand on aura découvert les héritiers de la troisième? demanda Rembrandt pensif.

— Ou bien quand vous pourrez constater leur mort d'une manière légale, répéta le tabellion.

— C'est ce que je puis faire dans une heure. Le fils de ma sœur Marguerite doit exister encore, ou s'il ne vit plus, nous constaterons aisément sa mort.

— L'enfant de ma sœur! l'enfant de ma sœur! tu savais qu'il existait, mon frère, et tu ne m'en as jamais parlé! où est-il? réponds-moi, au nom du ciel, au nom de notre mère!

— Pourvu que le tailleur Nicolas Barruello ne l'ait pas mis à l'hôpital, continua Rembrandt, qui, dominé par une préoccupation profonde, pensait à haute voix.

— Le tailleur Nicolas Barruello!... c'est chez lui que mon neveu se trouve! et pourquoi me cachais-tu ce mystère?

— Dame, que veux-tu! Un enfant à nourrir, un enfant à élever, quand on est soi-même père de famille, quand on est pauvre...

— Il y a donc peu de jours que tu as découvert l'existence de cet enfant?

— Il y a dix ans, madame, interrompit Rubens, qui se rappela la rencontre qu'il avait faite. C'était le jour de la Toussaint...

— Maître Nikeleker, s'écria Louise, vous devez savoir où demeure cet homme, ce Nicolas Barruello? Vous allez m'y conduire sur-le-champ.

— Mademoiselle, il demeure à l'autre bout de la ville, dans la rue du Rempart.

— Courons-y sur l'heure.

— Souffrez que je vous accompagne, dit Rubens à la vieille dame; moi aussi j'ai des torts et un oubli à réparer.

VII.

Lorsque le tailleur Nicolas Barruello avait vu sa famille s'augmenter des deux infortunés placés sur sa route par la Providence, il s'était demandé avec inquiétude comment il pourrait subvenir aux besoins de trois personnes, lui qui gagnait déjà si difficilement sa propre vie; mais les choses se passèrent plus heureusement qu'il ne le pensait. Grace à un travail persévérant et actif, grace à un bonheur dans lequel se montrait évidemment la protection céleste, non seulement jamais le pain ne mauqua une seule fois au logis, mais encore il advint souvent de bons jours. Il ne se passait guère de dimanche sans qu'un dîner ne réunît à la même table les deux familles du tailleur et du menuisier : on y mangeait du bœuf entouré de choucroute, on y vidait plus d'une pinte de bière, on s'y entretenait de l'avenir du petit Antonio Netcelli. Cet enfant était devenu l'orgueil du menuisier, car il maniait le rabot, il ciselait le bois avec une adresse et une intelligence incroyables. Personne, même son maître, ne s'entendait aussi bien que lui à tordre la colonnette d'un lit ou à creuser soit le bas-relief d'une porte, soit les supports d'une cheminée. En voyant les dessins qu'il exécutait pour ces différens travaux, le tailleur et le menuisier se récriaient d'admiration; ces dessins ne manquaient jamais aussi d'obtenir le suffrage des pratiques du maître, dont le nombre augmentait de jour en jour, grace à l'habileté de l'apprenti. L'existence de ces bonnes gens s'écoulait donc paisible et heureuse; le seul chagrin qui les frappa, durant l'espace de six années, fut la mort de l'idiot Netcelli; ils s'étaient habitués à la présence de ce malheureux, et sa perte leur fit verser des larmes sincères. Antonio resta long-temps inconsolable; pourtant cette mort ne le rendait pas orphelin, car il trouvait dans le menuisier et surtout dans le tailleur Barruello une tendresse aussi vive et aussi dévouée que celle dont l'entourait son père au temps de sa raison.

Mais, grace à un bienfait de la Providence, le désespoir causé par la mort d'une personne aimée perd avec le temps de sa violence et dégénère peu à peu en un souvenir triste et doux. Antonio se remit donc insensiblement à pousser son rabot et à manier son ciseau avec non moins d'ardeur; on finit même par entendre de nouveau dans l'atelier sa voix fraîche et pure, et il se plut comme autrefois à égayer par des chansons ses travaux mécaniques. Il passait la journée entière dans la boutique du menuisier, et le soir il revenait près de son tuteur, qui ne cessait d'interroger l'horloge, en attendant l'heure qui devait lui ramener son enfant. Le souper était servi par maître Nicolas, et le jeune ouvrier y faisait honneur avec un royal appétit de seize ans. Le reste de la soirée se passait à lire, à dessiner, ou bien à peindre, car Antonio annonçait pour cet art des dispositions merveilleuses. Les dimanches et les jours de fête, il s'installait, comme un véritable artiste, dans la mansarde, prenait une palette et se plaçait devant un chevalet façonné de sa main. Là, il ébau-

chait quelque petit tableau, peint sans art, mais vivant de couleur et de vérité; on pouvait en juger aisément, car ses modèles étaient presque toujours maître Nicolas ou son compère le menuisier.

C'était à de telles occupations qu'Antonio employait ses loisirs d'un dimanche, tandis que maître Barruello était allé reporter à une pratique un vieil habit dont il avait presque fait un neuf. Le jeune artiste entendit soudain frapper à la porte. Il s'empressa d'aller ouvrir, et il se trouva en face d'un petit vieillard vêtu de noir, d'un seigneur de haute taille et costumé avec magnificence, enfin d'une vieille dame dont la figure exprimait une vive émotion. Il les salua de son mieux avec une grace vive et naturelle; puis il leur demanda s'ils voulaient parler à maître Barruello.

— Il ne peut tarder à rentrer, ajouta-t-il, prenez la peine de vous asseoir.

Dame Louise accepta la chaise que lui présentait Antonio; le tabellion se mit à inventorier mentalement la chambre; quant à Rubens, il alla se placer devant le chevalet, et ne put réprimer une exclamation de surprise, dont l'enfant rougit jusqu'aux oreilles.

— Quel est ton maître? demanda-t-il à Antonio.

— Je n'en ai point, messire; je consacre mes récréations et je passe mes dimanches à barbouiller de la toile; mais je suis menuisier de profession.

— Il faut quitter le rabot; il faut étudier la peinture!

— Cela est facile à dire, mais impossible à faire, car il faut que nous vivions, mon père et moi.

— Votre père! répéta dame Louise, votre père vit donc encore?

— Je parle de mon père adoptif, du bon tailleur, maître Nicolas, car mon pauvre père est allé rejoindre au ciel ma mère et ma petite sœur. Oh! c'est une histoire bien triste que la mienne.

— Vous êtes Antonio Netcelli, n'est-ce pas?

— Oui, madame.

— Eh bien, mon enfant, votre existence va changer; vous n'allez plus avoir besoin de travailler pour vivre, vous allez devenir riche; vous allez retrouver une famille!... Embrassez-moi, mon enfant, je suis la tante de votre mère!

Et suffoquée par ses larmes, elle tendit les bras à Antonio, qui vint s'y jeter en sanglottant.

— La tante de ma mère! ma tante Louise, dont ma mère me parlait si souvent, dont elle prononçait encore le nom à l'heure de son agonie. Oh! laissez-moi vous embrasser encore une fois!

En ce moment on entendit un pas lourd retentir sur l'escalier, et maître Nicolas Barruello entra dans la mansarde qu'à sa grande surprise il trouva pleine d'inconnus. Antonio s'arracha des bras de dame Louise, pour s'élancer au cou du tailleur.

— Ma tante! s'écriait-il, c'est ma tante! la sœur de ma mère! Et nous voilà riches! nous voilà heureux! je quitterai le métier de menuisier, je deviendrai un grand peintre.

Maître Nicolas rendit d'abord étreinte pour étreinte à l'enfant et se mit ensuite à genoux devant une image de la Vierge, pour la remercier du bonheur qu'elle envoyait à son cher Antonio. Mais peu à peu son visage, enflammé par la joie, devint pâle, et ses traits exprimèrent une tristesse et un abattement profonds. Il porta douloureusement ses yeux sur Antonio, que sa tante tenait embrassé; puis il détourna la tête et reprit sa prière interrompue, en versant cette fois des larmes amères. Tout à coup il se leva brusquement, arracha Antonio des bras de sa tante, le serra contre sa poitrine avec frénésie, et s'écria :

— Tu vas l'aimer plus que moi!

— Plus que vous, mon père! répliqua Antonio en embrassant le vieillard. Non, mais autant que vous! car elle est la tante de ma mère. Ne soyez pas jaloux de cette tendresse, elle ne diminue en rien celle que je vous porte, et jamais nous ne nous séparerons! Un fils ne doit jamais quitter son père.

— Il a raison, maître Nicolas, notre famille devient désormais la vôtre; allons, venez, mes amis, venez, car mon frère attend son neveu.

— Mon oncle? interrompit Antonio d'un air sombre et en hésitant.

— Il faut lui pardonner comme lui pardonnent ceux qui sont au ciel, murmura dame Louise à voix basse.

— Venez donc, mon père! s'écria Antonio, venez; et il passa son bras au bras du vieillard.

— Jeune homme, dit Rubens, en posant sa main sur l'épaule d'Antonio, veux-tu devenir mon élève? je t'emmènerai à Anvers avec ce vieillard; ma maison deviendra la vôtre. Je suis Pierre-Paul Rubens!

— Rubens! s'écria Antonio avec un mélange de surprise et d'enthousiasme, Rubens.... Moi l'élève de Rubens!

Il regarda quelques momens le peintre célèbre; puis, après une courte hésitation, il passa sous le bras de sa tante son bras gauche, car du bras droit il tenait enlacé le vieux tailleur.

— Je ne puis la quitter, dit-il, elle ressemble trop à ma mère.

Antonio devint l'élève du vieux Rembrandt, et ne tarda point à acquérir en Flandre la réputation qu'il méritait. Pour complaire à son oncle, il donna à son nom italien une terminaison flamande, et signa ses tableaux du nom de Gaspard-Antoine Netscher.

Henri Berthoud.

Critique Littéraire.

AYMAR, par M. de Latouche.

Avant de se décider à suivre, en littérature, une carrière spéciale, M. de Latouche a successivement abordé la philosophie, le roman, le drame et la poésie. La preuve la plus irrécusable que M. de Latouche lui-même n'a regardé ses quatre premiers livres que comme de simples essais, auxquels il n'attachait pas, en les publiant, une véritable importance, c'est qu'après avoir embrassé tour à tour les quatre branches littéraires désignées ici, il s'est retourné définitivement vers la seconde, dans l'ordre de ses tentatives; nous voulons parler du roman. En ce qui nous concerne, nous serions fort embarrassé de dire si M. de Latouche a sagement fait; car nous n'apercevons pas une bien grande distance entre le mérite de *Fragoletta* et le mérite de *Carlo Bertinazzi*, par exemple, non plus qu'entre *Fragoletta* et *la Reine d'Espagne*, ou *la Vallée aux Loups*. Seulement, nous devons convenir, qu'à tort ou à raison le public, sans aller pourtant jusqu'à l'enthousiasme, a proclamé la supériorité de *Fragoletta*. M. de Latouche a donc donné une preuve évidente de sa déférence pour les jugemens du public, en revenant au roman. Il est inutile d'affirmer, à ce propos, qu'aucun blâme ne se cache sous nos paroles. C'est tout uniment un fait que nous constatons.

En disant que *Carlo Bertinazzi* relève de la philosophie, nous devons ajouter que nous tenons compte de l'intention de l'auteur, plutôt que de la portée réelle de son livre. Un pape et un comédien correspondant ensemble, se faisant une confidence mutuelle de leurs idées, de leurs aventures, de leur façon d'apprécier les événemens et les hommes; c'était là, en effet, un tableau admirable, pouvant se prêter facilement au développement des théories philosophiques les plus opposées. La société, vue à la fois d'en haut et d'en bas, jugée par deux hommes dont l'un habite les régions les plus élevées, celles du pouvoir, d'un pouvoir spirituel et temporel, tandis que l'autre vit dans les régions inférieures; la lumière qui vient du ciel, ou qui passe pour en venir, soumise à une décomposition accusatrice par le fait de son contact avec un sol lointain qu'elle devrait échauffer et éclairer, et qu'elle n'échauffe

ni n'éclaire; la lutte de l'autorité et de la liberté expliquée à un point de vue quelconque, sinon comme une question résolue, au moins comme une importante question à résoudre; c'était, nous l'avouons, une tâche difficile, mais à l'accomplissement de laquelle M. de Latouche ne pouvait se dispenser de travailler sans faire mentir la préface de son livre, sans s'accuser lui-même d'imprudence ou de faiblesse, dans le choix ou dans l'exécution de son sujet. Eh bien! M. de Latouche a mérité ce double reproche, car l'impuissance et la prétention se disputent chaque page de *Carlo Bertinazzi*. M. de Latouche se souvenait encore trop de son métier de journaliste pour réaliser l'œuvre qu'il avait rêvée. On ne supplée pas à la réflexion et à la science uniquement par la finesse et la causticité de l'esprit.

Fragoletta, pour des raisons sur lesquelles nous insisterons tout à l'heure, ne nous semble pas davantage un modèle dont l'étude doive être proposée. Par la nature, nous ne dirons pas immorale, mais monstrueuse, c'est-à-dire impossible, des sentimens qu'il analyse, par la confusion déplorable des scènes qui s'y présentent, ce roman de M de Latouche se sépare complètement des œuvres saluées belles comme unissant la simplicité de la forme à la vérité du fond. *La Reine d'Espagne*, drame en cinq actes, n'est point, tout au rebours de *Fragoletta*, une œuvre où la confusion résulte du nombre et de l'entrelacement inhabile des épisodes; le drame entier est presque une scène unique, au contraire! Cependant la donnée singulière, et d'abord obscure, sur laquelle est fondée *la Reine d'Espagne*, les ménagemens multipliés que l'auteur s'est efforcé de prendre afin que le dénouement de sa pièce ne fût pas prévu trop à l'avance, et, en même temps, afin que ce dénouement, énigmatique et puéril, une fois arrivé, n'excitât pas un désappointement mêlé de colère; tout cela, toute cette adresse dépensée en pure perte, tous ces efforts, dans l'intérêt d'une équivoque au moins ridicule, fait de *la Reine d'Espagne* un drame fort compliqué, et pour lequel l'attention la plus patiente doit se montrer aussi rebelle que pour *Fragoletta*. Quant à *la Vallée aux Loups*, où M. de Latouche semblait prétendre à la palme du poète, il n'y a rien à en dire, sinon que les vers renfermés dans ce livre eussent pu, venus avant les poésies d'André Chénier, soulever quelques unes des questions que souleva la nouvelle école; mais que, publiés en 1833, c'est-à-dire après *l'Ode à Charlotte Corday* et *la Jeune Captive*, après *les Méditations*, après *les Orientales*, ils n'ont plus que l'apparence d'une pâle imitation.

M. de Latouche ayant renoncé de bonne grace, et depuis long-temps, à la poésie, ainsi qu'à la philosophie et au drame, on comprend sans peine que nous n'insistions pas davantage sur *Carlo Bertinazzi*, sur *la Reine d'Espagne*, sur *la Vallée aux Loups*. Notre réserve ne saurait s'étendre cependant jusqu'à *Fragoletta*, puisque M. de Latouche est revenu au roman à plusieurs reprises. M. de Latouche, une fois oublié comme poète et comme philosophe, c'est notre devoir de nous occuper de lui comme romancier.

Pour arriver directement à la critique des procédés employés par M. de Latouche, il nous paraît indispensable de connaître d'abord quelle est la loi générale à laquelle sont soumises les œuvres d'imagination, le roman en par-

ticulier; car il ne restera plus, le principe clairement établi, qu'à constater en quoi M. de Latouche l'a respecté ou violé. L'intérêt étant le but que doit naturellement se proposer toute œuvre d'imagination, soit sous la forme épique, soit sous la forme dramatique, reconnaissons qu'il y a deux manières d'exciter l'intérêt. La première, la plus généralement approuvée, la plus sûre du résultat, dans de certaines conditions, bien entendu, ressort de l'invention proprement dite. Elle consiste dans les développemens naturels d'une pensée. Dédaignant volontiers, quelquefois même par calcul, les procédés en quelque sorte matériels que l'on nomme vulgairement mise en œuvre; s'inquiétant avant tout de la réalité humaine; ne s'adressant qu'aux passions comprimées ou en révolte; n'acceptant pour juges que les esprits capables de comprendre, sinon d'expliquer, les sentimens les plus contraires; ambitionnant les sympathies qui viennent du cœur, rarement celles qui viennent de l'intelligence, elle marche droit à son but, sans ruses, sans bruit, sans prévoyance, mais ne doutant jamais. La science psychologique est toute sa force; l'art plastique ne lui est d'aucune utilité, d'aucun secours; la logique morale est la seule dont elle s'occupe. Pour elle, l'enchaînement de quelques faits, de quelques scènes, est chose très secondaire, et il n'y a de gradation possible que dans les idées. *Werther, la Nouvelle Héloïse, Clarisse Harlowe,* peuvent être regardés comme des modèles de cette manière, qui, nous devons le répéter encore, n'emprunte ses ressources qu'à l'invention.

La seconde manière d'exciter l'intérêt, plus généralement pratiquée que la première, par cela même qu'elle admet la médiocrité plus aisément, consiste à combiner avec assez d'adresse les élémens psychologiques dont on dispose, pour en dissimuler soit la pauvreté, soit la fausseté. Elle tend moins à toucher, à émouvoir, qu'à surprendre. Désespérant de produire l'attendrissement, elle cherche à produire le saisissement. Par une manœuvre habile, au moyen de combinaisons ingénieuses, elle s'efforce d'entretenir le lecteur dans une inquiétude et une attente continuelles, lui promettant toujours beaucoup plus qu'elle ne lui donne, l'alléchant par une apparente accumulation de difficultés à vaincre. Ce procédé, on le voit, s'appuie sur des moyens artificiels, pour ainsi dire; mais il n'en arrive pas moins à des résultats dignes d'éloges, pratiqué par une plume exercée. Les *romans historiques* de Walter Scott, *I Promessi Sposi*, sont les incontestables chefs-d'œuvre de cette seconde méthode, qui recherche spécialement ses succès dans la composition.

L'invention et la composition sont donc incompatibles? ne manquera-t-on pas de nous demander. Oui, sans doute Non que nous tentions de nier les efforts puissans de certains esprits pour réunir les deux mérites; nous affirmons seulement que l'alliance, à un degré éminent des deux parts, est impossible. Nous pourrions, s'il s'agissait ici du drame, offrir pour preuve de ce que nous avançons une comparaison entre *Hamlet* et la *Marie Stuart* de Schiller, par exemple; mais c'est le roman qui nous occupe, et les romans célèbres que nous avons cités suffisent amplement à la défense de notre opinion. Revenant à M. de Latouche, disons donc que, dans les romans publiés par lui depuis *Fragoletta* jusqu'à ce jour, les lois de l'invention ne sont

pas mieux observées que celles de la composition. Ne réussissant pas à inventer dans des conditions, dirons-nous normales, M. de Latouche s'est raidi contre l'obstacle; il est allé droit à l'exagération la plus outrée. Aussi *Fragoletta*, création androgyne, a-t-elle manqué le but qu'elle voulait atteindre, l'intérêt. L'auteur avait compté, comme il y compta plus tard dans *la Reine d'Espagne*, sur cette espèce de curiosité grossière qu'excite ordinairement une énigme plus ou moins graveleuse; mais il n'avait pas songé à ceci, qu'une énigme, quelque attrayante qu'elle soit, n'a pas le droit de prétendre à une longue patience, et que, délayée en deux volumes, elle substitue bientôt la fatigue à la curiosité. Averti de cet inconvénient, M. de Latouche dut chercher ailleurs un moyen de remplacer, dans ses livres, l'intérêt qu'il ne pouvait demander ni à la composition, ni à l'invention, et il se décida pour la passion, dans le sens partial et fanatique du mot. *Grangeneuve* et *France et Marie* furent les résultats de cette nouvelle tentative, qui, comme la précédente, n'ayant pas les conditions de vie nécessaires, échoua complètement. Aujourd'hui M. de Latouche, venant de réunir dans *Aymar*, en désespoir de cause, les deux moyens d'intérêt dont il avait précédemment usé tour à tour, un examen attentif d'*Aymar* nous dispensera d'observations plus détaillées sur *Fragoletta*, comme sur *France et Marie* et *Grangeneuve*.

Le premier personnage qui s'offre à nous, dans le nouveau livre de M. de Latouche, est Mme Chalamel, née Beauval, qui n'a d'importance réelle pour le lecteur que comme mère d'Aymar. Bien que l'auteur ait consacré tout un interminable chapitre à nous instruire de l'origine et des premières années de Mme Chalamel, nous nous bornerons à constater ici l'existence de ce personnage. Mme Chalamel ne joue aucun rôle sérieux dans l'action qui se prépare; elle paraît pour disparaître presque aussitôt, sauf à se remontrer plus tard, il est vrai, mais toujours sans raison et sans utilité. A quoi bon nous occuper d'elle?

Aymar, fils unique et adoré de Mme Chalamel, se présente d'abord à nous blessé pendant les journées de juillet. Il serait important, pour qu'un intérêt réel s'attachât à ce jeune homme, que nous eussions quelques détails sur sa vie antérieure, sur les évènemens de sa jeunesse qui déterminèrent ses opinions politiques; mais nous sommes forcés d'ignorer tout renseignement sur ce sujet. Aymar nous est donné par l'auteur comme un type du plus pur patriotisme, comme un amant enthousiaste des libertés publiques; nous devons l'accepter comme tel sur parole. Aymar est un héros, nous le voulons bien; mais encore, quelles idées, quelles espérances le poussent à l'héroïsme? Nous consentons bien à ne rien savoir de son passé; nous voudrions au moins savoir ce qu'il se promet dans l'avenir, quelle destinée il rêve, quel but il se propose. A toutes ces questions, M. de Latouche ne répond absolument rien. Plus tard, au dernier chapitre du livre, Aymar sera devenu un républicain modéré, de républicain fougueux et extrême qu'il était au début; il aura changé de convictions; ce qu'il demandait tout à l'heure à la force, à la révolte, il sera décidé à ne plus le demander qu'à la patience, au temps. Ç'aurait donc été une imprudence à M. de Latouche de formuler trop nettement

les opinions politiques d'Aymar, d'arrêter ses convictions. En même temps qu'il eût appelé trop directement le blâme sur la mobilité du caractère d'Aymar, M. de Latouche se fût enlevé par là à lui-même cette facilité d'évolution que la logique condamne, mais que l'irrésolution d'un héros de roman autorise. Nous ne pouvons expliquer autrement l'incertitude dans laquelle nous laisse l'auteur. Quoi qu'il en soit de cette explication, qui n'est point une excuse, établissons que, sans se préoccuper encore des divisions futures qui agiteront son parti, et, par conséquent, sans se poser la question de savoir de quel côté, à ses yeux, sera la bonne cause, Aymar se bat courageusement, naïvement, moins par conviction que par vague sympathie. Ajoutons, pour mieux faire saillir le côté flottant de son caractère, qu'Aymar, au moment où il expose sa vie dans une émeute populaire, est amoureux de la petite-fille d'un aristocrate, Mlle Christianne de Claremond.

Christianne, petite-fille du duc de Claremond, désapprouve hautement, on peut le penser, la démonstration énergique du peuple de juillet. Son cœur est partagé entre la crainte des dangers qui menacent sa famille et le mépris pour un mouvement sous lequel, abusée ou ignorante, elle ne voit qu'indiscipline et instincts brutaux. Du reste, nous sommes, comme à l'égard d'Aymar, dans une ignorance complète de ce qui se passe au fond du cœur de Christianne. Nous apprenons bien, après maintes pages inutiles et vides, que Christianne partage l'amour d'Aymar; mais c'est là encore un fait qu'il nous faut accepter sans explication. Comment le jeune républicain et la jeune aristocrate ont-ils été entraînés l'un vers l'autre? Y a-t-il entre eux conformité secrète de vœux et d'idées? Cela doit être, sans doute; car l'amour, d'ordinaire, chez les jeunes gens surtout, n'est produit que par le frottement de sympathies analogues. M. de Latouche, cependant, ne donne même pas cette conformité de goûts à pressentir. Aymar et Christianne se sont vus au bal, à l'église, je ne sais où; ils se sont aimés sans se dire une parole : fort heureusement pour Christianne, qui n'eût pas manqué assurément de haïr, au lieu de l'aimer, le partisan de la république, et qui, dans ce cas, n'eût peut-être pas été sauvée par lui dans les journées de juillet. Mais peu importent nos conjectures! Le fait est qu'Aymar et Christianne s'aiment, et qu'Aymar, accessible à la fois à l'amour de la liberté et à l'amour de la beauté, devient le défenseur d'un grand seigneur et de sa fille, en même temps qu'il se fait ailleurs le champion de la cause démocratique. Il est impossible, on le voit, de pousser l'inconséquence plus loin qu'Aymar.

Rendons pourtant à M. Latouche la justice d'avoir eu le sentiment de cette inconséquence et de l'avoir palliée, autant qu'il était possible de le faire, par la longue discussion politique qu'il a placée dans les bouches d'Aymar et de Christianne. Aymar veut convaincre Christianne; Christianne veut convaincre Aymar. Malheureusement, soufflés par M. de Latouche, aucun des deux amans n'allègue, en faveur de la cause qu'il défend, des raisons assez déterminantes, et tous deux concluent dans le sens de leur primitive opinion. Après quoi, l'amour disparaît complètement du livre, pour faire place à la politique pure. Aymar s'afflige de la tournure que pren-

nent les affaires. Il rencontre sur son chemin des hommes que M. de Latouche ne nomme pas, mais dont l'anonymie est parfaitement transparente, et il engage avec eux de nouvelles discussions dans lesquelles, en sa qualité de héros, l'avantage moral finit par lui rester. Ici, de plus en plus tourmenté, et, pour tout dire, de plus en plus incertain, Aymar prend le parti de s'ensevelir en une solitude profonde. Il se retire à la campagne, où il vit en rêveur, ne cessant de gémir sur la corruption du siècle, sur l'habileté des hommes d'intrigue, sur le triomphe éternel des classes privilégiées. Certes, c'est là une singulière façon de montrer son patriotisme, que de se lamenter à perte d'haleine. L'élégie solitaire est-elle un remède au mal que le héros de M. de Latouche déplore? Non assurément. Ce qu'il faudrait, c'est parler, c'est écrire, c'est lutter. Ce qui serait utile, c'est de disputer le terrain aux adversaires que l'on méprise, c'est de les écraser sous la logique des raisonnemens et des faits. Il est vrai qu'Aymar, faute de réflexion ou d'étude, ne saurait que mettre à la place des idées qu'il accuse. De quel droit, alors, veut-il nous intéresser à ses jérémiades impuissantes? Un gémissement n'est pas une preuve. Qu'il prouve quelque chose par ses actions ou par ses paroles; sinon, qu'il ne compte pas sur une sympathie que la lâcheté ni l'indifférence ne sauraient mériter. Au moment où cette pensée vient à l'esprit du lecteur, M. de Latouche, qui n'aperçoit jamais le piége que lorsqu'il y est pris, se hâte de faire partir Aymar pour la Pologne, où une révolution a éclaté. Le duc de Claremond et Christianne, émigrés volontaires, s'y étaient rendus déjà depuis quelque temps, avant la révolution, et ne la soupçonnant pas, bien entendu. Nous sommes presque à la fin du premier volume, et l'action n'a pas fait un seul pas encore. Bien plus, il est impossible à la clairvoyance la mieux exercée de prévoir lequel, du côté politique ou du côté psychologique du livre, se développera aux dépens de l'autre. L'auteur marche à tâtons dans l'ombre, et le lecteur suit.

Pendant qu'Aymar se dirige vers la Pologne, M. de Latouche nous présente deux nouveaux amans, aussi corrompus, ceux-ci, que les premiers étaient chastes, aussi habiles dans l'art du vice que les premiers y étaient naïfs : le prince Oswald Muranoff et lady Arabelle Buccleugh, courtisane de profession.

Oswald Muranoff est tout ce que l'on peut imaginer de plus dépravé et en même temps de plus stupide. C'est un ambitieux vulgaire qui, désespérant d'arriver aux honneurs et à la fortune par son mérite personnel, et voulant y arriver à tout prix, s'est résigné au rôle d'espion. Oswald Muranoff, prince russe, habite la Pologne par ordre exprès du czar. Il est chargé d'y surveiller l'opinion, d'y observer ce qui se passe et d'en informer le pouvoir exactement. Une insurrection ayant lieu, le prince Muranoff devrait feindre d'embrasser avec chaleur la cause des révoltés, afin d'être à même de tout savoir et de rendre compte. Eh bien! avec une mission si difficile à remplir, Muranoff est assez niais pour se laisser dominer par une femme, et par quelle femme? par une courtisane qui, sachant ses secrets, peut le perdre le jour où elle en aura la fantaisie. Je sais bien qu'il n'eût pas été possible à M. de Latouche

de donner une femme honorable pour maîtresse à un homme aussi vil que ce Muranoff; mais ce n'est point une raison pour l'accoupler avec Arabelle Buccleugh. Ou Muranoff est un intrigant émérite, et il doit se tenir à l'abri des trahisons et des embûches; ou il n'est qu'un plat courtisan, qu'un valet imbécille, et alors on ne comprend pas que son emploi, ignoble, mais exigeant une remarquable adresse, lui soit conservé. En second lieu, M. de Latouche ne pouvant avoir d'autre but, en dessinant le caractère de Muranoff, que de flétrir l'homme et son rôle, il est maladroit à lui de représenter Muranoff sous les traits d'un intrigant vulgaire poussé à sa perte par sa seule ineptie. Certain de l'issue, M. de Latouche, en joueur habile, devait au contraire accorder à Muranoff toutes sortes de chances, lui donner les avantages de la ruse, de la prévoyance, de l'esprit; la défaite de Muranoff n'en eût été que plus exemplaire et plus éloquente. Agir comme l'a fait M. de Latouche, c'est laisser croire qu'avec plus d'habileté que Muranoff, et plus de réserve, un misérable peut espérer de réussir.

Lady Arabelle Buccleugh est, de tout point, la digne compagne de Muranoff. Elle n'a pas pour lui le moindre amour; cela va s'en dire. Si demain Muranoff, disgracié, se voyait obligé d'abdiquer sa position seigneuriale et d'aller mendier le pain de l'exil, Arabelle ne lui donnerait pas même, pour adieu, une larme compatissante. Riche et en faveur, elle reste près de lui, usant de l'empire qu'elle a su prendre, ne s'inquiétant que de gouverner le cœur du prince sans rivalité. Tout à coup, au milieu des plus beaux rêves d'Arabelle, survient un malheur terrible qu'elle n'avait pu prévoir. Elle apprend qu'une jeune Française, récemment arrivée en Pologne, est promise à l'homme dont elle s'était flattée d'être l'éternelle souveraine. Une scène violente éclate, à ce sujet, entre Muranoff et Arabelle. Arabelle veut se séparer de Muranoff à l'instant même. Elle ne peut rester plus long-temps sous un toit témoin de tant de bonheur, et que désenchantera bientôt pour elle la présence d'une autre femme. En vain Muranoff jure que l'intérêt seul de sa fortune épuisée a pu le décider à une pareille démarche, en vain il promet que l'amante n'aura rien à craindre de l'épouse; Arabelle sanglotte et s'évanouit à la seule idée d'un cœur et d'une couche partagés. Le sacrifice est au-dessus de ses forces. Un seul parti lui reste à prendre, celui de céder la place à sa rivale légitime. Muranoff hésite; il n'ose promettre d'abdiquer tous ses droits sur la jeune fille sa fiancée, car la fortune de la jeune fille ne doit échoir à l'époux qu'au cas où l'épouse deviendra mère. Mais qu'importe! Arabelle peut s'en reposer sur l'amour inaltérable de son amant. Arabelle se calme subitement, en effet. Une idée lui est venue, qu'elle ne dit pas encore, qu'elle ne laisse pas même entrevoir, mais qui, selon elle, conciliera tout, et d'où dépend sa condescendance au désir de Muranoff. Si Muranoff, le moment venu, se rend à l'avis qu'elle aura exprimé, elle continuera d'être sa maîtresse, sinon la rupture sera inévitable. Le plan d'Arabelle est arrêté.

Nous avons dit qu'*Aymar* résume les idées de M. de Latouche sur l'intérêt romanesque, c'est-à-dire que M. de Latouche a usé dans *Aymar* des deux procédés signalés par nous dans ses œuvres antérieures, l'énigme et la passion;

nous arrivons, après la passion, à l'énigme. La fiancée de Muranoff, on l'a pressenti déjà, n'est autre que Christianne. Comment le duc de Claremond donne-t-il sa fille à un pareil homme? Comment ignore-t-il le rôle abject de ce singulier prince, et ses relations illégitimes? Mais si nous arrêtions l'auteur à chaque invraisemblance de ce genre, nous aurions trop à faire; continuons. Le moyen trouvé par Arabelle et auquel nous avons fait allusion dans les lignes précédentes, le voici : donner à Christianne un amant qui la rende mère. M. de Latouche, nous ne le nierons pas, a déployé une habileté extrême pour faire accepter au lecteur cette étrange proposition de la courtisane et le consentement de Muranoff; il a grisé le prince; il nous l'a montré entraîné par Arabelle, au sortir d'une orgie, dans une alcôve parfumée et pleine d'enivrans souvenirs; il l'a exposé à la séduction la plus irritante; mais le dénouement de la scène n'en est pas moins le consentement de Muranoff. Un homme est trouvé, Wilfrid, qui, le soir même du mariage, à la faveur de la nuit, recevra de Christianne les caresses adressées à l'époux. Malheureusement pour Wilfrid, les mesures n'ont pas été bien prises, et au moment où il va pénétrer dans la tour qu'habite Christianne, un inconnu le frappe d'un poignard et hérite ainsi en second des priviléges de Muranoff. Et nous ne sommes pas encore à la fin du premier volume! Désormais toute l'intrigue d'*Aymar* roule sur ce quiproquo sanglant. Wilfrid trouvé assassiné le lendemain, Muranoff et Arabelle cherchent vainement à connaître l'auteur du meurtre. Quant à Christianne, ignorant le complot infame, convaincue que Muranoff seul a passé la nuit près d'elle, elle demeure sans trouble jusqu'au moment où Arabelle, devenue amoureuse d'Aymar, apprend à la jeune femme quel piége on avait tendu à son innocence. Dès-lors nous nageons en plein mélodrame. Muranoff, jaloux d'Aymar, veut le faire périr, et Aymar ne doit la vie qu'à la protection d'Arabelle qu'il dédaigne. Nous n'essaierons pas d'entrer plus avant dans les détails d'une action aussi incompréhensible qu'inexplicable. Il suffit de savoir que, vers la fin du livre, le mot de l'énigme se trouve. Aymar était l'amant inconnu de Christianne. Comment s'était-il trouvé là? d'où venait-il? comment avait-il pu échapper aux recherches vigilantes du prince? Mais j'oubliais encore une fois qu'avec M. de Latouche il faut renoncer à de pareilles questions. La confusion, cependant, devient de plus en plus déplorable. Aymar va épouser une jeune fille âgée de dix ans, Lolenka, sœur du prince, lorsque, l'énigme étant expliquée, le prince condamne à mort celui qu'il allait nommer son beau-frère. Arabelle, pour sauver les jours d'Aymar, ne voit qu'un parti à prendre, le parti de tuer Muranoff, qu'effectivement elle empoisonne. Aymar revient en France pour prendre part à l'émeute des 5 et 6 juin; il est blessé par son propre père, M. Chalamel, voit mourir sa mère, tombe dans les bras de Christianne sur la vertu de laquelle Arabelle lui avait donné des doutes, l'épouse, reconnaît son enfant, et se hâte, pour échapper aux sergens de ville, de se rendre à Buenos-Ayres, où il se fait pharmacien.

Si les idées émises par nous tout à l'heure, touchant l'invention et la com-

position, sont vraies, comme nous en avons l'assurance, il reste démontré, par cette brève analyse du roman de M. de Latouche, que nous avions raison en affirmant l'impuissance de l'auteur d'*Aymar* à inventer et à composer. Dans *Aymar*, en effet, il n'y a pas une seule pensée, une seule passion, qui soit développée d'une façon complète et régulière. Tout au contraire, l'auteur semble s'être expressément proposé de réunir en un même cadre les sentimens les plus divers et les plus extrêmes, et de les opposer l'un à l'autre, à leurs mutuels dépens. Ainsi, d'un côté s'offre l'amour chaste et pudique d'un jeune homme et d'une jeune fille, que les exigences de la société séparent; d'un autre côté s'offre une coupable liaison entre une courtisane effrontée et un grand seigneur méprisable, que la cupidité et la débauche seules tiennent attachés. Assurément, si M. de Latouche eût été initié à l'art des développemens psychologiques, il pouvait trouver, dans cette antithèse peu nouvelle, matière à s'exercer. Bien que l'invention, dans le sens que nous voulons dire, s'accommode assez mal de l'opposition trop brusque et trop tranchée, il était possible cependant, en apportant à cette double étude une application convenable, de peindre heureusement les deux affections si différentes d'Aymar et de Muranoff. Mais M. de Latouche ne s'est pas contenté d'implorer le secours de l'antithèse, il a fait encore un appel à toutes les passions les plus forcénées comme aux plus tendres, à l'amour maternel, à l'amour adultère, à l'amour jaloux; il a convoqué la hideuse phalange des crimes, depuis l'assassinat involontaire jusqu'à l'infanticide, en passant par le guet-apens; continuant dans le détail l'emploi des contrastes que nous avons remarqué dans l'ensemble. Mme Chalamel, par exemple, est dévouée à son fils jusqu'au délire, tandis que M. Chalamel est le type du père sans entrailles et sans cœur. Ailleurs, c'est l'adultère prémédité, résolu, réfléchi, faisant pendant à un adultère que les circonstances invraisemblables créées par M. de Latouche rendent presque respectable et innocent. S'agit-il de la jalousie? M. de Latouche nous la montre à la fois dans une ame noble et dans une ame corrompue. Quant aux crimes, l'inventaire n'en est pas dressé par l'auteur avec une préoccupation moins minutieuse. L'auteur nous fait successivement assister, sans parler des épisodes de guerre civile, à un homicide par l'eau, à un homicide par le fer et le feu, à un homicide par le poison; le tout ayant pour couronnement un fils qui tombe sous la balle de son propre père. En présence d'une complication aussi peu intelligente, est-il possible de croire que M. de Latouche ait réussi, dans son nouveau livre, à pousser jusqu'au bout l'analyse d'un sentiment quelconque? Non sans doute. Malgré la meilleure volonté du monde, on sera forcé d'admettre, comme nous, l'incompatibilité de la confusion avec la simplicité logique, et, par conséquent, de confirmer notre jugement sur M. de Latouche comme inventeur.

En ce qui concerne l'art de la composition, les preuves contre l'auteur d'*Aymar* ne sont pas moins faciles à déduire. Non-seulement M. de Latouche a promené ses héros dans les contrées les plus éloignées, et les plus différentes sous le rapport des mœurs et des usages; non-seulement, afin d'être à

l'aise, il s'est placé entre trois révolutions sanglantes, et, à divers degrés, mémorables; non-seulement il a pris tour à tour, pour bivouac, la rue, la plaine et l'Océan; mais il s'est encore embarrassé d'une foule de personnages secondaires, dont l'inutilité paraît à chaque instant plus choquante par les entraves multipliées qu'ils apportent à la marche générale de l'action. Dans tout poème, que le mérite de la composition distingue, on peut voir que l'attention de l'auteur a particulièrement été dirigée vers l'inconvénient des épisodes et des personnages sans importance réelle; tout y est disposé de telle sorte, que la moindre action et la moindre parole mènent à un résultat nécessaire, sinon prévu. Or, dans le livre de M. de Latouche, rien de pareil, à beaucoup près, ne se laisse apercevoir. Sans parler des paysages de France et de Pologne, des mines de la Lithuanie, des déserts de la Sibérie, qui, ouverts devant nous à tour de rôle, dispensent l'auteur de toute prévoyance et de toute combinaison, nous sommes en droit de demander compte à M. de Latouche des interminables monologues, des dialogues fatigans qu'il met tantôt dans la bouche de M. de Claremond, qui s'efface complètement à partir du mariage de Christianne, tantôt dans la bouche de tel ou tel intrus dont le nom même demeure un mystère. La présence de Mme Chalamel, la mère d'Aymar, est-elle indispensable? Non, si ce n'est pour nous faire ouïr, de temps à autre, quelque tirade sentimentale destinée à mettre en relief les facultés plus ou moins poétiques de l'auteur. Lolenka, la sœur du prince, la jeune fiancée de dix ans, ne pourrait-elle pas demeurer sous l'aile de quelque institutrice, sans que l'intrigue du livre en souffrît? Oui sans doute, et à telles enseignes, qu'après des préparatifs d'un mariage qui ne s'accomplit pas, M. de Latouche la relègue, comme M. de Claremond, en une retraite obscure d'où elle ne sort plus. Et M. Chalamel, joue-t-il un rôle assez important pour obtenir grace? Que le lecteur en décide; le rôle de M. Chalamel consiste à tirer, vers la fin du livre, un coup de fusil sur son fils, qui n'en meurt pas. Nous pourrions continuer long-temps encore ce catalogue des héros inutiles, sinon oisifs ou silencieux, enrégimentés par M. de Latouche; mais à quoi bon? Si nous ajoutions que l'amour subit de la courtisane Arabelle pour Aymar reste sans conclusion, et qu'Arabelle, comme Lolenka, comme le duc de Claremond, disparaît sans laisser de traces, ce ne serait jamais qu'un argument de plus contre un savoir-faire déjà suffisamment nié.

Une autre question se présente ici, celle de savoir si *Aymar*, livre à peu près nul au point de vue de l'imagination pure, mérite, comme roman historique, d'être amnistié. Absolument parlant, et bien qu'*Aymar*, comme *France et Marie*, ou *Grangeneuve*, touche à des évènemens consacrés par l'histoire, nous devons dire qu'*Aymar* ne remplit pas les conditions nécessaires pour prendre un rang honorable dans le genre immortalisé par Walter Scott. Entre beaucoup de raisons que nous pourrions alléguer, nous dirons qu'il est une loi à laquelle le roman historique ne saurait manquer sans s'exposer sûrement à un blâme sévère; c'est à savoir de mêler l'histoire et l'invention avec assez d'abileté pour les faire accepter comme inséparables. Il n'existe pas, nous

le savons, de poétique toute faite sur le roman historique; nous n'avons pas de Quintilien, ni de Boileau, dont les préceptes viennent à notre aide; mais nous n'en tenons pas moins à notre opinion; car, s'il est vrai que les préceptes, loin d'inspirer les belles œuvres, se fondent sur elles; s'il est vrai qu'un Aristote, littérairement parlant, ne puisse s'autoriser que d'un Sophocle ou d'un Homère, nous sommes en droit, sans plus nous comparer au philosophe de Stagyre que nous ne songeons à comparer M. de Latouche à l'auteur de l'*Iliade* ou à l'auteur d'*Œdipe*, de nous fonder, en cette circonstance, sur les romans historiques dont le mérite est constaté. Eh bien! *Ivanhoë* et *Quentin Durward* à la main, nous dirons à M. de Latouche qu'*Aymar*, ainsi que les autres romans historiques, y compris *Fragoletta*, qu'il a signés, violent la loi fondamentale à laquelle nous venons de faire allusion. L'imagination et l'histoire y sont en une guerre ouverte et perpétuelle. Après chaque chapitre consacré aux exigences de l'un des deux élémens, vient un chapitre où l'autre élément domine. L'auteur s'épuise, on le voit, à contenir dans de justes bornes ces deux prétentions rivales: mais, bien qu'il les tienne en bride, bien qu'il mette un soin extrême à les balancer l'une par l'autre, il n'arrive pas à dissimuler leur division. Que résulte-t-il de cette divergence fâcheuse? c'est que, la lecture terminée, on se demande pourquoi l'auteur n'a pas obvié à cet inconvénient funeste, ou pourquoi, si la difficulté lui semblait insurmontable, il n'a pas eu la prudence de l'éviter. Telles sont en effet les idées suscitées par *Aymar*, livre où la partie imaginée et la partie historique sont unies par des liens tellement rebelles, que, si faible que fût chacune des deux livrée à ses propres mérites, elles ne pourraient que gagner à une complète séparation.

En demeurant toujours au point de vue historique, nous reprocherons à M. de Latouche d'avoir rendu son inhabileté en ces matières plus flagrante, s'il est possible, par le choix des événemens qu'il a exploités. Comment M. de Latouche n'a-t-il pas compris que des révolutions contemporaines, des révolutions d'hier, dont les victimes saignent encore, et dont les héros nous coudoient, ne sauraient cadrer avec les franchises du roman? La première raison de cette impossibilité, c'est, d'abord, que des actions de la veille, connues de tout le monde, ne réussiront jamais, si artistement qu'elles soient présentées, à intéresser ni à émouvoir personne. Le moyen de tenir en suspens, et dans une dramatique incertitude, une génération qui a fait ce que vous racontez, qui sait le dénouement d'avance et le rectifierait au besoin! M. de Latouche, il est vrai, a le droit de répondre que ce n'est point pour ses contemporains, mais pour l'avenir qu'il travaille. A cela nous répliquerons que, si l'histoire a des chances d'être mal appréciée, mal comprise, mal expliquée, c'est surtout par ceux sous l'œil desquels elle s'accomplit. Et la preuve, c'est que le présent, en de pareilles questions, ne consulte d'ordinaire le passé que pour les détails chronologiques. Pour tout ce qui touche à l'intelligence, à l'interprétation des événemens, les témoins les plus oculaires, si cela se peut dire, sont ceux dont le témoignage a le moins de

poids. Outre l'esprit de partialité qui nécessairement les distingue, les témoins oculaires se trouvent encore dans le cas très grave d'hommes que la fumée du champ de bataille aveugle et rend par conséquent incapables de distinguer nettement les résultats.

Nous ne voulons devoir la preuve de cette assertion qu'à M. de Latouche lui-même. M. de Latouche, depuis *Fragoletta*, s'est proposé, de l'aveu de tous les gens qui ont lu ses livres, la glorification de la Gironde. Dans *Aymar*, le fanatisme pour la Gironde se retrouve aussi entier, aussi fougueux que dans *Grangeneuve*, au moins. Eh bien! que M. de Latouche nous permette de le lui dire, si ses convictions relèvent directement des idées girondines; si la Montagne lui inspire véritablement toute l'horreur qu'il exprime, il est loin d'être hostile au pouvoir actuel autant qu'il le croit. Nous demanderons à M. de Latouche s'il ne voit pas uniquement, dans les deux partis qui se disputèrent le gouvernement de la France en 93, la bourgeoisie d'un côté, et, de l'autre, la démocratie? Ceci accordé, nous le prierons de nous dire si ce n'est pas, aujourd'hui, la bourgeoisie qui gouverne et la démocratie qui se plaint. Ce fait étant, comme l'autre, à l'épreuve de la controverse, nous affirmons que l'auteur d'*Aymar*, malgré ses protestations véhémentes de républicanisme, et sans en avoir conscience peut-être, est partisan de l'idée qui nous gouverne, c'est-à-dire, est essentiellement modéré, ou conservateur. Les injures que débite M. de Latouche contre les bourgeois, les épithètes de *peureux*, *couards*, *pharisiens* et *Carthaginois*, dont il les accable, ne sont pas des preuves contre le jugement que nous portons; car les personnalités n'ont aucune signification, aucune importance, en de pareilles questions. La politique ne se juge que sur les principes. A quoi tient, cependant, que M. de Latouche, girondin, c'est-à-dire bourgeois, à la fois par raisonnement et par instinct, se laisse aller à de si chaudes colères contre un ordre de choses dont il eût voulu le triomphe il y a cinquante ans? A quoi tient que M. de Latouche, tout en se battant les flancs pour paraître démocrate, renie les hommes dont la démocratie pure a fait ses idoles? à quoi, sinon à ce que nous avancions tout à l'heure touchant la proximité trop grande et le défaut de perspective des évènemens?

M. de Latouche, cela est incontestable, ne s'est pas suffisamment rendu compte des opinions dont il se faisait le champion, non plus que de celles dont il se déclarait l'adversaire; il n'a pas pris le temps d'étudier l'origine des partis et leur attitude respective. Qu'en résulte-t-il? qu'*Aymar*, au point de vue politique, est plus condamnable encore qu'au point de vue historique proprement dit et qu'au point de vue littéraire, en ce sens qu'il est illogique, puisque, tout en flétrissant dans le présent un parti dont il bénit l'origine, il exalte gauchement le parti contraire, qu'il flétrit dans le passé.

Il nous reste quelques courtes observations à faire sur le style de M. de Latouche. On prétend assez généralement que M. de Latouche manie admirablement la langue, et qu'il est presque irréprochable comme écrivain. Nous avouons ne pas pousser si loin l'admiration, ou l'indulgence. A notre avis, le style de M. de Latouche est souvent énergique, incisif, abondant;

mais, outre qu'il a souvent aussi les défauts de ces qualités que nous nous plaisons à lui reconnaître, c'est-à-dire l'emphase, l'affectation du trait, la raideur, nous devons y reprendre encore un défaut habituel d'harmonie et quelques notables incorrections. Comme défaut d'harmonie, nous blâmerons M. de Latouche de ne pas éviter avec plus de soin les phrases composées de douze pieds, et divisées par une césure. Que M. de Latouche fasse des vers, il en a le droit; excepté, pourtant, quand il écrit de la prose. S'il lui plaît de toucher du doigt notre observation, qu'il ouvre le 2e volume d'*Aymar*, page 59, 10e chapitre, et il trouvera l'exemple le plus parfait de cette faute, si fréquente chez Marmontel. Quant aux incorrections de toute sorte, elles sont nombreuses dans le style de M. de Latouche. N'insistant pas, faute d'espace, sur les *forcé à* employés au lieu de *forcé de*, sur les *appétit d'un bon feu*, et autre peccadilles beaucoup trop multipliées, nous citerons à M. de Latouche, en manière de spécimen, une seule de ses phrases qui contient deux exemples très remarquables d'incorrection, et que voici. « Le prince *possède* une sœur: j'ignore si l'on vous *en* a parlé. » *Possède* est une des impropriétés de terme les plus impardonnables qui se présentent. On possède un cheval, un château, une robe de chambre; mais on ne saurait posséder une sœur. Le verbe posséder, dans le cas où l'emploie M. de Latouche, a une acception telle, que nous concevons à peine comment M. de Latouche a pu s'en servir sans hésitation. Le second membre de la phrase que nous citons offre une faute non moins choquante. Le pronom relatif *en* s'emploie à propos des choses, non à l'égard des personnes. S'il s'agit, par exemple, d'un objet, on peut dire : je vous *en* ai parlé; mais, s'il s'agit de quelqu'un, c'est *de lui* ou *d'elle* qu'il faut dire. Nous tenons beaucoup à cette remarque, en apparence très frivole, parce que la faute sur laquelle elle porte semble ignorée des hommes qui passent pour écrire le plus correctement.

Les divers argumens que nous venons de faire valoir ont assez dévoilé notre pensée pour que nous n'ayons pas besoin de donner sur *Aymar* une opinion dernière. Seulement, disons-le franchement à M. de Latouche, nous espérons qu'il ne persistera pas à chercher la gloire littéraire dans les genres qui relèvent de l'imagination. Pourquoi M. de Latouche n'utiliserait-il pas ses études imparfaites sur le roman historique en s'en servant comme d'une transition pour aborder enfin l'histoire dans toute sa réalité sévère? Sans vouloir, cependant, nous porter garans du succès de M. de Latouche, s'il vient à mettre notre conseil en pratique, nous croyons pouvoir affirmer que les facultés de l'auteur d'*Aymar* s'accommoderaient beaucoup mieux des devoirs imposés à l'historien que des devoirs imposés au romancier.

J. CHAUDES-AIGUES.

BULLETIN.

Au milieu du feu croisé des propositions contradictoires, des petites accusations, des petites intrigues et des petites déceptions, a eu lieu un fait d'une véritable importance pour le pays et pour l'Europe entière : c'est la présentation des projets de loi sur les chemins de fer et la navigation intérieure.

On peut dire que jamais, dans un pays déjà ancien en civilisation, couvert par conséquent d'antiques voies de communication, on n'a embrassé un ensemble aussi complet. L'exposé de motifs présenté à la chambre par le ministre des travaux publics est fait pour remplir, à lui seul, toute une session, et le ministère offre ici aux deux chambres, non pas seulement un moyen de répondre à toutes les déclamations dont elles sont l'objet, mais de s'élever, par de sérieux travaux, à la hauteur de l'assemblée législative; car il s'agit de changer la face de la France, et d'en faire la route commerciale de toute une partie du monde.

On ne peut dire ce qu'eût fait des loisirs d'une longue paix un génie tel que celui de Napoléon, et même, en lui accordant la jouissance continue des vastes facultés qu'il a déployées dans la guerre, on se demande si sa pensée eût enfanté plus que ce que nous voyons en Europe dans ce moment? Cette guerre paisible des intérêts commerciaux en Europe a quelque chose de saisissant, tant elle est sérieuse et habile. D'un côté, c'est l'Angleterre qui, après avoir appelé, pendant un siècle et plus, l'esclavage et les prohibitions à l'aide de ses intérêts en-deçà et au-delà de l'Océan, montre à toutes les populations commerciales la route de l'affranchissement et du commerce libre, où elle croit trouver aujourd'hui de plus grands avantages. Ailleurs, c'est la Prusse, qui, sur les décombres du vieil empire germanique, exerce une sorte de suzeraineté commerciale sur toute l'Allemagne, par l'immense cercle de douanes dont elle s'est faite le centre. Dans l'enceinte de ces lignes de douanes prussiennes véritable ruche industrieuse où bourdonnent tous les intérêts allemands, on étend de toutes parts des canaux; on les relie les uns aux autres sans presque tenir compte de la délimitation des états; on trace à la hâte et en commun des chemins de fer dont on fait affluer les extrémités vers tous les grands marchés de l'Allemagne, en ayant soin de les détourner de nous. On s'efforce de faire passer tous les produits du Nord le long du Rhin, vers le Midi, en tra-

cant un vaste circuit autour de la France, comme pour réaliser, même commercialement, ce mot d'un prince qui proposait d'isoler, par un cordon militaire, le pays de la révolution de juillet. Il suffit de jeter un coup d'œil sur la carte de l'Europe pour juger de la grandeur et de la sagacité de ces efforts, et de deviner leur issue, s'ils arrivaient au terme qu'on se propose, qui n'est autre que d'unir l'Allemagne à la Russie, et de là à l'Italie, par le Rhin et les chemins de fer, à l'aide desquels on compte le prolonger et le doubler, et d'ouvrir une large voie de ce fleuve au Danube, cette grande artère qui s'étend jusqu'à Constantinople: projet gigantesque, il est vrai, mais dont toutes les difficultés, bien calculées, ont été trouvées moindres qu'on ne pense.

La France ne pouvait rester inactive dans cette grande conspiration des chemins de fer et des canaux; c'était consentir elle-même à son isolement. Déjà les lenteurs de sa prudence ont donné les devans aux nations du Nord. La Belgique, la Prusse et les états secondaires de l'Allemagne, sont depuis long-temps en travail. Les lignes se cherchent et nous menacent de s'approcher bientôt les unes des autres, tandis que nous dessinons timidement le tracé de quelques chemins de fer. Le plan présenté par le ministère répond au reproche d'inaction qu'il était jusqu'alors permis de faire à l'administration française. Sans doute, il peut et doit recevoir encore d'importantes améliorations; mais la pensée fondamentale de ce plan est inattaquable, et la raison en est que cette pensée appartient à la fois à Louis XIV et à Napoléon, deux hommes qui s'entendaient, ce nous semble, eux et leurs ministres, à ce qui touche à la grandeur et au développement des ressources de la France.

Louis XIV, secondé par Riquet de Caraman, songeait déjà, en 1666, quand il ordonna l'ouverture du canal du Languedoc, à couper toute la France par une ligne navigable qui eût permis aux vaisseaux de toutes les nations de faire en peu de jours, par l'intérieur du royaume, un trajet qu'on ne pouvait entreprendre qu'en passant par le détroit de Gibraltar. Ce sont les termes de l'édit. On voit tout de suite, par cette seule pensée, combien se liaient toutes les pensées du système politique de Louis XIV. Il est bien difficile de nier long-temps la grandeur de Louis XIV, car à chaque pas qu'on fait, soit dans l'histoire, soit dans la vie politique et même dans les affaires, on retrouve des traces de sa préoccupation constante et éclairée pour les intérêts de la France. Ce grand roi avait conçu que ce n'était pas tout que d'étendre ses conquêtes du Rhin et que de travailler laborieusement pendant quarante ans à s'assurer un protectorat paternel en Espagne, mais qu'il fallait tracer un grand réseau d'intérêts depuis le nord jusqu'au midi de l'Espagne, et faire en sorte que la France fût le centre de ces communications. Ce fut son plan, son ambition véritable. Il ne put accomplir sa pensée, que Napoléon avait recueillie comme un héritage royal, et qu'il eût sans doute réalisée, si, comme Louis XIV, les malheurs de la guerre ne l'eussent détourné de cette mission. Il en sera peut-être de ceci comme du Louvre, et il se peut que le roi Louis-Philippe soit aussi destiné à attacher son nom à l'accomplissement de cette noble conception.

La réalisation de ce vœu est d'autant plus à désirer, qu'il ne s'agit plus seulement pour la France, comme au temps de Louis XIV et de Napoléon, de donner une sorte d'unité à des territoires placés sous son influence ou sa domination. Sans doute la France a un intérêt réel à resserrer ses liens commerciaux avec l'Espagne, et à servir de voie intermédiaire entre Cadix et Strasbourg, entre Alicante et Bruxelles. C'est là un intérêt politique des plus pressans pour elle; mais ce n'est pas seulement de cela qu'il s'agit. Il faut qu'elle ouvre dans son sein des lignes commerciales (chemins de fer et canaux), pour annuler les lignes tracées contre elle en quelque sorte. D'abord il lui faut maintenant, et sans tarder, un canal qui complète le canal du Languedoc, qui ouvre, pour les départemens du midi, le passage de la Méditerranée à l'Océan, du golfe de Lyon au golfe de Gascogne. Un chemin de fer latéral au Rhône établira une nouvelle communication entre les départemens de l'est et du sud, entre la Méditerranée et la mer du Nord. Alors le canal du Rhin au Danube, entre Strasbourg et Ulm, dont on s'occupe dans le grand-duché de Baden et dans le royaume de Wurtemberg, sera un canal français, qui mènera, par le canal de la Seine, au Rhin, et par celui du Midi, de Bordeaux ou du Hâvre, à Constantinople et à Odessa. Paris sera le point de section de ce long et sûr transit; et le cercle de douanes prussien, cette conception hardie, mais hostile à nos intérêts, ne sera plus qu'un point dans le vaste cercle que nous aurons tracé au commerce européen, en nous plaçant à son diamètre.

Nous ne pouvons entrer ici dans de plus longs développemens, encore moins analyser le bel exposé des motifs et le vaste projet de loi présenté à la chambre par M. Martin du Nord, admirable travail qui ne pouvait être conçu, même par le plus habile corps d'ingénieurs du monde, que dans un pays où le cadastre et l'étude générale et progressive du sol ont été poussés au point où ils se trouvent en France aujourd'hui. Ainsi Napoléon, en veillant si rigoureusement à l'exécution du cadastre, travaillait à faciliter l'exécution du projet de 1666, et se mettait, encore cette fois, en communauté d'idées avec Louis XIV.

Voilà de grandes pensées qui se lèvent tout à coup et se réveillent après un sommeil de près de deux siècles! Que vient-on mettre en balance? la réduction des rentes 5 pour 100! la diminution d'un demi pour 100 sur les intérêts de la rente, diminution qui ne pourra s'opérer qu'en dix ans; et dans ces dix années la France pourrait doubler sa richesse territoriale, tripler les ressources du commerce et de l'industrie, se faire le foyer des échanges de l'Inde et de tout le Nord, créer toutes les communications qui manquent entre les départemens dont les uns, pour ne citer qu'un fait, ne savent que faire de leurs céréales, tandis qu'en d'autres on vit de châtaignes, faute de blé! Quoi! il faudrait ajourner le projet des chemins de fer et des canaux pour ne pas ajourner la conversion des rentes, voir peut-être échapper pour jamais cette occasion que nous offre la tranquillité actuelle de l'Europe, et nous priver d'un nouveau moyen de consolider la paix, qu'affermiraient tant

de travaux entrepris de concert avec tant d'états voisins! Nous ne le pensons pas, et l'intelligence se refuse à croire que la chambre prenne une telle décision.

Encore une fois, la chambre ne trouvera jamais une plus belle tâche à remplir. Nous devrions dire les deux chambres, car la chambre des pairs seconderait vivement dans cette voie la chambre des députés, tandis qu'il est bien douteux qu'elle consente, cette année, à la réduction des rentes 5 pour 100. La chambre des pairs est remplie d'hommes qui ont reçu une éducation savante, complétée par une longue expérience dans des emplois élevés; la chambre des députés est, par sa nature même, fort au courant des intérêts des départemens; la loi des chemins de fer et des canaux peut donc subir, dans les deux chambres, un examen éclairé, sous deux points de vue différens. L'intérêt général et les intérêts particuliers s'y trouveront défendus et représentés, et on peut s'attendre à voir sortir de ces discussions une bonne loi qui commencera une ère nouvelle pour le pays.

Dans la dernière réunion des bureaux de la chambre des députés, le ministre des finances a eu l'occasion de développer, à ce sujet, des idées qui ont produit, dit-on, une impression profonde. En réponse à ceux qui lui objectaient la possibilité d'une guerre, le ministre a répliqué que les travaux publics seraient ainsi impossibles en temps de guerre, et qu'il ne faudrait même pas les commencer en temps de paix, de peur de la guerre. Il a ajouté que l'état se chargeait des travaux, parce que l'amortissement et ses fonds lui permettaient de les entreprendre à défaut du pays; car l'expérience a prouvé que les fortunes sont trop disséminées pour détacher les capitaux nécessaires, surtout dans le Midi, où l'on n'a pu réunir plus de 20,000,000. A ceux qui demandaient si les ingénieurs français se trouvaient en assez grand nombre, le ministre a judicieusement répondu que nous fournissons toute l'Europe d'ingénieurs, et que l'École polytechnique est une pépinière où l'on peut prendre à pleines mains sans craindre de l'épuiser. Enfin chaque objection a été combattue avec une raison qui trouvait sa force dans l'excellence du projet. Deux députés seulement ont été nommés membres de la commission des chemins de fer, deux députés de l'opposition, et d'opposition bien différente: ce sont MM. Arago et Berryer. Quelles que soient leurs opinions politiques, nous croyons assez à leur patriotisme pour espérer que l'union du carlisme et de la république tournera cette fois au profit de la France.

Le ministère qui propose de telles lois s'appelle cependant, dans certains journaux, le *petit* ministère. C'est un sobriquet dont on tâche de l'affubler, sans doute parce qu'il parle moins qu'il n'agit. Il est vrai que le ministère du 15 avril n'a fait encore qu'une petite amnistie, devant laquelle tout le monde reculait; qu'une petite expédition victorieuse à Constantine, qui avait échoué en d'autres temps, et qu'une foule de petits actes tout-à-fait insignifians, tels que le mariage de M. le duc d'Orléans, et les élections générales. Si les journaux en question tiennent à être logiques, ils devront regarder comme également fort petites les demandes de ce petit ministère, telles que l'augmentation de l'armée, la loi des chemins et canaux, etc.; et

comme il ne serait pas raisonnable d'entraver un gouvernement pour de si petites choses, ils engageront sans doute la chambre à les accorder. Mais, à parler sérieusement, quand M. Thiers demanda, il y a quelques années, à la chambre, un crédit de 100 millions pour les travaux publics et un autre crédit de presque autant d'importance pour les routes, M. Thiers fit une grande chose; il eut une vaste conception politique, et personne ne songea à trouver mesquine une pensée qui ajoutait à l'éclat et à la prospérité de la France, en même temps qu'elle détournait les maux de la guerre civile. C'est parce que nous admirons encore cette pensée de M. Thiers que nous nous empressons de reconnaître ce qu'il y a également d'opportun et de grand dans le projet de loi du ministère, qui féconde un intérêt matériel des plus vastes, en répondant à une pensée politique d'une haute importance. Nous qui espérons, dans l'intérêt de la France, que le projet de loi des chemins et canaux sera adopté, nous proposerons d'inscrire aux deux extrémités du canal et du chemin de Bordeaux à Strasbourg : — Ceci est l'ouvrage du petit ministère par lequel la France a eu le malheur d'être gouvernée en 1838! —

La meilleure session, à notre avis, est celle où les chambres n'auront à s'occuper que de questions d'intérêt public. La chambre des pairs a consacré une semaine à la loi sur les vices redhibitoires dans les animaux domestiques, et la chambre des députés quelques jours à la loi des justices de paix et des tribunaux de première instance, loi qui, de l'aveu des avocats, abrégera les procédures : bonne loi, par conséquent. Il semble même que la chambre est assez disposée à se préoccupper un peu de toutes les questions de ce genre, et à leur donner le pas sur les questions personnelles et irritantes. En cela, la chambre se trouvera parfaitement secondée par l'esprit du ministère, et pourra mériter, à son tour, l'épithète de *petite chambre*, de la part des journaux de l'opposition.

Un journal a avancé que M. le marquis Louis de Serrant avait été créé par le gouvernement duc de Lamothe-Houdancourt. Une lettre de M. de Serrant a rétabli ce fait dans son exactitude. Par son mariage avec Mlle d'Héricy, M. de Serrant se trouve héritier d'une grandesse d'Espagne, et comme les grands d'Espagne prenaient autrefois en France le titre de duc, M. de Serrant, s'autorisant de cette coutume, a demandé ce titre au gouvernement espagnol, qui le lui a accordé. M. de Serrant s'est donc borné à se pourvoir devant M. le garde-des-sceaux pour obtenir l'autorisation de porter le titre qui lui a été concédé par un gouvernement étranger, et rien ne s'opposant légalement à cette prétention, l'autorisation a été donnée au ministère de la justice. Une feuille légitimiste dit aujourd'hui qu'il résulte de tout ceci que M. de Serrant n'a pas voulu recevoir cette distinction du roi des Français. Elle ne lui eût pas été offerte, et nous pensons que M. le duc de Lamothe-Houdancourt, qui figurait au dernier bal des Tuileries, n'acceptera pas cette interprétation.

Un autre duc vient de surgir dans le faubourg Saint-Germain, mais d'une autre façon. C'est M. le duc de Lewis-Mirepoix, qui n'était que marquis il

y a peu de temps; on dit que M. de Lewis tient son nouveau titre, non de la reine Christine, mais de don Carlos. Or, même en admettant que don Carlos soit un souverain, ce qui n'est pas, un article du Code dit qu'un Français ne peut, sans perdre sa nationalité, prendre, sans autorisation du roi, un titre accordé par un souverain étranger. Il se peut que, pour les personnes qui cherchent le roi d'Espagne en Navarre, le roi de France se trouve en Bohême; mais il est toujours bon de les avertir que le Code n'est pas de leur avis.

Le dernier bal des Tuilleries, où se sont rendues près de cinq mille personnes, a été admirable d'ordre, de bon goût, de luxe et d'éclat. Nous en sommes fâchés pour le parti carliste, mais nous devons dire que les plus grands noms y figuraient auprès des plus grands mérites, et que ces deux avantages s'y trouvaient souvent réunis. L'Angleterre, l'Allemagne, la Prusse, l'Italie, se trouvaient représentéas dans cette réunion par l'élite de leur noblesse, par des diplomates, des officiers-généraux et d'illustres dames. Une multitude de pairs et de députés en uniforme, le conseil d'état, la magistrature, se pressaient dans la magnifique galerie neuve et dans la salle des maréchaux. Dans le salon peint qui précède la salle du trône, se trouvaient aux tables de jeu l'ambassadeur de Russie, l'ambassadeur d'Angleterre, M. le chancelier, les présidens de la cour des comptes et de la chambre des députés, et des envoyés des différentes puissances. Le roi, ayant à sa droite la reine et à sa gauche Mme la duchesse d'Orléans, se trouvait, comme d'ordinaire, sur une estrade dans l'immense salle des maréchaux, dont plus de mille femmes, étincelantes de diamans, couvraient toutes les banquettes. On remarquait M. le duc de Nemours au milieu d'un vaste groupe de jeunes officiers, et M. le duc d'Orléans entouré des anciens généraux de l'armée qu'il se plaît à entendre. Cette fête toute nationale, l'une des plus brillantes de toutes celles que le roi a déjà données, durait encore à deux heures du matin. A ceux qui disent que le roi des Français n'a pas de cour à montrer aux autres souverains, on peut répondre qu'il avait, ce jour-là, une cour vraiment imposante par son éclat, et à ceux qui accusent le gouvernement de juillet de vouloir en créer une, on peut dire, avec raison, qu'une réunion comme celle du 21 février rend impossible toute idée de cour telle qu'on l'entend.

Puisqu'on a parlé des démêlés qui se sont élevés entre le général Beaudrand, premier aide-de-camp de M. le duc d'Orléans, et M. de Flahault, premier écuyer du prince, nous croyons devoir rétablir ici l'exactitude des faits. Ce différend date déjà de loin. En acceptant la charge de premier écuyer du prince, M. de Flahault, pair de France, possesseur d'une grande fortune, et qui était déjà, à l'âge de vingt-cinq ans, lieutenant-général et aide-de-camp de l'empereur, ne pouvait avoir en vue que de donner une nouvelle preuve de dévouement au roi et à sa famille. Le général Beaudrand, qui avait été chargé de l'éducation de M. le duc d'Orléans, se trouvait naturellement, par sa charge et par son ancienneté, à la tête de sa maison; mais la nomination de M. de Flahault dut changer cet ordre de choses. On a beau dire que les

questions de préséance ne sont plus de notre temps, elles existeront dans tous les temps, tant qu'il y aura une première et une seconde place. Cette première place fut réclamée par le premier aide-de-camp, et M. de Flahault la lui concéda partout, en la réclamant seulement, comme premier écuyer, dans les carrosses et dans les camps, comme plus ancien lieutenant-général de vingt-quatre ans. Ces demandes si justes ne furent pas accueillies par le général Beaudrand. M. de Flahault donna alors sa démission, et fut imité par le général Beaudrand. Cette dernière démission ne fut pas acceptée, et le général Beaudrand continua son service. Ce fut alors que le général Beaudrand écrivit à M. de Flahault pour lui offrir de reprendre ses fonctions en s'entendant avec lui pour le rang. M. le duc d'Orléans se joignit lui-même au général Beaudrand, et, sur l'invitation du prince, M. de Flahault consentit à rentrer dans sa charge; mais, en arrivant au château, on lui présenta à signer une sorte de protocole rédigé par le général Beaudrand, traité dont les termes ne pouvaient convenir à M. de Flahault, qui se retira définitivement. Voilà tout le débat. C'est, on le voit, plutôt une question de préséance entre officiers-généraux revêtus de fonctions qui compliquent leurs rapports, que ce qu'on pourrait appeler une querelle de cour. M. le duc d'Orléans paraît très affligé de la retraite de M. de Flahault, dont la présence ne pouvait donner que plus d'éclat à sa maison, et s'est résolu à ne le faire remplacer, dans ses diverses attributions, que par des employés subalternes, et formellement désignés comme provisoires. M. de Flahault, dont le noble caractère a résisté pendant vingt ans aux avances de la restauration, ne peut être soupçonné d'avoir ambitionné un emploi pour l'emploi lui-même, ou d'avoir voulu empiéter sur les droits d'un autre; on parle de lui donner l'ambassade de Rome ou de Naples. Voilà, en toute vérité, ce qui s'est passé dans ce débat, qu'on a voulu grossir ou réduire à une querelle ridicule.

Il existe en France un parti qui s'est exclusivement posé comme l'héritier des traditions religieuses et chevaleresques; sa devise est celle-ci : *Dieu et les dames!* il est toujours prêt à s'écrier, avec le jeune frère de Godefroy de Bouillon : *Que dirait-on à la cour de France, si l'on savait que nous avons refusé notre bras à la beauté!* Ce parti n'est plus au pouvoir aujourd'hui, mais il représente encore, dit-il, la vieille France, dans ce qu'elle eut de noble, de pur et de grand : c'est lui qui a toujours son glaive hors du fourreau pour frapper le félon et le discourtois qui médirait de dame de haute lignée. Heureux parti qui a conservé son innocence première et traversé, sans souillures, ce dernier demi-siècle de corruption et de sang! c'est l'Aréthuse des partis : il n'a pas perdu une seule des pièces honorables de son vieux blason, et si la *reine* Blanche ressuscitait pour tenir une cour d'amour au château de Montargis, elle n'aurait pas une semonce à donner à ces preux du XIXe siècle qui, tous, ont gardé la devise : ***Respect aux dames, los à Dieu!***

Il y a dans ce parti quelques écrivains qui ont pris, avec les juges en fait de chevalerie, certains accommodemens assez singuliers. Ils ont déchiré du code de la galanterie française le feuillet écrit par Bayard et François Ier, et leurs juges ont laissé faire, de telle sorte qu'on pourrait supposer que le parti est complice de ces écrivains, et que le jour fatal est venu où l'antique devise française n'a plus de défenseur, puisque les héritiers légitimes des doctrines de Sainte-Palaye abjurent leur culte et leur foi antique. On peut donc

aujourd'hui gloser librement à l'encontre des nobles dames: l'épée de Bayard n'est plus qu'une relique rouillée; elle n'a plus de bras qui la soutienne, le clou d'un musée lui suffit.

Depuis quelques mois, une dame est attaquée par les fils des preux et des chevaliers, une noble et jeune dame qui est venue demander l'hospitalité aux seigneurs du Carrousel de Louis XIV, une dame qui a eu le malheur de naître princesse et qui a commis le crime d'aimer cette bonne terre de France, sur la foi de son vieux renom de courtoisie et d'hospitalière protection. La noble et belle dame est respectée par le populaire et le vilain. La bourgeoisie mal apprise laisse vivre en paix la princesse et l'abandonne à son bonheur domestique. On voit que les rôles sont intervertis, et qu'il y a eu deux révolutions. Les vilains ont adopté les mœurs chevaleresques; les preux se sont faits roturiers. C'est ainsi; nous ne le croirions pas, si nous ne lisions quotidiennement écrites, dans les *sirventes* des hauts barons, ces railleries et ces satires félones qui vont droit à la robe d'une femme. Où est l'excuse à cela? Nous la cherchons pour eux sans la trouver. Cette femme demeure dans toute la réserve de son sexe; elle garde le saint et inviolable isolement du gynécée royal; elle ne tient dans ses mains aucune bannière; elle ne parle d'affection à aucun parti; elle ne médite point de guerre civile; elle ne joue pas, en un mot, un de ces rôles androgynes qui pourraient peut-être autoriser la censure, en trop déguisant la femme; elle reste ce qu'elle est, bonne, douce, affable, spirituelle, obligeante, et demandant le secret pour sa vie intérieure, comme la dernière bourgeoise de Paris : il n'y a que les héritiers et les continuateurs de l'antique galanterie française qui lui refusent cela. Chaque jour une plume, lance nouvelle des chevaliers, vient frapper le blason de la noble dame, aux poteaux de cette même place du Carrousel, où le jeune Condé jeta son gant de défi pour l'honneur d'une belle qu'on outrageait moins déloyalement. Aujourd'hui la noblesse raille les dames, et la raillerie est sans danger, puisque le Carrousel n'est plus qu'une arène où courent les omnibus. Mais, au moins, ne venez plus nous vanter vos antiques vertus, *prisca fides*, oublieux légataires de François Ier et de Bayard!

M. Nisard quitte la direction du cabinet du ministre de l'instruction public, pour remplir les fonctions de chef de la division des sciences, laissées vacantes par la nomination de M. Hippolyte Royer-Collard à la chaire d'hygiène à la Faculté de médecine. L'esprit droit, la délicatesse et le talent bien reconnu de M. Nisard feront approuver généralement ce choix. En appelant près de lui M. Nisard, M. de Salvandy avait fait preuve d'un tact éclairé; les fonctions qu'il lui confère aujourd'hui rendront M. Nisard de plus en plus utile dans un ministère où sa place était marquée.

— Le 5 février on a donné, sur le théâtre impérial de Saint-Pétersbourg, un ballet nouveau de M. Taglioni père, intitulé *Miranda ou le Naufrage*. Cette représentation était au bénéfice de Mlle Taglioni. La recette s'est élevée à 51,000 roubles. L'empereur a envoyé à la célèbre danseuse un cadeau magnifique, estimé 12,000 roubles : c'est un bouquet de topazes et de diamans.

Théatre-Français. — *Une Saint-Hubert*, comédie en un acte et en vers, par M. de Longpré. — Nous déclarons n'avoir absolument rien compris à *une Saint-Hubert*, comédie en un acte et en vers, de M. de Longpré.

Palais-Royal. — *La Maîtresse de Langues*, vaudeville en un acte. — Ceci est une joyeuseté de carnaval, fort bouffonne et fort divertissante. Vaudoré, peintre en bâtimens, aimable roué de la Grande Chaumière, d'Idalie et du salon de Mars, a quitté Paris, le théâtre de ses triomphes, pour aller chercher fortune au fond de la Russie. Accueilli dans la famille Ostrogoff, il se fait passer auprès de ces naïfs boïards pour un des peintres les plus distingués de la France. Ostrogoff, qui aime les arts et qui s'y connaît, raffole du beau talent de Vaudoré. Cet enthousiasme est partagé par tous les Ostrogoffs mâles et femelles que le grand artiste a reproduits sur une toile, avec les chiens, les chats et les perroquets de la famille. Parmi tous ces cœurs d'Ostrogoff qui aiment Vaudoré, il en est un surtout qui l'adore, c'est celui de Milna, fille aînée du boïard. Vaudoré songe sérieusement à obtenir la main de la jeune boïarde, lorsqu'un évènement imprévu vient déranger tous ses projets. Ostrogoff, qui veut que ses enfans reçoivent une éducation soignée et deviennent des sujets remarquables, attend une maîtresse de langues, qu'il s'est fait expédier de Paris. La maîtresse de langues arrive, mais que devient Vaudoré en reconnaissant Léonide, ses dernières amours, Léonide qu'il a cruellement délaissée pour les glaces de la Moscovie! Les deux amans se revoient : Vaudoré raconte comment il est devenu célèbre artiste, de peintre en bâtimens qu'il était. Léonide conte à son tour par quel hasard elle a quitté son magasin de lingerie, pour se transformer en maîtresse de langues. Après de tendres reproches d'une part et de vives protestations de l'autre, tous deux complotent la mystification de la famille Ostrogoff. Alexis, le jeune boïard, n'a pu voir Léonide sans tomber subitement amoureux de ces belles graces parisiennes. Léonide et Vaudoré ont déployé tous leurs charmes, Léonide a joué du cornet à piston, Vaudoré l'a accompagné sur la guitare; ils ont chanté les airs de la patrie, ils ont dansé cette folle danse qui fait rougir la pudeur des gardes municipaux, et révolte la moralité des sergens de ville. Ostrogoff n'a pu résister à tant de séductions; il accorde son fils à la belle Française, sa fille au délicieux Français; tout est prêt pour ce double mariage. C'est alors que nos deux artistes se rappellent la France, le bois de Romainville, le dîner sur l'herbe, la Grande Chaumière, Idalie, l'Ambigu-Comique; ils s'attendrissent à leurs souvenirs; ils revoient les ombrages de Montmorenci, ils entendent la voix de M. Guyon; ils flairent la divine galette du boulevard; la face blême de Debureau les accuse d'ingratitude. Plus de mariage au milieu des neiges! plus d'alliance avec les boïards! Adieu la Russie et les Ostrogoffs! ils se donnent la main et reprennent leur volée vers la France, au grand désespoir des boïards et des boïardes, qui s'évanouissent de douleur et d'indignation. Cette folie a le mérite d'être très joviale et très facile à comprendre. M. Achard et Mlle Déjazet ont été justement applaudis dans les rôles de Vaudoré et de Léonide. M. Tousez a l'air d'un coq enrhumé.

F. Bonnaire

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE CINQUANTIÈME VOLUME

DE LA REVUE DE PARIS.

Originaux du dix-septième siècle. — L'Homme le plus poli de France et de Navarre, par M. PAUL DE MUSSET. 5

Souvenirs de nos campagnes d'Afrique. — Premier article, par M. A. DE GONDRECOURT. 21

Les Épaves. — Première partie, par Mme CHARLES REYBAUD. . . . 36

BULLETIN. 63

Les Épaves. — Seconde partie, par Mme CHARLES REYBAUD. . . . 73

Les Quatre Talismans. — Troisième et dernière journée par M. CHARLES NODIER. 102

Critique littéraire. — *Le Magicien*. — *La Comédie de la Mort*, par M. D. M. 116

BULLETIN. 127

Originaux du dix-septième siècle. — Le maréchal de Gassion, par M. PAUL DE MUSSET. 137

Souvenirs de nos campagnes d'Afrique. — II. — Costumes. — La ville de Tremecen. — III. — Mascara, Abd-el-Kader, par M. A. DE GONDRECOURT. 157

Voyages. — Aspect de la Suède, par M. X. MARMIER. 178

Histoire de la Marine française sous Louis XIV, de M. EUGÈNE SUE, par M. P.-L. JACOB, bibliophile. 188

BULLETIN. 199

L'Académie royale de Musique. — Époque impériale, par M. CASTIL-BLAZE. 209

La Nuit de la Toussaint, par M. HENRI BERTHOUD. 237

Critique littéraire. — *Aymar*, de M. DE LATOUCHE, par J. CHAUDES-AIGUES. 266

BULLETIN. 279